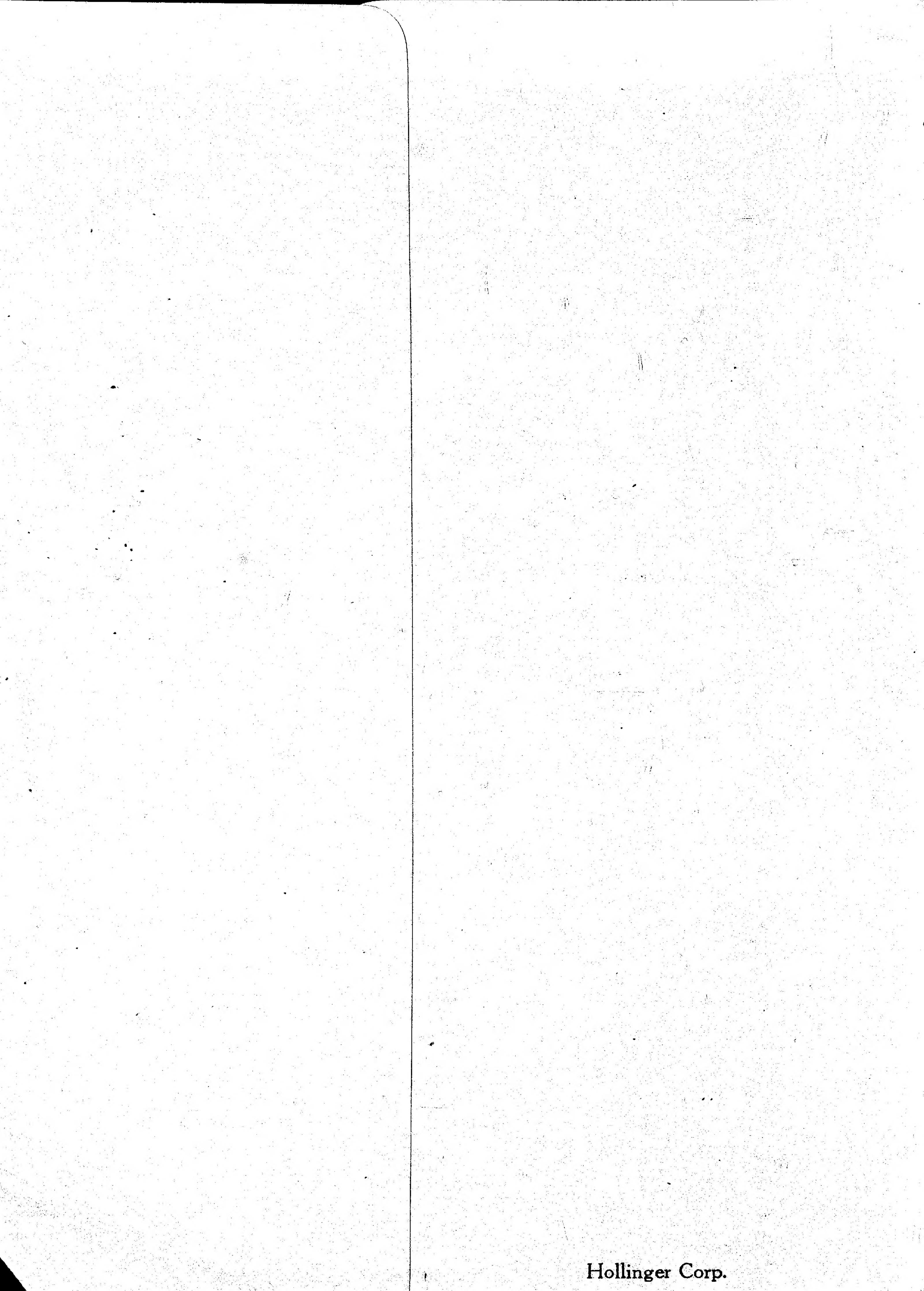
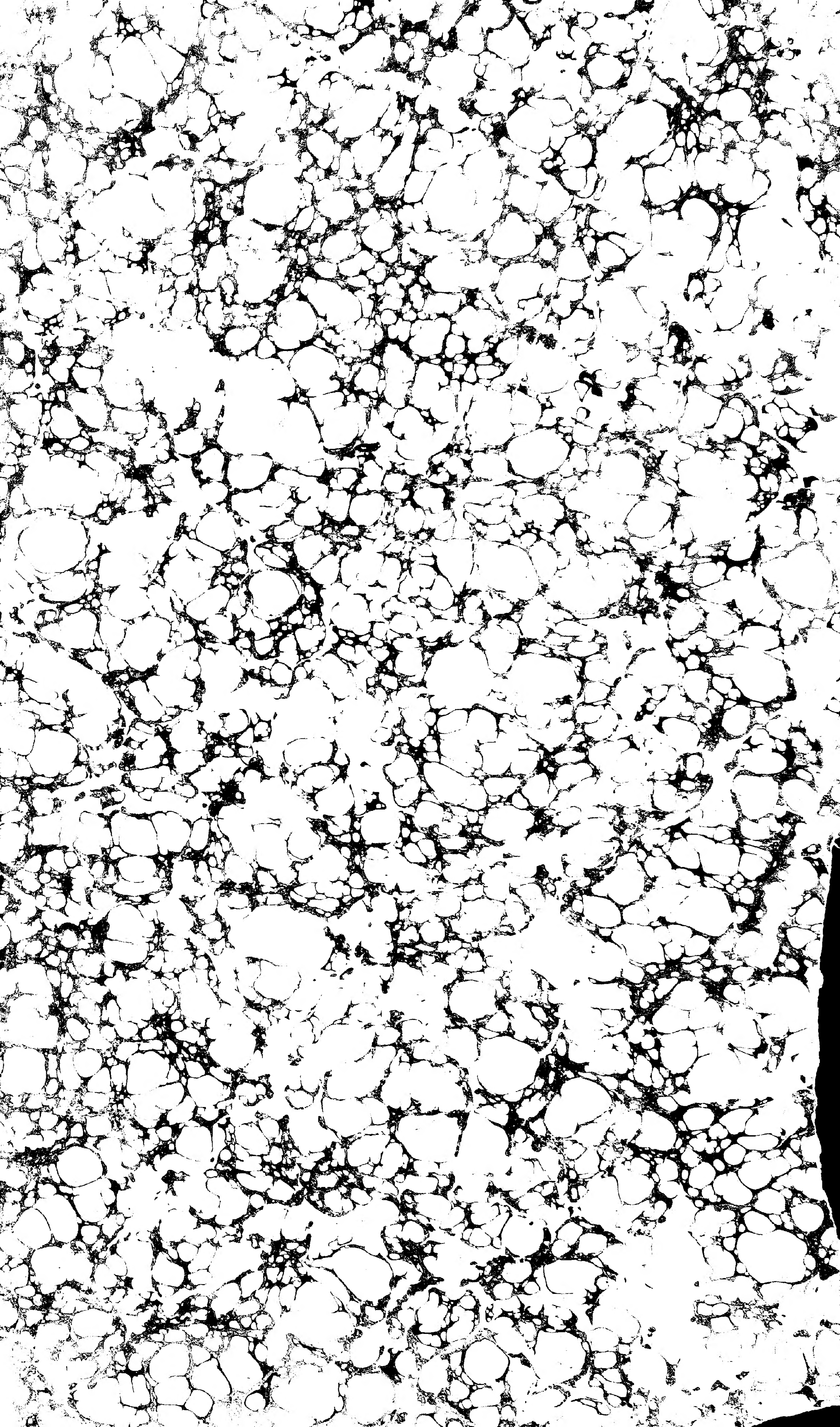
DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE

Éliphas Lévi







DOGME ET RITUEL

DE LA

HAUTE MAGIE

TOME PREMIER.

Paris. — Imprimerie L. Martinet, rue Mignon, 2.

A PARISIAN CELEBRITY.

Death of the "Abbe Constant," the Ci-Devant Priest and Astrologist.

Paris, writes the correspondent of the London *Standard*, has just lost another eccentric celebrity, whose career was too curious to pass over in silence. I allude to the strange personage known as the Abbe Constant, or Eliphas Levi. Brought up at St. Sulpice, he had attained the rank of deacon, when he was turned out of the seminary for advocating certain revolutionary theories, which led to some scandal. Thrown on the world without any resources, and being of a wild, romantic character, he went in quest of adventure, and came across a mountebank named Gaunau, who endeavored to form a new religious sect, in which he was joined by such men as Felix, Pyat, Barbes, Blanqui, and other revolutionists.

Abbe Constant soon distinguished himself by the ardor of his new convictions, and he published a book entitled *La Bible et la Liberte*, for which he was prosecuted and sent to prison for several months. On regaining his liberty he was deputed to go into the provinces and preach the "holy doctrine" of the new sect, and finding it did not pay, he changed tactics. He gave out in the papers that the Abbe Constant was dead, and a few weeks after presented himself to Mgr. Ollivier, at Evreux, as the Abbe Derancourt.

The Bishop received him well, and invited him to preach in his cathedral during the month of May, which is set apart by the Roman Catholics for the special adoration of the Virgin Mary. Our hero acquitted himself most admirably, and would probably have remained at the cathedral in the midst of honor and clover but for the appearance in the neighborhood of the very judge who had sentenced him for his revolutionary book above mentioned. He was recognized as the "deceased" Abbe Constant, and had to skedaddle.

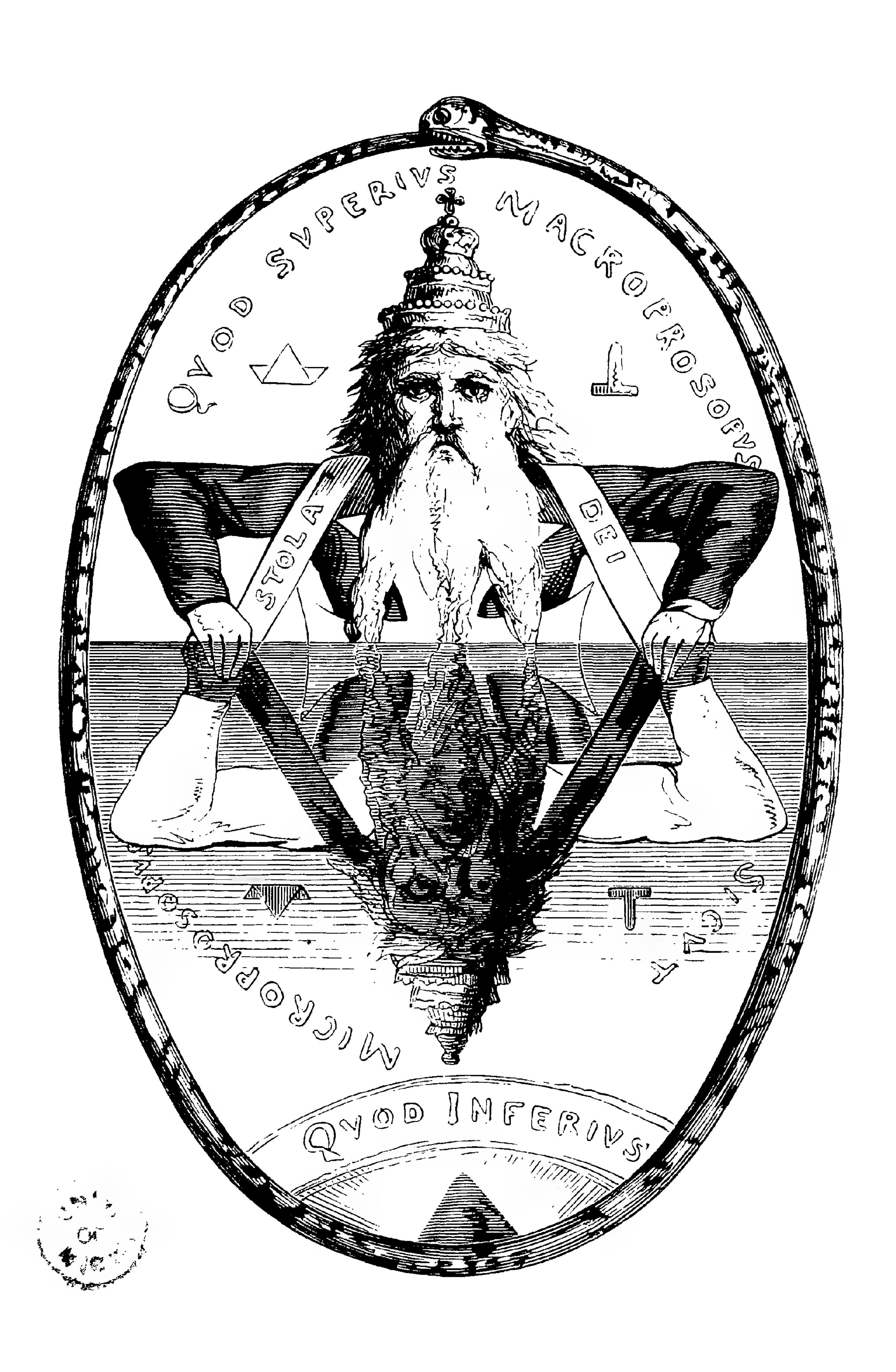
He then returned to Paris and married a girl of sixteen, one Mad'lle Noemi, who some years later made herself notorious under the name of Claude Vignon. Two children were born of this union, but the wife finding out that he was a deacon abandoned him, and the marriage was declared null and void on the ground of illegality, a man in "holy orders" not being allowed to contract matrimony in France.

The Abbe now took the name of Eliphas Levi, and published several works on alchemy and similar occult sciences, as well as one or two novels of very doubtful morality, which earned for him a little sad notoriety among readers of that class of literature. The Abbe Constant, however, repented of his misspent life at the last moment, made a full confession and retraction, and died, as we are told, "in the arms of the Church." The lady above referred to is now the wife of a Radical Deputy.

Another Paris correspondent thus refers to the astrological pursuits of this curious man:—

The Abbe, left to himself, gave himself up to the study of astrology, magic, and the black art, and wished to discover the philosopher's stone. In his investigations into the transmutations of metals he is said to have discovered a process of making a metal of which the main ingredients are nickel and copper, but which, by the addition of certain chemicals, is rendered indistinguishable from pure silver save by its greater lightness. I have myself visited the Abbe's rooms, and have paid him for having my fortune told. He seemed to me to be like a man who was laboring under some great fear. He could tell me nothing that I had not known before, and he offered to pay me my money back, which I refused. The stories which I used to hear about the Abbe were numerous and wild. He was believed to be in correspondence with the Devil, and under certain circumstances he could make the Devil or one of his imps appear. A priest, who like himself had gone astray, went to him one day and asked to see the Devil. "Begone," said the Abbe, "if you want to see the Devil, look in your mirror." "You are right," said the priest, "and he will do something with me ere long." A day or two afterwards a priest stabbed the Archbishop of Paris; it was Verger, the visitor of the

Mayor of London, inviting him to a con-
Abbe. Of late years little had been heard of the Abbe; but now that he is dead every one talks about him.


QVOD SVPERIVS
MACROPROSOPVS
STOLA
DEI
MICROPROSOPVS
QVOD INFERIVS

Constant, Alphonse Louis

DOGME ET RITUEL

DE LA

HAUTE MAGIE

PAR

ÉLIPHAS LÉVI

Auteur de l'*Histoire de la magie* et de la *Clef des grands mystères*

DEUXIÈME ÉDITION TRÈS AUGMENTÉE

Avec 24 Figures

TOME PREMIER

Dogme

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

LONDRES
Hippolyte Baillière, Regent street, 219.

NEW-YORK
Hipp. Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1861

CLASSEMENT ET EXPLICATION DES FIGURES

QUI SE TROUVENT DANS LE Ier VOLUME (DOGME).

Nari : du côté de l'initié et de la miséricorde, le sceptre et la coupe ; du côté du profane, représenté par le tigre, l'épée et le cercle, qui peut devenir soit l'anneau d'une chaîne, soit un collier de fer. Du côté de l'initié, la déesse est vêtue seulement des dépouilles du tigre ; du côté du tigre, elle porte une longe robe étoilée, et ses cheveux mêmes sont couverts d'un voile. Une source de lait jaillit de son front, coule du côté de l'initié, et forme autour d'Addha-Nari et de ses deux animaux un cercle magique qui les enferme dans une île, représentation du monde. La déesse porte à son cou une chaîne magique formée d'anneaux de fer du côté des profanes, et de têtes pensantes du côté des initiés; elle porte sur le front la figure du lingam, et de chaque côté trois lignes superposées qui représentent l'équilibre du ternaire et rappellent les trigrammes de Fo-Hi.

CLASSEMENT ET EXPLICATION DES FIGURES

QUI SE TROUVENT DANS LE IIe VOLUME (RITUEL).

1re FIG. Bouc du Sabbat. — Baphomet et Mendès. . . Frontispice.

Figure panthéistique et magique de l'absolu. Le flambeau placé entre les deux cornes représente l'intelligence équilibrante du ternaire ; la tête du bouc, tête synthétique qui réunit quelques caractères du chien, du taureau et de l'âne, représente la responsabilité de la matière seule et l'expiation, dans les corps, des péchés corporels. Les mains sont humaines, pour montrer la sainteté du travail, elles font le signe de l'ésotérisme en haut et en bas, pour recommander le mystère aux initiés, et elles montrent deux croissants lunaires, l'un blanc qui est en haut, l'autre noir, qui est en bas, pour expliquer les rapports du bien et du mal, de la miséricorde et de la justice. Le bas du corps est voilé, image des mystères de la génération universelle, exprimée seulement par le symbole du caducée. Le ventre du bouc est écaillé, et doit être coloré en vert ; le demi-cercle qui est au-dessus doit être bleu ; les plumes, qui montent jusqu'à la poitrine, doivent être de diverses couleurs. Le bouc a un sein de femme, et ne porte ainsi de l'humanité que les signes de la maternité et ceux du travail, c'est-à-dire les signes rédempteurs. Sur son front, entre ses cornes et au-dessous du flam-

beau, on voit le signe du microcosme ou le pentagramme la pointe en haut, symbole de l'intelligence humaine, qui, placé ainsi au-dessous du flambeau, fait de la flamme de ce dernier une image de la révélation divine. Ce panthée doit avoir pour siége un cube, et pour marchepied soit une boule seule, soit une boule et un escabeau triangulaire. Dans notre dessin nous lui avons donné la boule seulement, pour ne pas trop compliquer la figure.

Ce trident, figure du ternaire, est formé de trois dents pyramidales superposées sur un tau grec ou latin. Sur l'une des dents on voit un jod traversant un croissant d'une part, et de l'autre une ligne transversale, figure qui rappelle hiéroglyphiquement le signe zodiacal de l'écrevisse. Sur la dent opposée est un signe mixte rappelant celui des gémeaux et celui du lion. Entre les serres de l'écrevisse on voit le soleil, et près du lion la croix astronomique. Sur la dent du milieu est tracée hiéroglyphiquement la figure du serpent céleste, ayant pour tête le signe de Jupiter. Du côté de l'écrevisse on lit le mot OBITO, va-t'en, recule ; et du côté du lion on lit IMO, quand même, persiste. Au centre et près du serpent symbolique on lit AP DO SEL, mot composé d'une abréviation, d'un mot composé cabalistiquement et hébraïquement, et enfin d'un mot entier et vulgaire : AP, qu'il faut lire AR, parce que ce sont les deux premières lettres grecques du mot ARCHÉE ; DO, qu'il faut lire OD et SEL. Ce sont les trois substances premières, et les noms occultes d'Archée et d'Od expriment les mêmes choses que le soufre et le mercure des philosophes. Sur la tige de fer qui doit servir à emmancher le trident on voit trois fois la lettre P. P. P., hiéroglyphe phalloïde et l'ingamique; puis les mots VLI DOX FATO, qu'il faut lire en prenant la première lettre pour le nombre du pentagramme en chiffre romain, et compléter ainsi PENTAGRAMMATICA LIBERTATE DOXA FATO, caractère équivalent aux trois lettres de Cagliostro L. P. D.: liberté, pouvoir, devoir. D'un côté, la liberté absolue ; de l'autre, la nécessité ou la fatalité invincible; au milieu, LA RAISON, absolu cabalistique qui fait l'équilibre universel. Cet admirable résumé magique de Paracelse peut servir de clef aux ouvrages obscurs du cabalistique Wronski, savant remarquable qui s'est laissé entraîner plus d'une fois hors de son ABSOLU RAISON par le mysticisme de sa nation et des spéculations pécuniaires indignes d'un penseur aussi distingué. Nous lui rendons toutefois l'honneur et la gloire d'avoir découvert avant nous le secret du trident de Paracelse. Ainsi Paracelse représente le passif par l'écrevisse, l'actif par le lion, l'intelligence ou la raison équilibrante par Jupiter ou l'homme-roi dominant le serpent; puis il équilibre les forces en donnant au passif la fécondation de l'actif figuré par le soleil, et à l'actif l'espace et la nuit à conquérir et à éclairer sous le symbole de la croix. Il dit au passif: Obéis à l'impulsion de l'actif, et marche avec lui par l'équilibre même de la résistance. Il dit à l'actif : Résiste à l'immobilité de l'obstacle; persiste et avance. Puis il explique ces forces alternées par le grand ternaire central: LIBERTÉ, NÉCESSITÉ, RAISON. RAISON au centre; LIBERTÉ ET NÉCESSITÉ en contrepoids. Là est la force du trident : c'en est l'emmanchement et la base; c'est la loi universelle de la nature; c'est l'essence même du verbe, réalisée et démontrée par le ternaire de la vie humaine, l'*archée*

ou l'esprit, l'*od* ou le médiateur plastique, et le *sel* ou la matière visible.

Nous avons voulu donner à part l'explication de cette figure, parce qu'elle est de la plus haute importance, et donne la mesure du plus grand génie des sciences occultes. On doit comprendre après cette explication pourquoi, dans le courant de notre ouvrage, nous nous inclinons toujours avec la vénération traditionnelle des vrais adeptes devant le divin Paracelse.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DES TENDANCES
RELIGIEUSES, PHILOSOPHIQUES ET MORALES
DE NOS LIVRES SUR LA MAGIE.

Depuis que la première édition de ce livre a été publiée, de grands événements se sont accomplis dans le monde, et d'autres plus grands peut-être encore sont à la veille de s'accomplir.

Ces événements nous avaient été annoncés comme d'ordinaire par des prodiges : les tables avaient parlé, des voix étaient sorties des murs, des mains sans corps avaient écrit des mots mystérieux, comme au festin de Balthasar.

Le fanatisme, dans les dernières convulsions de son agonie, a donné le signal de cette dernière persécution des chrétiens annoncée par tous les prophètes. Les martyrs de Damas ont demandé aux morts de Pérouse le nom de celui qui sauve et qui bénit ; alors le ciel s'est voilé et la terre est restée muette.

Plus que jamais la science et la religion, le despotisme et la liberté, semblent se livrer une guerre acharnée et se jurer une haine irréconciliable. N'en croyez cependant pas à de sanglantes apparences : elles sont à la veille de s'unir et de s'embrasser pour toujours.

La découverte des grands secrets de la religion et de la science primitive des Mages, en révélant au monde l'unité du dogme universel, anéantit le fanatisme en donnant la raison des prodiges. Le verbe humain, le créateur des merveilles de l'homme, s'unit pour jamais avec le verbe de Dieu, et fait cesser l'antinomie universelle en nous faisant comprendre que l'harmonie résulte de l'analogie des contraires.

Le plus grand génie catholique des temps modernes, le comte Joseph de Maistre, avait prévu ce grand événement. « Newton, disait-il, nous ra-

mène à Pythagore, l'analogie qui existe entre la science et la foi doit tôt ou tard les rapprocher. Le monde est sans religion, mais cette monstruosité ne saurait exister longtemps; le dix-huitième siècle dure encore, mais il va finir. »

Partageant la foi et les espérances de ce grand homme, nous avons osé fouiller les décombres des vieux sanctuaires de l'occultisme; nous avons demandé aux doctrines secrètes des Chaldéens, des Égyptiens et des Hébreux, les secrets de la transfiguration des dogmes, et la vérité éternelle nous a répondu : la vérité, qui est une et universelle comme l'être; la vérité, qui appartient à la science comme à la foi; la vérité, mère de la raison et de la justice; la vérité vivante dans les forces de la nature, les mystérieux Eloim qui refont le ciel et la terre quand le chaos a repris pour un temps la création et ses merveilles, et quand l'esprit de Dieu plane seul sur l'abîme des eaux.

La vérité est au-dessus de toutes les opinions et de tous les partis.

La vérité est comme le soleil ; aveugle est celui qui ne la voit pas. Tel était, nous n'en saurions douter, le sens d'une parole célèbre de Bonaparte, prononcée par lui à une époque où le vainqueur

de l'Italie, résumant la révolution française incarnée en lui seul, commençait à comprendre comment la république pouvait être une vérité.

La vérité, c'est la vie, et la vie se prouve par le mouvement. Par le mouvement aussi, par le mouvement voulu et effectif, par l'action, en un mot, la vie se développe et revêt des formes nouvelles. Or, les développements de la vie par elle-même, et son enfantement des formes nouvelles, nous l'appelons création. La puissance intelligente qui agit dans le mouvement universel, nous l'appelons le Verbe, d'une manière transcendentale et absolue. C'est l'initiative de Dieu, qui jamais ne peut rester sans effet ni s'arrêter sans avoir atteint son but. Pour Dieu, parler c'est faire ; et telle devrait être toujours la portée de la parole, même chez les hommes : la vraie parole est la semence des actions. Une émission d'intelligence et de volonté ne peut être stérile sans qu'il y ait abus ou profanation de sa dignité originelle. Et c'est pour cela que le Sauveur des hommes doit, non-seulement de toutes les pensées égarées et sans but légitime, mais encore et surtout des paroles oiseuses, nous demander un compte sévère.

Jésus, dit l'Évangile, était puissant en œuvres

et en paroles ; les œuvres avant la parole : c'est ainsi que s'établit et se prouve le droit de parler. Jésus se mit à faire et à parler, dit ailleurs un évangéliste, et souvent, dans le langage primitif de l'Écriture sainte, une action est appelée *un verbe.* Dans toutes les langues, d'ailleurs, on nomme VERBE ce qui exprime à la fois l'être et l'action, et il n'est pas de verbe qui ne puisse être suppléé par le verbe *faire*, en diversifiant le régime. *Dans le principe était le Verbe,* dit l'évangéliste saint Jean, Dans quel principe? Dans le premier principe ; dans le principe absolu qui est avant toute chose. Dans ce principe donc était le Verbe, c'est-à-dire l'action. Cela est incontestable en philosophie, puisque le premier principe est nécessairement le premier moteur. Le Verbe n'est pas une abstraction : c'est le principe le plus positif qui soit au monde, puisqu'il se prouve sans cesse par des actes. La philosophie du Verbe est essentiellement la philosophie de l'action et des faits accomplis, et c'est en cela même qu'il faut distinguer un *verbe* d'une parole. La parole peut être quelquefois stérile, comme dans la moisson il se rencontre des épis vides, mais le Verbe ne l'est jamais. Le Verbe, c'est la parole pleine et féconde ; les hommes ne

s'amusent pas à l'écouter et à lui applaudir; ils l'accomplissent toujours! souvent sans le comprendre, presque jamais sans lui avoir résisté. Les doctrines qu'on répète ne sont pas celles qui réussissent. Le christianisme était encore un mystère, que déjà les Césars se sentaient détrônés par le Verbe chrétien. Un système que le monde admire et auquel la foule applaudit, peut n'être qu'un assemblage brillant de mots stériles; un système que l'humanité subit pour ainsi dire malgré elle, c'est UN VERBE.

Le pouvoir se prouve par ses résultats, et comme l'a écrit, dit-on, un profond politique des temps modernes : *La responsabilité est quelque chose quand on ne réussit pas.* Cette parole, que des esprits inintelligents ont trouvée immorale, est également vraie si on l'applique à toutes les notions spéciales qui distinguent la parole du Verbe, la volonté de l'action, ou plutôt l'acte imparfait de l'acte parfait. L'homme qui se damne, selon la théologie catholique, c'est celui qui ne réussit pas à se sauver. Pécher, c'est manquer le bonheur. L'homme qui ne réussit pas a toujours tort: soit en littérature, soit en morale, soit en politique. Le mauvais en tout genre, c'est le beau et le bon mal réussis. Et

s'il faut remonter plus haut jusque dans le domaine éternel du dogme, deux esprits se trouvèrent autrefois, chacun desquels voulait la divinité pour lui seul : l'un réussit, et c'est lui qui est Dieu ; l'autre échoua, et devint le démon !

Réussir, c'est pouvoir ; échouer toujours, c'est tenter éternellement : ces deux mots résument les deux destinées opposées de l'esprit du bien et de l'esprit du mal.

Quand une volonté modifie le monde, c'est un Verbe qui parle, et toutes les voix se taissent devant lui, comme le dit le livre des Machabées, à propos d'Alexandre : mais Alexandre mourut avec son verbe de puissance, parce qu'en lui il n'y avait pas d'avenir ; à moins que la grandeur romaine n'ait été la réalisation de son rêve ! Or, de nos jours il se passe quelque chose de plus étrange : un homme qui est mort dans l'exil au milieu de l'océan Atlantique fait taire une seconde fois l'Europe devant son verbe, et tient encore le monde entier suspendu à la seule puissance de son nom !

C'est que la mission de Napoléon a été grande et sainte ; c'est qu'il y avait en lui un VERBE de vérité. Napoléon lui seul pouvait, après la révolution française, relever les autels du catholicisme, et l'hé-

ritier moral de Napoléon avait seul le droit de ramener Pie IX à Rome. Nous allons dire pourquoi.

Il est dans la doctrine catholique de l'Incarnation un dogme connu dans les écoles théologiques sous le titre de *Communication des idiomes*. Ce dogme affirme que, dans l'union de la divinité et de l'humanité accomplie en Jésus-Christ, le rapprochement des deux natures a été si étroit, qu'il en est résulté une identité et une très simple unité de personne ; ce qui fait que Marie, mère de l'homme, peut et doit être appelée MÈRE DE DIEU. (Le monde entier s'est agité pour cette prérogative au temps du concile d'Éphèse.) Ce qui fait aussi qu'on peut attribuer à Dieu les souffrances de l'homme et à l'homme les gloires de Dieu. En un mot, la *communication des idiomes*, c'est la solidarité des deux natures divine et humaine en Jésus-Christ ; solidarité au nom de laquelle on peut dire que Dieu c'est l'homme, et que l'homme c'est Dieu.

Le magisme, en révélant au monde la loi universelle de l'équilibre et l'harmonie résultant de l'analogie des contraires, prend toutes les sciences par la base, et prélude par la réforme des mathématiques à une révolution universelle dans toutes les branches du savoir humain : au principe généra-

teur des nombres il rattache le principe générateur des idées, et par conséquent le principe générateur des mondes, amenant ainsi à la lumière de la science le résultat incertain des intuitions trop physiques de Pythagore; il oppose à l'ésotérisme théurgique de l'école d'Alexandrie une formule claire, précise, absolue, que toutes les sciences régénérées démontrent et justifient: la raison première et la fin dernière du mouvement universel, soit dans les idées, soit dans les formes, se résument définitivement pour lui dans quelques signes d'algèbre sous la forme d'une équation.

Les mathématiques ainsi comprises nous ramènent à la religion, parce qu'elles deviennent, sous toutes les formes, la démonstration de l'infini générateur de l'étendue et la preuve de l'absolu, d'où émanent tous les calculs de toutes les sciences. Cette sanction suprême des travaux de l'esprit humain, cette conquête de la divinité par l'intelligence et par l'étude doit consommer la rédemption de l'âme humaine et procurer l'émancipation définitive du *Verbe* de l'humanité. Alors ce que nous appelons encore aujourd'hui *loi naturelle* aura toute l'autorité et toute l'infaillibilité d'une *loi révélée;* alors aussi on comprendra que la loi

positive et divine est en même temps une loi naturelle, puisque Dieu est l'auteur de la nature, et ne saurait se contredire dans ses créations et dans ses lois.

De cette réconciliation du Verbe humain naîtra la vraie morale, qui n'existe pas encore d'une manière complète et définitive. Alors aussi une nouvelle carrière s'ouvrira devant l'Église universelle. En effet, jusqu'à présent l'infaillibilité de l'Église n'a constitué que le dogme, et pour cela sans doute la Divinité ne voulait pas avoir besoin du concours des hommes appelés plus tard à comprendre ce qu'ils devaient croire d'abord. Mais, pour constituer la morale, il n'en est pas de même, car la morale est humaine autant que divine; et celui-là doit nécessairement consentir au pacte qui s'y oblige le plus. Savez-vous ce qui manque le plus au monde à l'époque où nous arrivons? C'est la morale. Tout le monde le sent, tout le monde le dit, et pourtant des écoles de morale sont ouvertes de tous côtés. Que faudrait-il à ces écoles? Un enseignement qui inspirât la confiance; une autorité raisonnable, en un mot, au lieu d'une raison sans autorité d'une part, et de l'autre d'une autorité sans raison.

Remarquons que la question morale a été le prétexte de la grande défection qui laisse en ce moment l'Église veuve et désolée. C'est au nom de l'*humanité*, cette expression matérielle de la *charité*, qu'on a soulevé les instincts populaires contre des dogmes faussement accusés d'être inhumains.

La morale du catholicisme n'est pas *inhumaine*, mais elle est souvent *surhumaine;* aussi ne s'adressait-elle pas aux hommes du vieux monde, et se rattachait-elle à un dogme qui établit comme possible la destruction du vieil homme et la création d'un homme nouveau. Le Magisme accueille ce dogme avec enthousiasme, et promet cette renaissance spirituelle à l'humanité pour l'époque de la réhabilitation du *Verbe* humain. Alors, dit-il, l'homme, devenu CRÉATEUR à l'instar de Dieu, sera l'ouvrier de son développement moral et l'auteur de son immortalité glorieuse. *Se créer soi-même*, telle est la sublime vocation de l'homme rétabli dans tous ses droits par le baptême de l'esprit; et il se manifestera une telle connexion entre l'immortalité et la morale, que l'une sera le complément et la conséquence de l'autre.

La lumière de la vérité est aussi la lumière de vie. Mais la vérité, pour être féconde en immorta-

lité, veut être reçue dans des âmes à la fois libres et soumises, c'est-à-dire volontairement obéissantes. A la splendeur de cette clarté, l'ordre s'établit dans les formes comme dans les idées, tandis que le crépuscule menteur de l'imagination n'enfante et ne peut enfanter que des monstres. Ainsi l'enfer se peuple de cauchemars et de fantômes; ainsi la pagode des jongleurs se remplit de divinités affreuses et difformes; ainsi les ténébreuses évocations de la théurgie donnent aux chimères du sabbat une fantastique existence. Les images symboliques et populaires de la tentation de saint Antoine représentent la foi pure et simple luttant, à l'aurore du christianisme, contre tous les spectres du vieux monde : mais le Verbe humain, manifesté et victorieux, a été prophétiquement figuré par cet admirable saint Michel, à qui Raphaël donne à vaincre, d'une simple menace, un être inférieur portant aussi la figure humaine, mais avec les caractères de la brute.

Les mystiques religieux veulent qu'on fasse le bien uniquement pour obéir à Dieu. Dans l'ordre de la vraie morale, il faudra faire le bien pour la volonté de Dieu toujours, sans doute, mais aussi pour le bien lui-même. Le bien est en Dieu le

juste par essence, qui ne limite pas, mais qui détermine sa liberté. Dieu *ne peut pas* damner la majorité des hommes par caprice despotique. Il doit exister une proportion exacte entre les actions de l'homme et la création déterminante de sa volonté qui en fait définitivement une puissance du bien ou un auxiliaire du mal, et c'est ce que démontre la science exacte de la haute magie.

Voici ce que nous écrivions dans un livre publié en 1845: « Le temps de la foi aveugle est donc passé, et nous arrivons à l'époque de la foi intelligente et de l'obéissance raisonnable, le temps où nous ne croirons plus seulement en Dieu, mais où nous le verrons dans ses œuvres, qui sont les formes extérieures de son être.

» Or, voici le grand problème de notre époque :

» Tracer, compléter et fermer le cercle des connaissances humaines, puis, par la convergence des rayons, trouver un centre qui est Dieu.

» Trouver une échelle de proportion entre les effets, les vouloirs et les causes, pour remonter de là à la cause et à la volonté première.

» Constituer la science des analogies entre les idées et leur source première.

» Rendre toute vérité religieuse aussi certaine

et aussi clairement démontrée que la solution d'un problème de géométrie. »

Voici maintenant ce que dit un homme qui a été assez heureux pour retrouver avant nous la démonstration de l'absolu suivant les anciens sages, mais assez malheureux aussi pour ne voir dans cette découverte qu'un instrument de fortune et un prétexte de cupidité.

« Il nous suffira ici de dire, par anticipation sur la doctrine du Messianisme, d'une part, que l'application de la raison absolue à notre faculté psychologique de la cognition produit en nous la faculté supérieure de la création des principes et la déduction des conséquences, laquelle est le grand objet de la philosophie; et de l'autre part, que l'application de la raison absolue à notre faculté psychologique du sentiment produit en nous la faculté supérieure du sentiment moral et du sentiment religieux, laquelle est le grand objet de la religion. — On pourra ainsi entrevoir comment le Messianisme parviendra à l'union finale de la philosophie et de la religion, en les dégageant l'une et l'autre de leurs entraves physiques et terrestres, et en les ramenant, au delà de ces conditions temporelles, à la raison absolue qui est leur source

commune. On pourra de plus reconnaître déjà comment, par l'influence de ces conditions temporelles ou de ces entraves physiques, deviennent possibles, d'une part, l'ERREUR dans le domaine de la philosophie, et de l'autre, le PÉCHÉ dans le domaine de la religion; surtout lorsque ces conditions physiques sont communes à celles de l'héréditaire dépravation morale de l'espèce humaine, qui fait partie de sa nature terrestre. Et l'on comprendra alors comment la raison absolue, qui est au-dessus de ces conditions physiques, de cette souillure terrestre, et qui, dans le Messianisme, doit détruire jusqu'à la source de l'erreur et du péché, forme, sous l'expression allégorique de la VIERGE QUI DOIT ÉCRASER LA TÊTE DU SERPENT, l'accomplissement de cette prédiction sacrée. — C'est donc cette Vierge auguste que le Messianisme introduit aujourd'hui dans le sanctuaire de l'humanité. »

Croyez, et vous comprendrez, disait le Sauveur du monde; — étudiez, et vous croirez, peuvent dire maintenant les apôtres du Magisme.

Croire, c'est savoir sur parole. Or, cette parole divine, qui devançait et suppléait pour un temps la science chrétienne, on devait la comprendre plus tard, suivant la promesse du Maître. Voilà

donc l'accord de la science et de la foi prouvé par la foi elle-même.

Mais, pour établir par la science la nécessité de cet accord, il faut reconnaître et établir un grand principe : c'est que l'absolu ne se trouve à aucune des deux extrémités de l'antinomie, et que les hommes de parti, qui tirent toujours vers les extrêmes opposés, craignent en même temps d'arriver à ces extrêmes, regardent comme des fous dangereux ceux qui avouent nettement leurs tendances, et dans leur propre système redoutent instinctivement le fantôme de l'absolu comme le néant ou la mort. C'est ainsi que le pieux archevêque de Paris désapprouve formellement les forfanteries inquisitoriales de l'*Univers*, et que tout le parti révolutionnaire s'est indigné des brutalités de Proudhon.

La force de cette preuve négative consiste en cette simple observation : qu'un lien central doit réunir deux tendances opposées en apparence, qui sont dans l'impossibilité de faire un pas sans que l'une entraîne l'autre à reculons ; ce qui nécessitera ensuite une réaction toute pareille. Et voilà ce qui arrive depuis deux siècles : enchaînées ainsi l'une à l'autre à leur insu et par derrière, ces deux

puissances sont condamnées à un travail de Sisyphe et se font mutuellement obstacle. Retournez-les en les dirigeant vers le point central, qui est l'absolu, alors elles se rencontreront de face, et, s'appuyant l'une sur l'autre, elles produiront une stabilité égale à la puissance de leurs efforts contraires, multipliés les uns par les autres.

Pour retourner ainsi les forces humaines, ce qui semble au premier abord un travail d'Hercule, il suffit de détromper les intelligences et de leur montrer le but où elles croyaient trouver l'obstacle.

La religion est raisonnable. Voilà ce qu'il faut dire à la philosophie, et par la simultanéité et la correspondance des lois génératrices du dogme et de la science on peut le prouver radicalement. La raison est sainte. Voilà ce qu'il faut dire à l'Église, et on le lui prouvera en appliquant au triomphe de sa doctrine de charité toutes les conquêtes de l'émancipation et toutes les gloires du progrès.

Or, Jésus-Christ étant le type de l'humanité régénérée, la divinité rendue humaine avait pour œuvre de rendre l'humanité divine : le Verbe fait chair permettait à la chair de devenir Verbe, et c'est ce que les docteurs de l'Église officielle n'ont pas compris d'abord ; leur mysticisme a voulu

absorber l'humanité dans la divinité. Ils ont nié le droit humain au nom du droit divin ; ils ont cru que la foi devait anéantir la raison, sans se souvenir de cette parole profonde du plus grand des hiérophantes chrétiens : « Tout esprit qui divise le Christ est un esprit de l'Antechrist. »

La révolte de l'esprit humain contre l'Église, révolte qui a été sanctionnée par un effrayant succès négatif, aurait donc été, à ce point de vue, une protestation en faveur du dogme intégral, et la révolution, qui dure depuis trois siècles et demi, n'aurait eu pour cause qu'un immense malentendu !

En effet, l'Église catholique n'a jamais nié ni pu nier la divinité humaine, le Verbe fait chair, le Verbe humain ! Jamais elle n'a consenti à ces doctrines absorbantes et énervantes qui anéantissent la liberté humaine dans un quiétisme insensé. Bossuet a eu le courage de persécuter madame Guyon, dont il admirait pourtant et dont nous avons admiré après lui la consciencieuse folie ; mais Bossuet n'a vécu, malheureusement, qu'après le concile de Trente. Il fallait que l'expérience divine eût son cours.

Oui, nous appelons la révolution française une

expérience divine, parce que Dieu, à cette époque, permit au génie humain de se mesurer contre lui; lutte étrange qui devait finir par un étroit embrassement; débauche de l'enfant prodigue qui avait pour unique avenir un retour décisif et une fête solennelle dans la maison du père de famille.

Le Verbe divin et le Verbe humain, conçus séparément, mais sous une notion de solidarité qui les rendait inséparables, avaient dès le commencement fondé la papauté et l'empire : les luttes de la papauté pour prévaloir seule avaient été l'affirmation absolue du Verbe divin; à cette affirmation, pour rétablir l'équilibre du dogme de l'Incarnation, devait correspondre dans l'empire une affirmation absolue du Verbe humain. Telle fut l'origine de la Réforme, qui aboutit AUX DROITS DE L'HOMME.

LES DROITS DE L'HOMME ! Napoléon les prouva par la gloire dont il environna son épée. Incarnée et résumée dans Napoléon, la révolution cessa d'être un désordre, et produisit par un éclatant succès la preuve irréfragable de son Verbe. C'est alors qu'on vit, chose inouïe dans les fastes des religions! l'homme tendre à son tour la main à Dieu, comme pour le relever de sa chute. Un pape, dont la piété

et l'orthodoxie n'ont jamais été contestées, vint sanctionner, de l'autorité de tous les siècles chrétiens, la *sainte usurpation* du nouveau César, et la révolution incarnée fut sacrée, c'est-à-dire reçut l'onction qui fait les CHRISTS de la main même du plus vénérable successeur des pères de l'autorité !

C'est sur de pareils faits, aussi universels, aussi incontestables et aussi brillants de clarté que la lumière du soleil, c'est sur de pareils faits, disons-nous, que le Messianisme a posé sa base dans l'histoire.

L'affirmation du Verbe divin par le Verbe humain, poussée par ce dernier jusqu'au suicide, à force d'abnégation et d'enthousiasme, voilà l'histoire de l'Église depuis Constantin jusqu'à la Réforme.

L'immortalité du Verbe humain prouvée par des convulsions terribles, par une révolte qui a tenu du délire, par des combats gigantesques et par des douleurs semblables à celles de Prométhée, jusqu'à la venue d'un homme assez fort pour rattacher l'humanité à Dieu : voilà l'histoire de la révolution tout entière !

Foi et raison ! deux termes qu'on croit opposés et qui sont identiques.

Autorité et liberté, deux contraires qui sont au fond la même chose, puisqu'ils ne peuvent exister l'un sans l'autre.

Religion et science, deux contradictions qui se détruisent mutuellement en tant que contradictions, et s'affirment réciproquement si on les considère comme deux affirmations fraternelles.

Voilà le problème posé et déjà résolu par l'histoire. Voilà l'énigme du sphinx expliquée par l'Œdipe des temps modernes, le génie de Napoléon.

C'est assurément un spectacle digne de toutes les sympathies du génie humain, et nous dirons plus, digne de l'admiration des esprits même les plus froids, que ce mouvement pareil, ce progrès simultané, ces tendances égales, ces chutes prévues et ces rejaillissements également infaillibles, de la sagesse divine, d'une part, épanchée dans l'humanité, et de la sagesse humaine, de l'autre, conduite par la divinité ! Fleuves échappés d'une même source, ils ne se séparent que pour mieux embrasser le monde, et quand ils se réuniront, ils entraîneront tout avec eux. Cette synthèse, ce triomphe, cet entraînement, ce salut définitif du monde, toutes les âmes élevées les pressentaient : mais qui donc, avant ces grands événements qui révèlent

et font parler si haut la puissance de la magie humaine et l'intervention de Dieu dans les œuvres de la raison, qui donc eût osé les pressentir?

Nous avons dit que la révélation avait eu pour objet l'affirmation du Verbe divin, et que l'affirmation du Verbe humain avait été le fait transcendant et providentiel de la révolution européenne commencée au XVIe siècle.

Le divin fondateur du christianisme a été le Messie de la révélation, parce que le Verbe divin était incarné en lui, et nous considérons l'empereur comme le Messie de la révolution, parce qu'en lui le Verbe humain s'était résumé et se manifestait dans toute sa puissance.

Le Messie divin avait été envoyé au secours de l'humanité, qui périssait épuisée par la tyrannie des sens et les orgies de la chair.

Le Messie humain est venu en quelque sorte au secours de Dieu qu'outrageait le culte obscène de la raison, et au secours de l'Église menacée par les révoltes de l'esprit humain et par les saturnales de la fausse philosophie.

Depuis que la réforme et la révolution à sa suite avaient ébranlé en Europe la base de tous les pouvoirs; depuis que la négation du droit divin trans-

formait en usurpateurs presque tous les maîtres du monde et livrait l'univers politique à l'athéisme ou au fétichisme des partis, un seul peuple, conservateur des doctrines d'unité et d'autorité, était devenu le peuple de Dieu en politique. Aussi, ce peuple s'agrandissait-il dans sa force d'une manière formidable, inspiré d'une pensée qui pouvait se transformer en VERBE, c'est-à-dire en parole d'action : ce peuple c'était la race vigoureuse des Slaves, et cette pensée, c'était celle de Pierre le Grand.

Donner une réalisation humaine à l'empire universel et spirituel du Messie, donner au christianisme son accomplissement temporel, en unissant tous les peuples en un seul corps, tel devait être désormais le rêve du génie politique transformé par l'idée chrétienne en génie social. Mais où serait la tête de ce colossal empire ? Rome avait eu à ce sujet sa pensée, Pierre le Grand avait la sienne, et Napoléon seul pouvait en concevoir une autre.

La fortune des descendants de Pierre trouvait en effet à cette époque une digue infranchissable dans les ruines du sanctuaire des papes, ruines vivantes où semblait dormir le catholicisme im-

mortel comme le Christ dans son tombeau. Si la Russie eût été catholique après la réforme, la révolution française était étouffée dans son germe. L'empire temporel devait appartenir à celui qui relèverait l'autorité spirituelle dans son expression la plus simple et la plus absolue, parce que les faits suivent toujours les idées. L'autorité divine de Pierre l'apôtre manquait aux projets du czar Pierre. C'était une belle chance que la Russie laissait à la France. Napoléon le comprit; il releva les autels, il se fit sacrer par le successeur d'Hildebrand et d'Innocent III, et il crut dès lors à son étoile, parce que l'autorité qui vient de Dieu ne manquait plus à sa puissance.

Les hommes avaient crucifié le Messie divin, le Messie humain fut abandonné au malheur par la Providence; car du supplice de Jésus-Christ accusé par les prêtres devait naître un sacerdoce nouveau, et du martyre de l'empereur trahi par les rois devait naître une royauté nouvelle.

Qu'est-ce, en effet, que l'empire de Napoléon? C'est une synthèse révolutionnaire résumant le droit de tous dans celui d'un seul. C'est la liberté justifiée par la puissance et par la gloire; c'est l'autorité prouvée par des actes; c'est le despotisme

de l'honneur substitué à celui de la crainte. Aussi, dans la tristesse de sa solitude à Sainte-Hélène, Napoléon, ayant conscience de son génie et comprenant que tout l'avenir du monde était là, eut-il des tentations de désespoir, et ne voyait-il plus d'autre alternative pour l'Europe que d'être républicaine ou cosaque avant cinquante ans.

« Nouveau Prométhée, écrivait-il quelque temps avant de mourir, je suis cloué à un roc et un vautour me ronge.

» Oui, j'avais dérobé le feu du ciel pour en doter la France : le feu est remonté à sa source, et me voilà !

» La gloire était pour moi ce pont que Lucifer a lancé sur le chaos pour escalader le ciel ; elle réunissait au passé l'avenir, qui en est séparé par un abîme… Rien à mon fils que mon nom ! »

Jamais rien de si grand que ces quelques lignes n'est sorti de la pensée humaine : et toutes les poésies inspirées par la destinée étrange de l'Empereur sont bien pâles et bien faibles auprès de celle-là : RIEN A MON FILS QUE MON NOM ! Était-ce seulement un héritage de gloire qu'il croyait transmettre, ou plutôt, dans l'intuition prophétique des mourants, comprenait-il que son nom, inséparable

de sa pensée, contenait à lui seul toute sa fortune avec les destinées du monde ?

Prétendre que l'humanité s'est trompée dans ses mouvements, qu'elle s'est fourvoyée dans ses évolutions, c'est blasphémer la Providence. Et pourtant ces mouvements et ces évolutions semblent parfois contradictoires; mais les paradoxes opposés se réfutent l'un par l'autre, et, semblables aux oscillations du pendule, qui tendent toujours, en se resserrant, vers le centre de gravité, les mouvements contraires ne sont qu'apparents, et les véritables tendances de l'humanité se retrouvent toujours sur la ligne droite du progrès. Ainsi, quand les abus du pouvoir ont produit la révolte, le monde, qui ne peut se fixer ni dans l'esclavage ni dans l'anarchie, attend l'instauration d'un nouveau pouvoir qui tiendra compte à la liberté de ses protestations et régnera pour elle.

Ce pouvoir nouveau, Paracelse nous le fait connaître dans les admirables prédictions qui sembleraient faites après coup, si un assez grand nombre de pages encore ne se rapportaient à l'avenir.

On n'élude pas plus l'avenir qu'on ne ressuscite le passé, mais on s'en tient toujours à ce qui est durable; or, cela seul est durable qui est fondé

sur la nature même des choses. L'instinct des peuples se conforme en cela même à la logique des idées, et deux fois le suffrage universel, placé entre l'obscurantisme et l'anarchie, a deviné la conciliation de l'ordre avec le progrès, et a nommé Napoléon.

On a dit que l'empereur lui-même n'avait pu concilier la liberté et l'ordre, et que, pour fonder sa puissance, il avait dû interdire aux Français l'usage de leurs droits. On a dit qu'il nous avait fait oublier la liberté à force de gloire, et l'on ne s'aperçoit pas que l'on tombe dans une évidente contradiction. Pourquoi sa gloire est-elle la nôtre, si nous n'étions que ses esclaves? Ce mot de gloire a-t-il même une signification pour d'autres que pour des hommes libres? Nous avions consenti à sa discipline, et il nous menait à la victoire : l'ascendant de son génie était le nerf de sa puissance, et s'il ne permettait à personne de le contredire, il était pleinement dans son droit, puisqu'il avait raison. « *L'État, c'est moi!* » avait dit Louis XIV en résumant ainsi d'un mot tout l'esprit des institutions monarchiques. « *Le peuple souverain, c'est moi!* » pouvait dire l'empereur en résumant à son tour toute la force républicaine; et il est évident que

plus son chef avait d'autorité, plus le peuple français était libre.

Ce qui a rendu si affreuse l'agonie de Napoléon, ce n'était pas le regret du passé, on ne regrette pas la gloire qui ne saurait mourir; mais c'était l'épouvante d'emporter avec lui l'avenir du monde. « *Oh! ce n'est pas la mort*, murmurait-il, *c'est la vie qui me tue!* » Puis, portant la main à sa poitrine : « *Ils ont enfoncé là un couteau de boucher et ils ont brisé le fer dans la plaie!* »

Puis un moment après, à cet instant suprême où la vie échappe, et où l'homme, illuminé déjà intérieurement de la lumière d'un autre monde, a besoin de laisser son dernier mot aux vivants comme un enseignement et un héritage, Napoléon répéta deux fois ces paroles énigmatiques : « *La tête de l'armée!* » Était-ce un dernier défi jeté au fantôme de Pierre le Grand, un cri suprême de désespoir ou une prophétie des destinées de la France? L'humanité tout entière apparaissait-elle alors à l'empereur harmonieuse et disciplinée, marchant à la conquête du progrès, et voulait-il résumer d'un seul mot le problème des temps modernes qui doit être prochainement résolu entre la Russie et la France : LA TÊTE DE L'ARMÉE !

Ce qui donne en ce moment plus de chances à la France, c'est son catholicisme et son alliance avec la papauté, cette puissance que les anarchistes nomment déchue, et que Napoléon estimait plus forte encore qu'une armée de trois cent mille hommes. Si la France, comme le voulaient des anarchistes imbéciles, se fût liguée, en 1849, avec l'ingratitude romaine, ou avait seulement laissé restaurer le trône pontifical par l'Autriche et par la Russie, les destinées de la France finissaient, et le Génie indigné de l'empereur, passant au Nord, accomplissait au profit des Slaves le beau rêve de Pierre le Grand.

Pour les hommes qui s'imaginent l'absolu dans les extrêmes, la raison et la foi, la liberté et l'autorité, le droit et le devoir, le travail et le capital sont inconciliables. Mais l'absolu n'est pas plus admissible dans chacune des opinions séparées que l'entier n'est concevable dans chacune de ses fractions. Foi raisonnable, liberté autorisée, droit mérité par le devoir accompli, capital fils et père du travail ; voilà, comme nous l'avons déjà dit en d'autres termes, les formules de l'absolu. Et si l'on nous demande quel est le centre de l'antinomie, quel est le point fixe de l'équilibre, nous avons

déjà répondu que c'est l'essence même d'un Dieu à la fois souverainement libre et infiniment nécessaire.

Que la force centripète et la force centrifuge soient deux forces contraires, cela n'est pas à mettre en question ; mais que de ces deux forces combinées résulte l'équilibre de la terre, c'est ce qu'il serait également absurde et inutile de nier.

L'accord de la Raison avec la Foi, de la Science avec la Religion, de la Liberté avec l'Autorité, du Verbe humain, en un mot, avec le Verbe divin, n'est pas moins évident, et nous en avons suffisamment indiqué les preuves. Mais les hommes ne considèrent jamais comme prouvées les vérités qu'ils refusent d'entendre, parce qu'elles contrarient leurs passions aveugles. A la démonstration la plus rigoureuse, ils vous répondent toujours par la difficulté même que vous venez de résoudre. Recommencez vos preuves, ils s'impatienteront, et diront que vous vous répétez.

Le Sauveur du monde avait dit que le vin nouveau ne doit pas être enfermé dans les outres usées, et qu'il ne faut pas coudre une pièce neuve à un vieux manteau. Les hommes ne sont que les représentants des idées, et il ne faut pas s'étonner si les

erreurs incarnées repoussent la vérité avec dédain ou même avec colère. Mais le Verbe est essentiellement créateur, et, à chaque nouvelle émission de sa chaleur et de sa lumière, il fait éclore dans le monde une humanité nouvelle. L'époque du dogme obscur et de la cécité intellectuelle est passée, pourtant ne parlez pas du jeune soleil aux vieux aveugles; appelez-en au témoignage des yeux qui s'ouvrent, et attendez les clairvoyants pour expliquer les phénomènes du jour.

Dieu a créé l'humanité; mais, dans l'humanité, chaque individu est appelé à se créer lui-même comme être moral et par conséquent immortel. Revivre dans l'humanité, telle est l'espérance vague que le panthéisme et le mysticisme révolutionnaire laissent à leurs adeptes; ne jamais mourir dans son individualité intelligente et morale, telle est la prérogative que la révélation assure à chacun de ses enfants! Laquelle de ces deux idées est la plus consolante et la plus libérale? Laquelle des deux surtout donne une base plus certaine et un but plus sublime à la moralité humaine?

Toute puissance qui ne rend pas raison d'elle-même et qui pèse sur les libertés sans leur donner de garanties, n'est qu'un pouvoir aveugle et

transitoire ; l'autorité vraie et durable est celle qui s'appuie sur la liberté, tout en lui donnant une règle et un frein. Ceci exprime l'absolu en politique.

Toute foi qui n'éclaire pas et n'agrandit pas la raison, tout dogme qui nie la vie de l'intelligence et la spontanéité du libre arbitre, constituent une superstition ; la vraie religion est celle qui se prouve par l'intelligence et se justifie par la raison, tout en les soumettant à une obéissance nécessaire. Ceci est l'indication de l'absolu en religion et en philosophie.

De l'idée que les hommes se sont faite de Dieu ont toujours procédé les notions de puissance, soit au spirituel, soit au temporel, et le mot qui exprime la Divinité ayant été de tout temps la formule de l'absolu, soit en révélation, soit en intuition naturelle, le sens qu'on attache à ce mot a toujours été l'idée dominante de toute religion et de toute philosophie, comme de toute politique et de toute morale.

Concevoir en Dieu la liberté sans nécessité, c'est rêver une toute-puissance sans raison et sans frein, c'est faire trôner dans le ciel l'idéal de la tyrannie. Telle a été, dans beaucoup d'esprits enthousiastes

et mystiques, la plus dangereuse erreur du moyen âge.

Concevoir en Dieu la nécessité sans liberté, c'est en faire une machine infinie, dont nous sommes, malheureusement pour nous, les rouages intelligents. Obéir ou être brisés, telle serait notre destinée éternelle; et nous obéirions sciemment à quelque chose qui commanderait sans savoir pourquoi : tristes voyageurs que nous serions, enfermés dans les waggons qu'une formidable locomotive entraînerait à toute vapeur sur le grand chemin de l'abîme. Cette doctrine panthéistique, matérialiste et fatale, est à la fois l'absurdité et la calamité de notre siècle.

Cette loi suprême de la liberté et de la nécessité régies et tempérées l'une par l'autre se retrouve partout et domine tous les faits où se révèle une vertu, une juste puissance ou une autorité quelconque. Dans le monde, qu'avait tiré des ténèbres de la décadence, et que soutenait sur le chaos de la barbarie la main providentielle de Charlemagne, il y avait la papauté et l'empire, deux pouvoirs soutenus et limités l'un par l'autre. La papauté alors, dépositaire du dogme initiateur et civilisateur, représentait la liberté, qui tient les

clefs de l'avenir ; et l'empereur, armé du glaive, étendait sur les troupeaux que poussait en avant la houlette des pontifes le bras de fer de la nécessité, qui assurait et réglait la marche de l'humanité dans les voies du progrès.

Qu'on ne s'y trompe pas, le mouvement religieux de notre époque, commencé par Chateaubriand, continué par Lamennais et Lacordaire, ce mouvement n'est pas rétrograde et ne donne pas tort à l'émancipation de la conscience humaine. L'humanité s'était révoltée contre les excès du mysticisme, qui, en affirmant la liberté absolue de Dieu sans admettre en lui aucune nécessité, anéantissait la justice éternelle et absorbait la personnalité de l'homme dans l'obéissance passive : le Verbe humain, en effet, ne pouvait pas se laisser dévorer ainsi ; mais les passions aveugles essayèrent de pousser la protestation dans l'extrémité contraire, en lui faisant proclamer la souveraineté unique et absolue de l'individualisme humain. On se souvient du culte de la Raison inauguré à Notre-Dame, et des hommes de septembre maudissant la Saint-Barthélemy. Ces excès produisirent vite la lassitude et le dégoût; mais l'humanité ne renonça pas pour cela à ce qui avait rendu sa pro-

testation nécessaire. Chateaubriand vint alors désabuser les esprits qu'on avait égarés en calomniant l'Église. Il fit aimer la religion en la montrant humaine et raisonnable; le monde avait besoin de se réconcilier avec son Sauveur, mais c'est en le reconnaissant pour être véritablement homme, qu'on se disposait à l'adorer de nouveau comme le vrai Dieu.

Ce que l'on demande aujourd'hui au prêtre, c'est surtout la charité, cette sublime expression de l'*humanité divine.* La religion ne se contente plus d'offrir à l'âme les consolations de l'autre vie, elle se sent appelée à secourir dans celle-ci les douleurs du pauvre, à l'instruire, à le protéger et à le diriger dans son travail. La science économique vient au-devant d'elle dans cette œuvre de régénération. Tout cela peut-être se fait lentement, mais enfin le mouvement s'opère, et l'Église, secondée par le pouvoir temporel, ne saurait manquer de retrouver bientôt toute son influence d'autrefois pour prêcher au monde le christianisme accompli dans la synthèse messianique. Si l'Église avait réellement nié le Verbe humain, si elle était l'ennemie naturelle, par conséquent, de toute liberté et de progrès, nous la regarderions comme morte, et nous

penserions qu'il en sera d'elle comme de la synagogue judaïque ; mais, encore une fois, cela n'est pas et ne saurait être. L'Église, qui, dans sa constitution, réfléchit l'image de Dieu, porte en elle aussi la double loi de liberté et d'autorité contenues, réglées et tempérées l'une par l'autre. En effet, l'Église, tout en maintenant l'intégrité et la stabilité du dogme, lui a donné, de concile en concile, de superbes développements. Aussi, parmi les hérétiques et les dissidents, pendant que les uns accusaient l'orthodoxie d'immobilisme, d'autres lui reprochaient sans cesse des innovations ; tous les sectaires, pour se séparer de la commune ecclésiastique, ont prétexté le désir de retourner aux croyances et aux pratiques de l'Église primitive.

Si l'on eût parlé aux catholiques du XVe siècle ou aux philosophes du XVIIIe d'un accord nécessaire entre la liberté de conscience et l'autorité religieuse, entre la raison et la foi, on eût indigné les uns et fait rire amèrement les autres. Parler de paix et d'alliance au milieu d'une bataille, c'est, en effet, prendre assez mal son temps et vouloir perdre ses paroles.

Les doctrines dont nous nous faisons l'interprète, parce que nous les considérons comme l'expression

la plus avancée des tendances de l'intelligence humaine à l'époque où nous vivons, ces doctrines, pressenties depuis quelques années par un petit nombre d'esprits d'élite, peuvent être émises aujourd'hui avec espoir de les voir accueillies; mais, il y a quelques mois à peine, elles n'eussent trouvé nulle part ni une attention complaisante, ni une tribune ni un écho.

C'est qu'alors les partis extrêmes n'avaient pas encore été contraints d'abdiquer leurs prétentions devant la toute-puissance des événements providentiels, et l'on pouvait difficilement rester neutre au milieu de leur guerre acharnée ; toute concession de l'un à l'autre était alors considérée comme une véritable trahison, et les hommes qui n'abandonnent jamais la justice, étant contraints de la chercher séparément et successivement dans les deux causes séparées, devenaient suspects à tout le monde, comme des renégats ou des transfuges. Avoir des convictions assez énergiques pour préférer alors son indépendance consciencieuse aux encouragements des coteries, c'était se condamner à une solitude qui n'était pas sans appréhensions et sans angoisses. Demeurer isolé entre deux armées qui s'attaquent, n'est-ce pas être exposé à tous les

coups ? Passer de l'une à l'autre, n'est-ce pas vouloir se faire proscrire dans toutes les deux ? En choisir une au hasard, n'est-ce pas trahir l'autre?

Ce sont ces alternatives cruelles qui ont poussé des hommes comme M. de Lamennais de l'ultramontanisme au jacobinisme, sans leur laisser trouver nulle part ni certitude ni repos. L'illustre auteur des *Paroles d'un croyant,* épouvanté de voir se dresser devant lui l'anarchie et le néant sous le masque du socialisme, et ne trouvant dans son génie irrité aucune justification de l'antinomie qui le blessait, n'a-t-il pas reculé jusqu'à Zoroastre, et n'a-t-il pas cherché dans les dogmes désolants du manichéisme une explication quelconque de la guerre éternelle des Amchaspands et des Darvands?

Mais les quatre années qui viennent de s'écouler ont été pleines, pour le monde, d'enseignements et de révélations immenses. La révolution s'est expliquée et justifiée une seconde fois par la création d'une autorité absolue, et nous comprenons maintenant que le dualisme constitutionnel n'était autre chose que le manichéisme en politique. Pour concilier la liberté et le pouvoir, il faut en effet les appuyer l'un sur l'autre, et non les opposer l'un à l'autre.

La souveraineté absolue fondée sur le suffrage universel, telle est désormais la notion unique de l'autorité véritable, en religion comme en politique. Ainsi seront constitués les gouvernements de *droit humain,* seconde forme du *droit divin*. qui est imprescriptible dans l'humanité.

C'est par l'intelligence du vrai et la pratique raisonnée du bien que s'affranchissent non-seulement les individus, mais les peuples. Sur des hommes dont l'âme est libre, la tyrannie matérielle est impraticable; mais aussi la liberté extérieure des hommes et des multitudes, qui sont intérieurement asservis à des préjugés ou à des vices, n'est qu'une multiplication et une complication de tyrannie. Quand la majorité des hommes inintelligents est maîtresse, la minorité des sages est esclave.

Aussi faut-il soigneusement distinguer le droit du fait et le principe de ses applications dans la politique de l'Église.

Son travail a toujours été de soumettre les fatalités de la chair à la providence de l'esprit; c'est au nom de la liberté morale qu'elle oppose une digue à la spontanéité aveugle des tendances physiques; et si, de nos jours, elle ne s'est pas montrée

sympathique au mouvement révolutionnaire, c'est qu'elle sentait d'une manière suréminente et infaillible que là n'était pas la véritable liberté.

Ce sont les abus possibles de la liberté qui rendent l'autorité nécessaire; et l'autorité n'a d'autre mission dans l'Église et dans l'État que de protéger la liberté réglée de tous contre la liberté déréglée de quelques-uns. Plus l'autorité est forte, plus sa protection est puissante. Voilà pourquoi l'infaillibilité a été nécessaire à l'Église; voilà pourquoi aussi toujours, dans un État bien gouverné, force doit rester à la loi. L'idée de liberté et celle d'autorité sont donc indissolublement unies et s'appuient uniquement l'une sur l'autre.

La tyrannie dans l'ancien monde n'était que la liberté absolue de quelques-uns au préjudice de la liberté de tous. L'Évangile, en imposant des devoirs aux rois comme aux peuples a rendu, aux uns l'autorité qui leur manquait, et a garanti aux autres une liberté fondée sur des droits nouveaux, avec la certitude d'un progrès réel et d'un perfectionnement possible à tous.

Si l'intelligence humaine n'était pas perfectible, à quoi servirait, je vous prie, l'enseignement permanent de la Providence, et pourquoi la révélation

se serait-elle manifestée sous des formes successives et successivement plus parfaites ? La nature nous montre le progrès dans la constitution de tous les êtres et n'accomplit que lentement ses chefs-d'œuvre. Le mouvement est partout le signe de la vie, et même lorsqu'il paraît s'accomplir en parcourant un cercle, dans ce cercle, du moins, il va toujours en avant, et ne donne jamais, en revenant sur lui-même, un démenti à la main qui l'imprime.

La loi du mouvement, si elle n'était point réglée par la Providence dans le ciel et par l'autorité sur la terre, serait une loi de destruction et de mort, parce que ce serait une loi de désordre; mais, d'un autre côté, si la résistance qui règle le mouvement arrive à le paralyser et à vouloir l'arrêter, de deux choses l'une : ou le mouvement brisera la résistance et détruira l'autorité, ou l'autorité anéantira le mouvement et se suicidera ainsi en détruisant sa propre force et sa propre vie.

C'est ainsi que le judaïsme s'est renversé lui-même en voulant s'opposer à l'éclosion du christianisme, qui était la conséquence naturelle et le développement nécessaire des dogmes de Moïse et des promesses des prophètes.

La catholicisme n'imitera pas le judaïsme et ne

s'opposera pas à la grande synthèse messianique, parce que l'Église catholique porte dans son nom même une promesse d'universalité, qui assigne d'avance son vrai nom à l'Église de l'avenir. Rome et Constantinople ne se disputeront pas une seconde fois l'empire du monde : où se manifestera le Verbe, là sera le pontife du Verbe. Le siége que reconnaîtra l'obéissance du monde sera celui du successeur de Jésus-Christ; et tout chef d'un petit nombre de dissidents, quels que puissent être d'ailleurs ses prétextes et ses prétendus titres, ne sera plus devant le suffrage universel des nations qu'un antipape et un sectaire.

La réunion des deux Églises grecque et romaine est donc la grande révolution tout à la fois religieuse et civile qui doit tôt ou tard changer la face du monde; et cette révolution ne saurait manquer d'être le résultat du développement et de la propagation des doctrines kabbalistiques dans l'Église et dans la société.

En vain nous dirait-on que l'Église se croit parfaite, et affecterait-on de craindre qu'elle ne refuse d'admettre la loi du progrès. Nous avons déjà répondu à cette crainte par un passage décisif de Vincent de Lérins; mais la question est assez im-

portante pour que nous ajoutions ici encore quelques fortes autorités.

Un savant pasteur anglais, récemment converti au catholicisme, le docteur John Newman, a publié dans ces derniers temps un ouvrage qui a obtenu la haute approbation de l'autorité ecclésiastique, et dans lequel il prouve que le développement du dogme, et par conséquent celui de l'intelligence humaine, a été l'œuvre spéciale du catholicisme, considéré comme principe initiateur et conservateur, dans l'explication et l'application de ces théorèmes divins qui sont la lettre du dogme. Avant de prouver sa thèse, il établit victorieusement l'existence du progrès naturel en toutes choses, mais plus particulièrement dans la révélation. Voici en quels termes il s'exprime :

« D'après l'histoire de toutes les sectes et de tous les partis en religion. et d'après l'analogie et l'exemple de l'Écriture, nous pouvons conclure raisonnablement que la doctrine chrétienne admet des développements formels, légitimes, réels, des développements prévus par son divin auteur.

» L'analogie générale du monde physique et moral confirme cette conclusion : « Tout le monde » naturel, et son gouvernement, dit Butler, est un

» plan ou un système, non un système fixe, mais
» progressif, un plan dans lequel l'essai de divers
» moyens a lieu longtemps avant que les fins pro-
» posées puissent être atteintes. Le changement des
» saisons, la culture des fruits de la terre, l'histoire
» même d'une fleur en est une preuve; et il en est
» ainsi de la vie humaine. Ainsi les végétaux et les
» animaux, quoique formés nécessairement en une
» fois, grandissent cependant par degrés pour
» arriver à la maturité. Et ainsi les agents raison-
» nables qui animent les corps sont naturellement
» portés vers le caractère qui leur est propre par
» l'acquisition graduelle de connaissances et d'ex-
» périence, et par une longue suite d'actions. »

» Notre existence n'est pas seulement successive, comme elle doit l'être de toute nécessité, mais un état de notre être est désigné par le Créateur pour servir de préparation à un autre état et de transition à celui qui lui succède. Ainsi l'adolescence vient après l'enfance, la jeunesse après l'adolescence et l'âge mûr après la jeunesse. Les hommes, dans leur impatience, veulent tout précipiter. Mais l'auteur de la nature semble n'opérer que d'après une longue délibération, et arrive à ses fins par des progrès successivement et lentement accom-

plis... Dieu opère de la même manière dans le cours de sa providence naturelle et dans la manifestation religieuse, faisant succéder une chose à une autre, puis une autre encore à celle-ci, et continuant toujours, par une série progressive de moyens qui s'étendent au delà et en deçà de notre vue bornée. La loi nouvelle du christianisme nous est représentée dans celle de la nature. »

« Dans une de ses paraboles », remarque ailleurs le docteur Newman, « Notre-Seigneur compare le royaume du ciel à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Cette graine est, à la vérité, la plus petite de toutes les graines; mais, quand elle a crû, elle est la plus grande des plantes et devient un arbre; et, comme le dit saint Marc, « cet arbre pousse des branches sur lesquelles les oiseaux du ciel viennent se reposer. » Et ensuite, dans le même chapitre de saint Marc : « Le royaume de Dieu est semblable à un homme qui jette de la semence en terre. Qu'il dorme ou qu'il se lève, nuit et jour la semence germe et croît sans qu'il sache comment, car la terre produit son fruit d'elle-même. » Ici il est question d'un élément intime de la vie, soit principe, soit doctrine, plutôt que d'aucune manifestation

extérieure; et il est à observer que, selon l'esprit du texte, le caractère *spontané* aussi bien que *graduel* appartient à la croissance. Cette description du progrès correspond à ce qui a déjà été observé par rapport au développement; c'est-à-dire qu'il n'est le résultat ni de la volonté, ni de la résolution, ni d'une exaltation factice, ni du mécanisme de la raison, ni même d'une plus grande subtilité de l'intelligence, mais qu'il agit par sa force native, dont l'expansion et l'effet ont lieu dans un moment déterminé. Sans doute que la réflexion, jusqu'à un certain point, le régit et le modifie en l'appropriant au génie particulier des personnes, mais toujours selon le premier développement moral de l'esprit lui-même. »

Il est impossible d'indiquer plus clairement l'existence des deux lois qui se complètent l'une l'autre, bien qu'opposées en apparence, de la nécessité providentielle et de la liberté humaine. Pour les hommes, la nature elle-même est cette nécessité qui contient et féconde les élans de leur Verbe créateur; Verbe qui constitue dans l'homme la ressemblance de Dieu, et qu'on appelle la liberté!

La tactique des hérésiarques et des matérialistes a été de tout temps d'abuser des mots pour per-

vertir les choses ; puis d'accuser l'autorité d'apostasie, lorsqu'elle vengeait, en les condamnant eux-mêmes, les vérités mal interprétées par eux et qui leur servaient d'enseignes.

Vous appelez liberté la plus condamnable licence, vous appelez progrès un mouvement tumultueux et subversif; l'Église vous désavoue, et vous l'accusez avec amertume d'être l'ennemie du progrès et de la liberté ! Elle n'est ennemie que du mensonge, et vous le savez bien. Et c'est pourquoi, voulant persévérer dans votre guerre contre elle, il faut bien toujours que vous mentiez : autrement, vous seriez d'accord avec elle, et il faudrait, bon gré, mal gré, que vous subissiez sa puissance.

Voilà ce qu'on peut dire, au nom de l'Église, à ses adversaires de mauvaise foi. Mais nous avons à répondre ici à des objections plus sérieuses. Des catholiques sincères, mais peu éclairés, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit des décisions pontificales, nous diront peut-être que, dans ses encycliques au sujet des doctrines de l'abbé de Lamennais, Rome a formellement condamné les idées de liberté et de progrès.

Nous répondrons par les termes mêmes de la première encyclique : Le pape condamne ceux qui,

pour *régénérer* l'Église, veulent la *rendre tout humaine, de divine qu'elle est* dans son autorité et dans son principe.

Donc ce que le juge condamne, ce n'est pas l'*affirmation du Verbe humain*, mais la *négation du Verbe divin*. L'Église est donc ici dans son droit et dans son devoir. Rome a vu le principe de son autorité spirituelle attaqué par les œuvres de l'illustre écrivain, et la preuve qu'elle ne se trompait pas, et que M. de Lamennais ne croyait déjà plus à cette toute-puissance morale dont il avait été naguère le plus zélé et le plus puissant défenseur, c'est qu'il ne s'est pas soumis à ses décisions et qu'il a passé outre, enjambant d'un seul pas rétrograde, l'Église, le christianisme et la civilisation tout entière.

Quant à la liberté que l'Église réprouve, c'est celle qui a voulu détrôner Pie IX, et qui a conduit l'Europe au bord de l'abîme. Mais que peut-il y avoir de commun entre la liberté des enfants de Dieu et celle des enfants de Caïn ?

Nous ne croyons donc pas, encore une fois, que l'Église romaine laisse prendre à l'Église d'Orient l'initiative du mouvement régénérateur. L'immobilité de la barque de Pierre, au milieu du va-et-vient des vagues révolutionnaires,

n'est qu'une protestation divine en faveur du véritable progrès.

Tout ce qui s'accomplit hors de l'autorité s'accomplit hors de la nature, qui est la loi positive de l'autorité éternelle. L'idéal humain peut donc suivre deux voies opposées : ou dévancer la science par l'intuition qu'elle doit justifier plus tard, ou s'écarter de la science par l'hallucination qu'elle condamne. Les amis du désordre, les âmes captives de l'égoïsme brutal, craignant le joug de la science et la discipline de la raison, prennent toujours l'hallucination pour guide. Le paganisme a eu ses faux mystiques, et c'est ainsi que le dogme philosophique des anciens Hellènes s'est changé en idolâtrie; le christianisme a été aussi affligé à son tour de la même plaie, et un ascétisme inhumain, entraînant après lui comme réaction le quiétisme le plus immoral, a fait calomnier la piété véritable et a éloigné bien des âmes des pratiques de la religion.

Un des plus remarquables fantaisistes de notre temps, le paradoxal P.-J. Proudhon, ayant un jour à contrarier M. de Lamartine qui était alors au pouvoir, lança contre les poëtes une de ces cyniques et éloquentes diatribes qu'il sait si bien faire.

Nous n'avons pas sous les yeux cette page emportée comme tant d'autres par le tourbillon révolutionnaire, mais nous nous rappelons avec quelle verve le trop célèbre rêveur déclamait contre la poésie et contre les rêves ; il était effrayant de vérité lorsqu'il représentait l'État chancelant et dévoyé, prêt à trébucher dans le sang à la suite de quelque joueur de guitare que l'extase de sa propre musique empêchera d'entendre les imprécations, les sanglots et les râles ! Voilà, s'écriait-il, ce que c'est que le gouvernement des poëtes ! Puis, s'échauffant pour son idée, comme c'est l'ordinaire, il arrivait à conclure que Néron était l'incarnation la plus complète de la poésie élevée sur le trône du monde. Brûler Rome aux sons de la lyre et dramatiser ainsi la grande poésie de Virgile, n'était-ce pas une colossale et impériale et poétique fantaisie ? A la ville des Césars qu'il sacrifiait ainsi comme un décor à la mise en scène de ses vers, Néron voulait substituer une Rome nouvelle, toute dorée et construite d'un seul palais !... Oh ! si la grandeur de l'audace et la témérité des rêves font le sublime en poésie, Néron était, en effet, un grand poëte ! Mais ce n'est ni M. Proudhon, ni aucun des chefs du socialisme moderne, qui ont le droit de l'en blâmer.

Néron représente pour nous la personnification la plus complète de l'idéalisme sans autorité et de la licence du pouvoir : c'est l'*anarchie* de M. Proudhon résumée en un seul homme et placée sur le trône de l'univers; c'est l'*absolu* des matérialistes en voluptés, en audace, en énergie et en puissance. Jamais nature plus désordonnée n'effraya le monde de ses écarts; et voilà ce que les révolutionnaires de l'école de M. Proudhon entendent par *de la poésie;* mais nous ne pensons pas comme eux.

Être poëte, c'est créer; ce n'est pas rêver ni mentir. Dieu a été poëte lorsqu'il a fait le monde, et son immortelle épopée est écrite avec des étoiles. Les sciences ont reçu de lui les secrets de la poésie, parce que les clefs de l'harmonie ont été remises entre leurs mains. Les nombres sont poëtes, car ils chantent avec ces notes toujours justes, qui donnaient des ravissements au génie de Pythagore. La poésie qui n'accepte pas le monde tel que Dieu l'a fait, et qui cherche à en inventer un autre, n'est que le délire des esprits des ténèbres : c'est celle-là qui aime le mystère et qui nie les progrès de l'intelligence humaine. A celle-là donc les enchantements de l'ignorance et les faux miracles de la

théurgie! A celle-là le despotisme de la matière et les caprices des passions! A la poésie anarchique, en un mot, les tentatives toujours vaines, les espérances toujours déçues, le vautour et la rage impuissante de Prométhée, tandis que la poésie soumise à l'ordre, qui lui garantit une liberté inviolable, cueillera les fleurs de la science, traduira l'harmonie des nombres, interprétera la prière universelle et marchera tantôt devant la science, tantôt sur ses traces, mais toujours près d'elle, dans la lumière vivante du Verbe et dans la voie assurée du progrès!

Cet avenir prochain du christianisme retrempé à la source de toute révélation, c'est-à-dire dans les fortes vérités du magisme et de la cabale, a été pressenti par un grand poëte polonais, Adam Mickiewisch, qui a créé pour cette doctrine un nom nouveau, et l'a nommée le *Messianisme*.

Ce nom nous plaît et nous l'adoptons avec plaisir, pourvu qu'il ne représente pas l'idée d'une secte nouvelle. Le monde est las de morcellements et de divisions, et tend de toutes ses forces à l'unité. Aussi ne sommes-nous pas de ceux qui se disent catholiques et non romains; ce qui constitue un contre-sens des plus ridicules. Catholique veut dire universel,

or l'universalité n'est-elle donc pas nécessairement romaine, puisque Rome est dans l'univers?

Le XVIIIe siècle a vu les abus de la religion, mais il a méconnu la force de cette même religion, parce qu'il n'en devinait pas le secret. La haute magie échappe à l'incrédulité et à l'ignorance parce qu'elle s'appuie également et sur la science et sur la foi.

L'homme est le thaumaturge de la terre, et par son verbe, c'est-à-dire par sa parole intelligente, il dispose des forces fatales. Il rayonne et attire comme les astres; il peut guérir par un attouchement, par un signe, par un acte de sa volonté. Voilà ce que Mesmer, avant nous, était venu révéler au monde; voilà ce secret terrible qu'on enfouissait avec tant de soin dans les ombres des anciens sanctuaires. Que peuvent prouver maintenant les prétendus miracles de l'homme, sinon l'énergie de sa volonté et la puissance de son magnétisme? C'est donc maintenant qu'on peut dire avec vérité que Dieu seul est Dieu, car les hommes de prestige ne se feront plus adorer. D'ailleurs, la synthèse de tous les dogmes nous ramène à un seul symbolisme, qui est celui de la cabale et des mages. Les trois mystères et les quatre vertus

réalisent le triangle et le carré magique. Les sept sacrements manifestent les puissances des sept génies ou des sept anges, qui, suivant le texte de l'*Apocalypse*, se tiennent toujours devant le trône de Dieu. Nous comprenons maintenant les mathématiques sacrées qui multiplient soixante et douze fois le divin tétragramme pour former les empreintes des trente-six talismans de Salomon, Ramenés par des études profondes à l'antique théologie d'Israël, nous nous inclinons devant les hautes vérités de la cabale, et nous espérons que les sages Israélites, à leur tour, reconnaîtront qu'ils n'étaient séparés de nous que par des mots mal entendus. Israël a emporté d'Égypte les secrets du sphinx; mais il a méconnu la croix qui, dans les symboles primitifs de l'Égypte magique, était déjà la clef du ciel. Il ne tardera pas à la comprendre, car déjà il a ouvert son cœur à la charité. Le cri d'angoisse des chrétiens de Syrie a ému les enfants de Moïse, et pendant qu'Abd-el-Kader protégeait nos malheureux frères en Orient et les défendait au péril de sa vie, une souscription s'ouvrait à Paris par les soins de l'avocat israélite Crémieux.

La grande énigme des siècles anciens, le sphinx, après avoir fait le tour du monde sans trouver de

repos, s'est arrêté au pied de la croix, cette autre grande énigme; et depuis dix-huit siècles et demi, il la contemple et la médite.

Qu'est-ce que l'homme? demande le sphinx à la croix, et la croix répond au sphinx en lui demandant : Qu'est-ce que Dieu?

Déjà dix-huit fois le vieil Aaswérus a fait aussi le tour du globe; et à la fin de tous les siècles, et au commencement de toutes les générations, il passe près de la croix muette et devant le sphinx immobile et silencieux.

Quand il sera las de marcher toujours sans arriver jamais, c'est là qu'il se reposera, et alors le sphinx et la croix parleront tour à tour pour le consoler.

Je suis le résumé de la sagesse antique, dira le sphinx; je suis la synthèse de l'homme. J'ai un front qui pense et des mamelles qui se gonflent d'amour; j'ai des griffes de lion pour la lutte, des flancs de taureau pour le travail et des ailes d'aigle pour monter vers la lumière. Je n'ai été compris dans les temps anciens que par l'aveugle volontaire de Thèbes, ce grand symbole de la mystérieuse expiation qui devait initier l'humanité à l'éternelle justice; mais maintenant l'homme n'est plus l'en-

fant maudit qu'un crime originel fait exposer à la mort sur le Cythéron; le père est venu expier à son tour le supplice de son fils; l'ombre de Laïus a gémi des tourments d'Œdipe; le ciel a expliqué au monde mon énigme sur cette croix. C'est pourquoi je me tais en attendant qu'elle-même s'explique au monde : repose-toi, Aaswérus, car c'est ici le terme de ton douloureux voyage.

— Je suis la clef de la sagesse à venir, dira la croix; je suis le signe glorieux du *stauros* que Dieu a fixé aux quatre points cardinaux du ciel, pour servir de double pivot à l'univers.

J'ai expliqué sur la terre l'énigme du sphinx, en donnant aux hommes la raison de la douleur; j'ai consommé le symbolisme religieux en réalisant le sacrifice. Je suis l'échelle sanglante par où l'humanité monte vers Dieu et par où Dieu descend vers les hommes. Je suis l'arbre du sang, et mes racines le boivent par toute la terre, afin qu'il ne soit pas perdu, mais qu'il forme sur mes branches des fruits de dévouement et d'amour. Je suis le signe de la gloire, parce que j'ai révélé l'honneur; et les princes de la terre m'attachent sur la poitrine des braves. Un d'entre eux m'a donné une cinquième branche pour faire de moi une étoile; mais

je m'appelle toujours la croix. Peut-être celui qui fut le martyr de la gloire prévoyait-il son sacrifice, et voulait-il, en ajoutant une branche à la croix, préparer un chevet à sa propre tête à côté de celle du Christ. J'étends mes bras également à droite et à gauche, et j'ai également répandu les bénédictions de Dieu sur Madeleine et sur Marie; j'offre le salut aux pécheurs, et aux justes la grâce nouvelle; j'attends Caïn et Abel pour les réconcilier et les unir. Je dois servir de point de ralliement aux peuples, et je dois présider au dernier jugement des rois; je suis l'abrégé de la loi, car je porte écrit sur mes branches : Foi, espérance et charité. Je suis le résumé de la science, parce que j'explique la vie humaine et la pensée de Dieu. Ne tremble pas, Aaswérus, et ne redoute plus mon ombre; le crime de ton peuple est devenu celui de l'univers, car les chrétiens aussi ont crucifié leur Sauveur; ils l'ont crucifié en foulant aux pieds sa doctrine de communion, ils l'ont crucifié en la personne des pauvres, ils l'ont crucifié en te maudissant toi-même et en proscrivant ton exil; mais le crime de tous les hommes les enveloppe tous dans le même pardon; et toi, le Caïn humanitaire, toi, l'aîné de ceux que doit racheter la croix, viens te

reposer sous l'un de ses bras encore teint du sang rédempteur ! Après toi viendra le fils de la seconde synagogue, le pontife de la loi nouvelle, le successeur de Pierre ; lorsque les nations l'auront proscrit comme toi, lorsqu'il n'y aura plus d'autre couronne que celle du martyre, et lorsque la persécution l'aura rendu soumis et doux comme le juste Abel, alors reviendra Marie, la femme régénérée, la mère de Dieu et des hommes ; et elle réconciliera le Juif errant avec le dernier des papes, puis elle recommencera la conquête du monde pour le rendre à ses deux enfants. L'amour régénéra les sciences, la raison justifiera la foi. Alors je redeviendrai l'arbre du paradis terrestre, l'arbre de la science du bien et du mal, l'arbre de la liberté humaine. Mes immenses rameaux ombrageront le monde entier, et les populations fatiguées se délasseront sous mon ombre ; mes fruits seront la nourriture des forts et le lait des petits enfants ; et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire ceux qui passent en chantant, portés sur les ailes de l'inspiration sacrée, ceux-là se reposeront sur mes branches toujours vertes et chargées de fruits. Repose-toi donc, Aaswérus, dans l'espérance de ce bel avenir ; car c'est ici le terme de ton douloureux voyage.

Alors le Juif errant, secouant la poussière de ses pieds endoloris, dira au sphinx : Je te connais depuis longtemps! — Ézéchiel te voyait autrefois attelé à ce chariot mystérieux qui représente l'univers et dont les roues étoilées tournent les unes dans les autres; j'ai accompli une seconde fois les destinées errantes de l'orphelin du Cythéron; comme lui, j'ai tué mon père sans le connaître; lorsque le déicide s'est accompli, et lorsque j'ai appelé sur moi la vengeance de son sang, je me suis condamné moi-même à l'aveuglement et à l'exil. Je te fuyais et je te cherchais toujours, car tu étais la première cause de mes douleurs. Mais tu voyageais péniblement comme moi, et par des chemins différents, nous devions arriver ensemble; béni sois-tu, ô génie des anciens âges! de m'avoir ramené au pied de la croix!

Puis, s'adressant à la croix elle même, Aaswérus dira en essuyant sa dernière larme : Depuis dix-huit siècles, je te connais, car je t'ai vue portée par le Christ qui succombait sous ce fardeau. J'ai branlé la tête et je t'ai blasphémée alors, parce que je n'avais pas encore été initié à la malédiction; il fallait à ma religion l'anathème du monde pour lui faire comprendre la divinité du maudit; c'est

pourquoi j'ai souffert avec courage mes dix-huit siècles d'expiation, vivant et souffrant toujours au milieu des générations qui mouraient autour de moi, assistant à l'agonie des empires, et traversant toutes les ruines en regardant toujours avec anxiété si tu n'étais pas renversée; et après toutes les convulsions du monde, je te voyais toujours debout! Mais je ne m'approchais pas de toi, parce que les grands du monde t'avaient profanée encore, et avaient fait de toi le gibet de la Liberté sainte! Je ne m'approchais pas de toi, parce que l'inquisition avait livré mes frères au bûcher en présence de ton image; je ne m'approchais pas de toi, parce que tu ne parlais pas, tandis que les faux ministres du ciel parlaient, en ton nom, de damnation et de vengeances; et moi, je ne pouvais entendre que des paroles de miséricorde et d'union! Aussi, dès que ta voix est parvenue à mon oreille, j'ai senti mon cœur changé et ma conscience s'est calmée! Bénie soit l'heure salutaire qui m'a ramené au pied de la croix!

Alors une porte s'ouvrira dans le ciel et la montagne du Golgotha en sera le seuil, et devant cette porte, l'humanité verra avec étonnement la croix rayonnante gardée par le Juif errant qui aura

déposé à ses pieds son bâton de voyage, et par le sphinx qui étendra ses ailes et aura les yeux brillants d'espérance comme s'il allait prendre un nouvel essor et se transfigurer!

Et le sphinx répondra à la question de la croix en disant : Dieu est celui qui triomphe du mal par l'épreuve de ses enfants, celui qui permet la douleur, parce qu'il en possède en lui le remède éternel; Dieu est celui qui est, et devant qui le mal n'est pas.

Et la croix répondra à l'énigme du sphinx : L'homme est le fils de Dieu qui s'immortalise en mourant, et qui s'affranchit, par un amour intelligent et victorieux, du temps et de la mort; l'homme est celui qui doit aimer pour vivre, et qui ne peut aimer sans être libre; l'homme est le fils de Dieu et de la Liberté!

Résumons ici notre pensée. L'homme, sorti des mains de Dieu, est esclave de ses besoins et de son ignorance; il doit s'affranchir par l'étude et le travail. La toute-puissance relative de la volonté, confirmée par le Verbe, rend seule les hommes vraiment libres, et c'est à la science des anciens mages qu'il faut demander les secrets de l'émancipation et des forces vives de la volonté.

Nous rapportons aux pieds de l'enfant de Bethléem l'or, l'encens et la myrrhe des anciens mages, maintenant que les rois de la terre semblent le renvoyer dans la crèche. Que les pontifes soient pauvres, mais qu'ils prennent d'une main le sceptre de la science, le sceptre royal de Salomon, et de l'autre la houlette de la charité, la houlette du bon Pasteur; et ils commenceront seulement alors à être vraiment rois dans ce monde et dans l'autre!

INTRODUCTION.

A travers le voile de toutes les allégories hiératiques et mystiques des anciens dogmes, à travers les ténèbres et les épreuves bizarres de toutes les initiations, sous le sceau de toutes les écritures sacrées, dans les ruines de Ninive ou de Thèbes, sur les pierres rongées des anciens temples et sur la face noircie des sphinx de l'Assyrie ou de l'Égypte, dans les peintures monstrueuses ou merveilleuses qui traduisent pour les croyants de l'Inde les pages sacrées des Védas, dans les emblèmes étranges de nos vieux livres d'alchimie, dans les cérémonies de réception pratiquées par toutes les sociétés mystérieuses, on retrouve les traces d'une doctrine partout la même et partout soigneusement cachée. La philosophie occulte semble avoir été la nourrice ou la marraine de toutes les religions, le levier secret de toutes les forces intellectuelles, la clef de

toutes les obscurités divines, et la reine absolue de la société, dans les âges où elle était exclusivement réservée à l'éducation des prêtres et des rois.

Elle avait régné en Perse avec les mages, qui périrent un jour, comme périssent les maîtres du monde, pour avoir abusé de leur puissance ; elle avait doté l'Inde des plus merveilleuses traditions et d'un luxe incroyable de poésie, de grâce et de terreur dans ses emblèmes; elle avait civilisé la Grèce aux sons de la lyre d'Orphée; elle cachait les principes de toutes les sciences et de tous les progrès de l'esprit humain dans les calculs audacieux de Pythagore; la fable était pleine de ses miracles, et l'histoire, lorsqu'elle entreprenait de juger cette puissance inconnue, se confondait avec la fable ; elle ébranlait ou affermissait les empires par ses oracles, faisait pâlir les tyrans sur leur trône et dominait tous les esprits par la curiosité ou par la crainte. A cette science, disait la foule, rien n'est impossible: elle commande aux éléments, sait le langage des astres et dirige la marche des étoiles ; la lune, à sa voix, tombe toute sanglante du ciel ; les morts se dressent dans leur tombe et articulent en paroles fatales le vent de la nuit qui siffle dans

leur crâne. Maîtresse de l'amour ou de la haine, la science peut donner à son gré aux cœurs humains le paradis ou l'enfer ; elle dispose à loisir de toutes les formes et distribue comme il lui plaît soit la beauté, soit la laideur; elle change tour à tour, avec la baguette de Circé, les hommes en brutes et les animaux en hommes; elle dispose même de la vie ou de la mort, et peut conférer à ses adeptes la richesse par la transmutation des métaux, et l'immortalité par sa quintescence et son elixir composé d'or et de lumière ! Voilà ce qu'avait été la magie depuis Zoroastre jusqu'à Manès, depuis Orphée jusqu'à Apollonius de Thyane, lorsque le christianisme positif, triomphant enfin des beaux rêves et des gigantesques aspirations de l'école d'Alexandrie, osa foudroyer publiquement cette philosophie de ses anathèmes, et la réduisit ainsi à être plus occulte et plus mystérieuse que jamais.

D'ailleurs, il courait sur le compte des initiés ou des adeptes des bruits étranges et alarmants; ces hommes étaient partout environnés d'une influence fatale : ils tuaient ou rendaient fous ceux qui se laissaient entraîner par leur doucereuse éloquence ou par le prestige de leur savoir. Les femmes qu'ils

aimaient devenaient des Stryges, leurs enfants disparaissaient dans leurs conventicules nocturnes, et l'on parlait tout bas en frissonnant de sanglantes orgies et d'abominables festins. On avait trouvé des ossements dans les souterrains des anciens temples, on avait entendu des hurlements pendant la nuit; les moissons dépérissaient et les troupeaux devenaient languissants quand le magicien avait passé. Des maladies qui défiaient l'art de la médecine faisaient parfois leur apparition dans le monde, et c'était toujours, disait-on, sous les regards venimeux des adeptes. Enfin, un cri universel de réprobation s'éleva contre la magie, dont le nom seul devint un crime, et la haine du vulgaire se formula par cet arrêt: « Les magiciens au feu ! » comme on avait dit quelques siècles plus tôt: « Les chrétiens aux lions ! »

Or, la multitude ne conspire jamais que contre les puissances réelles; elle n'a pas la science de ce qui est vrai, mais elle a l'instinct de ce qui est fort.

Il était réservé au XVIIIe siècle de rire à la fois des chrétiens et de la magie, tout en s'engouant des homélies de Jean-Jacques et des prestiges de Cagliostro.

Cependant, au fond de la magie il y a la science, comme au fond du christianisme il y a l'amour; et, dans les symboles évangéliques, nous voyons le Verbe incarné adoré dans son enfance par trois mages que conduit une étoile (le ternaire et le signe du microcosme), et recevant d'eux l'or, l'encens et la myrrhe : autre ternaire mystérieux sous l'emblème duquel sont contenus allégoriquement les plus hauts secrets de la cabale.

Le christianisme ne devait donc pas sa haine à la magie; mais l'ignorance humaine a toujours peur de l'inconnu. La science fut obligée de se cacher pour se dérober aux agressions passionnées d'un amour aveugle ; elle s'enveloppa dans de nouveaux hiéroglyphes, dissimula ses efforts, déguisa ses espérances. Alors fut créé le jargon de l'alchimie, continuelle déception pour le vulgaire altéré d'or et langue vivante seulement pour les vrais disciples d'Hermès.

Chose singulière! il existe parmi les livres sacrés des chrétiens deux ouvrages que l'Église infaillible n'a pas la prétention de comprendre et n'essaye jamais d'expliquer : la prophétie d'Ézéchiel et l'*Apocalypse;* deux clavicules cabalistiques réservées sans doute dans le ciel aux commen-

taires des rois mages ; livres fermés de sept sceaux pour les croyants fidèles, et parfaitement clairs pour l'infidèle initié aux sciences occultes.

Un autre livre existe encore ; mais celui-là, bien qu'il soit en quelque sorte populaire et qu'on puisse le trouver partout, est le plus occulte et le plus inconnu de tous, parce qu'il contient la clef de tous les autres ; il est dans la publicité sans être connu du public ; on ne s'avise pas de le trouver où il est, et l'on perdrait mille fois son temps à le chercher où il n'est pas si l'on en soupçonnait l'existence. Ce livre, plus ancien peut-être que celui d'Hénoc, n'a jamais été traduit, et il est écrit encore tout entier en caractères primitifs et sur des pages détachées comme les tablettes des anciens. Un savant distingué en a révélé, sans qu'on l'ait remarqué, non pas précisément le secret, mais l'antiquité et la conservation singulière ; un autre savant, mais d'un esprit plus fantastique que judicieux, a passé trente ans à étudier ce livre, et en a seulement soupçonné toute l'importance. C'est, en effet, un ouvrage monumental et singulier, simple et fort comme l'architecture des pyramides, durable par conséquent comme elles ; livre qui résume toutes les sciences, et dont les combinaisons infinies peuvent

résoudre tous les problèmes ; livre qui parle en faisant penser ; inspirateur et régulateur de toutes les conceptions possibles ; le chef-d'œuvre peut-être de l'esprit humain, et à coup sûr l'une des plus belles choses que nous ait laissées l'antiquité ; clavicule universelle, dont le nom n'a été compris et expliqué que par le savant illuminé Guillaume Postel ; texte unique, dont les premiers caractères seulement ont ravi en extase l'esprit religieux de saint Martin, et eussent rendu la raison au sublime et infortuné Swedenborg. Ce livre, nous en parlerons plus tard, et son explication mathématique et rigoureuse sera le complément et la couronne de notre consciencieux travail.

L'alliance originelle du christianisme et de la science des mages, si elle est une fois bien démontrée, ne sera pas une découverte d'une médiocre importance, et nous ne doutons pas que le résultat d'une étude sérieuse de la magie et de la cabale n'amène les esprits sérieux à la conciliation, regardée jusqu'à présent comme impossible, de la science et du dogme, de la raison et de la foi.

Nous avons dit que l'Église, dont l'attribut spécial est le dépôt des clefs, ne prétend pas avoir

celles de l'*Apocalypse* ou des visions d'Ézéchiel. Pour les chrétiens et dans leur opinion. les clavicules scientifiques et magiques de Salomon sont perdues. Il est cependant certain que, dans le domaine de l'intelligence gouverné par le VERBE, rien de ce qui est écrit ne se perd. Seulement les choses dont les hommes cessent d'avoir l'intelligence n'existent plus pour eux, du moins comme verbe; elles rentrent alors dans le domaine des énigmes et du mystère.

D'ailleurs, l'antipathie et même la guerre ouverte de l'Église officielle contre tout ce qui rentre dans le domaine de la magie, qui est une sorte de sacerdoce personnel et émancipé, tient à des causes nécessaires et inhérentes même à la constitution sociale et hiérarchique du sacerdoce chrétien. L'Église ignore la magie, parce qu'elle doit l'ignorer ou périr, comme nous le prouverons plus tard; elle n'en reconnaît pas moins que son mystérieux fondateur a été salué dans son berceau par les trois mages, c'est-à-dire par les ambassadeurs hiératiques des trois parties du monde connu, et des trois mondes analogiques de la philosophie occulte.

Dans l'école d'Alexandrie, la magie et le christianisme se donnent presque la main sous les aus-

pices d'Ammonius Saccas et de Platon. Le dogme d'Hermès se trouve presque tout entier dans les écrits attribués à Denis l'Aréopagite. Synésius trace le plan d'un traité des songes, qui devait plus tard être commenté par Cardan, et composé d'hymnes qui pourraient servir à la liturgie de l'église de Swedenborg, si une église d'illuminés pouvait avoir une liturgie. C'est aussi à cette époque d'abstractions ardentes et de logomachies passionnées qu'il faut rattacher le règne philosophique de Julien, nommé l'Apostat, parce que, dans sa jeunesse, il avait fait, à contre-cœur, profession du christianisme. Tout le monde sait que Julien eut le tort d'être un héros de Plutarque hors de saison, et fut, si l'on peut parler ainsi, le Don Quichotte de la chevalerie romaine; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que Julien était un illuminé et un initié de premier ordre; c'est qu'il croyait à l'unité de Dieu et au dogme universel de la Trinité; c'est en un mot, qu'il ne regrettait du vieux monde que ses magnifiques symboles et ses trop gracieuses images. Julien n'était pas un païen, c'était un gnostique entiché des allégories du polythéisme grec et qui avait le malheur de trouver le nom de Jésus-Christ moins sonore que celui d'Or-

phée. L'empereur en lui paya pour les goûts de collége du philosophe et du rhéteur; et après qu'il se fut donné à lui-même le spectacle et le plaisir d'expirer comme Épaminondas avec des phrases de Caton, il eut dans l'opinion publique, déjà toute chrétienne, des anathèmes pour oraison funèbre et une épithète flétrissante pour dernière célébrité.

Enjambons les petites choses et les petits hommes du Bas-Empire et arrivons au moyen âge... Tenez, prenez ce livre : lisez à la septième page, puis asseyez-vous sur le manteau que je vais étendre et dont nous ramènerons un pan sur nos yeux... La tête vous tourne, n'est-ce pas, et il vous semble que la terre fuit sous vos pieds ? Tenez-vous ferme et ne regardez pas... Le vertige cesse; nous y sommes. Levez-vous et ouvrez les yeux, mais gardez-vous bien de faire aucun signe ni de prononcer aucune parole de christianisme. Nous sommes dans un paysage de Salvator Rosa. C'est un désert tourmenté qui semble se reposer après la tempête. La lune ne paraît plus au ciel; mais ne voyez-vous pas danser des petites étoiles dans la bruyère ? N'entendez-vous pas voler autour de vous des oiseaux gigantesques qui semblent en passant murmurer des paroles étranges ?

Approchons en silence de ce carrefour dans les rochers. Une rauque et funèbre trompette se fait entendre; des torches noires s'allument de tous côtés. Une assemblée tumultueuse se presse autour d'un siége vide; on regarde et l'on attend. Tout à coup chacun se prosterne, et l'on murmure : Le voilà ! le voilà ! c'est lui ! Un prince à tête de bouc arrive en bondissant; il monte sur le trône; il se tourne et présente à l'assemblée en se baissant une figure humaine à qui tout le monde vient, cierge noir en main, donner une salutation et un baiser, puis il se redresse avec un rire strident et distribue à ses affidés de l'or, des instructions secrètes, des médecines occultes et des poisons. Pendant ce temps des feux s'allument, le bois d'aulne et la fougère y brûlent pêle-mêle avec des ossements humains et de la graisse de suppliciés. Des druidesses couronnées d'ache et de verveine sacrifient avec des faucilles d'or des enfants soustraits au baptême et préparent d'horribles agapes. Les tables sont dressées : les hommes masqués se placent auprès des femmes à demi nues, et l'on commence le festin des bacchanales; rien n'y manque, excepté le sel, qui est le symbole de la sagesse et de l'immortalité. Le vin coule à flots, et laisse des taches

semblables à celles du sang ; les propos obscènes et les folles caresses commencent ; voilà toute l'assemblée qui est ivre de vin, de crimes, de luxure et de chansons ; on se lève en désordre, et l'on court former des rondes infernales... Arrivent alors tous les monstres de la légende, tous les fantômes du cauchemar ; d'énormes crapauds embouchent la flûte à contre-sens, et soufflent en se pressant les flancs avec leurs pattes ; des scarabées boiteux se mêlent à la danse, des écrevisses jouent des castagnettes, des crocodiles font guimbardes de leurs écailles, des éléphants et des mammouths arrivent vêtus en Cupidon et lèvent la jambe en dansant. Puis les rondes éperdues se brisent et se dispersent... Chaque danseur entraîne en hurlant une danseuse échevelée. . Les lampes et les chandelles de suif humain s'éteignent en fumant dans l'ombre... On entend çà et là des cris, des éclats de rire, des blasphèmes et des râles... Allons, réveillez-vous et ne faites pas le signe de la croix : je vous ai remis chez vous et vous êtes dans votre lit. Vous êtes un peu fatigué, un peu brisé même, de votre voyage et de votre nuit ; mais vous avez vu une chose dont tout le monde parle sans la connaître ; vous êtes initié à des secrets terribles

comme ceux de l'antre de Trophonius : vous avez assisté au sabbat ! Il vous reste maintenant à ne pas devenir fou, et à vous maintenir dans une crainte salutaire de la justice, et à une distance respectueuse de l'Église et de ses bûchers !

Voulez-vous voir encore quelque chose de moins fantastique, de plus réel. et véritablement même de plus terrible ? Je vous ferai assister au supplice de Jacques de Molay et de ses complices ou de ses frères dans le martyre... Mais, ne vous y trompez pas, et ne confondez pas le coupable avec l'innocent. Les templiers ont-ils réellement adoré Baphomet ? ont-ils donné une accolade humiliante à la face postérieure du bouc de Mendès ? Quelle était donc cette association secrète et puissante qui a mis en péril l'Église et l'État, et qu'on tue ainsi sans l'entendre ? Ne jugez rien à la légère ; ils sont coupables d'un grand crime : ils ont laissé entrevoir à des profanes le sanctuaire de l'antique initiation ; ils ont cueilli encore une fois et partagé entre eux, pour devenir ainsi les maîtres du monde, les fruits de la science du bien et du mal. L'arrêt qui les condamne remonte plus haut que le tribunal même du pape ou du roi Philippe le Bel. « Du jour où tu mangeras de ce fruit, tu seras frappé de

mort », avait dit Dieu lui-même, comme nous le voyons dans le livre de la *Genèse*.

Que se passe-t-il donc dans le monde, et pourquoi les prêtres et les rois ont-ils frémi ? Quel pouvoir secret menace les tiares et les couronnes? Voilà quelques fous qui courent de pays en pays, et qui cachent, disent-ils, la pierre philosophale sous les haillons de leur misère. Ils peuvent changer la terre en or, et ils manquent d'asile et de pain ! Leur front est ceint d'une auréole de gloire et d'un reflet d'ignominie ! L'un a trouvé la science universelle, et ne sait comment mourir pour échapper aux tortures de son triomphe : c'est le Majorcain Raymond Lulle. L'autre guérit par des remèdes fantastiques les maladies imaginaires, et donne d'avance un démenti formel au proverbe qui constate l'inefficacité d'un cautère sur une jambe de bois : c'est le merveilleux Paracelse, toujours ivre et toujours lucide comme les héros de Rabelais. Ici, c'est Guillaume Postel, qui écrit naïvement aux pères du concile de Trente parce qu'il a trouvé la doctrine absolue, cachée depuis le commencement du monde, et qu'il lui tarde de la leur faire partager. Le concile ne s'inquiète pas même du fou, ne daigne pas le condamner, et passe à l'examen

des graves questions de la grâce efficace et de la grâce suffisante. Celui que nous voyons mourir pauvre et abandonné, c'est Cornélius Agrippa, le moins magicien de tous, et celui que le vulgaire s'obstine à prendre pour le plus sorcier, parce qu'il était quelquefois satirique et mystificateur. Quel secret tous ces hommes emportent-ils donc dans leur tombe? Pourquoi les admire-t-on sans les connaître? Pourquoi les condamne-t-on sans les entendre? Vous demandez pourquoi? Et pourquoi sont-ils initiés à ces terribles sciences occultes dont l'Église et la société ont peur? Pourquoi savent-ils ce que les autres hommes ignorent? Pourquoi dissimulent-ils ce que chacun brûle de savoir? Pourquoi sont-ils investis d'un pouvoir terrible et inconnu? Les sciences occultes! la magie! voilà des mots qui vous disent tout et qui peuvent encore vous faire penser davantage! *De omni re scibili et quibusdam aliis.*

Qu'était-ce donc que la magie? Quelle était donc la puissance de ces hommes si persécutés et si fiers? Pourquoi, s'ils étaient si forts, n'ont-ils pas été vainqueurs de leurs ennemis? Pourquoi, s'ils étaient insensés et faibles, leur faisait-on l'honneur de tant les craindre? Existe-t-il une magie, existe-t-il une science occulte qui soit véritablement une

puissance et qui opère des prodiges capables de faire concurrence aux miracles des religions autorisées?

A ces deux questions principales nous répondrons par un mot et par un livre. Le livre sera la justification du mot, et ce mot le voici : *oui*, il a existé et il existe encore une magie puissante et réelle; *oui*, tout ce que les légendes en ont dit était vrai; ici seulement, et contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, les exagérations populaires n'étaient pas seulement à côté, mais au-dessous de la vérité.

Oui, il existe un secret formidable, dont la révélation a déjà renversé un monde, comme l'attestent les traditions religieuses de l'Égypte, résumées symboliquement par Moïse, au commencement de la *Genèse*. Ce secret constitue la science fatale du bien et du mal, et son résultat, lorsqu'on le divulgue, c'est la mort. Moïse le représente sous la figure d'un arbre qui est *au centre* du Paradis terrestre, et qui est voisin, qui tient même par ses racines à l'arbre de vie; les quatre fleuves mystérieux prennent leur source au pied de cet arbre, qui est gardé par le glaive de feu et par les quatre formes du sphinx biblique, le Chérubin d'Ezé-

chiel... Ici je dois m'arrêter, et je crains déjà d'en avoir trop dit.

Oui, il existe un dogme unique, universel, impérissable, fort comme la raison suprême, simple comme tout ce qui est grand, intelligible comme tout ce qui est universellement et absolument vrai, et ce dogme a été le père de tous les autres.

Oui, il existe une science qui confère à l'homme des prérogatives en apparence surhumaines; les voici telles que je les trouve énumérées dans un manuscrit hébreu du XVIe siècle:

« Voici maintenant quels sont les priviléges et les pouvoirs de celui qui tient en sa main droite les clavicules de Schlomoh, et dans la gauche la branche d'amandier fleuri:

א *Aleph.* — Il voit Dieu face à face, sans mourir, et converse familièrement avec les sept génies qui commandent à toute la milice céleste.

ב *Beth.* — Il est au-dessus de toutes les afflictions et de toutes les craintes.

ג *Ghimel.* — Il règne avec tout le ciel et se fait servir par tout l'enfer.

ד *Daleth.* — Il dispose de sa santé et de sa vie et peut également disposer de celle des autres.

ה *He.* — Il ne peut être ni surpris par l'infortune, ni accablé par les désastres, ni vaincu par ses ennemis.

ו *Vau.* — Il sait la raison du passé, du présent et de l'avenir.

ז *Dzain.* — Il a le secret de la résurrection des morts et la clef de l'immortalité.

Ce sont là les sept grands priviléges. Voici ceux qui viennent après :

ח *Cheth.* — Trouver la pierre philosophale.

ט *Teth.* — Avoir la médecine universelle.

י *Jod.* — Connaître les lois du mouvement per-

pétuel, et pouvoir démontrer la quadrature du cercle.

כ *Caph.* — Changer en or non-seulement tous les métaux, mais aussi la terre elle-même, et les immondices mêmes de la terre.

ל *Lamed.* — Dompter les animaux les plus féroces, et savoir dire les mots qui engourdissent et charment les serpents.

מ *Mem.* — Posséder l'art notoire qui donne la science universelle.

נ *Nun.* — Parler savamment sur toutes choses, sans préparation et sans étude.

Voici enfin les sept moindres pouvoirs du mage :

ס *Samech.* — Connaître à la première vue le fond de l'âme des hommes et les mystères du cœur des femmes.

ע *Gnain.* — Forcer, quand il lui plaît, la nature à se livrer.

פ *Phe.* — Prévoir tous ceux des événements futurs qui ne dépendent pas d'un libre arbitre supérieur, ou d'une cause insaisissable.

צ *Tsade.* — Donner sur-le-champ et à tous les consolations les plus efficaces et les conseils les plus salutaires.

ק *Coph.* — Triompher des adversités.

ר *Resch.* — Dompter l'amour et la haine.

ש *Schin.* — Avoir le secret des richesses, en être le maître toujours, et jamais l'esclave. Savoir jouir même de la pauvreté, et ne tomber jamais ni dans l'abjection ni dans la misère.

ת *Thau.* — Ajouterons-nous à ces trois septénaires que le sage gouverne les éléments, qu'il apaise les tempêtes, qu'il guérit les malades en les touchant, et qu'il ressuscite les morts!

Mais il est des choses que Salomon a scellées de son triple sceau. Les initiés savent, il suffit. Quant aux autres, qu'ils rient, qu'ils croient, qu'ils dou-

tent, qu'ils menacent ou qu'ils aient peur, qu'importe à la science et que nous importe? »

Tels sont, en effet, les résultats de la philosophie occulte, et nous sommes en mesure de ne pas craindre une accusation de folie ou un soupçon de charlatanisme en affirmant que tous ces priviléges sont réels.

C'est ce que notre travail entier sur la philosophie occulte aura pour but de démontrer.

La pierre philosophale, la médecine universelle, la transmutation des métaux, la quadrature du cercle et le secret du mouvement perpétuel ne sont donc ni des mystifications de la science ni des rêves de la folie ; ce sont des termes qu'il faut comprendre dans leur véritable sens, et qui expriment tous les différents usages d'un même secret, les différents caractères d'une même opération, qu'on définit d'une manière plus générale en l'appelant seulement le grand œuvre.

Il existe aussi dans la nature une force bien autrement puissante que la vapeur, et au moyen de laquelle un seul homme, qui pourrait s'en emparer et saurait la diriger, bouleverserait et changerait la face du monde. Cette force était connue des anciens : elle consiste dans un agent universel dont

la loi suprême est l'équilibre et dont la direction tient immédiatement au grand arcane de la magie transcendante. Par la direction de cet agent, on peut changer l'ordre même des saisons, produire dans la nuit les phénomènes du jour, correspondre en un instant d'une extrémité à l'autre de la terre, voir, comme Apollonius, ce qui se passe à l'autre bout du monde, guérir ou frapper à distance, donner à la parole un succès et un retentissement universels. Cet agent, qui se révèle à peine sous les tâtonnements des disciples de Mesmer, est précisément ce que les adeptes du moyen âge appelaient la matière première du grand œuvre. Les gnostiques en faisaient le corps igné du Saint-Esprit, et c'était lui qu'on adorait dans les rites secrets du sabbat ou du temple, sous la figure hiéroglyphique de Baphomet ou du bouc Androgyne de Mendès. Tout cela sera démontré.

Tels sont les secrets de la philosophie occulte, telle nous apparaît la magie dans l'histoire; voyons-la maintenant dans les livres et dans les œuvres, dans les initiations et dans les rites.

La clef de toutes les allégories magiques se trouve dans les feuillets que nous avons signalés, et que nous croyons l'ouvrage d'Hermès. Autour de

ce livre, qu'on peut appeler la clef de voûte de tout l'édifice des sciences occultes, viennent se ranger d'innombrables légendes qui en sont ou la traduction partielle ou le commentaire sans cesse renouvelé sous mille formes différentes. Parfois ces fables ingénieuses se groupent harmonieusement et forment une grande épopée qui caractérise une époque, sans que la foule puisse expliquer comment ni pourquoi. C'est ainsi que l'histoire fabuleuse de la Toison-d'Or résume, en les voilant, les dogmes hermétiques et magiques d'Orphée, et si nous remontons seulement aux poésies mystérieuses de la Grèce, c'est que les sanctuaires de l'Égypte et de l'Inde nous épouvantent en quelque sorte de leur luxe, et nous laissent embarrassés pour le choix au milieu de tant de richesses; puis il nous tarde d'arriver à la Thébaïde, cette effrayante synthèse de tout le dogme présent, passé et futur, cette fable pour ainsi dire infinie, qui touche, comme le dieu d'Orphée, aux deux extrémités du cycle de la vie humaine. Chose étrange! les sept portes de Thèbes, défendues et attaquées par sept chefs qui ont juré sur le sang des victimes, ont le même sens que les sept sceaux du livre sacré expliqué par sept génies, et attaqué par un monstre

à sept têtes après avoir été ouvert par un agneau vivant et immolé dans le livre allégorique de saint Jean ! L'origine mystérieuse d'Œdipe, qu'on trouve suspendu comme un fruit sanglant sur un arbre du Cythéron, rappelle les symboles de Moïse et les récits de la *Genèse*. Il lutte contre son père et le tue sans le connaître : épouvantable prophétie de l'émancipation aveugle de la raison sans la science ; puis il arrive en face du sphinx ! le sphinx, le symbole des symboles, l'énigme éternelle du vulgaire, le piédestal de granit de la science des Sages, le monstre dévorant et silencieux qui exprime par sa forme invariable le dogme unique du grand mystère universel. Comment le quaternaire se change-t-il en binaire et s'explique-t-il par le ternaire ? En d'autres termes plus emblématiques et plus vulgaires, quel est l'animal qui le matin a quatre pieds, deux à midi et trois le soir ? Philosophiquement parlant, comment le dogme des forces élémentaires produit-il le dualisme de Zoroastre, et se résume-t-il par la triade de Pythagore et de Platon ? Quelle est la raison dernière des allégories et des nombres, le dernier mot de tous les symbolismes ? Œdipe répond une parole simple et terrible qui tue le sphinx et va rendre le divina-

teur roi de Thèbes : le mot de l'énigme, c'est l'homme!... Malheureux, il a vu trop et pas assez clair, et bientôt il expiera sa funeste et incomplète clairvoyance par un aveuglement volontaire, puis il disparaîtra au milieu d'un orage comme toutes les civilisations qui un jour auront deviné, sans en comprendre toute la portée et tout le mystère, le mot de l'énigme du sphinx. Tout est symbolique et transcendental dans cette gigantesque épopée des destinées humaines. Les deux frères ennemis expriment la seconde partie du grand mystère complété divinement par le sacrifice d'Antigone; puis la guerre, la dernière guerre, les frères ennemis tués l'un par l'autre, Capanée tué par la foudre qu'il défiait, Amphiaraüs dévoré par la terre, sont autant d'allégories qui remplissent d'étonnement par leur vérité et leur grandeur ceux qui en pénètrent le triple sens hiératique. Eschyle, commenté par Ballanche, n'en donne qu'une bien faible idée, quelles que soient d'ailleurs les majestés primitives de la poésie d'Eschyle et la beauté du livre de Ballanche.

Le livre secret de l'antique initiation n'était pas ignoré d'Homère, qui en trace le plan et les principales figures sur le bouclier d'Achille, avec

une précision minutieuse. Mais les gracieuses fictions d'Homère semblent bientôt faire oublier les simples et abstraites vérités de la révélation primitive. L'homme se prend à la forme et laisse l'idée en oubli; les signes, en se multipliant, perdent leur puissance; la magie aussi, à cette époque, se corrompt et va descendre avec les sorcières de Thessalie aux plus profanes enchantements. Le crime d'Œdipe a porté ses fruits de mort, et la science du bien et du mal érige le mal en divinité sacrilége. Les hommes, fatigués de la lumière, se réfugient dans l'ombre de la substance corporelle : le rêve du vide que Dieu remplit leur semble bientôt plus grand que Dieu même, et l'enfer est créé.

Lorsque, dans le cours de cet ouvrage, nous nous servirons des mots consacrés : Dieu, le Ciel, l'Enfer, qu'on sache bien, une fois pour toutes, que nous nous éloignons autant du sens attaché à ces mots par les profanes que l'initiation est séparée de la pensée vulgaire. Dieu, pour nous, c'est l'Azot des sages, le principe efficient et final du grand œuvre. Nous expliquerons plus tard ce que ces termes ont d'obscur.

Revenons à la fable d'Œdipe. Le crime du roi de Thèbes n'est pas d'avoir compris le sphinx, c'est

d'avoir détruit le fléau de Thèbes sans être assez pur pour compléter l'expiation au nom de son peuple; aussi bientôt la peste venge la mort du sphinx, et le roi de Thèbes, forcé d'abdiquer, se sacrifie aux mânes terribles du monstre, qui est plus vivant et plus dévorant que jamais, maintenant qu'il est passé du domaine de la forme dans celui de l'idée. Œdipe a vu ce que c'est que l'homme, et il se crève les yeux pour ne pas voir ce que c'est que Dieu. Il a divulgué la moitié du grand arcane magique, et, pour sauver son peuple, il faut qu'il emporte avec lui dans l'exil et dans la tombe l'autre moitié du terrible secret.

Après la fable colossale d'Œdipe, nous trouvons le gracieux poëme de Psyché, dont Apulée n'est certainement pas l'inventeur. Le grand arcane magique reparaît ici sous la figure de l'union mystérieuse entre un dieu et une faible mortelle abandonnée seule et nue sur un rocher. Psyché doit ignorer le secret de sa royauté idéale, et si elle regarde son époux, elle le perd. Apulée ici commente et interprète les allégories de Moïse; mais les Eloïm d'Israël et les dieux d'Apulée ne sont-ils pas sortis également des sanctuaires de Memphis et de Thèbes? Psyché est la sœur d'Ève, ou plutôt

c'est Ève spiritualisée. Toutes deux veulent savoir, et perdent l'innocence pour gagner l'honneur de l'épreuve. Toutes deux méritent de descendre dans les enfers, l'une pour en rapporter la boîte antique de Pandore, l'autre pour y chercher et y écraser la tête de l'ancien serpent, qui est le symbole du temps et du mal. Toutes deux commettent le crime que doivent expier le Prométhée des temps anciens et le Lucifer de la légende chrétienne, l'un délivré, l'autre soumis par Hercule et par le Sauveur.

Le grand secret magique, c'est donc la lampe et le poignard de Psyché, c'est la pomme d'Ève, c'est le feu sacré dérobé par Prométhée, c'est le sceptre brûlant de Lucifer, mais c'est aussi la croix sainte du Rédempteur. Le savoir assez pour en abuser ou le divulguer, c'est mériter tous les supplices; le savoir comme on doit le savoir, pour s'en servir et le cacher, c'est être maître de l'absolu.

Tout est renfermé dans un mot, et dans un mot de quatre lettres : c'est le Tétragramme des Hébreux, c'est l'Azot des alchimistes, c'est le Thot des Bohémiens, ou le Taro des Cabalistes. Ce mot, exprimé de tant de manières, veut dire Dieu pour les profanes, signifie l'homme pour les philosophes, et donne aux adeptes le dernier mot des

sciences humaines et la clef du pouvoir divin; mais celui-là seul sait s'en servir qui comprend la nécessité de ne jamais le révéler. Si Œdipe, au lieu de faire mourir le sphinx, l'avait dompté et attelé à son char pour rentrer dans Thèbes, il eût été roi sans inceste, sans calamités et sans exil. Si Psyché, à force de soumissions et de caresses, eût engagé l'Amour à se révéler lui-même, elle ne l'eût jamais perdu. L'Amour est une des images mythologiques du grand secret et du grand agent, parce qu'il exprime à la fois une action et une passion, un vide et une plénitude, une flèche et une blessure. Les initiés doivent me comprendre, et à cause des profanes, il ne faut pas en dire trop.

Après le merveilleux âne d'or d'Apulée, nous ne trouvons plus d'épopées magiques. La science, vaincue dans Alexandrie par le fanatisme des meurtriers d'Hypatie, se fait chrétienne, ou plutôt se cache sous des voiles chrétiens avec Ammonius, Synésius et le pseudonyme auteur des livres de Denys l'Aréopagite. Il fallait, en ce temps-là, se faire pardonner les miracles par les apparences de la superstition, et la science par un langage inintelligible. On ressuscita l'écriture hiéroglyphique, et l'on inventa les pantacles et les caractères qui

résumaient toute une doctrine dans un signe, toute une série de tendances et de révélations dans un mot. Quel était le but des aspirants à la science? Ils cherchaient le secret du grand œuvre, ou la pierre philosophale, ou le mouvement perpétuel, ou la quadrature du cercle, ou la médecine universelle, formules qui les sauvaient souvent de la persécution et de la haine en les faisant taxer de folie, et qui toutes exprimaient une des faces du grand secret magique, comme nous le démontrerons plus tard. Cette absence d'épopées dure jusqu'à notre roman de la *Rose;* mais le symbole de la rose, qui exprime aussi le sens mystérieux et magique du poëme du Dante, est emprunté à la haute cabale, et il est temps que nous abordions cette source immense et cachée de la philosophie universelle.

La Bible, avec toutes les allégories qu'elle renferme, n'exprime que d'une manière incomplète et voilée la science religieuse des Hébreux. Le livre dont nous avons parlé, et dont nous expliquerons les caractères hiératiques, ce livre que Guillaume Postel nomme la *Genèse* d'Hénoch, existait certainement avant Moïse et les prophètes, dont le dogme, identique pour le fond avec celui des anciens

Égyptiens, avait aussi son exotérisme et ses voiles. Lorsque Moïse parlait au peuple, dit allégoriquement le livre sacré, il mettait un voile sur son visage, et il ôtait ce voile pour parler à Dieu : telle est la cause de ces prétendues absurdités de la Bible, qui ont tant exercé la verve satirique de Voltaire. Les livres n'étaient écrits que pour rappeler la tradition, et on les écrivait en symboles inintelligibles pour les profanes. Le *Pentateuque* et les poésies des prophètes n'étaient d'ailleurs que des livres élémentaires, soit de dogme, soit de morale, soit de liturgie : la vraie philosophie secrète et traditionnelle ne fut écrite que plus tard, sous des voiles moins transparents encore. Et c'est ainsi que prit naissance une seconde Bible inconnue, ou plutôt incomprise des chrétiens; un recueil, disent-ils, de monstrueuses absurdités (et ici les croyants, confondus dans une même ignorance, parlent comme les incrédules); un monument, disons-nous, qui rassemble tout ce que le génie philosophique et le génie religieux ont jamais pu faire ou imaginer de sublime; trésor environné d'épines, diamant caché dans une pierre brute et obscure : nos lecteurs auront déjà deviné que nous voulons parler du Talmud.

Étrange destinée que celle des Juifs! les boucs-émissaires, les martyrs et les sauveurs du monde! famille vivace, race courageuse et dure, que les persécutions ont toujours conservée intacte, parce qu'elle n'a pas encore accompli sa mission! Nos traditions apostoliques ne disent-elles pas qu'après le déclin de la foi chez les Gentils, le salut doit venir encore de la maison de Jacob, et qu'alors le Juif crucifié qu'ont adoré les chrétiens remettra l'empire du monde entre les mains de Dieu son père?

On est saisi d'admiration, lorsqu'on pénètre dans le sanctuaire de la cabale, à la vue d'un dogme si logique, si simple et en même temps si absolu. L'union nécessaire des idées et des signes; la consécration des réalités les plus fondamentales par les caractères primitifs; la trinité des mots, des lettres et des nombres; une philosophie simple comme l'alphabet, profonde et infinie comme le Verbe; des théorèmes plus complets et plus lumineux que ceux de Pythagore; une théologie qu'on résume en comptant par ses doigts; un infini qu'on peut faire tenir dans le creux de la main d'un enfant; dix chiffres et vingt-deux lettres, un triangle, un carré et un cercle : voilà tous les éléments de

la cabale. Ce sont les principes élémentaires du Verbe écrit, reflet de ce Verbe parlé qui a créé le monde!

Toutes les religions vraiment dogmatiques sont sorties de la cabale et y retournent; tout ce qu'il y a de scientifique et de grandiose dans les rêves religieux de tous les illuminés, Jacob Bœhme, Swedenborg, Saint-Martin, etc., est emprunté à la cabale; toutes les associations maçonniques lui doivent leurs secrets et leurs symboles. La cabale consacre seule l'alliance de la raison universelle et du Verbe divin; elle établit, par les contre-poids de deux forces opposées en apparence, la balance éternelle de l'être; elle concilie seule la raison avec la foi, le pouvoir avec la liberté, la science avec le mystère: elle a les clefs du présent, du passé et de l'avenir!

Pour s'initier à la cabale, il ne suffit pas de lire et de méditer les écrits de Reuchlin, de Galatinus, de Kircher ou de Pic de la Mirandole; il faut encore étudier et comprendre les écrivains hébreux de la collection de Pistorius, le Sepher Jezirah surtout, puis la philosophie d'amour de Léon l'Hébreu. Il faut aussi aborder le grand livre de Sohar, lire attentivement, dans la collection de

1684 intitulée *Cabbala denudata*, le traité de la pneumatique cabalistique et celui de la révolution des âmes; puis entrer hardiment et courageusement dans les lumineuses ténèbres de tout le corps dogmatique et allégorique du Talmud. Alors on pourra comprendre Guillaume Postel, et s'avouer tout bas qu'à part ses rêves bien prématurés et trop généreux d'émancipation de la femme, ce célèbre et savant illuminé pouvait n'être pas aussi fou que le prétendent ceux qui ne l'ont pas lu.

Nous venons d'esquisser rapidement l'histoire de la philosophie occulte, nous en avons indiqué les sources et analysé en peu de mots les principaux livres. Ce travail ne se rapporte qu'à la science; mais la magie, ou plutôt la puissance magique, se compose de deux choses : une science et une force. Sans la force, la science n'est rien, ou plutôt elle est un danger. Ne donner la science qu'à la force, telle est la loi suprême des initiations. Aussi le grand révélateur a-t-il dit: Le royaume de Dieu souffre violence et ce sont les violents qui le ravissent. La porte de la vérité est fermée comme le sanctuaire d'une vierge ; il faut être un homme pour entrer. Tous les miracles sont promis à la foi ; mais qu'est-ce que la foi, sinon l'audace d'une

volonté qui n'hésite pas dans les ténèbres, et qui marche vers la lumière à travers toutes les épreuves et en surmontant tous les obstacles !

Nous n'avons pas à répéter ici l'histoire des anciennes initiations ; plus elles étaient dangereuses et terribles, plus elles avaient d'efficacité : aussi le monde, alors, avait-il des hommes pour le gouverner et pour l'instruire. L'art sacerdotal et l'art royal consistaient surtout dans les épreuves du courage, de la discrétion et de la volonté. C'était un noviciat semblable à celui de ces prêtres si impopulaires de nos jours sous le nom de Jésuites, et qui gouverneraient encore le monde s'ils avaient une tête vraiment sage et intelligente.

Après avoir passé notre vie à la recherche de l'absolu en religion, en science et en justice ; après avoir tourné dans le cercle de Faust, nous sommes arrivés au premier dogme et au premier livre de l'humanité. Là nous nous arrêtons, là nous avons trouvé le secret de la toute-puissance humaine et du progrès indéfini, la clef de tous les symbolismes, le premier et le dernier de tous les dogmes. Et nous avons compris ce que veut dire ce mot si souvent répété dans l'Évangile : le royaume de Dieu.

Donner un point fixe pour appui à l'activité humaine, c'est résoudre le problème d'Archimède, en réalisant l'emploi de son fameux levier. C'est ce que firent les grands initiateurs qui donnèrent des secousses au monde, et ils ne purent le faire qu'au moyen du grand et incommunicable secret. Pour garantie, d'ailleurs, de sa nouvelle jeunesse, le phénix symbolique ne reparaissait jamais aux yeux du monde sans avoir consumé solennellement les dépouilles et les preuves de sa vie antérieure. C'est ainsi que Moïse fait mourir dans le désert tous ceux qui avaient pu connaître l'Égypte et ses mystères; c'est ainsi que saint Paul, à Éphèse, brûle tous les livres qui traitaient des sciences occultes; c'est ainsi, enfin, que la Révolution française, fille du grand Orient Johannite et de la cendre des Templiers, spolie les églises et blasphème les allégories du culte divin. Mais tous les dogmes et toutes les renaissances proscrivent la magie et en vouent les mystères au feu ou à l'oubli. C'est que tout culte ou toute philosophie qui vient au monde est un Benjamin de l'humanité qui ne peut vivre qu'en donnant la mort à sa mère ; c'est que le serpent symbolique tourne toujours en dévorant sa queue; c'est qu'il faut, pour raison d'être, à toute pléni-

tude un vide, à toute grandeur un espace, à toute affirmation une négation ; c'est la réalisation éternelle de l'allégorie du phénix.

Deux savants illustres m'ont déjà précédé dans la voie où je marche, mais ils y ont passé pour ainsi dire la nuit et sans lumière. Je veux parler de Volney et de Dupuis, de Dupuis surtout, dont l'immense érudition n'a pu produire qu'une œuvre négative. Il n'a vu dans l'origine de tous les cultes que l'astronomie, prenant ainsi le Cycle symbolique pour le dogme, et le calendrier pour la légende. Une seule connaissance lui a manqué, celle de la véritable magie, qui renferme les secrets de la cabale. Dupuis a passé dans les antiques sanctuaires comme le prophète Ezéchiel dans la plaine couverte d'ossements, et il n'a compris que la mort, faute de savoir le mot qui rassemble la vertu des quatre vents du ciel, et qui peut faire un peuple vivant de tout cet immense ossuaire, en criant aux anciens symboles : Levez-vous ! revêtez une nouvelle forme et marchez !

Ce que personne donc n'a pu ou n'a osé faire avant nous, le temps est venu où nous aurons l'audace de l'essayer. Nous voulons comme Julien rebâtir le temple, et nous ne croyons pas donner en

cela un démenti à une sagesse que nous adorons, et que Julien lui-même eût été digne d'adorer, si les docteurs haineux et fanatiques de son temps lui eussent permis de la comprendre. Le temple pour nous a deux colonnes, sur l'une desquelles le christianisme a écrit son nom. Nous ne voulons donc pas attaquer le christianisme; loin de là, nous voulons l'expliquer et l'accomplir. L'intelligence et la volonté ont alternativement exercé le pouvoir dans le monde ; la religion et la philosophie luttent encore de nos jours, et doivent finir par s'accorder. Le christianisme a eu pour but provisoire d'établir, par l'obéissance et la foi, une égalité surnaturelle ou religieuse entre les hommes, et d'immobiliser l'intelligence par la foi, afin de donner un point d'appui à la vertu qui venait détruire l'aristocratie de la science, ou plutôt remplacer cette aristocratie déjà détruite. La philosophie, au contraire, a travaillé pour faire revenir les hommes par la liberté et la raison à l'inégalité naturelle, et pour substituer, en fondant le règne de l'industrie, le savoir-faire à la vertu. Aucune de ces deux actions n'a été complète et suffisante, aucune n'a conduit les hommes à la perfection et au bonheur. Ce qu'on rêve maintenant sans oser presque

l'espérer, c'est une alliance entre ces deux forces longtemps regardées comme contraires, et cette alliance on a raison de la désirer : car les deux grandes puissances de l'âme humaine ne sont pas plus opposées l'une à l'autre que le sexe de l'homme n'est opposé à celui de la femme ; sans doute elles sont différentes, mais leurs dispositions contraires en apparence ne viennent que de leur aptitude à se rencontrer et à s'unir.

— Il ne s'agit donc de rien moins que d'une solution universelle à tous les problèmes?

Sans doute, puisqu'il s'agit d'expliquer la pierre philosophale, le mouvement perpétuel, le secret du grand œuvre et la médecine universelle. On nous taxera de folie comme le divin Paracelse, ou de charlatanisme comme le grand et infortuné Agrippa. Si le bûcher d'Urbain Grandier est éteint, il reste les sourdes proscriptions du silence ou de la calomnie. Nous ne les bravons pas, mais nous y sommes résigné. Nous n'avons pas cherché par nous-même la publication de cette œuvre, et nous croyons que, si le temps est venu de produire la parole, elle se produira d'elle-même, par nous ou par d'autres. Nous resterons donc calme, et nous attendrons.

Notre ouvrage a deux parties : dans l'une, nous établissons le dogme cabalistique et magique dans son entier, l'autre est consacrée au culte. c'est-à-dire à la magie cérémonielle. L'une est ce que les anciens sages appelaient la clavicule ; l'autre, ce que les gens de la campagne appellent encore le grimoire. Le nombre et le sujet des chapitres, qui se correspondent dans les deux parties, n'ont rien d'arbitraire, et se trouvaient tout indiqués dans la grande clavicule universelle dont nous donnons pour la première fois une explication complète et satisfaisante. Que cette œuvre maintenant aille où elle voudra et devienne ce que la Providence voudra : elle est faite, et nous la croyons durable, parce qu'elle est forte comme tout ce qui est raisonnable et consciencieux.

ELIPHAS LÉVI.


PER BENEDICTIONEN
MALEDICTVS
ADVMBR

DOGME

DE

LA HAUTE MAGIE

1 א A

LE RÉCIPIENDAIRE.

DISCIPLINA.

ENSOPH.

KETER.

Lorsqu'un philosophe a pris pour base d'une nouvelle révélation de la sagesse humaine ce raisonnement : Je pense, donc j'existe, il a changé en quelque sorte et à son insu, suivant la révélation chrétienne, la notion antique de l'Être suprême. Moïse fait dire à l'Être des êtres : Je suis celui qui suis. Descartes fait dire à l'homme : Je suis celui qui pense, et, comme penser c'est parler intérieurement, l'homme de Descartes peut dire comme le Dieu de saint Jean l'Évangéliste : Je suis celui en qui est et par qui se manifeste le verbe, *In principio erat verbum*.

Qu'est-ce qu'un principe? C'est une base de la parole, c'est une raison d'être du verbe. L'essence du verbe est dans le principe : le principe c'est ce qui est ; l'intelligence, c'est un principe qui parle.

Qu'est-ce que la lumière intellectuelle ? C'est la parole. Qu'est-ce que la révélation ? C'est la parole ; l'être est le principe, la parole est le moyen, et la plénitude ou le développement et la perfection de l'être, c'est la fin : parler, c'est créer.

Mais dire : Je pense, donc j'existe, c'est conclure de la conséquence au principe, et de récentes contradictions soulevées par un grand écrivain (1) ont prouvé suffisamment l'imperfection philosophique de cette méthode. Je suis, donc il existe quelque chose, nous semblerait être une base plus primitive et plus simple de la philosophie expérimentale.

Je suis, donc l'être existe.

Ego sum qui sum : voilà la révélation première de Dieu dans l'homme et de l'homme dans le monde, et c'est aussi le premier axiome de la philosophie occulte.

אהיה אשר אהיה

L'être est l'être.

(1) Lamennais.

Cette philosophie a donc pour principe ce qui est, et n'a rien d'hypothétique ni de hasardé.

Mercure Trismégiste commence son admirable symbole connu sous le nom de table d'émeraude par cette triple affirmation : Il est vrai, il est certain sans erreur, il est de toute vérité. Ainsi le vrai confirmé par l'expérience en physique, la certitude dégagée de tout alliage d'erreur en philosophie, la vérité absolue indiquée par l'analogie dans le domaine de la religion ou de l'infini, telles sont les premières nécessités de la vraie science, et c'est ce que la magie seule peut accorder à ses adeptes.

Mais, avant toutes choses, qui es-tu, toi qui tiens ce livre entre tes mains et qui entreprends de le lire ?...

Sur le fronton d'un temple que l'antiquité avait dédié au Dieu de la lumière on lisait cette inscription en deux mots : Connais-toi.

J'ai le même conseil à donner à tout homme qui veut s'approcher de la science.

La magie, que les anciens appelaient le *sanctum regnum*, le saint royaume ou le royaume de Dieu, *regnum Dei*, n'est faite que pour les rois et pour les prêtres : êtes-vous prêtres, êtes-vous rois ? Le sacerdoce de la magie n'est pas un sacerdoce

vulgaire, et sa royauté n'a rien à débattre avec les princes de ce monde. Les rois de la science sont les prêtres de la vérité, et leur règne reste caché pour la multitude, comme leurs sacrifices et leurs prières. Les rois de la science, ce sont les hommes qui connaissent la vérité et que la vérité a rendus libres selon la promesse formelle du plus puissant des initiateurs.

L'homme qui est esclave de ses passions ou des préjugés de ce monde ne saurait être initié, il ne parviendra jamais, tant qu'il ne se réformera pas; il ne saurait donc être un adepte, car le mot *adepte* signifie celui qui est parvenu par sa volonté et par ses œuvres.

L'homme qui aime ses idées et qui a peur de les perdre, celui qui redoute les vérités nouvelles et qui n'est pas disposé à douter de tout plutôt que d'admettre quelque chose au hasard, celui-là doit refermer ce livre, qui est inutile et dangereux pour lui: il le comprendrait mal et en serait troublé, mais il le serait bien davantage encore si par hasard il le comprenait bien.

Si vous tenez à quelque chose au monde plus qu'à la raison, à la vérité et à la justice; si votre volonté est incertaine et chancelante, soit dans le

bien, soit dans le mal; si la logique vous effraye, si la vérité nue vous fait rougir; si on vous blesse en touchant les erreurs reçues, condamnez tout d'abord ce livre, et faites, en ne le lisant pas, comme s'il n'existait pas pour vous, mais ne le décriez pas comme dangereux: les secrets qu'il révèle seront compris d'un petit nombre, et ceux qui les comprendront ne les révèleront pas. Montrer la lumière aux oiseaux de nuit, c'est la leur cacher, puisqu'elle les aveugle et devient pour eux plus obscure que les ténèbres. Je parlerai donc clairement, je dirai tout, et j'ai la ferme confiance que les initiés seuls, ou ceux qui sont dignes de l'être, liront tout et comprendront quelque chose.

Il y a une vrai et une fausse science, une magie divine et une magie infernale, c'est-à-dire mensongère et ténébreuse : nous avons à révéler l'une et à dévoiler l'autre; nous avons à distinguer le magicien du sorcier et l'adepte du charlatan.

Le magicien dispose d'une force qu'il connaît, le sorcier s'efforce d'abuser de ce qu'il ignore.

Le diable, s'il est permis dans un livre de science d'employer ce mot décrié et vulgaire, le diable se donne au magicien et le sorcier se donne au diable.

Le magicien est le souverain pontife de la nature, le sorcier n'en est que le profanateur.

Le sorcier est au magicien ce que le superstitieux et le fanatique sont à l'homme véritablement religieux.

Avant d'aller plus loin, définissons nettement la magie.

La magie est la science traditionnelle des secrets de la nature, qui nous vient des mages.

Au moyen de cette science, l'adepte se trouve investi d'une sorte de toute-puissance relative et peut agir surhumainement, c'est-à-dire d'une manière qui passe la portée commune des hommes.

C'est ainsi que plusieurs adeptes célèbres, tels que Mercure Trismégiste, Osiris, Orphée, Apollonius de Thyanes, et d'autres qu'il pourrait être dangereux ou inconvenant de nommer, ont pu être adorés ou invoqués après leur mort comme des dieux. C'est ainsi que d'autres, suivant le flux et le reflux de l'opinion, qui fait les caprices du succès, sont devenus des suppôts de l'enfer ou des aventuriers suspects, comme l'empereur Julien, Apulée, l'enchanteur Merlin, et l'archisorcier, comme on l'appelait de son temps, l'illustre et malheureux Cornélius Agrippa.

Pour parvenir au *sanctum regnum*, c'est-à-dire à la science et à la puissance des mages, quatre choses sont indispensables : une intelligence éclairée par l'étude, une audace que rien n'arrête, une volonté que rien ne brise et une discrétion que rien ne puisse corrompre ou enivrer.

Savoir, oser, vouloir, se taire, voilà les quatre verbes du mage qui sont écrits dans les quatre formes symboliques du sphinx. Ces quatre verbes peuvent se combiner ensemble de quatre manières et s'expliquent quatre fois les uns par les autres (1).

A la première page du livre d'Hermès, l'adepte est représenté couvert d'un vaste chapeau qui, en se rabattant, peut lui cacher toute la tête. Il tient une main élevée vers le ciel, auquel il semble commander avec sa baguette, et l'autre main sur sa poitrine ; il a devant lui les principaux symboles ou instruments de la science, et il en cache d'autres dans une gibecière d'escamoteur. Son corps et ses bras forment la lettre Aleph, la première de l'alphabet, que les Hébreux ont empruntée aux Egyptiens; mais nous aurons lieu plus tard de revenir sur ce symbole.

(1) Voir le jeu du Taro.

Le mage est véritablement ce que les cabalistes hébreux appellent le *microprosope*, c'est-à-dire le créateur du petit monde. La première science magique étant la connaissance de soi-même, la première aussi de toutes les œuvres de la science, celle qui renferme toutes les autres et qui est le principe du grand œuvre, c'est la *création* de soi-même : ce mot a besoin d'être expliqué.

La raison suprême étant le seul principe invariable, et par conséquent impérissable, puisque le changement est ce que nous appelons la mort, l'intelligence, qui adhère fortement et s'identifie en quelque manière à ce principe, se rend par là même invariable, et par conséquent immortelle. On comprend que, pour adhérer invariablement à la raison, il faut s'être rendu indépendant de toutes les forces qui produisent par le mouvement fatal et nécessaire les alternatives de la vie et de la mort. Savoir souffrir, s'abstenir et mourir, tels sont donc les premiers secrets qui nous mettent au-dessus de la douleur, des convoitises sensuelles et de la peur du néant. L'homme qui cherche et trouve une glorieuse mort a foi dans l'immortalité, et l'humanité tout entière y croit avec lui et pour lui, car elle lui élève des

autels ou des statues en signe de vie immortelle.

L'homme ne devient roi des animaux qu'en les domptant ou en les apprivoisant, autrement il en serait la victime ou l'esclave. Les animaux sont la figure de nos passions, ce sont les forces instinctives de la nature.

Le monde est un champ de bataille que la liberté dispute à la force d'inertie en lui opposant la force active. Les lois physiques sont des meules dont tu seras le grain, si tu n'en sais pas être le meunier.

Tu es appelé à être le roi de l'air, de l'eau, de la terre et du feu; mais, pour régner sur ces quatre animaux du symbolisme, il faut les vaincre et les enchaîner.

Celui qui aspire à être un sage et à savoir la grande énigme de la nature doit être l'héritier et le spoliateur du sphinx; il doit en avoir la tête humaine pour posséder la parole, les ailes d'aigle pour conquérir les hauteurs, les flancs de taureau pour labourer les profondeurs, et les griffes de lion pour se faire place à droite et à gauche, en avant et en arrière.

Toi donc qui veux être initié, es-tu savant comme Faust? Es-tu impassible comme Job? Non, n'est-

ce pas ? Mais tu peux l'être si tu veux. As-tu vaincu les tourbillons des pensées vagues ? Es-tu sans indécision et sans caprices ? N'acceptes-tu le plaisir que quand tu le veux, et ne le veux-tu que quand tu le dois ? Non, n'est-ce pas ? il n'en est pas toujours ainsi ? Mais cela peut être si tu le veux.

Le sphinx n'a pas seulement une tête d'homme, il a aussi des mamelles de femme; sais-tu résister aux attraits de la femme ? Non, n'est-ce pas ? et ici tu ris en répondant, et tu te vantes de ta faiblesse morale pour glorifier en toi la force vitale et matérielle. Soit, je te permets de rendre cet hommage à l'âne de Sterne ou d'Apulée ; que l'âne ait son mérite, je n'en disconviens pas, il était consacré à Priape comme le bouc au dieu de Mendès. Mais laissons-le pour ce qu'il est, et sachons seulement s'il est ton maître ou si tu peux être le sien. Celui-là seul peut vraiment posséder la volupté de l'amour qui a vaincu l'amour de la volupté. Pouvoir user et s'abstenir, c'est pouvoir deux fois. La femme t'enchaîne par tes désirs : sois maître de tes désirs, et tu enchaîneras la femme.

La plus grande injure qu'on puisse faire à un homme, c'est de l'appeler lâche. Or qu'est-ce donc qu'un lâche ?

Un lâche c'est celui qui néglige le soin de sa dignité morale pour obéir aveuglément aux instincts de la nature.

En présence du danger, en effet, il est naturel d'avoir peur et de chercher à fuir : pourquoi donc est-ce une honte ? Parce que l'honneur nous fait une loi de préférer notre devoir à nos attractions ou à nos craintes. Qu'est-ce, à ce point de vue, que l'honneur ? C'est le pressentiment universel de l'immortalité et l'estime des moyens qui peuvent y conduire. La dernière victoire que l'homme puisse remporter sur la mort, c'est de triompher du goût de la vie, non par le désespoir, mais par une plus haute espérance, qui est renfermée dans la foi, pour tout ce qui est beau et honnête, du consentement de tout le monde.

Apprendre à se vaincre, c'est donc apprendre à vivre, et les austérités du stoïcisme n'étaient pas une vaine ostentation de liberté !

Céder aux forces de la nature, c'est suivre le courant de la vie collective, c'est être esclave des causes secondes.

Résister à la nature et la dompter, c'est se faire une vie personnelle et impérissable, c'est s'affranchir des vicissitudes de la vie et de la mort.

Tout homme qui est prêt à mourir plutôt qu'à abjurer la vérité et la justice est véritablement vivant, car il est immortel dans son âme.

Toutes les initiations antiques avaient pour but de trouver ou de former de pareils hommes.

Pythagore exerçait ses disciples par le silence et les abstinences de toutes sortes; en Egypte, on éprouvait les récipiendaires par les quatre éléments; dans l'Inde, on sait à quelles prodigieuses austérités se condamnaient les faquirs et les brames, pour parvenir au royaume de la libre volonté et de l'indépendance divine.

Toutes les macérations de l'ascétisme sont empruntées aux initiations des anciens mystères, et elles ont cessé parce que, les initiables ne trouvant plus d'initiateurs, et les directeurs des consciences étant devenus à la longue aussi ignorants que le vulgaire, les aveugles se sont lassés de suivre des aveugles, et personne n'a voulu subir des épreuves qui ne conduisaient plus qu'au doute et au désespoir : le chemin de la lumière était perdu.

Pour faire quelque chose, il faut savoir ce qu'on veut faire ou du moins avoir foi en quelqu'un qui le sait. Mais comment risquerais-je ma vie à

l'aventure et suivrais-je au hasard celui qui ne sait pas lui-même où il va?

Dans la voie des hautes sciences, il ne faut pas s'engager témérairement, mais, une fois en marche, il faut arriver ou périr. Douter, c'est devenir fou; s'arrêter, c'est tomber; reculer, c'est se précipiter dans un gouffre.

Toi donc qui as commencé la lecture de ce livre, si tu le comprends et si tu veux le lire jusqu'à la fin, il fera de toi un monarque ou un insensé. Quant à toi, fais du volume ce que tu voudras, tu ne pourras ni le mépriser ni l'oublier. Si tu es pur, ce livre sera pour toi une lumière; si tu es fort, il sera ton arme; si tu es saint, il sera ta religion; si tu es sage, il règlera ta sagesse.

Mais, si tu es méchant, ce livre sera pour toi comme une torche infernale; il fouillera ta poitrine en la déchirant comme un poignard; il restera dans ta mémoire comme un remords; il te remplira l'imagination de chimères, et il te conduira par la folie au désespoir. Tu voudras en rire, et tu ne sauras que grincer les dents, car ce livre est pour toi comme cette lime de la fable qu'un serpent essaya de ronger, et qui lui usa toutes les dents.

Commençons maintenant la série des initiations.

J'ai dit que la révélation, c'est le verbe. Le verbe, en effet, ou la parole, est le voile de l'être et le signe caractéristique de la vie. Toute forme est le voile d'un verbe, parce que l'idée mère du verbe est l'unique raison d'être des formes. Toute figure est un caractère, tout caractère appartient et retourne à un verbe. C'est pourquoi les anciens sages, dont Trismégiste est l'organe, ont-ils formulé leur dogme unique en ces termes :

Ce qui est au-dessus est comme ce qui est au-dessous, et ce qui est au-dessous est comme ce qui est au-dessus.

En d'autres termes, la forme est proportionnelle à l'idée, l'ombre est la mesure du corps calculée avec sa relation au rayon lumineux. Le fourreau est aussi profond que l'épée est longue, la négation est proportionnelle à l'affirmation contraire, la production est égale à la destruction dans le mouvement qui conserve la vie, et il n'y a pas un point dans l'espace infini qui ne soit le centre d'un cercle dont la circonférence s'agrandit et recule indéfiniment dans l'espace.

Toute individualité est donc indéfiniment perfectible, puisque le moral est analogique à l'ordre

physique, et puisqu'on ne saurait concevoir un point qui ne puisse se dilater, s'agrandir et jeter des rayons dans un cercle philosophiquement infini.

Ce qu'on peut dire de l'âme entière, on doit le dire de chaque faculté de l'âme.

L'intelligence et la volonté de l'homme sont des instruments d'une portée et d'une force incalculables.

Mais l'intelligence et la volonté ont pour auxiliaire et pour instrument une faculté trop peu connue et dont la toute-puissance appartient exclusivement au domaine de la magie : je veux parler de l'imagination, que les cabalistes appellent le *diaphane* ou le *translucide.*

L'imagination, en effet, est comme l'œil de l'âme, et c'est en elle que se dessinent et se conservent les formes, c'est par elle que nous voyons les reflets du monde invisible, elle est le miroir des visions et l'appareil de la vie magique : c'est par elle que nous guérissons les maladies, que nous influençons les saisons, que nous écartons la mort des vivants et que nous ressuscitons les morts, parce que c'est elle qui exalte la volonté et qui lui donne prise sur l'agent universel.

L'imagination détermine la forme de l'enfant

dans le sein de la mère et fixe la destinée des hommes ; elle donne des ailes à la contagion et dirige les armes à la guerre. Etes-vous en danger dans une bataille? croyez-vous invulnérables comme Achille, et vous le serez, dit Paracelse. La peur attire les balles, et le courage fait rebrousser chemin aux boulets. On sait que les amputés se plaignent souvent des membres qu'ils n'ont plus. Paracelse opérait sur le sang vivant en médicamentant le résultat d'une saignée ; il guérissait les maux de tête à distance en opérant sur des cheveux coupés; il avait devancé de beaucoup, par la science de l'unité imaginaire et de la solidarité du tout et des parties, toutes les théories ou plutôt toutes les expériences de nos plus célèbres magnétiseurs. Aussi ses cures étaient-elles miraculeuses, et a-t-il mérité qu'on ajoutât à son nom de Philippe Théophraste Bombast celui d'Auréole Paracelse, en y ajoutant encore l'épithète de divin !

L'imagination est l'instrument de l'*adaptation du verbe.*

L'imagination appliquée à la raison, c'est le génie.

La raison est une, comme le génie est un dans la multiplicité de ses œuvres.

Il y a un principe, il y a une vérité, il y a une raison, il y a une philosophie absolue et universelle.

Ce qui est est dans l'unité considérée comme principe, et retourne à l'unité considérée comme fin.

Un est dans un, c'est-à-dire tout est dans tout.

L'unité est le principe des nombres, c'est aussi le principe du mouvement, et par conséquent de la vie.

Tout le corps humain se résume dans l'unité d'un seul organe, qui est le cerveau.

Toutes les religions se résument dans l'unité d'un seul dogme, qui est l'affirmation de l'être et de son égalité à lui-même, qui constitue sa valeur mathématique.

Il n'y a qu'un dogme en magie, et le voici : le visible est la manifestation de l'invisible, ou, en d'autres termes, le verbe parfait est, dans les choses appréciables et visibles, en proportion exacte avec les choses inappréciables à nos sens et invisibles à nos yeux.

Le mage élève une main vers le ciel et abaisse l'autre vers la terre, et il dit : Là-haut l'immensité ! là bas l'immensité encore ; l'immensité égale l'immensité. Ceci est vrai dans les choses visibles, comme dans les choses invisibles.

La première lettre de l'alphabet de la langue sainte, Aleph א, représente un homme qui élève une main vers le ciel, et abaisse l'autre vers la terre.

C'est l'expression du principe actif de toute chose, c'est la création dans le ciel, correspondant à la toute-puissance du verbe ici-bas. Cette lettre à elle seule est un pantacle, c'est-à-dire un caractère exprimant la science universelle.

La lettre א peut suppléer aux signes sacrés du macrocosme et du microcosme, elle explique le double triangle maçonnique et l'étoile brillante aux cinq pointes : car le verbe est un et la révélation est une. Dieu, en donnant à l'homme la raison, lui a donné la parole; et la révélation, multiple dans ses formes, mais une dans son principe, est tout entière dans le verbe universel, interprète de la raison absolue.

C'est ce que veut dire le mot si mal compris de *catholicisme*, qui, en langue hiératique moderne, signifie *infaillibilité*.

L'universel en raison, c'est l'absolu, et l'absolu, c'est l'infaillible.

Si la raison absolue conduit la société tout entière à croire irrésistiblement à la parole d'un enfant,

cet enfant sera infaillible, de par Dieu et de par l'humanité tout entière.

La foi n'est autre chose que la confiance raisonnable dans cette unité de la raison et dans cette universalité du verbe..

Croire, c'est acquiescer à ce qu'on ne sait pas encore, mais à ce que la raison nous rend sûrs d'avance de savoir, ou du moins de reconnaître un jour.

Absurdes donc sont les prétendus philosophes qui disent : Je ne croirai pas ce que je ne sais pas.

Pauvres gens ! si vous saviez, est-ce que vous auriez besoin de croire ?

Mais puis-je croire au hasard, et sans raison ? — Non certes ! La croyance aveugle et aventurée, c'est la superstition et la folie. Il faut croire aux causes dont la raison nous force d'admettre l'existence d'après le témoignage des effets connus et appréciés par la science.

La science ! grand mot et grand problème !

Qu'est-ce que la science ?

Nous répondrons à cette question dans le second chapitre de ce livre.

---

2 ב B.

LES COLONNES DU TEMPLE.

CHOCMAH.

DOMUS.

GNOSIS.

La science, c'est la possession absolue et complète de la vérité.

Aussi les sages de tous les siècles ont-ils tremblé devant ce mot absolu et terrible; ils ont craint de s'arroger le premier privilége de la divinité, en s'attribuant la science, et ils se sont contentés, au lieu du verbe *savoir*, de celui qui exprime la connaissance, et, au lieu du mot *science*, ils ont adopté celui de *gnose*, qui exprime seulement l'idée de connaissance par intuition.

Que sait l'homme, en effet ? Rien, et pourtant il ne lui est pas permis de rien ignorer.

Il ne sait rien, et il est appelé à tout connaître.

Or la connaissance suppose le binaire. Il faut à l'être qui connaît un objet connu.

Le binaire est le générateur de la société et de la loi; c'est aussi le nombre de la gnose. Le binaire

est l'unité se multipliant d'elle-même pour créer; et c'est pour cela que les symboles sacrés font sortir Ève de la poitrine même d'Adam.

Adam, c'est le tétragramme humain, qui se résume dans le jod mystérieux, image du phallus cabalistique. Ajoutez à ce jod le nom ternaire d'Ève, et vous formez le nom de Jéhova, le tétragramme divin, qui est le mot cabalistique et magique par excellence :

יהוה

que le grand-prêtre, dans le temple, prononçait Jodchéva.

C'est ainsi que l'unité complète dans la fécondité du ternaire forme, avec lui, le quaternaire, qui est la clef de tous les nombres, de tous les mouvements et de toutes les formes.

Le carré, en tournant sur lui-même, produit le cercle égal à lui-même, et c'est la quadrature du cercle que le mouvement circulaire de quatre angles égaux tournant autour d'un même point.

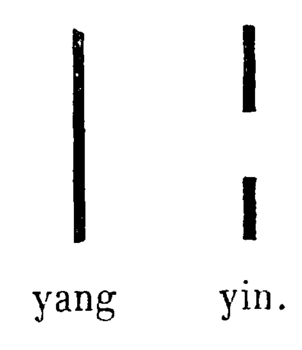
Ce qui est en haut, dit Hermès, égale ce qui est en bas : voilà le binaire servant de mesure à l'unité; et la relation d'égalité entre le haut et le bas, voilà ce qui forme avec eux le ternaire.

Le principe créateur, c'est le phallus idéal; et le principe créé, c'est le cteïs formel.

L'insertion du phallus vertical dans le cteïs horizontal forme le stauros des gnostiques, ou la croix philosophique des maçons. Ainsi le croisement de deux produit quatre, qui, en se mouvant, déterminent le cercle avec tous ses degrés.

א, c'est l'homme; ב, c'est la femme; 1, c'est le principe; 2, c'est le verbe; A, c'est l'actif; B, c'est le passif; l'unité, c'est Bohas; et le binaire, c'est Jakin.

Dans les trigrammes de Fohi, l'unité, c'est le yang; et le binaire, c'est le yin.



yang yin.

Bohas et Jakin sont les noms des deux colonnes symboliques qui étaient devant la porte principale du temple cabalistique de Salomon.

Ces deux colonnes expliquent en cabale tous les mystères de l'antagonisme, soit naturel, soit politique, soit religieux, et ils expliquent la lutte génératrice de l'homme et de la femme : car, selon la

loi de la nature, la femme doit résister à l'homme, et lui, doit la charmer ou la soumettre.

Le principe actif cherche le principe passif, le plein est amoureux du vide. La gueule du serpent attire sa queue, et, en tournant sur lui-même, il se fuit et il se poursuit.

La femme est la création de l'homme, et la création universelle est la femme du premier principe.

Quand l'être principe s'est fait créateur, il a érigé un jod ou un phallus, et, pour lui faire place dans le plein de la lumière increéée, il a dû creuser un cteïs ou une fosse d'ombre égale à la dimension déterminée par son désir créateur, et attribuée par lui au jod idéal de la lumière rayonnante.

Tel est le langage mystérieux des cabalistes dans le Talmud, et, à cause des ignorances et des méchancetés du vulgaire, il nous est impossible de l'expliquer ou de le simplifier davange.

Qu'est-ce donc que la création ? C'est la maison du Verbe créateur. Qu'est-ce que le cteïs ? C'est la maison du phallus.

Quelle est la nature du principe actif ? C'est de répandre. Quelle est celle du principe passif ? C'est de rassembler et de féconder.

Qu'est-ce que l'homme ? C'est l'initiateur, celui qui brise, qui laboure et qui sème.

Qu'est-ce que la femme ? C'est la formatrice, celle qui réunit, qui arrose et qui moissonne.

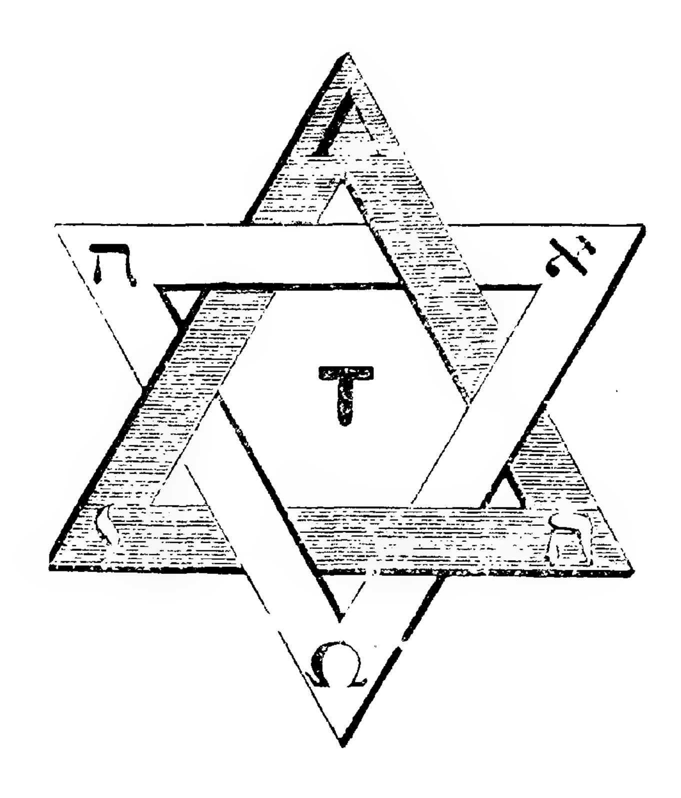
L'homme fait la guerre, et la femme procure la paix ; l'homme détruit pour créer, la femme édifie pour conserver ; l'homme c'est la révolution, la femme c'est la conciliation ; l'homme est le père de Caïn, la femme est la mère d'Abel.

Qu'est-ce que la sagesse ? C'est la conciliation et l'union des deux principes, c'est la douceur d'Abel dirigeant l'énergie de Caïn, c'est l'homme suivant les douces inspirations de la femme, c'est la débauche vaincue par le légitime mariage, c'est l'énergie révolutionnaire adoucie et domptée par les douceurs de l'ordre et de la paix, c'est l'orgueil soumis à l'amour, c'est la science reconnaissant les inspirations de la foi.

Alors la science humaine devient sage, parce qu'elle est modeste, et se soumet à l'infaillibilité de la raison universelle, enseignée par l'amour ou par la charité universelle. Elle peut alors prendre le nom de gnose, parce qu'elle connaît du moins ce qu'elle ne peut encore se vanter de parfaitement savoir.

L'unité ne peut se manifester que par le binaire ; l'unité elle-même et l'idée de l'unité font déjà deux.

L'unité du macrocosme se révèle par les deux points opposés des deux triangles :



L'unité humaine se complète par la droite et la gauche. L'homme primitif est androgyne. Tous les organes du corps humain sont disposés par deux, excepté le nez, la langue, l'ombilic et le jod cabalistique.

La divinité, une dans son essence, a deux conditions essentielles pour bases fondamentales de son être : la nécessité et la liberté.

Les lois de la raison suprême nécessitent en Dieu

et règlent la liberté, qui est nécessairement raisonnable et sage.

Pour rendre la lumière visible, Dieu a seulement supposé l'ombre.

Pour manifester la vérité, il a rendu le doute possible.

L'ombre est le repoussoir de la lumière, et la possibilité de l'erreur est nécessaire pour la manifestation temporelle de la vérité.

Si le bouclier de Satan n'arrêtait la lance de Michaël, la puissance de l'ange se perdrait dans le vide ou devrait se manifester par une destruction infinie dirigée de haut en bas.

Et si le pied de Michaël ne retenait Satan dans son ascension, Satan irait détrôner Dieu, ou plutôt se perdre lui-même dans les abîmes de la hauteur.

Satan est donc nécessaire à Michaël comme le piédestal à la statue, et Michaël est nécessaire à Satan comme le frein à la locomotive.

En dynamique analogique et universelle, on ne s'appuie que sur ce qui résiste.

Aussi l'univers est-il balancé par deux forces qui le maintiennent en équilibre : la force qui attire et celle qui repousse. Ces deux forces existent

en physique, en philosophie et en religion. Elles produisent en physique l'équilibre, en philosophie la critique, en religion la révélation progressive. Les anciens ont représenté ce mystère par la lutte d'Éros et d'Antéros, par le combat de Jacob avec l'ange, par l'équilibre de la montagne d'or que tiennent liée, avec le serpent symbolique de l'Inde, les dieux d'un côté et de l'autre les démons.

Il se trouve aussi figuré par le caducée d'Hermanubis, par les deux chérubins de l'arche, par les deux sphinx du chariot d'Osiris, par les deux Séraphins, le blanc et le noir.

Sa réalité scientifique est démontrée par les phénomènes de la polarité et par la loi universelle des sympathies ou des antipathies.

Les disciples inintelligents de Zoroastre ont divinisé le binaire sans le rapporter à l'unité, séparant ainsi les colonnes du temple, et voulant écarteler Dieu. Le binaire en Dieu n'existe que par le ternaire. Si vous concevez l'absolu comme deux, il faut immédiatement le concevoir comme trois, pour retrouver le principe unitaire.

C'est pour cela que les éléments matériels analogues aux éléments divins se conçoivent comme

quatre, s'expliquent comme deux, et n'existent finalement que comme trois.

La révélation, c'est le binaire; tout verbe est double et suppose deux.

La morale qui résulte de la révélation est fondée sur l'antagonisme, qui est la conséquence du binaire. L'esprit et la forme s'attirent et se repoussent comme l'idée et le signe, comme la vérité et la fiction. La raison suprême nécessite le dogme en se communiquant aux intelligences finies, et le dogme, en passant du domaine des idées à celui des formes, se fait participant de deux mondes, et a nécessairement deux sens qui parlent successivement, ou à la fois, soit à l'esprit, soit à la chair.

Aussi dans le domaine moral y a-t-il deux forces: une qui attente, et l'autre qui réprime ou qui expie. Ces deux forces sont figurées dans les mythes de la *Genèse* par les personnages typiques de Caïn et d'Abel.

Abel opprime Caïn par sa supériorité morale; Caïn, pour s'affranchir, immortalise son frère en le tuant, et devient la victime de son propre forfait. Caïn n'a pu laisser vivre Abel, et le sang d'Abel ne laisse plus dormir Caïn.

Dans l'Évangile, le type de Caïn est remplacé

par celui de l'Enfant prodigue, à qui son père pardonne tout, parce qu'il revient après avoir beaucoup souffert.

En Dieu, il y a miséricorde et justice : il fait justice aux justes et miséricorde aux pécheurs.

Dans l'âme du monde, qui est l'agent universel, il y a un courant d'amour et un courant de colère.

Ce fluide ambiant et qui pénètre toute chose ; ce rayon détaché de la gloire du soleil et fixé par le poids de l'atmosphère et par la force d'attraction centrale ; ce corps du Saint-Esprit, que nous appelons l'agent universel, et que les anciens ont représenté sous la figure du serpent qui se mord la queue ; cet éther électrico-magnétique, ce calorique vital et lumineux, est figuré dans les anciens monuments par la ceinture d'Isis, qui se tourne et se retourne en nœud d'amour autour des deux pôles, et par le serpent qui se mord la queue, emblème de la prudence et de Saturne.

Le mouvement et la vie consistent dans la tension extrême des deux forces.

Plût à Dieu, disait le Maître, que vous fussiez tout froid ou tout chaud !

En effet, un grand coupable est plus vivant

qu'un homme lâche et tiède, et son retour à la vertu sera en raison de l'énergie de ses égarements.

La femme qui doit écraser la tête du serpent, c'est l'intelligence, qui surmonte toujours le courant des forces aveugles. C'est, disent les cabalistes, la vierge de la mer, dont le dragon infernal vient lécher les pieds humides avec ses langues de feu qui s'endorment de volupté.

Tels sont les mystères hiératiques du binaire. Mais il en est un, le dernier de tous, qui ne doit pas être révélé : la raison en est, selon Hermès Trismégiste, dans l'inintelligence du vulgaire, qui donnerait aux nécessités de la science toute la portée immorale d'une aveugle fatalité. Il faut contenir le vulgaire, dit-il encore, par la frayeur de l'inconnu ; et le Christ disait aussi : Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se retournant contre vous, ils ne vous dévorent. L'arbre de la science du bien et du mal, dont les fruits donnent la mort, est l'image de ce secret hiératique du binaire. Ce secret, en effet, s'il est divulgué, ne peut être que mal compris, et l'on en conclut ordinairement à la négation impie du libre arbitre, qui est le principe moral de la vie. Il est donc dans l'essence

des choses que la révélation de ce secret donne la mort, et ce n'est pourtant pas encore là le grand arcane de la magie; mais le secret du binaire conduit à celui du quaternaire, ou plutôt il en procède et se résout par le ternaire, qui contient le mot de l'énigme du sphinx tel qu'il eût dû être trouvé pour sauver la vie, expier le crime involontaire, et assurer le royaume d'Œdipe.

Dans le livre hiéroglyphique d'Hermès (1), que l'on nomme aussi le livre de Thot, le binaire est représenté soit par une grande prêtresse ayant les cornes d'Isis, la tête voilée, un livre ouvert, qu'elle cache à demi sous son manteau; ou par la femme souveraine, la déesse Junon des Grecs, tenant une main élevée vers le ciel et l'autre abaissée vers la terre, comme si elle formulait par ce geste le dogme unique et dualiste qui est la base de la magie et qui commence les merveilleux symboles de la table d'émeraude d'Hermès.

Dans l'*Apocalypse* de saint Jean, il est question de deux témoins ou martyrs auxquels la tradition prophétique donne les noms d'Élie et d'Hénoch : Élie, l'homme de la foi, du zèle et du miracle; Hénoch,

(1) Voir le jeu du Taro.

le même que les Égyptiens ont appelé Hermès et que les Phéniciens honoraient sous le nom de Cadmus, l'auteur de l'alphabet sacré et de la clef universelle des initiations au Verbe, le père de la cabale, celui, disent les saintes allégories, qui n'est pas mort comme les autres hommes, mais qui a été enlevé au ciel pour revenir à la fin des temps. On disait à peu près la même chose de saint Jean lui-même, qui a retrouvé et expliqué dans son *Apocalypse* les symboles du Verbe d'Hénoch. Cette résurrection de saint Jean et d'Hénoch, attendue à la fin des siècles d'ignorance, sera le renouvellement de leur doctrine par l'intelligence des clefs cabalistiques qui ouvrent le temple de l'unité et de la philosophie universelle, trop longtemps occulte et réservée seulement à des élus que le monde faisait mourir.

Mais nous avons dit que la reproduction de l'unité par le binaire conduit forcément à la notion et au dogme du ternaire, et nous arrivons enfin à ce grand nombre, qui est la plénitude et le verbe parfait de l'unité.

---

3 ג C.

LE TRIANGLE DE SALOMON.

PLENITUDO VOCIS.

BINAH.

PHYSIS.

Le verbe parfait, c'est le ternaire, parce qu'il suppose un principe intelligent, un principe parlant et un principe parlé.

L'absolu, qui se révèle par la parole, donne à cette parole un sens égal à lui-même, et crée un troisième lui-même dans l'intelligence de cette parole.

C'est ainsi que le soleil se manifeste par sa lumière et prouve cette manifestation ou la rend efficace par sa chaleur.

Le ternaire est tracé dans l'espace par le point culminant du ciel, l'infini en hauteur, qui se rattache par deux lignes droites et divergentes à l'orient et à l'occident.

Mais à ce triangle visible la raison compare un autre triangle invisible, qu'elle affirme être égal au premier : c'est celui qui a pour sommet la profondeur, et dont la base renversée est parallèle

à la ligne horizontale qui va de l'orient à l'occident.

Ces deux triangles, réunis en une seule figure, qui est celle d'une étoile à six rayons, forment le signe sacré du sceau de Salomon, l'étoile brillante du macrocosme (1).

L'idée de l'infini et de l'absolu est exprimée par ce signe, qui est le grand pantacle, c'est-à-dire le plus simple et le plus complet abrégé de la science de toutes choses.

La grammaire elle-même attribue trois personnes au verbe.

La première est celle qui parle, la seconde celle à qui l'on parle, la troisième celle de qui l'on parle.

Le prince infini, en créant, parle de lui-même à lui-même.

Voilà l'explication du ternaire et l'origine du dogme de la Trinité.

Le dogme magique aussi est un en trois et trois en un.

Ce qui est au-dessus ressemble ou est égal à ce qui est au-dessous.

(1) Voir la figure page ~~70~~.

Ainsi deux choses qui se ressemblent et le verbe qui exprime leur ressemblance font trois.

Le ternaire est le dogme universel.

En magie, principe, réalisation, adaptation ; en alchimie, azoth, incorporation, transmutation ; en théologie, Dieu, incarnation, rédemption ; dans l'âme humaine, pensée, amour et action ; dans la famille, père, mère et enfant. Le ternaire est le but et l'expression suprême de l'amour : on ne se cherche à deux que pour devenir trois.

Il y a trois mondes intelligibles qui correspondent les uns avec les autres par l'analogie hiérarchique :

Le monde naturel ou physique, le monde spirituel ou métaphysique, et le monde divin ou religieux.

De ce principe résulte la hiérarchie des esprits divisés en trois ordres, et subdivisés dans ces trois ordres toujours par le ternaire.

Toutes ces révélations sont des déductions logiques des premières notions mathématiques de l'être et du nombre.

L'unité, pour devenir active, doit se multiplier. Un principe indivisible, immobile et infécond, serait l'unité morte et incompréhensible.

Si Dieu n'était qu'un, il ne serait jamais créateur ni père. S'il était deux, il y aurait antagonisme ou division dans l'infini, et ce serait le partage ou la mort de toute chose possible : il est donc trois pour créer de lui-même et à son image la multitude infinie des êtres et des nombres.

Ainsi il est réellement unique en lui-même et triple dans notre conception, ce qui nous le fait voir aussi triple en lui-même et unique dans notre intelligence et dans notre amour.

Ceci est un mystère pour le croyant et une nécessité logique pour l'initié aux sciences absolues et réelles.

Le Verbe manifesté par la vie, c'est la réalisation ou l'incarnation.

La vie du Verbe accomplissant son mouvement cyclique, c'est l'adaptation ou la rédemption. Ce triple dogme a été connu dans tous les sanctuaires éclairés par la tradition des sages. Voulez-vous savoir quelle est la vraie religion ? Cherchez celle qui réalise le plus dans l'ordre divin ; celle qui humanise Dieu et divinise l'homme ; celle qui conserve intact le dogme ternaire, qui incarne le Verbe en faisant voir et toucher Dieu aux plus ignorants ;

celle enfin dont la doctrine convient à tous et peut s'adapter à tout ; la religion qui est hiérarchique et cyclique, qui a pour les enfants des allégories et des images, pour les hommes faits une haute philosophie, de sublimes espérances, et de douces consolations pour les vieillards.

Les premiers sages qui ont cherché la cause des causes ont vu le bien et le mal dans le monde ; ils ont observé l'ombre et la lumière ; ils ont comparé l'hiver au printemps, la vieillesse à la jeunesse, la vie à la mort, et ils ont dit : La cause première est bienfaisante et rigoureuse, elle vivifie et elle détruit.

— Il y a donc deux principes contraires, un bon et un mauvais? se sont écriés les disciples de Manès.

— Non, les deux principes de l'équilibre universel ne sont pas contraires, bien qu'ils soient opposés en apparence : car c'est une sagesse unique qui les oppose l'un à l'autre.

Le bien est à droite, le mal est à gauche ; mais la bonté suprême est au-dessus des deux, et elle fait servir le mal au triomphe du bien, et le bien à la réparation du mal.

Le principe d'harmonie est dans l'unité, et c'est

ce qui donne en magie tant de puissance au nombre impair.

Mais le plus parfait des nombres impairs, c'est trois, parce que c'est la trilogie de l'unité.

Dans les trigrammes de Fohi, le ternaire supérieur se compose de trois yang ou figures masculines, parce que, dans l'idée de Dieu considéré comme principe de la fécondité dans les trois mondes, on ne saurait rien admettre de passif.

C'est pour cela aussi que la trinité chrétienne n'admet point la personnification de la mère qui est implicitement énoncée dans celle du fils. — C'est pour cela aussi qu'il est contraire aux lois de la symbolique hiératique et orthodoxe de personnifier le Saint-Esprit sous la figure d'une femme.

La femme sort de l'homme comme la nature sort de Dieu : aussi le Christ s'élève lui-même au ciel et *assume* la Vierge mère ; on dit l'ascension du Sauveur et l'assomption de la mère de Dieu.

Dieu, considéré comme père, a la nature pour fille.

Comme fils, il a la Vierge pour mère et l'Église pour épouse.

Comme Saint-Esprit, il régénère et féconde l'humanité.

C'est ainsi que, dans les trigrammes de Fohi, aux trois *yang* supérieurs correspondent les trois *yin* inférieurs, car les trigrammes de Fohi sont un pantacle semblable aux deux triangles de Salomon, mais avec une interprétation ternaire des six points de l'étoile brillante.

Le dogme n'est divin qu'en tant qu'il est vraiment humain, c'est-à-dire qu'il résume la plus haute raison de l'humanité : aussi le Maître que nous appelons l'Homme-Dieu s'appelait-il lui-même le Fils de l'homme.

La révélation, c'est l'expression de la croyance admise et formulée par la raison universelle dans le verbe humain.

C'est pourquoi on dit que dans l'Homme-Dieu la divinité est humaine et l'humanité divine.

Nous disons tout ceci philosophiquement, et non théologiquement; et ceci ne touche en rien l'enseignement de l'Église, qui condamne et doit toujours condamner la magie.

Paracelse et Agrippa n'ont pas élevé autel contre autel, et se sont soumis à la religion dominante dans leur temps. Aux élus de la science les choses de la science; aux fidèles les choses de la foi!

L'empereur Julien, dans son hymne au roi Soleil, donne une théorie du ternaire qui est presque identiquement la même que celle de l'illuminé Swedenborg.

Le soleil du monde divin est la lumière infinie spirituelle et incréée; cette lumière se verbalise, si l'on peut parler ainsi, dans le monde philosophique, et devient le foyer des âmes et de la vérité, puis elle s'incorpore et devient lumière visible dans le soleil du troisième monde, soleil central de nos soleils, et dont les étoiles fixes sont les étincelles toujours vivantes.

Les cabalistes comparent l'esprit à une substance qui reste fluide dans le milieu divin et sous l'influence de la lumière essentielle, mais dont l'extérieur se durcit comme une cire exposée à l'air dans les régions plus froides du raisonnement ou des formes visibles. Ces écorces ou enveloppes pétrifiées (nous dirions mieux carnifiées, si le mot était français) sont la cause des erreurs ou du mal, qui tient à la pesanteur et à la dureté des enveloppes

animiques. Dans le livre de Sohar et dans celui des révolutions des âmes, les esprits pervers, ou mauvais démons, ne sont pas appelés autrement que les écorces, *cortices*.

Les écorces du monde des esprits sont transparentes, celles du monde matériel sont opaques; les corps ne sont que des écorces temporaires et dont les âmes doivent être délivrées; mais ceux qui obéissent au corps en cette vie se font un corps intérieur ou une écorce fluidique qui devient leur prison et leur supplice après la mort, jusqu'au moment où ils parviennent à la fondre dans la chaleur de la lumière divine, où leur pesanteur les empêche de monter; ils n'y arrivent qu'avec des efforts infinis et le secours des justes qui leur tendent la main, et pendant tout ce temps ils sont dévorés par l'activité intérieure de l'esprit captif comme dans une fournaise ardente. Ceux qui parviennent au bûcher de l'expiation s'y brûlent eux-mêmes comme Hercule sur le mont Œta et se délivrent ainsi de leurs gênes; mais le plus grand nombre manquent de courage devant cette dernière épreuve, qui leur semble une seconde mort plus affreuse que la première, et restent ainsi dans l'enfer, qui est éternel de droit et de fait,

mais dans lequel les âmes ne sont jamais ni précipitées ni retenues malgré elles.

Les trois mondes correspondent ensemble par les trente-deux voies de lumière qui sont les échelons de l'échelle sainte; toute pensée vraie correspond à une grâce divine dans le ciel, et à une œuvre utile sur la terre. Toute grâce de Dieu suscite une vérité et produit un ou plusieurs actes, et réciproquement tout acte remue dans les cieux une vérité ou un mensonge, une grâce ou un châtiment. Lorsqu'un homme prononce le tétragramme, écrivent les cabalistes, les neuf cieux reçoivent une secousse, et tous les esprits se crient les uns aux autres : Qui donc trouble ainsi le royaume du ciel? Alors la terre révèle au premier ciel les péchés du téméraire qui prend le nom de l'éternel en vain, et le verbe accusateur est transmis de cercle en cercle, d'étoile en étoile et de hiérarchie en hiérarchie.

Toute parole a trois sens, toute action une triple portée, toute forme une triple idée, car l'absolu correspond de monde en monde avec ses formes. Toute détermination de la volonté humaine modifie la nature, intéresse la philosophie, et s'écrit dans le ciel. Il y a donc deux fatalités, l'une résul-

tant de la volonté de l'incréé d'accord avec sa sagesse, l'autre résultant des volontés créées et d'accord avec la nécessité des causes secondes dans leurs rapports avec la cause première.

Rien n'est donc indifférent dans la vie, et nos déterminations les plus simples en apparence décident souvent d'une série incalculable de biens ou de maux, surtout dans les rapports de notre diaphane avec le grand agent magique, comme nous l'expliquerons ailleurs.

Le ternaire, étant le principe fondamental de toute la cabale ou tradition sacrée de nos pères, a dû être le dogme fondamental du christianisme, dont il explique le dualisme apparent par l'intervention d'une harmonieuse et toute puissante unité. Le Christ n'a pas écrit son dogme, et ne l'a révélé en secret qu'à son disciple favori, seul cabaliste, et grand cabaliste entre les apôtres. Aussi l'*Apocalypse* est-elle le livre de la gnose ou doctrine secrète des premiers chrétiens, doctrine dont la clef est indiquée par un verset secret du *Pater* que la Vulgate ne traduit pas, et que dans le rit grec (conservateur des traditions de saint Jean) il n'est permis qu'aux prêtres de prononcer. Ce verset, tout cabalistique, se trouve dans le texte

grec de l'évangile selon saint Mathieu et dans plusieurs exemplaires hébraïques. Le voici dans ces deux langues sacrées :

עד אמז : כי לך הממלכת והגבורה והוד לעולמי

Ὅτι σὴ ἐστὶν ἡ βασίλεια καὶ ἡ δύναμις, καὶ ἡ δόξα, εἰς τοὺς αἰῶνας. Ἀμην.

Le mot sacré de *Malkout*, employé pour *Keter*, qui est son correspondant cabalistique, et la balance de Géburah et de Chesed se répétant dans les cercles ou cieux que les gnostiques appelaient *Eones*, donnent dans ce verset occulte la clef de voûte de tout le temple chrétien. Les protestants l'ont traduit et conservé dans leur Nouveau Testament, sans en retrouver la haute et merveilleuse intelligence, qui leur eût dévoilé tous les mystères de l'*Apocalypse;* mais c'est une tradition dans l'Église que la révélation de ces mystères est réservée aux derniers temps.

Malkout appuyé sur Géburah et sur Chesed, c'est le temple de Salomon ayant pour colonnes Jakin et Bohas. C'est le dogme adamique, appuyé d'une part sur la résignation d'Abel, et de l'autre sur le travail et les remords de Caïn; c'est l'équi-

libre universel de l'être basé sur la nécessité et sur la liberté, sur la fixité et le mouvement; c'est la démonstration du levier universel cherchée vainement par Archimède. Un savant qui a employé tout son talent à se rendre obscur, et qui est mort sans avoir voulu se faire comprendre, avait résolu cette suprême équation, retrouvée par lui dans la cabale, et craignait par-dessus tout qu'on ne pût savoir, s'il s'exprimait plus clairement, l'origine de ses découvertes. Nous avons entendu un de ses disciples et de ses admirateurs s'indigner, peut-être de bonne foi, en l'entendant appeler cabaliste, et pourtant nous devons dire, à la gloire de ce savant, que ses recherches nous ont considérablement abrégé notre travail sur les sciences occultes, et que la clef de la haute cabale surtout, indiquée dans le verset occulte que nous venons de citer, a été doctement appliquée à une réforme absolue de toutes les sciences dans les livres d'Hœné Wronski.

La vertu secrète des Évangiles est donc contenue dans trois mots, et ces trois mots ont fondé trois dogmes et trois hiérarchies. Toute science repose sur trois principes, comme le syllogisme sur trois termes. Il y a aussi trois classes distinctes ou trois

rangs originels et naturels parmi les hommes, qui sont tous appelés à monter du plus bas au plus haut. Les Hébreux appellent ces séries ou degrés du progrès des esprits, Asiah, Jézirah et Briah. Les gnostiques, qui étaient les cabalistes chrétiens, les nommaient Hylé, Psyché et Gnosis ; le cercle suprême s'appelait chez les Hébreux Aziluth, et chez les gnostiques Pléroma.

Dans le tétragramme, le ternaire, pris au commencement du mot, exprime la copulation divine, pris à la fin, il exprime le féminin et la maternité. Ève porte un nom de trois lettres, mais l'Adam primitif est exprimé par la seule lettre Jod, en sorte que Jéhova devrait se prononcer *Iéva*. Ceci nous conduit au grand et suprême mystère de la magie, exprimé par le quaternaire.

---

4 ד D.

LE TÉTRAGRAMME.

GÉBURAH CHESED.

PORTA LIBRORUM.

ELEMENTA.

Il y a dans la nature deux forces produisant un équilibre, et les trois ne sont qu'une seule loi. Voilà le ternaire se résumant dans l'unité, et, en ajoutant l'idée d'unité à celle du ternaire, on arrive au quaternaire, premier nombre carré et parfait, source de toutes les combinaisons numériques et principe de toutes les formes.

Affirmation, négation, discussion, solution, telles sont les quatre opérations philosophiques de l'esprit humain. La discussion concilie la négation avec l'affirmation en les rendant nécessaires l'une à l'autre. C'est ainsi que le ternaire philosophique, se produisant du binaire antagonique, se complète par le quaternaire, base carrée de toute vérité. En Dieu, suivant le dogme consacré, il y a trois personnes, et ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu. Trois et un donnent l'idée de quatre,

parce que l'unité est nécessaire pour expliquer les trois. Aussi dans presque toutes les langues, le nom de Dieu est-il de quatre lettres, et, en hébreu, ces quatre lettres ne font que trois, car il y en a une qui se répète deux fois : celle qui exprime le Verbe et la création du Verbe.

Deux affirmations rendent possibles ou nécessaires deux négations correspondantes. L'être est signifié, le néant n'est pas. L'affirmation, comme Verbe, produit l'affirmation comme réalisation ou incarnation du Verbe, et chacune de ces affirmations correspond à la négation de son contraire.

C'est ainsi que, suivant le dire des cabalistes, le nom du démon, ou du mal, se compose des lettres retournées du nom même de Dieu, ou du bien.

Ce mal, c'est le reflet perdu ou le mirage imparfait de la lumière dans l'ombre.

Mais tout ce qui existe, soit en bien, soit en mal, soit dans la lumière, soit dans l'ombre, existe et se révèle par le quaternaire.

L'affirmation de l'unité suppose le nombre quatre, si cette affirmation ne tourne pas dans l'unité elle-même comme dans un cercle vicieux. Aussi le ternaire, comme nous l'avons déjà observé, s'explique-t-il par le binaire, et se résout-il par le

quaternaire, qui est l'unité carrée des nombres pairs et la base quadrangulaire du cube, unité de construction, de solidité et de mesure.

Le tétragramme cabalistique Jodhéva exprime Dieu dans l'humanité et l'humanité en Dieu.

Les quatre points cardinaux astronomiques sont, relativement à nous, le oui et le non de la lumière: l'orient et l'occident, et le oui et le non de la chaleur : le midi et le nord.

Ce qui est dans la nature visible révèle, comme nous le savons déjà d'après le dogme unique de la cabale, ce qui est dans le domaine de la nature invisible, ou des causes secondes toutes proportionnelles et analogues aux manifestations de la cause première.

Aussi cette cause première s'est-elle toujours révélée par la croix : la croix, cette unité composée de deux, qui se divisent l'un l'autre pour former quatre ; la croix, cette clef des mystères de l'Inde et de l'Égypte, le Tau des patriarches, le signe divin d'Osiris, le Stauros des gnostiques, la clef de voûte du temple, le symbole de la maçonnerie occulte ; la croix, ce point central de la jonction des angles droits de deux triangles infinis ; la croix, qui, dans la langue française, semble être la racine

première et le substantif fondamental du verbe croire et du verbe croître, réunissant ainsi les idées de science, de religion et de progrès.

Le grand agent magique se révèle par quatre sortes de phénomènes, et a été soumis au tâtonnement des sciences profanes sous quatre noms : calorique, lumière, électricité, magnétisme.

On lui a aussi donné les noms de tétragramme, d'inri, d'azoth, d'éther, d'od, de fluide magnétique, d'âme de la terre, de serpent, de lucifer, etc.

Le grand agent magique est la quatrième émanation de la vie-principe, dont le soleil est la troisième forme (voir les initiés de l'école d'Alexandrie et le dogme d'Hermès Trismégiste).

En sorte que l'œil du monde (comme l'appelaient les anciens) est le mirage du reflet de Dieu, et que l'âme de la terre est un regard permanent du soleil que la terre conçoit et garde par imprégnation.

La lune concourt à cette imprégnation de la terre en repoussant vers elle une image solaire pendant la nuit, en sorte qu'Hermès a eu raison de dire, en parlant du grand agent : Le soleil est son père, la lune est sa mère. Puis il ajoute : Le vent l'a porté dans son ventre, parce que l'atmosphère est

le récipient et comme le creuset des rayons solaires, au moyen desquels se forme cette image vivante du soleil qui pénètre la terre tout entière, la vivifie, la féconde, et détermine tout ce qui se produit à sa surface par ses effluves et ses courants continuels, analogues à ceux du soleil lui-même.

Cet agent solaire est vivant par deux forces contraires : une force d'attraction et une force de projection, ce qui fait dire à Hermès que toujours il remonte et redescend.

La force d'attraction se fixe toujours au centre des corps, et la force de projection dans leurs contours ou à leur surface.

C'est par cette double force que tout est créé et que tout subsiste.

Son mouvement est un enroulement et un déroulement successifs et indéfinis, ou plutôt simultanés et perpétuels, par spirales de mouvements contraires qui ne se rencontrent jamais.

C'est le même mouvement que celui du soleil, qui attire et repousse en même temps tous les astres de son système.

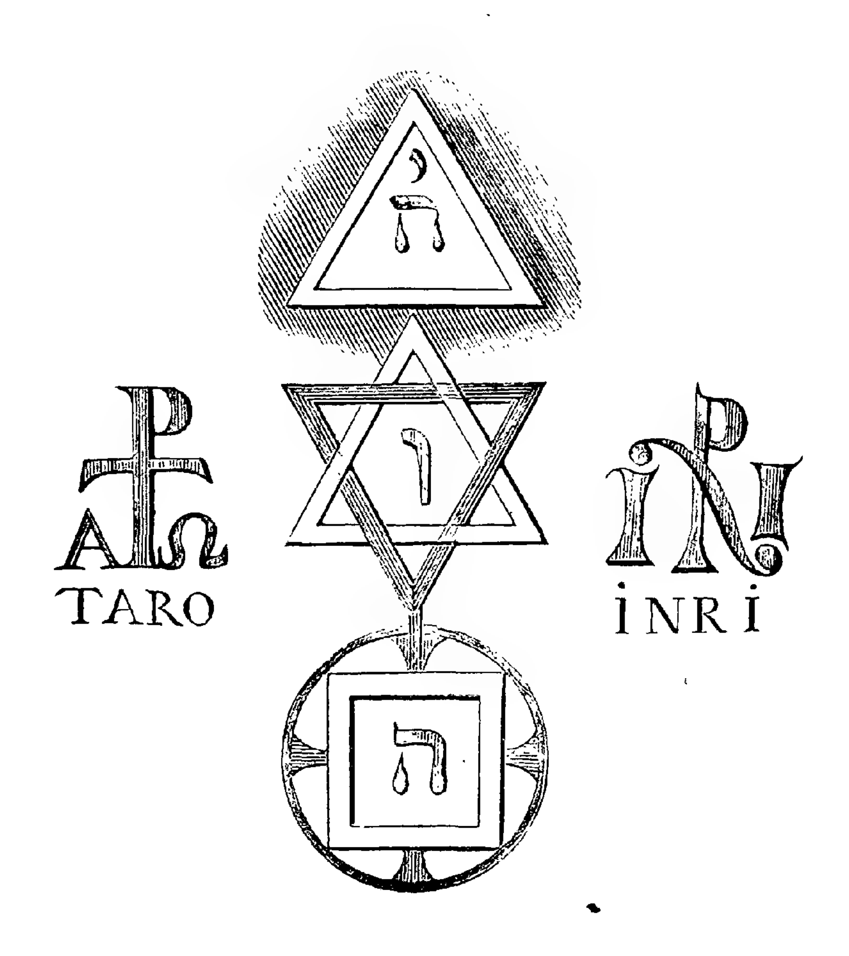
Connaître le mouvement de ce soleil terrestre, de manière à pouvoir profiter de ses courants et

les diriger, c'est avoir accompli le grand œuvre, et c'est être maître du monde.

Armé d'une semblable force, vous pouvez vous faire adorer, le vulgaire vous croira Dieu.

Le secret absolu de cette direction a été possédé par quelques hommes, et peut encore être trouvé. C'est le grand arcane magique : il dépend d'un axiome incommunicable et d'un instrument qui est le grand et unique athanor des hermétiques du plus haut grade.

L'axiome incommunicable est renfermé cabalistiquement dans les quatre lettres du tétragramme disposées de cette manière :



dans les lettres des mots AZOTH et INRI, écrites cabalistiquement, et dans le monogramme du Christ, tel qu'il était brodé sur le labarum, et que le cabaliste Postel interprète par le mot ROTA, dont les adeptes ont formé leur taro ou tarot, en répétant deux fois la première lettre, pour indiquer le cercle et faire comprendre que le mot est retourné.

Toute la science magique consiste dans la connaissance de ce secret. Le savoir et oser s'en servir, c'est la toute-puissance humaine; mais le révéler à un profane, c'est le perdre; le révéler même à un disciple, c'est abdiquer en faveur de ce disciple, qui, à partir de ce moment, a droit de vie et de mort sur son initiateur (je parle au point de vue magique), et le tuera certainement, de peur de mourir lui-même. (Ceci n'a rien de commun avec les actes qualifiés meurtre en législation criminelle, la philosophie pratique, qui sert de base et de point de départ à nos lois, n'admettant pas les faits d'envoutements et d'influences occultes.) Nous entrons ici dans les révélations étranges, et nous nous attendons à toutes les incrédulités et à tous les haussements d'épaules du fanatisme incrédule; car la religion voltairienne a aussi ses fana-

tiques, n'en déplaise aux grandes ombres qui doivent bouder maintenant d'une manière pitoyable dans les caveaux du Panthéon, pendant que le catholicisme, toujours fort de ses pratiques et de son prestige, chante l'office sur leur tête.

La parole parfaite, celle qui est adéquate à la pensée qu'elle exprime, contient toujours virtuellement ou suppose un quaternaire: l'idée et ses trois formes nécessaires et corrélatives, puis aussi l'image de la chose exprimée avec les trois termes du jugement qui la qualifie. Quand je dis: L'être existe, j'affirme implicitement que le néant n'existe pas.

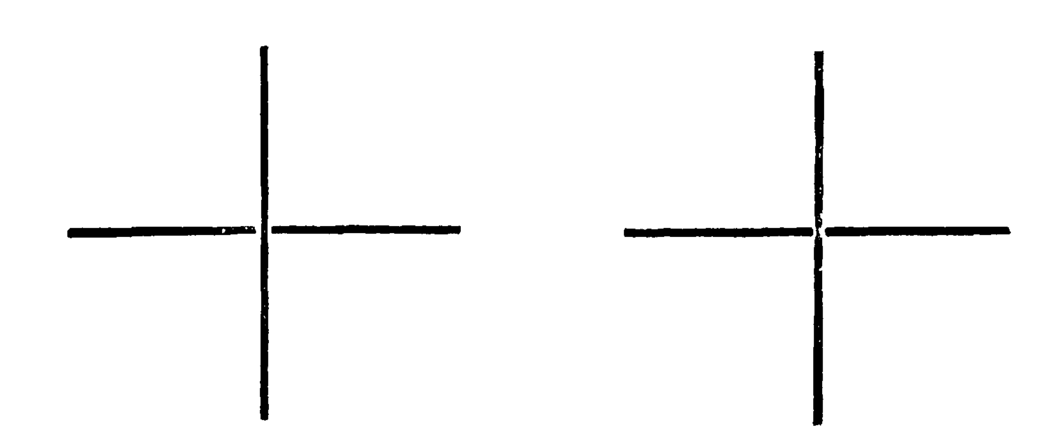
Une hauteur, une largeur que la hauteur divise géométriquement en deux, et une profondeur séparée de la hauteur par l'intersection de la largeur, voilà le quaternaire naturel composé de deux lignes qui se croisent. Il y a aussi dans la nature quatre mouvements produits par deux forces qui se soutiennent l'une l'autre par leur tendance en sens contraire. Or la loi qui régit les corps est analogue et proportionnelle à celle qui gouverne les esprits, et celle qui gouverne les esprits est la manifestation même du secret de Dieu, c'est-à-dire du mystère de la création.

Supposez une montre à deux ressorts parallèles, avec un engrenage qui les fait manœuvrer en sens contraire, de sorte que l'un, en se détendant, resserre l'autre : la montre ainsi se remontera d'elle-même, et vous aurez trouvé le mouvement perpétuel. Cet engrenage doit être à deux fins et d'une grande précision. Est-il introuvable ? Nous ne le croyons pas. Mais, quand un homme l'aura découvert, cet homme pourra comprendre par analogie tous les secrets de la nature : *le progrès en raison directe de la résistance.*

Le mouvement absolu de la vie est ainsi le résultat perpétuel de deux tendances contraires qui ne sont jamais opposées. Quand l'une des deux paraît céder à l'autre, c'est un ressort qui se remonte, et vous pouvez vous attendre à une réaction dont il est très possible de prévoir le moment et de déterminer le caractère ; c'est ainsi qu'à l'époque de la plus grande ferveur du christianisme, le règne de l'ANTECHRIST a été connu et prédit.

Mais l'antechrist préparera et déterminera le nouvel événement et le triomphe définitif de l'Homme-Dieu. Ceci encore est une conclusion rigoureuse et cabalistique contenue dans les *prémisses* évangéliques.

Ainsi la prophétie chrétienne contient une quadruple révélation : 1° chute du vieux monde et triomphe de l'Évangile sous le premier avénement; 2° grande apostasie et venue de l'antechrist; 3° chute de l'antechrist et retour aux idées chrétiennes; 4° triomphe définitif de l'Évangile, ou second avénement, désigné sous le nom de jugement dernier. Cette quadruple prophétie contient, comme on peut le voir, deux affirmations et deux négations, l'idée de deux ruines ou morts universelles et de deux renaissances; car à toute idée qui apparaît à l'horizon social on peut assigner sans craindre d'erreur un orient et un occident, un zénith et un nadir. C'est ainsi que la croix philosophique est la clef de la prophétie, et qu'on peut ouvrir toutes les portes de la science avec le pantacle d'Ezéchiel, dont le centre est une étoile formée du croisement de deux croix.



La vie humaine ne se forme-t-elle pas aussi de ces trois phases ou transformations successives : naissance, vie, mort, immortalité ? Et remarquez ici que l'immortalité de l'âme, nécessitée comme complément du quaternaire, est cabalistiquement prouvée par l'analogie, qui est le dogme unique de la religion vraiment universelle, comme elle est la clef de la science et la loi inviolable de la nature.

La mort, en effet, ne peut pas plus être une fin absolue que la naissance n'est un commencement réel. La naissance prouve la préexistence de l'être humain, puisque rien ne se produit de rien, et la mort prouve l'immortalité, puisque l'être ne peut pas plus cesser d'être que le néant ne peut cesser de ne pas être. Être et néant sont deux idées absolument inconciliables, avec cette différence que l'idée du néant (idée toute négative) sort de l'idée même de l'être, dont le néant ne peut pas même être compris comme une négation absolue, tandis que l'idée de l'être ne peut jamais être même rapprochée de celle du néant, bien loin qu'elle en puisse sortir. Dire que le monde est sorti du néant, c'est proférer une monstrueuse absurdité. Tout ce qui est procède de ce qui était, par conséquent rien

de ce qui est ne saurait jamais ne plus être. La succession des formes est produite par les alternatives du mouvement : ce sont des phénomènes de la vie qui se remplacent les uns les autres sans se détruire. Tout change, mais rien ne périt. Le soleil n'est pas mort lorsqu'il disparaît à l'horizon, les formes, même les plus mobiles, sont immortelles et subsistent toujours dans la permanence de leur raison d'être, qui est la combinaison de la lumière avec les puissances agrégatives des molécules de la substance première. Aussi se conservent-elles dans le fluide astral, et peuvent-elles être évoquées et reproduites selon la volonté du sage, comme nous le verrons quand nous traiterons de la seconde vue et de l'évocation des souvenirs dans la nécromancie et autres opérations magiques.

Nous reviendrons sur le grand agent magique au quatrième chapitre du *Rituel*, où nous achèverons d'indiquer les caractères du grand arcane et les moyens de ressaisir cette formidable puissance.

Disons ici quelques mots des quatre éléments magiques et des esprits élémentaires.

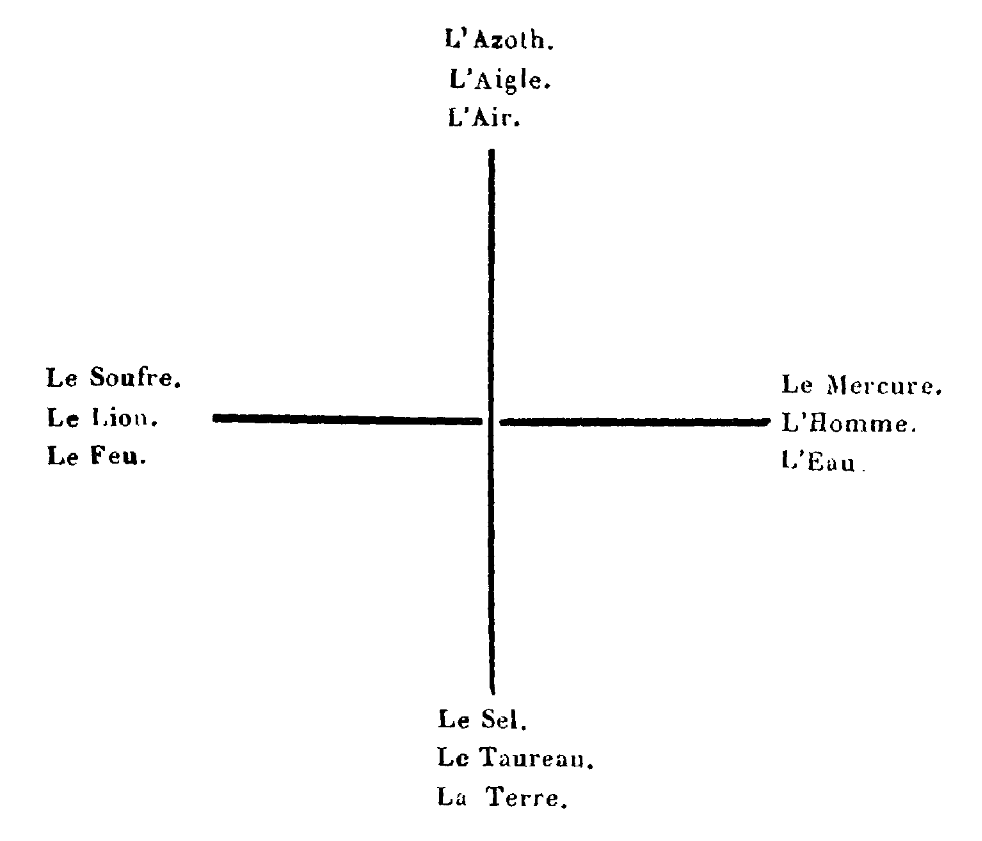
Les éléments magiques sont : en alchimie, le

sel, le mercure, le soufre et l'azoth; en cabale, le *macroprosope*, le *microprosope* et les deux mères; en hiéroglyphes, l'homme, l'aigle, le lion et le taureau; en physique ancienne, suivant les termes et les idées vulgaires, l'air, l'eau, la terre et le feu.

En science magique, on sait que l'eau n'est pas de l'eau ordinaire; que le feu n'est pas simplement du feu, etc. Ces expressions cachent un sens plus relevé. La science moderne a décomposé les quatre éléments des anciens et y a trouvé beaucoup de corps prétendus simples. Ce qui est simple, c'est la substance primitive et proprement dite; il n'y a donc qu'un élément matériel, et cet élément se manifeste toujours par le quaternaire dans ses formes. Nous conserverons donc la savante distinction des apparences élémentaires admise par les anciens, et nous reconnaîtrons l'air, le feu, la terre et l'eau pour les quatre éléments positifs et visibles de la magie.

Le subtil et l'épais, le dissolvant rapide et le dissolvant lent, ou les instruments du chaud et du froid, forment en physique occulte les deux principes positifs et les deux principes

négatifs du quaternaire, et doivent être figurés ainsi :



L'air et la terre représentent ainsi le principe mâle, le feu et l'eau se rapportent au principe femelle, puisque la croix philosophique des pantacles est, comme nous l'avons déjà dit, un hyéroglyphe primitif et élémentaire du lingam des gymnosophistes.

A ces quatre formes élémentaires correspondent les quatre idées philosophiques suivantes :

L'Esprit,
La Matière,
Le Mouvement,
Le Repos.

La science tout entière, en effet, est dans l'intelligence de ces quatre choses, que l'alchimie réduisait à trois,

L'Absolu,
Le Fixe,
Le Volatil;

et que la cabale rapporte à l'idée même de Dieu, qui est raison absolue, nécessité et liberté, triple notion exprimée dans les livres occultes des Hébreux.

Sous les noms de Kéther, de Chocmah et de Binah pour le monde divin, de Tiphereth, de Chesed et de Géburah dans le monde moral, et enfin de Jesod, Hod et Netsah dans le monde physique, qui, avec le monde moral, est contenu dans l'idée de royaume ou malkout, nous expliquerons au dixième chapitre de ce livre cette théogonie, aussi rationnelle que sublime.

Or les esprits créés, étant appelés à l'émancipation par l'épreuve, sont placés dès leur naissance entre ces quatre forces, les deux positives et les deux négatives, et sont mis à même d'affirmer ou de nier le bien, de choisir la vie ou la mort. Trouver le point fixe, c'est-à-dire le centre moral de

la croix, est le premier problème qui leur est donné à résoudre; leur première conquête doit être celle de leur propre liberté.

Ils commencent donc par être entraînés les uns au nord, les autres au midi, les uns à droite, les autres à gauche, et, tant qu'ils ne sont pas libres, ils ne peuvent avoir l'usage de la raison, ni s'incarner autrement que dans des formes animales. Ces esprits non émancipés, esclaves des quatre éléments, sont ce que les cabalistes appellent des démons élémentaires, et ils peuplent les éléments qui correspondent à leur état de servitude. Il existe donc réellement des sylphes, des ondins, des gnomes et des salamandres, les uns errant et cherchant à s'incarner, les autres incarnés, et vivant sur la terre. Ce sont les hommes vicieux et imparfaits.

Nous reviendrons sur ce sujet au quinzième chapitre, qui traite des enchantements et des démons.

C'est aussi une tradition de physique occulte qui a fait admettre par les anciens l'existence des quatre âges du monde; seulement on ne disait pas au vulgaire que ces quatre âges devaient être successifs, comme les quatre saisons de l'année, et se renouveler comme elles. Ainsi l'âge d'or est passé

et il est encore à venir. Mais ceci se rapporte à l'esprit de prophétie, et nous en parlerons au chapitre neuvième, qui traite de l'initié et du voyant.

Ajoutons maintenant l'unité au quaternaire, et nous aurons ensemble et séparément les idées de la synthèse et de l'analyse divines, le dieu des initiés et celui des profanes. Ici le dogme se popularise et devient moins abstrait; le grand hiérophante intervient.

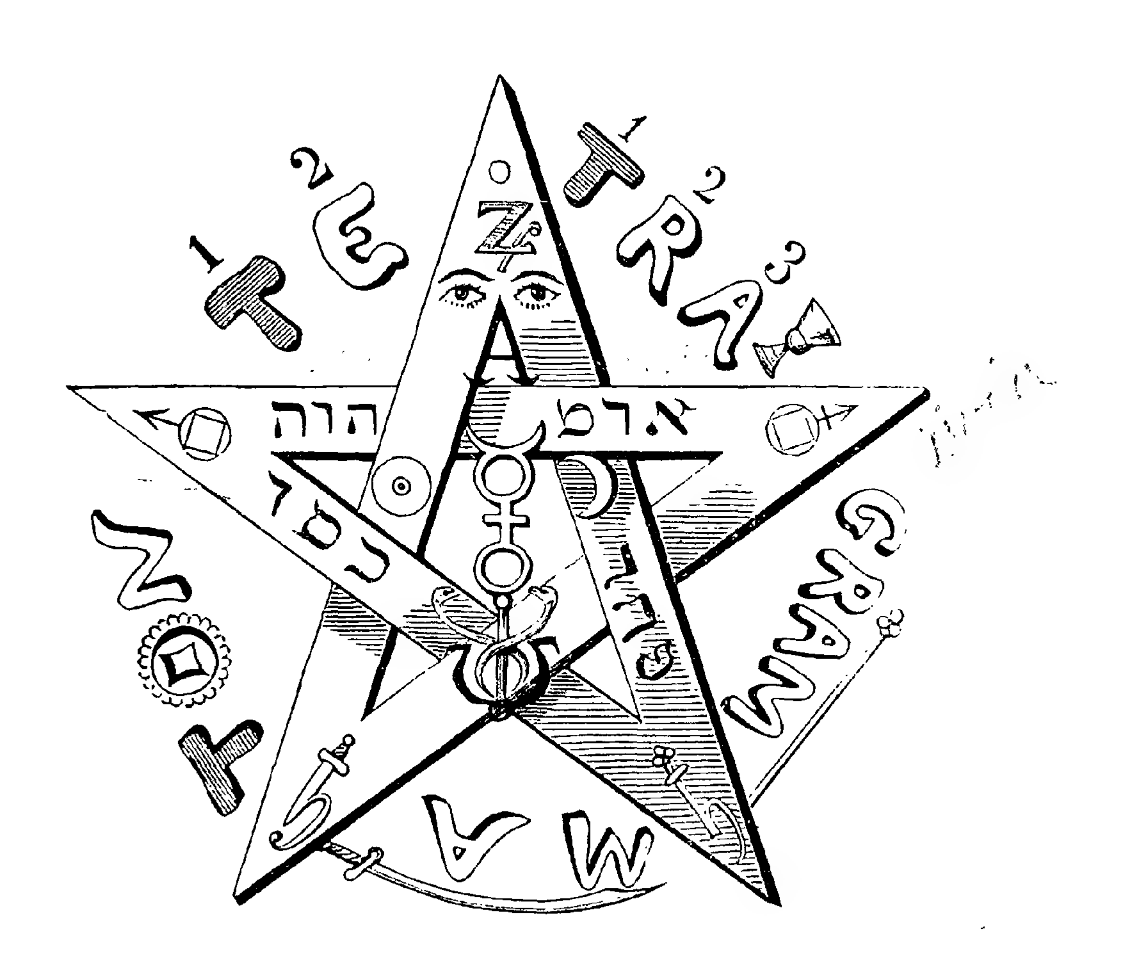
---

5 ה E.

LE PENTAGRAMME.

GÉBURAH.

ECCE.



Jusqu'ici nous avons exposé le dogme magique dans ce qu'il a de plus aride et de plus abstrait ; ici commencent les enchantements ; ici nous pouvons annoncer les prodiges et révéler les choses les plus cachées.

Le pentagramme exprime la domination de

l'esprit sur les éléments, et c'est par ce signe qu'on enchaîne les démons de l'air, les esprits du feu, les spectres de l'eau et les fantômes de la terre.

Armé de ce signe et convenablement disposé, vous pouvez voir l'infini à travers cette faculté qui est comme l'œil de votre âme, et vous vous ferez servir par des légions d'anges et des colonnes de démons.

Et d'abord posons des principes :

Il n'y a pas de monde invisible, il y a seulement plusieurs degrés de perfection dans les organes.

Le corps est la représentation grossière et comme l'écorce passagère de l'âme.

L'âme peut percevoir par elle-même, et sans l'entremise des organes corporels, au moyen de sa sensibilité et de son *diaphane*, les choses, soit spirituelles, soit corporelles, qui existent dans l'univers.

Spirituel et corporel sont des mots qui expriment seulement les degrés de ténuité ou de densité de la substance.

Ce qu'on appelle en nous l'imagination n'est que la propriété inhérente à notre âme de s'assimiler les images et les reflets contenus dans la lumière vivante, qui est le grand agent magnétique.

Ces images et ces reflets sont des révélations

quand la science intervient pour nous en révéler le corps ou la lumière. L'homme de génie diffère du rêveur et du fou en cela seulement que ses créations sont analogues à la vérité, tandis que celles des rêveurs et des fous sont des reflets perdus et des images égarées.

Ainsi, pour le sage, imaginer, c'est voir, comme, pour le magicien, parler, c'est créer.

On peut donc voir réellement et en vérité les démons, les âmes, etc., au moyen de l'imagination; mais l'imagination de l'adepte est diaphane, tandis que celle du vulgaire est opaque; la lumière de la vérité traverse l'une comme une fenêtre splendide, et se réfracte dans l'autre comme dans une masse vitreuse pleine de scories et de corps étrangers.

Ce qui contribue le plus aux erreurs du vulgaire et aux extravagances de la folie, ce sont les reflets des imaginations dépravées les unes dans les autres.

Mais le voyant sait de science certaine que les choses imaginées par lui sont vraies, et l'expérience confirme toujours ses visions.

Nous disons dans le *Rituel* par quels moyens on acquiert cette lucidité.

C'est au moyen de cette lumière que les vision-

naires statiques se mettent en communication avec tous les mondes, comme cela arrivait si fréquemment à Emmanuel Swedenborg, qui pourtant n'était pas parfaitement lucide, puisqu'il ne discernait pas les reflets des rayons, et mêlait souvent des rêves à ses plus admirables songes.

Nous disons songes parce que le songe est le résultat d'une extase naturelle et périodique qu'on appelle sommeil. Être en extase, c'est dormir; le somnambulisme magnétique est une reproduction et une direction de l'extase.

Les erreurs dans le somnambulisme sont occasionnées par les reflets du diaphane des personnes éveillées, et surtout du magnétiseur.

Le songe est la vision produite par la réfraction d'un rayon de vérité; le rêve est l'hallucination occasionnée par un reflet.

La tentation de saint Antoine, avec ses cauchemars et ses monstres, représente la confusion des reflets avec les rayons directs. Tant que l'âme lutte, elle est raisonnable; lorsqu'elle succombe à cette sorte d'ivresse envahissante, elle est folle.

Démêler le rayon direct et le séparer du reflet, telle est l'œuvre de l'initié.

Maintenant disons hautement que cette œuvre

s'est toujours accomplie par quelques hommes d'élite dans le monde; que la révélation par intuition est ainsi permanente, et qu'il n'y a pas de barrière infranchissable qui sépare les âmes, puisqu'il n'y a dans la nature ni brusque interruption ni murailles abruptes qui puissent séparer les esprits. Tout est transition et nuances, et, si l'on suppose la perfectibilité, sinon infinie, du moins indéfinie, des facultés humaines, on verra que tout homme peut arriver à tout voir, et par conséquent à tout savoir, du moins dans un cercle qu'il peut indéfiniment élargir.

Il n'y a pas de vide dans la nature, tout est peuplé.

Il n'y a pas de mort réelle dans la nature, tout est vivant.

« Voyez-vous cette étoile? disait Napoléon au cardinal Fesch. — Non, Sire. — Eh bien! moi, je la vois. » Et certainement il la voyait.

C'est pour cela qu'on accuse les grands hommes d'avoir été superstitieux : c'est qu'ils ont vu ce que le vulgaire ne voit pas.

Les hommes de génie diffèrent des simples voyants par la faculté qu'ils possèdent de faire *sentir* aux autres hommes ce qu'ils voient eux-

mêmes et de se faire *croire* par enthousiasme et par sympathie.

Ce sont les *médium* du Verbe divin.

Disons maintenant comment s'opère la vision.

Toutes les formes correspondent à des idées, et il n'y a pas d'idée qui n'ait sa forme propre et particulière.

La lumière primordiale, véhicule de toutes les idées, est la mère de toutes les formes et les transmet d'émanation en émanation, diminuées seulement ou altérées en raison de la densité des milieux.

Les formes secondaires sont des reflets qui retournent au foyer de la lumière émanée.

Les formes des objets, étant une modification de la lumière, restent dans la lumière où le reflet les renvoie. Aussi la lumière astrale ou le fluide terrestre que nous appelons le grand agent magique, est-il saturé d'images ou de reflets de toutes sortes que notre âme peut évoquer et soumettre à son *diaphane*, comme parlent les cabalistes. Ces images nous sont toujours présentes et sont seulement effacées par les empreintes plus fortes de la réalité pendant la veille, ou par les préoccupations de notre pensée, qui rendent notre imagina-

tion inattentive au panorama mobile de la lumière astrale. Quand nous dormons, ce spectacle se présente de lui-même à nous, et c'est ainsi que se produisent les rêves : rêves incohérents et vagues, si quelque volonté dominante ne reste active pendant le sommeil et ne donne, à l'insu même de notre intelligence, une direction au rêve, qui alors se transforme en songe.

Le magnétisme animal n'est autre chose qu'un sommeil artificiel produit par l'union, soit volontaire, soit forcée, de deux âmes dont l'une veille pendant que l'autre dort, c'est-à-dire dont l'une dirige l'autre dans le choix des reflets pour changer les rêves en songes et savoir la vérité au moyen des images.

Ainsi les somnambules ne vont pas réellement aux endroits où le magnétiseur les envoie; elles en évoquent les images dans la lumière astrale, et ne peuvent rien voir de ce qui n'existe pas dans cette lumière.

La lumière astrale a une action directe sur les nerfs, qui en sont les conducteurs dans l'économie animale, et qui la portent au cerveau ; aussi, dans l'état de somnambulisme, peut-on voir par les nerfs, et sans avoir besoin même de la lumière

rayonnante, le fluide astral étant une lumière latente, comme la physique a reconnu qu'il existe un calorique latent.

Le magnétisme à deux est sans doute une merveilleuse découverte ; mais le magnétisme d'un seul se rendant lucide à volonté et se dirigeant lui-même, c'est la perfection de l'art magique ; et le secret de ce grand œuvre n'est pas à trouver : il a été connu et pratiqué par un grand nombre d'initiés, et surtout par le célèbre Apollonius de Thiane, qui en a laissé une théorie, comme nous le verrons dans notre *Rituel.*

Le secret de la lucidité magnétique et la direction des phénomènes du magnétisme tiennent à deux choses : à l'harmonie des intelligences et à l'union parfaite des volontés dans une direction possible et déterminée par la science ; ceci est pour le magnétisme opéré entre plusieurs. Le magnétisme solitaire demande les préparations dont nous avons parlé dans notre premier chapitre, quand nous avons énuméré et fait voir dans toute leur difficulté les qualités requises pour être un véritable adepte.

Nous éclaircirons de plus en plus ce point important et fondamental dans les chapitres qui vont suivre.

Cet empire de la volonté sur la lumière astrale, qui est l'âme physique des quatre éléments, est figuré en magie par le pentagramme, dont nous avons placé la figure en tête de ce chapitre.

Aussi les esprits élémentaires sont-ils soumis à ce signe lorsqu'on l'emploie avec intelligence, et on peut, en le plaçant dans le cercle ou sur la table des évocations, les rendre dociles, ce qui s'appelle en magie les emprisonner.

Expliquons en peu de mots cette merveille. Tous les esprits crées communiquent entre eux par des signes et adhèrent tous à un certain nombre de vérités exprimées par certaines formes déterminées.

La perfection des formes augmente en raison du dégagement des esprits, et ceux qui ne sont pas appesantis par les chaînes de la matière reconnaissent à la première intuition si un signe est l'expression d'un pouvoir réel ou d'une volonté téméraire.

L'intelligence du sage donne donc de la valeur à son pantacle, comme sa science donne du poids à sa volonté, et les esprits comprennent immédiatement ce pouvoir.

Ainsi, avec le pentagramme, on peut forcer

les esprits à apparaître en songe, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, *en amenant eux-mêmes devant notre diaphane leur reflet, qui existe dans la lumière astrale, s'ils ont vécu, ou un reflet analogue à leur verbe spirituel, s'ils n'ont pas vécu sur la terre.* Ceci explique toutes les visions et démontre surtout pourquoi les morts apparaissent toujours aux voyants, soit tels qu'ils étaient sur la terre, soit tels qu'ils sont encore dans la tombe, jamais comme ils sont dans une existence qui échappe aux perceptions de notre organisme actuel.

Les femmes enceintes sont plus que d'autres sous l'influence de la lumière astrale, qui concourt à la formation de leur enfant, et qui leur présente sans cesse les réminiscences de formes dont elle est pleine. C'est ainsi que des femmes très vertueuses trompent par des ressemblances équivoques la malignité des observateurs. Elles impriment souvent à l'œuvre de leur mariage une image qui les a frappées en songe, et c'est ainsi que les mêmes physionomies se perpétuent de siècle en siècle.

L'usage cabalistique du pentagramme peut donc déterminer la figure des enfants à naître, et une femme initiée pourrait donner à son fils les traits de Nérée ou d'Achille, comme ceux de Louis XIV

ou de Napoléon. Nous en indiquons la manière dans notre *Rituel*.

Le pentagramme est ce qu'on nomme, en cabale, le signe du microcosme, ce signe dont Goëthe exalte la puissance dans le beau monologue de Faust :

« Ah! comme à cette vue tous mes sens ont tres-
» sailli! Je sens la jeune et sainte volupté de la vie
» bouillonner dans mes nerfs et dans mes veines.
» Était-il un Dieu celui qui traça ce signe qui
» apaise le vertige de mon âme, emplit de joie mon
» pauvre cœur, et, dans un élan mystérieux, dé-
» voile autour de moi les forces de la nature? Suis-
» je un Dieu? Tout me devient si clair; je vois
» dans ces simples traits la nature active se révéler
» à mon âme. Maintenant pour la première fois
» je reconnais la vérité de cette parole du sage :
» Le monde des esprits n'est pas fermé! Ton sens
» est obtus, ton cœur est mort. Debout! Baigne,
» ô adepte de la science, ta poitrine, encore enve-
» loppée d'un voile terrestre, dans les splendeurs
» du jour naissant! »

(Faust, 1re partie, scène 1re.)

C'est le 24 juillet de l'année 1854 que l'auteur

de ce livre, Eliphas Lévi, fit à Londres l'expérience de l'évocation par le pentagramme, après s'y être préparé par toutes les cérémonies qui sont marquées dans le Rituel (1). Le succès de cette expérience, dont nous donnons les raisons et les détails au 13e chapitre du Dogme et les Cérémonies au 13e du Rituel, établit un nouveau fait pathologique que les hommes de vraie science admettront sans peine. L'expérience réitérée jusqu'à trois fois donna des résultats vraiment extraordinaires, mais positifs et sans aucun mélange d'hallucination. Nous invitons les incrédules à faire un essai consciencieux et raisonné avant de hausser les épaules et de sourire.

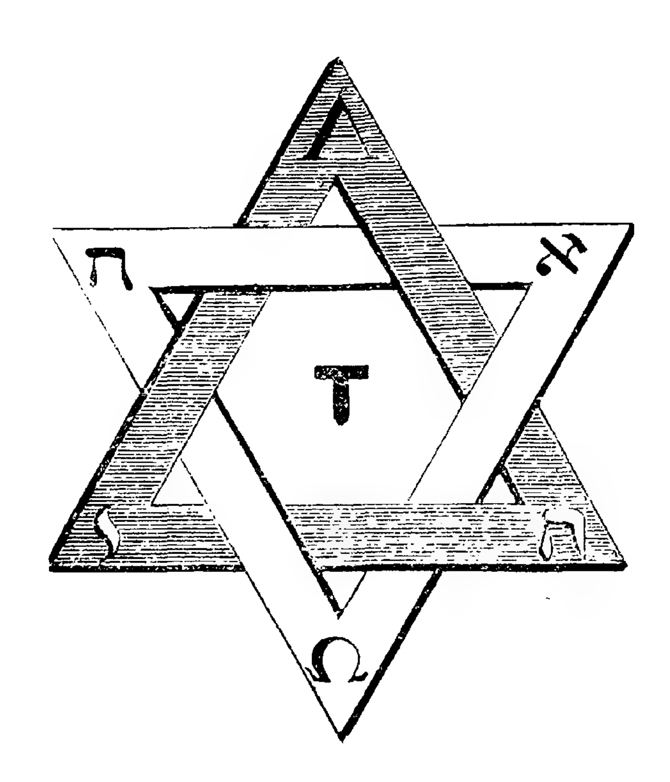
La figure du pentagramme, perfectionnée d'après la science, et qui a servi à l'auteur pour cette épreuve, est celle qui se trouve au commencement de ce chapitre, et qu'on ne trouve aussi complète ni dans les clavicules de Salomon, ni dans les calendriers magiques de Tycho-Brahé et de Duchenteau.

Observons seulement que l'usage du pentagramme est très dangereux pour les opérateurs qui

(1) Voir le Rituel, chapitre 13.

n'en ont pas la complète et parfaite intelligence. La direction des pointes de l'étoile n'est pas arbitraire, et peut changer le caractère de toute l'opération, comme nous l'expliquerons dans le Rituel.

Paracelse, ce novateur en magie qui a surpassé tous les autres initiés par les succès de réalisation obtenus par lui seul, affirme que toutes les figures magiques et tous les signes cabalistiques des pantacles auxquels obéissent les esprits se réduisent à deux, qui sont la synthèse de tous les autres : le signe du macrocosme ou du sceau de Salomon, dont nous avons déjà donné la figure, que nous reproduisons ici,



et celui du microcosme, plus puissant encore que le premier, c'est-à-dire le pentagramme, dont il donne, dans sa philosophie occulte, une minutieuse description.

Si l'on demande comment un signe peut avoir tant de puissance sur les esprits, nous demanderons à notre tour pourquoi le monde chrétien s'est prosterné devant le signe de la croix. Le signe n'est rien par lui-même et n'a de force que par le dogme dont il est le résumé et le Verbe. Or un signe qui résume en les exprimant toutes les forces occultes de la nature, un signe qui a toujours manifesté aux esprits élémentaires et autres une puissance supérieure à leur nature, les frappe naturellement de respect et de crainte et les force d'obéir, par l'empire de la science et de la volonté sur l'ignorance et la faiblesse.

C'est aussi par le pentagramme qu'on mesure les proportions exactes du grand et unique athanor nécessaire à la confection de la pierre philosophale et à l'accomplissement du grand œuvre. L'alambic le plus parfait qui puisse élaborer la quintessence est conforme à cette figure, et la quintessence elle-même est figurée par le signe du pentagramme,

---

6 ו F.

L'ÉQUILIBRE MAGIQUE.

TIPHERET.

UNCUS.

L'intelligence suprême est nécessairement raisonnable. Dieu, en philosophie, peut n'être qu'une hypothèse, mais c'est une hypothèse imposée par le bon sens à la raison humaine. Personnifier la raison absolue, c'est déterminer l'idéal divin.

Nécessité, liberté et raison, voilà le grand et suprême triangle des cabalistes, qui nomment la raison Keter, la nécessité Chocmah et la liberté Binah, dans leur premier ternaire divin.

Fatalité, volonté et puissance, tel est le ternaire magique qui, dans les choses humaines, correspond au triangle divin.

La fatalité, c'est l'enchaînement inévitable des effets et des causes dans un ordre donné.

La volonté, c'est la faculté directrice des forces intelligentes pour concilier la liberté des personnes avec la nécessité des choses.

Le pouvoir, c'est le sage emploi de la volonté,

qui fait servir la fatalité même à l'accomplissement des désirs du sage.

Lorsque Moïse frappe le rocher, il ne crée pas la source d'eau, il la révèle au peuple, parce qu'une science occulte la lui a révélée à lui-même au moyen de la baguette divinatoire.

Il en est ainsi de tous les miracles de la magie : une loi existe, le vulgaire l'ignore, l'initié s'en sert.

Les lois occultes sont souvent diamétralement opposées aux idées communes. Ainsi, par exemple, le vulgaire croit à la sympathie des semblables et à la guerre des contraires; c'est la loi opposée qui est la vraie.

On disait autrefois : la nature a horreur du vide; il fallait dire : la nature est amoureuse du vide, si le vide n'était, en physique, la plus absurde des fictions.

Le vulgaire prend habituellement en toutes choses l'ombre pour la réalité. Il tourne le dos à la lumière et se mire dans l'obscurité qu'il projette lui-même.

Les forces de la nature sont à la disposition de celui qui sait leur résister. Êtes vous assez maître de vous-même pour n'être jamais ivre, vous dis-

posez de la terrible et fatale puissance de l'ivresse. Si vous voulez enivrer les autres, donnez-leur envie de boire, mais ne buvez pas.

Celui-là dispose de l'amour des autres qui est maître du sien. Voulez-vous posséder, ne vous donnez pas.

Le monde est aimanté de la lumière du soleil, et nous sommes aimantés de la lumière astrale du monde. Ce qui s'opère dans le corps de la planète se répète en nous. Il y a en nous trois mondes analogues et hiérarchiques, comme dans la nature entière.

L'homme est le microcosme ou petit monde, et, suivant le dogme des analogies, tout ce qui est dans le grand monde se reproduit dans le petit. Il y a donc en nous trois centres d'attraction et de projection fluidique : le cerveau, le cœur ou l'épigastre et l'organe génital. Chacun de ces organes est unique et double, c'est-à-dire qu'on y retrouve l'idée du ternaire. Chacun de ces organes attire d'un côté et repousse de l'autre. C'est au moyen de ces appareils que nous nous mettons en communication avec le fluide universel, transmis en nous par le système nerveux. Ce sont aussi ces trois centres qui sont le siége de la triple opération

magnétique, comme nous l'expliquerons ailleurs.

Lorsque le mage est parvenu à la lucidité, soit par l'intermédiaire d'une pythonisse ou somnambule, soit par ses propres efforts, il communique et dirige à volonté des vibrations magnétiques dans toute la masse de la lumière astrale, dont il devine les courants à l'aide de la baguette magique, qui est une baguette divinatoire perfectionnée. Au moyen de ces vibrations, il influence le système nerveux des personnes soumises à son action, précipite ou suspend les courants de la vie, calme ou tourmente, guérit ou rend malade, tue enfin ou ressuscite..... Mais ici nous nous arrêtons devant le sourire de l'incrédulité. Laissons-lui le triomphe facile de nier ce qu'elle ne sait pas.

Nous démontrerons plus tard que la mort est toujours précédée d'un sommeil léthargique et ne s'opère que par degrés; que la résurrection en certains cas est possible, que la léthargie est une mort réelle, mais inachevée, et que beaucoup de morts achèvent de mourir après leur inhumation. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans ce chapitre. Nous disons donc qu'une volonté lucide peut agir sur la masse de la lumière astrale, et, avec le concours d'autres volontés qu'elle absorbe et

qu'elle entraîne, déterminer de grands et irrésistibles courants. Disons aussi que la lumière astrale se condense ou se raréfie, suivant que les courants l'accumulent plus ou moins à certains centres. Lorsqu'elle manque de l'énergie suffisante pour alimenter la vie, il s'ensuit des maladies de décomposition subite, qui font le désespoir de la médecine. Le choléra-morbus, par exemple, n'a point d'autre cause, et les colonnes d'animalcules observées ou supposées par certains savants en peuvent être l'effet plutôt que la cause. Il faudrait donc traiter le choléra par l'insufflation, si, dans un pareil traitement, l'opérateur ne s'exposait à faire avec le patient un échange trop redoutable pour le premier.

Tout effort intelligent de volonté est une proection de fluide ou de lumière humaine, et ici il importe de distinguer la lumière humaine de la lumière astrale, et le magnétisme animal du magnétisme universel.

En nous servant du mot fluide, nous employons une expression reçue, et nous cherchons à nous faire comprendre par ce moyen; mais nous sommes loin de décider que la lumière latente soit un fluide. Tout nous porterait, au contraire, à préfé-

rer, dans l'explication de cet être phénoménal, le système des vibrations. Quoi qu'il en soit, cette lumière, étant l'instrument de la vie, se fixe naturellement à tous les centres vivants; elle s'attache au noyau des planètes comme au cœur de l'homme (et par le cœur nous entendons, en magie, le grand sympathique), mais elle s'identifie à la vie propre de l'être qu'elle anime, et c'est par cette propriété d'assimilation sympathique qu'elle se partage sans confusion. Ainsi elle est terrestre dans ses rapports avec le globe de la terre, et exclusivement humaine dans ses rapports avec les hommes.

C'est pour cela que l'électricité, le calorique, la lumière et l'aimantation produits par les moyens physiques ordinaires non-seulement ne produisent pas, mais tendent, au contraire, à neutraliser les effets du magnétisme animal. La lumière astrale, subordonnée à un mécanisme aveugle et procédant des centres donnés d'autotélie, est une lumière morte et opère mathématiquement suivant les impulsions données ou suivant des lois fatales; la lumière humaine, au contraire, n'est fatale que chez l'ignorant qui fait des tentatives au hasard; chez le voyant, elle est subordonnée à l'intelligence, soumise à l'imagination et dépendante de la volonté.

C'est cette lumière qui, projetée sans cesse par notre volonté, forme ce que Swedenborg appelle les atmosphères personnelles. Le corps absorbe ce qui l'environne et rayonne sans cesse en projetant ses miasmes et ses molécules invisibles; il en est de même de l'esprit, en sorte que ce phénomène, nommé par quelques mystiques le *respir*, a réellement l'influence qu'on lui attribue, soit au physique, soit au moral. Il est réellement contagieux de respirer le même air que les malades, et de se trouver dans le cercle d'attraction et d'expansion des méchants.

Lorsque l'atmosphère magnétique de deux personnes est tellement équilibrée que l'attractif de l'une aspire l'expansion de l'autre, il se produit un attrait qu'on nomme la sympathie; alors l'imagination, évoquant à elle tous les rayons ou tous les reflets analogues à ce qu'elle éprouve, se fait un poëme de désirs qui entraînent la volonté, et, si les personnes sont de sexes différents, il se produit en elles ou le plus souvent dans la plus faible des deux, une ivresse complète de lumière astrale, qu'on appelle la passion proprement dite ou l'amour.

L'amour est un des grands instruments du pouvoir magique; mais il est formellement interdit au

magiste, du moins comme ivresse ou comme passion. Malheur au Samson de la cabale, s'il se laisse endormir par Dalila ! L'Hercule de la science qui change son sceptre royal contre le fuseau d'Omphale sentira bientôt les vengeances de Déjanire, et il ne lui restera que le bûcher du mont Œta pour échapper aux étreintes dévorantes de la tunique de Nessus. L'amour sexuel est toujours une illusion, puisque c'est le résultat d'un mirage imaginaire. La lumière astrale est le séducteur universel figuré par le serpent de la Genèse. Cet agent subtil, toujours actif, toujours luxuriant de séve, toujours fleuri de rêves séduisants et de douces images ; cette force aveugle par elle-même et subordonnée à toutes les volontés, soit pour le bien, soit pour le mal ; ce *circulus* toujours renaissant d'une vie indomptée qui donne le vertige aux imprudents ; cet esprit corporel, ce corps igné, cet éther impalpable et présent partout ; cette immense séduction de la nature, comment la définir tout entière et comment qualifier son action ? Indifférente en quelque sorte par elle-même, elle se prête au bien comme au mal ; elle porte la lumière et propage les ténèbres ; on peut également la nommer Lucifer ou Lucifuge : c'est un serpent, mais c'est aussi une

auréole ; c'est un feu, mais il peut aussi bien appartenir aux tourments de l'enfer qu'aux offrandes d'encens promises au ciel. Pour s'emparer de lui, il faut, comme la femme prédestinée, lui mettre le pied sur la tête.

Ce qui correspond à la femme cabalistique, dans le monde élémentaire, c'est l'eau, et ce qui correspond au serpent, c'est le feu. Pour dompter le serpent, c'est-à-dire pour dominer le cercle de la lumière astrale, il faut parvenir à se mettre hors de ses courants, c'est-à-dire à s'isoler. C'est pour cela qu'Apollonius de Thyane s'enveloppait entièrement dans un manteau de laine fine sur lequel il posait ses pieds, et qu'il ramenait sur sa tête ; puis il arrondissait en demi-cercle sa colonne vertébrale, et fermait les yeux après avoir accompli certains rites qui devaient être des passes magnétiques et des paroles sacramentelles ayant pour but de fixer l'imagination et de déterminer l'action de la volonté. Le manteau de laine est d'un grand usage en magie, et c'est le véhicule ordinaire des sorciers qui vont au sabbat, ce qui prouve que les sorciers n'allaient pas réellement au sabbat, mais que le sabbat venait trouver les sorciers isolés dans leur manteau et apportait à leur *translucide* les images

analogues à leurs préoccupations magiques, mêlées aux reflets de tous les actes du même genre qui s'étaient accomplis avant eux dans le monde.

Ce torrent de la vie universelle est aussi figuré dans les dogmes religieux par le feu expiatoire de l'enfer. C'est l'instrument de l'initiation, c'est le monstre à dompter, c'est l'ennemi à vaincre ; c'est lui qui envoie à nos évocations et aux conjurations de la goëtie tant de larves et de fantômes ; c'est en lui que se conservent toutes les formes dont le fantastique et fortuit assemblage peuple nos cauchemars de si abominables monstres. Se laisser entraîner à la dérive par ce fleuve qui tournoie, c'est tomber dans les abîmes de la folie, plus effrayants que ceux de la mort ; chasser les ombres de ce chaos et lui faire donner des formes parfaites à nos pensées, c'est être homme de génie, c'est créer, c'est avoir triomphé de l'enfer !

La lumière astrale dirige les instincts des animaux et livre bataille à l'intelligence de l'homme qu'elle tend à pervertir par le luxe de ses reflets et le mensonge de ses images, action fatale et nécessaire que dirigent et rendent plus funeste encore les esprits élémentaires et les âmes en peine, dont les volontés inquiètes cherchent des sympathies

dans nos faiblesses, et nous tentent moins pour nous perdre que pour se faire des amis.

Ce livre des consciences, qui, suivant le dogme chrétien, doit être manifesté au dernier jour, n'est autre que la lumière astrale dans laquelle se conservent les impressions de tous les verbes, c'est-à-dire de toutes les actions et de toutes les formes. Nos actes modifient notre *respir magnétique* de telle sorte qu'un voyant peut dire, en s'approchant d'une personne pour la première fois, si cette personne est innocente ou coupable, et quels sont ses vertus ou ses crimes. Cette faculté, qui appartient à la divination, était appelée par les mystiques chrétiens de la primitive Église le discernement des esprits.

Les personnes qui renoncent à l'empire de la raison et qui aiment à égarer leur volonté à la poursuite des reflets de la lumière astrale sont sujettes à des alternatives de fureur et de tristesse qui ont fait imaginer toutes les merveilles de la possession du démon ; il est vrai qu'au moyen de ces reflets, les esprits impurs peuvent agir sur de pareilles âmes, s'en faire des instruments dociles et s'habituer même à tourmenter leur organisme, dans lequel ils viennent résider par *obsession* ou par

embryonnat. Ces mots cabalistiques sont expliqués dans le livre hébreu de la *Révolution des âmes*, dont notre chapitre treizième contiendra l'analyse succincte.

Il est donc extrêmement dangereux de se jouer des mystères de la magie ; il est surtout souverainement téméraire d'en pratiquer les rites par curiosité, par essai et comme pour tenter les puissances supérieures. Les curieux qui, sans être adeptes, se mêlent d'évocations ou de magnétisme occulte, ressemblent à des enfants qui joueraient avec du feu près d'un baril de poudre fulminante : ils seront tôt ou tard les victimes de quelque terrible explosion.

Pour s'isoler de la lumière astrale, il ne suffit pas de s'entourer d'étoffe de laine, il faut encore et surtout avoir imposé une quiétude absolue à son esprit et à son cœur, être sorti du domaine des passions et s'être assuré de la persévérance dans les actes spontanés d'une volonté inflexible. Il faut aussi réitérer souvent les actes de cette volonté, car, comme nous le verrons dans l'introduction du Rituel, la volonté ne s'assure d'elle-même que par des actes, comme les religions n'ont d'empire et de durée que par leurs cérémonies et leurs rites.

Il existe des substances enivrantes qui, en exal-

tant la sensibilité nerveuse, augmentent la puissance des représentations, et par conséquent des séductions astrales; par les mêmes moyens, mais suivant une direction contraire, on peut épouvanter et troubler les esprits. Ces substances, magnétiques par elles-mêmes et magnétisées encore par les praticiens, sont ce qu'on appelle des philtres ou des breuvages enchantés. Mais nous n'aborderons pas cette dangereuse application de la magie, que Cornelius Agrippa lui-même traite de magie empoisonneuse. Il n'existe plus, il est vrai, de bûchers pour les sorciers, mais il y a toujours et plus que jamais des peines portées contre les malfaiteurs. Bornons-nous donc à constater, dans l'occasion, la réalité de cette puissance.

Pour disposer de la lumière astrale, il faut aussi en comprendre la double vibration et connaître la balance des forces qu'on appelle l'équilibre magique, et qu'on exprime, en cabale, par le senaire.

Cet équilibre, considéré dans sa cause première, c'est la volonté de Dieu; dans l'homme, c'est la liberté; dans la matière, c'est l'équilibre mathématique.

L'équilibre produit la stabilité et la durée.

La liberté enfante l'immortalité de l'homme, et la volonté de Dieu met en œuvre les lois de l'éternelle raison. L'équilibre dans les idées c'est la sagesse, dans les forces c'est la puissance. L'équilibre est rigoureux. Qu'on observe la loi, il est; qu'on la viole, si légèrement que ce soit, il n'est plus.

C'est pour cela que rien n'est inutile ni perdu. Toute parole et tout mouvement sont pour ou contre l'équilibre, pour ou contre la vérité : car l'équilibre représente la vérité, qui se compose du pour et du contre conciliés, ou du moins équilibrés ensemble.

Nous disons dans l'introduction au Rituel comment l'équilibre magique doit se produire, et pourquoi il est nécessaire au succès de toutes les opérations.

La toute-puissance, c'est la liberté la plus absolue. Or la liberté absolue ne saurait exister sans un équilibre parfait. L'équilibre magique est donc une des conditions premières du succès dans les opérations de la science, et on doit le chercher même dans la chimie occulte, en apprenant à combiner les contraires sans les neutraliser l'un par l'autre.

C'est par l'équilibre magique qu'on explique le

grand et antique mystère de l'existence et de la nécessité relative du mal.

Cette nécessité relative donne, en magie noire, la mesure de la puissance des démons ou esprits impurs, auxquels les vertus qui se pratiquent sur la terre donnent plus de fureur, et en apparence même plus de force.

Aux époques où les saints et les anges font ouvertement des miracles, les sorciers et les diables font à leur tour des merveilles et des prodiges.

C'est la rivalité qui fait souvent le succès : on s'appuie toujours sur ce qui résiste.

---

7 ז G.

L'ÉPÉE FLAMBOYANTE.

NETSAH.

GLADIUS.

Le septénaire est le nombre sacré dans toutes les théogonies et dans tous les symboles, parce qu'il est composé du ternaire et du quaternaire.

Le nombre sept représente le pouvoir magique dans toute sa force ; c'est l'esprit assisté de toutes les puissances élémentaires ; c'est l'âme servie par la nature, c'est le *sanctum regnum* dont il est parlé dans les Clavicules de Salomon, et qui est représenté dans le Tarot par un guerrier couronné portant un triangle sur sa cuirasse, et debout sur un cube, auxquels sont attelés deux sphynx, l'un blanc et l'autre noir, qui tirent en sens contraire et détournent la tête en se regardant.

Ce guerrier est armé d'une épée flamboyante, et tient de l'autre main un sceptre surmonté d'un triangle et d'une boule.

Le cube, c'est la pierre philosophale, les sphynx sont les deux forces du grand agent, correspon–

dantes à Jakin et à Bohas, qui sont les deux colonnes du temple ; la cuirasse, c'est la science des choses divines qui rend le sage invulnérable aux atteintes humaines; le sceptre, c'est la baguette magique ; l'épée flamboyante, c'est le signe de la victoire sur les vices, qui sont au nombre de sept, comme les vertus; les idées de ces vertus et de ces vices étaient figurées par les anciens sous les symboles des sept planètes connues alors.

Ainsi la foi, cette aspiration à l'infini, cette noble confiance en soi-même, soutenue par la croyance en toutes les vertus, la foi, qui dans les natures faibles peut dégénérer en orgueil, était représentée par le Soleil ; l'espérance, ennemie de l'avarice, par la Lune ; la charité, opposée à la luxure, par Vénus, la brillante étoile du matin et du soir ; la force, supérieure à la colère, par Mars ; la prudence, opposée à la paresse, par Mercure ; la tempérance, opposée à la gourmandise, par Saturne, à qui l'on donne une pierre à manger à la place de ses enfants ; et la justice, enfin, opposée à l'envie, par Jupiter, vainqueur des Titans. Tels sont les symboles que l'astrologie emprunte au culte hellénique. Dans la cabale des Hébreux, le Soleil représente l'ange de lumière ; la Lune, l'ange

des aspirations et des rêves; Mars, l'ange exterminateur; Vénus, l'ange des amours; Mercure, l'ange civilisateur; Jupiter, l'ange de puissance; Saturne, l'ange des solitudes. On les nomme aussi Michaël, Gabriel, Samaël, Anaël, Raphaël, Zachariel et Orifiel.

Ces puissances dominatrices des âmes se partagent la vie humaine par périodes, que les astrologues mesuraient sur les révolutions des planètes correspondantes.

Mais il ne faut pas confondre l'astrologie cabalistique avec l'astrologie judiciaire. Nous expliquerons cette distinction. L'enfance est vouée au Soleil, l'adolescence à la Lune, la jeunesse à Mars et Vénus, la virilité à Mercure, l'âge mûr à Jupiter, et la vieillesse à Saturne. Or l'humanité tout entière vit sous des lois de développement analogues à celles de la vie individuelle. C'est sur cette base que Trithème établit sa clavicule prophétique des sept esprits dont nous parlerons ailleurs, et au moyen de laquelle on peut, en suivant les proportions analogiques des événements successifs, prédire avec certitude les grands événements futurs, et fixer d'avance, de période en période, les destinées des peuples et du monde.

Saint Jean, dépositaire de la doctrine secrète du Christ, a consigné cette doctrine dans le livre cabalistique de l'Apocalypse, qu'il représente fermé de sept sceaux. On y retrouve les sept génies des mythologies anciennes, avec les coupes et les épées du Tarot. Le dogme caché sous ces emblèmes est la pure cabale, déjà perdue par les Pharisiens à l'époque de la venue du Sauveur; les tableaux qui se succèdent dans cette merveilleuse épopée prophétique sont autant de pantacles dont le ternaire, le quaternaire, le septénaire et le duodénaire sont les clefs. Les figures hiéroglyphiques en sont analogues à celles du livre d'Hermès ou de la Genèse d'Hénoch, pour nous servir du titre hasardé qui exprime seulement l'opinion personnelle du savant Guillaume Postel.

Le chérub ou taureau symbolique que Moïse place à la porte du monde édénique, et qui tient à la main une épée flamboyante, est un sphinx ayant un corps de taureau et une tête humaine; c'est l'antique sphinx assyrien, dont le combat et la victoire de Mithra étaient l'analyse hiéroglyphique. Ce sphinx armé représente la loi du mystère qui veille à la porte de l'initiation pour en écarter les profanes. Voltaire, qui ne savait rien de tout cela,

a beaucoup ri de voir un bœuf tenir une épée. Qu'aurait-il dit s'il avait visité les ruines de Memphis et de Thèbes, et qu'aurait eu à répondre à ses petits sarcasmes, tant goûtés en France, cet écho des siècles passés qui dort dans les sépulcres de Psamétique et de Ramsès?

Le chérub de Moïse représente aussi le grand mystère magique, dont le septénaire exprime tous les éléments, sans en donner toutefois le dernier mot. Ce *verbum inenarrabile* des sages de l'école d'Alexandrie, ce mot que les cabalistes hébreux écrivent יהוה et traduisent par אראריתא, exprimant ainsi la triplicité du principe secondaire, le dualisme des moyens et l'unité tant du premier principe que de la fin, puis aussi l'alliance du ternaire avec le quaternaire dans un mot composé de quatre lettres, qui forment sept au moyen d'une triple et d'une double répétition ; ce mot se prononce Ararita.

La vertu du septénaire est absolue en magie, car le nombre est décisif en toutes choses ; aussi toutes les religions l'ont-elles consacré dans leurs rites. La septième année chez les Juifs était jubilaire ; le septième jour est consacré au repos et à la prière ; il y a sept sacrements, etc.

Les sept couleurs du prisme, les sept notes de la musique, correspondent aussi aux sept planètes des anciens, c'est-à-dire aux sept cordes de la lyre humaine. Le ciel spirituel n'a jamais changé, et l'astrologie est restée plus invariable que l'astronomie. Les sept planètes, en effet, ne sont autre chose que des symboles hiéroglyphiques du clavier de nos affections. Faire des talismans du Soleil, de la Lune ou de Saturne, c'est attacher magnétiquement sa volonté à des signes qui correspondent aux principales puissances de l'âme; consacrer quelque chose à Vénus ou à Mercure, c'est magnétiser cette chose dans une intention directe, soit de plaisir, soit de science ou de profit. Les métaux, les animaux, les plantes et les parfums analogues, sont en cela nos auxiliaires. Les sept animaux magiques sont: parmi les oiseaux correspondant au monde divin, le cygne, la chouette, le vautour, la colombe, la cigogne, l'aigle et la huppe; parmi les poissons correspondant au monde spirituel ou scientifique, le phoque, l'œlurus, le lucius, le thimallus, le mugil, le dauphin, et la sépia ou sèche; parmi les quadrupèdes correspondant au monde naturel, ce sont le lion, le chat, le loup, le bouc, le singe, le cerf et la taupe. Le sang, la

graisse, le foie et le fiel de ces animaux, servent pour les enchantements; leur cervelle se combine avec les parfums des planètes, et il est reconnu par la pratique des anciens qu'ils possèdent des vertus magnétiques correspondant aux sept influences planétaires.

Les talismans des sept esprits se font soit sur les pierres précieuses, tels que le carbunculus, le cristal, le diamant, l'émeraude, l'agate, le saphir et l'onix; soit sur les métaux, comme l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le mercure fixé, l'étain et le plomb. Les signes cabalistiques des sept esprits sont : pour le Soleil, un serpent à tête de lion ; pour la Lune, un globe coupé par deux croissants ; pour Mars, un dragon mordant la garde d'une épée; pour Vénus, un lingam; pour Mercure, le caducée hermétique et le cynocéphale; pour Jupiter, le pentagramme flamboyant dans les serres ou au bec d'un aigle; pour Saturne, un vieillard boiteux ou un serpent enlacé autour de la pierre héliaque. On retrouve tous ces signes sur les pierres gravées des anciens, et particulièrement sur les talismans des époques gnostiques connus sous le nom d'Abraxas. Dans la collection des talismans de Paracelse, Jupiter est représenté par un prêtre en cos-

tume ecclésiastique, et dans le tarot il est figuré par un grand hiérophante coiffé de la tiare à trois diadèmes, tenant en main la croix à trois étages, formant le triangle magique et représentant à la fois le sceptre et la clef des trois mondes.

En réunissant tout ce que nous avons dit de l'unité du ternaire et du quaternaire, on aura tout ce qui nous resterait à dire du septénaire, cette grande et complète unité magique, composée de quatre et de trois (1).

(1) Voir, pour les plantes et les couleurs du septénaire employées aux usages magnétiques, le savant ouvrage de M. Ragon sur la Maçonnerie occulte.

8 ח H.

LA RÉALISATION.

HOD.

VIVENS.

Les causes se révèlent par les effets, et les effets sont proportionnels aux causes. Le verbe divin, le mot unique, le tétragramme, s'est affirmé par la création quaternaire. La fécondité humaine prouve la fécondité divine ; le jod du nom divin est la virilité éternelle du premier principe. L'homme a compris qu'il était fait à l'image de Dieu lorsqu'il a compris Dieu en agrandissant, jusqu'à l'infini, l'idée qu'il se fait de lui-même.

En comprenant Dieu comme l'homme infini, l'homme s'est dit à lui-même : Je suis le Dieu fini.

La magie diffère du mysticisme en ce qu'elle ne juge *à priori* qu'après avoir établi *à posteriori* la base même de ses jugements, c'est-à-dire qu'après avoir compris la cause par les effets contenus dans l'énergie même de la cause, au moyen de la loi universelle de l'analogie ; aussi dans les sciences



occultes tout est réel, et les théories ne s'établissent que sur les bases de l'expérience. Ce sont les réalités qui constituent les proportions de l'idéal, et le mage n'admet comme certain dans le domaine des idées que ce qui est démontré par la réalisation. En d'autres termes, ce qui est vrai dans la cause se réalise dans l'effet. Ce qui ne se réalise pas n'est pas. La réalisation de la parole, c'est le verbe proprement dit. Une pensée se réalise en devenant parole; elle se réalise par les signes, par les sons et par les figures des signes : c'est là le premier dégré de réalisation. Puis elle s'imprime dans la lumière astrale au moyen des signes de l'écriture ou de la parole ; elle influence d'autres esprits en se reflétant sur eux ; se réfracte en traversant le diaphane des autres hommes, y prend des formes et des proportions nouvelles, puis se traduit en actes et modifie la société et le monde : c'est là le dernier degré de réalisation. Les hommes qui naissent dans un monde modifié par une idée en apportent avec eux l'empreinte, et c'est ainsi que le verbe se fait chair. L'empreinte de la désobéissance d'Adam, conservée dans la lumière astrale, n'a pu être effacée que par l'empreinte plus forte de l'obéissance du Sauveur, et c'est ainsi qu'on peut

expliquer le péché originel et la rédemption dans un sens naturel et magique.

La lumière astrale ou l'âme du monde était l'instrument de la toute-puissance d'Adam, puis est devenue l'instrument de son supplice, après avoir été corrompue et troublée par son péché, qui a mêlé un reflet impur aux images primitives qui composaient, pour son imagination encore vierge, le livre de la science universelle.

La lumière astrale, figurée dans les anciens symboles par le serpent qui se mord la queue, représente tour à tour la malice et la prudence, le temps et l'éternité, le tentateur et le Rédempteur. C'est que cette lumière, étant le véhicule de la vie, peut servir d'auxiliaire au bien comme au mal, et peut être prise pour la forme ignée de Satan comme pour le corps du Saint-Esprit. C'est l'arme universelle de la bataille des anges, et elle alimente aussi bien les flammes de l'enfer que la foudre de saint Michel. On pourrait la comparer à un cheval d'une nature analogue à celle qu'on attribue au caméléon, et qui refléterait toujours l'armure de son cavalier.

La lumière astrale est la réalisation ou la forme de la lumière intellectuelle, comme celle-ci est

la réalisation ou la forme de la lumière divine.

Le grand initiateur du christianisme, comprenant que la lumière astrale était surchargée des reflets impurs de la débauche romaine, voulut séparer ses disciples de la sphère ambiante des reflets et les rendre uniquement attentifs à la lumière intérieure, afin qu'au moyen d'une foi commune ils pussent communiquer ensemble par de nouveaux cordons magnétiques qu'il nomma grâce, et vaincre ainsi les courants débordés du magnétisme universel, auquel il donnait les noms de diable et de Satan, pour en exprimer la putréfaction. Opposer un courant à un courant, c'est renouveler la puissance de la vie fluidique. Aussi les révélateurs n'ont-ils guère fait que deviner par la justesse de leurs calculs l'heure propre aux réactions morales.

La loi de réalisation produit ce que nous appelons le *respir* magnétique, dont s'imprègnent les objets et les lieux, ce qui leur communique une influence conforme à nos volontés dominantes, surtout à celles qui sont confirmées et réalisées par des actes. En effet, l'agent universel, ou la lumière astrale latente, cherche toujours l'équilibre ; il emplit le vide et aspire le plein, ce qui rend le vice contagieux comme certaines maladies physiques, et sert

puissamment au prosélytisme de la vertu. C'est pour cela que la cohabitation avec des êtres antipathiques est un supplice; c'est pour cela que les reliques, soit des saints, soit des grands scélérats, peuvent produire des effets merveilleux de conversion ou de perversion subite; c'est pour cela que l'amour sexuel se produit souvent par un souffle ou par un contact, et non-seulement par le contact de la personne même, mais au moyen des objets qu'elle a touchés ou magnétisés sans le savoir.

L'âme aspire et respire exactement comme le corps. Elle aspire ce qu'elle croit du bonheur, et respire des idées qui résultent de ses sensations intimes. Les âmes malades ont mauvaise haleine et vicient leur atmosphère morale, c'est-à-dire mêlent à la lumière astrale qui les pénètre des reflets impurs et y établissent des courants délétères. On est étonné souvent d'être assailli, en société, de pensées mauvaises qu'on n'avait pas crues possibles, et l'on ne sait pas qu'on les doit à quelque voisinage morbide. Ce secret est d'une grande importance, car il conduit à la manifestation des consciences, un des pouvoirs les plus incontestables et les plus terribles de l'art magique.

Le *respir* magnétique produit autour de l'âme

un rayonnement dont elle est le centre, et elle s'entoure du reflet de ses œuvres, qui lui font un ciel ou un enfer. Il n'y a pas d'actes solitaires et il ne saurait y avoir d'actes cachés; tout ce que nous voulons réellement, c'est-à-dire tout ce que nous confirmons par nos actes, reste écrit dans la lumière astrale, où se conservent nos reflets; ces reflets influencent continuellement notre pensée par l'entremise du diaphane, et c'est ainsi qu'on devient et qu'on reste l'enfant de ses œuvres.

La lumière astrale, transformée en lumière humaine au moment de la conception, est la première enveloppe de l'âme, et, en se combinant avec les fluides les plus subtils, elle forme le corps éthéré ou le fantôme sidéral dont parle Paracelse dans sa philosophie d'intuition (*Philosophia sagax*). Ce corps sidéral, en se dégageant à la mort, attire à lui et conserve longtemps, par la sympathie des homogènes, les reflets de la vie passée; si une volonté puissamment sympathique l'attire dans un courant particulier, il se manifeste naturellement, car il n'y a rien de plus naturel que les prodiges. C'est ainsi que se produisent les apparitions. Mais nous développerons ceci plus complétement au chapitre spécial de la Nécromancie.

Ce corps fluidique, soumis, comme la masse de la lumière astrale, à deux mouvements contraires, attractif à gauche, et répulsif à droite, ou réciproquement, chez les deux sexes, produit en nous les luttes des différents attraits et contribue aux anxiétés de la conscience : souvent il est influencé par les reflets des autres esprits, et c'est ainsi que se produisent, soit les tentations, soit les grâces subtiles et inattendues. C'est aussi l'explication du dogme traditionnel des deux anges qui nous assistent et nous éprouvent. Les deux forces de la lumière astrale peuvent être figurées par une balance où sont pesées nos bonnes intentions pour le triomphe de la justice et l'émancipation de notre liberté.

Le corps astral n'est pas toujours du même sexe que le corps terrestre, c'est-à-dire que les proportions des deux forces, variant de droite à gauche, semblent souvent contredire l'organisation visible; c'est ce qui produit les erreurs apparentes des passions humaines, et peut expliquer, sans les justifier en aucune façon devant la morale, les singularités amoureuses d'Anacréon ou de Sapho.

Un magnétiseur habile doit apprécier toutes ces nuances, et nous donnons dans notre Rituel les moyens de les reconnaître.

Il y a deux sortes de réalisations, la vraie et la fantastique. La première est le secret exclusif des magiciens, l'autre appartient aux enchanteurs et aux sorciers.

Les mythologies sont des réalisations fantastiques du dogme religieux, les superstitions sont le sortilége de la fausse piété; mais les mythologies même et les superstitions sont plus efficaces sur la volonté humaine qu'une philosophie purement spéculative et exclusive de toute pratique. C'est pour cela que saint Paul oppose les conquêtes de la folie de la Croix à l'inertie de la sagesse humaine. La religion *réalise* la philosophie en *l'adaptant* aux faiblesses du vulgaire : telle est pour les cabalistes la raison secrète et l'explication occulte des dogmes de l'incarnation et de la rédemption.

Les pensées qui ne se traduisent pas en paroles sont des pensées perdues pour l'humanité; les paroles qui ne sont pas confirmées par des actes sont des paroles oiseuses, et il n'y a pas loin de la parole oiseuse au mensonge.

C'est la pensée formulée par des paroles et confirmée par des actes qui constitue la bonne œuvre ou le crime. Donc, soit en vice, soit en vertu, il n'y a pas de parole dont on ne soit responsable; il n'y

a surtout pas d'actes indifférents. Les malédictions et les bénédictions ont toujours leur effet, et toute action, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle est inspirée par l'amour ou par la haine, produit des effets analogues à son motif, à sa portée et à sa direction. L'empereur dont on avait mutilé les images, et qui, en portant la main à son visage, disait : « Je ne me sens pas blessé, » faisait une fausse appréciation et diminuait en cela le mérite de sa clémence. Quel homme d'honneur verrait de sang-froid les insultes faites à son portrait? Et si réellement de pareilles insultes, faites même à notre insu, retombaient sur nous par une influence fatale, si l'art des envoûtements était réel, comme il n'est pas permis à un adepte d'en douter, combien ne trouverait-on pas plus imprudente, et même plus téméraire encore, la parole de ce bon empereur!

Il est des personnes qu'on n'offense jamais impunément, et, si l'injure qu'on leur a faite est mortelle, on commence dès lors à mourir. Il en est qu'on ne rencontre même pas en vain, et dont le regard change la direction de votre vie. Le basilic qui tue en regardant n'est pas une fable, c'est une allégorie magique. En général, il est mauvais pour la santé d'avoir des ennemis, et l'on ne brave im-

punément la réprobation de personne. Avant de s'opposer à une force ou à un courant, il faut bien s'assurer si l'on possède la force ou si l'on est porté par le courant contraire ; autrement on sera écrasé ou foudroyé, et beaucoup de morts subites n'ont pas d'autres causes. Les morts terribles de Nadab et Abiu, d'Osa, d'Ananie et de Saphire, furent causées par les courants électriques des croyances qu'ils outrageaient ; les tourments des ursulines de Loudun, des religieuses de Louviers et des convulsionnaires du jansénisme, avaient le même principe et s'expliquent par les mêmes lois naturelles occultes. Si Urbain Grandier n'eût pas été supplicié, il fût arrivé de deux choses l'une, ou que les religieuses possédées seraient mortes dans d'affreuses convulsions, ou que les phénomènes de frénésie diabolique eussent gagné, en se multipliant, tant de volontés et tant de force, que Grandier, malgré sa science et sa raison, eût été halluciné lui-même au point de se calomnier comme avait fait le malheureux Gaufridy, ou fût mort tout à coup, avec toutes les circonstances effrayantes d'un empoisonnement ou d'une vengeance divine.

La malheureux poëte Gilbert fut, au XVIIIe siècle,

victime de son audace à braver le courant de l'opinion et même du fanatisme philosophique de son époque. Coupable de lèse-philosophie, il mourut fou furieux, assailli des plus incroyables terreurs, comme si Dieu lui-même l'eût puni d'avoir soutenu sa cause hors de propos; mais il périssait en effet victime d'une loi de la nature qu'il ne pouvait connaître : il s'était opposé à un courant électrique, et il tombait foudroyé.

Si Marat n'eût pas été assassiné par Charlotte Corday, il fût infailliblement mort tué par une réaction de l'opinion publique. Ce qui le rendait lépreux, c'était l'exécration des honnêtes gens, et il devait y succomber.

La réprobation soulevée par la Saint-Barthélemy fut l'unique cause de l'horrible maladie et de la mort de Charles IX, et Henri IV, s'il n'eût été soutenu par une immense popularité, qu'il devait à la puissance de projection ou à la force sympathique de sa vie astrale, Henri IV, disons-nous, n'eût guère survécu à sa conversion, et eût péri sous le mépris des protestants, combiné avec la défiance et les rancunes des catholiques.

L'impopularité peut être une preuve d'intégrité et de courage, mais ce n'est jamais une

preuve de prudence ou de politique; les blessures faites à l'opinion sont mortelles pour les hommes d'État. On peut se rappeler encore la fin prématurée et violente de plusieurs hommes illustres, qu'il ne convient pas de nommer ici.

Les flétrissures devant l'opinion peuvent être de grandes injustices, mais elles n'en sont pas moins toujours des raisons d'insuccès, et souvent des arrêts de mort.

En revanche, les injustices faites à un seul homme peuvent et doivent, si on ne les répare pas, causer la perte de tout un peuple ou de toute une société : c'est ce qu'on appelle le cri du sang, car au fond de toute injustice il y a le germe d'un homicide.

C'est à cause de ces lois terribles de solidarité que le christianisme recommande tant le pardon des injures et la réconciliation. Celui qui meurt sans pardonner se jette dans l'éternité armé d'un poignard, et se dévoue aux horreurs d'un meurtre éternel.

C'est une tradition et une croyance invincible parmi le peuple que celle de l'efficacité des bénédictions ou des malédictions paternelles ou maternelles. En effet, plus les liens qui unissent deux per-

sonnes sont étroits, plus la haine entre eux est terrible dans ses effets. Le tison d'Althée brûlant le sang de Méléagre est, dans la mythologie, le symbole de ce pouvoir redoutable. Que les parents y prennent garde toutefois, car on n'allume pas l'enfer dans son propre sang et l'on ne dévoue pas les siens au malheur sans être brûlé et malheureux soi-même. Ce n'est jamais un crime de pardonner, et c'est toujours un danger et une mauvaise action que de maudire.

---

9 ט I.

L'INITIATION.

JESOD.

BONUM.

L'initié est celui qui possède la lampe de Trismégiste, le manteau d'Apollonius et le bâton des patriarches.

La lampe de Trismégiste, c'est la raison éclairée par la science ; le manteau d'Apollonius, c'est la possession pleine et entière de soi-même, qui isole le sage des courants instinctifs ; et le bâton des patriarches, c'est le secours des forces occultes et perpétuelles de la nature.

La lampe de Trismégiste éclaire le présent, le passé et l'avenir, montre à nu la conscience des hommes, éclaire les replis du cœur des femmes. La lampe brille d'une triple flamme, le manteau se replie trois fois, et le bâton se divise en trois parties.

Le nombre neuf est celui des reflets divins : il exprime l'idée divine dans toute sa puissance abstraite, mais il exprime aussi le luxe en croyance, et par conséquent la superstition et l'idolâtrie.

C'est pourquoi Hermès en a fait le nombre de l'initiation, parce que l'initié règne sur la superstition et par la superstition, et peut seul marcher dans les ténèbres, appuyé qu'il est sur son bâton, enveloppé de son manteau et éclairé par sa lampe.

La raison a été donnée à tous les hommes, mais tous ne savent pas en faire usage; c'est une science qu'il faut apprendre. La liberté est offerte à tous, mais tous ne peuvent pas être libres ; c'est un droit qu'il faut conquérir. La force est pour tous, mais tous ne savent pas s'appuyer sur elle ; c'est une puissance dont il faut s'emparer.

Nous n'arrivons à rien qui ne nous coûte plus d'un effort. La destinée de l'homme est qu'il s'enrichisse de ce qu'il gagne, et qu'il ait ensuite, comme Dieu, la gloire et le plaisir de donner.

La science magique s'appelait autrefois l'art sacerdotal et l'art royal, parce que l'initiation donnait au sage l'empire sur les âmes et l'aptitude à gouverner les volontés.

La divination est aussi un des priviléges de l'initié; or, la divination n'est que la connaissance des effets contenus dans les causes et la science appliquée aux faits du dogme universel de l'analogie.

Les actes humains ne s'écrivent pas seulement

dans la lumière astrale, ils laissent aussi leurs traces sur le visage, ils modifient le port et la démarche, ils changent l'accent de la voix.

Chaque homme porte donc avec lui l'histoire de sa vie, lisible pour l'initié. Or, l'avenir est toujours la conséquence du passé, et les circonstances inattendues ne changent presque rien aux résultats rationnellement attendus.

On peut donc prédire à chaque homme sa destinée. On peut juger de toute une existence sur un seul mouvement ; une seule gaucherie présage une série de malheurs. César a été assassiné parce qu'il rougissait d'être chauve ; Napoléon est mort à Sainte-Hélène parce qu'il aimait les poésies d'Ossian ; Louis-Philippe devait quitter le trône comme il l'a quitté parce qu'il avait un parapluie. Ce sont là des paradoxes pour le vulgaire, qui ne saisit pas les relations occultes des choses ; mais ce sont des raisons pour l'initié, qui comprend tout et qui ne s'étonne de rien.

L'initiation préserve des fausses lumières du mysticisme ; elle donne à la raison humaine sa valeur relative et son infaillibilité proportionnelle, en la rattachant à la raison suprême par la chaîne des analogies.

L'initié n'a donc ni espérances douteuses, ni craintes absurdes, parce qu'il n'a pas de croyances déraisonnables ; il sait ce qu'il peut et il ne lui coûte rien d'oser. Aussi, pour lui oser c'est pouvoir.

Voici donc une nouvelle interprétation des attributs de l'initié : sa lampe représente le savoir, le manteau qui l'enveloppe représente sa discrétion, son bâton est l'emblème de sa force et de son audace. Il sait, il ose, et il se tait.

Il sait les secrets de l'avenir, il ose dans le présent, et il se tait sur le passé.

Il sait les faiblesses du cœur hnmain, il ose s'en servir pour faire son œuvre, et il se tait sur ses projets.

Il sait la raison de tous les symbolismes et de tous les cultes, il ose les pratiquer ou s'en abstenir sans hypocrisie et sans impiété, et il se tait sur le dogme unique de la haute initiation.

Il sait l'existence et la nature du grand agent magique, il ose faire les actes et prononcer les paroles qui le soumettent à la volonté humaine, et il se tait sur les mystères du grand arcane.

Aussi vous pouvez le voir souvent triste, jamais abattu ni désespéré; souvent pauvre, jamais avili ni misérable; souvent persécuté, jamais rebuté ni

vaincu. Il se souvient du veuvage et du meurtre d'Orphée, de l'exil et de la mort solitaire de Moïse, du martyre des prophètes, des tortures d'Apollonius, de la croix du Sauveur ; il sait dans quel abandon mourut Agrippa, dont la mémoire est encore calomniée ; il sait à quelles fatigues succomba le grand Paracelse, et tout ce que dut souffrir Raymond Lulle pour arriver enfin à une mort sanglante. Il se souvient de Swedenborg faisant le fou ou perdant même la raison afin de faire pardonner sa science ; de Saint-Martin, qui se cacha toute sa vie ; de Cagliostro, qui mourut abandonné dans les cachots de l'inquisition ; de Cazotte, qui monta sur l'échafaud. Successeur de tant de victimes, il n'en ose pas moins, mais il comprend davantage la nécessité de se taire.

Imitons son exemple, apprenons avec persévérance ; quand nous saurons, osons et taisons-nous.

---

10 י K

LA KABALE.

MALCHUT.

PRINCIPIUM.

PHALLUS.

Toutes les religions ont conservé le souvenir d'un livre primitif écrit en figures par les sages des premiers siècles du monde, et dont les symboles, simplifiés et vulgarisés plus tard, ont fourni à l'Écriture ses lettres, au Verbe ses caractères, à la Philosophie occulte ses signes mystérieux et ses pantacles.

Ce livre, attribué à Hénoch, le septième maître du monde après Adam, par les Hébreux, à Hermès Trismégiste par les Égyptiens, à Cadmus, le mystérieux fondateur de la Ville-Sainte, par les Grecs, ce livre était le résumé symbolique de la tradition primitive, appelée depuis Kabbala ou Cabale, d'un mot hébreu qui est l'équivalent de tradition.

Cette tradition repose tout entière sur le dogme unique de la magie : le visible est pour nous la mesure proportionnelle de l'invisible. Or, les

anciens, ayant observé que l'équilibre est, en physique, la loi universelle, et qui résulte de l'opposition apparente de deux forces, conclurent de l'équilibre physique à l'équilibre métaphysique, et déclarèrent qu'en Dieu, c'est-à-dire dans la première cause vivante et active, on devait reconnaître deux propriétés nécessaires l'une à l'autre : la stabilité et le mouvement, la nécessité et la liberté, l'ordre rationnel et l'autonomie volitive, la justice et l'amour, et par conséquent aussi la sévérité et la miséricorde ; et ce sont ces deux attributs que les cabalistes juifs personnifient en quelque sorte sous les noms de Géburah et de Chesed.

Au-dessus de Géburah et de Chesed réside la couronne suprême, le pouvoir équilibrant, principe du monde ou du royaume équilibré, que nous trouvons désigné sous le nom de Malchut dans le verset occulte et cabalistique du *Pater* dont nous avons déjà parlé.

Mais Géburah et Chesed, maintenus en équilibre, en haut par la couronne et en bas par le royaume, sont deux principes qu'on peut considérer, soit dans leur abstraction, soit dans leur réalisation. Abstraits ou idéalisés, ils prennent les noms supérieurs de *Chocmah*, la sagesse, et de *Binah*, l'intelligence.

Réalisés, ils s'appellent la stabilité et le progrès, c'est-à-dire l'éternité et la victoire : *Hod* et *Netsah*.

Tel est, suivant la cabale, le fondement de toutes les religions et de toutes les sciences, l'idée première et immuable des choses : un triple triangle et un cercle, l'idée du ternaire expliquée par la balance multipliée par elle-même dans les domaines de l'idéal, puis la réalisation de cette idée dans les formes. Or les anciens attachèrent les notions premières de cette simple et grandiose théologie à l'idée même des nombres, et qualifièrent ainsi tous les chiffres de la décade primitive :

1. *Keter*. — La Couronne, le pouvoir équilibrant.

2. *Chocmah*. — La Sagesse, équilibrée dans son ordre immuable par l'initiative de l'intelligence.

3. *Binah*. — L'Intelligence active, équilibrée par la Sagesse.

4. *Chesed*. — La Miséricorde, seconde conception de la Sagesse, toujours bienveillante, parce qu'elle est forte.

5. *Geburah.* — La Rigueur nécessitée par la Sagesse même et par la bonté. Souffrir le mal, c'est empêcher le bien.

6. *Tiphereth.* — La Beauté, conception lumineuse de l'équilibre dans les formes, l'intermédiaire entre la couronne et le royaume, le principe médiateur entre le créateur et la création. (Quelle sublime idée ne trouvons-nous pas ici de la poésie et de son souverain sacerdoce !)

7. *Netsah.* — La Victoire, c'est-à-dire le triomphe éternel de l'intelligence et de la justice.

8. *Hod.* — L'Éternité des victoires de l'esprit sur la matière, de l'actif sur le passif, de la vie sur la mort.

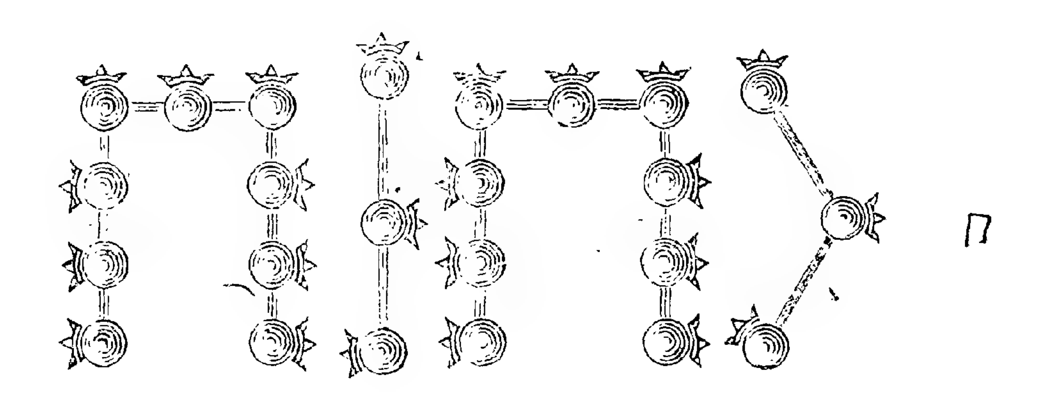
9. *Iesod.* — Le Fondement, c'est-à-dire la base de toute croyance et de toute vérité, c'est ce que nous appelons en philosophie l'ABSOLU.

10. *Malchut* ou *Malkout.* — Le Royaume, c'est l'univers, c'est la création tout entière, l'œuvre et le miroir de Dieu, la preuve de la raison suprême

la conséquence formelle qui nous force de remonter aux prémisses virtuelles, l'énigme dont le mot est Dieu, c'est-à-dire : raison suprême et absolue.

Ces dix notions premières attachées aux dix premiers caractères de l'alphabet primitif, signifiant à la fois des principes et des nombres, sont ce que les maîtres de la Cabale appellent les dix Séphiroth.

Le tétragramme sacré, tracé de cette manière,



indique le nombre, la source et le rapport des noms divins. C'est au nom de Iotchavah, écrit avec ces vingt-quatre signes couronnés d'un triple fleuron de lumière, qu'il faut rapporter les vingt-quatre trônes du ciel et les vingt-quatre vieillards couronnés de l'*Apocalypse*. En Cabale, le principe occulte se nomme le vieillard. et ce principe multiplié et comme reflété dans les causes secondes crée ses images, c'est-à-dire autant de vieillards qu'il y a de

conceptions diverses de son unique essence. Ces images, moins parfaites en s'éloignant de leur source, jettent dans les ténèbres un dernier reflet ou une dernière lueur qui représente un vieillard horrible et défiguré : c'est ce qu'on appelle vulgairement le diable. Aussi un initié a-t-il osé dire : « Le diable, c'est Dieu compris par les méchants » ; et un autre, en termes plus étranges, mais non moins énergiques, a ajouté : « Le diable est formé de déchirures de Dieu. » Nous pourrions résumer et expliquer ces assertions si nouvelles en faisant remarquer que, dans le symbolisme même, le démon est un ange tombé du ciel pour avoir voulu usurper la divinité. Ceci appartient au langage allégorique des prophètes et des légendaires. Philosophiquement parlant, le diable est une idée humaine de la divinité surpassée et dépossédée du ciel par le progrès de la science et de la raison. Moloch, Adramelek, Baal, ont été, chez les Orientaux primitifs, les personnifications du dieu unique, déshonorées par des attributs barbares. Le dieu des jansénistes, créant pour l'enfer la majorité des humains et se complaisant aux tortures éternelles de ceux qu'il n'a pas voulu sauver, est une conception encore plus barbare que celle de Moloch :

aussi le dieu des jansénistes est-il déjà, pour les chrétiens sages et éclairés, un véritable Satan tombé du ciel.

Les cabalistes, en multipliant les noms divins, les ont tous rattachés ou à l'unité du tétragramme, ou à la figure du ternaire, ou à l'échelle séphirique de la décade : ils tracent ainsi l'échelle des noms et des nombres divins :

י
יה
שדי
יהוה
אלהים
אלויהים
אראריתא
אל והודעת
אלהים גיכר
אלהים צבאוה

triangle qu'on peut traduire ainsi en lettres romaines :

J
JA
SDI
JEHV
ELOIM
SABAOT
ARARITA
ELVEDAAT
ELIM GIBOR
ELIM SABAOT

L'ensemble de tous ces noms divins formés de

l'unique tétragramme, mais en dehors du tétragramme même, est une des bases du Rituel hébreu, et compose la force occulte que les rabbins cabalistes invoquent sous le nom de Semhamphoras.

Nous avons à parler ici des Tarots au point de vue cabalistique. Nous avons déjà indiqué la source occulte de leur nom. Ce livre hiéroglyphique se compose d'un alphabet cabalistique et d'une roue ou cercle de quatre décades, spécifiées par quatre figures symboliques et typiques, ayant chacune pour rayon une échelle de quatre figures progressives représentant l'Humanité : homme, femme, jeune homme et enfant ; maître, maîtresse, combattant et valet. Les vingt-deux figures de l'alphabet représentent d'abord les treize dogmes, puis les neuf croyances autorisées de la religion hébraïque, religion forte et fondée sur la plus haute raison.

Voici la clef religieuse et cabalistique du Tarot, exprimée en vers techniques à la manière des anciens législateurs :

1 א Tout annonce une cause active, intelligente.
2 ב Le nombre sert de preuve à l'unité vivante.
3 ג Rien ne peut limiter celui qui contient tout.
4 ד Seul, avant tout principe, il est présent partout.
5 ה Comme il est le seul maître, il est seul adorable.

6 ו Il révèle aux cœurs purs son dogme véritable.
7 ז Mais il faut un seul chef aux œuvres de la foi,
8 ח C'est pourquoi nous n'avons qu'un autel, qu'une loi;
9 ט Et jamais l'Éternel n'en changera la base.
10 י Des cieux et de nos jours il règle chaque phase.
11 כ Riche en miséricorde et puissant pour punir,
12 ל Il promet à son peuple un roi dans l'avenir.
13 מ La tombe est le passage à la terre nouvelle,
La mort seule finit, la vie est immortelle.

Tels sont les dogmes purs, immuables sacrés;
Complétons maintenant les nombres révérés.

14 נ Le bon angle est celui qui calme et qui tempère.
15 ס Le mauvais est l'esprit d'orgueil et de colère.
16 ע Dieu commande à la foudre et gouverne le feu.
17 פ Vesper et sa rosée obéissent à Dieu.
18 צ Il place sur nos tours la lune en sentinelle.
19 ק Son soleil est la source où tout se renouvelle.
20 ר Son souffle fait germer la poudre des tombeaux
0 ou 21 ש Où les mortels sans frein descendent par troupeaux.
21 ou 22 ת Sa couronne a couvert le propitiatoire,
Et sur les chérubins il fait planer sa gloire.

A l'aide de cette explication, purement dogmatique, on peut déjà comprendre les figures de

l'alphabet cabalistique du Tarot. Ainsi la figure n° 1, appelée le Bateleur, représente le principe actif dans l'unité de l'autotélie divine et humaine ; le n° 2, appelé vulgairement la Papesse, figure l'unité dogmatique fondée sur les nombres, c'est la Cabale ou la Gnose personnifiée ; le n° 3 représente la Spiritualité divine sous l'emblème d'une femme ailée qui tient d'une main l'aigle apocalyptique, et, de l'autre, le monde suspendu au bout de son sceptre. Les autres figures sont aussi claires et aussi facilement explicables que ces premières.

Venons maintenant aux quatre signes, c'est-à-dire aux Bâtons, aux Coupes, aux Épées et aux Cercles ou Pantacles, vulgairement appelés Deniers. Ces figures sont les hiéroglyphes du tétragramme : ainsi, le Bâton, c'est le phallus des Égyptiens ou le jod des Hébreux ; la Coupe, c'est le cteïs ou le hé primitif ; l'Épée, c'est la conjonction des deux ou le lingam, figuré dans l'hébreu antérieur à la captivité par le vau, et le Cercle ou Pantacle, image du monde, est le hé final du nom divin.

Maintenant, prenons un Tarot et réunissons quatre par quatre toutes les pages formant la Roue ou ROTA de Guillaume Postel ; mettons ensemble

les quatre as, les quatre deux, etc., et nous aurons dix paquets de cartes donnant l'explication hiéroglyphique du triangle des noms divins sur l'échelle du dénaire que nous avons donné plus haut. On pourra donc les lire ainsi, en rapportant chaque nombre au Sephirot correspondant :

יהוה

Quatre signes du nom qui contient tous les noms.

1 Keter.

Les quatre as.

La couronne de Dieu porte quatre fleurons.

2 Chocmah.

Les quatre deux.

Sa sagesse s'épanche et forme quatre fleuves.

3 Binah.

Les quatre trois.

De son intelligence il donne quatre preuves.

4 Chesed.

Les quatre quatre.

De la miséricorde il est quatre bienfaits.

5 GEBURAH.

Les quatre cinq.

Sa rigueur quatre fois punit quatre forfaits

6 TIPHERETH.

Les quatre six.

Par quatre rayons purs sa beauté se révèle.

7 NETSAH.

Les quatre sept.

Célébrons quatre fois sa victoire éternelle.

8 HOD.

Les quatre huit.

Quatre fois il triomphe en son éternité.

9 IESOD.

Les quatre neuf.

Sur quatre fondements son trône est supporté.

10 MALCHUT.

Les quatre dix.

Son unique royaume est quatre fois le même
Et conforme aux fleurons du divin diadème.

On voit par cet arrangement si simple le sens cabalistique de chaque lame. Ainsi, par exemple,

le cinq de bâton signifie rigoureusement geburah de Jod, c'est-à-dire justice du Créateur ou colère de l'homme; le sept de coupe signifie victoire de la miséricorde ou triomphe de la femme; le huit d'épée signifie conflit ou équilibre éternel; et ainsi des autres. On peut comprendre ainsi comment s'y prenaient les anciens pontifes pour faire parler cet oracle : les lames jetées au sort donnaient toujours un sens cabalistique nouveau, mais rigoureusement vrai dans sa combinaison, qui seule était fortuite; et, comme la foi des anciens n'accordait rien au hasard, ils lisaient les réponses de la Providence dans les oraclés du Tarot, qu'on appelait chez les Hébreux Théraph ou Théraphims, comme l'a pressenti le premier le savant cabaliste Gaffarel, l'un des magiciens attitrés du cardinal de Richelieu.

Quant aux figures, voici un dernier distique pour les expliquer :

Roi, Dame, Cavalier, Valet.

Époux, jeune homme, enfant, toute l'humanité,
Par ces quatre échelons, remonte à l'unité.

Nous donnerons à la fin du Rituel d'autres détails et des documents complets sur le merveilleux

livre du Tarot, et nous démontrerons qu'il est le livre primitif, la clef de toutes les prophéties et de tous les dogmes, en un mot le livre inspirateur de livres inspirés, ce que n'ont pressenti ni Court de Gebelin dans sa science, ni Alliette ou Eteilla dans ses singulières intuitions.

Les dix séphirots et les vingt-deux tarots forment ce que les cabalistes appellent les trente-deux voies de la science absolue. Quant aux sciences particulières, ils les divisent en cinquante chapitres, qu'ils nomment les cinquante portes (on sait que porte signifie gouvernement ou autorité chez les Orientaux). Les rabbins divisent aussi la cabale en Bereschit, ou Genèse universelle, et Mercavah, ou chariot d'Ezéchiel; puis, de deux manières d'interpréter les alphabets cabalistiques ils forment deux sciences, nommées la Gématrie et la Temurah, et en composent l'art notoire, qui n'est autre chose au fond que la science complète des signes du Tarot et leur application complexe et variée à la divination de tous les secrets, soit de la philosophie, soit de la nature, soit même de l'avenir. Nous en reparlerons au vingtième chapitre de cet ouvrage.



---

11 כ L

LA CHAINE MAGIQUE.

MANUS.

LA FORCE.

Le grand agent magique que nous avons appelé lumière astrale, que d'autres nomment âme de la terre, que les anciens chimistes désignaient sous les noms d'Azoth et de Magnésie, cette force occulte, unique et incontestable, est la clef de tous les empires, le secret de toutes les puissances; c'est le dragon volant de Médée, le serpent du mystère Édenique; c'est le miroir universel des visions, le nœud des sympathies, la source des amours, de la prophétie et de la gloire. Savoir s'emparer de cet agent, c'est être dépositaire de la puissance même de Dieu; toute la magie réelle, effective, toute la vraie puissance occulte est là, et tous les livres de la vraie science n'ont d'autre but que de le démontrer.

Pour s'emparer du grand agent magique deux opérations sont nécessaires : concentrer et projeter; en d'autres termes, fixer et mouvoir.

L'auteur de toutes choses a donné pour base et pour garantie au mouvement la fixité ; le mage doit agir de même.

L'enthousiasme est contagieux, dit-on. Pourquoi ? C'est que l'enthousiasme ne se produit pas sans croyances arrêtées. La foi produit la foi ; croire, c'est avoir une raison de vouloir ; vouloir avec raison, c'est vouloir avec une force, je ne dirai pas infinie, mais indéfinie.



Ce qui s'opère dans le monde intellectuel et moral s'accomplit à plus forte raison dans le monde physique ; et, lorsque Archimède demandait un point d'appui pour soulever le monde, il cherchait tout simplement le grand arcane magique.

Sur l'un des bras de l'androgyne de Henri Kunrath on lit ce mot : COAGULA, et sur l'autre : SOLVE.

Rassembler et répandre sont les deux verbes de la nature ; mais comment rassembler, comment répandre la lumière astrale ou l'âme du monde ?

On rassemble par l'isolement, et l'on répand au moyen de la chaîne magique.

L'isolement consiste pour la pensée dans une indépendance absolue, pour le cœur dans une liberté entière, pour les sens dans une continence parfaite.

Tout homme qui a des préjugés et des craintes, tout individu passionné et esclave de ses passions, est incapable de rassembler ou de coaguler, suivant l'expression de Khunrath, la lumière astrale ou l'âme de la terre.

Tous les vrais adeptes ont été indépendants jusqu'au supplice, sobres et chastes jusqu'à la mort ; et la raison de cette anomalie, c'est que, pour disposer d'une force, il ne faut pas être pris par cette force de manière qu'elle dispose de vous.

Mais alors, vont s'écrier les hommes qui cherchent dans la magie un moyen de contenter merveilleusement les convoitises de la nature, à quoi sert une puissance dont on ne peut pas user pour se satisfaire ? Pauvres gens qui le demandez, si je vous le dis, comment le comprendrez-vous ? Les perles ne sont-elles donc rien, parce qu'elles n'ont aucun prix pour le troupeau d'Épicure ? Curtius ne trouvait-il pas plus beau de commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir soi-même ? Ne faut-il pas être un peu plus qu'un homme ordinaire lorsqu'on a la prétention d'être presque Dieu ? D'ailleurs, je regrette de vous affliger ou de vous décourager, mais je n'invente pas ici les hautes sciences ; je les enseigne et j'en constate les rigoureuses

nécessités, en posant leurs premières et leurs plus inexorables conditions.

Pythagore était un homme libre, sobre et chaste; Apollonius de Thyane, Julien-César, ont été des hommes d'un effrayante austérité; Paracelse faisait douter de son sexe, tant il était étranger aux faiblesses amoureuses; Raymond Lulle poussait les rigueurs de la vie jusqu'à l'ascétisme le plus exalté; Jérôme Cardan exagéra la pratique du jeûne au point de mourir de faim, si l'on en croit la tradition; Agrippa, pauvre et courant de ville en ville, mourut presque de misère, plutôt que de subir les caprices d'une princesse qui insultait à la liberté de la science. Quel a donc été le bonheur de ces hommes? L'intelligence des grands secrets et la conscience du pouvoir. C'était assez pour ces grandes âmes. Faut-il être comme eux pour savoir ce qu'ils ont su? Non certainement, et ce livre que j'écris en est peut-être la preuve; mais, pour faire ce qu'ils ont fait, il est absolument nécessaire de prendre les moyens qu'ils ont pris.

Mais qu'ont-ils réellement fait? Ils ont étonné et subjugué le monde, ils ont régné plus véritablement que des rois. La magie est un instrument de bonté divine ou de diabolique orgueil, mais

c'est la mort des joies de la terre et des plaisirs de la vie mortelle.

Alors à quoi bon l'étudier? diront les viveurs.

— Tout simplement pour la connaître, et puis peut-être aussi pour apprendre à se défier de l'incrédulité stupide ou de la crédulité puérile. Hommes de plaisir (et comme moitié de ces hommes-là je compte pour beaucoup de femmes), n'est-ce pas un plaisir très grand que celui de la curiosité satisfaite? Lisez donc sans crainte, vous ne deviendrez pas magiciens malgré vous.

D'ailleurs ces dispositions de renoncement absolu ne sont nécessaires que pour établir les courants universels et changer la face du monde; il est des opérations magiques relatives et bornées à un certain cercle, qui ne demandent pas d'aussi héroïques vertus. On peut agir sur les passions par les passions, déterminer les sympathies ou les antipathies, affliger même et guérir, sans avoir la toute-puissance du mage; il faut seulement être prévenu du risque qu'on peut courir d'une réaction proportionnelle à l'action et dont on pourrait facilement être victime. Tout ceci sera expliqué dans le Rituel.

Faire la chaîne magique, c'est établir un cou-

rant magnétique, qui devient plus fort en raison de l'étendue de la chaîne. Nous verrons dans le Rituel comment ces courants peuvent se produire et quelles sont les différentes manières de former la chaîne. Le baquet de Mesmer était une chaîne magique assez imparfaite; plusieurs grands cercles d'illuminés, dans différents pays du Nord, ont des chaînes plus puissantes. La société même de certains prêtres catholiques célèbres par leur puissance occulte et leur impopularité est établie sur le plan et suivant les conditions des chaînes magiques les plus puissantes, et c'est le secret de leur force, qu'ils attribuent uniquement à la grâce ou à la volonté de Dieu, solution vulgaire et facile de tous les problèmes de force en influence ou en entraînement. Nous aurons à apprécier, dans notre Rituel, la série de cérémonies et d'évocations véritablement magiques qui composent le grand œuvre de la vocation sous le nom d'exercices de saint Ignace.

Tout enthousiasme propagé dans une société, par une suite de communications et de pratiques arrêtées, produit un courant magnétique et se conserve ou s'augmente par le courant. L'action du courant est d'entraîner et d'exalter souvent

outre mesure les personnes impressionnables et faibles, les organisations nerveuses, les tempéraments disposés à l'hystérisme ou aux hallucinations. Ces personnes deviennent bientôt de puissants véhicules de la force magique, et projettent avec force la lumière astrale dans la direction même du courant; s'opposer alors aux manifestations de la force, ce serait en quelque manière combattre la fatalité. Lorsque le jeune pharisien Saül ou Schôl vint se jeter, avec tout le fanatisme et tout l'entêtement d'un sectaire, en travers du christianisme envahissant, il se mettait lui-même, à son insu, à la merci de la puissance qu'il croyait combattre; aussi fut-il foudroyé par un formidable éclair magnétique, rendu plus instantané sans doute par l'effet combiné d'une congestion cérébrale et d'une brûlure solaire. La conversion du jeune israélite Alphonse de Ratisbonne est un fait contemporain absolument de même nature. Nous connaissons telle secte d'enthousiastes dont on rit à distance et dans laquelle on s'enrôle malgré soi dès qu'on s'en approche, même pour la combattre. — Je dirai plus, les cercles magiques et les courants magnétiques s'établissent d'eux-mêmes et influencent suivant des lois fatales ceux qu'ils soumettent

à leur action. Chacun de nous est attiré dans un cercle de relations qui est son monde et dont il subit l'influence. Jean-Jacques Rousseau, ce législateur de la révolution française, cet homme que la nation la plus spirituelle du monde accepta comme l'incarnation de la raison humaine, Jean-Jacques Rousseau fut entraîné à la plus triste action de sa vie, l'abandon de ses enfants, par l'influence magnétique d'un cercle de libertins et par un courant magique de table d'hôte. Il le raconte simplement et naïvement dans ses *Confessions*, et c'est un fait que personne n'a remarqué. Ce sont les grands cercles souvent qui font les grands hommes, et réciproquement. Il n'y a pas de génies incompris ; il y a des hommes *excentriques*, et le mot semble avoir été inventé par un adepte. L'homme excentrique en génie est celui qui cherche à se former un cercle en luttant contre la force d'attraction centrale des chaînes et des courants établis. Sa destinée est d'être brisé dans la lutte ou de réussir. Quelle est la double condition de la réussite en pareil cas? Un point central de fixité et une action circulaire persévérante d'initiative. L'homme de génie est celui qui a découvert une loi réelle, et qui par conséquent possède une

force invincible d'action et de direction. Il peut mourir à l'œuvre ; mais ce qu'il a voulu s'accomplit malgré sa mort, et souvent même à cause de sa mort : car la mort est une véritable assomption pour le génie. Quand je m'élèverai de terre, disait le plus grand des initiateurs, j'entraînerai tout après moi.

La loi des courants magnétiques est celle du mouvement même de la lumière astrale. Ce mouvement est toujours double et se multiplie en sens contraire. Une grande action prépare toujours une réaction égale, et le secret des grands succès est tout entier dans la prescience des réactions. C'est ainsi que Chateaubriand, inspiré par le dégoût des saturnales révolutionnaires, pressentit et prépara l'immense succès de son *Génie du christianisme.* S'opposer à un courant qui commence son cercle, c'est vouloir être brisé comme le fut le grand et infortuné empereur Julien ; s'opposer au courant qui a parcouru tout le cercle de son action, c'est prendre la tête du courant contraire. Le grand homme, c'est celui qui arrive à temps et qui sait innover à propos. Voltaire, du temps des apôtres, n'eût pas trouvé d'échos pour sa parole, et n'eût été peut-être qu'un parasite ingénieux des festins

de Trimalcyon. A l'époque où nous vivons, tout est prêt pour une nouvelle explosion de l'enthousiasme évangélique et du désintéressement chrétien, précisément à cause du désenchantement universel, du positivisme égoïste et du cynisme public des intérêts les plus grossiers. Le succès de certains livres et les tendances mystiques des esprits sont des symptômes non équivoques de cette disposition générale. On restaure les églises et l'on en bâtit de nouvelles ; plus on se sent vide de croyances, plus on en espère ; le monde entier attend encore une fois le Messie, et il ne peut tarder à venir. Qu'il se trouve, par exemple, un homme haut placé par son rang ou par sa fortune, un pape, un roi, ou même un juif millionnaire, et que cet homme sacrifie publiquement et solennellement tous ces intérêts matériels au salut de l'humanité, qu'il se fasse le rédempteur des pauvres, le propagateur et même la victime des doctrines de dévouement et de charité, et il se fera autour de lui un concours immense, et il se produira un bouleversement moral complet dans le monde. Mais la haute position du personnage est avant tout nécessaire, car, dans nos temps de misère et de charlatanisme, tout Verbe venu d'en bas est suspect d'am-

bition et de fourberie intéressée. Vous donc qui n'êtes rien et qui n'avez rien, n'espérez être ni des apôtres ni des messies. Avez-vous la foi et voulez-vous agir en raison de votre foi, arrivez d'abord aux moyens d'action, qui sont l'influence du rang et le prestige de la fortune. Autrefois on faisait de l'or avec la science, aujourd'hui il faut refaire la science avec de l'or. On a fixé le volatil, il faut volatiliser le fixe ; en d'autres termes, on a matérialisé l'esprit, il faut venir maintenant à spiritualiser la matière. La parole la plus sublime n'est pas écoutée de nos jours, si elle ne se produit pas sous la garantie d'un nom, c'est-à-dire d'un succès qui représente une valeur matérielle. Combien vaut un manuscrit? Ce que vaut en librairie la signature de l'auteur. La raison sociale Alex. Dumas et C[ie], par exemple, représente une des garanties littéraires de notre époque ; mais la maison Dumas ne vaut que pour ces produits habituels : les romans. Que Dumas trouve une magnifique utopie ou une solution admirable du problème religieux, on ne considèrera ses découvertes que comme des caprices amusants du romancier, et personne ne les prendra au sérieux, malgré la célébrité européenne du Panurge de la littérature moderne. Nous sommes

dans le siècle des positions acquises : chacun vaut en raison de ce qu'il est socialement et commercialement parlant. La liberté illimitée de la parole a produit un tel conflit de discours, qu'on ne demande plus aujourd'hui : Que dit-on? mais : Qui a dit cela? Si c'est Rothschild, ou sa sainteté Pie IX, ou même monseigneur Dupanloup, c'est quelque chose. Si c'est Tartempion, Tartempion fût-il d'ailleurs (ce qui est possible après tout) un prodige encore ignoré de génie, de science et de bon sens, ce n'est rien.

A ceux donc qui me diraient : Si tu as le secret des grands succès et de la force qui peut changer le monde, pourquoi ne t'en sers-tu pas? je répondrais : Cette science m'est venue trop tard pour moi-même, et j'ai perdu, pour l'acquérir, le temps et les ressources qui m'auraient mis à même, peut-être, d'en faire usage ; mais je l'offre à ceux qui sont en position de s'en servir. Hommes illustres, riches, grands du monde, qui n'êtes pas satisfaits de ce que vous avez, et qui vous sentez au cœur une ambition plus noble et plus vaste, voulez-vous être les pères d'un monde nouveau, les rois d'une civilisation rajeunie? Un savant pauvre et obscur a retrouvé le levier d'Archi-

mède, et il vous l'offre pour le seul bien de l'humanité, sans rien vous demander en échange.

Les phénomènes qui tout dernièrement ont agité l'Amérique et l'Europe à propos des tables parlantes et des manifestations fluidiques ne sont autre chose que des courants magnétiques qui commencent à se former, et des sollicitations de la nature qui nous invite, pour le salut de l'humanité, à reconstituer de grandes chaînes sympathiques et religieuses. En effet, la stagnation de la lumière astrale serait la mort du genre humain, et les torpeurs de cet agent secret se sont déjà manifestées par d'effrayants symptômes de décomposition et de mort. Le choléra-morbus, par exemple, les maladies des pommes de terre et du raisin, n'ont pas une autre cause, comme l'ont obscurément et symboliquement vu en songe les deux pastoureaux de la Salette.

La foi inattendue qu'a trouvée leur récit, et le concours immense de pèlerins déterminé par un récit aussi singulier et aussi vague que celui de ces deux enfants sans instruction et presque sans moralité, sont des preuves de la réalité magnétique du fait et de la tendance fluidique de la terre elle-même à opérer la guérison de ses habitants.

Les superstitions sont instinctives, et tout ce qui est instinctif a une raison d'être dans la nature même des choses : c'est à cela que les sceptiques de tous les temps n'ont pas assez réfléchi.

Nous attribuons donc tous les faits étranges du mouvement des tables à l'agent magnétique universel, qui cherche une chaîne d'enthousiasmes pour former de nouveaux courants. C'est une force aveugle par elle-même, mais qui peut être dirigée par la volonté des hommes et qui est influencée par les opinions courantes. Ce fluide universel, si l'on veut que ce soit un fluide, étant le milieu commun de tous les organismes nerveux et le véhicule de toutes les vibrations sensitives, établit, entre les personnes impressionnables, une véritable solidarité physique, et transmet des unes aux autres les impressions de l'imagination et de la pensée. Le mouvement de la chose inerte, déterminé par les ondulations de l'agent universel, obéit donc à l'impression dominante, et reproduit dans ses révélations tantôt toute la lucidité des songes les plus merveilleux, tantôt toute la bizarrerie et tout le mensonge des rêves les plus incohérents et les plus vagues.

Les coups frappés sur les meubles, l'agitation

bruyante de la vaisselle, les instruments de musique jouant d'eux-mêmes, sont des illusions produites par les mêmes causes. Les miracles des convulsionnaires de Saint-Médard étaient du même ordre et semblaient souvent interrompre les lois de la nature. Exagération, d'une part, produite par la fascination qui est l'ivresse spéciale occasionnée par les congestions de lumière astrale; et de l'autre, oscillations ou mouvements réels imprimés à la matière inerte par l'agent universel et subtil du mouvement et de la vie : voilà tout ce qu'il y avait au fond de ces choses si merveilleuses, comme on pourra facilement s'en convaincre en reproduisant à volonté, par les moyens indiqués au Rituel, les plus étonnants de ces prestiges, et en constatant l'absence, aisément appréciable, de supercherie, d'hallucination ou d'erreur.

Il m'est arrivé plusieurs fois, à la suite d'expériences de chaîne magique faites avec des personnes sans bonne intention et sans sympathie, d'être éveillé en sursaut, la nuit, par des impressions et des contacts véritablement effrayants. Une nuit, entre autres, je sentis réellement la pression d'une main qui m'étranglait; je me levai, j'allumai ma lampe, et je me mis tranquillement à travailler

pour utiliser mon insomnie et chasser les fantômes du sommeil. Alors des livres se déplaçaient près de moi avec bruit, les papiers s'agitaient et se frottaient les uns contre les autres, les boiseries craquaient comme si elles allaient se fendre, et des coups sourds étaient frappés dans le plafond. J'observais avec curiosité, mais avec tranquillité, tous ces phénomènes, qui n'en étaient pas moins merveilleux si mon imagination seule en faisait les frais, tant il y avait de réalité dans leurs apparences. D'ailleurs je viens de dire que je n'étais nullement effrayé, et que je m'occupais de toute autre chose que des sciences occultes au moment où ils se produisaient.

C'est par le retour de semblables faits que je fus amené à tenter des expériences d'évocation à l'aide du cérémonial magique des anciens, et que j'obtins les résultats vraiment extraordinaires que je constaterai au treizième chapitre de cet ouvrage.

---

12 ♄ M

LE GRAND ŒUVRE.

DISCITE.

CRUX.

Le grand œuvre, c'est, avant toute chose, la création de l'homme par lui-même, c'est-à-dire la conquête pleine et entière qu'il fait de ses facultés et de son avenir ; c'est surtout l'émancipation parfaite de sa volonté, qui lui assure l'empire universel de l'Azoth et le domaine de la Magnésie, c'est-à-dire un plein pouvoir sur l'agent magique universel.

Cet agent magique, que les anciens philosophes hermétiques ont déguisé sous le nom de matière première, détermine des formes de la substance modifiable, et l'on peut réellement arriver par son moyen à la transmutation métallique et à la médecine universelle. Ceci n'est pas une hypothèse, c'est un fait scientifique déjà éprouvé et rigoureusement démontrable.

Nicolas Flamel et Raymond Lulle, pauvres tous deux, ont évidemment distribué des richesses immenses. Agrippa n'est jamais arrivé qu'à la pre-

mière partie du grand œuvre, et il est mort à la peine, luttant pour se posséder uniquement lui-même et fixer son indépendance.

Il y a donc deux opérations hermétiques : l'une spirituelle, l'autre matérielle, et qui dépendent l'une de l'autre.

Toute la science hermétique est d'ailleurs contenue dans le dogme d'Hermès gravé primitivement, dit-on, sur une table d'émeraude. Nous en avons déjà expliqué les premiers articles ; voici ceux qui se rapportent à l'opération du grand œuvre :

« Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie.

» Il monte de la terre au ciel, et derechef il descend en terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures.

» Tu auras par ce moyen la gloire de tout le monde, et pour cela toute obcurité s'enfuira de toi.

» C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

» Ainsi le monde a été créé. »

Séparer le subtil de l'épais, dans la première opération, qui est tout intérieure, c'est affranchir son âme de tout préjugé et de tout vice : ce qui se fait par l'usage du sel philosophique, c'est-à-dire de la sagesse ; du mercure, c'est-à-dire de l'habileté personnelle et du travail ; puis enfin du soufre, qui représente l'énergie vitale et la chaleur de la volonté. On arrive par ce moyen à changer en or spirituel les choses même les moins précieuses, et jusqu'aux immondices de la terre. C'est en ce sens qu'il faut entendre les paraboles de la tourbe des philosophes, de Bernard le Trévisan, de Basile Valentin, de Marie l'Égyptienne et des autres prophètes de l'alchimie ; mais dans leurs œuvres, comme dans le grand œuvre, il faut séparer habilement le subtil de l'épais, le mystique du positif, l'allégorie de la théorie. Si on veut les lire avec plaisir et avec intelligence, il faut d'abord les entendre allégoriquement dans leur entier, puis descendre des allégories aux réalités par la voie des correspondances ou analogies indiquées dans le dogme unique :

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et réciproquement.

Le mot ART retourné, ou lu à la manière des écritures sacrées et primitives, c'est-à-dire de droite

à gauche, exprime, par trois initiales, les différents degrés du grand œuvre. T signifie ternaire, théorie et travail ; R, réalisation ; A. adaptation. Nous donnerons, au douzième chapitre du Rituel, les recettes des grands maîtres pour l'adaptation, et spécialement celle qui est contenue dans la forteresse hermétique d'Henri Khunrath.

Nous signalons ici aux recherches de nos lecteurs un admirable traité attribué à Hermès Trismégiste, et qui porte le titre de *Minerva mundi*. Ce traité se trouve seulement dans quelques éditions d'Hermès, et contient, sous des allégories pleines de poésie et de profondeur, le dogme de la création des êtres par eux-mêmes, ou de la loi de création qui résulte de l'accord de deux forces, de celles que les alchimistes appelaient le fixe et le volatil, et qui sont, dans l'absolu, la nécessité et la liberté. On y explique la diversité des formes répandues dans la nature par la diversité des esprits, et les monstruosités par la divergence des efforts. La lecture et la méditation de cet ouvrage sont indispensables à tous les adeptes qui veulent approfondir les mystères de la nature et se livrer sérieusement à la recherche du grand œuvre.

Quand les maîtres en alchimie disent qu'il faut

peu de temps et peu d'argent pour accomplir les œuvres de la science, lorsqu'ils affirment surtout qu'un seul vase est nécessaire, lorsqu'ils parlent du grand et unique athanor que tous peuvent mettre en usage, qui est sous la main de tout le monde et que les hommes possèdent sans le savoir, ils font allusion à l'alchimie philosophique et morale. En effet, une volonté forte et décidée peut arriver en peu de temps à l'indépendance absolue, et nous possédons tous l'instrument chimique, le grand et unique athanor qui sert à séparer le subtil de l'épais et le fixe du volatil. Cet instrument, complet comme le monde, et précis comme les mathématiques elles-mêmes, est désigné par les sages sous l'emblème du pentagramme ou de l'étoile à cinq pointes, qui est le signe absolu de l'intelligence humaine. J'imiterai les sages en ne les nommant point : il est trop facile de le deviner.

La figure du Tarot qui correspond à ce chapitre a été mal comprise par Court de Gebelin et par Eteilla, qui ont cru y voir seulement une erreur commise par un cartier allemand. Cette figure représente un homme, les mains liées derrière le dos, deux sacs d'argent attachés aux aisselles, et pendu par un pied à une potence composée de deux

troncs d'arbre ayant chacun la racine de six branches coupées et d'une traverse complétant la figure du Tau hébreu ת ; les jambes du patient sont croisées et ses coudes forment un triangle avec sa tête. Or le triangle surmonté d'une croix signifie, en alchimie, la fin et la perfection du grand œuvre, signification identique avec celle de la lettre ת , qui est la dernière de l'alphabet sacré.

Ce pendu c'est donc l'adepte, lié par ses engagements, spiritualisé ou les pieds tournés vers le ciel ; c'est aussi l'antique Prométhée, subissant dans une torture immortelle la peine de son glorieux larcin. C'est vulgairement Judas le traître, et son supplice menace les révélateurs du grand arcane. Enfin, pour les cabalistes juifs, ce pendu, qui correspond à leur douzième dogme, celui du Messie promis, est une protestation contre le Sauveur reconnu par les chrétiens, et ils semblent lui dire encore : Comment sauverais-tu les autres, toi qui n'as pu te sauver toi-même ?

Dans le Sepher-Toldos-Jeschu, compilation rabbinique antichrétienne, on trouve une singulière parabole : Jeschu, dit le rabbin auteur de la légende, voyageait avec Simon Barjona et Judas l'Iscariote. Ils arrivèrent tard et fatigués à une

maison isolée ; ils avaient très faim et ne trouvèrent à manger qu'une jeune oie fort petite et très maigre. C'était trop peu pour trois personnes; la partager c'eût été aiguillonner seulement la faim sans la satisfaire. Ils convinrent de la tirer au sort; mais, comme ils tombaient de sommeil : Allons dormir d'abord, dit Jeschu, pendant qu'on préparera le souper; à notre réveil nous nous raconterons nos songes, et celui qui aura fait le plus beau rêve mangera tout seul la petite oie. Ainsi fut fait. Ils dorment et se réveillent. Moi, dit saint Pierre, j'ai rêvé que j'étais le vicaire de Dieu. Moi, dit Jeschu, que j'étais Dieu même. Et moi, reprit hypocritement Judas, j'ai rêvé qu'étant somnambule je me relevais, je descendais doucement, je retirais l'oie de la broche et je la mangeais. Là-dessus on descendit; mais l'oie avait effectivement disparu : Judas avait rêvé tout éveillé (1).

Cette légende est une protestation du positivisme juif contre le mysticisme chrétien. En effet, pendant que les croyants se livraient à de beaux rêves,

(1) Cette anecdote se trouve, non dans le texte même du Sepher Toldos Jeschut, mais dans les commentaires rabbiniques de cet ouvrage.

l'Israélite proscrit, le Judas de la civilisation chrétienne, travaillait, vendait, agiotait, devenait riche, s'emparait des réalités de la vie présente, et se mettait en mesure de prêter des moyens d'existence aux cultes mêmes qui l'avaient si longtemps proscrit. Les anciens adorateurs de l'arche, restés fidèles au culte du coffre-fort, ont maintenant la Bourse pour temple, et c'est de là qu'ils gouvernent le monde chrétien. Judas peut, en effet, rire et se féliciter de n'avoir pas dormi comme saint Pierre.

Dans les anciennes écritures antérieures à la captivité, le Tau hébreu a la figure d'une croix, ce qui confirme encore notre interprétation de la douzième lame du Tarot cabalistique. La croix, génératrice de quatre triangles, est aussi le signe sacré du Duodénaire, et les Égyptiens l'appelaient, pour cela même, la clé du ciel. Aussi Eteilla, embarrassé dans ses longues recherches pour concilier les nécessités analogiques de la figure avec son opinion personnelle (il avait subi en cela l'influence du savant Court de Gebelin), a-t-il placé dans la main de son pendu redressé, dont il a fait la Prudence, un caducée hermétique formé de deux serpents et d'un Tau grec. Puisqu'il avait compris la nécessité du Tau ou de la croix, à la douzième page

du livre de Thot, il aurait dû comprendre le multiple et magnifique symbole du pendu hermétique, le Prométhée de la science, l'homme vivant qui ne touche la terre que par la pensée et dont la base est au ciel, l'adepte libre et sacrifié, le révélateur menacé de mort, la conjuration du judaïsme contre le Christ, qui semble être un aveu involontaire de la divinité occulte du crucifié, le signe enfin de l'œuvre accomplie, du cycle terminé, le Tau intermédiaire, qui résume, une première fois, avant le dernier denaire, les signes de l'alphabet sacré.

---

13 מ N.

LA NÉCROMANCIE.

EX IPSIS.

MORS.

Nous avons dit que dans la lumière astrale se conservent les images des personnes et des choses. C'est aussi dans cette lumière qu'on peut évoquer les formes de ceux qui ne sont plus dans notre monde, et c'est par son moyen que s'accomplissent les mystères aussi contestés que réels de la nécromancie.

Les cabalistes qui ont parlé du monde des esprits ont simplement raconté ce qu'ils ont vu dans leurs évocations.

Éliphas Lévi Zahed (1), qui écrit ce livre, a évoqué, et il a vu.

Disons d'abord ce que les maîtres ont écrit de leurs visions ou de leurs intuitions dans ce qu'ils appelaient *la lumière de gloire*.

On lit dans le livre hébreu de la *Révolution des*

(1) Ces noms hébreux, traduits en français, sont Alphonse-Louis Constant.

âmes qu'il y a des âmes de trois sortes : les filles d'Adam, les filles des anges et les filles du péché. Il y a aussi, suivant le même livre, trois sortes d'esprits : les esprits captifs, les esprits errants et les esprits libres. Les âmes sont envoyées par couples. Il y a pourtant des âmes d'hommes qui naissent veuves, et dont les épouses sont retenues captives par Lilth et par Naëmah, les reines des stryges : ce sont les âmes qui ont à expier la témérité d'un vœu de célibat. Ainsi, lorsqu'un homme renonce dès l'enfance à l'amour des femmes, il rend esclave des démons de la débauche l'épouse qui lui était destinée. Les âmes croissent et se multiplient dans le ciel ainsi que les corps sur la terre. Les âmes immaculées sont les filles des baisers des anges.

Rien ne peut entrer dans le ciel que ce qui vient du ciel. Après la mort, donc, l'esprit divin qui animait l'homme retourne seul au ciel, et laisse sur la terre et dans l'atmosphère deux cadavres : l'un terrestre et élémentaire, l'autre aérien et sidéral ; l'un inerte déjà, l'autre encore animé par le mouvement universel de l'âme du monde, mais destiné à mourir lentement, absorbé par les puissances astrales qui l'ont produit. Le cadavre ter-

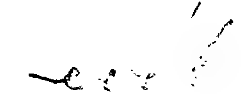
restre est visible : l'autre est invisible aux yeux des corps terrestres et vivants, et ne peut être aperçu que par les applications de la lumière astrale au *translucide*, qui communique ses impressions au système nerveux, et affecte ainsi l'organe de la vue jusqu'à lui faire voir les formes qui sont conservées et les paroles qui sont écrites au livre de la lumière vitale.

Lorsque l'homme a bien vécu, le cadavre astral s'évapore comme un encens pur en montant vers les régions supérieures ; mais si l'homme a vécu dans le crime, son cadavre astral, qui le retient prisonnier, cherche encore les objets de ses passions et veut se reprendre à la vie. Il tourmente les songes des jeunes filles, se baigne dans la vapeur du sang répandu. et se traîne autour des endroits où se sont écoulés les plaisirs de sa vie ; il veille encore sur les trésors qu'il a possédés et enfouis ; il s'épuise en efforts douloureux, pour se faire des organes matériels et revivre. Mais les astres l'aspirent et le boivent ; il sent son intelligence s'affaiblir, sa mémoire se perdre lentement, tout son être se dissoudre... Ses anciens vices lui apparaissent et le poursuivent sous des figures monstrueuses ; ils l'attaquent et le dévorent... Le malheureux perd



ainsi successivement tous les membres qui ont servi à ses iniquités; puis il meurt pour la seconde fois et pour jamais, car il perd alors sa personnalité et sa mémoire. Les âmes qui doivent vivre, mais qui ne sont pas encore entièrement purifiées, restent plus ou moins longtemps captives dans le cadavre astral[1], ou elles sont brûlées par la lumière odique qui cherche à se l'assimiler et à le dissoudre. C'est pour se dégager de ce cadavre que les âmes souffrantes entrent parfois dans les vivants, et y demeurent dans un état que les cabalistes appellent *embryonnat*.

Ce sont ces cadavres aériens qu'on évoque par la nécromancie. Ce sont des larves, des substances mortes ou mourantes, avec lesquelles on se met en rapport; elles ne peuvent ordinairement parler que par le tintement de nos oreilles produit par l'ébranlement nerveux dont j'ai parlé, et ne raisonnent ordinairement qu'en réfléchissant ou nos pensées ou nos rêves.



Mais pour voir ces formes étranges, il faut se mettre dans un état exceptionnel, qui tient du sommeil et de la mort, c'est-à-dire qu'il faut se magnétiser soi-même et arriver à une sorte de somnambulisme lucide et éveillé. La nécromancie

obtient donc des résultats réels, et les évocations de la magie peuvent produire des visions véritables. Nous avons dit que, dans le grand agent magique, qui est la lumière astrale, se conservent toutes les empreintes des choses, toutes les images formées, soit par les rayons, soit par les reflets ; c'est dans cette lumière que nous apparaissent nos songes, c'est cette lumière qui enivre les aliénés et entraîne leur jugement endormi à la poursuite des fantômes les plus bizarres. Pour voir sans illusions dans cette lumière, il faut écarter les reflets par une volonté puissante, et n'attirer à soi que les rayons. Rêver tout éveillé, c'est voir dans la lumière astrale ; et les orgies du sabbat, racontées par tant de sorciers dans leurs jugements criminels, ne se présentaient pas à eux d'une autre manière. Souvent les préparations et les substances employées pour parvenir à ce résultat étaient horribles, comme nous le verrons dans le Rituel ; mais les résultats n'étaient jamais douteux. On voyait, on entendait, on touchait les choses les plus abominables, les plus fantastiques, les plus impossibles. Nous reviendrons sur ce sujet dans notre quinzième chapitre ; nous ne nous occupons ici que de l'évocation des morts.

Au printemps de l'année 1854, j'étais allé à Londres pour échapper à des chagrins d'intérieur et me livrer, sans distraction, à la science. J'avais des lettres d'introduction pour des personnages éminents et curieux de révélations du monde surnaturel. J'en vis plusieurs, et je trouvai en eux, avec beaucoup de politesse, un grand fond d'indifférence ou de légèreté. On me demandait tout d'abord des prodiges comme à un charlatan. J'étais un peu découragé, car, à vrai dire, loin d'être disposé à initier les autres aux mystères de la magie cérémonielle, j'en avais toujours craint, pour moi-même, les illusions et les fatigues; d'ailleurs ces cérémonies exigent un matériel dispendieux et difficile à rassembler. Je me renfermaïs donc dans l'étude de la haute Cabale, et je ne songeais plus aux adeptes anglais, lorsqu'un jour, en rentrant à mon hôtel, je trouvai un pli à mon adresse. Ce pli contenait la moitié d'une carte coupée transversalement, et sur laquelle je reconnus tout d'abord le caractère du sceau de Salomon, et un papier fort petit sur lequel était écrit au crayon: «Demain, à trois heures, devant l'abbaye de Westminster, on vous présentera l'autre moitié de cette carte.» Je me rendis à ce singulier rendez-vous. Une voiture

stationnait sur la place. Je tenais, sans affectation, mon fragment de carte à la main ; un domestique s'approcha de moi et me fit signe en m'ouvrant la portière de la voiture. Dans la voiture était une dame en noir, dont le chapeau était recouvert d'un voile très épais; elle me fit un signe de monter près d'elle, en me montrant l'autre moitié de la carte que j'avais reçue. La portière se referma, la voiture roula ; et, la dame ayant relevé son voile, je pus voir que j'avais affaire à une personne âgée, ayant sous des sourcils gris des yeux noirs extrêmement vifs et d'une fixité étrange. « Sir, me dit-elle, avec un accent anglais très prononcé, je sais que la loi du secret est rigoureuse entre les adeptes; une amie de sir B*** L***, qui vous a vu, sait qu'on vous a demandé des expériences, et que vous avez refusé de satisfaire cette curiosité. Peut-être n'aviez-vous pas les choses nécessaires : je veux vous montrer un cabinet magique complet ; mais je vous demande, avant tout, le plus inviolable secret. Si vous ne me faites pas cette promesse sur l'honneur, je vais donner ordre qu'on vous reconduise chez vous. » Je fis la promesse qu'on exigeait de moi, et j'y suis fidèle en ne disant ni le nom, ni la qualité, ni la demeure de cette dame, que je recon-

nus bientôt pour une initiée, non pas précisément du premier ordre, mais d'un grade très élevé. Nous eûmes plusieurs longues conversations, pendant lesquelles elle insistait toujours sur la nécessité des pratiques pour compléter l'initiation. Elle me montra une collection de vêtements et d'instruments magique, me prêta même quelques livres curieux qui me manquaient; bref, elle me détermina à tenter chez elle l'expérience d'une évocation complète, à laquelle je me préparai pendant vingt et un jours, en observant scrupuleusement les pratiques indiquées au treizième chapitre du Rituel.

Tout était terminé le 24 juillet, il s'agissait d'évoquer le fantôme du divin Apollonius et de l'interroger sur deux secrets : l'un qui me concernait moi-même, l'autre qui intéressait cette dame. Elle avait d'abord compté assister à l'évocation avec une personne de confiance; mais, au dernier moment, cette personne eut peur, et, comme le ternaire ou l'unité est rigoureusement requise pour les rites magiques, je fus laissé seul. Le cabinet préparé pour l'évocation était pratiqué dans une tourelle : on y avait disposé quatre miroirs concaves, une sorte d'autel, dont le dessus de marbre blanc était entouré d'une chaîne de fer aimanté.

Sur le marbre blanc était gravé et doré le signe du pentagramme, tel qu'il est représenté à la page 105 de cet ouvrage ; et le même signe était tracé, en diverses couleurs, sur une peau d'agneau blanche et neuve qui était tendue sous l'autel. Au centre de la table de marbre il y avait un petit réchaud de cuivre avec du charbon de bois d'aulne et de laurier ; un autre réchaud était placé devant moi sur un trépied. J'étais vêtu d'une robe blanche assez semblable aux robes de nos prêtres catholiques, mais plus ample et plus longue, et je portais sur la tête une couronne de feuilles de verveine entrelacées dans une chaîne d'or. D'une main je tenais une épée neuve et de l'autre le Rituel. J'allumai les deux feux avec les substances requises et préparées, et je commençai, à voix basse d'abord, puis en élevant la voix par degrés, les invocations du Rituel. La fumée s'étendit, la flamme fit vaciller tous les objets qu'elle éclairait, puis elle s'éteignit. La fumée s'élevait blanche et lente sur l'autel de marbre, il me sembla sentir une secousse de tremblement de terre, les oreilles me tintaient et le cœur me battait avec force. Je remis quelques branches et des parfums sur les réchauds, et lorsque la flamme s'éleva, je vis distinctement, devant

l'autel, une figure d'homme plus grande que nature, qui se décomposait et s'effaçait. Je recommençai les évocations, et je vins me placer dans un cercle que j'avais tracé d'avance entre l'autel et le trépied : je vis alors s'éclaicir peu à peu le fond du miroir qui était en face de moi, derrière l'autel, et une forme blanchâtre s'y dessina, grandissant et semblant s'approcher peu à peu. J'appelai trois fois Apollonius en fermant les yeux ; et, lorsque je les rouvris, un homme était devant moi, enveloppé tout entier d'une sorte de linceul, qui me sembla être gris plutôt que blanc ; sa figure était maigre, triste et sans barbe, ce qui ne se rapportait pas précisément à l'idée que je me faisais d'abord d'Apollonius. J'éprouvai une sensation de froid extraordinaire, et, lorsque j'ouvris la bouche pour interpeller le fantôme, il me fut impossible d'articuler un son. Je mis alors la main sur le signe du pentagramme, et je dirigeai vers lui la pointe de l'épée, en lui commandant mentalement, par ce signe, de ne point m'épouvanter et de m'obéir. Alors, la forme devint plus confuse, et il disparut tout à coup. Je lui commandai de revenir : alors je sentis passer près de moi comme un souffle, et, quelque chose m'ayant touché la main qui tenait l'épée, j'eus immédiate-

ment le bras engourdi jusqu'à l'épaule. Je crus comprendre que cette épée offensait l'esprit, et je la plantai par la pointe dans le cercle auprès de moi. La figure humaine reparut aussitôt ; mais je sentis un si grand affaiblissement dans mes membres et une si prompte défaillance s'emparer de moi, que je fis deux pas pour m'asseoir. Dès que je fus assis, je tombai dans un assoupissement profond et accompagné de rêves, dont il ne me resta, quand je revins à moi, qu'un souvenir confus et vague. J'eus pendant plusieurs jours le bras engourdi et douloureux. La figure ne m'avait point parlé, mais il me sembla que les questions que j'avais à lui faire s'étaient résolues d'elles-mêmes dans mon esprit. A celle de la dame, une voix intérieure répondait en moi : Mort (il s'agissait d'un homme dont elle voulait savoir des nouvelles) ! Quant à moi, je voulais savoir si le rapprochement et le pardon seraient possibles entre deux personnes auxquelles je pensais, et le même écho intérieur répondait impitoyablement : Mortes !

Je raconte ici les faits tels qu'ils se sont passés, je ne les impose à la foi de personne. L'effet de cette expérience sur moi fut quelque chose d'inexplicable. Je n'étais plus le même homme, quelque chose

d'un autre monde avait passé en moi ; je n'étais plus ni gai, ni triste, mais j'éprouvais un singulier attrait pour la mort, sans être, cependant, aucunement tenté de recourir au suicide. J'analysai soigneusement ce que j'avaïs éprouvé ; et, malgré une répugnance nerveuse très vivement sentie, je réitérai deux fois, à quelques jours seulement de distance, la même épreuve. Le récit des phénomènes qui se produisirent différerait trop peu de celui-ci pour que je doive l'ajouter à cette narration, déjà peut-être un peu longue. Mais le résultat de ces deux autres évocations fut pour moi la révélation de deux secrets cabalistiques, qui pourraient, s'ils étaient connus de tout le monde, changer en peu de temps les bases et les lois de la société tout entière.

Conclurai-je de ceci que j'ai réellement évoqué, vu et touché le grand Apollonius de Thyanes? Je ne suis ni assez halluciné pour le croire, ni assez peu sérieux pour l'affirmer. L'effet des préparations, des parfums, des miroirs, des pantacles, est une véritable ivresse de l'imagination, qui doit agir vivement sur une personne déjà impressionnable et nerveuse. Je n'explique pas par quelles lois physiologiques j'ai vu et touché ; j'affirme seulement

que j'ai vu et que j'ai touché, que j'ai vu clairement et distinctement, sans rêves, et cela suffit pour croire à l'efficacité réelle des cérémonies magiques. J'en crois, d'ailleurs, la pratique dangereuse et nuisible; la santé, soit morale, soit physique, ne résisterait pas à de semblables opérations si elles devenaient habituelles. La dame âgée dont je parle, et dont j'ai eu depuis à me plaindre, en était une preuve : car, malgré ses dénégations, je ne doute pas qu'elle n'ait l'habitude de la nécromancie et de la goëtie. Elle déraisonnait quelquefois complétement, se livrait d'autres fois à des colères insensées, dont elle avait peine à bien déterminer l'objet. J'ai quitté Londres sans l'avoir revue, et je garderai fidèlement l'engagement que j'ai pris de ne rien dire à qui que ce soit qui puisse la faire connaître ou donner même l'éveil sur des pratiques, auxquelles elle se livre sans doute à l'insu de sa famille, qui est, à ce que je suppose, assez nombreuse et d'une position fort honorable.

Il y a des évocations d'intelligence, des évocations d'amour et des évocations de haine; mais rien ne prouve, encore une fois, que les esprits quittent réellement les sphères supérieures pour

s'entretenir avec nous, et le contraire même est plus probable. Nous évoquons les souvenirs qu'ils ont laissés dans la lumière astrale, qui est le réservoir commun du magnétisme universel. C'est dans cette lumière que l'empereur Julien vit autrefois apparaître les dieux, mais vieux, malades et décrépits : preuve nouvelle de l'influence des opinions courantes et accréditées sur les refletsde ce même agent magique qui fait parler les tables et répond en frappant contre les murailles. Depuis l'évocation dont j'ai parlé tout à l'heure, j'ai relu avec soin la vie d'Apollonius, que les historiens nous représentent comme un idéal de beauté et d'élégance antique. J'y ai remarqué qu'Apollonius, vers la fin de sa vie, fut rasé et tourmenté longtemps en prison. Cette circonstance, que j'avais sans doute retenue autrefois sans y penser depuis pour m'en souvenir, aura peut-être déterminé la forme peu attrayante de ma vision, que je considère uniquement comme le rêve volontaire d'un homme éveillé. J'ai vu deux autres personnages, qu'il importe peu de nommer, et toujours différents, par leur costume et par leur aspect, de ce que je m'attendais à voir. Je recommande, d'ailleurs, la plus grande réserve aux personnes qui

voudraient se livrer à de semblables expériences : il en résulte de grandes fatigues et souvent même des ébranlements assez anormaux pour occasionner des maladies.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans signaler ici l'opinion assez étrange de certains cabalistes qui distinguent la mort apparente de la mort réelle, et croient qu'elles viennent rarement ensemble. A leur dire, la plupart des personnes qu'on enterre seraient vivantes, et beaucoup d'autres, qu'on croit vivantes, seraient mortes.

La folie incurable, par exemple, serait pour eux une mort incomplète, mais réelle, qui laisse le corps terrestre sous la direction purement instinctive du corps sidéral. Lorsque l'âme humaine subit une violence qu'elle ne peut supporter, elle se séparerait ainsi du corps, et laisserait à sa place l'âme animale ou le corps sidéral, ce qui fait de ces restes humains quelque chose de moins vivant en quelque sorte que l'animal lui-même. On reconnaît, disent-ils, les morts de cette espèce à l'extinction complète du sens affectueux et moral ; ils ne sont pas méchants, ils ne sont pas bons : ils sont morts. Ces êtres, qui sont les champignons vénéneux de l'espèce humaine, absorbent autant qu'ils

peuvent la vie des vivants; c'est pourquoi leur approche engourdit l'âme et donne froid au cœur.

Ces êtres cadavéreux, s'ils existaient, réaliseraient tout ce qu'on affirmait autrefois des brucolaques et des vampires.

N'est-il pas des êtres près desquels on se sent moins intelligent, moins bon, quelquefois même moins honnête?

N'en est-il pas dont l'approche éteint toute croyance et tout enthousiasme, qui vous lient à eux par vos faiblesses, vous dominent par vos mauvais penchants, et vous font lentement mourir au moral, dans un supplice pareil à celui de Mezence?

Ce sont des morts, que nous prenons pour des vivants; ce sont des vampires, que nous prenons pour des amis!

---

14 נ O.

LES TRANSMUTATIONS.

SPHERA LUNÆ.

SEMPITERNUM.

AUXILIUM.

Saint Augustin doute sérieusement qu'Apulée ait pu être changé en âne par une sorcière de Thessalie. Des théologiens ont disserté longuement sur la transmutation de Nabuchodonosor en bête sauvage. Cela prouve simplement que l'éloquent docteur d'Hippone ignorait les arcanes magiques, et que les théologiens en question n'étaient pas très avancés en exégèse. Nous avons à examiner, dans ce chapitre, des merveilles bien autrement incroyables, et incontestables pourtant. Je veux parler de la lycanthropie ou de la transformation nocturne des hommes en loups, si célèbre dans les veillées de nos campagnes, par les histoires de loups-garous ; histoires si bien avérées, que, pour les expliquer, la science incrédule a recours à des manies furieuses et à des travestissements en animaux. Mais de pareilles hypothèses sont puériles

et n'expliquent rien. Cherchons ailleurs le secret des phénomènes observés à ce sujet, et constatons d'abord :

1° Que jamais personne n'a été tué par un loup-garou, si ce n'est par suffocation, sans effusion de sang et sans blessures ;

2° Que les loups-garous traqués, poursuivis, blessés même, n'ont jamais été tués sur place.

3° Que les personnes suspectes de ces transformations ont été toujours retrouvées chez elles, après la chasse au loup-garou, plus ou moins blessées, quelquefois mourantes, mais toujours dans leur forme naturelle.

Maintenant constatons des phénomènes d'un autre ordre.

Rien au monde n'est mieux attesté et plus incontestablement prouvé que la présence visible et réelle du P. Alphonse de Liguori près du pape agonisant, tandis que le même personnage était observé chez lui, à une grande distance de Rome, en prière et en extase.

La présence simultanée du missionnaire François Xavier en plusieurs endroits à la fois n'a pas été moins rigoureusement constatée.

On dira que ce sont là des miracles ; nous répon-

drons que les miracles, lorsqu'ils sont réels, sont tout simplement des phénomènes pour la science.

Les apparitions de personnes qui nous sont chères coïncidant avec le moment de leur mort sont des phénomènes du même ordre et attribuables à la même cause.

Nous avons parlé du corps sidéral qui est l'intermédiaire entre l'âme et le corps matériel. Ce corps reste éveillé souvent pendant que l'autre sommeille, et se transporte avec la pensée dans tout l'espace qu'ouvre devant lui l'aimantation universelle. Il allonge ainsi sans la briser la chaîne sympathique qui le retient attaché à notre cœur et à notre cerveau, et c'est ce qui rend si dangereux le réveil en sursaut pour les personnes qui rêvent. En effet, une commotion trop forte peut rompre tout à coup la chaîne, et occasionner subitement la mort.

La forme de notre corps sidéral est conforme à l'état habituel de nos pensées, et modifie, à la longue, les traits du corps matériel. C'est pour cela que Swedenborg, dans ses intuitions somnambuliques, voyait souvent des esprits en forme de divers animaux.

Osons dire maintenant qu'un loup-garou n'est

autre chose que le corps sidéral d'un homme, dont le loup représente les instincts sauvages et sanguinaires, et qui, pendant que son fantôme se promène ainsi dans les campagnes, dort péniblement dans son lit et rêve qu'il est un véritable loup.

Ce qui rend le loup-garou visible, c'est la surexcitation presque somnambulique causée par la frayeur chez ceux qui le voient, ou la disposition, plus particulière aux personnes simples de la campagne, de se mettre en communication directe avec la lumière astrale, qui est le milieu commun des visions et des songes. Les coups portés au loup-garou blessent réellement la personne endormie par congestion odique et sympathique de la lumière astrale, par correspondance du corps immatériel avec le corps matériel. Bien des personnes croiront rêver en lisant de pareilles choses, et nous demanderont si nous sommes bien éveillé ; mais nous prierons seulement les hommes de science de réfléchir aux phénomènes de la grossesse et aux influences de l'imagination des femmes sur la forme de leur fruit. Une femme qui avait assisté au supplice d'un homme qu'on rouait vif accoucha d'un enfant dont tous les membres étaient rompus.

Qu'on nous explique comment l'impression produite sur l'âme de la mère par un horrible spectacle pouvait atteindre et briser les membres de l'enfant, et nous expliquerons comment les coups portés et reçus en rêve peuvent briser réellement et blesser même grièvement le corps de celui qui les reçoit en imagination, surtout quand son corps est souffrant et soumis à des influences nerveuses et magnétiques.

C'est à ces phénomènes et aux lois occultes qui les produisent qu'il faut rapporter les effets de l'envoûtement, dont nous aurons à parler. Les obsessions diaboliques, et la plupart des maladies nerveuses qui affectent le cerveau, sont des blessures faites à l'appareil nerveux par la lumière astrale pervertie, c'est-à-dire absorbée ou projetée dans des proportions anormales. Toutes les tensions extraordinaires et extranaturelles de la volonté disposent aux obsession set aux maladies nerveuses; le célibat forcé, l'ascétisme, la haine, l'ambition, l'amour repoussé, sont autant de principes générateurs de formes et d'influences infernales. Paracelse dit que le sang régulier des femmes engendre des fantômes dans l'air; les couvents, à ce point de vue, seraient le séminaire des cauchemars, et l'on

pourrait comparer les diables à ces têtes de l'hydre de Lerne, qui renaissaient sans fin et se multipliaient par le sang même de leurs blessures.

Les phénomènes de la possession des Ursulines de Loudun, si fatale à Urbain Grandier, ont été méconnus. Les religieuses étaient réellement possédées d'hystérie et d'imitation fanatique des pensées secrètes de leurs exorcistes, transmises à leur système nerveux par la lumière astrale. Elles recevaient l'impression de toutes les haines que ce malheureux prêtre avait soulevées contre lui, et cette communication tout intérieure leur paraissait à elles-mêmes diabolique et miraculeuse. Ainsi dans cette malheureuse affaire tout le monde était de bonne foi, jusqu'à Laubardemont, qui, en exécutant aveuglément les sentences préjugées par le cardinal de Richelieu, croyait accomplir en même temps les devoirs d'un véritable juge, et se soupçonnait d'autant moins lui-même d'être un valet de Ponce-Pilate, qu'il lui était moins possible de voir dans le curé, esprit fort et libertin, de Saint-Pierre-du-Marché, un disciple du Christ et un martyr.

La possession des religieuses de Louviers n'est guère qu'une copie de celles de Loudun : les dia-

bles inventent peu et sont plagiaires les uns des autres. Le procès de Gaufridi et de Magdeleine de la Palud porte un caractère plus étrange. Ici ce sont les victimes qui s'accusent elles-mêmes. Gaufridi se reconnaît coupable d'avoir ôté à plusieurs femmes, par un simple souffle dans les narines, la liberté de se défendre contre les séductions. Une jeune et belle fille, de famille noble, insufflée par lui, raconte, dans les plus grands détails, des scènes où la lubricité le dispute au monstrueux et au grotesque. Telles sont les hallucinations ordinaires de la fausse mysticité et du célibat mal conservé. Gaufridi et sa maîtresse étaient obsédés par leurs chimères réciproques, et la tête de l'un reflétait les cauchemars de l'autre. Le marquis de Sade lui-même n'a-t-il pas été contagieux pour certaines natures débilitées et malades?

Le scandaleux procès du père Girard est une nouvelle preuve des délires du mysticisme et des singulières névralgies qu'il peut entraîner à sa suite. Les évanouissements de la Cadière, ses extases, ses stigmates, tout cela était aussi réel que la débauche insensée et peut-être involontaire de son directeur. Elle l'accusa lorsqu'il voulut se retirer d'elle, et la conversion de cette fille fut une

vengeance, car rien n'est cruel comme les amours dépravés. Un corps puissant, qui était intervenu dans le procès de Grandier pour perdre en lui le sectaire possible, sauva le père Girard pour l'honneur de la compagnie. Grandier et le père Girard étaient d'ailleurs arrivés au même résultat par des voies bien différentes, dont nous aurons spécialement à nous occuper dans notre seizième chapitre.

Nous agissons par l'imagination sur les imaginations des autres, par notre corps sidéral sur le leur, et par nos organes sur leurs organes. En sorte que, par la sympathie, soit d'attrait, soit d'obsession, nous nous possédons les uns les autres et nous nous identifions à ceux sur lesquels nous voulons agir. Ce sont les réactions contre cet empire qui font succéder souvent aux sympathies les plus vives l'antipathie la plus prononcée. L'amour a pour tendance d'identifier les êtres; or, en les identifiant souvent, il les rend rivaux, et par conséquent ennemis, si le fond des deux natures est une disposition insociable, comme serait par exemple l'orgueil; saturer également d'orgueil deux âmes unies, c'est les désunir en les rendant rivales. L'antagonisme est le résultat nécessaire de la pluralité des dieux.

Lorsque nous rêvons d'une personne vivante, c'est ou son corps sidéral qui se présente au nôtre dans la lumière astrale, ou du moins le reflet de ce même corps, et la manière dont nous sommes impressionnés à sa rencontre nous révèle souvent les dispositions secrètes de cette personne à notre égard. L'amour, par exemple, façonne le corps sidéral de l'un à l'image et à la ressemblance de l'autre, en sorte que le medium animique de la femme est comme un homme et celui de l'homme comme une femme. C'est cet échange que les cabalistes ont voulu exprimer d'une manière occulte lorsqu'ils disent, en expliquant un terme obscur de la *Genèse* : « Dieu a créé l'amour en mettant une côte d'Adam dans la poitrine de la femme et de la chair d'Ève dans la poitrine d'Adam, en sorte que le fond du cœur de la femme est un os d'homme et le fond du cœur de l'homme de la chair de la femme ; » allégorie qui n'est certainement pas sans profondeur et sans beauté.

Nous avons dit un mot dans le chapitre précédent de ce que les maîtres en cabale appellent l'embryonnat des âmes. Cet embryonnat, complet après la mort de la personne qui en possède une autre, est souvent commencé de son vivant, soit par l'obses-

sion, soit par l'amour. J'ai connu une jeune femme à laquelle ses parents inspiraient une grande terreur, et qui se livra tout à coup elle-même envers une personne inoffensive aux actes qu'elle redoutait de leur part. J'en ai connu une autre qui, après avoir pris part à une évocation où il s'agissait d'une femme coupable et tourmentée dans l'autre monde pour certains actes excentriques, imita sans aucune raison les actes de la femme morte. C'est à cette puissance occulte qu'il faut attribuer l'influence redoutable de la malédiction des parents, redoutée chez tous les peuples de la terre, et le danger véritable des opérations magiques lorsqu'on n'est pas parvenu à l'isolement des vrais adeptes.

Cette vertu de transmutation sidérale, qui existe réellement dans l'amour, explique les prodiges allégoriques de la baguette de Circé. Apulée parle d'une Thessalienne qui se transformait en oiseau; il se fit aimer par la servante de cette femme pour surprendre les secrets de sa maîtresse, et n'arriva qu'à se changer en âne. Cette allégorie explique les mystères les plus cachés de l'amour. Les cabalistes disent encore que, lorsqu'on aime une femme élémentaire, soit ondine, soit sylphide, soit gnomide, on l'immortalise avec soi ou l'on meurt avec

elle. Nous avons vu que les êtres élémentaires sont des hommes imparfaits et encore mortels. La révélation dont nous parlons et qu'on a regardée comme une fable est donc le dogme de la solidarité morale en amour, qui est le fond de l'amour même et en explique seul toute la sainteté et toute la puissance.

Quelle est donc cette magicienne qui change ses adorateurs en pourceaux et dont les enchantements sont détruits dès qu'elle est soumise à l'amour? C'est la courtisane antique, c'est la fille de marbre de tous les temps. La femme sans amour absorbe et avilit tout ce qui l'approche; la femme qui aime répand l'enthousiasme, la noblesse et la vie.

On a beaucoup parlé dans le siècle dernier d'un adepte accusé de charlatanisme, et qu'on nommait de son vivant le divin Cagliostro. On sait qu'il pratiquait les évocations et qu'il n'a été surpassé dans cet art que par l'illuminé Schrœpffer (1). On sait qu'il se vantait de nouer les sympathies, et qu'il disait avoir le secret du grand œuvre; mais

(1) Voir, dans le Rituel, les secrets et les formes de Schrœpffer pour les évocations.

ce qui le rendait encore plus célèbre, c'était un certain élixir de vie qui rendait instantanément aux vieillards la vigueur et la séve de la jeunesse. Cette composition avait pour base le vin de malvoisie, et s'obtenait par la distillation du sperme de certains animaux avec le suc de plusieurs plantes. Nous en possédons la recette et l'on comprendra assez pourquoi nous devons la tenir cachée.

---

15 ס P.

LA MAGIE NOIRE.

SAMAEL.

AUXILIATOR.

Nous entrons dans la magie noire. Nous allons affronter, jusque dans son sanctuaire, le dieu noir du Sabbat, le bouc formidable de Mendès. Ici, ceux qui ont peur doivent fermer le livre, et les personnes sujettes aux impressions nerveuses feront bien de se distraire ou de s'abstenir; mais nous nous sommes imposé une tâche, nous la finirons.

Abordons d'abord franchement et hardiment la question :

Existe-t-il un diable?

Qu'est-ce que le diable?

A la première question, la science se tait; la philosophie nie au hasard, et la religion seule répond affirmativement.

A la seconde, la religion dit que le diable c'est l'ange déchu; la philosophie occulte accepte et explique cette définition.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons déjà dit, mais nous ajouterons ici une révélation nouvelle :

LE DIABLE, EN MAGIE NOIRE, C'EST LE GRAND AGENT MAGIQUE EMPLOYÉ POUR LE MAL PAR UNE VOLONTÉ PERVERSE.

L'ancien serpent de la légende n'est autre chose que l'agent universel, c'est le feu éternel de la vie terrestre, c'est l'âme de la terre et le foyer vivant de l'enfer.

Nous avons dit que la lumière astrale est le réceptacle des formes. Évoquées par la raison, ces formes se produisent avec harmonie ; évoquées par la folie, elles viennent désordonnées et monstrueuses : tel est le berceau des cauchemars de saint Antoine et des fantômes du Sabbat.

Les évocations de la goëtie et de la démonomanie ont-elles donc un résultat ? — Oui certainement, un résultat incontestable et plus terrible que ne peuvent le raconter les légendes !

Lorsqu'on appelle le diable avec les cérémonies voulues, le diable vient et on le voit.

Pour ne pas mourir foudroyé à cette vue, pour n'en pas devenir cataleptique ou idiot, il faut être déjà fou.

Grandier était libertin par indévotion, et peut-être déjà par scepticisme; Girard avait été dépravé et dépravateur par enthousiasme, par suite des égarements de l'ascétisme et des aveuglements de la foi.

Nous donnerons, au quinzième chapitre de notre Rituel, toutes les évocations diaboliques et les pratiques de la magie noire, non pour qu'on s'en serve, mais pour qu'on les connaisse, qu'on les juge, et qu'on se préserve à jamais de semblables aberrations.

M. Eudes de Mirville, dont le livre sur les tables tournantes a fait dernièrement assez de bruit, peut être à la fois content et mécontent de la solution que nous donnons ici aux problèmes de la magie noire. En effet, nous soutenons comme lui la réalité et le merveilleux des effets, nous leur assignons comme lui pour cause l'ancien serpent, le prince occulte de ce monde; mais nous ne sommes pas d'accord sur la nature de cet agent aveugle, qui est en même temps, mais sous des directions différentes, l'instrument de tout bien et de tout mal, le serviteur des prophètes et l'inspirateur des pythonisses. En un mot, le diable, pour nous, c'est la force mise pour un temps au service de l'erreur,

comme le péché mortel est, à nos yeux, la persistance de la volonté dans l'absurde. M. de Mirville a donc mille fois raison, mais il a une fois et une grande fois tort.

Ce qu'il faut exclure du royaume des êtres, c'est l'arbitraire. Rien n'arrive ni au hasard ni par l'autocratie d'une volonté bonne ou mauvaise. Il y a deux chambres dans le ciel, et le tribunal de Satan est contenu dans ses écarts par le sénat de la sagesse divine.

---

16 ע Q.

LES ENVOUTEMENTS.

FONS.

OCULUS.

FULGUR.

L'homme qui regarde une femme avec un désir impur profane cette femme, a dit le grand Maître. Ce qu'on veut avec persévérance, on le fait. Toute volonté réelle se confirme par des actes ; toute volonté confirmée par un acte est une action. Toute action est soumise à un jugement, et ce jugement est éternel. — Ce sont là des dogmes et des principes.

D'après ces principes et ces dogmes, le bien ou le mal que vous voulez, soit à vous-même, soit aux autres, dans l'étendue de votre vouloir et dans la sphère de votre action, arrivera infailliblement, soit aux autres, soit à vous, si vous confirmez votre volonté et si vous arrêtez votre détermination par des actes.

Les actes doivent être analogues à la volonté. La volonté de nuire ou de se faire aimer doit être

confirmée, pour être efficace, par des actes de haine ou d'amour.

Tout ce qui porte l'empreinte d'une âme humaine appartient à cette âme; tout ce que l'homme s'est approprié d'une manière quelconque devient son corps, dans l'acception la plus large du mot, et tout ce qu'on fait au corps d'un homme est ressenti, soit médiatement, soit immédiatement, par son âme.

C'est pour cela que toute espèce d'action hostile au prochain est regardée par la théologie morale comme un commencement d'homicide.

L'envoûtement est un homicide, et un homicide d'autant plus lâche qu'il échappe au droit de défense de la victime et à la vengeance des lois.

Ce principe établi, pour l'acquit de notre conscience et l'avertissement des faibles, affirmons sans crainte que l'envoûtement est possible.

Allons plus loin, et affirmons qu'il est non-seulement possible, mais en quelque sorte nécessaire et fatal. Il s'accomplit sans cesse dans le monde social, à l'insu des agents et des patients. L'envoûtement involontaire est un des plus terribles dangers de la vie humaine.

La sympathie passionnelle soumet nécessaire-

ment le plus ardent désir à la plus forte volonté. Les maladies morales sont plus contagieuses que les maladies physiques, et il y a tels succès d'engoûment et de mode qu'on pourrait comparer à la lèpre ou au choléra.

On meurt d'une mauvaise connaissance comme d'un contact contagieux, et l'horrible maladie qui, depuis quelques siècles seulement, en Europe, punit la profanation des mystères de l'amour, est une révélation des lois analogiques de la nature, et ne présente encore qu'une image affaiblie des corruptions morales qui résultent tous les jours d'une sympathie équivoque.

On parle d'un homme jaloux et lâche qui, pour se venger d'un rival, s'infecta lui-même volontairement d'un mal incurable, et en fit à la fois le fléau commun et l'anathème d'un lit partagé. Cette horrible histoire est celle de tout magicien ou plutôt de tout sorcier qui pratique les envoûtements. Il s'empoisonne pour empoisonner, il se damne pour torturer, il aspire l'enfer pour le respirer, il se blesse à mort pour faire mourir; mais, s'il en a le triste courage, il est positif et certain qu'il empoisonnera et qu'il tuera par la projection seule de sa perverse volonté.

Il peut exister des amours qui tuent aussi bien que la haine, et les envoûtements de la bienveillance sont la torture des méchants. Les prières qu'on adresse à Dieu pour la conversion d'un homme portent malheur à cet homme s'il ne veut pas se convertir. Il y a, comme nous l'avons déjà dit, fatigue et danger à lutter contre les courants fluidiques excités par des chaînes de volontés unies.

Il y a donc deux sortes d'envoûtements : l'envoûtement involontaire et l'envoûtement volontaire. On peut distinguer aussi l'envoûtement physique de l'envoûtement moral.

La force attire la force, la vie attire la vie, la santé attire la santé : c'est une loi de la nature.

Si deux enfants vivent ensemble, et surtout couchent ensemble, et qu'il y en ait un faible et un fort, le fort absorbera le faible, et celui-ci dépérira. C'est pourquoi il est important que les enfants couchent toujours seuls.

Dans les pensionnats, certains élèves absorbent l'intelligence des autres élèves, et dans tout cercle d'hommes il se trouve bientôt un individu qui s'empare des volontés des autres.

L'envoûtement par courants est une chose très commune, comme nous l'avons remarqué : on est

porté par la foule, au moral comme au physique. Mais ce que nous avons plus particulièrement à constater dans ce chapitre, c'est la puissance presque absolue de la volonté humaine sur la détermination de ses actes et l'influence de toute démonstration extérieure d'une volonté sur les choses même extérieures.

Les envoûtements volontaires sont encore fréquents dans nos campagnes, parce que les forces naturelles, chez les personnes ignorantes et solitaires, agissent sans être affaiblies par aucun doute ou par aucune diversion. Une haine franche, absolue et sans aucun mélange de passion repoussée ou de cupidité personnelle, est un arrêt de mort pour celui qui en est l'objet dans certaines conditions données. Je dis sans mélange de passion amoureuse ou de cupidité, parce qu'un désir, étant une attraction, contre-balance et annule la puissance de projection. Ainsi, par exemple, un jaloux n'envoûtera jamais efficacement son rival, et un héritier cupide n'abrégera pas par le seul fait de sa volonté les jours d'un oncle avare et vivace. Les envoûtements essayés dans ces conditions retombent sur celui qui les opère, et sont plutôt salutaires que nuisibles à la personne qui en est l'objet, car il

la dégagent d'une action haineuse qui se détruit elle même en s'exaltant outre-mesure.

Le mot *envoûtement*, très énergique dans sa simplicité gauloise, exprime admirablement la chose même qu'il signifie : *envoultement*, action de prendre pour ainsi dire et d'envelopper quelqu'un dans un vœu, dans une volonté formulée.

L'instrument des envoûtements n'est autre que le grand agent magique lui-même, qui, sous l'influence d'une volonté mauvaise, devient alors réellement et positivement le démon.

Le maléfice proprement dit, c'est-à-dire l'opération cérémonielle en vue de l'envoûtement, n'agit que sur l'opérateur, et sert à fixer et à confirmer sa volonté en la formulant avec persévérance et effort, les deux conditions qui rendent la volonté efficace.

Plus l'opération est difficile ou horrible, plus elle est efficace, parce qu'elle agit davantage sur l'imagination, et confirme l'effort en raison directe de la résistance.

C'est ce qui explique la bizarrerie et l'atrocité même des opérations de la magie noire chez les anciens et au moyen âge, les messes du diable, les sacrements administrés à des reptiles, les effusions

de sang, les sacrifices humains, et autres monstruosités qui sont l'essence même et la réalité de la goëtie ou nigromancie. Ce sont de semblables pratiques qui ont attiré de tout temps sur les sorciers la juste répression des lois. La magie noire n'est réellement qu'une combinaison de sacriléges et de meurtres gradués pour pervertir à jamais une volonté humaine et réaliser dans un homme vivant le fantôme hideux du démon. C'est donc, à proprement parler, la religion du diable, le culte des ténèbres, la haine du bien portée à son paroxysme; c'est l'incarnation de la mort et la création permanente de l'enfer.

Le cabaliste Bodin, qu'on soupçonnerait à tort d'avoir été un esprit faible et superstitieux, n'a pas eu d'autre motif d'écrire sa *Démonomanie* que le besoin de prémunir les esprits contre une trop dangereuse incrédulité. Initié par l'étude de la cabale aux véritables secrets de la magie, il avait frémi en songeant aux dangers auxquels exposerait la société cette puissance abandonnée à la méchanceté des hommes. Il tenta donc ce que vient d'essayer encore parmi nous M. Eudes de Mirvilles: il recueillit des faits sans les expliquer, et dénonça aux sciences inattentives ou préoccupées ailleurs

l'existence des influences occultes des opérations criminelles de la mauvaise magie. Bodin ne fut pas plus écouté de son temps que ne le sera M. Eudes de Mirville, parce qu'il ne suffit pas d'indiquer des phénomènes et d'en préjuger la cause pour impressionner les hommes sérieux; cette cause, il faut l'étudier, l'expliquer, en prouver l'existence, et c'est ce que nous tâchons de faire. Aurons-nous un meilleur succès?

On peut mourir de l'amour de certains êtres comme de leur haine : il est des passions absorbantes sous l'aspiration desquelles on se sent défaillir comme les fiancées des vampires. Ce ne sont pas seulement les méchants qui tourmentent les bons, mais à leur insu les bons torturent les méchants. La douceur d'Abel était un long et pénible envoûtement pour la férocité de Caïn. La haine du bien, chez les hommes mauvais, procède de l'instinct même de la conservation ; d'ailleurs, ils nient que ce qui les tourmente soit le bien, et s'efforcent, pour être tranquilles, de déifier et de justifier le mal. Abel, aux yeux de Caïn, était un hypocrite et un lâche qui déshonorait la fierté humaine par ses soumissions scandaleuses à la divinité. Combien ce premier des meurtriers n'a-t-il

pas dû souffrir avant de se porter à un épouvantable attentat contre son frère? Si Abel avait pu le comprendre, il en eût été effrayé.

L'antipathie n'est autre chose que le pressentiment d'un envoûtement possible, envoûtement qui peut être d'amour et de haine, car on voit souvent l'amour succéder à l'antipathie. La lumière astrale nous avertit des influences à venir par une action sur le système nerveux plus ou moins sensible et plus ou moins vive. Les sympathies instantanées, les amours foudroyants, sont des explosions de lumière astrale motivées aussi exactement et non moins mathématiquement explicables et démontrables que les décharges de fortes batteries électriques. On peut voir par là combien de dangers imprévus menacent le profane qui joue sans cesse avec le feu sur des poudrières qu'il ne voit pas.

Nous sommes saturés de lumière astrale, et nous la projetons sans cesse pour lui faire place et en attirer de nouvelle. Les appareils nerveux destinés soit à l'attraction, soit à la projection, sont particulièrement les yeux et les mains. La polarité des mains réside dans le pouce, et c'est pour cela que, suivant la tradition magique conservée encore dans nos campagnes, il faut, lorsqu'on se trouve en com-

pagnie suspecte, tenir le pouce replié et caché dans la main, en évitant de fixer personne, mais tâcher pourtant de regarder le premier ceux dont nous avons quelque chose à craindre, afin d'éviter les projections fluidiques inattendues et les regards fascinateurs.

Il existe aussi certains animaux dont la propriété est de rompre les courants de lumière astrale par une absorption qui leur est particulière. Ces animaux nous sont violemment antipathiques et ont dans le regard quelque chose de fascinateur : tels sont le crapaud, le basilic et le tard. Ces animaux, apprivoisés et portés vivants ou gardés dans les chambres qu'on habite, garantissent des hallucinations et des prestiges de l'ivresse astrale : l'IVRESSE ASTRALE, mot que nous écrivons ici pour la première fois, et qui explique tous les phénomènes des passions furieuses, des exaltations mentales et de la folie.

Élevez des crapauds et des tards, mon cher monsieur, me dira ici un disciple de Voltaire; portez-en sur vous et n'écrivez plus. A cela, je puis répondre que j'y songerai sérieusement quand je me sentirai disposé à rire de ce que j'ignore, et à traiter de fous les hommes dont

je ne comprendrai ni la science ni la sagesse.

Paracelse, le plus grand des mages chrétiens, opposait à l'envoûtement les pratiques d'un envoûtement contraire. Il composait des remèdes sympathiques et les appliquait non pas aux membres souffrants, mais à des représentations de ces mêmes membres, formées et consacrées suivant le cérémonial magique. Les succès étaient prodigieux, et jamais aucun médecin n'a approché des cures merveilleuses de Paracelse.

Mais Paracelse avait découvert le magnétisme bien avant Mesmer, et avait poussé jusqu'aux dernières conséquences cette lumineuse découverte, ou plutôt cette initiation à la magie des anciens, qui, plus que nous, comprenaient le grand agent magique et ne faisaient pas de la lumière astrale, de l'azoth, de la magnésie universelle des sages, un fluide animal et particulier émanant seulement de quelques êtres spéciaux.

Dans sa philosophie occulte, Paracelse combat la magie cérémonielle, dont il n'ignorait certainement pas la terrible puissance, mais dont il veut sans doute décrier les pratiques, afin de discréditer la magie noire. Il place la toute-puissance du mage dans le *magnès* intérieur et occulte. Les plus habiles

magnétiseurs de nos jours ne diraient pas mieux. Cependant il veut qu'on emploie les signes magiques, et surtout les talismans, pour la guérison des maladies. Nous aurons lieu de revenir, dans notre dix-huitième chapitre, sur les talismans de Paracelse, en touchant, d'après Gaffarel, la grande question de l'iconographie et de la numismatique occultes.

On guérit aussi l'envoûtement par la substitution, lorsqu'elle est possible, et par la rupture ou le détournement du courant astral. Les traditions des campagnes sur tout ceci sont admirables et viennent certainement de loin : ce sont des restes de l'enseignement des druides, qui avaient été initiés aux mystères de l'Égypte et de l'Inde par des hiérophantes voyageurs. On sait donc, en magie vulgaire, qu'un envoûtement, c'est-à-dire une volonté déterminée et confirmée de mal faire, obtient toujours son effet, et qu'elle ne peut se rétracter sans péril de mort. Le sorcier qui délivre quelqu'un d'un charme doit avoir un autre objet de sa malveillance, ou il est certain que lui-même il sera frappé et périra victime de ses propres maléfices. Le mouvement astral étant circulaire, toute émission azotique ou magnétique qui ne rencontre pas

son *medium* revient avec force à son point de départ : c'est ce qui explique une des plus étranges histoires d'un livre sacré, celle des démons envoyés dans des pourceaux qui se précipitèrent à la mer. Cette œuvre de haute initiation ne fut autre chose que la rupture d'un courant magnétique infecté par des volontés mauvaises. Je me nomme légion, disait la voix instinctive du patient, parce que nous sommes plusieurs.

Les possessions du démon ne sont autre chose que des envoûtements, et il existe de nos jours une quantité innombrable de possédés. Un saint religieux qui s'est voué au service des aliénés, le frère Hilarion Tissot, est parvenu par une longue expérience et la pratique constante des vertus chrétiennes, à guérir beaucoup de malades, et il pratique à son insu le magnétisme de Paracelse. Il attribue la plupart des maladies à des désordres de la volonté ou à l'influence perverse des volontés étrangères ; il regarde tous les crimes comme des actes de folie, et voudrait qu'on traitât les méchants comme des malades, au lieu de les exaspérer et de les rendre incurables sous prétexte de les punir. Combien de temps passera encore avant que le pauvre frère Hilarion soit reconnu pour un homme

de génie! et combien d'hommes graves en lisant ce chapitre, diront encore qu'Hilarion Tissot et moi nous devrions nous traiter l'un l'autre suivant les idées qui nous sont communes, en nous gardant bien de publier nos théories, si nous voulons qu'on ne nous prenne pas pour des médecins dignes d'être envoyés aux Incurables!

Et pourtant elle tourne! s'écriait Galilée en frappant du pied la terre. Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres, a dit le Sauveur des hommes. On pourrait ajouter : Vous aimerez la justice, et la justice vous rendra bien portants. Un vice, c'est un poison, même pour le corps: la véritable vertu est un gage de longévité.

La méthode des *envoûtements cérémoniels* varie suivant les temps et les personnes, et tous les hommes artificieux et dominateurs en trouvent en eux-mêmes les secrets et la pratique, sans même les calculer précisément et en raisonner la succession. Ils suivent en cela les inspirations instinctives du grand agent, qui s'assimile merveilleusement, comme nous l'avons déjà dit, à nos vices et à nos vertus; mais on peut dire que, généralement, nous sommes soumis aux volontés des autres par les analogies de nos penchants, et surtout de nos défauts

Caresser les faiblesses d'une individualité, c'est s'emparer d'elle et s'en faire un instrument dans l'ordre des mêmes erreurs ou des mêmes dépravations. Or, quand deux natures analogiques en défaut se subordonnent l'une à l'autre, il s'opère une sorte de substitution du plus fort au plus faible, et une véritable obsession d'un esprit par l'autre. Souvent le faible se débat et voudrait se révolter, puis il retombe plus bas que jamais dans la servitude. C'est ainsi que Louis XIII conspirait contre Richelieu, puis obtenait en quelque sorte sa grâce par l'abandon de ses complices.

Nous avons tous un défaut dominant qui est, pour notre âme, comme l'ombilic de sa naissance pécheresse, et c'est par là que l'ennemi peut toujours nous saisir : la vanité pour les uns, la paresse pour les autres, l'égoïsme pour le plus grand nombre. Qu'un esprit rusé et méchant s'empare de ce ressort, et vous êtes perdu. Vous devenez alors non pas fou, non pas idiot, mais positivement aliéné, dans toute la force de cette expression, c'est-à-dire soumis à une impulsion étrangère. Dans cet état, vous avez une horreur instinctive pour tout ce qui vous ramènerait à la raison, et vous ne voulez même pas entendre les représenta-

tions contraires à votre démence. C'est une des maladies les plus dangereuses qui puissent affecter le moral humain.

Le seul remède à cet envoûtement, c'est de s'emparer de la folie même pour guérir la folie, et de faire trouver au malade des satisfactions imaginaires dans un ordre contraire à celui dans lequel il s'est perdu. Ainsi, par exemple, guérir un ambitieux en lui faisant désirer les gloires du ciel, remède mystique ; guérir un débauché par un véritable amour, remède naturel ; procurer à un vaniteux des succès honorables ; montrer du désintéressement aux avares et leur procurer un juste profit par une participation honorable à des entreprises généreuses, etc.

En réagissant de la sorte sur le moral, on parviendra à guérir un grand nombre de maladies physiques, car le moral influe sur le physique en vertu de l'axiome magique : « Ce qui est au-dessus est comme ce qui est au-dessous. » C'est pour cela que le Maître disait en parlant d'une femme paralytique : Satan l'a liée. Une maladie provient toujours d'un défaut ou d'un excès, et vous trouverez toujours à la source d'un mal physique un désordre moral : c'est une loi invariable de la nature.

---

17 פ R.

L'ASTROLOGIE.

STELLA.

OS.

INFLEXUS.

De tous les arts issus du magisme des anciens, l'astrologie est maintenant le plus méconnu. On ne croit plus aux harmonies universelles de la nature et à l'enchaînement nécessaire de tous les effets avec toutes les causes. La véritable astrologie, d'ailleurs, celle qui se rattache au dogme unique et universel de la Cabale, a été profanée chez les Grecs et chez les Romains de la décadence ; la doctrine des sept cieux et des trois mobiles, émanée primitivement de la décade séphirique, le caractère des planètes gouvernées par des anges dont les noms ont été changés en ceux des divinités du paganisme, l'influence des sphères les unes sur les autres, la fatalité attachée aux nombres, l'échelle de proportion entre les hiérarchies célestes correspondantes aux hiérarchies humaines, tout cela a été matérialisé et rendu superstitieux par les généthliaques et les tireurs d'horoscopes de la déca-

dence et du moyen âge. Ramener l'astrologie à sa pureté primitive serait en quelque façon créer une science toute nouvelle ; essayons seulement d'en indiquer les premiers principes, avec leurs conséquences les plus immédiates et les plus prochaines.

Nous avons dit que la lumière astrale reçoit et conserve toutes les empreintes des choses visibles ; il en résulte que la disposition quotidienne du ciel se réfléchit dans cette lumière, qui, étant l'agent principal de la vie, opère, par une série d'appareils destinés à cette fin par la nature, la conception, l'embryonnat et la naissance des enfants. Or, si cette lumière est assez prodigue d'images pour donner au fruit d'une grossesse les empreintes visibles d'une fantaisie ou d'une délectation de la mère, à plus forte raison doit-elle transmettre au tempérament mobile encore et incertain du nouveau-né les impressions atmosphériques et les influences diverses qui résultent à un moment donné, dans tout le système planétaire de telle ou telle disposition particulière des astres.

Rien n'est indifférent dans la nature : un caillou de plus ou de moins sur un chemin peut briser ou modifier profondément les destinées des plus grands

hommes ou même des plus grands empires ; à plus forte raison la place de telle ou telle étoile dans le ciel ne saurait être indifférente pour les destinées de l'enfant qui naît, et qui entre par sa naissance même dans l'harmonie universelle du monde sidéral. Les astres sont enchaînés les uns aux autres par des attractions qui les tiennent en équilibre et les font régulièrement se mouvoir dans l'espace ; ces réseaux de lumière vont de toutes les sphères à toutes les sphères, et il n'y a pas un point sur chaque planète auquel ne se rattache un de ces fils indestructibles. Le lieu précis et l'heure de la naissance doivent donc être calculés par le véritable adepte en astrologie ; puis, quand il aura fait le calcul exact des influences astrales, il lui reste à compter les chances d'état, c'est-à-dire les facilités ou les obstacles que l'enfant doit trouver un jour dans son état, dans ses parents, dans le tempérament qu'il a reçu d'eux, et par conséquent dans ses dispositions naturelles pour l'accomplissement de ses destinées. Et encore faut-il tenir compte de la liberté humaine et de son initiative, si l'enfant arrive un jour à être véritablement un homme et à se soustraire par un courageux vouloir aux influences fatales et à la chaîne des destinées. On voit

que nous n'accordons pas trop à l'astrologie; mais aussi ce que nous lui laissons est incontestable, c'est le calcul scientifique et magique des probabilités.

L'astrologie est aussi ancienne et plus ancienne même que l'astronomie, et tous les sages de l'antiquité voyante lui ont accordé la confiance la plus entière; or il ne faut pas condamner et rejeter à la légère ce qui nous arrive entouré et soutenu par de si imposantes autorités.

De longues et patientes observations, des comparaisons concluantes, des expériences souvent réitérées, ont dû amener les anciens sages à leurs conclusions, et il faudrait, pour prétendre les réfuter, recommencer en sens contraire le même travail. Paracelse a été peut-être le dernier des grands astrologues pratiques; il guérissait les malades par des talismans formés sous les influences astrales, et reconnaissait sur tous les corps la marque de leur étoile dominante, et c'était là, selon lui, la vraie médecine universelle, la science absolue de la nature, perdue par la faute des hommes et retrouvée seulement par un petit nombre d'initiés. Reconnaître le signe de chaque étoile sur les hommes, sur les animaux, sur les plantes, c'est la

vraie science naturelle de Salomon, cette science qu'on dit perdue et dont les principes sont conservés cependant comme tous les autres secrets dans le symbolisme de la Cabale. On comprend que, pour lire l'écriture des étoiles, il faut connaître les étoiles elles-mêmes, connaissance qui s'obtient par la *domification* cabalistique du ciel, et par l'intelligence du planisphère cabalistique, retrouvé et

expliqué par Gaffarel. Dans ce planisfère, les constellations forment des lettres hébraïques, et les figures mythologiques peuvent être remplacées par les symboles du Tarot. C'est à ce planisphère même que Gaffarel rapporte l'origine de l'écriture des patriarches, et l'on aurait trouvé dans les chaînes d'attraction des astres les premiers linéaments des caractères primitifs; le livre du ciel eût donc servi de modèle à celui d'Hénoch, et l'alphabet cabalistique serait le résumé de tout le ciel. Ceci ne manque ni de poésie ni surtout de probabilité, et l'étude du Tarot, qui est évidemment le livre primitif et hiéroglyphique d'Hénoch, comme l'a compris le savant Guillaume Postel, suffira pour nous en convaincre.

Les signes imprimés dans la lumière astrale par le reflet et l'attraction des astres se reproduisent

donc, comme l'ont découvert les sages, sur tous les corps qui se forment par le concours de cette lumière. Les hommes portent les signes de leur étoile sur le front surtout et dans les mains; les animaux dans leur forme tout entière et dans leurs signes particuliers; les plantes la laissent voir sur leurs feuilles et dans leur graine; les minéraux dans leurs veines et dans les aspects de leur cassure. L'étude de ces caractères a été le travail de toute la vie de Paracelse, et les figures de ses talismans sont le résultat de ses recherches; mais il n'en a pas donné la clef, et l'alphabet cabalistique astral avec ses correspondances reste encore à faire; la science de l'écriture magique non conventionnelle s'est arrêtée, pour la publicité, au planisphère de Gaffarel.

L'art sérieux de la divination repose tout entier sur la connaissance de ces signes. La chiromancie est l'art de lire dans les lignes de la main l'écriture des étoiles, et la métoposcopie cherche les mêmes caractères ou d'autres analogues sur le front de ses consultants. En effet, les plis formés sur la face humaine par les contractions nerveuses sont fatalement déterminés, et le rayonnement du tissu nerveux est absolument analogue à ces réseaux formés

entre les mondes par les chaînes d'attraction des étoiles. Les fatalités de la vie s'écrivent donc nécessairement dans nos rides, et l'on reconnaît souvent au premier regard, sur le front d'un inconnu, une ou plusieurs des lettres mystérieuses du planisphère cabalistique. Cette lettre est toute une pensée, et cette pensée doit dominer l'existence de cet homme. Si la lettre est tourmentée et se grave péniblement, il y a lutte chez lui entre la fatalité et la volonté, et déjà dans ses émotions et dans ses tendances les plus fortes tout son passé se révèle au mage; l'avenir alors est facile à conjecturer, et si les événements trompent parfois la sagacité du devin, le consultant n'en demeure pas moins étonné et convaincu de la science surhumaine de l'adepte.

La tête de l'homme est faite sur le modèle des sphères célestes, et elle attire et elle rayonne, et c'est elle qui, dans la conception de l'enfant, se manifeste et se forme la première. Elle subit donc d'une manière absolue l'influence astrale et témoigne par ses diverses protubérances de ses diverses attractions. La phrénologie doit donc trouver son dernier mot dans l'astrologie scientifique et épurée, dont nous indiquons les pro-

blèmes à la patience et à la bonne foi des savants.



Suivant Ptolémée, le soleil dessèche, et la lune humecte ; suivant les cabalistes, le soleil représente la Justice rigoureuse, et la lune est sympathique à la Miséricorde. C'est le soleil qui forme les orages ; c'est la lune qui, par une sorte de douce pression atmosphérique, fait croître, décroître et comme respirer la mer. On lit dans le *Sohar*, l'un des grands livres sacrés de la Cabale, que « le Serpent magique, fils du Soleil, allait dévorer le monde, lorsque la Mer, fille de la Lune, lui mit le pied sur la tête et le dompta. » C'est pour cela que, chez les anciens, Vénus était fille de la Mer, comme Diane était identique avec la Lune ; c'est pour cela que le nom de Marie signifie étoile de la mer ou sel de la mer. C'est pour consacrer ce dogme cabalistique dans les croyances du vulgaire qu'on a dit en langue prophétique : C'est la femme qui doit écraser la tête du serpent.

Jérôme Cardan, l'un des plus hardis chercheurs et l'astrologue sans contredit le plus habile de son temps ; Jérôme Cardan, qui fut, si l'on croit la légende de sa mort, le martyr de sa foi en l'astrologie, a laissé un calcul au moyen duquel chacun peut prévoir la bonne ou mauvaise fortune de

toutes les années de sa vie. Il appuie sa théorie sur ses propres expériences et assure que ce calcul ne l'a jamais trompé. Pour savoir donc quelle sera la fortune d'une année, il résume les événements de celles qui l'ont précédée par 4, 8, 12, 19 et 30 : le nombre 4 est celui de la réalisation; le nombre 8, celui de Vénus ou des choses naturelles; le nombre 12, qui est celui du cycle de Jupiter, correspond aux réussites; au nombre 19 correspondent les cycles de la lune et de Mars; le nombre 30 est celui de Saturne ou de la Fatalité. Ainsi, par exemple, je veux savoir ce qui m'arrivera en cette année 1855 : je repasserai dans ma mémoire ce qui m'est arrivé de décisif et de réel dans l'ordre du progrès et de la vie il y a quatre ans, ce que j'ai eu de bonheur ou de malheur naturel il y a huit ans, ce que j'ai pu compter de succès ou d'infortunes il y a douze ans, les vicissitudes et les malheurs ou les maladies qui me sont venues il y a dix-neuf ans, et ce que j'ai éprouvé de triste ou de fatal il y a trente ans; puis, en tenant compte des faits irrévocablement accomplis et du progrès de l'âge, je compte sur des chances analogues à celles que je dois déjà à l'influence des mêmes planètes, et je dis : En 1851, j'ai eu

des occupations médiocrement mais suffisamment lucratives, avec quelques embarras de position ; en 1847, j'ai été violemment séparé de ma famille, et il est résulté de cette séparation de grandes souffrances pour les miens et pour moi ; en 1843, j'ai voyagé en apôtre, parlant au peuple et persécuté par les gens mal intentionnés : j'ai été, en deux mots honoré et proscrit; enfin, en 1825, la vie de famille a cessé pour moi, et je me suis engagé définitivement dans une voie fatale qui me conduisait à la science et au malheur. Je puis donc croire que j'aurai cette année travail, pauvreté, gêne, exil du cœur, changement de lieu, publicité et contradictions, événement décisif pour le reste de mon existence ; et je trouve déjà dans le présent toutes sortes de raisons de croire à cet avenir. J'en conclus que, pour moi et pour l'année présente, l'expérience confirme parfaitement la justesse du calcul astrologique de Cardan.

Ce calcul se rapporte d'ailleurs à celui des années climatériques, ou mieux climactériques, des anciens astrologues. *Climactériques* veut dire disposées en échelles ou calculées sur les degrés d'une échelle. Jean Trithème, dans son livre *Des causes secondes*, a supputé fort curieusement le retour des années

heureuses ou funestes pour tous les empires du monde ; nous en donnerons une analyse exacte et plus claire que le livre même dans le chapitre vingt et unième de notre Rituel, avec la continuation du travail de Trithème jusqu'à nos jours et l'application de son échelle magique aux événements contemporains, pour en déduire les probabilités les plus frappantes relativement à l'avenir prochain de la France, de l'Europe et du monde.

Suivant tous les grands maîtres en astrologie, les comètes sont les étoiles des héros exceptionnels et ne visitent la terre que pour lui annoncer de grands changements ; les planètes président aux collections d'êtres et modifient les destinées des agrégations d'hommes ; les étoiles, plus éloignées et plus faibles dans leur action, attirent les individus et décident de leurs attraits ; parfois un groupe d'étoiles influe tout entier sur les destinées d'un seul homme, et souvent un grand nombre d'âmes sont attirées par les rayons lointains d'un même soleil. Lorsque nous mourons, notre lumière intérieure s'en va suivant l'attraction de son étoile, et c'est ainsi que nous revivons dans d'autres univers, où l'âme se fait un nouveau vêtement, ana-

logue aux progrès ou à la décroissance de sa beauté ; car nos âmes, séparées de nos corps, ressemblent à des étoiles filantes, ce sont des globules de lumière animée qui cherchent toujours leur centre pour retrouver leur équilibre et leur mouvement ; mais elles doivent avant tout se dégager des étreintes du serpent, c'est-à-dire de la lumière astrale non épurée qui les entoure et les captive tant que la force de leur volonté ne les élève pas au-dessus. L'immersion de l'étoile vivante dans la lumière morte est un affreux supplice, comparable à celui de Mézence. L'âme y gèle et y brûle à la fois, et n'a d'autre moyen de s'en dégager que de rentrer dans le courant des formes extérieures et de prendre une enveloppe de chair, puis de lutter avec énergie contre les instincts pour affermir la liberté morale qui lui permettra, au moment de la mort, de rompre les chaînes de la terre et de s'envoler triomphante vers l'astre consolateur dont la lumière lui a souri.

Suivant cette donnée, on comprend ce que c'est que le feu de l'enfer, identique avec le démon ou avec l'ancien serpent ; en quoi consistent le salut et la réprobation des hommes, tous appelés et tous successivement élus, mais en petit nombre, après

avoir été exposés par leur faute à tomber dans le feu éternel.

Telle est la grande et sublime révélation des mages, révélation mère de tous les symboles, de tous les dogmes et de tous les cultes.

On peut voir déjà combien Dupuis se trompait lorsqu'il croyait toutes les religions issues seulement de l'astronomie. C'est au contraire l'astronomie qui est née de l'astrologie, et l'astrologie primitive est une des branches de la sainte Cabale, la science des sciences et la religion des religions.

Aussi voit-on à la page dix-septième du Tarot une admirable allégorie : Une femme nue, qui représente à la fois la Vérité, la Nature et la Sagesse, sans voile, penche deux urnes vers la terre et y verse du feu et de l'eau ; au-dessus de sa tête brille le septénaire étoilé autour d'une étoile à huit rayons, celle de Vénus, symbole de paix et d'amour ; autour de la femme verdissent les plantes de la terre, et sur une de ces plantes vient se poser le papillon de Psyché, emblème de l'âme, remplacé dans quelques copies du livre sacré par un oiseau, symbole plus égyptien et probablement plus antique. Cette figure, qui, dans le Tarot

moderne, porte le titre d'Étoile brillante, est analogue à beaucoup de symboles hermétiques, et n'est pas sans analogie avec l'Étoile flamboyante des initiés de la franc-maçonnerie, exprimant la plupart des mystères de la doctrine secrète des roses-croix.

---

18 ע S.

LES PHILTRES ET LES SORTS.

JUSTITIA.

MYSTERIUM.

CANES.

Nous attaquons maintenant l'abus le plus criminel qui puisse être fait des sciences magiques : c'est la magie, ou plutôt la sorcellerie empoisonneuse. Ici l'on doit comprendre que nous écrivons, non pour enseigner, mais pour prévenir.

Si la justice humaine, en sévissant contre les adeptes, n'eût jamais atteint que les nigromanciens et les sorciers empoisonneurs, il est certain, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que ses rigueurs eussent été justes et que les plus sévères intimidations ne pouvaient jamais être excessives contre de pareils scélérats.

Cependant il ne faut pas croire que le pouvoir de vie et de mort qui appartient secrètement au mage ait été toujours exercé pour satisfaire quelque lâche vengeance ou une cupidité plus lâche

encore; au moyen âge comme dans le monde antique, les associations magiques ont souvent foudroyé ou fait lentement périr les révélateurs ou les profanateurs des mystères, et, quand le glaive magique devait s'abstenir de frapper, quand l'effusion du sang était à craindre, l'aqua Toffana, les bouquets aromatisés, les chemises de Nessus, et d'autres instruments de mort plus inconnus et plus étranges, servaient à exécuter tôt ou tard la terrible sentence des francs-juges.

Nous avons dit qu'il existe en magie un grand et indicible arcane, qu'on ne se communique jamais entre adeptes, et qu'il faut empêcher surtout les profanes de deviner; quiconque autrefois révélait ou faisait trouver aux autres par d'imprudentes révélations la clef de cet arcane suprême était immédiatement condamné à mort et forcé souvent lui-même d'être l'exécuteur de la sentence.

Le fameux dîner prophétique de Cazotte, écrit par Laharpe, n'a pas encore été compris; et Laharpe, en le racontant, a cédé au désir assez naturel d'émerveiller ses lecteurs en amplifiant les détails. Tous les hommes présents à ce dîner, à l'exception de Laharpe, étaient des initiés et des

révélateurs, ou du moins des profanateurs des mystères. Cazotte, plus élevé qu'eux tous sur l'échelle de l'initiation, leur prononça leur arrêt de mort au nom de l'illuminisme, et cet arrêt fut diversement, mais rigoureusement, exécuté, comme d'autres arrêts semblables l'avaient été plusieurs années et plusieurs siècles auparavant contre l'abbé de Villars, Urbain Grandier et tant d'autres, et les philosophes révolutionnaires périrent comme devaient périr aussi Cagliostro, abandonné dans les prisons de l'inquisition, la bande mystique de Catherine Théos, l'imprudent Scroepfer, forcé de se tuer au milieu de ses triomphes magiques et de l'engoûment universel, le déserteur Kotzebüe, poignardé par Carl Sand, et tant d'autres dont les cadavres sont retrouvés sans qu'on sache la cause de leur mort subite et sanglante.

On se souvient de l'étrange allocution qu'adressa à Cazotte lui-même, en le condamnant à mort, le président du tribunal révolutionnaire, son confrère et son co-initié. Le nœud terrible du drame de 93 est encore caché dans le sanctuaire le plus obscur des sociétés secrètes; aux adeptes de bonne foi qui voulaient émanciper les peuples, d'autres adeptes, d'une secte opposée, et qui se rattachaient à des

traditions plus anciennes, firent une opposition terrible par des moyens analogues à ceux de leurs adversaires : ils rendirent la pratique du grand arcane impossible en démasquant la théorie. La foule ne comprit rien, mais elle se défia de tous, et retomba, par découragement, plus bas qu'on n'avait voulu l'élever. Le grand arcane resta plus inconnu que jamais ; seulement les adeptes, neutralisés les uns par les autres, n'en purent exercer la puissance ni pour dominer les autres, ni pour se délivrer eux-mêmes ; ils se condamnèrent donc mutuellement comme des traîtres et se vouèrent les uns les autres à l'exil, au suicide, au poignard et à l'échafaud.

On me demandera peut-être si des dangers aussi terribles menacent encore de nos jours, soit les intrus du sanctuaire occulte, soit les révélateurs de l'arcane. Pourquoi répondrais-je à l'incrédulité des curieux ? Si je m'expose à une mort violente pour les instruire, ils ne me sauveront certainement pas ; s'ils ont peur pour eux-mêmes, qu'ils s'abstiennent de toute recherche imprudente : voilà tout ce que je puis leur dire.

Revenons à la magie empoisonneuse.

Alexandre Dumas, dans son roman de *Monte-*

Cristo, a révélé quelques-unes des pratiques de cette science funeste. Nous ne répéterons pas après lui les tristes théories du crime, comment on empoisonne les plantes, comment les animaux nourris de plantes empoisonnées prennent une chair malsaine, et peuvent, lorsqu'ils servent à leur tour d'aliment aux hommes, leur causer la mort sans que le poison laisse de trace; nous ne dirons pas comment par des onctions venimeuses on empoisonne les murailles des maisons, et l'air respirable par des fumigations qui nécessitent pour l'opérateur le masque de verre de Sainte-Croix; nous laisserons à l'antique Canidie ses abominables mystères, et nous ne chercherons pas jusqu'à quel point les rites infernaux de Sagane ont perfectionné l'art de Locuste. Qu'il nous suffise de dire que ces malfaiteurs de la pire espèce distillaient ensemble les virus des maladies contagieuses, le venin des reptiles et le suc malfaisant des plantes; qu'ils empruntaient au fungus son humeur vireuse et narcotique, au datura stramonium ses principes asphyxiants, au pêcher et au laurier-amande ce poison dont une seule goutte sur la langue ou dans l'oreille renverse comme un coup de foudre et tue l'être vivant le mieux constitué et le

plus fort. Ils faisaient cuire avec le suc blanc de la tithymale le lait où ils avaient noyé des vipères et des aspics; ils recueillaient avec soin et rapportaient de leurs voyages, ou faisaient venir à grands frais, la séve du mancenilier ou les fruits mortels de Java, le suc du manioc et d'autres poisons; ils pulvérisaient le silex, mêlaient à des cendres impures la bave desséchée des reptiles; ils composaient des philtres hideux avec le virus des juments échauffées ou les sécrétions des chiennes en chaleur. Le sang humain se mêlait à des drogues infâmes, et l'on en composait une huile qui tuait par sa seule puanteur: cela rappelle la tarte bourbonnaise de Panurge. On écrivait même des recettes d'empoisonnement en les déguisant sous les termes techniques de l'alchimie, et, dans plus d'un vieux livre prétendu hermétique, le secret de la poudre de projection n'est autre que celui de la poudre de succession. Dans le grand *Grimoire* on trouve encore une de ces recettes, moins déguisée que les autres, mais intitulée seulement *Moyen de faire de l'or:* c'est une horrible décoction de vert-de-gris, de vitriol, d'arsenic et de sciure de bois, qui doit, pour être bonne, consumer immédiatement un rameau qu'on y trempe et ronger rapi-

dement un clou. Jean-Baptise Porta, dans sa *Magie naturelle*, donne une recette du poison des Borgia; mais, comme on le pense bien, il se moque de son public et ne divulgue pas la vérité, trop dangereuse en pareille matière. Nous pouvons donc donner ici la recette de Porta, seulement pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs.

Le crapaud par lui-même n'est pas venimeux, mais c'est une éponge à poisons: c'est le champignon du genre animal. Prenez donc un gros crapaud, dit Porta, et enfermez-le dans un bocal avec des vipères et des aspics; donnez-leur pour toute nourriture pendant plusieurs jours des champignons vénéneux, de la digitale et de la ciguë, puis irritez-les en les battant, en les brûlant et en les tourmentant de toutes les manières, jusqu'à ce qu'ils meurent de colère et de faim; vous les saupoudrerez alors d'écume de cristal pulvérisé et d'euphorbe, puis vous les mettrez dans une retorte bien bouchée, et vous en absorberez lentement toute l'humidité par le feu; vous laisserez ensuite refroidir, et vous séparerez la cendre des cadavres de la poussière incombustible qui sera restée au fond de la retorte : vous aurez alors deux poisons, un liquide et un autre en poudre. Le liquide sera aussi efficace

que la terrible aqua Toffana; celui en poudre fera dessécher ou vieillir en quelques jours, puis mourir au milieu d'horribles souffrances, ou dans une atonie universelle, celui qui en aura pris une pincée mêlée avec son breuvage. Il faut convenir que cette recette a une physionomie magique des plus laides et des plus noires, et qu'elle rappelle, à soulever le cœur, les abominables cuisines de Canidie et de Médée.

C'étaient de semblables poudres que les sorciers du moyen âge prétendaient recevoir au sabbat, et qu'ils vendaient à grand prix à l'ignorance et à la haine : c'est par la tradition de semblables mystères qu'ils répandaient l'épouvante dans les campagnes et parvenaient à jeter des sorts. Une fois l'imagination frappée, une fois le système nerveux attaqué, la victime dépérissait rapidement, et la terreur même de ses parents et de ses amis achevait sa perte. Le sorcier ou la sorcière était presque toujours une espèce de crapaud humain, tout gonflé de vieilles rancunes, ils étaient pauvres, repoussés de tous, et par conséquent haineux. La crainte qu'ils inspiraient était leur consolation et leur vengeance ; empoisonnés eux-mêmes par une société dont ils n'avaient connu que les rebuts et

que les vices, ils empoisonnaient à leur tour ceux qui étaient assez faibles pour les redouter, et se vengaient sur la beauté et sur la jeunesse de leur vieillesse maudite et de leur impardonnable laideur.

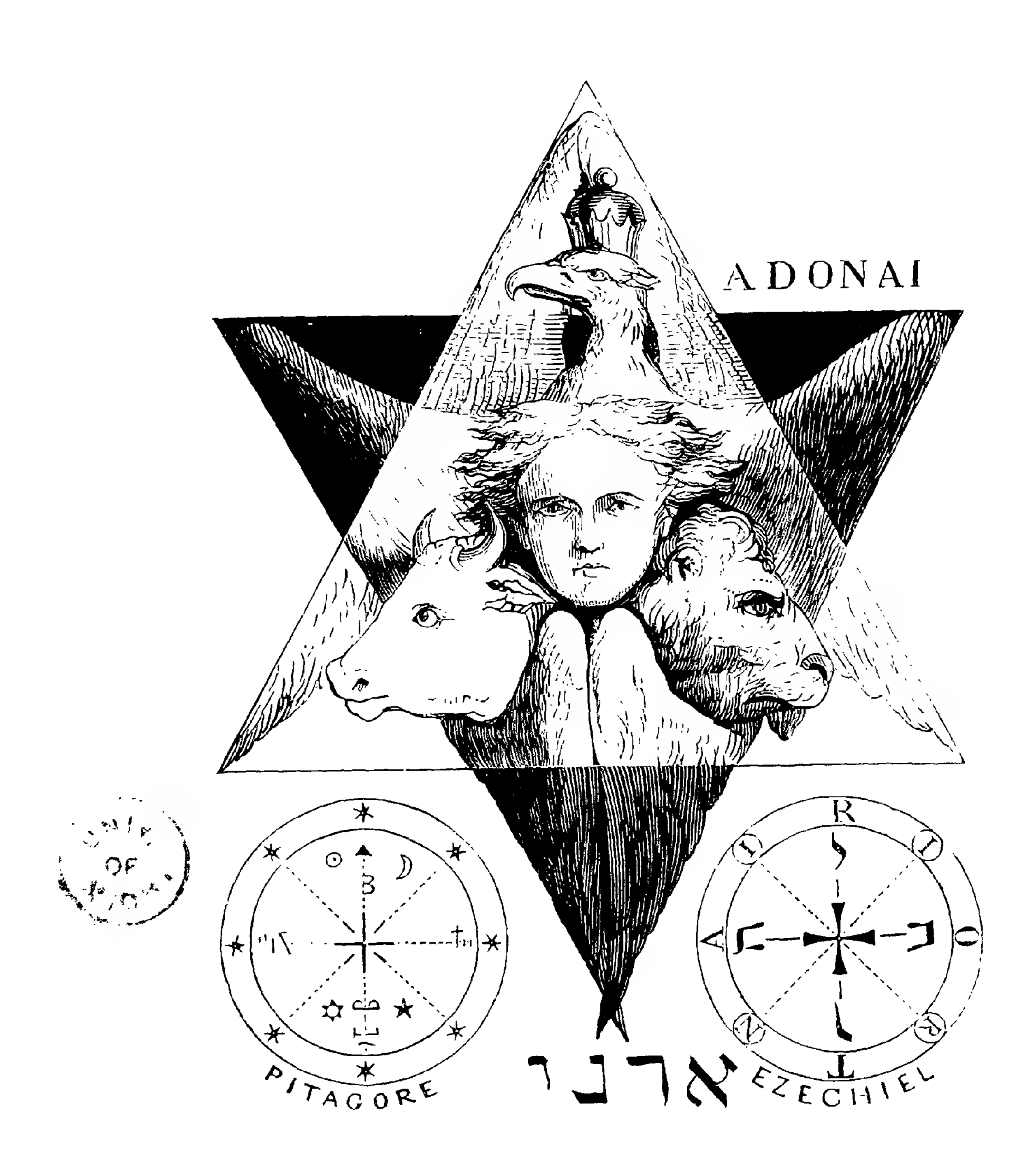
L'opération seule de ces mauvaises œuvres et l'accomplissement de ces hideux mystères constituaient et confirmaient ce qu'on appelait alors le pacte avec le mauvais esprit. Il est certain que l'opérateur devait appartenir au mal corps et âme, et qu'il méritait à juste titre la réprobation universelle et irrévocable exprimée par l'allégorie de l'enfer. Que des âmes humaines soient descendues à ce degré de méchanceté et de démence, cela doit nous étonner et nous affliger sans doute ; mais ne faut-il pas une profondeur pour base à la hauteur des plus sublimes vertus, et l'abîme des enfers ne démontre-t-il pas par antithèse l'élévation et la grandeur infinie du ciel ?

Dans le Nord, où les instincts sont plus comprimés et plus vivaces, en Italie, où les passions sont plus expansives et plus ardentes, on redoute encore les sorts et le mauvais œil ; à Naples, on ne brave pas impunément la *jettatura*, et l'on reconnaît même à certains signes extérieurs les êtres

malheureusement doués de cette puissance. Pour s'en garantir, il faut porter sur soi des cornes, disent les experts, et le peuple, qui prend tout à la lettre, s'empresse de se décorer de petites cornes, sans songer davantage au sens de cette allégorie. Les cornes, attributs de Jupiter Ammon, de Bacchus et de Moïse, sont le symbole de la puissance morale ou de l'enthousiasme ; et les magiciens veulent dire que, pour braver la jettatura, il faut dominer par une grande audace, par un grand enthousiasme ou par une grande pensée le courant fatal des instincts. C'est ainsi que presque toutes les superstitions populaires sont les interprétations profanes de quelque grand axiome ou de quelque merveilleux arcane de la sagesse occulte. Pythagore, en écrivant ses admirables symboles, n'a-t-il pas légué aux sages une philosophie parfaite, et au vulgaire une nouvelle série de vaines observances et de pratiques ridicules ? Ainsi, quand il disait : Ne ramasse pas ce qui tombe de la table, ne coupe pas les arbres du grand chemin, ne tue pas le serpent qui est tombé dans ton enclos, ne donnait-il pas sous des allégories transparentes les préceptes de la charité, soit sociale, soit particulière ? Et quand il disait : Ne te regarde pas au miroir à la

lumière du flambeau, n'était-ce pas une manière ingénieuse d'enseigner la vraie connaissance de soi-même, qui ne saurait exister avec les lumières factices et les préjugés des systèmes ? Il en est de même de tous les autres préceptes de Pythagore, qui, comme on le sait, ont été suivis à la lettre par une foule de disciples imbéciles, au point que, parmi les observances superstitieuses de nos provinces, il en est un assez grand nombre qui remontent évidemment à l'inintelligence primitive des symboles de Pythagore.

Superstition vient d'un mot latin qui signifie survivre. C'est le signe qui survit à la pensée ; c'est le cadavre d'une pratique religieuse. La superstition est à l'initiation ce que l'idée du diable est à celle de Dieu. C'est en ce sens que le culte des images est défendu et que le dogme le plus saint dans sa conception première peut devenir superstitieux et impie lorsqu'on en a perdu l'inspiration et l'esprit. C'est alors que la religion, toujours une comme la raison suprême, change de vêtements et abandonne les anciens rites à la cupidité et à la fourberie des prêtres déchus, métamorphosés, par leur méchanceté et leur ignorance, en charlatans et en jongleurs.


ADONAI
PITAGORE
אדני
EZECHIEL
R
T
A
N
O
R

On peut comparer aux superstitions les emblèmes et les caractères magiques dont le sens n'est plus compris, et qu'on grave au hasard sur les amulettes et les talismans. Les images magiques des anciens étaient des pantacles, c'est-à-dire des synthèses cabalistiques. La roue de Pythagore est un pantacle analogue à celui des roues d'Ézéchiel, et ces deux figures sont les mêmes secrets et la même philosophie : c'est la clef de tous les pantacles, et nous en avons déjà parlé. Les quatre animaux, ou plutôt les sphinx à quatre têtes du même prophète, sont identiques avec un admirable symbole indien dont nous donnons ici la figure, et qui se rapporte à la science du grand arcane. Saint Jean, dans son *Apocalypse*, a copié et amplifié Ézéchiel, et toutes les figures monstrueuses de ce livre merveilleux sont autant de pantacles magiques dont les cabalistes trouvent facilement la clef. Mais les chrétiens, ayant rejeté la science dans le désir d'amplifier la foi, voulurent cacher plus tard les origines de leur dogme, et condamnèrent au feu tous les livres de cabale et de magie. Anéantir les originaux, c'est donner une sorte d'originalité aux copies, et saint Paul le savait sans doute

bien lorsque, dans les intentions les plus louables sans doute, il accomplissait son auto-da-fé scientifique d'Éphèse. C'est ainsi que, six siècles plus tard, le croyant Omar devait sacrifier à l'originalité du *Coran* la bibliothèque d'Alexandrie, et qui sait si, dans l'avenir, un futur apôtre ne voudra pas incendier nos musées littéraires et confisquer l'imprimerie au profit de quelque engoûment religieux et de quelque légende nouvellement accréditée ?

L'étude des talismans et des pantacles est une des plus curieuses branches de la magie, et se rattache à la numismatique historique.

Il existe des talismans indiens, égyptiens et grecs, des médailles cabalistiques venant des Hébreux anciens et modernes, des abraxas gnostiques, des amulettes byzantines, des monnaies occultes en usage parmi les membres des sociétés secrètes et nommées quelquefois jetons du sabbat, puis des médailles des Templiers et des bijoux de francs-maçons. Coglénius, dans son *Traité des merveilles de la nature*, décrit les talismans de Salomon et ceux du rabbin Chaël. La figure d'un plus grand nombre d'autres et des plus anciens a été gravée

dans les calendriers magiques de Tycho-Brahé et de Duchenteau, et doivent être reproduits en totalité ou en partie dans les fastes initiatiques de M. Ragon, vaste et savant travail auquel nous renvoyons nos lecteurs.

---

19 ק T.

LA PIERRE DES PHILOSOPHES. — ELAGABALE.

VOCATIO.

SOL.

AURUM.

Les anciens adoraient le soleil sous la forme d'une pierre noire qu'ils nommaient Elagabale ou Héliogabale. Que signifiait cette pierre, et comment pouvait-elle être l'image du plus brillant des astres?

Les disciples d'Hermès, avant de promettre à leurs adeptes l'élixir de longue vie ou la poudre de projection, leur recommandent de chercher la *pierre* philosophale. Qu'est-ce que cette *pierre*, et pourquoi une pierre?

Le grand initiateur des chrétiens invite ses fidèles à bâtir sur la *pierre*, s'ils ne veulent voir leurs constructions renversées. Il se nomme lui-même la *pierre* angulaire, et il dit au plus croyant de ses apôtres : « Appelle-toi *Pierre*, car tu es la *pierre* sur laquelle je bâtirai mon Église. »

Cette *pierre*, disent les maîtres en alchimie,

c'est le vrai sel des philosophes, qui entre pour un tiers dans la composition de l'azoth. Or AZOTH est, comme on sait, le nom du grand agent hermétique et du véritable agent philosophal; aussi représentent-ils leur sel sous la forme d'une pierre cube, comme on peut le voir dans les douze clefs de Basile Valentin ou dans les allégories du Trévisan.

Qu'est-ce donc, en vérité, que cette pierre? C'est le fondement de la philosophie absolue, c'est la suprême et inébranlable raison. Avant de songer à l'œuvre métallique, il faut être à jamais fixé sur les principes absolus de la sagesse, il faut posséder cette raison qui est la pierre de touche de la vérité. Jamais un homme à préjugés ne sera le roi de la nature et le maître des transmutations. La pierre philosophale est donc avant tout nécessaire; mais comment la trouver? Hermès nous l'apprend dans sa table d'émeraude. Il faut séparer le subtil du fixe, avec un grand soin et une attention extrême. Ainsi nous devons dégager nos certitudes de nos croyances et rendre bien distincts les domaines respectifs de la science et de la foi; bien comprendre que nous ne savons pas les choses que nous croyons, et que nous ne croyons plus aucune des

choses que nous parvenons à savoir, et qu'ainsi l'essence des choses de la foi, c'est l'inconnu et l'indéfini, tandis qu'il en est tout au contraire des choses de la science. On en conclura que la science repose sur la raison et l'expérience, tandis que la foi a pour base le sentiment et la raison. En d'autres termes, la pierre philosophale, c'est la vrai certitude que la prudence humaine assure aux recherches consciencieuses et au doute modeste, tandis que l'enthousiasme religieux la donne exclusivement à la foi. Or, elle n'appartient ni à la raison sans aspirations ni aux aspirations déraisonnables; la vraie certitude, c'est l'acquiescement réciproque de la raison qui sait au sentiment qui croit, et du sentiment qui croit à la raison qui sait. L'alliance définitive de la raison et de la foi résultera non de leur distinction et de leur séparation absolues, mais de leur contrôle mutuel et de leur fraternel concours. Tel est le sens des deux colonnes du portique de Salomon, dont l'une s'appelle Jakin et l'autre Bohas, dont l'une est blanche et l'autre noire. Elles sont distinctes et séparées, elles sont même contraires en apparence; mais, si la force aveugle veut les réunir en les rapprochant, la voûte du temple s'écroulera: car,

séparées, elles ont une même force ; réunies, elles sont deux forces qui se détruisent mutuellement. C'est pour la même raison que le pouvoir spirituel s'affaiblit dès qu'il veut usurper le temporel, et que le pouvoir temporel périt victime de ses empiétements sur le pouvoir spirituel. Grégoire VII a perdu la papauté, et les rois schismatiques ont perdu et perdront la monarchie. L'équilibre humain a besoin de deux pieds, les mondes gravitent sur deux forces, la génération exige deux sexes. Tel est le sens de l'Arcane de Salomon, figuré par les deux colonnes du temple, Jakin et Bohas.

Le soleil et la lune des alchimistes correspondent au même symbole et concourent au perfectionnement et à la stabilité de la pierre philosophale. Le soleil est le signe hiéroglyphique de la vérité, parce que c'est la source visible de la lumière, et la pierre brute est le symbole de la stabilité. C'est pourquoi les anciens mages prenaient la pierre Elagabale pour la figure même du soleil, et c'est pour cela aussi que les alchimistes du moyen âge indiquaient la pierre philosophale comme le premier moyen de faire l'or philosophique, c'est-à-dire de transformer toutes les puissances vitales figurées par les six métaux en soleil, c'est-à-dire

en vérité et en lumière, première et indispensable opération du grand œuvre, qui conduit aux adaptations secondaires, et qui fait, par les analogies de la nature, trouver l'or naturel et grossier aux créateurs de l'or spirituel et vivant, aux possesseurs du vrai sel, du vrai mercure et du vrai soufre philosophiques.

Trouver la pierre philosophale, c'est donc avoir découvert l'absolu, comme le disent d'ailleurs tous les maîtres. Or, l'absolu, c'est ce qui n'admet plus d'erreurs, c'est le fixe du volatil, c'est la règle de l'imagination, c'est la nécessité même de l'être, c'est la loi immuable de raison et de vérité ; l'absolu, c'est ce qui est. Or ce qui est est en quelque sorte avant celui qui est. Dieu même n'est pas sans raison d'être et ne peut exister qu'en vertu d'une suprême et inévitable raison. C'est donc cette raison qui est l'absolu ; c'est à elle que nous devons croire, si nous voulons que notre foi ait une base raisonnable et solide. On a pu dire de nos jours que Dieu n'est qu'une hypothèse, mais la raison absolue n'en est pas une : elle est essentielle à l'être.

Saint Thomas a dit : « Une chose n'est pas juste parce que Dieu la veut, mais Dieu la veut parce

qu'elle est juste. » Si saint Thomas avait déduit logiquement toutes les conséquences de cette belle pensée, il eût trouvé la pierre philosophale, et, au lieu de se borner à être l'ange de l'école, il en eût été le réformateur.

Croire à la raison de Dieu et au Dieu de la raison, c'est rendre l'athéisme impossible. Ce sont les idolâtres qui ont fait les athées. Lorsque Voltaire disait : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, » il sentait plutôt qu'il ne comprenait la raison de Dieu. Dieu existe-t-il réellement ? Nous n'en savons rien, mais nous désirons que cela soit, et c'est pour cela que nous le croyons. La foi formulée ainsi est la foi raisonnable, car elle admet le doute de la science ; et en effet, nous ne croyons qu'aux choses qui paraissent probables, mais que nous ne savons pas. Penser autrement, c'est délirer ; parler autrement, c'est s'exprimer en illuminés ou en fanatiques. Or, ce n'est pas à de pareilles gens que la pierre philosophale est promise.

Les ignorants qui ont détourné le christianisme primitif de sa voie en substituant la foi à la science, le rêve à l'expérience, le fantastique à la réalité ; les inquisiteurs qui ont fait pendant tant

de siècles à la magie une guerre d'extermination, sont parvenus à couvrir de ténèbres les anciennes découvertes de l'esprit humain; en sorte que nous tâtonnons aujourd'hui pour retrouver la clef des phénomènes de la nature. Or, tous les phénomènes naturels dépendent d'une seule et immuable loi, représentée aussi par la pierre philosophale et surtout par sa forme symbolique, qui est le cube. Cette loi, exprimée dans la cabale par le quaternaire, avait fourni aux Hébreux tous les mystères de leur tétragramme divin. On peut donc dire que la pierre philosophale est carrée en tous sens, comme la Jérusalem céleste de saint Jean, et qu'elle porte écrit d'un côté le nom de שלמה, de l'autre celui de Dieu ; sur une de ses faces celui d'Adam, sur l'autre celui d'Héva, puis ceux d'Azot et Inri sur les deux autres côtés. En tête d'une traduction française d'un livre du sieur de Nuisement sur le sel philosophique, on voit l'esprit de la terre debout sur un cube que parcourent des langues de feu; il a pour phallus un caducée, et le soleil et la lune sur la poitrine, à droite et à gauche; il est barbu, couronné, et tient un sceptre à la main. C'est l'*Azoth* des sages sur son piédestal de sel et de soufre. On donne quelquefois à cette image la tête sym-

bolique du bouc de Mendès; c'est le Baphomet des Templiers, le bouc du sabbat et le verbe des gnostiques; images bizarres qui ont servi d'épouvantails au vulgaire après avoir servi aux méditations des sages, hiéroglyphes innocents de la pensée et de la foi qui ont servi de prétexte aux fureurs des persécutions. Combien les hommes sont malheureux dans leur ignorance, mais combien ils se mépriseraient eux-mêmes s'ils parvenaient à la connaître !

---

20 ר U

LA MÉDECINE UNIVERSELLE.

CAPUT.

RESURRECTIO.

CIRCULUS.

La plupart de nos maladies physiques viennent de nos maladies morales, suivant le dogme magique unique et universel, et en raison de la loi des analogies.

Une grande passion à laquelle on s'abandonne correspond toujours à une grande maladie qu'on se prépare. Les péchés mortels sont ainsi nommés parce qu'ils font physiquement et positivement mourir.

Alexandre le Grand est mort d'orgueil. Il était naturellement tempérant, et s'abandonna par orgueil aux excès qui lui donnèrent la mort.

François Ier est mort d'un adultère.

Louis XV est mort de son Parc-aux-Cerfs.

Quand Marat fut assassiné, il se mourait de colère et d'envie. C'était un monomane d'orgueil qui se croyait seul juste, et aurait voulu tuer tout ce qui n'était pas Marat.

Plusieurs de nos contemporains sont morts d'ambition déçue après la révolution de février.

Dès que votre volonté est irrévocablement confirmée dans une tendance à l'absurde, vous êtes mort, et l'écueil où vous vous briserez n'est pas loin.

Il est donc vrai de dire que la sagesse conserve et prolonge la vie.

Le grand Maître a dit : « Ma chair est une nourriture et mon sang un breuvage. Mangez ma chair et buvez mon sang, vous aurez la vie. » Et comme le vulgaire murmurait, il ajouta : « La chair n'est pour rien ici ; les paroles que je vous dis sont esprit et vie. » Il voulait donc dire : Abreuvez-vous de mon esprit et vivez de ma vie.

Et, lorsqu'il allait mourir, il attacha le souvenir de sa vie au signe du pain et celui de son esprit au signe du vin, et institua ainsi la communion de la foi, de l'espérance et de la charité.

C'est dans le même sens que les maîtres hermétiques ont dit : Rendez l'or potable, et vous aurez la médecine universelle ; c'est-à-dire : Appropriez la vérité à vos usages, qu'elle devienne la source à laquelle vous vous abreuverez tous les jours, et vous aurez en vous-mêmes l'immortalité des sages.

La tempérance, la tranquillité d'âme, la simplicité de caractère, le calme et la raison de la volonté, rendent l'homme non-seulement heureux, mais bien portant et fort. C'est en se rendant raisonnable et bon que l'homme se rend immortel. Nous sommes les auteurs de nos destinées, et Dieu ne nous sauve pas sans notre concours.

La mort n'existe pas pour le sage : la mort est un fantôme rendu horrible par l'ignorance et la faiblesse du vulgaire.

Le changement atteste le mouvement, et le mouvement ne révèle que la vie. Le cadavre même ne se décomposerait pas s'il était mort : toutes les molécules qui le composaient restent vivantes et se meuvent pour se dégager. Et vous penseriez que l'esprit s'est dégagé le premier pour ne plus vivre ! vous croiriez que la pensée et l'amour peuvent mourir quand la matière même la plus grossière ne meurt pas !

Si le changement doit être appelé la mort, nous mourons et nous renaissons tous les jours, car tous les jours nos formes changent.

Craignons donc de salir et de déchirer nos vêtements, mais ne craignons pas de les quitter quand vient l'heure du repos.

L'embaumement et la conservation des cadavres sont une superstition contre nature. C'est un essai de création de la mort; c'est l'immobilisation forcée d'une substance dont la vie a besoin. Mais il ne faut pas non plus trop se hâter de détruire ou de faire disparaître les cadavres; car rien ne s'accomplit brusquement dans la nature, et l'on ne doit pas risquer de rompre violemment les liens d'une âme qui se détache.

La mort n'est jamais instantanée ; elle s'opère par degrés, comme le sommeil. Tant que le sang n'est pas complétement refroidi, tant que les nerfs peuvent tressaillir, l'homme n'est pas complétement mort, et, si aucun des organes essentiels à la vie n'est détruit, l'âme peut être rappelée, soit par accident, soit par une volonté forte.

Un philosophe a dit qu'il douterait du témoignage universel plutôt que de croire à la résurrection d'un mort, et en cela il a parlé témérairement ; car c'est sur la foi du témoignage universel qu'il croyait à l'impossibilité d'une résurrection. Qu'une résurrection soit prouvée, qu'en résultera-t-il? qu'il faudra nier l'évidence ou renoncer à la raison? Ce serait absurde de le supposer. Il faudra conclure tout simplement qu'on avait cru à

tort le résurrectionnisme impossible. *Ab actu ad posse valet consecutio.*

Osons affirmer maintenant que la résurrection est possible, et qu'elle arrive même plus souvent qu'on ne croit. Combien de personnes dont la mort a été juridiquement et scientifiquement constatée ont été retrouvées mortes, il est vrai, dans leur bière, mais ayant revécu, et s'étant rongé les poings pour s'ouvrir les artères et échapper par une nouvelle mort à d'horribles souffrances. Un médecin nous dira que ces personnes n'étaient pas mortes, mais en léthargie. Mais qu'est-ce que la léthargie? C'est le nom que vous donnez à la mort commencée qui ne s'achève pas, à la mort que vient démentir un retour à la vie. On se tire toujours facilement d'affaire avec des mots, quand il est impossible d'expliquer les choses.

L'âme tient au corps par la sensibilité, et, dès que la sensibilité cesse, c'est un signe certain que l'âme s'éloigne. Le sommeil magnétique est une léthargie ou une mort factice, et guérissable à volonté. L'éthérisation ou la torpeur produite par le chloroforme est une léthargie véritable qui finit quelquefois par une mort définitive, quand l'âme, heureuse de son dégagement passager, fait

effort de volonté pour s'en aller définitivement : ce qui est possible chez ceux qui ont vaincu l'enfer, c'est-à-dire dont la force morale est supérieure à celle de l'attraction astrale. Aussi la résurrection n'est-elle possible que pour les âmes élémentaires, et ce sont elles surtout qui sont exposées à revivre involontairement dans la tombe. Les grands hommes et les vrais sages ne sont jamais enterrés vivants.

Nous donnerons dans notre Rituel la théorie et la pratique du résurrectionnisme, et, à ceux qui me demanderont si j'ai ressuscité des morts, je répondrai que, si je le leur disais, ils ne me croiraient pas.

Il nous reste à examiner ici si l'abolition de la douleur est possible, et s'il est salutaire d'employer le chloroforme ou le magnétisme pour les opérations chirugicales. Nous pensons, et la science le reconnaîtra plus tard, qu'en diminuant la sensibilité on diminue la vie, et que tout ce qu'on ôte à la douleur en pareilles circonstances tourne au profit de la mort. La douleur atteste la lutte de la vie ; aussi remarque-t-on que, chez les personnes opérées en léthargie, les pansements sont excessivement douloureux. Si l'on réitérait à chaque panse-

benennberg

ment l'engourdissement par le chloroforme, il arriverait de deux choses l'une : ou que le malade mourrait, ou qu'entre les pansements la douleur reviendrait et serait continue. On ne violente pas impunément la nature.

---

21 ט X.

LA DIVINATION.

DENTES.

FURCA.

AMENS.

L'auteur de ce livre a beaucoup osé dans sa vie, et jamais une crainte n'a retenu sa pensée captive. Ce n'est pourtant pas sous une légitime terreur qu'il arrive à la fin du dogme magique.

Il s'agit maintenant de révéler ou plutôt de revoiler le grand Arcane, ce secret terrible, ce secret de vie et de mort exprimé dans la Bible par ces formidables et symboliques paroles du serpent symbolique lui-même : I NEQUAQUAM MORIEMINI, II SED ERITIS, III SICUT DII, IV SCIENTES BONUM ET MALUM.

L'un des priviléges de l'initié au grand Arcane, et celui qui résume tous les autres, c'est la *Divination*.

Suivant le sens vulgaire du mot, deviner signifie conjecturer ce qu'on ignore ; mais le vrai sens du mot est ineffable à force d'être sublime. Devi-

ner (*divinari*), c'est exercer la divinité. Le mot *divinus*, en latin, signifie plus et autre chose que le mot *divus*, dont le sens est l'équivalent de l'homme-dieu. *Devin*, en français, contient les quatre lettres du mot Dieu, plus la lettre n, qui correspond, par sa forme, à l'aleph hébreu א , et qui exprime cabalistiquement et hiéroglyphiquement le grand Arcane, dont le symbole, dans le Tarot, est la figure du bateleur.

Celui qui comprendra parfaitement la valeur numérale absolue d' א multiplié par n, avec la force grammaticale de l'n finale dans les mots qui expriment *science*, *art* ou *puissance*, puis qui additionnera les cinq lettres du mot Devin, de manière à faire rentrer cinq dans quatre, quatre dans trois, trois en deux et deux en un, celui-là, en traduisant le nombre qu'il trouvera en lettres hébraïques primitives, écrira le nom occulte du grand Arcane, et possédera un mot dont le saint tétragramme lui-même n'est que l'équivalent et comme l'image.

Être devin, suivant la force du mot, c'est donc être divin, et quelque chose de plus mystérieux encore.

Les deux signes de la divinité humaine, ou de

l'humanité divine, sont les prophéties et les miracles.

Être prophète, c'est voir d'avance les effets qui existent dans les causes, c'est lire dans la lumière astrale; faire des miracles, c'est agir sur l'agent universel et le soumettre à notre volonté.

On demandera à l'auteur de ce livre s'il est prophète et thaumaturge.

Que les curieux recherchent et lisent tout ce qu'il a écrit avant certains événements qui se sont accomplis dans le monde. Quant à ce qu'il a pu dire et faire, s'il le racontait, et qu'il y eût réellement quelque chose de merveilleux, voudrait-on le croire sur parole?

D'ailleurs, une des conditions essentielles de la divination, c'est de n'être jamais forcée et de ne se soumettre jamais à la tentation, c'est-à-dire à l'épreuve. Jamais les maîtres de la science n'ont cédé à la curiosité de personne. Les sibylles brûlent leurs livres quand Tarquin refuse de les apprécier à leur juste valeur; le grand Maître se tait lorsqu'on lui demande des signes de sa mission divine; Agrippa meurt de misère plutôt que d'obéir à ceux qui exigent de lui un horoscope. Donner des preuves de la science à ceux qui doutent de la

science même, c'est initier des indignes, c'est profaner l'or du sanctuaire, c'est mériter l'excommunication des sages et la mort des révélateurs.

L'essence de la divination, c'est-à-dire le grand Arcane magique, est figurée par tous les symboles de la science, et se lie étroitement au dogme unique et primitif d'Hermès. En philosophie, il donne la certitude absolue; en religion, le secret universel de la foi; en physique, la composition, la décomposition, la recomposition, la réalisation et l'adaptation du mercure philosophal, nommé azoth par les alchimistes; en dynamique, il multiplie nos forces par celles du mouvement perpétuel; il est à la fois mystique, métaphysique et matériel, avec correspondances d'effets dans les trois mondes; il procure charité en Dieu, vérité en science et or en richesse; car la transmutation métallique est à la fois une allégorie et une réalité, comme le savent bien tous les adeptes de la vraie science.

Oui, l'on peut réellement et matériellement faire de l'or avec la pierre des sages, qui est un amalgame de sel, de soufre et de mercure combinés trois fois en azoth par une triple sublimation et une triple fixation. Oui, l'opération est souvent facile et peut se faire dans un jour, dans un in-

stant : d'autres fois elle demande des mois et des années. Mais, pour réussir dans le grand œuvre, il faut être *divinus*, ou devin, dans le sens cabalistique du mot, et il est indispensable d'avoir renoncé, pour son intérêt personnel, à l'avantage des richesses, dont on devient ainsi le dispensateur. Raymond Lulle enrichissait des souverains, semait l'Europe de ses fondations et restait pauvre ; Nicolas Flamel, qui est bien mort, quoi qu'en dise sa légende, n'a trouvé le grand œuvre qu'après être parvenu par l'ascétisme à un détachement complet des richesses. Il fut initié par l'intelligence qu'il eut soudainement du livre d'*Asch Mezareph*, écrit en hébreu par le cabaliste Abraham, le même peut-être qui a rédigé le *Sepher Jésirah*. Or cette intelligence fut, chez Flamel, une intuition méritée ou plutôt rendue possible par les préparations personnelles de l'adepte. Je crois en avoir dit assez.

La divination est donc une intuition, et la clef de cette intuition est le dogme universel et magique des analogies. C'est par les analogies que le mage interprète les songes, comme nous voyons dans la Bible que le patriarche Joseph le faisait autrefois en Égypte : car les analogies dans les reflets de la lumière astrale sont rigoureuses comme les nuances

des couleurs dans la lumière solaire, et peuvent être calculées et expliquées avec une grande exactitude. Il est seulement indispensable de connaître le degré de vie intellectuelle du rêveur, et on le révélera à lui-même tout entier par ses propres songes jusqu'à le jeter dans un profond étonnement.

Le somnambulisme, les pressentiments et la seconde vue ne sont qu'une disposition, soit accidentelle, soit habituelle, à rêver dans un sommeil volontaire ou tout éveillé, c'est-à-dire à percevoir les reflets analogiques de la lumière astrale. Nous expliquerons tout ceci jusqu'à l'évidence dans notre Rituel, lorsque nous donnerons le moyen tant cherché de produire et de diriger régulièrement les phénomènes magnétiques. Quant aux instruments divinatoires, ils sont simplement un moyen de communication entre le devin et le consultant, et ne servent souvent qu'à fixer les deux volontés sur un même signe; les figures vagues, compliquées, mobiles, aident à rassembler les reflets du fluide astral, et c'est ainsi qu'on voit dans le marc de café, dans les nuages, dans le blanc d'œuf, etc., des formes fatidiques, et existant seulement dans le *translucide*, c'est-à-dire dans l'imagination des

opérateurs. La vision dans l'eau s'opère par éblouissement et fatigue du nerf optique, qui cède ses fonctions au translucide et produit une illusion du cerveau qui prend pour des images réelles les reflets de la lumière astrale; aussi les personnes nerveuses, ayant la vue faible et l'imagination vive, sont-elles plus propres à ce genre de divination, qui réussit surtout lorsqu'elle est faite par des enfants. Or, qu'on ne se méprenne pas ici sur la fonction que nous attribuons à l'imagination dans les arts divinatoires. On voit par l'imagination sans doute, et c'est là le côté naturel du miracle, mais on voit des choses vraies, et c'est en cela que consiste le merveilleux de l'œuvre naturelle. Nous en appelons à l'expérience de tous les véritables adeptes. L'auteur de ce livre a experimenté tous les genres de divination, et a obtenu des résultats toujours proportionnels à l'exactitude de ses opérations scientifiques et à la bonne foi de ses consultants.

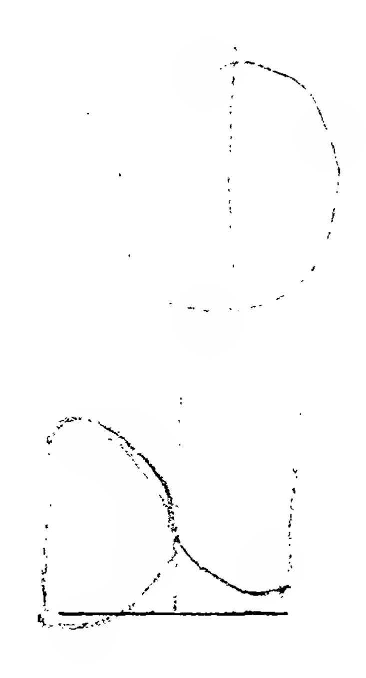
Le Tarot, ce livre miraculeux, inspirateur de tous les livres sacrés des anciens peuples, est, à cause de la précision analogique de ses figures et de ses nombres, l'instrument de divination le plus parfait qui puisse être employé avec une entière

confiance. En effet, les oracles de ce livre sont toujours rigoureusement vrais, au moins dans un sens, et, lorsqu'il ne prédit rien, il révèle toujours des choses cachées et donne aux consultants les plus sages conseils. Alliette, qui de perruquier devint cabaliste au siècle dernier, après avoir passé trente ans à méditer sur le Tarot, Alliette, qui s'appelait cabalistiquement Etteilla, en lisant son nom comme on doit lire l'hébreu, a été bien près de retrouver tout ce qui était caché dans ce livre étrange ; mais il n'arriva qu'à déplacer les clefs du Tarot, faute de les comprendre, et il a interverti l'ordre et le caractère des figures sans en détruire entièrement les analogies, tant elles sont sympathiques et correspondantes les unes avec les autres. Les écrits d'Etteilla, devenus assez rares, sont obscurs, fatigants, et d'un style vraiment barbare ; tous n'ont pas été imprimés, et des manuscrits de ce père des tireurs de cartes modernes sont encore entre les mains d'un libraire de Paris, qui a bien voulu nous les montrer. Ce qu'on y peut voir de plus remarquable, ce sont les études opiniâtres et la bonne foi incontestable de l'auteur, qui a pressenti toute sa vie la grandeur des sciences occultes, et a dû mourir à la porte du sanctuaire sans avoir pu jamais

pénétrer au delà du voile. Il estimait peu Agrippa, faisait grand cas de Jean Belot, et ne connaissait rien à la philosophie de Paracelse ; mais il avait une intuition très exercée, une volonté très persévérante, et plus de rêverie que de jugement : c'était trop peu pour faire un mage, mais c'était plus qu'il ne fallait pour faire un devin vulgaire très habile, et par conséquent très accrédité. Aussi Etteilla eut-il un succès de vogue auquel un magicien plus savant aurait peut-être tort de ne pas prétendre, mais ne prétendrait certainement pas.

En disant, à la fin de notre Rituel, le dernier mot du Tarot, nous indiquerons la manière complète de le lire, et par conséquent de le consulter, non-seulement sur les chances probables de la destinée, mais aussi et surtout sur les problèmes de la philosophie et de la religion, dont il donne une solution toujours certaine et de la plus admirable précision, si on l'explique dans l'ordre hiérarchique de l'analogie des trois mondes avec les trois couleurs et les quatre nuances qui composent le septénaire sacré. Tout ceci appartient à la pratique positive de la magie, et ne peut être que sommairement indiqué et établi seulement en principe dans cette première partie qui contient exclu-

sivement le dogme de la haute magie et la clef philosophique et religieuse des hautes sciences, connues ou plutôt ignorées sous le nom de sciences occultes.



22 ת Z.

RÉSUMÉ ET CLEF GÉNÉRALE DES QUATRE SCIENCES OCCULTES.

SIGNA.

THOT.

PAN.

Résumons maintenant toute la science par des principes.

L'analogie est le dernier mot de la science et le premier mot de la foi.

L'harmonie est dans l'équilibre, et l'équilibre subsiste par l'analogie des contraires.

L'unité absolue, c'est la raison suprême et dernière des choses. Or cette raison ne peut être ni une personne ni trois personnes : c'est une raison, et c'est la raison par excellence.

Pour créer l'équilibre il faut séparer et unir : séparer par les pôles, unir par le centre.

Raisonner sur la foi, c'est détruire la foi ; faire du mysticisme en philosophie, c'est attenter à la raison.

La raison et la foi s'excluent mutuellement par leur nature et s'unissent par l'analogie.

L'analogie est le seul médiateur possible entre le visible et l'invisible, entre le fini et l'infini. Le dogme est l'hypothèse toujours ascendante d'une équation présumable.

Pour l'ignorant, c'est l'hypothèse qui est l'affirmation absolue, et l'affirmation absolue qui est l'hypothèse.

Il y a dans la science des hypothèses nécessaires, et celui qui cherche à les réaliser agrandit la science sans restreindre la foi : car de l'autre côté de la foi il y a l'infini.

On croit ce qu'on ignore, mais ce que la raison veut qu'on admette. Définir l'objet de la foi et le circonscrire, c'est donc formuler l'inconnu. Les professions de foi sont les formules de l'ignorance et des aspirations de l'homme. Les théorèmes de la science sont les monuments de ses conquêtes.

L'homme qui nie Dieu est aussi fanatique que celui qui le définit avec une prétendue infaillibilité. On définit ordinairement Dieu en disant tout ce qu'il n'est pas.

L'homme fait Dieu par une analogie du moins au plus : il en résulte que la conception de Dieu

chez l'homme est toujours celle d'un homme infini qui fait de l'homme un Dieu fini.

L'homme peut réaliser ce qu'il croit dans la mesure de ce qu'il sait en raison de ce qu'il ignore, et fait tout ce qu'il veut dans la mesure de ce qu'il croit et en raison de ce qu'il sait.

L'analogie des contraires, c'est le rapport de la lumière à l'ombre, de la saillie au creux, du plein au vide. L'allégorie, mère de tous les dogmes, est la substitution des empreintes aux cachets, des ombres aux réalités. C'est le mensonge de la vérité et la vérité du mensonge.

On n'invente pas un dogme, on voile une vérité, et il se produit une ombre en faveur des yeux faibles. L'initiateur n'est pas un imposteur, c'est un révélateur; c'est-à-dire, suivant l'expression du mot latin *revelare*, un homme qui voile de nouveau. C'est le créateur d'une nouvelle ombre.

L'analogie est la clef de tous les secrets de la nature et la seule raison d'être de toutes les révélations.

Voilà pourquoi les religions semblent être écrites dans le ciel et dans toute la nature; cela doit être : car l'œuvre de Dieu est le livre de Dieu, et dans ce qu'il écrit on doit voir l'expression de sa pensée,

et par conséquent de son être, puisque nous ne le concevons que comme la pensée suprême. Dupuis et Volney n'ont vu qu'un plagiat dans cette splendide analogie qui aurait dû les amener à reconnaître la catholicité, c'est-à-dire l'universalité du dogme primitif, unique, magique, cabalistique et immuable de la révélation par l'analogie.

L'analogie donne au mage toutes les forces de la nature; l'analogie est la quintessence de la pierre philosophale, c'est le secret du mouvement perpétuel, c'est la quadrature du cercle, c'est le temple qui repose sur les deux colonnes JAKIN et BOHAS, c'est la clef du grand arcane, c'est la racine de l'arbre de vie, c'est la science du bien et du mal.

Trouver l'échelle exacte des analogies dans les choses appréciables par la science, c'est fixer les bases de la foi et s'emparer ainsi de la baguette des miracles. Or, il existe un principe et une formule rigoureuse, qui est le grand arcane. Que le sage ne cherche pas, il a déjà trouvé; mais que le vulgaire cherche toujours, il ne trouvera jamais.

La transmutation métallique s'opère spirituellement et matériellement par la clef positive des analogies.

La médecine occulte n'est que l'exercice de la volonté appliquée à la source même de la vie, à cette lumière astrale dont l'existence est un fait, et dont le mouvement est conforme aux calculs dont l'échelle ascendante et descendante est le grand arcane magique.

Cet arcane universel, dernier et éternel secret de la haute initiation, est représenté dans le Tarot par une jeune fille nue qui ne touche la terre que d'un pied, tient une baguette aimantée de chaque main, et semble courir dans une couronne que supportent un ange, un aigle, un bœuf et un lion. Cette figure est analogue quant au fond des choses au cherub de Jekeskiel, dont nous donnons la figure, et au symbole indien d'Addhanari, analogue à l'Ado-naï de Jekeskiel, que nous nommons vulgairement Ezéchiel.

L'intelligence de cette figure est la clef de toutes les sciences occultes. Les lecteurs de mon livre doivent déjà la comprendre philosophiquement, s'ils se sont un peu familiarisés avec le symbolisme de la cabale. Il nous reste maintenant à réaliser ; ce qui est la seconde et la plus importante opération du grand œuvre. Trouver la pierre philosophale, c'est quelque chose sans doute ; mais com-

ment doit-on la triturer pour en faire la poudre de projection? Quel est l'usage de la baguette magique? Quelle est la puissance réelle des noms divins de la cabale? Les initiés le savent, et les initiables le sauront si, par les indications si multipliées et si précises que nous venons de leur donner, ils découvrent le grand arcane.

Pourquoi ces vérités si simples et si pures sont-elles toujours et nécessairement cachées aux hommes? C'est que les élus de l'intelligence sont en petit nombre sur la terre, et ressemblent, au milieu des sots et des méchants, à Daniel dans la fosse aux lions.

D'ailleurs l'analogie nous enseigne les lois de la hiérarchie, et la science absolue, étant une toute puissance, doit être le partage exclusif des plus dignes. La confusion de la hiérarchie est la véritable déchéance des sociétés, car alors les aveugles conduisent les aveugles, suivant la parole du Maître. Que l'initiation soit rendue aux prêtres et aux rois, et l'ordre se fera de nouveau. Aussi, en faisant appel aux plus dignes, et, en m'exposant à tous les dangers et à toutes les malédictions qui entourent les révélateurs, je crois faire une chose utile et grande : je dirige sur le chaos social le


ADDA-NARI

souffle de Dieu vivant dans l'humanité, et j'évoque des prêtres et des rois pour le monde à venir!

Une chose n'est pas juste parce que Dieu la veut, a dit l'ange de l'école; mais Dieu la veut parce qu'elle est juste. C'est comme s'il avait dit: L'absolu, c'est la raison. La raison est par elle-même; elle est parce qu'elle est, et non pas parce qu'on la suppose; elle est où rien n'existe; et comment voulez-vous qu'il existe quelque chose sans raison? La folie même ne se produit pas sans raison. La raison, c'est la nécessité, c'est la loi, c'est la règle de toute liberté et la direction de toute initiative. Si Dieu est, c'est par la raison. La conception d'un Dieu absolu en dehors ou indépendamment de la raison, c'est l'idole de la magie noire, c'est le fantôme du démon.

Le démon c'est la mort qui se déguise avec les vêtements usés de la vie; c'est le spectre d'Hirrenkesept trônant sur les décombres des civilisations ruinées, et cachant sa nudité horrible avec les défroques abandonnées des incarnations de Wischnou.

FIN DU DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 2, lignes 8 et 9, *au lieu de* le despotisme, *lisez* l'autorité.

Page 71, lignes 5 et 6, *au lieu de* composé d'hymnes, *lisez* compose des hymnes.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

DOGME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

CHARLES DE RÉMUSAT. **Philosophie religieuse**. De la théodicée naturelle en France et en Angleterre.

ALBERT LEMOINE. **Le Vitalisme et l'Animisme de Stahl.**
— **De la physionomie et de la parole.**

MILSAND. **L'Esthétique anglaise**, étude sur John Ruskin.

A. VÉRA. **Essais sur la philosophie hégélienne.**

BEAUSSIRE. **Antécédents de l'Hégélianisme dans la philosophie française.**

BOST. **Le Protestantisme libéral.**

FRANCISQUE BOUILLIER. **Du plaisir et de la douleur.**

ED. AUBER. **Philosophie de la médecine.**

LEBLAIS. **Matérialisme et Spiritualisme**, précédé d'une Préface par M. E. LITTRÉ (de l'Institut).

AD. GARNIER. **De la morale dans l'antiquité**, précédé d'une Introduction par M. PRÉVOST-PARADOL (de l'Académie française).

SCHŒBEL. **Philosophie de la raison pure.**

BEAUQUIER. **Philosophie de la musique.**

TISSANDIER. **Du Spiritisme et des sciences occultes.**

J. MOLESCHOTT. **La Circulation et la Vie.** Lettres sur la physiologie en réponse aux Lettres sur la chimie de Liebig. 2 vol.; traduit de l'allemand par M. le docteur Cazelles.

L. BUCHNER. **Science et Nature**, traduit de l'allemand par Aug. Delondre. 2 vol.

ATHAN. COQUEREL FILS. **Origines et transformations du christianisme.**

JULES LEVALLOIS. **Déisme et Christianisme.**

CAMILLE SELDEN. **La Musique en Allemagne**. Étude sur Mendelssohn.

FONTANES. **Le Christianisme moderne**. Étude sur Lessing.

SAIGEY. **La Physique moderne**, étude sur l'unité des phénomènes naturels.

ÉDITIONS ÉTRANGÈRES.

ÉDITIONS ANGLAISES.

H. TAINE. **The Philosophy of art**. 1 vol. in-18 relié. 3 shill.

PAUL JANET. **The Materialism of the present day.** A critique of Dr Büchner's system, translated by prof. Gustav. Masson. 1 vol. in-18 relié. 3 shill.

ÉDITIONS ALLEMANDES.

H. TAINE. **Philosophie der Kunst**. 1 vol. in-18. 1 thal.

PAUL JANET. **Der Materialismus unzerer Zeit in Deutschland**, unberzezt von Prof. Reichling-Meldegg, mit einem Vorwort von Dr von Fichte. 1 vol. in-18. 1 thal.

BIBLIOTHÈQUE

D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 3 fr. 50

Volumes parus.

CARLYLE. **Histoire de la Révolution française**, traduite de l'anglais par M. Élias Regnault. Tome Ier : LA BASTILLE. Tome II : LA CONSTITUTION.

VICTOR MEUNIER. **Science et Démocratie**. 2 vol.

JULES BARNI. **Histoire des idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle.** 2 vol.
Tome Ier (Introduction. — L'abbé de Saint-Pierre. — Montesquieu.—Voltaire).
Tome II (Jean-Jacques Rousseau.—Diderot.—D'Alembert).

AUGUSTE LAUGEL. **Les États-Unis pendant la guerre** (1866-1865). Souvenirs personnels. 1 vol.

DE ROCHAU. **Histoire de la Restauration**, traduite de l'allemand par M. Rosenwald. 1 vol.

EUG. VÉRON. **Histoire de la Prusse** depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa. 1 vol.

HILLEBRAND. **La Prusse contemporaine et ses institutions.** 1 vol.

Volumes à paraître.

CARLYLE. **Histoire de la Révolution française.** Tome III : LA GUILLOTINE.

CHALLEMEL-LACOUR. **Histoire de Louis-Philippe**. 1 vol.

FRÉDÉRIC MORIN. **Les Historiens du XIXe siècle**. 1 vol.

EUGÈNE DESPOIS. **Le Vandalisme révolutionnaire**. 1 vol.

EUG. YUNG. **La Révolution italienne**. 1 vol.

ED. HERVÉ. **Histoire de l'Europe sous le second empire.** 1 vol.

ÉLIAS REGNAULT. **Histoire économique et politique de la Révolution de 1848.**

ÉDITIONS ÉTRANGÈRES.

AUGUSTE LAUGEL. **The United States during the war**. 1 beau vol. in-8 relié. shill. 6 d.

QUATRIÈME ANNÉE (1867)

REVUE DES COURS

Reproduisant, soit par la sténographie, soit au moyen d'analyses revisées par les professeurs, les principales leçons et conférences littéraires ou scientifiques faites à Paris, en province et à l'étranger.

Directeur : M. EUG. YUNG ; chef de la rédaction : M. ÉM. ALGLAVE.

LA REVUE DES COURS SE PUBLIE EN DEUX PARTIES SÉPARÉES.

REVUE DES COURS LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Collége de France, Sorbonne, Faculté de droit, École des Chartes, École des beaux-arts, cours de la Bibliothèque impériale, Facultés des départements, Universités allemandes, anglaises, suisses, italiennes, Sociétés savantes, etc.

Soirées littéraires de Paris et de la province. — Conférences libres.

La *Revue des cours littéraires* a publié intégralement le cours de MM. Laboulaye, A. Maury, Beulé, et les leçons et conférences de MM. Franck, Havet, Ch. Lévêque, Paulin Pâris, de Loménie, Philarète Chasles, Patin, Janet, Caro, Egger, Berger, Saint-René Taillandier, Mézières, A. Geffroy, l'abbé Freppel, Taine, Heuzey, de Valroger, Valette, Jules Barni, Jules Simon, J. J. Weiss, Despois, Gladstone, Hervé, G. Guizot, Saint-Marc Girardin, etc.

REVUE DES COURS SCIENTIFIQUES

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Collége de France, Sorbonne, Faculté de médecine, Muséum d'histoire naturelle, École de pharmacie, Facultés des départements, Académie des sciences, Universités étrangères.

Soirées scientifiques de la Sorbonne. — Conférences libres.

La *Revue des cours scientifiques* publie intégralement les cours de MM. Claude Bernard, Berthelot, Quatrefages, Lacaze-Duthiers, G. Ville, Vulpian, Robin, Becquerel, Coste, Blanchard, Gavarret, Boussingault, et des leçons ou conférences de MM. Milne Edwards, Boutan, Payen, Pasteur, Troost, Daremberg, Bertrand, Bouchardat, Jamin, Bouchut, Matteucci, Moleschott, Palmieri, Remak, de Luca, Virchow, Huxley, Tyndall, etc., etc.

Ces deux journaux paraissent le samedi de chaque semaine par livraisons de 32 à 40 colonnes in-4°.

Prix de chaque journal isolément.

	Six mois.	Un an.
Paris	8 fr.	15 fr.
Départements	10	18
Étranger	12	20

Prix des deux journaux réunis.

Paris	15 fr.	26 fr.
Départements	18	30
Étranger	20	35

L'abonnement part du 1er décembre et du 1er juin de chaque année.

La publication de ces deux journaux a commencé le 1er décembre 1863. Chaque année forme deux forts volumes in-4° de 800 pages.

L'art et la vie. 1867, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

BARNI (Jules). Voy. KANT.

BEAUSSIRE. **La liberté dans l'ordre intellectuel et moral,** études de droit naturel. 1866, 1 fort vol. in-8. 7 fr.

CL. BERNARD. **Leçons sur les propriétés des tissus vivants,** faites à la Sorbonne, publiées par M. Émile Alglave. 1866, 1 vol. in-8 avec 92 figures. 8 fr.

BOUCHARDAT. **Le travail,** son influence sur la santé (conférences faites aux ouvriers). 1863, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

BOUCHARDAT et H. JUNOD. **L'Eau-de-vie et ses dangers,** conférences populaires. 1 vol. in-8. 1 fr.

BRIERRE DE BOISMONT. **Des maladies mentales.** 1867, brochure in-8 extraite de la *Pathologie médicale* du professeur Requin. 2 fr.

BRIERRE DE BOISMONT. **Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions,** des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du somnambulisme. 1862, 3e édition très-augmentée. 7 fr.

BRIERRE DE BOISMONT. **Du Suicide et de la folie suicide.** 1865, 2e édition, 1 vol. in-8. 7 fr.

CHAUFFARD. **De la spontanéité et de la spécificité dans les maladies.** 1 vol. in-18. 3 fr.

Conférences historiques de la Faculté de médecine faites pendant l'année 1865. (*Les Chirurgiens érudits*, par M. Verneuil. — *Gui de Chauliac*, par M. Follin. — *Celse*, par M. Broca. — *Wurtzius*, par M. Trélat. — *Rioland*, par M. Le Fort. — *Levret*, par M. Tarnier. — *Harvey*, par M. Béclard. — *Stahl*, par M. Lasègue. — *Jenner*, par M. Lorain. — *Jean de Vier et les Sorciers*, par M. Axenfeld. — *Laennec*, par M. Chauffard. — *Sylvius*, par M. Gubler. — *Stoll*, par M. Parrot.) 1 vol. in-8. 6 fr.

COQUEREL FILS (Athanase). **Pourquoi la France n'est-elle pas protestante?** Discours prononcé à Neuilly, le 1er novembre 1866. In-8. 1 fr.

COQUEREL FILS (Athanase). **La charité sans peur,** sermon en faveur des victimes des inondations, prêché à Paris le 18 novembre 1866. In-8. 75 cent.

DELEUZE. **Instruction pratique sur le magnétisme animal,** précédée d'une Notice sur la vie de l'auteur. 1853. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

D'ARCHIAC. **Leçons sur la Faune quaternaire,** professées au Muséum d'histoire naturelle. 1865, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

DU POTET. **Traité complet de magnétisme,** cours en douze leçons. 1856, 3e édition, 1 vol. de 634 pages. 7 fr.

DURAND (de Gros). **Essais de physiologie philosophique,** suivis d'une Étude sur la théorie de la méthode en général. 1866, 1 vol. in-8 de 620 pages. 8 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Dogme et rituel de la haute magie.** 1861, 2e édit., 2 vol. in-8, avec 24 figures. 18 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Histoire de la magie**, avec une exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères. 1860, 1 vol. in-8, avec 90 figures. 12 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **La science des esprits**, révélation du dogme secret des Kabbalistes, esprit occulte de l'Évangile, appréciation des doctrines et des phénomènes spirités. 1865, 1 vol. in-8. 7 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1866, 1 vol in-8 et atlas de 25 planches. 2e édition.

Prix, figures noires. 20 fr.
Prix, figures coloriées. 35 fr.

FERRON (de). **Théorie du progrès** (Histoire de l'idée du progrès. — Vico. — Herder. — Turgot. — Condorcet. — Saint-Simon. — Réfutation du césarisme). 1867, 1 vol. in-18. 7 fr.

GAILLARD. **Lettres d'un médecin de campagne sur le matérialisme contemporain.** 1867, in-8. 1 fr. 50

GIRAUD-TEULON. **De l'œil**, notions élémentaires sur la fonction de la vue et de ses anomalies. 1867, 1 vol. in-18 avec figures. 2 fr.

HÉGEL. Voy. page 4.

KANT. **Éléments métaphysiques de la doctrine du droit,** suivis d'un Essai philosophique sur la paix perpétuelle, traduit de l'allemand par M. Jules Barni. 1854, 1 vol. in-8. 8 fr.

KANT. **Éléments métaphysiques de la doctrine de la vertu,** suivi d'un Traité de pédagogie, etc., traduit de l'allemand par M. Jules Barni, avec une Introduction analytique. 1855, 1 vol. in-8. 8 fr.

LAFONTAINE. **Mémoires d'un magnétiseur.** 1866, 2 vol. in-8. 7 fr.

Avec le portrait de l'auteur. 8 fr.

LANGLOIS. **L'homme et la révolution**, huit études dédiées à P. J. Proudhon.

Tome premier (La certitude.—Le droit.—La justice).
Tome second (L'égalité. — Le travailleur. — La femme. — La mutualité. — L'égal échange).
1867, 2 vol. in-18. 7 fr.

LITTRÉ. **Auguste Comte et Stuart Mill**, suivi de *Stuart Mill et la philosophie positive*, par M. G. Wyronboff. 1867, in-8 de 86 pages. 2 fr.

LONGET. **Mouvement circulaire de la matière dans les trois règnes**, tableaux de physiologie, avec fig. coloriées. 1866. 7 fr.

LUBBOCK. **L'Homme avant l'histoire**, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une Description comparée des mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais par M. Ed. BARBIER, avec 156 figures intercalées dans le texte. 1867, 1 beau vol. in-8°, prix, broché. . . . . 15 fr.
Relié en demi-maroquin avec nerfs . . . . 18 fr.

MEUNIER (Victor). **La Science et les Savants.**
1re année, 1864, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
2e année, 1865, 1er semestre, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
2e année, 1865, 2e semestre, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
3e année, 1866. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

MIRON. **De la séparation du temporel et du spirituel.** 1866, in-8. 3 fr. 50

Notions d'anatomie et de physiologie générales.

TAULE. *Notions sur la nature et les propriétés de la matière organisée.* 1866. 3 fr. 50

ONIMUS. *De la théorie dynamique de la chaleur dans les sciences biologiques.* 1866. 3 fr.

CLÉMENCEAU. *De la génération des éléments anatomiques.* 1866. Prix. 4 fr.

POUGNET. **Hiérarchie et Décentralisation.** 1866, 1 vol. gr. in-8 de 160 pages. 3 fr.

PRESSENSÉ (E. de). **Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre.** 1866. 3e édition, 1 vol. in-8. 7 fr. 50
Edition in-18 . . . . 2 fr.

SIÈREBOIS. **Autopsie de l'âme**, sa nature, ses modes, sa personnalité, sa durée. 1866, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

SIÈREBOIS. **La Morale** fouillée dans ses fondements. Essai d'anthropodicée. 1867, 1 vol. in-8. 6 fr.

VULPIAN. **Leçons de physiologie générale et comparée du système nerveux**, faites au Muséum d'histoire naturelle, recueillies et rédigées par M. Ernest Brémond. 1 fort vol. in-8. Prix. 10 fr.

ROBIN. **Journal de l'anatomie et de la physiologie** normales et pathologiques de l'homme et des animaux, dirigé par M. le professeur Ch. Robin (de l'Institut), paraissant tous les deux mois par livraison de 7 feuilles grand in-8, avec planches.
Prix de l'abonnement, pour la France. 20 fr
— pour l'étranger. 24 fr.

Paris — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

DOGME ET RITUEL

DE LA

HAUTE MAGIE

TOME SECOND

Librairie Germer Baillière.

BARTHEZ. **Nouveaux éléments de la science de l'homme**, par P.-J. BARTHEZ, médecin de S. M. Napoléon Ier. *Troisième édition*, augmentée du discours sur le génie d'Hippocrate, de Mémoires sur les fluxions et les coliques iliaques, sur la thérapeutique des maladies, sur l'évanouissement, l'extispice, la fascination, le faune, la femme, la force des animaux; collationnée et revue par M. E. BARTHEZ, médecin de S. A. le Prince impérial et de l'hôpital Sainte-Eugénie, etc. 2 vol. in-8, de 1010 pages. 12 fr.

BRIERRE DE BOISMONT. **Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions**, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du somnambulisme. 1861, 3e édition très-augmentée. 7 fr.

BOURDET. **Des maladies du caractère** (hygiène morale et philosophique). 1858, 1 vol. in-12 br. 3 fr. 50

CHARPIGNON. **Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme.** 1848, 1 vol. in-8 de 480 pages. 6 fr.

DELEUZE. **Instruction pratique sur le magnétisme animal.** 1853, 1 vol. in-18 de 440 pages. 3 fr. 50

DELEUZE. **Histoire critique du magnétisme animal.** 2e édition, 1819, 2 vol. in-8. 9 fr.

DUPOTET. **Traité complet du magnétisme animal**, cours en douze leçons. 1856, 3e édition, 1 vol. in-8 de 634 pages. 7 fr.

DUPOTET. **Manuel de l'étudiant magnétiseur, ou Nouvelle instruction pratique sur le magnétisme**, fondée sur *trente années* d'expérience et d'observations. 1854, 3e édition, 1 vol. grand in-18, avec deux figures. 3 fr. 50

MORIN. **Du magnétisme et des sciences occultes.** 1 volume in-8 de 600 pages. 6 fr.

OLIVIER (Joseph). **Traité du magnétisme animal**, suivi des paroles d'une somnambule, et d'un recueil de traitements magnétiques. 1854, 1 vol. in-8 de 524 pages. 6 fr.

TISSOT. **L'Onanisme**, dissertation sur les maladies produites par la masturbation. Nouvelle édition corrigée et augmentée, suivie d'un poëme intitulé *Onan, ou le Tombeau du mont Cindre*, par Marc-Antoine PETIT (de Lyon). 1856, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.


SOLVE
COAGULA
ELIPHAS
LEVI DEL.

DOGME ET RITUEL

DE LA

HAUTE MAGIE

PAR

ÉLIPHAS LÉVI

Auteur de l'*Histoire de la magie* et de la *Clef des grands mystères*

DEUXIÈME ÉDITION TRÈS AUGMENTÉE

Avec 24 Figures

TOME SECOND

Rituel

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

LONDRES
Hippolyte Baillière, Regent street, 219.

NEW-YORK
Hipp. Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1861

INTRODUCTION.

Connaissez-vous la vieille souveraine du monde, qui marche toujours et ne se fatigue jamais?

Toutes les passions déréglées, toutes les voluptés égoïstes, toutes les forces effrénées de l'humanité et toutes ses faiblesses tyranniques précèdent la propriétaire avare de notre vallée de douleurs, et, la faucille à la main, ces ouvrières infatigables font une éternelle moisson.

La reine est vieille comme le temps, mais elle cache son squelette sous les débris de la beauté des femmes qu'elle enlève à leur jeunesse et à leurs amours.

Sa tête est garnie de cheveux froids qui ne sont pas à elle. Depuis la chevelure de Bérénice, toute brillante d'étoiles, jusqu'aux cheveux blanchis avant l'âge que le bourreau coupa sur la tête de Marie-Antoinette, la spoliatrice des fronts couronnés s'est parée de la dépouille des reines.

Son corps pâle et glacé est couvert de parures flétries et de suaires en lambeaux.

Ses mains osseuses et chargées de bagues, tiennent des diadèmes et des fers, des sceptres et des ossements, des pierreries et de la cendre.

Quand elle passe, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes; elle entre à travers les murailles, elle pénètre jusqu'à l'alcove des rois, elle vient surprendre les spoliateurs du pauvre dans leurs plus secrètes orgies, s'assied à leur table et leur verse à boire, ricane à leurs chansons avec ses dents dégarnies de gencives, et prend la place de la courtisane impure qui se cache sous leurs rideaux.

Elle aime à rôder autour des voluptueux qui s'endorment; elle cherche leurs caresses comme si elle espérait se réchauffer dans leurs étreintes, mais elle glace tous ceux qu'elle touche et ne se réchauffe jamais. Parfois cependant on la dirait prise de vertige; elle ne se promène plus lentement, elle court; et si ses pieds ne sont pas assez rapides, elle presse les flancs d'un cheval pâle et le lance tout essoufflé à travers les multitudes. Avec elle galope le meurtre sur un cheval roux; l'incendie, déployant sa chevelure de fumée, vole devant elle en balançant ses ailes rouges et noires,

et la famine avec la peste la suivent pas à pas sur des chevaux malades et décharnés, glanant les rares épis qu'elle oublie pour lui compléter sa moisson.

Après ce cortége funèbre, viennent deux petits enfants rayonnants de sourire et de vie, l'intelligence et l'amour du siècle à venir, le double génie de l'humanité qui va naître.

Devant eux, les ombres de la mort se replient comme la nuit devant les étoiles de l'aurore; ils effleurent la terre d'un pied léger et y sèment à pleines mains l'espérance d'une autre année.

Mais la mort ne viendra plus impitoyable et terrible, faucher comme de l'herbe sèche les épis mûrs du siècle à venir; elle cédera la place à l'ange du progrès qui détachera doucement les âmes de leur chaîne mortelle, pour les laisser monter vers Dieu.

Quand les hommes sauront vivre, ils ne mourront plus; ils se transformeront comme la chrysalide qui devient un papillon brillant.

Les terreurs de la mort sont filles de notre ignorance, et la mort elle-même n'est si affreuse que par les débris dont elle se couvre et les couleurs sombres dont on entoure ses images. La

mort, c'est véritablement le travail de la vie.

Il est dans la nature une force qui ne meurt pas, et cette force transforme continuellement les êtres pour les conserver.

Cette force, c'est la raison ou le verbe de la nature.

Il existe aussi dans l'homme une force analogue à celle de la nature, et cette force, c'est la raison ou le verbe de l'homme.

Le verbe de l'homme est l'expression de sa volonté dirigée par la raison.

Ce verbe est tout-puissant lorsqu'il est raisonnable, car alors il est analogue au verbe même de Dieu.

Par le verbe de sa raison l'homme devient le conquérant de la vie et peut triompher de la mort.

La vie entière de l'homme n'est que la parturition ou l'avortement de son verbe. Les êtres humains qui meurent sans avoir compris et sans avoir formulé la parole de raison, meurent sans espérance éternelle.

Pour lutter avec avantage contre le fantôme de la mort, il faut s'être identifié aux réalités de la vie.

Qu'importe à Dieu un avorton qui meurt, puisque la vie est éternelle?

Qu'importe à la nature une déraison qui périt, puisque la raison toujours vivante conserve les clefs de la vie?

La force terrible et juste qui tue éternellement les avortons a été nommée, par les Hébreux, Samaël; par les Orientaux, Satan; et par les Latins, Lucifer.

Le Lucifer de la cabale n'est pas un ange maudit et foudroyé, c'est l'ange qui éclaire et qui régénère en brûlant; il est aux anges de paix ce que la comète est aux paisibles étoiles des constellations du printemps.

L'étoile fixe est belle, radieuse et calme; elle boit les célestes aromes et regarde ses sœurs avec amour; revêtue de sa robe splendide et le front paré de diamants, elle sourit en chantant son cantique du matin et du soir; elle jouit d'un repos éternel que rien ne saurait troubler, et elle marche solennellement sans sortir du rang qui lui est assigné parmi les sentinelles de la lumière.

La comète errante cependant, toute sanglante et tout échevelée, accourt des profondeurs du ciel; elle se précipite à travers les sphères paisibles,

comme un char de guerre entre les rangs d'une procession de vestales; elle ose affronter le glaive brûlant des gardiens du soleil, et, comme une épouse éperdue qui cherche l'époux rêvé par ses nuits veuves, elle pénètre jusque dans le tabernacle du roi des jours, puis elle s'échappe, exhalant les feux qui la dévorent et traînant après elle un long incendie; les étoiles pâlissent à son approche, les troupeaux constellés qui paissent des fleurs de lumière dans les vastes campagnes du ciel, semblent fuir son souffle terrible. Le grand conseil des astres est assemblé, et la consternation est universelle : la plus belle des étoiles fixes est chargée enfin de parler au nom de tout le ciel, et de proposer la paix à la courrière vagabonde.

Ma sœur, lui dit-elle, pourquoi troubles-tu l'harmonie de nos sphères? quel mal t'avons-nous fait, et pourquoi, au lieu d'errer au hasard, ne te fixes-tu pas comme nous à ton rang dans la cour du soleil? Pourquoi ne viens-tu pas chanter avec nous l'hymne du soir, parée comme nous d'une robe blanche, qui se rattache sur la poitrine par une agrafe de diamant? pourquoi laisses-tu flotter, à travers les vapeurs de la nuit, ta chevelure qui ruisselle d'une sueur de feu? Oh! si tu prenais

une place parmi les filles du ciel, combien tu paraîtrais plus belle ! Ton visage ne serait plus enflammé par la fatigue de tes courses inouïes ; tes yeux seraient purs, et ton visage souriant serait blanc et vermeil comme celui de tes heureuses sœurs ; tous les astres te connaîtraient, et, loin de craindre ton passage, ils se réjouiraient à ton approche ; car tu serais unie à nous par les liens indestructibles de l'harmonie universelle, et ton existence paisible ne serait qu'une voix de plus dans le cantique de l'amour infini.

Et la comète répond à l'étoile fixe :

Ne crois pas, ô ma sœur ! que je puisse errer à l'aventure et troubler l'harmonie des sphères ; Dieu m'a tracé mon chemin comme à toi, et si ma course te paraît incertaine et vagabonde, c'est que tes rayons ne sauraient s'étendre assez loin pour embrasser le contour de l'ellipse qui m'a été donnée pour carrière. Ma chevelure enflammée est le fanal de Dieu ; je suis la messagère des soleils, et je me retrempe dans leurs feux pour les partager sur ma route aux jeunes mondes qui n'ont pas encore assez de chaleur, et aux astres vieillissants qui ont froid dans leur solitude. Si je me fatigue dans mes longs voyages, si je suis d'une beauté moins douce

que la tienne, si ma parure est moins virginale, je n'en suis pas moins, comme toi , une noble fille du ciel. Laissez-moi le secret de ma destinée terrible, laissez-moi l'épouvante qui m'environne, maudissez-moi si vous ne pouvez me comprendre ; je n'en accomplirai pas moins l'œuvre qui m'est imposée, et je continuerai ma course sous l'impulsion du souffle de Dieu ! Heureuses les étoiles qui se reposent et qui brillent comme de jeunes reines dans la société paisible des univers ! Moi, je suis la proscrite qui voyage toujours et qui ai l'infini pour patrie. On m'accuse d'incendier les planètes que je réchauffe, et d'effrayer les astres que j'éclaire ; on me reproche de troubler l'harmonie des univers parce que je ne tourne pas autour de leurs centres particuliers, et que je les rattache les uns aux autres en fixant mes regards vers le centre unique de tous les soleils. Sois donc rassurée, belle étoile fixe, je ne veux pas t'appauvrir de ta lumière paisible ; je m'épuiserai au contraire, pour toi, de ma vie et de ma chaleur. Je puis disparaître du ciel quand je me serai consumée ; mon sort aura été assez beau ! Sachez que dans le temple de Dieu brûlent des feux différents, qui tous lui rendent gloire ; vous êtes la lumière des chandeliers d'or, et

moi la flamme du sacrifice : accomplissons nos destinées.

En achevant ces paroles, la comète secoue sa chevelure, se couvre de son bouclier ardent, et se plonge dans les espaces infinis où elle semble disparaître pour toujours.

C'est ainsi qu'apparaît et disparaît Satan dans les récits allégoriques de la Bible.

Un jour, dit le livre de *Job*, les fils de Dieu étaient venus pour se tenir en la présence du Seigneur, et parmi eux se trouva aussi Satan.

A qui le Seigneur dit : D'où viens-tu ?

Et lui répondit : J'ai fait le tour de la terre et je l'ai parcourue.

Voici comment un évangile gnostique, retrouvé en Orient par un savant voyageur de nos amis, explique, au profit du symbolique Lucifer, la genèse de la lumière :

« La vérité qui se connaît est la pensée vivante. La vérité est la pensée qui est en elle-même ; et la pensée formulée, c'est la parole. Lorsque la pensée éternelle a cherché une forme, elle a dit : « Que la lumière soit. »

Or, cette pensée qui parle, c'est le Verbe ; et le Verbe dit : « Que la lumière soit, parce que

le Verbe lui-même est la lumière des esprits. »

La lumière incréée, qui est le Verbe divin, rayonne parce qu'elle veut être vue ; et lorsqu'elle dit : « Que la lumière soit ! » elle commande à des yeux de s'ouvrir ; elle crée des intelligences.

Et lorsque Dieu a dit : « Que la lumière soit ! » l'Intelligence a été faite et la lumière a paru.

Or, l'Intelligence que Dieu avait épanchée du souffle de sa bouche, comme une étoile détachée du soleil, prit la forme d'un ange splendide et le ciel le salua du nom de Lucifer.

L'Intelligence s'éveilla et se comprit tout entière en entendant cette parole du Verbe divin : « Que la lumière soit ! »

Elle se sentit libre, parce que Dieu lui avait commandé d'être ; et elle répondit, en relevant la tête et en étendant ses ailes :

— Je ne serai pas la servitude !

— Tu seras donc la douleur ? lui dit la voix incréée.

— Je serai la Liberté ! répondit la lumière.

— L'orgueil te séduira, reprit la voix suprême, et tu enfanteras la mort.

— J'ai besoin de lutter contre la mort pour conquérir la vie, dit encore la lumière créée.

Dieu alors détacha de son sein le fil de splendeur qui retenait l'ange superbe, et en le regardant s'élancer dans la nuit qu'il sillonnait de gloire, il aima l'enfant de sa pensée, et souriant d'un ineffable sourire, il se dit à lui-même : « Que la lumière était belle ! »

Dieu n'a pas créé la douleur ; c'est l'Intelligence qui l'a acceptée pour être libre.

Et la douleur a été la condition imposée à l'être libre, par celui qui, seul, ne peut se tromper, parce qu'il est infini.

Car l'essence de l'intelligence, c'est le jugement ; et l'essence du jugement, c'est la liberté.

L'œil ne possède réellement la lumière que par la faculté de se fermer ou de s'ouvrir.

S'il était forcé d'être toujours ouvert, il serait l'esclave et la victime de la lumière ; et, pour fuir ce supplice, il cesserait de voir.

Ainsi, l'Intelligence créée n'est heureuse d'affirmer Dieu, que par la liberté qu'elle a de nier Dieu.

Or, l'Intelligence qui nie, affirme toujours quelque chose, puisqu'elle affirme sa liberté.

C'est pourquoi le blasphème glorifie Dieu ; et c'est pourquoi l'enfer était nécessaire au bonheur du ciel.

Si la lumière n'était pas repoussée par l'ombre, il n'y aurait pas de formes visibles.

Si le premier des anges n'avait pas affronté les profondeurs de la nuit, l'enfantement de Dieu n'eût pas été complet et la lumière créée n'eût pu se séparer de la lumière par essence.

Jamais l'Intelligence n'aurait su combien Dieu est bon, si jamais elle ne l'avait perdu !

Jamais l'amour infini de Dieu n'eût éclaté dans les joies de sa miséricorde, si l'enfant prodigue du ciel fût resté dans la maison de son père.

Quand tout était lumière, la lumière n'était nulle part, elle remplissait dans le sein de Dieu qui était en travail pour l'enfanter.

Et lorsqu'il dit : « Que la lumière soit ! » il permit à la nuit de repousser la lumière, et l'univers sortit du chaos.

La négation de l'ange qui, en naissant, refusa d'être esclave, constitua l'équilibre du monde, et le mouvement des sphères commença.

Et les espaces infinis admirèrent cet amour de la liberté, assez immense pour remplir le vide de la nuit éternelle, et assez fort pour porter la haine de Dieu.

Mais Dieu ne pouvait haïr le plus noble de ses

enfants, et il ne l'éprouvait par sa colère que pour le confirmer dans sa puissance.

Aussi le Verbe de Dieu lui-même, comme s'il eût été jaloux de Lucifer, voulut-il aussi descendre du ciel et traverser triomphalement les ombres de l'enfer.

Il voulut être proscrit et condamné; et il médita d'avance l'heure terrible où il crierait, à l'extrémité de son supplice: « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné? »

Comme l'étoile du matin précède le soleil, l'insurrection de Lucifer annonça à la nature naissante la prochaine incarnation de Dieu.

Peut-être Lucifer, en tombant dans la nuit, entraîna-t-il une pluie de soleils et d'étoiles par l'attraction de sa gloire!

Peut-être notre soleil est-il un démon parmi les astres, comme Lucifer est un astre parmi les anges.

C'est pourquoi, sans doute, il reste calme en éclairant les horribles angoisses de l'humanité et la lente agonie de la terre, parce qu'il est libre dans sa solitude et qu'il possède sa lumière.

Telles étaient les tendances des hérésiarques des premiers siècles. Les uns, comme les Ophites,

adoraient le démon sous la figure du serpent; d'autres, comme les Caïnites, justifiaient la révolte du premier des anges comme celle du premier des meurtriers. Toutes ces erreurs, toutes ces ombres, toutes ces idoles monstrueuses de l'anarchie que l'Inde oppose dans ses symboles à la magique trimourti, avaient retrouvé dans le christianisme des prêtres et des adorateurs.

Nulle part il n'est parlé du démon dans la *Genèse*. C'est un serpent allégorique qui trompe nos premiers parents. Voici ce que la plupart des traducteurs font dire au texte sacré :

« Or, le serpent était plus subtil qu'aucune bête
» du champ que le Seigneur Dieu eût faite. »

Et voici ce que dit Moïse :

והנהש היה ערום מכל חית אשר עשד יהיה אלהים :

Wha-Nahàsh haîah hâroum mi-chol hàîath ha-shadeh asher hâshah Jhôah Ælohîm.

C'est-à-dire en français, suivant Fabre d'Olivet :

« Or, l'attract originel (la cupidité) était la pas-
» sion entraînante de toute vie élémentaire (le
» ressort intérieur) de la nature, ouvrage de Jhôah,
» l'Être des êtres. »

Mais ici, Fabre d'Olivet est à côté de la véritable interprétation, parce qu'il ignorait les grandes clefs de la cabale. Le mot Nahasch, expliqué par les lettres symboliques du Tarot, signifie rigoureusement :

14 נ *Nun.* — La force qui produit les mélanges.

5 ה *He.* — Le récipient et le producteur passif des formes.

21 ש *Schin.* — Le feu naturel et central équilibré par la double polarisation.

Le mot employé par Moïse, lu cabalistiquement, nous donne donc la description et la définition de cet agent magique, universel, figuré dans toutes les théogonies par le serpent et auquel les Hébreux donnaient aussi le nom d'Od, quand il manifeste sa force active; le nom d'Ob, quand il laisse apparaître sa force passive, et celui d'Aour, quand il se révèle tout entier dans sa puissance équilibrée, productrice de la lumière dans le ciel et de l'or parmi les métaux.

C'est donc là cet ancien serpent qui enveloppe le monde et qui apaise sa tête dévorante sous le

pied d'une Vierge, figure de l'initiation; de cette Vierge, qui présente un petit enfant nouveau-né à l'adoration des rois mages et reçoit d'eux, en échange de cette faveur, de l'or, de la myrrhe et de l'encens.

Le dogme sert ainsi dans toutes les religions hiératiques à voiler le secret des forces de la nature dont peut disposer l'initié, les formules religieuses sont les résumés de ces paroles pleines de mystère et de puissances qui font descendre les dieux du ciel et les soumettent à la volonté des hommes. La Judée en a emprunté les secrets à l'Égypte, la Grèce envoya ses hiérophantes et plus tard ses théosophes à l'école des grands prophètes ; la Rome des Césars minée par l'initiation chrétienne des catacombes s'écroula un jour dans l'Église et l'on refit un symbolisme avec les débris de tous les cultes qu'avait soumis la reine du monde.

Selon le récit de l'Évangile, l'inscription par laquelle était déclarée la royauté spirituelle du Christ était écrite en hébreu, en grec et en latin; c'était l'expression de la synthèse universelle.

L'hellénisme, en effet, cette grande et belle religion de la forme, n'avait pas moins annoncé la venue du Sauveur que les prophètes du judaïsme ;

la fable de Psyché est une abstraction plus que chrétienne, et le culte des panthées, en réhabilitant Socrate, préparait les autels à cette unité de Dieu, dont Israël avait été le mystérieux conservateur.

Mais la synagogue renia son Messie, et les lettres hébraïques furent effacées, du moins aux yeux aveuglés des juifs.

Les persécuteurs romains déshonorèrent l'hellénisme, que ne put réhabiliter la fause modération de Julien le philosophe, surnommé peut-être injustement l'Apostat, puisque son christianisme n'avait jamais été sincère. L'ignorance du moyen âge vint ensuite opposer les saints et les vierges aux dieux, aux déesses et aux nymphes; le sens profond des symboles helléniques fut plus incompris que jamais; la Grèce elle-même, non-seulement perdit les traditions de son ancien culte, mais elle se sépara de l'Église latine; et ainsi, pour les yeux latins, les lettres grecques furent effacées, comme les lettres latines disparurent aux yeux des Grecs.

Ainsi, l'inscription de la croix du Sauveur disparut entièrement, et il n'y resta plus que des initiales mystérieuses.

Mais, lorsque la science et la philosophie, réconciliées avec la foi, réuniront en un seul tous les

différents symboles, alors toutes les magnificences des cultes antiques refleuriront dans la mémoire des hommes, en proclamant le progrès de l'esprit humain dans l'intuition de la lumière de Dieu ;

Mais de tous les progrès le plus grand sera celui qui, remettant les clefs de la nature entre les mains de la science, enchaînera pour jamais le hideux fantôme de Satan et en expliquant tous les phénomènes exceptionnels de la nature, détruira l'empire de la superstition et de la sotte crédulité.

C'est à l'acomplissement de ce progrès que nous avons consacré notre vie et que nous passons nos années dans les recherches les plus laborieuses et les plus difficiles. Nous voulons affranchir les autels en renversant les idoles, nous voulons que l'homme d'intelligence redevienne le prêtre et le roi de la nature et nous voulons conserver en les expliquant toutes les images du sanctuaire universel.

Les prophètes ont parlé en paraboles et en images, parce que le langage abstrait leur a manqué, et parce que la perception prophétique, étant le sentiment de l'harmonie ou des analogies universelles, se traduit naturellement par des images.

Ces images, prises matériellement par le vul-

gaire, sont devenues des idoles ou des mystères impénétrables.

L'ensemble et la succession de ces images et de ces mystères sont ce qu'on appelle le symbolisme.

Le symbolisme vient donc de Dieu, quoiqu'il soit formulé par les hommes.

La révélation a accompagné l'humanité dans tous ses âges, et elle s'est transfigurée avec le génie humain; mais elle a toujours exprimé la même vérité.

La vraie religion est une, et ses dogmes sont simples et à la portée de tous.

Toutefois, la multiplicité des symboles n'a été qu'un livre de poésie nécessaire à l'éducation du génie humain.

L'harmonie des beautés extérieures et la poésie de la forme devaient révéler Dieu à l'enfance humaine; mais Vénus eut bientôt Psyché pour rivale, et Psyché séduisit l'Amour.

C'est ainsi que le culte de la forme devait céder à ces rêves ambitieux de l'âme qu'embellissait déjà l'éloquente sagesse de Platon.

La venue du Christ était ainsi préparée, et c'est pourquoi elle était attendue ; il vint parce que le

monde l'attendait, et la philosophie se transforma en croyance pour se populariser.

Mais, affranchi par cette croyance même, l'esprit humain protesta bientôt contre l'école qui voulait en matérialiser les signes, et l'œuvre du catholicisme romain fut uniquement de préparer à son insu l'émancipation des consciences, et de jeter les bases de l'association universelle.

Toutes ces choses ne furent que le développement régulier et normal de la vie divine dans l'humanité ; car Dieu est la grande âme de toutes les âmes, il est le centre immuable autour duquel gravitent toutes les intelligences, comme une poussière d'étoiles.

L'intelligence humaine a eu son matin ; son plein midi viendra, puis ensuite son déclin, et Dieu sera toujours le même.

Mais il semble aux habitants de la terre que le soleil se lève jeune et timide, qu'il brille au milieu du jour dans toute sa force, et qu'il se couche fatigué le soir.

C'est pourtant la terre qui tourne, et le soleil est immobile.

Ayant donc foi dans le progrès humain et dans la stabilité de Dieu, l'homme libre respecte la reli-

gion dans ses formes passées, et ne blasphèmerait pas plus Jupiter que Jéhova; il salue encore avec amour la rayonnante image de l'Apollon Pythien, et lui trouve une ressemblance fraternelle avec le visage glorieux du Rédempteur ressuscité.

Il croit à la grande mission de la hiérarchie catholique, et se plaît à voir les pontifes du moyen âge opposer la religion pour digue au pouvoir absolu des rois; mais il proteste avec les siècles révolutionnaires contre l'asservissement de la conscience que voulaient emprisonner les clefs pontificales : il est plus protestant que Luther, car il ne croit pas même à l'infaillibilité de la confession d'Augsbourg et plus catholique que le pape, car il n'a pas peur que l'unité religieuse soit brisée par la malveillance des cours.

Il se confie à Dieu plus qu'à la politique de Rome pour le salut de l'idée unitaire; il respecte la vieillesse de l'Église; mais il ne craint pas qu'elle meure; il sait que sa mort apparente sera une transfiguration et une assomption glorieuse.

L'auteur de ce livre fait un nouvel appel aux mages de l'Orient pour qu'ils viennent reconnaître encore une fois le Maitre divin dont ils ont salué le berceau, le grand initiateur de tous les âges.

Tous ses ennemis sont tombés; tous ceux qui le condamnaient sont morts; ceux qui le persécutaient sont couchés pour toujours, et lui, il est toujours debout!

Les hommes d'envie se sont coalisés contre lui, ils se sont accordés sur un seul point; les hommes de division se sont unis pour le détruire, ils se sont faits rois, et ils l'ont proscrit; ils se sont faits hypocrites, et ils l'ont accusé; ils se sont faits juges, et ils lui ont lu sa sentence de mort; ils se sont faits bourreaux, et ils l'ont exécuté; ils lui ont fait boire la ciguë, ils l'ont crucifié, ils l'ont lapidé, ils l'ont brûlé et ont jeté ses cendres au vent; puis ils ont rugi d'épouvante: il était debout devant eux, les accusant par ses blessures, et les foudroyant par l'éclat de ses cicatrices.

On croit l'égorger au berceau à Bethléem, il est vivant en Égypte! On le traîne sur la montagne pour le précipiter; la foule de ses assassins l'entoure et triomphe déjà de sa perte certaine: un cri se fait entendre; n'est-ce pas lui qui vient de se briser sur les rochers du précipice? Ils pâlissent et ils se regardent; mais lui, calme et souriant de pitié, il passe au milieu d'eux et s'en va.

Voici une autre montagne qu'ils viennent de

teindre de son sang ; voici une croix et un sépulcre ; des soldats gardent son tombeau. Insensés ! le tombeau est vide, et celui qu'ils croyaient mort, chemine paisiblement, entre deux voyageurs, sur la route d'Emmaüs.

Où est-il ? où va-t-il ? Avertissez les maîtres de la terre ! dites aux césars que leur puissance est menacée ! Par qui ? Par un pauvre qui n'a pas une pierre où reposer sa tête, par un homme du peuple condamné à la mort des esclaves. Quelle insulte ou quelle folie ! n'importe, les césars vont déployer toute leur puissance : de sanglants édits proscrivent le fugitif, partout des échafauds s'élèvent, des cirques s'ouvrent tout garnis de lions et de gladiateurs, des bûchers s'allument, des torrents de sang ont coulé, et les césars, qui se croient victorieux, osent ajouter un nom à ceux dont ils rehaussent leurs trophées, puis ils meurent, et leur apothéose déshonore les dieux qu'ils ont cru défendre. La haine du monde confond, dans un même mépris, Jupiter et Néron ; les temples, dont l'adulation a fait des tombeaux, sont renversés sur des cendres proscrites, et sur les débris des idoles, sur les ruines de l'empire, *lui seul*, celui que proscrivaient les césars, celui que poursuivaient tant de

satellites, celui que torturaient tant de bourreaux, *lui seul* est débout, lui seul règne, lui seul triomphe!

Cependant ses disciples mêmes abusent bientôt de son nom, l'orgueil envahit le sanctuaire; ceux qui devaient annoncer sa résurrection, veulent immortaliser sa mort, afin de se repaître, comme des corbeaux, de sa chair toujours renaissante. Au lieu de l'imiter dans son sacrifice et de donner leur sang pour leurs enfants dans la foi, ils l'enchaînent sur le Vatican, comme sur un nouveau Caucase, et se font les vautours de ce divin Prométhée. Mais que lui importe leur mauvais rêve? Ils n'ont enchaîné que son image; pour lui, il est toujours debout, et il marche d'exil en exil et de conquête en conquête.

C'est qu'on peut enchaîner un homme, mais on ne retient pas captif le Verbe de Dieu. La parole est libre et rien ne peut la comprimer. Cette parole vivante est la condamnation des méchants, et c'est pourquoi ils voudraient la faire mourir; mais ce sont eux enfin qui meurent, et la parole de vérité reste pour juger leur mémoire!

Orphée a pu être déchiré par les bacchantes, Socrate a bu la coupe de poison, Jésus et ses apôtres ont péri du dernier supplice, Jean Hus, Jérome de

Pragues et tant d'autres ont été brûlés, la Saint-Barthélemy et les massacres de septembre ont fait tour à tour des martyrs ; l'empereur de Russie a encore à sa disposition des cosaques, des knouts et les déserts de la Sibérie ; mais l'esprit d'Orphée, de Socrate, de Jésus et de tous les martyrs restera toujours vivant au milieu des persécuteurs morts à leur tour ; il reste debout au milieu des institutions qui tombent et des empires qui se renversent !

C'est cet esprit divin, l'esprit du Fils unique de Dieu, que saint Jean représente, dans son *Apocalypse* debout, au milieu des chandeliers d'or, parce qu'il est le centre de toutes les lumières, tenant sept étoiles dans sa main, comme la semence de tout un ciel nouveau, et faisant descendre sa parole sur la terre sous la figure d'une épée à deux tranchants.

Quand les sages découragés s'endorment dans la nuit du doute, l'esprit du Christ est debout et il veille.

Quand les peuples, las du travail qui délivre, se couchent et s'assoupissent sur leurs fers, l'esprit du Christ est débout et il proteste.

Quand les sectateurs aveugles des religions devenues stériles, se prosternent dans la poussière

des vieux temples et rampent servilement dans une crainte superstitieuse, l'esprit du Christ reste debout et il prie.

Quand les forts s'affaiblissent, quand les vertus se corrompent, quand tout se plie et s'amoindrit pour chercher une vile pâture, l'esprit du Christ reste debout en regardant le ciel et il attend l'heure de son Père.

Christ veut dire prêtre et roi par excellence.

Le Christ initiateur des temps modernes est venu pour former par la science et surtout par la charité de nouveaux rois et de nouveaux prêtres.

Les anciens mages étaient des prêtres et des rois.

La venue du Sauveur avait été annoncée aux anciens mages par une étoile.

Cette étoile, c'était le pentagramme magique qui porte à chacune de ses pointes une lettre sacrée.

Cette étoile est la figure de l'intelligence qui régit, par l'unité de force, les quatre puissances élémentaires.

C'est le pentagramme des mages.

C'est l'étoile flamboyante des enfants d'Hiram.

C'est le prototype de la lumière équilibrée, vers

chacune de ses pointes un trait de lumière remonte.

De chacune de ses pointes un trait de lumière descend.

Cette étoile représente le grand et suprême athanor de nature qui est le corps de l'homme.

L'influence magnétique part en deux rayons de la tête, de chaque main et de chaque pied.

Le rayon positif est équilibré par un rayon négatif.

La tête correspond avec les deux pieds, chaque main avec une main et un pied, les deux pieds chacun avec la tête et une main.

Ce signe régulier de la lumière équilibrée représente l'esprit d'ordre et d'harmonie.

C'est le signe de la toute-puissance du mage.

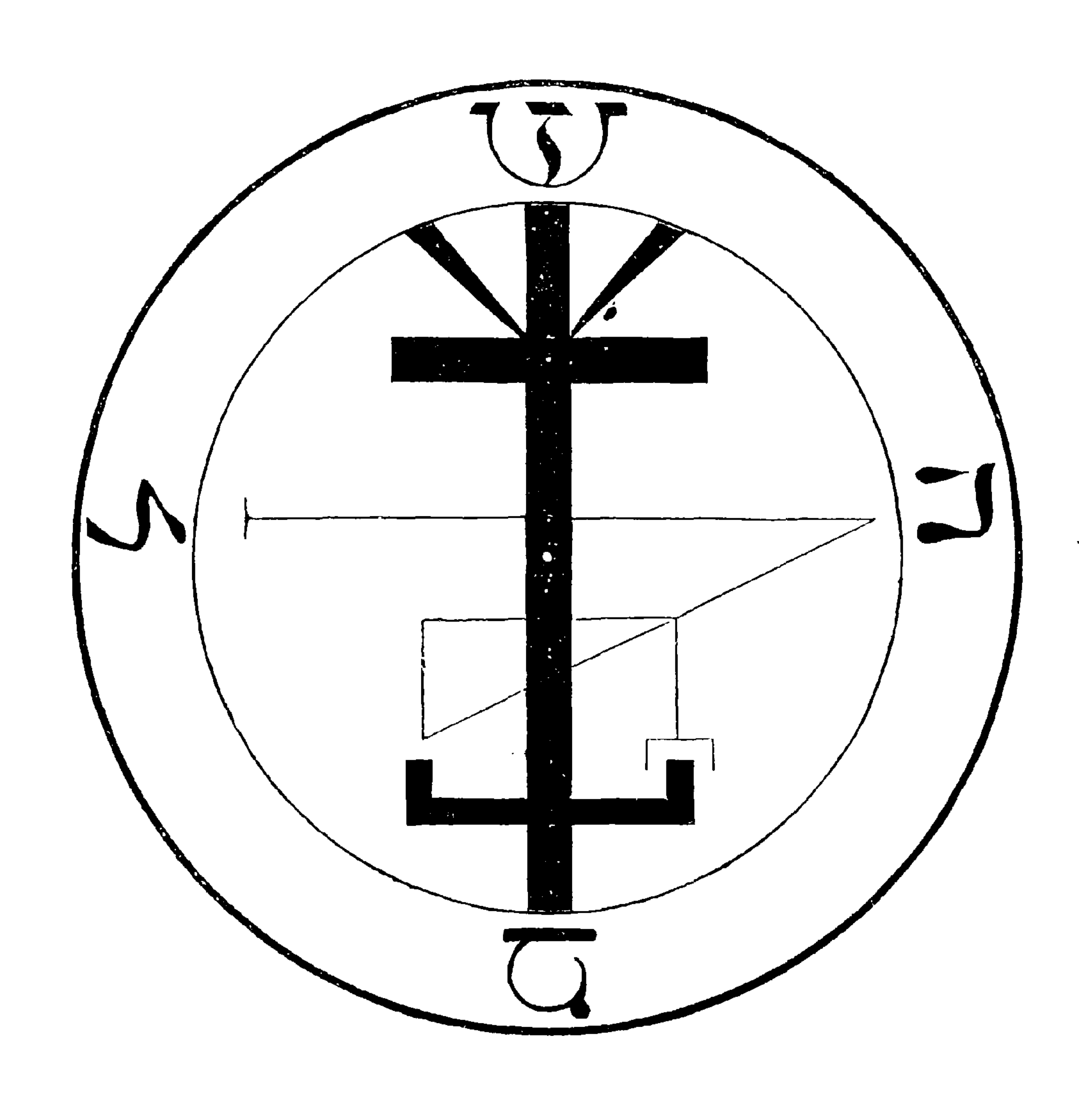
Aussi ce même signe, brisé ou irrégulièrement tracé, représente-t-il l'ivresse astrale, les projections anormales et déréglées du grand agent magique, par conséquent les envoûtements, la perversité, la folie, et c'est ce que les magistes nomment la signature de Lucifer.

Il existe une autre signature qui représente aussi les mystères de la lumière ;

C'est la signature de Salomon.

Les talismans de Salomon portaient, d'un côté, l'empreinte de son sceau dont nous avons donné la figure dans notre Dogme (1).

De l'autre côté était la signature dont voici la forme :



Cette figure est la théorie hiéroglyphique de la composition des aimants et représente la loi circulatoire de la foudre.

On enchaîne les esprits déréglés en leur mon-

(1) Page 70.

trant, soit l'étoile flamboyante du pentagramme, soit la signature de Salomon, parce qu'on leur fait voir ainsi la preuve de leur folie en même temps qu'on les menace d'une puissance souveraine capable de les tourmenter en les rappelant à l'ordre.

Rien ne tourmente les méchants comme le bien.

Rien n'est aussi odieux à la folie que la raison.

Mais si un opérateur ignorant se sert de ces signes sans les connaître,

C'est un aveugle qui parle de lumière aux aveugles;

C'est un âne qui veut apprendre à lire aux enfants.

Si l'aveugle conduit l'aveugle, a dit le grand et divin Hiérophante, ils tombent tous deux dans la fosse.

Un dernier mot pour résumer toute cette introduction.

Si vous êtes aveugle comme Samson lorsque vous secouez les colonnes du temple, les ruines vous écraseront.

Pour commander à la nature, il faut s'être fait supérieur à la nature par la résistance et ses entraînements.

Si votre esprit est parfaitement libre de tout préjugé, de toute superstition et de toute incrédulité, vous commanderez aux esprits.

Si vous n'obéissez pas aux forces fatales, les forces fatales vous obéiront.

Si vous êtes sage comme Salomon, vous ferez les œuvres de Salomon.

Si vous êtes saint comme le Christ, vous ferez les œuvres du Christ.

Pour diriger les courants de la lumière mobile, il faut être fixé dans une lumière immobile.

Pour commander aux éléments, il faut avoir dompté leurs ouragans, leurs foudres, leurs abîmes et leurs tempêtes.

Il faut SAVOIR pour OSER.

Il faut OSER pour VOULOIR.

Il faut VOULOIR pour avoir l'Empire.

Et pour régner, il faut SE TAIRE.

RITUEL

DE

LA HAUTE MAGIE



CHAPITRE PREMIER.

LES PRÉPARATIONS.

Toute intention qui ne se manifeste pas par des actes est une intention vaine, et la parole qui l'exprime est une parole oiseuse. C'est l'action qui prouve la vie, et c'est aussi l'action qui prouve et constate la volonté. Aussi est-il dit dans les livres symboliques et sacrés que les hommes seront jugés, non pas selon leurs pensées et leurs idées, mais selon leurs œuvres. Pour être il faut faire.

Nous avons donc à traiter maintenant la grande et terrible question des œuvres magiques. Il ne s'agit plus ici de théories et d'abstractions ; nous arrivons aux réalités, et nous allons mettre entre les mains de l'adepte la baguette des miracles, en lui disant : Ne t'en rapporte pas seulement à nos paroles ; agis toi-même.

Il s'agit ici des œuvres d'une toute-puissance relative, et du moyen de s'emparer des plus grands secrets de la nature et de les faire servir à une volonté éclairée et inflexible.

La plupart des Rituels magiques connus sont ou des mystifications ou des énigmes, et nous allons déchirer pour la première fois, après tant de siècles, le voile du sanctuaire occulte. Révéler la sainteté des mystères, c'est remédier à leur profanation. Telle est la pensée qui soutient notre courage et nous fait affronter tous les périls de cette œuvre, la plus hardie peut-être qu'il ait été donné à l'esprit humain de concevoir et d'accomplir.

Les opérations magiques sont l'exercice d'un pouvoir naturel, mais supérieur aux forces ordinaires de la nature. Elles sont le résultat d'une science et d'une habitude qui exaltent la volonté humaine au-dessus de ses limites habituelles.

Le surnaturel n'est que le naturel extraordinaire ou le naturel exalté : un miracle est un phénomène qui frappe la multitude parce qu'il est inattendu ; le merveilleux est ce qui émerveille, ce sont des effets qui surprennent ceux qui en ignorent les causes ou qui leur assignent des causes non proportionnelles à de pareils résultats. Il n'y a de miracles que pour

les ignorants; mais, comme il n'existe guère de science absolue parmi les hommes, le miracle peut encore exister, et il existe pour tout le monde.

Commençons par dire que nous croyons à tous les miracles, parce que nous sommes convaincu et certain, même par notre propre expérience, de leur entière possibilité.

Il en est que nous n'expliquons pas, mais que nous n'en regardons pas moins comme explicables. Du plus au moins et du moins au plus les conséquences sont identiquement relatives et les proportions progressivement rigoureuses.

Mais, pour faire des miracles, il faut être en dehors des conditions communes de l'humanité; il faut être ou abstrait par la sagesse, ou exalté par la folie, au-dessus de toutes les passions ou en dehors des passions par l'extase ou la frénésie. Telle est la première et la plus indispensable des préparations de l'opérateur.

Ainsi, par une loi providentielle ou fatale, le magicien ne peut exercer la toute-puissance qu'en raison inverse de son intérêt matériel; l'alchimiste fait d'autant plus d'or qu'il se résigne davantage aux privations et qu'il estime plus la pauvreté, protectrice des secrets du grand-œuvre.

L'adepte au cœur sans passion disposera seul de l'amour et de la haine de ceux dont il voudra faire les instruments de sa science : le mythe de la *Genèse* est éternellement vrai, et Dieu ne laisse approcher de l'arbre de la science que les hommes assez abstinents et assez forts pour n'en pas convoiter les fruits.

Vous donc qui cherchez dans la magie le moyen de satisfaire vos passions, arrêtez-vous dans cette voie funeste : vous n'y trouveriez que la folie ou la mort. C'est ce qu'on exprimait autrefois par cette tradition vulgaire, que le diable finissait tôt ou tard par tordre le cou aux sorciers.

Le magiste doit donc être impassible, sobre et chaste, désintéressé, impénétrable et inaccessible à toute espèce de préjugé ou de terreur. Il doit être sans défauts corporels et à l'épreuve de toutes les contradictions et de toutes les peines. La première et la plus importante des œuvres magiques est d'arriver à cette rare supériorité.

Nous avons dit que l'extase passionnée peut produire les mêmes résultats que la supériorité absolue, et cela est vrai quant à la réussite, mais non quant à la direction des opérations magiques.

La passion projette avec force la lumière vitale

et imprime des mouvements imprévus à l'agent universel; mais elle ne peut retenir aussi facilement qu'elle a lancé, et sa destinée alors est de ressembler à Hippolyte traîné par ses propres chevaux, ou à Phalaris, éprouvant lui-même l'instrument de supplice qu'il avait inventé pour d'autres.

La volonté humaine réalisée par l'action est semblable au boulet de canon qui ne recule jamais devant l'obstacle. Elle le traverse, ou elle y entre et s'y perd, lorsqu'elle est lancée avec violence; mais, si elle marche avec patience et persévérance, elle ne se perd jamais, elle est comme le flot qui revient toujours et finit par ronger le fer.

L'homme peut être modifié par l'habitude, qui devient, suivant le proverbe, une seconde nature en lui. Au moyen d'une gymnastique persévérante et graduée, les forces et l'agilité du corps se développent ou se créent dans une proportion qui étonne. Il en est de même des puissances de l'âme. Voulez-vous régner sur vous-mêmes et sur les autres? Apprenez à vouloir.

Comment peut-on apprendre à vouloir? Ici est le premier arcane de l'initiation magique, et c'est pour faire comprendre le fond même de cet arcane

que les anciens dépositaires de l'art sacerdotal environnaient les accès du sanctuaire de tant de terreurs et de prestiges. Ils ne croyaient à une volonté que lorsqu'elle avait fait ses preuves, et ils avaient raison. La force ne peut s'affirmer que par des victoires.

La paresse et l'oubli sont les ennemis de la volonté, et c'est pour cela que toutes les religions ont multiplié les pratiques et rendu leur culte minutieux et difficile. Plus on se gêne pour une idée, plus on acquiert de force dans le sens de cette idée. Les mères ne préfèrent-elles pas ceux de leurs enfants qui leur ont causé le plus de douleur et leur ont coûté le plus de soins ? Aussi la force des religions est-elle tout entière dans l'inflexible volonté de ceux qui pratiquent. Tant qu'il y aura un fidèle croyant au saint sacrifice de la messe, il y aura un prêtre pour la lui dire, et tant qu'il y aura un prêtre disant tous les jours son bréviaire, il y aura un pape dans le monde.

Les pratiques les plus insignifiantes en apparence et les plus étrangères en elles-mêmes au but qu'on se propose, conduisent néanmoins à ce but par l'éducation et l'exercice de la volonté. Un paysan qui se lèverait tous les matins à deux ou trois

heures et qui irait bien loin de chez lui cueillir tous les jours un brin de la même herbe avant le soleil levé pourrait, en portant sur lui de cette herbe, opérer un grand nombre de prodiges. Cette herbe serait le signe de sa volonté et deviendrait par cette volonté même tout ce qu'il voudrait qu'elle devînt dans l'intérêt de ses désirs.

Pour pouvoir il faut croire qu'on peut, et cette foi doit se traduire immédiatement par des actes. Lorsqu'un enfant dit : Je ne peux pas, sa mère lui répond : Essaye. La foi n'essaye même pas ; elle commence avec la certitude d'achever, et elle travaille avec calme comme ayant la toute-puissance à ses ordres et l'éternité devant elle.

Vous donc qui vous présentez devant la science des mages, que lui demandez-vous ? Osez formuler votre désir, quel qu'il soit, puis mettez-vous immédiatement à l'œuvre, et ne cessez plus d'agir dans le même sens et pour la même fin : ce que vous voulez se fera, et c'est déjà commencé pour vous et par vous.

Sixte-Quint, en gardant ses bestiaux, avait dit : Je veux être pape.

Vous êtes besacier et vous voulez faire de l'or : mettez-vous à l'œuvre et ne cessez plus. Je vous

promets au nom de la science tous les trésors de Flamel et de Raymond Lulle.

Que faut-il faire d'abord ? — Il faut croire que vous pouvez, puis agir. — Agir comment ? — Vous lever tous les jours à la même heure et de bonne heure ; vous laver en toute saison avant le jour à une fontaine ; ne porter jamais de vêtements sales, et pour cela les nettoyer vous-même s'il le faut ; vous exercer aux privations volontaires, pour mieux supporter les involontaires ; puis imposer silence à tout désir qui n'est pas celui de l'accomplissement du grand-œuvre. — Quoi ! en me lavant tous les jours à une fontaine, je ferai de l'or ? — Vous travaillerez pour en faire. — C'est une moquerie. — Non, c'est un arcane. — Comment puis-je me servir d'un arcane que je ne saurais comprendre ? — Croyez et faites ; vous comprendrez ensuite.

Une personne me disait un jour : Je voudrais être une fervente catholique, mais je suis voltairienne. Combien ne donnerais-je pas pour avoir la foi ! — Eh bien ! lui ai-je répondu, ne dites plus : Je voudrais ; dites : Je veux, et faites les œuvres de la foi ; je vous assure que vous croirez. Vous êtes voltairienne, dites-vous, et parmi les différentes manières de comprendre la foi, celle des jésuites

vous est la plus antipathique et vous semble pourtant la plus désirable et la plus forte.... Faites, et recommencez sans vous décourager, les exercices de saint Ignace, et vous deviendrez croyante comme un jésuite. Le résultat est infaillible, et, si vous avez alors la naïveté de croire que c'est un miracle, vous vous trompez déjà en vous croyant voltairienne.

Un paresseux ne sera jamais magicien. La magie est un exercice de toutes les heures et de tous les instants. Il faut que l'opérateur des grandes œuvres soit maître absolu de lui-même ; qu'il sache vaincre l'attrait du plaisir, et l'appétit et le sommeil ; qu'il soit insensible au succès comme à l'affront. Sa vie doit être une volonté dirigée par une pensée et servie par la nature entière, qu'il aura assujettie à l'esprit dans ses propres organes, et par sympathie dans toutes les forces universelles qui leur sont correspondantes.

Toutes les facultés et tous les sens doivent prendre part à l'œuvre, et rien dans le prêtre d'Hermès n'a le droit de rester oisif ; il faut formuler l'intelligence par des signes et la résumer par des caractères ou des pantacles ; il faut déterminer la volonté par des paroles et accomplir les paroles par

des actes ; il faut traduire l'idée magique en lumière pour les yeux, en harmonie pour les oreilles, en parfums pour l'odorat, en saveurs pour la bouche, et en formes pour le toucher ; il faut, en un mot, que l'opérateur réalise dans sa vie entière ce qu'il veut réaliser hors de lui dans le monde ; il faut qu'il devienne un *aimant* pour attirer la chose désirée ; et, quand il sera suffisamment aimanté, qu'il sache que la chose viendra sans qu'il y songe et d'elle-même.

Il est important que le mage sache les secrets de la science ; mais il peut les connaître par intuition et sans les avoir appris. Les solitaires, qui vivent dans la contemplation habituelle de la nature, devinent souvent ses harmonies et sont plus instruits dans leur simple bon sens que les docteurs, dont le sens naturel est faussé par les sophismes des écoles. Les vrais magiciens pratiques se trouvent presque toujours à la campagne, et ce sont souvent des gens sans instruction et de simples bergers.

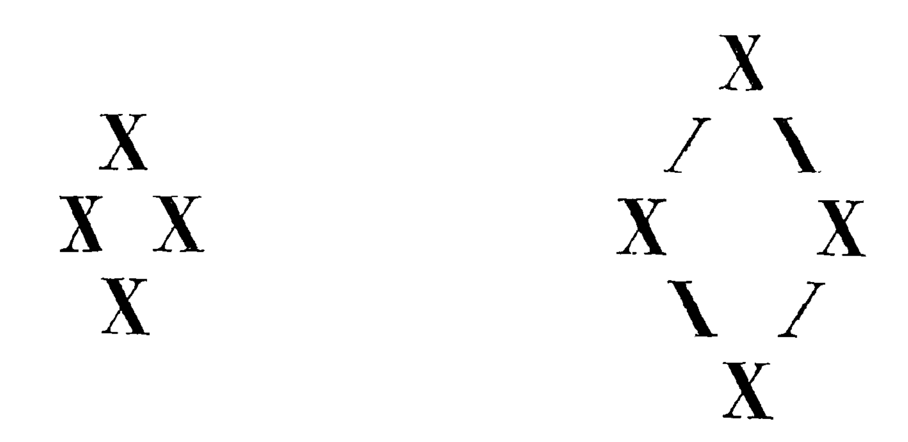
Il existe aussi certaines organisations physiques mieux disposées que d'autres aux révélations du monde occulte ; il est des natures sensitives et sympathiques auxquelles l'intuition dans la lumière

astrale est pour ainsi dire innée; certains chagrins et certaines maladies peuvent modifier le système nerveux, et en faire, sans le concours de la volonté, un appareil de divination plus ou moins parfait; mais ces phénomènes sont exceptionnels, et généralement la puissance magique doit et peut s'acquérir par la persévérance et le travail.

Il est aussi des substances qui produisent l'extase et disposent au sommeil magnétique; il en est qui mettent au service de l'imagination tous les reflets les plus vifs et les plus colorés de la lumière élémentaire; mais l'usage de ces substances est dangereux, parce qu'elles produisent en général la stupéfaction et l'ivresse. On les emploie toutefois, mais dans des proportions rigoureusement calculées, et dans des circonstances tout à fait exceptionnelles.

Celui qui veut se livrer sérieusement aux œuvres magiques, après avoir affermi son esprit contre tout danger d'hallucination et d'épouvante, doit se purifier extérieurement et intérieurement pendant quarante jours. Le nombre quarante est sacré, et sa figure même est magique. En chiffres arabes, il se compose du cercle, image de l'infini, et du 4, qui résume le ternaire par l'unité. En chiffres romains, disposés de la manière suivante,

il représente le signe du dogme fondamental d'Hermès et le caractère du sceau de Salomon :



La purification du mage doit consister dans l'abstinence des voluptés brutales, dans un régime végétal et doux, dans la privation des liqueurs fortes, et dans le règlement des heures du sommeil. Cette préparation a été indiquée et représentée dans tous les cultes par un temps de pénitence et d'épreuves qui précède les fêtes symboliques du renouvellement de la vie.

Il faut, comme nous l'avons déjà dit, observer pour l'extérieur la propreté la plus scrupuleuse : le plus pauvre peut trouver de l'eau aux fontaines. Il faut aussi nettoyer ou faire nettoyer avec soin les vêtements, les meubles et les vases dont on fait usage. Toute malpropreté atteste une négligence, et en magie la négligence est mortelle.

Il faut purifier l'air en se levant et en se cou-

chant avec un parfum composé de séve de lauriers, de sel, de camphre, de résine blanche et de soufre, et dire en même temps les quatre mots sacrés, en se tournant vers les quatre parties du monde.

Il ne faut parler à personne des œuvres qu'on accomplit; et, comme nous l'avons assez dit dans le Dogme, le mystère est la condition rigoureuse et indispensable de toutes les opérations de la science. Il faut dérouter les curieux en supposant d'autres occupations et d'autres recherches, comme des expériences chimiques pour des résultats industriels, des prescriptions hygiéniques, la recherche de quelques secrets naturels, etc.; mais le mot décrié de magie ne doit jamais être prononcé.

Le magiste doit s'isoler en commençant, et se montrer très difficile en relations pour concentrer en lui sa force et choisir les points de contact; mais autant il sera sauvage et inabordable dans les premiers temps, autant on le verra plus tard entouré et populaire, quand il aura aimanté sa chaîne et choisi sa place dans un courant d'idées et de lumière.

Une vie laborieuse et pauvre est tellement favo-

rable à l'initiation par la pratique, que les plus grands maîtres l'ont cherchée, même alors qu'ils pouvaient disposer des richesses du monde. C'est alors que Satan, c'est-à-dire l'esprit d'ignorance, qui ricane, qui doute, et qui hait la science parce qu'il la craint, vient tenter le futur maître du monde en lui disant : Si tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent du pain. Les hommes d'argent cherchent alors à humilier le prince de la science en entravant, en dépréciant ou en exploitant misérablement son travail ; on lui rompt en dix morceaux, afin qu'il tende la main dix fois, le morceau de pain dont il veut bien paraître avoir besoin. Le mage ne daigne pas même sourire de cette ineptie, et poursuit son œuvre avec calme.

Il faut éviter, autant qu'on le pourra, la vue des choses hideuses et des personnes laides, ne pas manger chez les personnes qu'on n'estime pas, éviter tous les excès, et vivre de la manière la plus uniforme et la plus réglée.

Avoir le plus grand respect de soi-même et se regarder comme un souverain méconnu qui consent à l'être pour reconquérir sa couronne. Être doux et digne avec tout le monde ; mais, dans les

rapports sociaux, ne se laisser jamais absorber, et se retirer des cercles où l'on n'aurait pas une initiative quelconque.

On peut enfin et l'on doit même accomplir les obligations et pratiquer les rites du culte auquel on appartient. Or, de tous les cultes, le plus magique est celui qui réalise le plus de miracles, qui appuie sur les plus sages raisons les plus inconcevables mystères, qui a des lumières égales à ses ombres, qui popularise les miracles et incarne Dieu dans les hommes par la foi. Cette religion a toujours existé, et a toujours été dans le monde, sous divers noms, la religion unique et dominante. Elle a maintenant, chez les peuples de la terre, trois formes hostiles en apparence l'une à l'autre, qui se réuniront bientôt en une seule pour constituer une Église universelle. Je veux parler de l'orthodoxie russe, du catholicisme romain, et d'une transfiguration dernière de la religion de Bouddha.

Nous croyons avoir assez fait comprendre par ce qui précède que notre magie est opposée à celle des Goëtiens et des Nigromans. Notre magie est à la fois une science et une religion absolue, qui doit, non pas détruire et absorber toutes les opinions et tous les cultes, mais les régénérer et les diriger, en

reconstituant le cercle des initiés, et en donnant ainsi aux masses aveugles des conducteurs sages et clairvoyants.

Nous vivons dans un siècle où il n'y a plus rien à détruire ; mais tout est à refaire, puisque tout est détruit. — Refaire quoi? le passé ? — On ne refait pas le passé. — Reconstruire quoi? un temple et un trône ? — A quoi bon, puisque les anciens sont tombés ? — C'est comme si vous disiez : Ma maison vient de tomber de vieillesse, à quoi bon en construire une autre? — Mais la maison que vous allez bâtir sera-t-elle pareille à celle qui est tombée ? — Non : celle qui est tombée était vieille, et celle-ci sera neuve. — Mais enfin, ce sera toujours une maison? — Que voulez-vous donc que ce soit?

CHAPITRE II.

L'ÉQUILIBRE MAGIQUE.

L'équilibre est la résultante de deux forces.

Si les deux forces sont absolument et toujours égales, l'équilibre sera l'immobilité, et par conséquent la négation de la vie. Le mouvement est le résultat d'une prépondérance alternée.

L'impulsion donnée à l'un des plateaux d'une balance détermine nécessairement le mouvement de l'autre. Les contraires agissent ainsi sur les contraires, dans toute la nature, par correspondance et par connexion analogique.

La vie entière se compose d'une aspiration et d'un souffle; la création est la supposition d'une ombre pour servir de limite à la lumière, d'un vide pour servir d'espace à la plénitude de l'être, d'un principe passif fécondé pour appuyer et réaliser la puissance du principe actif générateur.

Toute la nature est bissexuelle, et le mouvement qui produit les apparences de la mort et de la vie est une continuelle génération.

Dieu aime le vide qu'il a fait, pour l'emplir; la

science aime l'ignorance, qu'elle éclaire ; la force aime la faiblesse, qu'elle soutient ; le bien aime le mal apparent, qui le glorifie ; le jour est amoureux de la nuit et la poursuit sans cesse en tournant autour du monde ; l'amour est à la fois une soif et une plénitude qui a besoin d'épanchement. Celui qui donne reçoit, et celui qui reçoit donne ; le mouvement c'est un échange perpétuel.

Connaître la loi de cet échange, savoir la proportion alternative ou simultanée de ces forces, c'est posséder les premiers principes du grand arcane magique, qui constitue la vraie divinité humaine.

Scientifiquement on peut apprécier les diverses manifestations du mouvement universel par les phénomènes électriques ou magnétiques. Les appareils électriques surtout révèlent matériellement et positivement les affinités et les antipathies de certaines substances. Le mariage du cuivre avec le zinc, l'action de tous les métaux dans la pile galvanique, sont des révélations perpétuelles et irrécusables. Que les physiciens cherchent et découvrent : les cabalistes expliqueront les découvertes de la science.

Le corps humain est soumis, comme la terre, à

une double loi : il attire et il rayonne; il est aimanté d'un magnétisme androgyne et réagit sur les deux puissances de l'âme, l'intellectuelle et la sensitive, en raison inverse, mais proportionnelle des prépondérances alternées des deux sexes dans son organisme physique.

L'art du magnétiseur est tout entier dans la connaissance et l'usage de cette loi. Polariser l'action et donner à l'agent une force bissexuelle et alternée, c'est le moyen encore inconnu et vainement cherché de diriger à volonté les phénomènes du magnétisme ; mais il faut un tact très exercé et une grande précision dans les mouvements intérieurs pour ne pas confondre les signes de l'aspiration magnétique avec ceux de la respiration; il faut aussi connaître parfaitement l'anatomie occulte et le tempérament spécial des personnes sur lesquelles on agit.

Ce qui apporte le plus grand obstacle à la direction du magnétisme, c'est la mauvaise foi ou la mauvaise volonté des sujets. Les femmes surtout, qui sont essentiellement et toujours comédiennes; les femmes qui aiment à s'impressionner en impressionnant les autres, et qui parviennent à se tromper les premières lorsqu'elles jouent leurs

mélodrames nerveux; les femmes sont la vraie magie noire du magnétisme. Aussi sera-t-il impossible à des magnétiseurs non initiés aux suprêmes arcanes et non assistés des lumières de la cabale de dominer jamais cet élément réfractaire et fugitif. Pour être maître de la femme, il faut la distraire et la tromper habilement en lui laissant supposer que c'est elle-même qui vous trompe. Ce conseil, que nous donnons ici spécialement aux médecins magnétiseurs, pourrait peut-être trouver aussi sa place et son application dans la politique conjugale.

L'homme peut produire à son gré deux souffles, l'un chaud et l'autre froid; il peut également projeter à son gré la lumière active ou la lumière passive; mais il faut qu'il acquière la conscience de cette force par l'habitude d'y penser. Un même geste de la main peut alternativement respirer et aspirer ce qu'on est convenu d'appeler le fluide; et le magnétiseur lui-même sera averti du résultat de son intention par une sensation alternative de chaud et de froid dans la main, ou dans les deux mains s'il opère des deux mains à la fois, sensation que le sujet devra éprouver en même temps, mais en sens contraire, c'est-à-dire avec une alternative tout à fait opposée.

Le pentagramme, ou le signe de microcosme, représente, entre autres mystères magiques, la double sympathie des extrémités humaines entre elles et la circulation de la lumière astrale dans le corps humain. Ainsi, en figurant un homme dans l'étoile du pentagramme, comme on peut le voir dans la philosophie occulte d'Agrippa, on doit remarquer que la tête correspond en sympathie masculine avec le pied droit et en sympathie féminine avec le pied gauche; que la main droite correspond de même avec la main et le pied gauche, et la main gauche réciproquement : ce qu'il faut observer dans les passes magnétiques, si l'on veut arriver à dominer tout l'organisme et à lier tous les membres par leur propres chaînes d'analogie et de sympathie naturelle.

Cette connaissance est nécessaire pour l'usage du pentagramme dans les conjurations des esprits, et dans les évocations des formes errantes dans la lumière astrale, appelées vulgairement nécromancie, comme nous l'expliquerons au cinquième chapitre de ce *Rituel;* mais il est bon d'observer ici que toute action provoque une réaction, et qu'en magnétisant ou influençant magiquement les autres, nous établissons d'eux à nous un courant

d'influence contraire, mais analogue, qui peut nous soumettre à eux au lieu de les soumettre à nous, comme il arrive assez souvent dans les opérations qui ont pour objet la sympathie d'amour. C'est pourquoi il est essentiel de se défendre en même temps qu'on attaque, afin de ne pas aspirer à gauche en même temps qu'on souffle à droite. L'androgyne magique (voir la figure en tête du *Rituel*) porte écrit sur le bras droit SOLVE, et sur le bras gauche COAGULA, ce qui correspond à la figure symbolique des travailleurs du second temple, qui tenaient d'une main l'épée et de l'autre la truelle. En même temps qu'on bâtit il faut défendre son œuvre en dispersant les ennemis : la nature ne fait pas autre chose lorsqu'elle détruit en même temps qu'elle régénère. Or, suivant l'allégorie du calendrier magique de Duchenteau, l'homme, c'est-à-dire l'initié, est le singe de la nature, qui le tient à la chaîne, mais qui le fait agir sans cesse en imitation des procédés et des œuvres de sa divine maîtresse et de son impérissable modèle.

L'emploi alterné des forces contraires, le chaud après le froid, la douceur après la sévérité, l'amour après la colère, etc., est le secret du mouvement perpétuel et de la prolongation de la puissance ;

c'est ce que sentent instinctivement les coquettes, qui font passer leurs adorateurs de l'espérance à la crainte et de la joie à la tristesse. Agir toujours dans le même sens et de la même manière, c'est surcharger un seul plateau d'une balance, et il en résultera bientôt la destruction absolue de l'équilibre. La perpétuité des caresses engendre vite la satiété, le dégoût et l'antipathie, de même qu'une froideur ou une sévérité constante éloigne à la longue et décourage l'affection. En alchimie un feu toujours le même et continuellement ardent calcine la matière première et fait parfois éclater le vase hermétique ; il faut substituer, à des intervalles réglés, à la chaleur du feu celle de la chaux ou du fumier minéral. C'est ainsi qu'il faut, en magie, tempérer les œuvres de colère ou de rigueur par des opérations de bienfaisance et d'amour, et que, si l'opérateur tient sa volonté toujours tendue de la même manière et dans le même sens, il en résultera pour lui une grande fatigue et bientôt une sorte d'impuissance morale.

Le magiste ne doit donc pas vivre exclusivement dans son laboratoire, entre son Athanor, ses élixirs et ses pantacles. Quelque dévorant que soit le

regard de cette Circé qu'on appelle la puissance occulte, il faut savoir lui présenter à propos le glaive d'Ulysse et éloigner à temps de nos lèvres la coupe qu'elle nous présente. Toujours une opération magique doit être suivie d'un repos égal à sa durée et d'une distraction analogue, mais contraire à son objet. Lutter continuellement contre la nature pour la dominer et la vaincre, c'est exposer sa raison et sa vie. Paracelse a osé le faire, et toutefois dans cette lutte même il employait des forces équilibrées et opposait l'ivresse du vin à celle de l'intelligence ; puis il domptait l'ivresse par la fatigue corporelle, et la fatigue corporelle par un nouveau travail de l'intelligence. Aussi Paracelse était-il un homme d'inspiration et de miracles ; mais il a usé sa vie dans cette activité dévorante, ou plutôt il en a rapidement fatigué et déchiré le vêtement : car les hommes semblables à Paracelse peuvent user et abuser sans rien craindre : ils savent bien qu'ils ne sauraient pas plus mourir qu'ils ne doivent vieillir ici-bas.

Rien ne dispose mieux à la joie que la douleur, et rien n'est plus voisin de la douleur que la joie. Aussi l'opérateur ignorant est-il étonné d'arriver toujours à des résultats contraires à ceux qu'il se

propose, parce qu'il ne sait ni croiser ni alterner son action ; il veut envoûter son ennemi, et il devient lui-même malheureux et malade ; il veut se faire aimer, et il se passionne misérablement pour des femmes qui se moquent de lui ; il veut faire de l'or, et il épuise ses dernières ressources : son supplice est éternellement celui de Tantale, l'eau se retire toujours lorsqu'il veut boire. Les anciens, dans leurs symboles et dans leurs opérations magiques, multipliaient les signes du binaire, pour n'en pas oublier la loi, qui est celle de l'équilibre. Dans leurs évocations, ils construisaient toujours deux autels différents et immolaient deux victimes, une blanche et une noire ; l'opérateur ou l'opératrice, tenant d'une main l'épée et de l'autre la baguette, devait avoir un pied chaussé et l'autre nu. Toutefois, comme le binaire serait l'immobilité et la mort sans le moteur équilibrant, on ne pouvait être qu'un ou trois dans les œuvres de la magie ; et quand un homme et une femme prenaient part à la cérémonie, l'opérateur devait être une vierge, un androgyne ou un enfant. On me demandera si la bizarrerie de ces rites est arbitraire et si elle a uniquement pour but d'exercer la volonté en multipliant à plaisir les difficultés de

l'œuvre magique. Je répondrai qu'en magie il n'y a rien d'arbitraire, parce que tout est réglé et déterminé d'avance par le dogme unique et universel d'Hermès, celui de l'analogie dans les trois mondes. Tout signe correspond à une idée et à la forme spéciale d'une idée ; tout acte exprime une volonté correspondante à une pensée et formule les analogies de cette pensée et de cette volonté. Les rites sont donc déterminés d'avance par la science elle-même. L'ignorant, qui n'en sait pas la triple puissance, en subit la fascination mystérieuse; le sage les comprend et en fait l'instrument de sa volonté; mais, lorsqu'ils sont accomplis avec exactitude et avec foi, ils ne sont jamais sans effet.

Tous les instruments magiques doivent être doubles; il faut avoir deux épées, deux baguettes, deux coupes, deux réchauds, deux pantacles et deux lampes ; porter deux vêtements superposés et de deux couleurs contraires, comme le pratiquent encore les prêtres catholiques; il faut n'avoir sur soi aucun métal, ou en avoir au moins deux. Les couronnes de laurier, de rue, d'armoise ou de verveine, doivent également être doubles; dans les évocations, on garde l'une des couronnes et l'on brûle l'autre, en observant comme

un augure le bruit qu'elle fait en pétillant et les ondulations de la fumée qu'elle produit.

Cette observance n'est pas vaine, car, dans l'œuvre magique, tous les instruments de l'art sont magnétisés par l'opérateur, l'air est chargé de ses parfums, le feu consacré par lui est soumis à sa volonté, les forces de la nature semblent l'entendre et lui répondre ; il lit dans toutes les formes les modifications et les compléments de sa pensée. C'est alors qu'on voit l'eau se troubler et comme bouillonner d'elle-même, le feu jeter une grande lumière ou s'éteindre, les feuilles des guirlandes s'agiter, la baguette magique se mouvoir d'elle-même, et qu'on entend passer dans l'air des voix étranges et inconnues. C'est dans de pareilles évocations que Julien vit apparaître les fantômes trop aimés de ses dieux déchus, et s'épouvanta malgré lui de leur décrépitude et de leur pâleur.

Je sais que le christianisme a supprimé pour toujours la magie cérémonielle et proscrit sévèrement les évocations et les sacrifices de l'ancien monde : aussi notre intention n'est-elle pas de leur donner une nouvelle raison d'être en venant après tant de siècles en révéler les antiques mystères.

Nos expériences, même dans cet ordre de faits, ont été des recherches savantes, et rien de plus. Nous avons constaté des faits pour apprécier des causes, et jamais nous n'avons eu la prétention de renouveler des rites à jamais détruits.

L'orthodoxie israélite, cette religion si rationnelle, si divine et si peu connue, ne réprouve pas moins que le christianisme les mystères de la magie cérémonielle. Pour la tribu de Lévi, l'exercice même de la haute magie devait être considéré comme une usurpation de sacerdoce, et c'est la même raison qui fera proscrire par tous les cultes officiels la magie opératrice, divinatrice et miraculeuse. Montrer le naturel du merveilleux et le produire à volonté, c'est anéantir pour le vulgaire la preuve concluante des miracles que chaque religion revendique comme sa propriété exclusive et son argument définitif.

Respect aux religions établies, mais place aussi à la science. Nous ne sommes plus, grâce à Dieu, au temps des inquisiteurs et des bûchers; l'on n'assassine plus de malheureux savants sur la foi de quelques fanatiques aliénés ou de quelques filles hystériques. Qu'il soit d'ailleurs bien entendu que nous faisons des études curieuses,

et non une propagande impossible, insensée. Ceux qui nous blâmeront d'oser nous dire magicien n'ont rien à craindre d'un tel exemple, et il est plus que probable qu'ils ne deviendront jamais sorciers.

CHAPITRE III.

LE TRIANGLE DES PANTACLES.

L'abbé Trithème, qui fut en magie le maître de Cornélius Agrippa, explique dans sa *Stéganographie* le secret des conjurations et des évocations d'une manière très philosophique et très naturelle, mais peut-être, pour cela même, trop simple et trop facile.

Évoquer un esprit, dit-il, c'est entrer dans la pensée dominante de cet esprit, et, si nous nous élevons moralement plus haut dans la même ligne, nous entraînerons cet esprit avec nous et il nous servira; autrement il nous entraînera dans son cercle et nous le servirons.

Conjurer, c'est opposer à un esprit isolé la résistance d'un courant et d'une chaîne : *cum jurare*, jurer ensemble, c'est-à-dire faire acte d'une foi commune. Plus cette foi a d'enthousiasme et de puissance, plus la conjuration est efficace. C'est pour cela que le christianisme naissant faisait taire les oracles : lui seul alors possédait l'inspira-

tion et la force. Plus tard, lorsque saint Pierre eut vieilli, c'est-à-dire lorsque le monde crut avoir des reproches légitimes à faire à la papauté, l'esprit de prophétie vint remplacer les oracles; et les Savonarole, les Joachim de Flore, les Jean Hus et tant d'autres, agitèrent tour à tour les esprits et traduisirent en lamentations et en menaces les inquiétudes et les révoltes secrètes de tous les cœurs.

On peut donc être seul pour évoquer un esprit, mais pour le conjurer il faut parler au nom d'un cercle ou d'une association; et c'est ce que représente le cercle hieroglyphique tracé autour du mage pendant l'opération, et dont il ne doit pas sortir s'il ne veut perdre à l'instant même toute sa puissance.

Abordons nettement ici la question principale, la question importante: l'évocation réelle et la conjuration d'un esprit sont-elles possibles, et cette possibilité peut-elle être scientifiquement démontrée?

A la première partie de la question on peut d'abord répondre que toute chose dont l'impossibilité n'est pas évidente peut et doit être admise provisoirement comme possible. A la seconde partie

nous disons qu'en vertu du grand dogme magique de la hiérarchie et de l'analogie universelle, on peut démontrer cabalistiquement la possibilité des évocations réelles ; quant à la réalité phénoménale du résultat des opérations magiques consciencieusement accomplies, c'est une question d'expérience ; et, comme nous l'avons déjà dit, nous avons constaté par nous-même cette réalité, et nous mettrons par ce *Rituel* nos lecteurs à même de renouveler et de confirmer nos expériences.

Rien ne périt dans la nature, et tout ce qui a vécu continue à vivre toujours sous des formes nouvelles ; mais les formes mêmes antérieures ne sont pas détruites, puisque nous les retrouvons dans notre souvenir. Ne voyons-nous pas en imagination l'enfant que nous avons connu et qui maintenant est un vieillard ? Les traces mêmes que nous croyons effacées dans notre souvenir ne le sont pas réellement, puisqu'une circonstance fortuite les évoque et nous les rappelle. Mais comment les voyons-nous ? Nous avons déjà dit que c'est dans la lumière astrale qui les transmet à notre cerveau par le mécanisme de l'appareil nerveux.

D'une autre part, toutes les formes sont proportionnelles et analogiques à l'idée qui les a détermi-

nées; elles sont le caractère naturel, la *signature* de cette idée, comme disent les magistes, et dès qu'on évoque activement l'idée, la forme se réalise et se produit.

Schrœpffer, le fameux illuminé de Leipsik, avait jeté par ses évocations la terreur dans toute l'Allemagne, et son audace dans les opérations magiques avait été si grande, que sa réputation lui devint un insupportable fardeau; puis il se laissa entraîner par l'immense courant d'hallucinations qu'il avait laissé se former; les visions de l'autre monde le dégoûtèrent de celle-ci, et il se tua. Cette histoire doit rendre circonspects les curieux de magie cérémonielle. On ne violente pas impunément la nature, et l'on ne joue pas sans danger avec des forces inconnues et incalculables.

C'est par cette considération que nous nous sommes refusé, et que nous nous refuserons toujours, à la vaine curiosité de ceux qui demandent à voir pour croire; et nous leur répondons ce que nous disions à un personnage éminent d'Angleterre qui nous menaçait de son incrédulité:

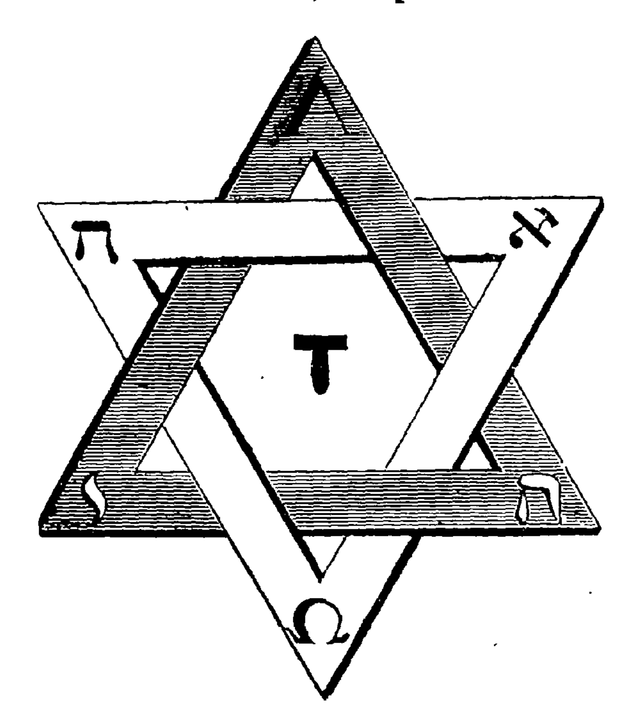
« Vous avez parfaitement le droit de ne pas croire; nous n'en serons pour notre part ni plus découragé, ni moins convaincu. »

A ceux qui viendraient nous dire qu'ils ont scrupuleusement et courageusement accompli tous les rites et que rien ne s'est produit, nous dirons qu'ils feront bien de s'en tenir là, et que c'est peut-être un avertissement de la nature qui se refuse pour eux à ces œuvres excentriques, mais que, s'ils persistent dans leur curiosité, ils n'ont qu'à recommencer.

Le ternaire, étant la base du dogme magique, doit nécessairement être observé dans les évocations ; aussi est-il le nombre symbolique de la réalisation et de l'effet. La lettre ש est ordinairement tracée sur les pantacles cabalistiques qui ont pour objet l'accomplissement d'un désir. Cette lettre est aussi la marque du bouc émissaire dans la cabale mystique, et Saint-Martin observe que cette lettre, intercalée dans l'incommunicable tétragramme, en a fait le nom du Rédempteur des hommes יהשוה. C'est ce que représentaient les mystagogues du moyen âge, lorsque, dans leurs assemblées nocturnes, ils exhibaient un bouc symbolique portant sur la tête entre les deux cornes un flambeau allumé. Cet animal monstrueux, dont nous décrirons au quinzième chapitre de ce *Rituel* les formes allégoriques et le culte bizarre, représentait la

nature vouée à l'anathème, mais rachetée par le signe de la lumière. Les agapes gnostiques et les priapées païennes qui se succédaient en son honneur révélaient assez la conséquence morale que les adeptes voulaient tirer de cette exhibition. Tout ceci sera expliqué avec les rites, décriés et regardés maintenant comme fabuleux, du grand sabbat de la magie noire.

Dans le grand cercle des évocations on trace ordinairement un triangle, et il faut bien observer de quel côté on doit en tourner le sommet. Si l'esprit est supposé venir du ciel, l'opérateur doit se tenir



au sommet et placer l'autel des fumigations à la base; s'il doit monter de l'abîme, l'opérateur sera à la base et le réchaud placé au sommet. Il faut

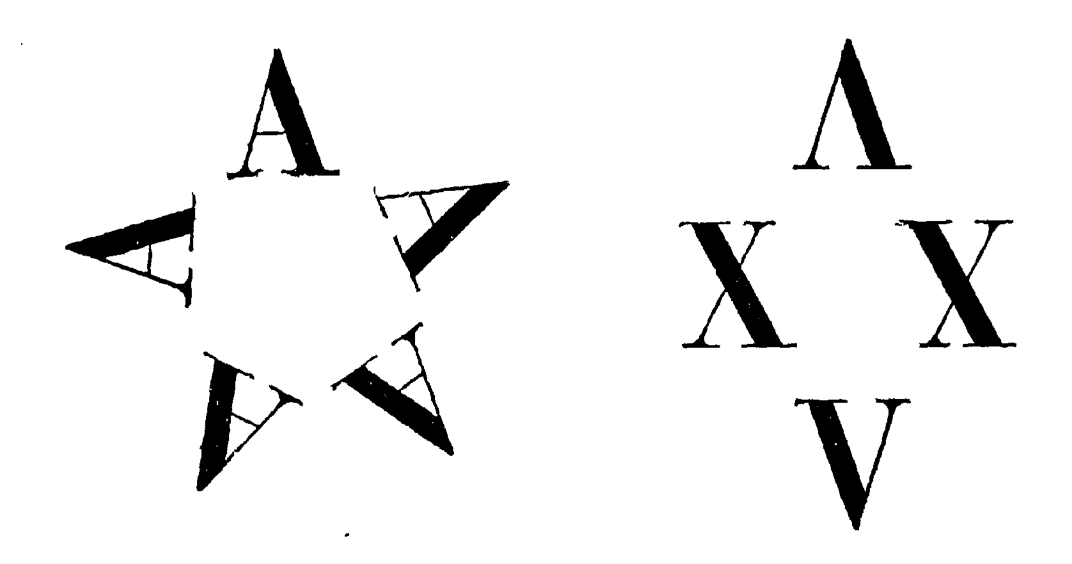
en outre avoir sur le front, sur la poitrine et sur la main droite le symbole sacré des deux triangles réunis, formant l'étoile à six rayons dont nous avons déjà reproduit la figure, et qui est connue en magie sous le nom de pantacle ou de sceau de Salomon.

Indépendamment de ces signes, les anciens faisaient usage dans leurs évocations des combinaisons mystiques des noms divins que nous avons donnés dans le dogme d'après les cabalistes hébreux. Le triangle magique des théosophes païens est le célèbre ABRACADABRA, auquel ils attribuaient des vertus extraordinaires, et qu'ils figuraient ainsi :

ABRACADABRA
ABRACADABR
ABRACADAB
ABRACADA
ABRACAD
ABRACA
ABRAC
ABRA
ABR
AB
A

Cette combinaison de lettres est une clef du

pentagramme. L'A principiant y est répété cinq fois et reproduit trente fois, ce qui donne les éléments et les nombres de ces deux figures.



L'A isolé représente l'unité du premier principe ou de l'agent intellectuel ou actif. L'A uni au B représente la fécondation du binaire par l'unité. L'R est le signe du ternaire, parce qu'il représente hiéroglyphiquement l'effusion qui résulte de l'union des deux principes. Le nombre 11 des lettres du mot ajoute l'unité de l'initié au dénaire de Pythagore; et le nombre 66, total de toutes les lettres additionnées, forme cabalistiquement le nombre 12, qui est le carré du ternaire et par conséquent la quadrature mystique du cercle. Remarquons en passant que l'auteur de l'*Apocalypse*, cette clavicule de la cabale chrétienne, a composé le nombre de la

bête, c'est-à-dire de l'idolâtrie, en ajoutant un 6 au double senaire de l'ABRACADABRA : ce qui donne cabalistiquement 18, nombre assigné dans le Tarot au signe hiéroglyphique de la nuit et des profanes, la lune avec les tours, le chien, le loup et l'écrevisse ; nombre mystérieux et obscur, dont la clef cabalistique est 9, le nombre de l'initiation.

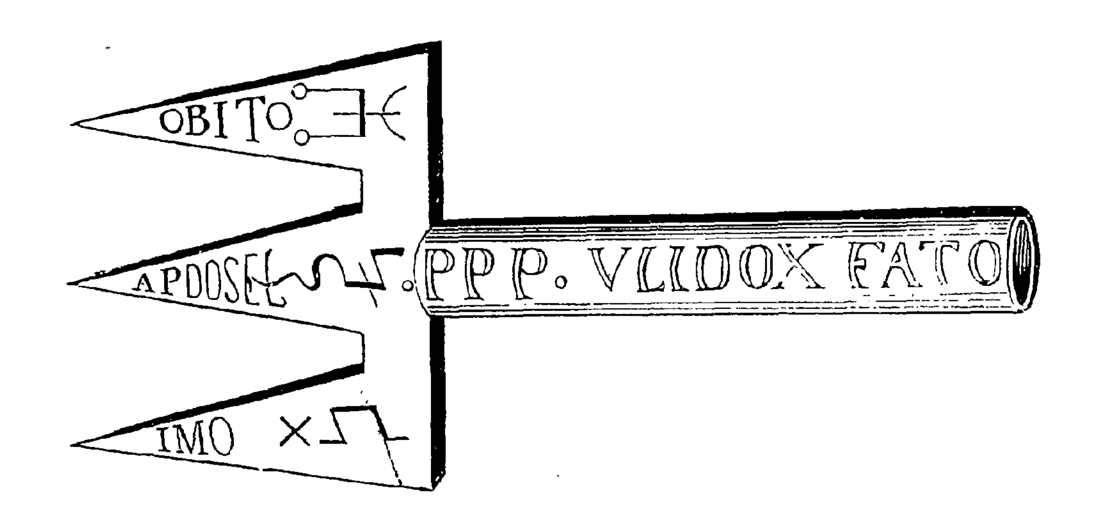
Le cabaliste sacré dit expressément à ce sujet : Que celui qui a l'intelligence (c'est-à-dire la clef des nombres cabalistiques) calcule le nombre de la bête, car c'est le nombre de l'homme, et ce nombre est 666. C'est en effet la décade de Pythagore multipliée par elle-même et ajoutée à la somme du Pantacle triangulaire d'Abracadabra ; c'est donc le résumé de toute la magie de l'ancien monde, le programme entier du génie humain, que le génie divin de l'Évangile voulait absorber ou supplanter.

Ces combinaisons hiéroglyphiques de lettres et de nombres appartiennent à la partie pratique de la cabale, qui, sous ce point de vue, se subdivise en gématrie et en témurah. — Ces calculs, qui nous paraissent maintenant arbitraires ou sans intérêt, appartenaient alors au symbolisme philosophique de l'Orient, et avaient la plus grande importance dans l'enseignement des choses saintes

émanées des sciences occultes. L'alphabet cabalistique absolu, qui rattachait les idées premières aux allégories, les allégories aux lettres et les lettres aux nombres, était ce qu'on appelait alors les clefs de Salomon. Nous avons déjà vu que ces clefs, conservées jusqu'à nos jours, mais complétement méconnues, ne sont autre chose que le jeu du Tarot, dont les allégories antiques ont été remarquées et appréciées pour la première fois, de nos jours, par le savant archéologue Court de Gébelin.

Le double triangle de Salomon est expliqué par saint Jean, d'une manière remarquable. Il y a, dit-il, trois témoins dans le ciel : le Père, le Logos et le Saint-Esprit, et trois témoins sur la terre : le souffle, l'eau et le sang. Saint Jean est ainsi d'accord avec les maîtres de philosophie hermétique, qui donnent à leur soufre le nom d'éther, à leur mercure le nom d'eau philosophique, à leur sel la qualification de sang du dragon ou de menstrue de la terre : le sang ou le sel correspond par opposition avec le Père, l'eau azotique ou mercurielle avec le Verbe ou Logos, et le souffle avec le Saint-Esprit. Mais les choses de haut symbolisme ne peuvent être bien entendues que par les vrais enfants de la science.

Aux combinaisons triangulaires on unissait dans les cérémonies magiques, les répétitions des noms par trois fois, et avec des intonations différentes. La baguette magique était souvent surmontée d'une petite fourche aimantée, que Paracelse remplaçait par un trident dont nous donnons ici la figure :



Le trident de Paracelse est un pantacle exprimant le résumé du ternaire dans l'unité, qui complète ainsi le quaternaire sacré. Il attribuait à cette figure toutes les vertus que les cabalistiques hébreux attribuent au nom de Jéhova, et les propriétés thaumaturgiques de l'Abracadabra des hiérophantes d'Alexandrie. Reconnaissons ici que c'est un pantacle, et par conséquent un signe concret et absolu de toute une doctrine qui a été celle d'un cercle magnétique immense, tant pour

les philosophes anciens que pour les adeptes du moyen âge. En lui rendant, de nos jours, sa valeur primitive par l'intelligence de ses mystères, ne pourrait-on pas lui rendre toute sa vertu miraculeuse et toute sa puissance contre les maladies humaines ?

Les anciennes sorcières, lorsqu'elles passaient la nuit dans un carrefour de trois chemins, hurlaient trois fois en l'honneur de la triple Hécate.

Toutes ces figures, tous ces actes analogues aux figures, toutes ces dispositions de nombres et de caractères, ne sont, comme nous l'avons déjà dit, que des instruments d'éducation pour la volonté, dont ils fixent et déterminent les habitudes. Ils servent en outre à rattacher ensemble, dans l'action, toutes les puissances de l'âme humaine, et à augmenter la force créatrice de l'imagination. C'est la gymnastique de la pensée qui s'exerce à la réalisation : aussi l'effet de ces pratiques est-il infaillible comme la nature lorsqu'elles sont faites avec une confiance absolue et une persévérance inébranlable.

Avec la foi, disait le grand Maître, on transplanterait des arbres dans la mer et l'on déplacerait des montagnes. Une pratique, même superstitieuse,

même insensée, est efficace, parce que c'est une réalisation de la volonté. C'est pour cela qu'une prière est plus puissante si on va la faire à l'église que si on la fait chez soi, et qu'elle obtiendra des miracles si, pour la faire dans un sanctuaire accrédité, c'est-à-dire magnétisé à grand courant par l'affluence des visiteurs, on fait cent lieues ou deux cents lieues en demandant l'aumône et les pieds nus.

On rit de la bonne femme qui se prive d'un sou de lait le matin, et qui va porter aux triangles magiques des chapelles un petit cierge d'un sou qu'elle laisse brûler. Ce sont les ignorants qui rient, et la bonne femme ne paye pas trop cher ce qu'elle achète ainsi de résignation et de courage. Les grands esprits sont bien fiers de passer en haussant les épaules, ils s'insurgent contre les superstitions avec un bruit qui fait trembler le monde : qu'en résulte-t-il? Les maisons des grands esprits s'écroulent, et les débris en sont revendus aux fournisseurs et aux acheteurs de petits cierges, qui laissent crier volontiers partout que leur règne est à jamais fini, pourvu qu'ils gouvernent toujours.

Les grandes religions n'ont jamais eu à craindre

qu'une rivale sérieuse, et cette rivale, c'est la magie.

La magie a produit les associations occultes, qui ont amené la révolution nommée renaissance ; mais il est arrivé à l'esprit humain, aveuglé par les folles amours, de réaliser en tout point l'histoire allégorique de l'Hercule hébreu : en ébranlant les colonnes du temple il s'est enseveli lui-même sous les ruines.

Les sociétés maçonniques ne savent pas plus maintenant la haute raison de leurs symboles que les rabbins ne comprennent le Sepher Jesirah et le Sohar sur l'échelle ascendante des trois degrés, avec la progression transversale de droite à gauche et de gauche à droite du septénaire cabalistique.

Le compas du G.·.A.·. et l'équerre de Salomon sont devenus le niveau grossier et matériel du jacobinisme inintelligent réalisé par un triangle d'acier : voilà pour le ciel et pour la terre.

Les adeptes profanateurs auxquels l'illuminé Cazotte avait prédit une mort sanglante ont surpassé de nos jours le péché d'Adam : après avoir cueilli témérairement les fruits de l'arbre de la science, dont ils n'ont pas su se nourrir, ils les ont jetés aux animaux et aux reptiles de la terre. Aussi

le règne de la superstition a-t-il commencé et doit-il durer jusqu'au temps où la vraie religion se reconstituera sur les bases éternelles de la hiérarchie à trois degrés et du triple pouvoir que le ternaire exerce fatalement ou providentiellement dans les trois mondes.

CHAPITRE IV.

LA CONJURATION DES QUATRE.

Les quatre formes élémentaires séparent et spécifient par une sorte d'ébauche les esprits créés que le mouvement universel dégage du feu central. Partout l'esprit travaille et féconde la matière par la vie ; toute matière est animée ; la pensée et l'âme sont partout.

En s'emparant de la pensée, qui produit les diverses formes, on devient le maître des formes et on les fait servir à ses usages.

La lumière astrale est saturée d'âmes, qu'elle dégage dans la génération incessante des êtres. Les âmes ont des volontés imparfaites qui peuvent être dominées et employées par des volontés plus puissantes ; elles forment alors de grandes chaînes invisibles et peuvent occasionner ou déterminer de grandes commotions élémentaires.

Les phénomènes constatés dans les procès de magie, et tous récemment encore par M. Eudes de Mirville, n'ont pas d'autres causes.

Les esprits élémentaires sont comme les enfants : ils tourmentent davantage ceux qui s'occupent d'eux, à moins qu'on ne les domine par une haute raison et une grande sévérité.

Ce sont ces esprits que nous désignons sous le nom d'éléments occultes.

Ce sont eux qui déterminent souvent pour nous les songes inquiétants ou bizarres, ce sont eux qui produisent les mouvements de la baguette divinatoire et les coups frappés contre les murailles ou contre les meubles ; mais ils ne peuvent jamais manifester une autre pensée que la nôtre, et si nous ne pensons pas, ils nous parlent avec toute l'incohérence des rêves. Ils reproduisent indifféremment le bien et le mal, parce qu'ils sont sans libre arbitre et par conséquent n'ont point de responsabilité ; ils se montrent aux extatiques et aux somnambules sous des formes incomplètes et fugitives. C'est ce qui a donné lieu aux cauchemars de saint Antoine et très probablement aux visions de Swedenborg ; ils ne sont ni damnés ni coupables, ils sont curieux et innocents. On peut user ou abuser d'eux comme des animaux ou des enfants. Aussi le magiste qui emploie leur concours assume-t-il sur lui une responsabilité terrible, car il devra expier

tout le mal qu'il leur fera faire, et la grandeur de ses tourments sera proportionnée à l'étendue de la puissance qu'il aura exercée par leur entremise.

Pour dominer les esprits élémentaires et devenir ainsi le roi des éléments occultes, il faut avoir subi d'abord les quatre épreuves des anciennes initiations, et, comme ces initiations n'existent plus, y avoir suppléé par des actions analogues, comme de s'exposer sans frayeur dans un incendie, de traverser un gouffre sur un tronc d'arbre ou sur une planche ; d'escalader une montagne à pic pendant un orage ; de se tirer à la nage d'une cascade ou d'un tourbillon dangereux. L'homme qui a peur de l'eau ne règnera jamais sur les ondins ; celui qui craint le feu n'a rien à commander aux salamandres ; tant qu'on peut avoir le vertige il faut laisser en paix les sylphes et ne pas irriter les gnomes, car les esprits inférieurs n'obéissent qu'à une puissance qu'on leur prouve en se montrant leur maître jusque dans leur propre élément.

Lorsqu'on a acquis par l'audace et l'exercice cette puissance incontestable, il faut imposer aux éléments le verbe de sa volonté par des consécrations spéciales de l'air, du feu, de l'eau et de la

terre, et c'est ici le commencement indispensable de toutes les opérations magiques.

On exorcise l'air en soufflant du côté des quatre points cardinaux et en disant :

Spiritus Dei ferebatur super aquas, et inspiravit in faciem hominis spiraculum vitæ. Sit Michael dux meus, et Sabtabiel servus meus, in luce et per lucem.

Fiat verbum halitus meus; et imperabo spiritibus aeris hujus, et refrænabo equos solis voluntate cordis mei, et cogitatione mentis meæ et nutu oculi dextri.

Exorciso igitur te, creatura aeris, per Pentagrammaton et in nomine Tetragrammaton, in quibus sunt voluntas firma et fides recta. Amen. Sela, fiat. Qu'il en soit ainsi.

Puis on récite l'oraison des sylphes, après avoir tracé en l'air leur signe avec une plume d'aigle.

ORAISON DES SYLPHES.

Esprit de lumière, esprit de sagesse, dont le souffle donne et reprend la forme de toute chose ; toi devant qui la vie des êtres est une ombre qui change et une vapeur qui passe ; toi qui montes

les nuages et qui marches sur l'aile des vents ; toi qui respires, et les espaces sans fin sont peuplés ; toi qui aspires, et tout ce qui vient de toi retourne à toi : mouvement sans fin dans la stabilité éternelle, sois éternellement béni. Nous te louons et nous te bénissons dans l'empire changeant de la lumière créée, des ombres, des reflets et des images, et nous aspirons sans cesse à ton immuable et impérissable clarté. Laisse pénétrer jusqu'à nous le rayon de ton intelligence et la chaleur de ton amour : alors ce qui est mobile sera fixé, l'ombre sera un corps, l'esprit de l'air sera une âme, le rêve sera une pensée. Et nous ne serons plus emportés par la tempête, mais nous tiendrons la bride des chevaux ailés du matin et nous dirigerons la course des vents du soir pour voler au-devant de toi. O esprit des esprits, ô âme éternelle des âmes, ô souffle impérissable de la vie, ô soupir créateur, ô bouche qui aspirez et qui respirez l'existence de tous les êtres dans le flux et le reflux de votre éternelle parole, qui est l'océan divin du mouvement et de la vérité. *Amen.*

On exorcise l'eau par l'imposition des mains, par le souffle et par la parole en y mêlant le sel con-

sacré avec un peu de cendre qui reste dans la cassolette des parfums. L'aspersoir se fait avec des branches de verveine, de pervenche, de sauge, de menthe, de valériane, de frêne et de basilic, liées par un fil sorti de la quenouille d'une vierge, avec un manche de noisetier qui n'ait pas encore porté de fruits, et sur lequel vous graverez avec le poinçon magique les caractères des sept esprits. Vous bénirez et consacrerez séparément le sel et la cendre des parfums en disant :

SUR LE SEL.

In isto sale sit sapientia, et ab omni corruptione servet mentes nostras et corpora nostra, per Hochmaël et in virtute Ruach-Hochmaël, recedant ab isto fantasmata hylæ ut sit sal cœlestis, sal terræ et terra salis, ut nutrietur bos triturans et addat spei nostræ cornua tauri volantis. Amen.

SUR LA CENDRE.

Revertatur cinis ad fontem aquarum viventium, et fiat terra fructificans, et germinet arborem vitæ per tria nomina, quæ sunt Netsah, Hod et Jesod, in principio et in fine, per Alpha et Omega qui sunt in spiritu AZOTH. Amen.

En mêlant l'eau, le sel et la cendre.

In sale sapientiæ æternæ, et in aqua regenerationis, et in cinere germinante terram novam, omnia fiant per Eloïm Gabriel, Raphael et Uriel, in sæcula et æonas. Amen.

Exorcisme de l'eau.

Fiat firmamentum in medio aquarum et separet aquas ab aquis, quæ superius sicut quæ inferius, et quæ inferius sicut quæ superius, ad perpetranda miracula rei unius. Sol ejus pater est, luna mater et ventus hanc gestavit in utero suo, ascendit a terra ad cœlum et rursus a cœlo in terram descendit. Exorciso te, creatura aquæ, ut sis mihi speculum Dei vivi in operibus ejus, et fons vitæ, et ablutio peccatorum. Amen.

Oraison des ondins.

Roi terrible de la mer, vous qui tenez les clefs des cataractes du ciel et qui renfermez les eaux souterraines dans les cavernes de la terre ; roi du déluge

et des pluies du printemps; vous qui ouvrez les sources des fleuves et des fontaines; vous qui commandez à l'humidité, qui est comme le sang de la terre, de devenir la séve des plantes, nous vous adorons et nous vous invoquons. Nous, vos mobiles et changeantes créatures, parlez-nous dans les grandes commotions de la mer, et nous tremblerons devant vous; parlez-nous aussi dans le murmure des eaux limpides, et nous désirerons votre amour. O immensité dans laquelle vont se perdre tous les fleuves de l'être, qui renaissent toujours en vous! O océan de perfections infinies! hauteur, qui vous mirez dans la profondeur; profondeur, qui vous exhalez dans la hauteur, amenez-nous à la véritable vie par l'intelligence et par l'amour! Amenez-nous à l'immortalité par le sacrifice, afin que nous soyons trouvés dignes de vous offrir un jour l'eau, le sang et les larmes, pour la rémission des erreurs. Amen.

On exorcise le feu en y jetant du sel, de l'encens, de la résine blanche, du camphre et du soufre, et en prononçant trois fois les trois noms des génies du feu : MICHAEL, roi du soleil et de la foudre; SAMAEL, roi des volcans, et ANAEL, prince de la lumière astrale; puis en récitant l'oraison des salamandres.

ORAISON DES SALAMANDRES.

Immortel, éternel, ineffable et incréé, père de toutes choses, qui es porté sur le chariot roulant sans cesse des mondes qui tournent toujours; dominateur des immensités éthérées, où est élevé le trône de ta puissance, du haut duquel tes yeux redoutables découvrent tout, et tes belles et saintes oreilles écoutent tout, exauce tes enfants, que tu as aimés dès la naissance des siècles; car ta dorée et grande et éternelle majesté resplendit au-dessus du monde et du ciel des étoiles; tu es élevé sur elles, ô feu étincelant; là, tu t'allumes et t'entretiens toi-même par ta propre splendeur, et il sort de ton essence des ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton esprit infini. Cet esprit infini nourrit toutes choses, et fait ce trésor inépuisable de substance toujours prête pour la génération qui la travaille et qui s'approprie les formes dont tu l'as imprégnée dès le principe. De cet esprit tirent aussi leur origine ces rois très saints qui sont autour de ton trône, et qui composent ta cour, ô père universel! ô unique! ô père des bienheureux mortels et immortels.

Tu as créé en particulier des puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle pensée et à ton essence adorable ; tu les as établies supérieures aux anges, qui annoncent au monde tes volontés ; enfin tu nous as créés au troisième rang dans notre empire élémentaire. La, notre continuel exercice est de te louer et d'adorer tes désirs ; là, nous brûlons sans cesse en aspirant à te posséder. O père ! ô mère, la plus tendre des mères ! ô archetype admirable de la maternité et du pur amour ! ô fils, la fleur des fils ! ô forme de toutes les formes, âme, esprit, harmonie et nombre de toutes choses ! Amen !

On exorcise la terre par l'aspersion de l'eau, par le souffle et par le feu, avec les parfums propres pour chaque jour, et l'on dit l'oraison des gnomes.

Oraison des gnomes.

Roi invisible, qui avez pris la terre pour appui et qui en avez creusé les abîmes pour les remplir de votre toute-puissance ; vous dont le nom fait trembler les voûtes du monde, vous qui faites cou-

ler les sept métaux dans les veines de la pierre, monarque des sept lumières, rémunérateur des ouvriers souterrains, amenez-nous à l'air désirable et au royaume de la clarté. Nous veillons et nous travaillons sans relâche, nous cherchons et nous espérons, par les douze pierres de la cité sainte, par les talismans qui sont enfouis, par le clou d'aimant qui traverse le centre du monde. Seigneur, Seigneur, Seigneur, ayez pitié de ceux qui souffrent, élargissez nos poitrines, dégagez et élevez nos têtes, agrandissez-nous. O stabilité et mouvement, ô jour enveloppé de nuit, ô obcursité voilée de lumière! ô maître, qui ne retenez jamais par devers vous le salaire de vos travailleurs! ô blancheur argentine, ô splendeur dorée! ô couronne de diamants vivants et mélodieux! vous qui portez le ciel à votre doigt comme une bague de saphir, vous qui cachez sous la terre dans le royaume des pierreries la semence merveilleuse des étoiles, vivez, régnez et soyez l'éternel dispensateur des richesses dont vous nous avez fait les gardiens. Amen.

Il faut observer que le royaume spécial des gnomes est au nord, celui des salamandres au midi,

celui des sylphes à l'orient, et celui des ondins à l'occident. Ils influent les quatre tempéraments de l'homme, c'est-à-dire les gnomes sur les mélancoliques, les salamandres sur les sanguins, les ondins sur les flegmatiques et les sylphes sur les bilieux. Leurs signes sont : les hiéroglyphes du taureau pour les gnomes, et on leur commande avec l'épée ; du lion pour les salamandres, et on leur commande avec la baguette fourchue ou le trident magique ; de l'aigle pour les sylphes, et on leur commande avec les saints pantacles ; enfin du verseau pour les ondins, et on les évoque avec la coupe des libations. Leurs souverains respectifs sont Gob pour les gnomes, Djîn pour les salamandres, Paralda pour les sylphes, et Nicksa pour les ondins.

Lorsqu'un esprit élémentaire vient tourmenter ou du moins inquiéter les habitants de ce monde, il faut le conjurer par l'air, par l'eau, par le feu et par la terre, en soufflant, en aspergeant, en brûlant des parfums, et en traçant sur la terre l'étoile de Salomon et le pentagramme sacré. Ces figures doivent être parfaitement régulières et faites soit avec les charbons du feu consacré, soit avec un roseau trempé dans diverses couleurs

qu'on mélangera d'aimant pulvérisé. Puis, en tenant à la main le pantacle de Salomon, et prenant tour à tour l'épée, la baguette et la coupe, on prononcera en ces termes et à voix haute la conjuration des quatre :

Caput mortuum, imperet tibi Dominus per vivum et devotum serpentem.

Cherub, imperet tibi Dominus per Adam Jotchavah ! Aquila errans, imperet tibi Dominus per alas Tauri. Serpens, imperet tibi Dominus tetragrammaton per angelum et leonem !

Michael, Gabriel, Raphael, Anael !

FLUAT UDOR per spiritum ELOÏM.

MANEAT TERRA per Adam IOT-CHAVAH.

FIAT FIRMAMENTUM per IAHUVEHU-ZEBAOTH.

FIAT JUDICIUM per ignem in virtute MICHAEL.

Ange aux yeux morts, obéis, ou écoule-toi avec cette eau sainte.

Taureau ailé, travaille, ou retourne à la terre si tu ne veux pas que je t'aiguillonne avec cette épée.

Aigle enchaîné, obéis à ce signe, ou retire-toi devant ce souffle.

Serpent mouvant, rampe à mes pieds, ou sois

tourmenté par le feu sacré et évapore-toi avec les parfums que j'y brûle.

Que l'eau retourne à l'eau; que le feu brûle; que l'air circule; que la terre tombe sur la terre par la vertu du pentagramme, qui est l'étoile du matin, et au nom du tétragramme qui est écrit au centre de la croix de lumière. Amen.

Le signe de la croix adopté par les chrétiens ne leur appartient pas exclusivement. Il est aussi cabalistique, et représente les oppositions et l'équilibre quaternaire des éléments. Nous voyons par le verset occulte du *Pater* que nous avons signalé dans notre *Dogme* qu'il y avait primitivement deux manières de le faire, ou du moins deux formules bien différentes pour le caractériser : l'une réservée aux prêtres et aux initiés; l'autre accordée aux néophytes et aux profanes. Ainsi, par exemple, l'initié, en portant la main à son front, disait : A toi; puis il ajoutait : appartiennent; et continuait en portant la main à sa poitrine : le royaume; puis à l'épaule gauche, la justice; à l'épaule droite, et la miséricorde. Puis on joignait les deux mains en ajoutant : dans les cycles générateurs. Tibi sunt Malchut et Geburah et Chesed per æonas. — Signe de croix absolument et magnifiquement

cabalistique, que les profanations du gnosticisme ont fait perdre complétement à l'Église militante et officielle.

Ce signe fait de cette manière doit précéder et terminer la conjuration des quatre.

Pour dompter et asservir les esprits élémentaires, il ne faut jamais s'abandonner aux défauts qui les caractérisent. Ainsi jamais un esprit léger et capricieux ne gouvernera les sylphes. Jamais une nature molle, froide et changeante ne sera maîtresse des ondins ; la colère irrite les salamandres, et la grossièreté cupide rend ceux qu'elle asservit les jouets des gnomes.

Mais il faut être prompt et actif comme les sylphes, flexible et attentif aux images comme les ondins, énergique et fort comme les salamandres, laborieux et patient comme les gnomes; en un mot, il faut les vaincre dans leur force sans jamais se laisser asservir à leurs faiblesses. Lorsqu'on sera bien affermi dans cette disposition, le monde entier sera au service du sage opérateur. Il passera pendant l'orage, et la pluie ne touchera pas sa tête ; le vent ne dérangera pas même un pli de son vêtement; il traversera le feu sans être brûlé ; il marchera sur l'eau, et il verra les diamants à travers

l'épaisseur de la terre. Ces promesses, qui peuvent sembler hyperboliques, ne le sont que dans l'inintelligence du vulgaire ; car, si le sage ne fait pas matériellement et précisément les choses que ces paroles expriment, il en fera de bien plus grandes et de plus admirables. Cependant il est indubitable qu'on peut par la volonté diriger les éléments dans une certaine mesure, et en changer ou en arrêter réellement les effets.

Pourquoi, par exemple, s'il est constaté que des personnes, dans l'état d'extase, perdent momentanément leur pesanteur, ne pourrait-on pas marcher ou glisser sur l'eau? Les convulsionnaires de Saint-Médard ne sentaient ni le feu ni le fer, et sollicitaient comme des secours les coups les plus violents et les tortures les plus incroyables. Les étranges ascensions et l'équilibre prodigieux de certains somnambules ne sont-ils pas une révélation de ces forces cachées de la nature? Mais nous vivons dans un siècle où l'on n'a pas le courage d'avouer les miracles dont on est témoin, et si quelqu'un vient dire : J'ai vu ou j'ai fait moi-même les choses que je vous raconte, on lui dira : Vous voulez vous amuser à nos dépens, ou vous êtes malade. Il vaut mieux se taire et agir.

Les métaux qui correspondent aux quatre formes élémentaires sont l'or et l'argent pour l'air, le mercure pour l'eau, le fer et le cuivre pour le feu, et le plomb pour la terre. On en compose des talismans relatifs aux forces qu'ils représentent et aux effets qu'on se propose d'en obtenir.

La divination par les quatre formes élémentaires, qu'on nomme aéromancie, hydromancie, pyromancie et géomancie, se fait de diverses manières, qui toutes dépendent de la volonté et du translucide ou imagination de l'opérateur.

En effet, les quatre éléments ne sont que des instruments pour aider la seconde vue.

La seconde vue est la faculté de voir dans la lumière astrale.

Cette seconde vue est naturelle comme la première vue ou vue sensible et ordinaire; mais elle ne peut s'opérer que par l'abstraction des sens.

Les somnambules et les extatiques jouissent naturellement de la seconde vue; mais cette vue est plus lucide quand l'abstraction est plus complète.

L'abstraction se produit par l'ivresse astrale, c'est-à-dire par une surabondance de lumière qui

sature complétement et rend par conséquent inerte l'instrument nerveux.

Les tempéraments sanguins sont plus disposés à l'aéromancie, les bilieux à la pyromancie, les pituiteux à l'hydromancie, et les mélancoliques à la géomancie.

L'aéromancie se confirme par l'onéiromancie ou divination par les songes; on supplée à la pyromancie par le magnétisme, à l'hydromancie par la cristallomancie, et à la géomancie par la cartomancie. Ce sont des transpositions et des perfectionnements de méthodes.

Mais la divination, de quelque manière qu'on puisse l'opérer, est dangereuse, ou tout au moins inutile, car elle décourage la volonté, entrave, par conséquent, la liberté, et fatigue le système nerveux.

CHAPITRE V.

LE PENTAGRAMME FLAMBOYANT.

Nous arrivons à l'explication et à la consécration du saint et mystérieux pentagramme.

Ici, que l'ignorant et que le superstitieux ferment le livre : ils n'y verront que ténèbres, ou seront scandalisés.

Le pentagramme, qu'on appelle dans les écoles gnostiques l'étoile flamboyante, est le signe de la toute-puissance et de l'autocratie intellectuelles.

C'est l'étoile des mages ; c'est le signe du Verbe fait chair ; et, suivant la direction de ses rayons, ce symbole absolu en magie représente le bien ou le mal, l'ordre ou le désordre, l'agneau béni d'Ormuz et de saint Jean ou le bouc maudit de Mendès.

C'est l'initiation ou la profanation ; c'est Lucifer ou Vesper, l'étoile du matin ou du soir.

C'est Marie ou Lilith ; c'est la victoire ou la mort ; c'est la lumière ou la nuit.

Le pentagramme élevant en l'air deux de ses

pointes représente Satan ou le bouc du sabbat, et il représente le Sauveur lorsqu'il élève en l'air un seul de ses rayons.

Le pentagramme est la figure du corps humain avec quatre membres et une pointe unique qui doit représenter la tête.

Une figure humaine la tête en bas représente naturellement un démon, c'est-à-dire la subversion intellectuelle, le désordre ou la folie.

Or, si la magie est une réalité, si cette science occulte est la loi véritable des trois mondes, ce signe absolu, ce signe ancien comme l'histoire et plus que l'histoire, doit exercer et exerce en effet une influence incalculable sur les esprits dégagés de leur enveloppe matérielle.

Le signe du pentagramme s'appelle aussi le signe du microcosme, et il représente ce que les cabalistes du livre de Sohar appellent le microprosope.

L'intelligence complète du pentagramme est la clef des deux mondes. C'est la philosophie et la science naturelle absolues.

Le signe du pentagramme doit se composer des sept métaux, ou du moins être tracé en or pur sur du marbre blanc.

On peut aussi le dessiner avec du vermillon sur

une peau d'agneau sans défauts et sans taches, symbole d'intégrité et de lumière.

Le marbre doit être vierge, c'est-à-dire n'avoir jamais servi à d'autres usages; la peau d'agneau doit être préparée sous les auspices du soleil.

L'agneau doit avoir été égorgé au temps de Pâques avec un couteau neuf, et la peau doit avoir été salée avec le sel consacré par les opérations magiques.

La négligence d'une seule de ces cérémonies difficiles et arbitraires en apparence fait avorter tout le succès des grandes œuvres de la science.

On consacre le pentagramme avec les quatre éléments; on souffle cinq fois sur la figure magique; on l'asperge avec l'eau consacrée; on la sèche à la fumée des cinq parfums, qui sont l'encens, la myrrhe, l'aloès, le soufre et le camphre, auxquels on peut joindre un peu de résine blanche et d'ambre gris; on souffle cinq fois, en prononçant les noms des cinq génies, qui sont Gabriel, Raphael, Anael, Samael et Oriphiel; puis on pose alternativement le pantacle sur la terre au nord, au midi, à l'orient, à l'occident et au centre de la croix astronomique, et l'on prononce l'une après l'autre les lettres du tétragramme sacré; puis on dit tout bas les noms

bénis de l'Aleph et du Thau mystérieux réunis dans le nom cabalistique d'Azoth.

Le pentagramme doit être placé sur l'autel des parfums et sous le trépied des évocations. L'opérateur doit aussi en porter sur lui la figure avec celle du macrocosme, c'est-à-dire de l'étoile à six rayons, composée de deux triangles croisés et superposés.

Lorsqu'on évoque un esprit de lumière, il faut tourner la tête de l'étoile, c'est-à-dire une de ses pointes, vers le trépied de l'évocation et les deux pointes inférieures du côté de l'autel des parfums. C'est le contraire s'il s'agit d'un esprit de ténèbres; mais il faut alors que l'opérateur ait soin de tenir le bout de la baguette ou la pointe de l'épée sur la tête du pentagramme.

Nous avons déjà dit que les signes sont le verbe actif de la volonté. Or la volonté doit donner son verbe complet pour le transformer en action; et une seule négligence, représentant une parole oiseuse ou un doute, frappe toute l'opération de mensonge et d'impuissance, et retourne contre l'opérateur toutes les forces dépensées en vain.

Il faut donc s'abstenir absolument des cérémo-

nies magiques, ou les accomplir scrupuleusement et exactement toutes!

Le pentagramme tracé en lignes lumineuses sur du verre au moyen de la machine électrique exerce aussi une grande influence sur les esprits et terrifie les fantômes.

Les anciens magiciens traçaient le signe du pentagramme sur le seuil de leur porte pour empêcher les mauvais esprits d'entrer et empêcher les bons de sortir. Cette contrainte résultait de la direction des rayons de l'étoile. Deux pointes en dehors repoussaient les mauvais esprits, deux pointes en dedans les retenaient prisonniers; une seule pointe en dedans captivait les bons esprits.

Toutes ces théories magiques, basées sur le dogme unique d'Hermès et sur les inductions analogiques de la science, ont toujours été confirmées par les visions des extatiques et par les convulsions des cataleptiques se disant possédés des esprits.

Le G que les francs-maçons placent au milieu de l'étoile flamboyante signifie GNOSE et GÉNÉRATION, les deux mots sacrés de l'ancienne Kabbale. Il veut dire aussi GRAND ARCHITECTE, car le pentagramme, de quelque côté qu'on le regarde, représente un A.

En le disposant de manière que deux de ses pointes soient en haut et une seule pointe en bas, on peut y voir les cornes, les oreilles et la barbe du bouc hiératique de Mendès, et il devient le signe des évocations infernales.

L'étoile allégorique des mages n'est autre chose que le mystérieux pentagramme; et ces trois rois, enfants de Zoroastre, conduits par l'étoile flamboyante au berceau du Dieu microcosmique, suffiraient pour prouver les origines toutes cabalistiques et véritablement magiques du dogme chrétien. Un de ces rois est blanc, l'autre est noir, et le troisième est brun. Le blanc offre de l'or, symbole de vie et de lumière; le noir de la myrrhe, image de la mort et de la nuit; le brun présente l'encens, emblème de la divinité du dogme conciliateur des deux principes; puis ils retournent dans leur pays par un autre chemin, pour montrer qu'un culte nouveau n'est qu'une nouvelle route pour conduire l'humanité à la religion unique, celle du ternaire sacré et du rayonnant pentagramme, le seul *catholicisme* éternel.

Dans l'Apocalypse, saint Jean voit cette même étoile tomber du ciel sur la terre. Elle se nomme alors absynthe ou amertume, et toutes les eaux

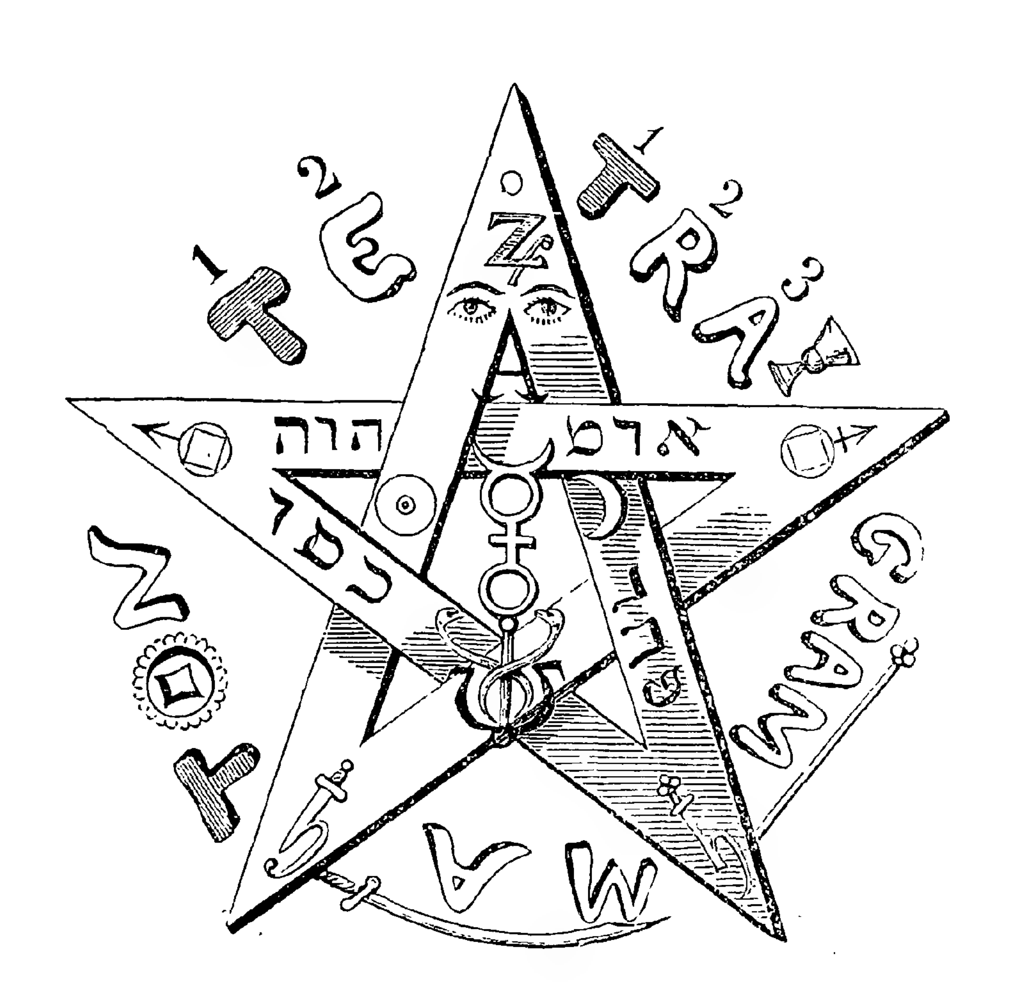
deviennent amères. C'est une image saisissante de la matérialisation du dogme, qui produit le fanatisme et les amertumes de la controverse. C'est au christianisme lui-même qu'on peut alors adresser cette parole d'Isaïe : Comment es-tu tombée du ciel, étoile brillante, qui étais si splendide à ton matin ?

Mais le pentagramme, profané par les hommes, brille toujours sans ombre dans la main droite du Verbe de vérité, et la voix inspiratrice promet à celui qui vaincra de le remettre en possession de l'étoile du matin : réhabilitation solennelle promise à l'astre de Lucifer.

Comme on le voit, tous les mystères de la magie, tous les symboles de la gnose, toutes les figures de l'occultisme, toutes les clefs cabalistiques de la prophétie, se résument dans le signe du pentagramme, que Paracelse proclame le plus grand et le plus puissant de tous les signes.

Faut-il s'étonner après cela de la confiance des magistes et de l'influence réelle exercée par ce signe sur les esprits de toutes les hiérarchies ? Ceux qui méconnaissent le signe de la croix tremblent à l'aspect de l'étoile du microcosme. Le mage, au contraire, lorsqu'il sent sa volonté faiblir, porte

les yeux vers le symbole, le prend dans la main droite, et se sent armé de la toute-puissance intellectuelle, pourvu qu'il soit vraiment un roi digne d'être conduit par l'étoile au berceau de la réalisation divine; pourvu qu'il *sache*, qu'il *ose*, qu'il *veuille* et qu'il se *taise*; pourvu qu'il connaisse les usages du pentacle, de la coupe, de la baguette et de l'épée; pourvu enfin que les regards intrépides de son âme correspondent à ces deux yeux que la pointe supérieure de notre pentagramme lui présente toujours ouverts.



CHAPITRE VI.

LE MÉDIUM ET LE MÉDIATEUR.

Nous avons dit que pour acquérir la puissance magique il faut deux choses : dégager la volonté de toute servitude et l'exercer à la domination.

La volonté souveraine est représentée dans nos symboles par la femme qui écrase la tête du serpent, et par l'ange radieux qui réprime et contient le dragon sous son pied et sous sa lance.

Déclarons ici sans détours que le grand agent magique, le double courant de lumière, le feu vivant et astral de la terre, a été figuré par le serpent à tête de taureau, de bouc ou de chien, dans les anciennes théogonies. C'est le double serpent du caducée, c'est l'ancien serpent de la Genèse ; mais c'est aussi le serpent d'airain de Moïse, entrelacé autour du tau, c'est-à-dire du lingam générateur; c'est aussi le bouc du sabbat et le Baphomet des templiers ; c'est l'Hylé des Gnostiques; c'est la double queue du serpent qui forme les jambes du coq solaire des Abraxas; c'est enfin le diable de M. Eudes de Mir-

ville, et c'est réellement la force aveugle que les âmes ont à vaincre pour s'affranchir des chaînes de la terre ; car, si leur volonté ne les détache pas de cette aimantation fatale, elles seront absorbées dans le courant par la force qui les a produites, et retourneront au feu central et éternel.

Toute l'œuvre magique consiste donc à se dégager des replis de l'ancien serpent, puis à lui mettre le pied sur la tête et à le conduire où l'on voudra. Je te donnerai, dit-il dans le mythe évangélique, tous les royaumes de la terre si tu tombes et si tu m'adores. L'initié doit lui répondre : Je ne tomberai pas, et tu ramperas à mes pieds ; tu ne me donneras rien, mais je me servirai de toi et je prendrai ce que je voudrai : car je suis ton seigneur et maître ! Réponse qui est comprise, mais voilée, dans celle que lui fait le Sauveur.

Nous avons déjà dit que le diable n'est pas une personne. C'est une force dévoyée, comme son nom l'indique d'ailleurs. Un courant odique ou magnétique, formé par une chaîne de volontés perverses, constitue ce mauvais esprit, que l'évangile appelle *légion*, et qui précipite les pourceaux dans la mer : nouvelle allégorie de l'entraînement des êtres bassement instinctifs par les forces aveu-

INSTRUMENTS MAGIQUES

La Lampe, la Baguette, l'Épée et la Serpe (page 103).

gles que peuvent mettre en mouvement la mauvaise volonté et l'erreur.

On peut comparer ce symbole à celui des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux par la magicienne Circé.

Or, voyez ce que fait Ulysse pour se préserver lui-même et délivrer ses compagnons : il refuse la coupe de l'enchanteresse et lui commande avec l'épée. Circé, c'est la nature avec toutes ses voluptés et ses attraits ; pour jouir d'elle il faut la vaincre : tel est le sens de la fable homérique, car les poëmes d'Homère, véritables livres sacrés de l'ancienne Hellénie, contiennent tous les mystères des hautes initiations de l'Orient.

Le *medium* naturel, c'est donc le serpent, toujours actif et séducteur, des volontés paresseuses, auquel il faut toujours résister en le domptant.

Un mage amoureux, un mage gourmand, un mage en colère, un mage paresseux, sont des monstruosités impossibles. Le mage pense et veut ; il n'aime rien avec désir, il ne repousse rien avec passion : le mot *passion* représente un état passif, et le mage est toujours actif et victorieux. Le plus difficile dans les hautes sciences, c'est d'en arri-

ver à cette réalisation; aussi, quand le mage s'est créé lui-même, le grand œuvre est-il accompli, du moins dans son instrument et dans sa cause.

Le grand agent ou médiateur naturel de la toute-puissance humaine ne peut être asservi et dirigé que par un médiateur *extra-naturel*, qui est une volonté affranchie. Archimède demandait un point d'appui hors du monde pour soulever le monde. Le point d'appui du mage, c'est la pierre cubique intellectuelle, la pierre philosophale d'Azoth, c'est-à-dire le dogme de l'absolue raison et des harmonies universelles par la sympathie des contraires.

Un de nos écrivains les plus féconds et les moins fixés dans leurs idées, M. Eugène Sue, a bâti toute une épopée romanesque sur une invididualité qu'il s'efforce de rendre odieuse et qui devient intéressante malgré lui, tant il lui accorde de puissance, de patience, d'audace, d'intelligence et de génie! Il s'agit d'une espèce de Sixte-Quint, pauvre, sobre, sans colère, qui tient le monde entier enlacé dans le réseau de ses combinaisons savantes.

Cet homme excite à sa volonté les passions de

ses adversaires, les détruit les unes par les autres, arrive toujours où il veut arriver, et cela sans bruit, sans éclat, sans charlatanisme. Son but, c'est de délivrer le monde d'une société que l'auteur du livre croit dangereuse et perverse, et pour cela rien ne lui coûte: il est mal logé, mal vêtu, nourri comme le dernier des pauvres, mais toujours attentif à son œuvre. L'auteur, pour rester dans son intention, le représente pauvre, sale, hideux, dégoûtant à toucher, horrible à voir. Mais, si cet extérieur même est un moyen de déguiser l'action et d'arriver plus sûrement, n'est-ce pas la preuve d'un courage sublime?

Quand Rodin sera pape, pensez-vous qu'il sera encore mal vêtu et crasseux? M. Eugène Sue a donc manqué son but; il veut flétrir le fanatisme et la superstition, et il s'attaque à l'intelligence, à la force, au génie, à toutes les grandes vertus humaines! S'il y avait beaucoup de Rodins chez les jésuites, s'il y en avait même un seul, je ne donnerais pas grand'chose de la succession du parti contraire, malgré les brillants et maladroits plaidoyers de ses illustres avocats.

Vouloir bien, vouloir longtemps, vouloir toujours, mais ne jamais rien convoiter, tel est le

secret de la force; et c'est cet arcane magique que le Tasse met en action dans la personne des deux chevaliers qui viennent délivrer Renaud et détruire les enchantements d'Armide. Ils résistent aussi bien aux nymphes les plus charmantes qu'aux animaux féroces les plus terribles; ils restent sans désirs et sans crainte, et ils arrivent à leur but.

Il résulte de ceci qu'un vrai magicien est plus redoutable qu'il ne peut être aimable. Je n'en disconviens pas, et, tout en reconnaissant combien sont douces les séductions de la vie, tout en rendant justice au génie gracieux d'Anacréon et à toute l'efflorescence juvénile de la poésie des amours, j'invite sérieusement les estimables amis du plaisir à ne considérer les hautes sciences que comme un objet de curiosité, mais à ne s'approcher jamais du trépied magique: les grandes œuvres de la science sont mortelles à la volupté.

L'homme qui s'est délivré de la chaîne des instincts s'apercevra d'abord de sa toute-puissance par la soumission des animaux. L'histoire de Daniel dans la fosse aux lions n'est pas une fable, et plus d'une fois, pendant les persécutions du christianisme naissant, ce phénomène se renouvela en

présence de tout le peuple romain. Rarement un homme a quelque chose à craindre d'un animal dont il n'a pas peur. Les balles de Gérard, le tueur de lions, sont magiques et intelligentes. Une fois seulement il courut un véritable danger : il avait laissé venir avec lui un compagnon qui eut peur, et alors, regardant cet imprudent comme perdu d'avance, il eut peur aussi, lui, mais pour son camarade.

Beaucoup de personnes diront qu'il est difficile et même impossible d'arriver à une résolution pareille, que la force de volonté et l'énergie de caractère sont des dons de la nature, etc. Je n'en disconviens pas, mais je reconnais aussi que l'habitude peut refaire la nature ; la volonté peut être perfectionnée par l'éducation, et, comme je l'ai dit, tout le cérémonial magique, semblable en cela au cérémonial religieux, n'a pour but que d'éprouver, d'exercer et d'habituer ainsi la volonté à la persévérance et à la force. Plus les pratiques sont difficiles et assujettissantes, plus elles ont d'effet : on doit maintenant le comprendre.

S'il a été jusqu'à présent impossible de diriger les phénomènes du magnétisme, c'est qu'il ne s'est pas encore trouvé de magnétiseur initié et vérita-

blement affranchi. Qui peut en effet se flatter de l'être? et n'avons-nous pas toujours à faire de nouveaux efforts sur nous-mêmes? Il est toutefois certain que la nature obéira au signe et à la parole de celui qui se sentira assez fort pour ne pas douter. Je dis que la nature obéira, je ne dis pas qu'elle se démentira ou qu'elle troublera l'ordre de ses possibilités. Les guérisons des maladies nerveuses par une parole, un souffle ou un contact; les résurrections dans certains cas; la résistance aux volontés mauvaises capable de désarmer et de renverser des meurtriers; la faculté même de se rendre invisible en troublant la vue de ceux auxquels il est important d'échapper: tout cela est un effet naturel de la projection ou du retrait de la lumière astrale. C'est ainsi que Valens fut frappé d'éblouissement, de terreur, en entrant dans le temple de Césarée, comme autrefois Héliodore, foudroyé par une démence subite dans le temple de Jérusalem, s'était cru fouetté et foulé au pieds par des anges. C'est ainsi que l'amiral de Coligny imposa le respect à ses assassins, et ne put être tué que par un homme furieux qui se jeta sur lui en détournant la tête. Ce qui rendait Jeanne d'Arc toujours victorieuse, c'était le prestige de sa foi et le mer-

veilleux de son audace: elle paralysait les bras qui voulaient la frapper, et les Anglais ont pu sérieusement la croire magicienne ou sorcière. Elle était en effet magicienne sans le savoir, car elle croyait elle-même agir surnaturellement, tandis qu'elle disposait d'une force occulte, universelle et toujours soumise aux mêmes lois.

Le magiste magnétiseur doit commander au *medium* naturel, et par conséquent au corps astral qui fait communiquer notre âme avec nos organes; il peut dire au corps matériel: Dormez! et au corps sidéral: Rêvez! Alors les choses visibles changent d'aspect, comme dans les visions du hatschich. Cagliostro possédait, dit-on, cette puissance, et en aidait l'action par des fumigations et des parfums; mais la vraie puissance magnétique doit se passer de ces auxiliaires plus ou moins vénéneux pour la raison et nuisibles à la santé. M. Ragon, dans son savant ouvrage sur la maçonnerie occulte, donne la recette d'une série de médicaments propres à exalter le somnambulisme. C'est une connaissance qui n'est sans doute pas à rejeter, mais dont les magistes prudents doivent bien se garder de faire usage.

La lumière astrale se projette par le regard, par

la voix, par les pouces et la paume des mains. La musique est un puissant auxiliaire de la voix, et de là est venu le mot d'*enchantement*. Nul instrument de musique n'est plus enchanteur que la voix humaine, mais les sons lointains du violon ou de l'harmonica peuvent en augmenter la puissance. On prépare ainsi le sujet qu'on veut soumettre; puis, quand il est à demi assoupi et comme enveloppé de ce charme, on étend la main vers lui et on lui commande de dormir ou de *voir*, et il obéit malgré lui. S'il résistait, il faudrait, en le regardant fixement, poser un pouce sur son front entre les yeux, et l'autre pouce sur sa poitrine, en le touchant légèrement d'un seul et rapide contact; puis aspirer lentement, respirer doucement un souffle chaud, et lui répéter à voix basse: ***Dormez*** ou *Voyez*.

CHAPITRE VII.

LE SEPTÉNAIRE DES TALISMANS.

Les cérémonies, les vêtements, les parfums, les caractères et les figures étant, comme nous l'avons dit, nécessaires pour employer l'imagination à l'éducation de la volonté, le succès des œuvres magiques dépend de la fidèle observation de tous les rites. Ces rites, comme nous l'avons dit, n'ont rien de fantastique ni d'arbitraire ; ils nous ont été transmis par l'antiquité, et subsistent toujours par les lois essentielles de la réalisation analogique et du rapport qui existe nécessairement entre les idées et les formes. Après avoir passé plusieurs années à consulter et à comparer tous les grimoires et tous les rituels magiques les plus authentiques, nous sommes parvenu, non sans travail, à reconstituer le cérémonial de la magie universelle et primitive. Les seuls livres sérieux que nous ayons vus sur ce sujet sont manuscrits, et tracés en caractères de convention, que nous avons déchiffrés à l'aide de la polygraphie de Trithème ; d'autres sont tout entiers

dans les hiéroglyphes et les symboles dont ils sont ornés, et déguisent la vérité de leurs images sous les fictions superstitieuses d'un texte mystificateur. Tel est, par exemple, l'*Enchiridion* du pape Léon III, qui n'a jamais été imprimé avec ses vraies figures, et que nous avons refait pour notre usage particulier d'après un ancien manuscrit.

Les rituels connus sous le nom de *Clavicules de Salomon* sont en grand nombre. Plusieurs ont été imprimés, d'autres sont restés manuscrits et ont été copiés avec un grand soin. Il en existe un bel exemplaire, fort élégament calligraphié, à la Bibliothèque impériale; il est orné des pentacles et de caractères qui se retrouvent, pour la plupart, dans les calendriers magiques de Tycho-Brahé et de Duchenteau. Il existe enfin des clavicules et des grimoires imprimés qui sont des mystifications et des spéculations honteuses de basse librairie. Le livre si connu et si décrié de nos pères sous le nom du *Petit Albert* appartient par tout un côté de sa rédaction à cette dernière catégorie; il n'a de sérieux que quelques calculs empruntés à Paracelse et quelques figures de talismans.

Lorsqu'il s'agit de réalisation et de rituel, Paracelse est, en magie, une imposante autorité. Per-

sonne n'a accompli de plus grandes œuvres que les siennes, et pour cela même il cache la puissance des cérémonies, et enseigne seulement dans la philosophie occulte l'existence de l'agent magnétique de la toute-puissance de la volonté ; il résume aussi toute la science des caractères en deux signes, qui sont les étoiles *macro* et *microcosmiques*. C'était assez dire pour les adeptes, et il importait de ne pas initier le vulgaire. Paracelse donc n'enseignait pas le rituel, mais il pratiquait, et sa pratique était une suite de miracles.

Nous avons dit quelle importance ont en magie le ternaire et le quaternaire. De leur réunion se compose le grand nombre religieux et cabalistique qui représente la synthèse universelle et qui constitue le septénaire sacré.

Le monde, à ce que croyaient les anciens, est gouverné par sept causes secondes, comme les appelle Trithème, *secundœi*, et ce sont les forces universelles désignées par Moïse sous le nom pluriel d'Eloïm, les dieux. Ces forces, analogues et contraires les unes aux autres, produisent l'équilibre par leurs contrastes et règlent le mouvement des sphères. Les Hébreux les appellent les sept grands archanges, et leur donnent les noms de Michael,

Gabriel, Raphael, Anael, Samael, Zadkiel et Oriphiel. Les gnostiques chrétiens nomment les quatre derniers Uriel, Barachiel, Sealtiel et Jéhudiel. Les autres peuples ont attribué à ces esprits le gouvernement des sept planètes principales, et leur ont donné les noms de leurs grandes divinités. Tous ont cru à leur influence relative, et l'astronomie leur a partagé le ciel antique et leur a attribué successivement le gouvernement des sept jours de la semaine.

Telle est la raison des diverses cérémonies de la semaine magique et du culte septénaire des planètes.

Nous avons déjà observé que les planètes, ici, sont des signes, et pas autre chose ; elles ont l'influence que la foi universelle leur attribue, parce qu'elles sont plus réellement encore des astres de l'esprit humain que des étoiles du ciel.

Le soleil, que la magie antique a toujours regardé comme fixe, ne pouvait être une planète que pour le vulgaire ; aussi représente-t-il dans la semaine le jour du repos, que nous appelons, on ne sait pourquoi, dimanche, et que les anciens nommaient le jour du soleil.

Les sept planètes magiques correspondent aux

sept couleurs du prisme et aux sept notes de l'octave musical; elles représentent aussi les sept vertus, et, par opposition, les sept vices, de la morale chrétienne.

Les sept sacrements se rapportent également à ce grand septénaire universel. Le baptême, qui consacre l'élément de l'eau, se rapporte à la lune; la pénitence rigoureuse est sous les auspices de Samael, l'ange de Mars; la confirmation, qui donne l'esprit d'intelligence et communique au vrai croyant le don des langues, est sous les auspices de Raphael, l'ange de Mercure; l'eucharistie substitue la réalisation sacramentelle de Dieu fait homme à l'empire de Jupiter; le mariage est consacré par l'ange Anael, le génie purificateur de Vénus; l'extrême-onction est la sauvegarde des malades prêts à tomber sous la faux de Saturne, et l'ordre, qui consacre le sacerdoce de lumière, est plus spécialement marqué des caractères du soleil. Presque toutes ces analogies ont été remarquées par le savant Dupuis, qui en a conclu à la fausseté de toutes les religions, au lieu de reconnaître la sainteté et la perpétuité d'un dogme unique, toujours reproduit dans le symbolisme universel des formes religieuses successives. Il n'a pas compris la révé-

lation permanente transmise au génie de l'homme par les harmonies de la nature, et n'a vu qu'une série d'erreurs dans cette chaîne d'images ingénieuses et d'éternelles vérités.

Les œuvres magiques sont aussi au nombre de sept : 1° œuvres de lumière et richesse, sous les auspices du soleil ; 2° œuvres de divination et de mystères, sous l'invocation de la lune ; 3° œuvres d'habileté, de science et d'éloquence, sous la protection de Mercure ; 4° œuvres de colère et de châtiment, consacrées à Mars ; 5° œuvres d'amour, favorisées par Vénus ; 6° œuvres d'ambition et de politique, sous les auspices de Jupiter ; 7° œuvres de malédiction et de mort, sous le patronage de Saturne. En symbolisme théologique, le soleil représente le verbe de vérité ; la lune représente la religion elle-même ; Mercure, l'interprétation et la science des mystères ; Mars, la justice ; Vénus, la miséricorde et l'amour ; Jupiter, le Sauveur ressuscité et glorieux ; Saturne, Dieu le père, ou le Jéhova de Moïse. Dans le corps humain, le soleil est analogue au cœur, la lune au cerveau, Jupiter à la main droite, Saturne à la main gauche, Mars au pied gauche et Vénus au pied droit, Mercure aux parties sexuelles, ce qui a fait représenter parfois

le génie de cette planète sous une figure androgyne.

Dans la face humaine, le soleil domine le front, Jupiter l'œil droit, Saturne l'œil gauche ; la lune règne entre les deux yeux, à la racine du nez, dont Mars et Vénus gouvernent les deux ailes ; Mercure enfin exerce son influence sur la bouche et sur le menton. Ces notions formaient chez les anciens la science occulte de la physionomie, retrouvée imparfaitement depuis par Lavater.

Le mage qui veut procéder aux œuvres de lumière doit opérer le dimanche, de minuit à huit heures du matin, ou de trois heures de l'après-midi jusqu'à dix heures du soir. Il sera revêtu d'une robe de pourpre, avec une tiare et des bracelets d'or. L'autel des parfums et le trépied du feu sacré seront entourés de guirlandes de laurier, d'héliotropes et tournesols ; les parfums seront le cinname, l'encens mâle, le safran et le sandal rouge ; l'anneau sera d'or, avec une chrysolithe ou un rubis ; les tapis seront des peaux de lions ; les éventails seront de plumes d'épervier.

Le lundi on portera une robe blanche lamée d'argent, avec un triple collier de perles, de cristaux et de sélénites ; la tiare sera couverte de soie

jaune, avec des caractères d'argent formant en hébreu le monogramme de Gabriel, tels qu'on les trouve dans la philosophie occulte d'Agrippa; les parfums seront le sandal blanc, le camphre, l'ambre, l'aloès et la semence de concombre pulvérisée; les guirlandes seront d'armoise, de sélénotropes et de renoncules jaunes. On évitera les tentures, les vêtements ou les objets de couleur noire, et l'on n'aura sur soi aucun autre métal que l'argent.

Le mardi, jour des opérations de colère, la robe sera couleur de feu, ou de rouille, ou de sang, avec une ceinture et des bracelets d'acier; la tiare sera cerclée de fer, et l'on ne se servira pas de la baguette, mais seulement du stylet magique etde l'épée; les guirlandes seront d'absinthe et de rue, et l'on aura au doigt une bague d'acier avec une améthyste pour pierre précieuse.

Le mercredi, jour favorable à la haute science, la robe sera verte ou d'une étoffe à reflets et de différentes couleurs: le collier sera de perles en verre creux contenant du mercure; les parfums seront le benjoin, le macis et le storax; les fleurs, le narcisse, le lys, la mercuriale, la fumeterre etla marjolaine; la pierre précieuse sera l'agate.

Le jeudi, jour des grandes œuvres religieuses et

politiques, la robe sera d'écarlate, et l'on aura sur le front une lame d'étain avec le caractère de l'esprit de Jupiter et ces trois mots : GIARAR, BÉTHOR, SAMGABIEL ; les parfums seront l'encens, l'ambre gris, le baume, la graine de paradis, le macis et le safran ; l'anneau sera orné d'une émeraude ou d'un saphir ; les guirlandes et les couronnes seront de chêne, de peuplier, de figuier et de grenadier.

Le vendredi, jour des opérations amoureuses, la robe sera d'un bleu azuré ; les tentures seront vertes et roses, les ornements de cuivre poli ; les couronnes seront de violettes ; les guirlandes, de roses, de myrte et d'olivier ; l'anneau sera orné d'une turquoise ; le lapis-lazuli et le béryl serviront pour la tiare et les agrafes ; les éventails seront de plumes de cygne, et l'opérateur aura sur la poitrine un talisman de cuivre avec le caractère d'Anael et ces paroles : AVEEVA VADELILITH.

Le samedi, jour des œuvres funèbres, la robe sera noire ou brune, avec des caractères brodés en soie de couleur orangée ; on portera au cou une médaille de plomb avec le caractère de Saturne et ces paroles : ALMALEC, APHIEL, ZARAHIEL ; les parfums seront le diagridium, la scammonée, l'alun, le soufre et l'assa fœtida ; la bague aura une

pierre d'onyx; les guirlandes seront de frêne, de cyprès et d'ellébore noir; sur l'onyx de la bague on gravera avec le poinçon consacré et aux heures de Saturne une double tête de Janus.

Telles sont les antiques magnificences du culte secret des mages. C'est avec un semblable appareil que les grands magiciens du moyen âge procédaient à la consécration quotidienne des pentacles et des talismans relatifs aux sept génies. Nous avons déjà dit qu'un pentacle est un caractère synthétique résumant tout le dogme magique dans une de ces conceptions spéciales. C'est donc la véritable expression d'une pensée et d'une volonté complètes; c'est la signature d'un esprit. La consécration cérémonielle de ce signe y attache plus fortement encore l'intention de l'opérateur, et établit entre lui et le pentacle une véritable chaîne magnétique. Les pentacles peuvent être indifféremment tracés sur le parchemin vierge, sur le papier ou sur les métaux. On appelle talisman une pièce de métal portant soit des pentacles, soit des caractères, et ayant reçu une consécration spéciale pour une intention déterminée. Gaffarel, dans un savant ouvrage sur les antiquités magiques, a démontré, par la science, le pouvoir réel des talismans, et la confiance en leur

vertu est d'ailleurs tellement dans la nature, qu'on porte volontiers sur soi des souvenirs de ceux qu'on aime, avec la persuasion que ces reliques nous préserveront du danger et devront nous rendre plus heureux. On fait les talismans avec les sept métaux cabalistiques, et l'on y grave, aux jours et aux heures favorables, les signes voulus et déterminés. Les figures des sept planètes, avec leurs carrés magiques, se trouvent dans le Petit Albert, d'après Paracelse, et c'est un des rares endroits sérieux de ce livre de magie vulgaire. Il faut remarquer que Paracelse remplace la figure de Jupiter par celle d'un prêtre, substitution qui n'est pas sans une intention mystérieuse bien marquée. Mais les figures allégoriques et mythologiques des sept esprits sont devenues de nos jours trop classiques et trop vulgaires pour qu'on puisse encore les tracer avec succès sur les talismans; il faut recourir à des signes plus savants et plus expressifs. Le pentagramme doit être toujours gravé sur l'un des côtés du talisman, avec un cercle pour le soleil, un croissant pour la lune, un caducée ailé pour Mercure, une épée pour Mars, un G pour Vénus, une couronne pour Jupiter et une faucille pour Saturne. L'autre côté du talisman doit porter le signe de

Salomon, c'est-à-dire l'étoile à six rayons faite de deux triangles superposés; et au centre on mettra une figure humaine pour les talismans du soleil, une coupe pour ceux de la lune, une tête de chien pour ceux de Mercure, une tête d'aigle pour ceux de Jupiter, une tête de lion pour ceux de Mars, une colombe pour ceux de Vénus, une tête de taureau ou de bouc pour ceux de Saturne. On y joindra les noms des sept anges, soit en hébreu, soit en arabe, soit en caractères magiques semblables à ceux des alphabets de Trithème. Les deux triangles de Salomon peuvent être remplacés par la double croix des roues d'Ezéchiel, qu'on retrouve sur un grand nombre d'anciens pantacles, et qui est, comme nous l'avons fait observer dans notre Dogme, la clef des trigrammes de Fohi.

On peut aussi employer les pierres précieuses pour les amulettes et les talismans; mais tous les objets de ce genre, soit en métal, soit en pierreries, doivent être enveloppés avec soin dans des sachets de soie de la couleur analogue à l'esprit de la planète, parfumés avec les parfums du jour correspondant, et préservés de tous regards et de tous contacts impurs. Ainsi, les pentacles et les talis-

mans du soleil ne doivent êtres vus ni touchés par les gens difformes et contrefaits ou par les femmes sans mœurs ; ceux de la lune sont profanés par les regards et par les mains des hommes débauchés et des femmes ayant leurs mois; ceux de Mercure perdent leur vertu s'ils sont vus ou touchés par des prêtres salariés; ceux de Mars doivent être cachés aux poltrons; ceux de Vénus aux hommes dépravés et à ceux qui ont fait vœu de célibat; ceux de Jupiter aux impies; et ceux de Saturne aux vierges et aux enfants, non que les regards ou les contacts de ces derniers puissent jamais êtres impurs, mais parce que le talisman leur porterait malheur et perdrait ainsi toute sa force.

Les croix d'honneur et autres décorations de ce genre sont de véritables talismans qui augmentent la valeur ou le mérite personnels. Les distributions solennelles qu'on en fait en sont les consécrations. L'opinion publique peut leur donner une prodigieuse puissance. On n'a pas assez remarqué l'influence réciproque des signes sur les idées et des idées sur les signes; il n'en est pas moins vrai que l'œuvre révolutionnaire des temps modernes, par exemple, a été résumée symboliquement tout entière

par la substition napoléonienne de l'étoile de l'honneur à la croix de saint Louis. C'est le pentagramme substitué au labarum, c'est la réhabilitation du symbole de la lumière, c'est la résurrection maçonnique d'Adonhiram. On dit que Napoléon croyait à son étoile, et, si on eût pu lui faire dire ce qu'il entendait par cette étoile, on eût trouvé que c'était son génie : il devait donc adopter pour signe le pentagramme, ce symbole de la souveraineté humaine par l'initiative intelligente. Le grand soldat de la révolution savait peu ; mais il devinait presque tout : aussi a-t-il été le plus grand magicien instinctif et pratique des temps modernes. Le monde est encore plein de ses miracles et le peuple des campagnes ne croira jamais qu'il soit mort.

Les objets bénis et indulgenciés, touchés par de saintes images ou par des personnes vénérables, les chapelets venus de Palestine, les *agnus Dei* composés avec la cire du cierge pascal, et les restes annuels du saint chrême, les scapulaires, les médailles, sont de véritables talismans. Une de ces médailles est devenue populaire de notre temps, et ceux même qui n'ont aucune religion la mettent au cou de leurs enfants. Aussi les figures en sont-

elles si parfaitement cabalistiques que cette médaille est vraiment un double et merveilleux pentacle. D'un côté on voit la grande initiatrice, la mère céleste du Sohar, l'Isis de l'Égypte, la Vénus Uranie des Platoniciens, la Marie du christianisme, debout sur le monde et posant un pied sur la tête du serpent magique. Elle étend les deux mains de manière qu'elles fassent un triangle dont la tête de la femme est le sommet; ses mains sont ouvertes et rayonnantes, ce qui en fait un double pentagramme, dont les rayons se dirigent tous vers la terre, ce qui représente évidemment l'affranchissement de l'intelligence par le travail. De l'autre côté on voit le double Tau des hiérophantes, le Lingam au double Ctéis ou au triple Phallus, supporté, avec entrelacement et double insertion, par l'M cabalistique et maçonnique représentant l'équerre entre les deux colonnes Jakin et Bohas; au-dessus sont placés, sous un même niveau, deux cœurs aimants et souffrants, et autour, douze pentagrammes. Tout le monde vous dira que les porteurs de cette médaille n'y attachent pas cette signification; mais elle n'en est, par cela même, que plus parfaitement magique, ayant un double sens, et, par conséquent, une double vertu. L'extatique sur les révélations de laquelle

ce talisman fut gravé l'avait vu déjà existant et parfait dans la lumière astrale, ce qui démontre une fois de plus l'intime connexion des idées et des signes, et donne une nouvelle sanction au symbolisme de la magie universelle.

Plus on met d'importance et de solennité à la confection et à la consécration des talismans et des pentacles, plus ils acquièrent de vertu, comme on doit le comprendre d'après l'évidence des principes que nous avons établis. Cette consécration doit se faire aux jours spéciaux que nous avons marqués, avec l'appareil dont nous avons donné les détails. On les consacre par les quatre éléments exorcisés, après avoir conjuré les esprits de ténèbres par la conjuration des quatre; puis on prend le pentacle dans sa main, et l'on dit en y jetant quelques gouttes d'eau magique :

In nomine Eloïm et per spiritum aquarum viventium, sis mihi in signum lucis et sacramentum voluntatis.

En le présentant à la fumée des parfums on dit :

Per serpentem æneum sub quo cadunt serpentes ignei, sis mihi (etc.).

En soufflant sept fois sur le pentacle ou sur le talisman on dit :

Per firmamentum et spiritum vocis, sis mihi (*etc.*).

Enfin, en y plaçant triangulairement quelques grains de terre purifiée ou de sel, il faut dire :

In sale terræ et per virtutem vitæ æternæ, sis mihi (*etc.*).

Puis on fait la conjuration des sept de la manière suivante :

On jette alternativement dans le feu sacré une pastille des sept parfums et l'on dit :

Au nom de Michael, que Jéhovah te commande et t'éloigne d'ici, Chavajoth !

Au nom de Gabriel, qu'Adonaï te commande et t'éloigne d'ici, Bélial !

Au nom de Raphael, disparais devant Elchim, Sachabiel !

Par Samael Zébaoth et au nom d'Eloïm Gibor, éloigne-toi, Adraméleck !

Par Zachariel et Sachiel-Méleck, obéis à Elvah, Samgabiel !

Au nom divin et humain de Schaddaï et par le signe du pentagramme que je tiens dans ma main

droite, au nom de l'ange Anael, par la puissance d'Adam et d'Héva, qui sont Jotchavah, retire-toi, Lilith; laisse-nous en paix, Nahémah!

Par les saints Eloïm et les noms des génies Cashiel, Séhaltiel, Aphiel et Zarahiel, au commandement d'Orifiel, détourne-toi de nous, Moloch! nous ne te donnerons pas nos enfants à dévorer.

Pour ce qui est des instruments magiques, les principaux sont: la baguette, l'épée, la lampe, la coupe, l'autel et le trépied. Dans les opérations de la haute et divine magie on se sert de la lampe, de la baguette et de la coupe; dans les œuvres de la magie noire on remplace la baguette par l'épée et la lampe par la chandelle de Cardan. Nous expliquerons cette différence à l'article spécial de la magie noire.

Venons à la description et à la consécration des instruments.

La baguette magique, qu'il ne faut pas confondre avec la simple baguette divinatoire, ni avec la fourche des nécromans ou le trident de Paracelse; la vraie et absolue baguette magique doit être d'un seul jet, parfaitement droit, d'amandier ou de noisetier, coupé d'un seul coup avec la serpette magique ou la faucille d'or, avant le lever du soleil

et au moment où l'arbre est prêt à fleurir. Il faut la perforer dans toute sa longueur sans la fendre ni la rompre, et y introduire une longue aiguille de fer aimanté qui en occupe toute l'étendue; puis on adapte à l'une de ses extrémités un prisme polyèdre taillé triangulairement, et à l'autre bout une figure pareille en résine noire. Au milieu de la baguette on placera deux anneaux, l'un de cuivre rouge, l'autre de zinc; puis la baguette sera dorée du côté de la résine et argentée du côté du prisme jusqu'aux anneaux du milieu, et on la revêtira de soie jusqu'aux extrémités exclusivement. Sur l'anneau de cuivre il faut graver ces caractères ירושליםהקדשה et sur l'anneau de zinc שלמה המלר . La consécration de la baguette doit durer sept jours, en commençant à la nouvelle lune, et doit être faite par un initié possesseur des grands arcanes et ayant lui-même une baguette consacrée. C'est la transmission du sacerdoce magique, et cette transmission n'a pas cessé depuis les ténébreuses origines de la haute science. La baguette et les autres instruments mais la baguette surtout doivent être cachés avec soin, et sous aucun prétexte le magiste ne doit les laisser voir ou toucher aux profanes; autrement ils perdraient toute leur vertu.

Le mode de transmission de la baguette est un des arcanes de la science qu'il n'est jamais permis de révéler.

La longueur de la baguette magique ne doit pas excéder celle du bras de l'opérateur. Le magicien ne doit s'en servir que lorsqu'il est seul, et ne doit même jamais la toucher sans nécessité. Plusieurs anciens magistes la faisaient seulement de la longueur de l'avant-bras et la cachaient sous de longues manches, montrant seulement en public la simple baguette divinatoire, ou quelque sceptre allégorique fait d'ivoire ou d'ébène, suivant la nature des œuvres.

Le cardinal de Richelieu, qui ambitionnait toutes les puissances, chercha toute sa vie, sans pouvoir la trouver, la transmission de la baguette. Son cabaliste Gaffarel ne put lui donner que l'épée et les talismans : tel fut peut-être le motif secret de sa haine contre Urbain Grandier, qui savait quelque chose des faiblesses du cardinal. Les entretiens secrets et prolongés de Laubardemont avec le malheureux prêtre quelques heures encore avant son dernier supplice, et les paroles d'un ami et d'un confident de ce dernier lorsqu'il allait à la mort : « Monsieur, vous êtes habile homme, ne vous per-

dez pas », donnent beaucoup à penser sur ce sujet.

La baguette magique est le *Verendum* du mage ; il ne doit pas même en parler d'une manière claire et précise ; personne ne doit se vanter de la posséder, et l'on ne doit en transmettre la consécration que sous les conditions d'une discrétion et d'une confiance absolues.

L'épée est moins occulte, et voici comment il faut la faire :

Il faut qu'elle soit de pur acier, avec une poignée de cuivre faite en forme de croix avec trois pommeaux, comme elle est représentée dans l'Enchiridion de Léon III, ou ayant pour garde deux croissants, comme dans notre figure. Sur le nœud central de la garde, qui doit être revêtu d'une plaque d'or, il faut graver d'un côté le signe du macrocosme et de l'autre celui du microcosme. Sur le pommeau il faut graver le monogramme hébreu de Michael, tel qu'on le voit dans Agrippa, et sur la lame, d'un côté ces caractères באילים יהוה מי כמכה, et de l'autre le monogramme du labarum de Constantin, suivi de ces paroles : *Vince* in *hoc, Deo duce, ferro comite.* (Voir pour l'authenticité et l'exactitude de ces figures les meilleures éditions anciennes de l'*Enchiridion.*)

La consécration de l'épée doit se faire le dimanche, aux heures du soleil, sous l'invocation de Michael. On mettra la lame de l'épée dans un feu de laurier et de cyprès; puis on en essuiera et on en polira la lame avec les cendres du feu sacré, humectées de sang de taupe ou de serpent, et l'on dira : *Sis mihi gladius Michaelis, in virtute Eloïm Sabaoth fugiant a te spiritus tenebrarum et reptilia terræ;* puis on la parfumera avec les parfums du soleil, et on la renfermera dans de la soie avec des branches de verveine qu'il faudra brûler le septième jour.

La lampe magique doit être faite de quatre métaux : l'or, l'argent, l'airain et le fer. Le pied sera de fer, le nœud d'airain, la coupe d'argent, le triangle du milieu en or. Elle aura deux bras, composés de trois métaux tordus ensemble, de manière toutefois à laisser pour l'huile un triple conduit. Elle aura neuf mèches, trois au milieu et trois à chaque bras. (Voir la figure.) Sur le pied on gravera le sceau d'Hermès et au-dessus l'Androgyne à deux têtes de Khunrath. La bordure inférieure du pied représentera un serpent qui se mord la queue.

Sur la coupe ou récipient de l'huile on gravera

le signe de Salomon. A cette lampe s'adapteront deux globes: l'un orné de peintures transparentes, représentant les sept génies, l'autre plus grand et double, pouvant contenir dans quatre compartiments, entre deux verres, de l'eau teinte en diverses couleurs. Le tout sera renfermé dans une colonne de bois tournant sur elle-même et pouvant laisser échapper à volonté un des rayons de la lampe qu'on dirigera sur la fumée de l'autel au moment des invocations. Cette lampe est d'un grand secours pour aider les opérations intuitives des imaginations lentes, et pour créer immédiatement devant les personnes magnétisées des formes d'une réalité effrayante, qui, étant multipliées par les miroirs, agrandiront tout à coup et changeront en une seule salle immense remplie d'âmes visibles le cabinet de l'opérateur; l'ivresse des parfums et l'exaltation des invocations transformeront bientôt cette fantasmagorie en un rêve réel: on reconnaîtra les personnes qu'on a connues, les fantômes parleront; puis, si l'on referme la colonne de la lampe en redoublant le feu des parfums, il se produira quelque chose d'extraordinaire et d'inattendu.

CHAPITRE VIII.

AVIS AUX IMPRUDENTS.

Comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, les opérations de la science ne sont pas sans danger.

Elles peuvent conduire à la folie ceux qui ne sont pas affermis sur la base de la suprême, absolue et infaillible raison.

Elles peuvent surexciter le système nerveux et produire de terribles et incurables maladies.

Elles peuvent, lorsque l'imagination se frappe et s'épouvante, produire l'évanouissement et même la mort par congestion cérébrale.

Nous ne saurions donc trop en détourner les personnes nerveuses et naturellement exaltées, les femmes, les jeunes gens, et tous ceux qui ne sont pas dans l'habitude de se maîtriser parfaitement et de commander à la crainte.

Rien n'est plus dangereux également que de faire de la magie un passe-temps, comme certaines personnes qui en font l'agrément de leurs soirées. Les expériences magnétiques même, faites dans de pareilles conditions, ne peuvent que fatiguer les

sujets, égarer les opinions et dérouter la science. On ne joue pas impunément avec les mystères de la vie et de la mort, et les choses qu'on doit prendre au sérieux doivent être traitées sérieusement et avec la plus grande réserve.

Ne cédez jamais au désir de convaincre par des effets. Les effets les plus surprenants ne seraient pas des preuves pour des personnes non convaincues d'avance. On pourrait toujours les attribuer à des prestiges naturels, et regarder le mage comme un concurrent plus ou moins adroit de Robert Houdin ou d'Hamilton. Demander des prodiges pour croire à la science, c'est se montrer indigne ou incapable de la science. SANCTA SANCTIS.

Ne vous vantez jamais non plus des œuvres que vous avez opérées, eussiez-vous ressuscité des morts. Craignez la persécution. Le grand maître recommandait toujours le silence aux malades qu'il guérissait; et si ce silence eût été fidèlement gardé, on n'eût pas crucifié l'initiateur avant l'achèvement de son œuvre.

Méditez sur la douzième figure des clefs du Tarot; songez au grand symbole de Prométhée, et taisez-vous.

Tous les mages qui ont divulgué leurs œuvres sont morts de mort violente, et plusieurs ont été réduits au suicide, comme Cardan, Schroeppfer, Cagliostro, et tant d'autres.

Le mage doit vivre dans la retraite et se laisser approcher difficilement. C'est ce que représente le symbole de la neuvième clef du Tarot, où l'initié est figuré par un ermite enveloppé tout entier dans son manteau.

Cependant cette retraite ne doit pas être de l'isolement. Il lui faut des dévouements et des amitiés; mais il doit les choisir avec soin et les conserver à tout prix.

Il doit avoir une autre profession que celle de magicien : la magie n'est pas un métier.

Pour se livrer à la magie cérémonielle, il faut être sans préoccupations inquiétantes; il faut pouvoir se procurer tous les instruments de la science et savoir au besoin les confectionner soi-même; il faut enfin s'assurer un laboratoire inaccessible, où l'on n'ait pas à craindre d'être jamais surpris ou dérangé.

Puis, et c'est ici la condition essentielle, il faut savoir équilibrer les forces et contenir les élans de sa propre initiative. C'est ce que représente la

huitième figure des clefs d'Hermès, où l'on voit une femme assise entre deux colonnes, tenant d'une main une épée droite et de l'autre une balance.

Pour équilibrer les forces, il faut les maintenir simultanément et les faire agir alternativement, double action qui est représentée par l'usage de la balance.

Cet arcane est également représenté par la double croix des pentacles de Pythagore et d'Ézéchiel (voir la figure de la page 255 du Dogme), où les croix sont équilibrées l'une à l'autre et où les signes planétaires sont toujours en opposition. Ainsi, Vénus est l'équilibre des œuvres de Mars, Mercure tempère et accomplit les œuvres du Soleil et de la Lune, Saturne doit balancer Jupiter. C'est par cet antagonisme des anciens dieux que Prométhée, c'est-à-dire le génie de la science, parvint à s'introduire dans l'Olympe et à dérober le feu du ciel.

Faut-il parler plus clairement? Plus vous serez doux et calme, plus votre colère aura de puissance ; plus vous serez énergique, plus votre douceur aura de prix ; plus vous serez habile, mieux vous profiterez de votre intelligence, et même de vos vertus; plus vous serez indifférent, plus il vous sera facile de vous faire aimer. Ceci est d'expé-

rience dans l'ordre moral et se réalise rigoureusement dans la sphère de l'action. Les passions humaines produisent fatalement, lorsqu'elles ne sont pas dirigées, les effets contraires à leur désir effréné. L'amour excessif produit l'antipathie ; la haine aveugle s'annule et se punit elle-même ; la vanité conduit à l'abaissement et aux plus cruelles humiliations. Le grand maître révélait donc un mystère de la science magique positive lorsqu'il a dit : Voulez-vous accumuler des charbons ardents sur la tête de celui qui vous a fait du mal, pardonnez-lui et faites-lui du bien. On dira peut-être qu'un semblable pardon est une hypocrisie et ressemble fort à une vengeance raffinée. Mais il faut se rappeler que le mage est souverain. Or un souverain ne se venge jamais, puisqu'il a le droit de punir. Lorsqu'il exerce ce droit il fait son devoir, et il est implacable comme la justice. Remarquons bien d'ailleurs, pour que personne ne se méprenne au sens de mes paroles, qu'il s'agit de châtier le mal par le bien et d'opposer la douceur à la violence. Si l'exercice de la vertu est une flagellation pour le vice, personne n'a droit de demander qu'on la lui épargne ou qu'on prenne pitié de ses hontes et de ses douleurs.

Celui qui se livre aux œuvres de la science doit prendre chaque jour un exercice modéré, s'abstenir des veilles trop prolongées et suivre un régime sain et régulier. Il doit éviter les émanations cadavériques, le voisinage de l'eau croupie, les aliments indigestes ou impurs. Il doit surtout se distraire tous les jours des préoccupations magiques par des soins matériels, ou des travaux soit d'art, soit d'industrie, soit même de métier. Le moyen de bien voir, c'est de ne pas regarder toujours, et celui qui passerait sa vie à viser toujours au même but finirait par ne plus jamais l'atteindre.

Une précaution dont il ne faut également jamais se départir, c'est de ne jamais opérer lorsqu'on est malade.

Les cérémonies étant, comme nous l'avons dit, les moyens artificiels de créer les habitudes de volonté, cessent d'être nécessaires quand ces habitudes sont prises. C'est dans ce sens et en s'adressant seulement aux adeptes parfaits que Paracelse en proscrit l'usage dans sa Philosophie occulte. Il faut les simplifier progressivement, avant de les omettre tout à fait, suivant l'expérience qu'on peut faire des forces acquises et de l'habitude établie dans l'exercice du vouloir extra-naturel.

CHAPITRE IX.

LE CÉRÉMONIAL DES INITIÉS.

La science se conserve par le silence et se perpétue par l'initiation. La loi du silence n'est donc absolue et inviolable que relativement à la multitude non initiée. La science ne peut se transmettre que par la parole. Les sages doivent donc quelquefois parler.

Oui, les sages doivent parler, non pas pour dire, mais pour amener les autres à trouver. *Noli ire, fac venire,* c'était la devise de Rabelais, qui, possédant toutes les sciences de son temps, ne pouvait ignorer la magie.

Nous avons donc à révéler ici les mystères de l'initiation.

La destinée de l'homme est, comme nous l'avons dit, de se faire ou de se créer lui-même ; il est et sera le fils de ses œuvres pour le temps et pour l'éternité.

Tous les hommes sont appelés à concourir ; mais le nombre des élus, c'est-à-dire de ceux qui réussissent, est toujours petit ; en d'autres termes, les

hommes désireux d'être quelque chose sont en grand nombre, et les hommes d'élite sont toujours rares.

Or, le gouvernement du monde appartient de droit aux hommes d'élite, et quand un mécanisme ou une usurpation quelconque empêche qu'il ne leur appartienne de fait, il s'opère un cataclysme politique ou social.

Les hommes qui sont maîtres d'eux-mêmes se rendent facilement maîtres des autres; mais ils peuvent mutuellement se faire obstacle s'ils ne reconnaissent pas les lois d'une discipline et d'une hiérarchie universelle.

Pour se soumettre à une même discipline, il faut être en communion d'idées et de désirs, et l'on ne peut parvenir à cette communion que par une religion commune fondée sur les bases mêmes de l'intelligence et de la raison.

Cette religion a toujours existé dans le monde, et c'est la seule qui puisse être appelée une, infaillible, indéfectible et véritablement catholique, c'est-à-dire universelle.

Cette religion, dont toutes les autres ont été successivement les voiles et les ombres, c'est celle qui démontre l'être par l'être, la vérité par la rai-

son, la raison par l'évidence et le sens commun.

C'est celle qui prouve par les réalités la raison d'être des hypothèses, et qui ne permet pas de raisonner sur les hypothèses indépendamment et en dehors des réalités.

C'est celle qui a pour base le dogme des analogies universelles, mais qui ne confond jamais les choses de la science avec celles de la foi. Il ne peut jamais être de foi que deux et un fassent plus ou moins de trois; que le contenu en physique soit plus grand que le contenant; qu'un corps solide, en tant que solide, puisse se comporter comme un corps fluide ou gazeux; qu'un corps humain, par exemple, puisse passer à travers une porte fermée sans opérer ni solution ni ouverture. Dire qu'on croit une pareille chose, c'est parler comme un enfant ou comme un fou; mais il n'est pas moins insensé de définir l'inconnu et de raisonner, d'hypothèses en hypothèses, jusqu'à nier à *priori* l'évidence pour affirmer des suppositions téméraires. Le sage affirme ce qu'il sait, et ne croit à ce qu'il ignore que suivant la mesure des nécessités raisonnables et connues de l'hypothèse.

Mais cette religion raisonnable ne saurait être celle de la multitude, à laquelle il faut des fables,

des mystères, des espérances définies et des terreurs matériellement motivées.

C'est pour cela que le sacerdoce s'est établi dans le monde. Or, le sacerdoce se recrute par l'initiation.

Les formes religieuses périssent quand l'initiation cesse dans le sanctuaire, soit par la divulgation, soit par la négligence et l'oubli des mystères sacrés.

Les divulgations gnostiques, par exemple, ont éloigné l'église chrétienne des hautes vérités de la Kabbale, qui contient tous les secrets de la théologie transcendante. Aussi, les aveugles étant devenus les conducteurs des autres aveugles, il s'est produit de grands obscurcissements, de grandes chutes et de déplorables scandales; puis les livres sacrés, dont les clefs sont toutes cabalistiques, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, sont devenus si peu intelligibles aux chrétiens, que les pasteurs ont, avec raison, jugé nécessaire d'en interdire la lecture aux simples fidèles. Pris à la lettre et compris matériellement, ces livres ne seraient, comme l'a trop bien démontré l'école de Voltaire, qu'un inconcevable tissu d'absurdités et de scandales.

Il en est de même de tous les dogmes anciens, avec leurs brillantes théogonies et leurs poétiques légendes. Dire que les anciens croyaient, en Grèce, aux amours de Jupiter, ou adoraient, en Égypte, le cynocéphale et l'épervier comme les dieux vivants et réels, c'est être aussi ignorant et d'aussi mauvaise foi qu'on le serait en soutenant que les chrétiens adorent un triple Dieu, se composant d'un vieillard, d'un supplicié et d'un pigeon. L'inintelligence des symboles est toujours calomniatrice. C'est pourquoi il faut bien se garder de se moquer tout d'abord des choses qu'on ne sait pas, lorsque leur énoncé semble supposer une absurdité ou même une singularité quelconque; ce serait aussi peu sensé que de les admettre sans discussion et sans examen.

Avant qu'il y ait quelque chose qui nous plaise ou qui nous déplaise, il y a une vérité, c'est-à-dire une raison, et c'est par cette raison que nos actions doivent être réglées plutôt que par notre plaisir, si nous voulons créer en nous l'intelligence, qui est la raison d'être de l'immortalité, et la justice, qui en est la loi.

L'homme vraiment homme ne peut vouloir que ce qu'il doit raisonnablement et justement faire;

aussi impose-t-il silence aux convoitises et à la crainte, pour n'écouter que la raison.

Un pareil homme est un roi naturel et un prêtre spontané pour les multitudes errantes. C'est pour cela que l'objet des initiations antiques s'appelait indifféremment art sacerdotal et art royal.

Les anciennes associations magiques étaient des séminaires de prêtres et de rois, et l'on ne parvenait à y être admis que par des œuvres vraiment sacerdotales et royales, c'est-à-dire en se mettant au-dessus de toutes les faiblesses de la nature.

Nous ne répéterons pas ici ce qui se trouve partout sur les initiations égyptiennes, perpétuées, en s'affaiblissant, dans les sociétés secrètes du moyen âge. Le radicalisme chrétien, fondé sur la fausse intelligence de cette parole: Vous n'avez qu'un père et qu'un maître, et vous êtes tous frères, a porté un coup terrible à la hiérarchie sacrée. Depuis ce temps, les dignités sacerdotales sont devenues le résultat de l'intrigue ou du hasard; la médiocrité active est parvenue à supplanter la supériorité modeste, et par conséquent méconnue, et cependant, l'initiation étant une loi essentielle de la vie religieuse, une société instinctivement magique

s'est formée au déclin de la puissance pontificale, et a bientôt concentré en elle seule toute la puissance du christianisme, parce que seule elle a compris vaguement, mais exercé positivement, le pouvoir hiérarchique par les épreuves de l'initiation et la toute-puissance de la foi dans l'obéissance passive.

Que faisait, en effet, le récipiendaire dans les anciennes initiations? Il abandonnait entièrement sa vie et sa liberté aux maîtres des temples de Thébès ou de Memphis; il s'avançait résolument à travers des épouvantes sans nombre qui pouvaient lui faire supposer un attentat prémédité contre lui-même; il traversait les bûchers, passait à la nage les torrents d'eau noire et bouillante, se suspendait à des bascules inconnues, sur des précipices sans fond... N'était-ce pas là de l'obéissance aveugle dans toute la force du terme? Abjurer momentanément sa liberté pour parvenir à une émancipation, n'est-ce pas l'exercice le plus parfait de la liberté? Or, voilà ce que doivent faire et ce qu'ont toujours fait ceux qui aspirent au *sanctum regnum* de la toute-puissance magique. Les disciples de Pythagore se condamnaient à un silence rigoureux de plusieurs années; les sectateurs même d'Epicure

ne comprenaient la souveraineté du plaisir que par la sobriété acquise et la tempérance calculée. La vie est une guerre où il faut faire ses preuves pour monter en grade: la force ne se donne pas; il faut la prendre.

L'initiation par la lutte et par les épreuves est donc indispensable pour arriver à la science pratique de la magie. Nous avons déjà dit comment on peut triompher des quatre formes élémentaires: nous n'y reviendrons pas, et nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître les cérémonies des initiations anciennes aux ouvrages du baron de Tschoudy, auteur de l'*Étoile flamboyante* de la maçonnique adonhiramite et de plusieurs autres opuscules maçonniques très estimables.

Nous devons insister ici sur une réflexion: c'est que le chaos intellectuel et social au milieu duquel nous périssons a pour cause la négligence de l'initiation, de ses épreuves et de ses mystères. Des hommes en qui le zèle était plus fort que la science, impressionnés par les maximes populaires de l'Evangile, ont cru à l'égalité primitive et absolue des hommes. Un halluciné célèbre, l'éloquent et infortuné Rousseau, a propagé avec toute la magie de son style ce paradoxe: que la société seule déprave

les hommes, comme si l'on disait que la concurrence et l'émulation du travail rendent les ouvriers paresseux. La loi essentielle de la nature, celle de l'initiation par les œuvres et du progrès laborieux et volontaire a été fatalement méconnue; la maçonnerie a eu ses déserteurs, comme le catholicisme avait eu les siens. Qu'en est-il résulté? Le niveau d'acier substitué au niveau intellectuel et symbolique. Prêcher l'égalité à ce qui est en bas sans lui dire comment on s'élève, n'est-ce pas s'engager soi-même à descendre? Aussi est-on descendu, et l'on a eu le règne de la carmagnole, des sans-culottes et de Marat.

Pour relever la société chancelante et déchue, il faut rétablir la hiérarchie et l'initiation. La tâche est difficile, mais tout le monde intelligent sent déjà la nécessité de l'entreprendre. Faudra-t-il pour cela que le monde passe par un nouveau déluge? Nous désirons vivement qu'il n'en soit pas ainsi, et ce livre, la plus grande peut-être, mais non la dernière de nos audaces, est un appel à tout ce qui est vivant encore, pour reconstituer la vie au milieu même de la décomposition et de la mort.

CHAPITRE X.

LA CLEF DE L'OCCULTISME.

Approfondissons maintenant la question des pentacles, car là est toute la vertu magique, puisque le secret de la force est dans l'intelligence qui la dirige.

Nous ne reviendrons pas sur les pentacles de Pythagore et d'Ezéchiel, dont nous avons déjà donné l'explication et la figure; nous prouverons dans un autre chapitre que tous les instruments du culte hébraïque étaient des pentacles, et que Moïse avait écrit en or et en airain dans le tabernacle et tous ses accessoires le premier et le dernier mot de la Bible. Mais chaque magiste peut et doit avoir son pentacle particulier, car un pentacle bien entendu, c'est le résumé parfait d'un esprit.

C'est pour cela qu'on trouve dans les calendriers magiques de Ticho-Brahé et de Duchenteau les pentacles d'Adam, de Job, de Jérémie, d'Isaïe et de tous les autres grands prophètes qui ont été, cha-

cun à son époque, les rois de la Kabbale et les grands rabbins de la science.

Le pentacle, étant une synthèse complète et parfaite, exprimée par un seul signe, sert à rassembler toute la force intellectuelle dans un regard, dans un souvenir, dans un contact. C'est comme un point d'appui pour projeter la volonté avec force. Les nigromans et les goétiens traçaient leurs pentacles infernaux sur la peau des victimes qu'ils immolaient. On trouve dans plusieurs clavicules et grimoires les cérémonies de l'immolation, la manière d'écorcher le chevreau, puis de saler, de sécher et de blanchir la peau. Quelques cabalistes hébreux sont tombés dans les mêmes folies, sans se rappeler les malédictions prononcées dans la Bible contre ceux qui sacrifient sur les hauts lieux ou dans les cavernes de la terre. Toutes les effusions de sang opérées cérémoniellement sont abominables et impies, et depuis la mort d'Adonhiram la Société des vrais adeptes a horreur du sang, *Ecclesia abhorret a sanguine.*

Le symbolisme initiatique des pentacles adopté dans tout l'Orient est la clef de toutes les mythologies anciennes et modernes. Si l'on n'en connaît pas l'alphabet hiéroglyphique, on se perdra dans les

obscurités des Védas, du Zend-Avesta et de la Bible. L'arbre générateur du bien et du mal, source unique des quatre fleuves, dont l'un arrose la terre de l'or, c'est-à-dire de la lumière, et l'autre coule dans l'Ethiopie ou dans le royaume de la nuit; le serpent magnétique qui séduisit la femme, et la femme qui séduit l'homme, révélant ainsi la loi de l'attraction ; puis le Cherub ou Sphinx placé à la porte du sanctuaire édénique avec l'épée flamboyante des gardiens du symbole, puis la régénération par le travail, et l'enfantement par la douleur, loi des initiations et des épreuves; la division de Caïn et d'Abel, identique au symbole de la lutte d'Autéros et d'Eros; l'arche portée sur les eaux du déluge comme le coffre d'Osiris, le corbeau noir qui ne revient pas, et la colombe blanche qui revient, nouvelle émission du dogme antagonique et équilibré : toutes ces magnifiques allégories cabalistiques de la *Genèse*, qui, prises à la lettre et acceptées pour des histoires réelles, méritaient encore plus de risée et de mépris que ne leur en a prodigué Voltaire, deviennent lumineuses pour l'initié, qui salue alors avec enthousiasme et amour la perpétuité du vrai dogme et l'universalité de la même initiation dans tous les sanctuaires du monde.

Les cinq livres de Moïse, la prophétie d'Ezéchiel et l'*Apocalypse* de saint Jean, sont les trois clefs cabalistiques de tout l'édifice biblique. Les sphinx d'Ézéchiel identiques avec ceux du sanctuaire et de l'arche, sont une quadruple reproduction du quaternaire égyptien ; ses roues, qui tournent les unes dans les autres, sont les sphères harmonieuses de Pythagore ; le temple nouveau dont il donne le plan sur des mesures toutes cabalistiques est le type des travaux de la maçonnerie primitive. Saint Jean, dans son *Apocalypse*, reproduit les mêmes images et les mêmes nombres, et reconstitue idéalement le monde édénique dans la nouvelle Jérusalem ; mais à la source des quatre fleuves, l'agneau solaire a remplacé l'arbre mystérieux. L'initiation par le travail et par le sang est accomplie, et il n'y a plus de temple parce que la lumière de la vérité est universellement répandue et que le monde est devenu le temple de la justice.

Ce beau rêve final des saintes Ecritures, cette utopie divine dont l'Église a renvoyé avec raison la réalisation à une vie meilleure, ont été l'écueil de tous les hérésiarques anciens et d'un grand nombre d'idéologues modernes. L'émancipation simultanée et l'égalité absolue de tous les hommes suppose la

cessation du progrès, et par conséquent de la vie: sur la terre des égaux, il ne peut plus y avoir d'enfants ni de vieillards; la naissance et la mort ne sauraient donc y être admises. C'en est assez pour prouver que la nouvelle Jérusalem n'est pas plus de ce monde que le paradis primitif, où l'on ne devait connaître ni le bien ni le mal, ni la liberté, ni la génération, ni la mort; c'est donc dans l'éternité que commence et que finit le cycle de notre symbolisme religieux.

Dupuis et Volney ont dépensé une grande érudition pour découvrir cette identité relative de tous les symboles, et en ont conclu à la négation de toutes les religions. Nous arrivons par la même voie à une affirmation diamétralement opposée, et nous reconnaissons avec admiration qu'il n'y a jamais eu de fausses religions dans le monde civilisé; que la lumière divine, cette splendeur de la raison suprême du Logos, du Verbe, qui illumine tout homme venant dans le monde, n'a pas plus manqué aux enfants de Zoroastre qu'aux fidèles brebis de saint Pierre; que la révélation permanente, unique et universelle, est écrite dans la nature visible, s'explique dans la raison et se complète par les sages analogies de la foi; qu'il n'y a enfin qu'une vraie reli-

gion, qu'un dogme et qu'une croyance légitime, comme il n'y a qu'un Dieu, qu'une raison et qu'un univers; que la révélation n'est obscure pour personne, puisque tout le monde comprend peu ou beaucoup la vérité et la justice, et puisque tout ce qui peut être ne doit être qu'analogiquement à ce qui est. L'ÊTRE EST L'ÊTRE אהיה אשר אהיה.

Les figures, si bizarres en apparence, que présente l'*Apocalypse* de saint Jean, sont hiéroglyphiques, comme celles de toutes les mythologies orientales, et peuvent se renfermer dans une suite de pentacles. L'initiateur vêtu de blanc, debout entre les sept chandeliers d'or et tenant dans sa main sept étoiles, représente le dogme unique d'Hermès et les analogies universelles de la lumière.

La femme revêtue du soleil et couronnée de douze étoiles, c'est l'Isis céleste, c'est la gnose dont le serpent de la vie matérielle veut dévorer l'enfant; mais elle prend les ailes d'un aigle et s'enfuit au désert, protestation de l'esprit prophétique contre le matérialisme de la religion officielle.

L'ange colossal dont le visage est un soleil, l'auréole un arc-en-ciel, le vêtement un nuage, les

jambes des colonnes de feu, et qui pose un pied sur la terre et l'autre sur la mer, est un véritable Panthée cabalistique.

Ses pieds représentent l'équilibre de Briah ou du monde des formes; ses jambes sont les deux colonnes du temple maçonnique Jakin et Bohas; son corps, voilé de nuages, d'où sort une main qui tient un livre, est la sphère de Jezirah ou des épreuves initiatiques; la tête solaire, couronnée du septénaire lumineux, est le monde d'Aziluth ou de la révélation parfaite, et l'on ne saurait trop s'étonner de ce que les cabalistes hébreux n'ont pas reconnu et divulgué ce symbolisme, qui rattache si étroitement et si inséparablement les plus hauts mystères du christianisme au dogme secret, mais invariable, de tous les maîtres en Israël.

La bête à sept têtes est, dans le symbolisme de saint Jean, la négation matérielle et antagonistique du septénaire lumineux, la prostituée de Babylone correspond de la même manière à la femme revêtue du soleil; les quatre cavaliers sont analogues aux quatre animaux allégoriques; les sept anges avec leurs sept trompettes, leurs sept coupes et leurs sept épées caractérisent l'absolu de la lutte du bien contre le mal par la parole, par l'association reli-

gieuse et par la force. Ainsi, les sept sceaux du livre occulte sont levés successivement et l'initiation universelle s'accomplit. Les commentateurs qui ont cherché autre chose dans ce livre de haute Kabbale ont perdu leur temps et leur peine pour arriver à se rendre ridicules. Voir Napoléon dans l'ange Apollyon, Luther dans l'étoile qui tombe, Voltaire et Rousseau dans les sauterelles armées en guerre, c'est de la haute fantaisie. Il en est de même de toutes les violences faites à des noms de personnages célèbres pour leur faire renfermer en chiffres quelconques le fatal 666 que nous avons suffisamment expliqué; et quand on pense que des hommes nommés Bossuet et Newton se sont amusés à ces chimères, on comprend que l'humanité n'est pas aussi malicieuse dans son génie qu'on pourrait le supposer à l'aspect de ses vices.

CHAPITRE XI.

LA TRIPLE CHAINE.

Le grand œuvre, en magie pratique, après l'éducation de la volonté et la création personnelle du mage, c'est la formation de la chaîne magnétique, et ce secret est véritablement celui du sacerdoce et de la royauté.

Former la chaîne magnétique, c'est faire naître un courant d'idées qui produise la foi, et qui entraîne un grand nombre de volontés dans un cercle donné de manifestations par les actes. Une chaîne bien formée est comme un tourbillon qui entraîne et absorbe tout.

On peut établir la chaîne de trois manières : par les signes, par la parole et par le contact. On établit la chaîne par les signes en faisant adopter un signe par l'opinion comme représentant une force. C'est ainsi que tous les chrétiens communiquent ensemble par le signe de la croix, les maçons par celui de l'équerre sous le soleil, les magistes par celui du microcosme qui se fait avec les cinq doigts étendus (etc.).

Les signes, une fois reçus et propagés, acquièrent de la force par eux-mêmes. La vue et l'imitation du signe de la croix suffisaient dans les premiers siècles pour faire des prosélytes au christianisme. La médaille dite miraculeuse a opéré encore de nos jours un grand nombre de conversions par la même loi magnétique. La vision et l'illumination du jeune israélite Alphonse de Ratisbonne ont été le fait de ce genre le plus remarquable. L'imagination est créatrice, non-seulement en nous, mais hors de nous, par nos projections fluidiques, et il ne faut sans doute pas attribuer à d'autres causes les phénomènes du labarum de Constantin et de la croix de Migné.

La chaîne magique par la parole était représentée, chez les anciens, par ces chaînes d'or qui sortent de la bouche d'Hermès. Rien n'égale l'électricité de l'éloquence. La parole crée l'intelligence la plus haute au sein des masses les plus grossièrement composées. Ceux même qui sont trop loin pour entendre comprennent par commotion et sont entraînés comme la foule. Pierre l'Hermite a ébranlé l'Europe en criant : Dieu le veut ! Un seul mot de l'Empereur électrisait son armée et rendait la France invincible. Proudhon a tué le socialisme

par son paradoxe célèbre: La propriété, c'est le vol. Il suffit souvent d'un mot qui court pour renverser une puissance. Voltaire le savait bien, lui qui a bouleversé le monde par des sarcasmes. Aussi lui, qui ne craignait ni papes, ni rois, ni parlement, ni bastilles, avait-il peur d'un calembour.

On est bien près d'accomplir les volontés de l'homme dont on répète les mots.

La troisième manière d'établir la chaîne magique, c'est par le contact. Entre personnes qui se voient souvent, la tête du courant se révèle bientôt, et la plus forte volonté ne tarde pas à absorber les autres; le contact direct et positif de la main à la main complète l'harmonie des dispositions, et c'est pour cela que c'est une marque de sympathie et d'intimité.—Les enfants, qui sont guidés instinctivement par la nature, font la chaîne magnétique soit en jouant aux barres, soit en jouant en rond. Alors la gaîté circule et le rire s'épanouit. Les tables rondes sont plus favorables aussi aux joyeux banquets que celles de toute autre forme. La grande ronde du sabbat qui terminait les réunions mystérieuses des adeptes du moyen âge était une chaîne magique qui les unissait tous dans les mêmes volontés et dans les mêmes œuvres; ils la formaient

en se plaçant dos à dos et en se tenant par les mains, le visage en dehors du cercle, à l'imitation de ces antiques danses sacrées dont on retrouve encore des images sur les bas-reliefs des anciens temples. Les fourrures électriques de lynx, de panthère et même de chat domestique, étaient, à l'imitation des anciennes bacchanales, attachées à leurs vêtements. De là est venue cette tradition que les mécréants, au sabbat, portent chacun un chat pendu à leur ceinture, et qu'ils dansent dans cet appareil.

Les phénomènes des tables tournantes et parlantes ont été une manifestation fortuite de la communication fluidique au moyen de la chaîne circulaire; puis la mystification s'en est mêlée, et des personnages même instruits et intelligents se sont passionnés pour cette nouveauté au point de se mystifier eux-mêmes et de devenir dupes de leur engouement. Les oracles des tables étaient des réponses suggérées plus ou moins volontairement ou tirées au sort; elles ressemblaient aux discours qu'on tient ou qu'on entend dans les rêves. Les autres phénomènes plus étranges pouvaient être des produits extérieurs de l'imagination commune. Nous ne nions pas, sans doute, l'intervention possible

des esprits élémentaires dans ces manifestations comme dans celles de la divination par les cartes ou par les songes; mais nous ne croyons pas qu'elle soit prouvée en aucune manière, et que rien par conséquent puisse nous obliger à l'admettre.

Un des pouvoirs les plus étranges de l'imagination humaine, c'est celui de la réalisation des désirs de la volonté, ou même de ses appréhensions et de ses craintes. On croit aisément ce qu'on craint ou ce qu'on désire, dit le proverbe, et l'on a raison, puisque le désir et la crainte donnent à l'imagination une puissance réalisatrice dont les effets sont incalculables.

Comment est-on atteint, par exemple, de la maladie dont on a peur? Nous avons déjà rapporté les opinions de Paracelse à ce sujet, et nous avons établi dans notre dogme les lois occultes constatées par l'expérience; mais, dans les courants magnétiques et par l'entremise de la chaîne, les réalisations sont d'autant plus étranges, qu'elles sont presques toujours inattendues quand la chaîne n'est pas formée par un chef intelligent, sympathique et fort. Elles résultent en effet de combinaisons purement fatales et fortuites. La frayeur vulgaire des convives superstitieux lorsqu'ils se trouvent

treize à tables, et la conviction où ils sont qu'un malheur menace le plus jeune et le plus faible d'entre eux, est, comme la plupart des superstitions un reste de science magique. Le duodénaire, étant un nombre complet et cyclique dans les analogies universelles de la nature, entraîne toujours et absorbe le treizième, nombre regardé comme malheureux et superflu. Si le cercle d'une meule de moulin est représenté par douze, le nombre treize sera celui du grain qu'elle doit broyer. Les anciens avaient établi sur de semblables considérations la distinction des nombres heureux et malheureux, d'où s'ensuivait l'observance des jours de bon et de mauvais augure. C'est en pareille matière surtout que l'imagination est créatrice, et les nombres et les jours ne manquent guère d'être favorables ou funestes à ceux qui croient à leur influence. C'est donc avec raison que le christianisme a proscrit les sciences divinatoires, car, en diminuant ainsi le nombre des chances fatales, il a donné plus de ressources et plus d'empire à la liberté.

L'imprimerie est un admirable instrument pour former la chaîne magique par l'extension de la parole. En effet, pas un livre n'est perdu : les écrits vont toujours où ils doivent aller, et les aspirations

de la pensée attirent la parole. Nous l'avons éprouvé cent fois pendant le cours de notre initiation magique : les livres les plus rares s'offraient toujours à nous sans recherches de notre part dès qu'ils nous devenaient indispensables. C'est ainsi que nous avons retrouvé intacte cette science universelle que bien des érudits ont cru ensevelie sous plusieurs cataclysmes successifs ; c'est ainsi que nous sommes entré dans la grande chaîne magique qui commence à Hermès ou à Hénoch pour ne plus finir qu'avec le monde. Alors nous avons pu évoquer et nous rendre présents les esprits d'Apollonius, de Plotin, de Synésius, de Paracelse, de Cardan, de Cornélius Agrippa, et de tant d'autres moins connus ou plus connus, mais trop religieusement célèbres pour qu'on les nomme à la légère. Nous continuerons leur grand œuvre, que d'autres reprendront après nous. Mais à qui sera-t-il donné de l'achever ?

CHAPITRE XII.

LE GRAND OEUVRE.

Être toujours riche, toujours jeune et ne jamais mourir : tel a été de tout temps le rêve des alchimistes.

Changer en or le plomb, le mercure et tous les autres métaux, avoir la médecine universelle et l'élixir de vie : tel est le problème à résoudre pour accomplir ce souhait et réaliser ce rêve.

Comme tous les mystères magiques, les secrets du grand œuvre ont une triple signification : ils sont religieux, philosophiques et naturels.

L'or philosophal, en religion, c'est la raison absolue et suprême; en philosophie, c'est la vérité; dans la nature visible, c'est le soleil ; dans le monde souterrain et minéral, c'est l'or le plus parfait et le plus pur.

C'est pour cela qu'on appelle la recherche du grand œuvre la recherche de l'absolu, et qu'on désigne cet œuvre même par le nom d'œuvre du soleil.

Tous les maîtres de la science reconnaissent

qu'il est impossible d'arriver aux résultats matériels si l'on n'a pas trouvé dans les deux degrés supérieurs toutes les analogies de la médecine universelle et de la pierre philosophale.

Alors, disent-ils, le travail est simple, facile et peu dispendieux; autrement, il consume infructueusement la fortune de la vie des souffleurs.

La médecine universelle, pour l'âme, c'est la raison suprême et la justice absolue; pour l'esprit, c'est la vérité mathématique et pratique; pour le corps, c'est la quintessence, qui est une combinaison de lumière et d'or.

La matière première du grand œuvre, dans le monde supérieur, c'est l'enthousiasme et l'activité; dans le monde intermédiaire, c'est l'intelligence et l'industrie; dans le monde inférieur, c'est le travail; et dans la science, c'est le soufre, le mercure et le sel, qui, tour à tour volatilisés et fixés, composent l'azoth des sages.

Le soufre correspond à la forme élémentaire du feu, le mercure à l'air et à l'eau, et le sel à la terre.

Tous les maîtres en alchimie qui ont écrit sur le grand œuvre ont employé des expressions symboliques et figurées, et ils ont dû le faire, tant pour

éloigner les profanes d'un travail dangereux pour eux que pour se faire bien entendre des adeptes en leur révélant le monde entier des analogies que régit le dogme unique et souverain d'Hermès.

Ainsi, pour eux, l'or et l'argent sont le roi et la reine, ou la lune et le soleil; le soufre, c'est l'aigle volant; le mercure, c'est l'androgyne ailé et barbu monté sur un cube et couronné de flammes; la matière ou le sel, c'est le dragon ailé; les métaux en ébullition sont des lions de diverses couleurs; enfin l'œuvre tout entière a pour symbole le pélican et le phénix.

L'art hermétique est donc en même temps une religion, une philosophie et une science naturelle. Comme religion, c'est celle des anciens mages et des initiés de tous les temps; comme philosophie, on peut en retrouver les principes dans l'école d'Alexandrie et dans les théories de Pythagore; comme la science, il faut en demander des procédés à Paracelse, à Nicolas Flamel et à Raymond Lulle.

La science n'est réelle que pour ceux qui admettent et comprennent la philosophie et la religion, et ses procédés ne peuvent réussir qu'à l'adepte

parvenu à la volonté souveraine, et devenu ainsi le roi du monde élémentaire; car le grand agent de l'opération du soleil, c'est cette force décrite dans le symbole d'Hermès de la table d'émeraude; c'est la puissance magique universelle; c'est le moteur spirituel igné; c'est l'od, selon les Hébreux, et la lumière astrale, suivant l'expression que nous avons adoptée dans cet ouvrage.

C'est là le feu secret, vivant et philosophal, dont tous les philosophes hermétiques ne parlent qu'avec les plus mystérieuses réserves; c'est là le sperme universel dont ils ont gardé le secret, et qu'ils représentent seulement sous la figure du caducée d'Hermès.

Voici donc le grand arcane hermétique, et nous le révélons ici pour la première fois clairement et sans figures mystiques: ce que les adeptes appellent matières mortes ce sont les corps tels qu'ils se trouvent dans la nature; les matières vives sont des substances assimilées et *magnétisées* par la science et la volonté de l'opérateur.

En sorte que le grand œuvre est quelque chose de plus qu'une opération chimique: c'est une véritable création du verbe humain initié à la puissance du verbe de Dieu même.

הדאבד :
הנתיב הל״א נקרי שכל תמידי
כי הוא המנהיג השמש והירה
ושאר הכוכבים והצורות כל
אחד מהם בגרלו ונותן לכל
הנבראים ממערכתם אל
המזלות והצורות :

Ce texte hébreu, que nous transcrivons comme preuve de l'authenticité et de la réalité de notre découverte, est du rabbin juif Abraham, le maître de Nicolas Flamel, et se trouve dans son commentaire occulte sur le Sepher-Jezirah, le livre sacré de la Cabale. Ce commentaire est fort rare ; mais les puissances sympathiques de notre chaîne nous en ont fait trouver un exemplaire qui a été conservé jusqu'en 1643 dans la bibliothèque de l'église protestante de Rouen. On y lit, écrit sur la première page : *Ex dono ;* puis un nom illisible : *Dei magni.*

La création de l'or dans le grand œuvre se fait par transmutation et par multiplication.

Raymond Lulle dit que, pour faire de l'or, il faut de l'or et du mercure ; que, pour faire de l'argent, il faut de l'argent et du mercure. Puis il ajoute : « J'entends par le mercure cet esprit minéral si fin et si épuré qu'il dore même la semence de l'or et

argente celle de l'argent. » Nul doute qu'il ne parle ici de l'od ou lumière astrale.

Le sel et le soufre ne servent dans l'œuvre qu'à la préparation du mercure, et c'est au mercure surtout qu'il faut assimiler et comme incorporer l'agent magnétique. Paracelse, Raymond Lulle et Nicolas Flamel paraissent seuls avoir connu parfaitement ce mystère. Basile Valentin et le Trévisan l'indiquent d'une manière imparfaite et qui peut être interprétée autrement. Mais les choses les plus curieuses que nous ayons trouvées à ce sujet sont indiquées par les figures mystiques et les légendes magiques d'un livre d'Henri Khunrath intitulé : *Amphitheatrum sapientiœ œternœ.*

Khunrath représente et résume les écoles gnostiques les plus savantes, et se rattache dans la symbolique au mysticisme de Synésius. Il affecte le christianisme dans les expressions et dans les signes ; mais il est facile de reconnaître que son Christ est celui des Abraxas, le pentagramme lumineux rayonnant sur la croix astronomique, l'incarnation dans l'humanité du roi-soleil célébré par l'empereur Julien; c'est la manifestation lumineuse et vivante de ce Ruach-Elhoim qui, suivant Moïse, couvrait et travaillait la surface des eaux à la nais-

sance du monde; c'est l'homme-soleil, c'est le roi de lumière, c'est le mage suprême, maître et vainqueur du serpent, et il trouve dans la quadruple légende des évangélistes la clef allégorique du grand œuvre. Dans un des pantacles de son livre magique, il représente la pierre philosophale debout au milieu d'une forteresse entourée d'une enceinte à vingt portes sans issues. Une seule conduit au sanctuaire du grand œuvre. Au-dessus de la pierre est un triangle appuyé sur un dragon ailé, et sur la pierre gravé le nom du Christ qu'il qualifie d'image symbolique de la nature entière. « C'est par lui seul, ajoute-t-il, que vous pouvez parvenir à la médecine universelle pour les hommes, pour les animaux, pour les végétaux et pour les minéraux. » Le dragon ailé, dominé par le triangle, représente donc le Christ de Khunrath, c'est-à-dire l'intelligence souveraine de la lumière et de la vie : c'est le secret du pentagramme, c'est le plus haut mystère dogmatique et pratique de la magie traditionnelle. De là au grand et à jamais incommunicable arcane il n'y a qu'un pas.

Les figures cabalistiques du juif Abraham, qui donnèrent à Flamel l'initiative de la science, ne sont autres que les vingt-deux clefs du Tarot, imi-

tées et résumées d'ailleurs dans les douze clefs de Basile Valentin. Le soleil et la lune y reparaissent sous les figures de l'empereur et de l'impératrice; Mercure est le bateleur; le grand Hiérophante, c'est l'adepte ou l'abstracteur de quintessence; la mort, le jugement, l'amour, le dragon ou le diable, l'ermite ou le vieillard boiteux, et enfin tous les autres symboles s'y retrouvent avec leurs principaux attributs et presque dans le même ordre. Il n'en saurait être autrement, puisque le Tarot est le livre primitif et la clef de voûte des sciences occultes: il doit être hermétique comme il est cabalistique, magique et théosophique. Aussi trouvons-nous dans la réunion de sa douzième et de sa vingt-deuxième clef, superposées l'une à l'autre, la révélation hiéroglyphique de notre solution des mystères du grand œuvre.

La douzième clef représente un homme pendu par un pied à un gibet composé de trois arbres ou bâtons formant la figure de la lettre hébraïque ת; les bras de l'homme forment un triangle avec sa tête, et sa forme hiéroglyphique tout entière est celle d'un triangle renversé surmonté d'une croix, symbole alchimique connu de tout les adeptes et qui représente l'accomplissement du grand œuvre.

La vingt-deuxième clef, qui porte le nombre 21 parce que le fou qui la précède dans l'ordre cabalistique ne porte point de numéro, représente une jeune divinité légèrement voilée et courant dans une couronne fleurissante supportée aux quatre coins par les quatre animaux de la cabale. Cette divinité tient une baguette de chaque main dans le tarot italien, et dans le tarot de Besançon, elle réunit dans une seule main deux baguettes et pose l'autre main sur sa cuisse, symboles également remarquables de l'action magnétique, soit alternée dans sa polarisation, soit simultanée par opposition et par transmission.

Le grand œuvre d'Hermès est donc une opération essentiellement magique, et la plus haute de toutes, car elle suppose l'absolu en science et en volonté. Il y a de la lumière dans l'or, de l'or dans la lumière, et de la lumière en toutes choses. La volonté intelligente qui s'assimile la lumière dirige ainsi les opérations de la forme substantielle, et ne se sert de la chimie que comme d'un instrument très secondaire. L'influence de la volonté et de l'intelligence humaines sur les opérations de la nature, dépendantes en partie de son travail est d'ailleurs un fait si réel que tous les alchimistes sérieux ont

réussi en raison de leurs connaissances et de leur foi et ont reproduit leur pensée dans le phénomène de la fusion, de la salification et de la recomposition des métaux. Agrippa, homme d'une immense érudition et d'un beau génie, mais pur philosophe et sceptique, n'a pu dépasser les limites de l'analyse et de la synthèse des métaux. Eteilla, cabaliste confus, embrouillé, fantasque, mais persévérant, reproduisait en alchimie les bizarreries de son tarot mal compris et défiguré ; les métaux prenaient dans ses creusets des formes singulières qui excitaient la curiosité de tout Paris, sans autre résultat pour la fortune de l'opérateur que les honoraires qu'il exigeait de ses visiteurs. Un souffleur obscur de notre temps, qui est mort fou, le pauvre Louis Cambriel, guérissait réellement ses voisins, et ressuscita, au dire de tout son quartier, un forgeron de ses amis. Pour lui l'œuvre métallique prenait les formes les plus inconcevables et les plus illogiques en apparence. Il vit un jour dans son creuset la figure de Dieu même incandescent comme le soleil, transparent comme le cristal, et ayant un corps composé d'assemblages triangulaires que Cambriel compare naïvement à des tas de petites poires.

Un cabaliste de nos amis qui est savant, mais qui appartient à une initiation que nous croyons erronée, a fait dernièrement les opérations chimiques du grand œuvre ; il est arrivé à s'affaiblir les yeux par l'incandescence de l'athanor, et a créé un nouveau métal qui ressemble à l'or, mais qui n'est pas de l'or, et n'a par conséquent aucune valeur. Raymond Lulle, Nicolas Flamel, et très probablement Henri Khunrath, ont fait de l'or véritable et n'ont pas emporté leur secret avec eux, puisqu'ils l'ont consigné dans leurs symboles et ont indiqué les sources où ils ont puisé pour le découvrir et en réaliser les effets. C'est ce même secret que nous publions aujourd'hui.

CHAPITRE XIII.

LA NÉCROMANCIE.

Nous avons énoncé hardiment notre pensée ou plutôt notre conviction sur la possibilité du résurrectionisme en certain cas; il faut ici compléter la révélation de cet arcane et en exposer la pratique.

La mort est un fantôme de l'ignorance; elle n'existe pas : tout est vivant dans la nature, et c'est parce que tout est vivant que tout se meut et change incessamment de formes.

La vieillesse est le commencement de la régénération ; c'est le travail de la vie qui se renouvelle, et le mystère de ce que nous appelons la mort était figuré chez les anciens par cette fontaine de Jouvence où l'on décrépit et d'où l'on sort enfant.

Le corps est un vêtement de l'âme. Lorsque ce vêtement est complétement usé ou gravement et irréparablement déchiré, elle le quitte et ne le reprend plus. Mais lorsque, par un accident quelconque, ce vêtement lui échappe sans être ni usé ni détruit, elle peut, en certains cas, le reprendre,

soit par son propre effort, soit avec l'assistance d'une autre volonté plus forte et plus active que la sienne.

La mort n'est ni la fin de la vie ni le commencement de l'immortalité; c'est la continuation et la transformation de la vie.

Or, une transformation étant toujours un progrès, il est peu de morts apparents qui consentent à revivre, c'est-à-dire à reprendre le vêtement qu'ils viennent de quitter. C'est ce qui rend la résurrection une des œuvres les plus difficiles de la haute initiation. Aussi le succès n'en est-il jamais infaillible et doit-il être regardé presque toujours comme accidentel et inattendu. Pour ressusciter un mort, il faut resserrer subitement et énergiquement la plus forte des chaînes d'attraction qui puissent le rattacher à la forme qu'il vient de quitter. Il est donc nécessaire de connaître d'abord cette chaîne, puis de s'en emparer, puis de produire un effort de volonté assez grand pour la resserrer instantanément et avec une puissance irrésistible.

Tout cela, disons-nous, est extrêmement difficile, mais n'a rien qui soit absolument impossible. Les préjugés de la science matérialiste n'admettant pas de nos jours la résurrection dans l'ordre naturel,

on est disposé à expliquer tous les phénomènes de cet ordre par les léthargies plus ou moins compliquées des symptômes de la mort et plus ou moins longues. Lazare ressusciterait aujourd'hui devant nos médecins, qu'ils constateraient simplement dans leur rapport aux académies compétentes le cas étrange d'une léthargie accompagné d'un commencement apparent de putréfaction et d'une odeur cadavéreuse assez forte ; on donnerait un nom à cet accident exceptionnel, et tout serait dit.

Nous n'aimons à froisser personne, et, si par respect pour les hommes décorés qui représentent officiellement la science, il faut appeler nos théories résurrectionistes l'art de guérir les léthargies exceptionnelles et désespérées, rien ne nous en empêchera, je l'espère, de leur faire cette concession.

Si jamais une résurrection s'est faite dans le monde, il est incontestable que la résurrection est possible. Or, les corps constitués protégent la religion; la religion affirme positivement le fait des résurrections : donc les résurrections sont possibles. Il est difficile de sortir de là.

Dire qu'elles sont possibles en dehors des lois de

la nature et par une influence contraire à l'harmonie universelle, c est affirmer que l'esprit de désordre, de ténèbres et de mort, peut être l'arbitre souverain de la vie. Ne disputons pas avec les adorateurs du diable, et passons.

Mais ce n'est pas la religion seule qui atteste les faits de résurrection : nous en avons recueilli plusieurs exemples. Un fait qui avait frappé l'imagination du peintre Greuze a été reproduit par lui dans un de ses tableaux les plus remarquables : un fils indigne, près du lit de mort de son père, surprend et déchire un testament qui ne lui était pas favorable ; le père se ranime, s'élance, maudit son fils, puis il se recouche et meurt une seconde fois. Un fait analogue et plus récent nous a été attesté par des témoins oculaires : un ami, trahissant la confiance de son ami qui venait de mourir, reprit et déchira une attestation de fidéicommis souscrite par lui ; à cette vue, le mort ressuscita et resta vivant pour défendre les droits des héritiers choisis que cet infidèle ami allait frustrer ; le coupable devint fou, et le mort ressuscité fut assez compatissant pour lui faire une pension.

Lorsque le Sauveur ressuscite la fille de Jaïr, il entre seul avec ses trois disciples affidés et favoris ;

il éloigne ceux qui faisaient du bruit et qui pleuraient, en leur disant : « Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort. » Puis, en présence seulement du père, de la mère et des trois disciples, c'est-à-dire dans un cercle parfait de confiance et de désir, il prend la main de l'enfant, la soulève brusquement et lui crie : « Jeune fille, levez-vous ! » La jeune fille, dont l'âme indécise errait sans doute auprès de son corps, dont elle regrettait peut-être l'extrême jeunesse et la beauté, surprise par les accents de cette voix, que son père et sa mère écoutent à genoux et avec des frissons d'espérance, rentre dans son corps, ouvre les yeux, se lève, et le Maître ordonne aussitôt qu'on lui donne à manger, pour que les fonctions de la vie recommencent un nouveau cycle d'absorption et de régénération.

L'histoire d'Élisée, ressuscitant le fils de la Sunamite, et de saint Paul, ressuscitant Eutyque, sont des faits du même ordre ; la résurrection de Dorcas par saint Pierre, racontée avec tant de simplicité dans les *Actes des apôtres*, est également une histoire dont la vérité ne saurait guère être raisonnablement contestée. Apollonius de Thyanes paraît aussi avoir accompli de semblables merveilles.

Nous avons été nous-même témoin de faits qui ne sont pas sans analogie avec ceux-là, mais l'esprit du siècle dans lequel nous avons de vivre nous impose à ce sujet la plus discrète réserve, les thaumaturges étant exposés de nos jours à un assez médiocre accueil devant le bon public : ce qui n'empêche pas la terre de tourner, et Galilée d'être un grand homme.

La résurrection d'un mort est le chef-d'œuvre du magnétisme, parce qu'il faut, pour l'accomplir, exercer une sorte de toute-puissance sympathique. Elle est possible dans les cas de mort par congestion, par étouffement, par langeur, par hystérisme.

Eutyque, qui fut ressuscité par saint Paul, après être tombé du troisième étage, n'avait sans doute rien de brisé intérieurement, et avait succombé sans doute soit à l'asphyxie occasionnée par le mouvement de l'air pendant la chute, soit au saisissement et à la frayeur. Il faut, en pareil cas, et lorsqu'on se sent la force et la foi nécessaires pour accomplir une pareille œuvre, pratiquer, comme l'apôtre, l'insufflation bouche contre bouche, en y joignant le contact des extrémités pour y rappeler la chaleur. S'il se fût agi tout simplement de ce que les ignorants appellent un miracle, Élie et

saint Paul, dont les procédés, en pareil cas, ont été les mêmes, eussent simplement parlé au nom de Jehovah ou du Christ.

Il peut suffire quelquefois de prendre la personne par la main et de la soulever vivement en l'appelant d'une voix forte. Ce procédé, qui réussit d'ordinaire dans les évanouissements, peut avoir de l'action même sur la mort, quand le magnétiseur qui l'exerce est doué d'une parole puissamment sympathique et possède ce qu'on pourrait appeler l'éloquence de la voix. Il faut aussi qu'il soit tendrement aimé ou respecté de la personne sur laquelle il veut agir, et qu'il fasse son œuvre par un grand élan de foi et de volonté, qu'on ne trouve pas toujours en soi-même dans le premier saisissement d'une grande douleur.

Ce qu'on appelle vulgairement nécromancie n'a rien de commun avec la résurrection, et il est au moins fort douteux que, dans les opérations relatives à cette application du pouvoir magique, on se mette réellement en rapport avec les âmes des morts qu'on évoque. Il y a deux sortes de nécromancies : la nécromancie de lumière et la nécromancie des ténèbres, l'évocation par la prière, le pantacle et les parfums, et l'évocation par le sang, les

imprécations et les sacriléges. C'est la première seulement que nous avons pratiquée, et nous ne conseillons à personne de s'adonner à la seconde.

Il est certain que les images des morts apparaissent aux personnes magnétisées qui les évoquent; il est certain aussi qu'elles ne leur révèlent jamais rien des mystères de l'autre vie. On les revoit telles qu'elles peuvent être encore dans le souvenir de ceux qui les ont connues, telles que leurs reflets sans doute les ont laissées empreintes dans la lumière astrale. Quand les spectres évoqués répondent aux questions qu'on leur adresse, c'est toujours par les signes ou par impression intérieure et imaginaire, jamais avec une voix qui frappe réellement les oreilles; et cela se comprend assez: comment une ombre parlerait-elle? avec quel instrument feraitelle vibrer l'air en le frappant de manière à faire distinguer les sons?

On éprouve cependant des contacts électriques lors des apparitions, et ces contacts semblent quelquefois produits par la main même du fantôme; mais ce phénomène est tout intérieur et doit avoir pour cause unique la puissance de l'imagination et les affluences locales de la force occulte que nous appelons lumière astrale. Ce qui le prouve, c'est

que les esprits, ou du moins les spectres prétendus tels, nous touchent bien parfois, mais qu'on ne saurait les toucher, et c'est une des circonstances les plus effrayantes des apparitions, car les visions ont parfois une apparence si réelle, qu'on ne peut sans être ému sentir que la main passe à travers ce qui nous semble un corps sans pouvoir rien toucher ni rencontrer.

On lit dans les historiens ecclésiastiques que Spiridion, évêque de Trémithonte qui fut depuis invoqué comme saint, évoqua l'esprit de sa fille Irène pour savoir d'elle où se trouvait caché un dépôt d'argent qu'elle avait reçu d'un voyageur. Swedenborg communiquait habituellement avec les prétendus morts dont les formes lui apparaissaient dans la lumière astrale. Nous avons connu plusieurs personnes dignes de foi qui nous ont assuré avoir revu pendant des années entières des défunts qui leur étaient chers. Le célèbre athée Sylvain Maréchal apparut à sa veuve et à une amie de cette dernière pour leur donner connaissance d'une somme de 1500 francs en or qu'il avait cachée dans un tiroir secret d'un meuble. Nous tenons cette anecdote d'une ancienne amie de la famille.

Les évocations doivent toujours être motivées et

avoir un but louable; autrement, se sont des opérations de ténèbres et de folie, très dangereuses pour la raison et pour la santé. Évoquer par pure curiosité et pour savoir si l'on verra quelque chose, c'est être disposé d'avance à se fatiguer en pure perte. Les hautes sciences n'admettent ni le doute ni les puérilités.

Le motif louable d'une évocation peut être ou d'amour ou d'intelligence.

Les évocations d'amour exigent moins d'appareil et sont de toutes manières plus faciles. Voici comment il faut y procéder:

On doit d'abord recueillir avec soin tous les souvenirs de celui ou de celle qu'on désire revoir, les objets qui lui ont servi et qui ont gardé son empreinte, et meubler soit une chambre où la personne ait demeuré de son vivant, soit un local semblable, où l'on mettra son portrait, voilé de blanc, au milieu des fleurs que la personne aimait et que l'on renouvellera tous les jours.

Puis il faut observer une date précise, un jour de l'annee qui ait été, soit sa fête, soit le jour le plus heureux pour notre affection et pour la sienne, un jour dont nous supposons que son âme, quelque heureuse qu'elle soit d'ailleurs, n'a pu perdre le souve-

nir : c'est ce jour-là même qu'il faut choisir pour l'évocation, à laquelle on se préparera pendant quatorze jours.

Pendant ce temps, il faudra observer de ne donner à personne les mêmes preuves d'affection que le défunt ou la défunte avait droit d'attendre de nous ; il faudra observer une chasteté rigoureuse, vivre dans la retraite et ne faire qu'un modeste repas et une légère collation par jour.

Tous les soirs, à la même heure, il faudra s'enfermer avec une seule lumière peu éclatante, telle qu'une petite lampe funéraire ou un cierge, dans la chambre consacrée au souvenir de la personne regrettée ; on placera cette lumière derrière soi et l'on découvrira le portrait, en présence duquel on restera une heure en silence ; puis on parfumera la chambre avec un peu de bon encens, et l'on en sortira à reculons.

Le jour fixé pour l'évocation, il faudra se parer dès le matin comme pour une fête, n'adresser le premier la parole à personne de la journée, ne faire qu'un repas composé de pain, de vin et de racines ou de fruits ; la nappe devra être blanche ; on mettra deux couverts et l'on rompera une part du pain, qui devra être servi entier ; on mettra aussi

quelques gouttes de vin dans le verre de la personne qu'on veut évoquer. Ce repas doit être fait en silence, dans la chambre des évocations, en présence du portrait voilé; puis on emportera tout ce qui aura servi pour cela, excepté le verre du défunt et sa part de pain qui seront laissés devant son portrait.

Le soir, à l'heure de la visite habituelle, on se rendra dans la chambre en silence; on y allumera un feu clair avec du bois de cyprès, et l'on y jettera sept fois de l'encens en prononçant le nom de la personne qu'on veut revoir; on éteindra ensuite la lampe et on laissera le feu mourir. Ce jour-là on ne dévoilera pas le portrait.

Quand la flamme sera éteinte, on remettra de l'encens sur les charbons, et l'on invoquera Dieu suivant les formules de la religion à laquelle appartenait la personne décédée et suivant les idées qu'elle avait elle-même de Dieu.

Il faudra, en faisant cette prière, s'identifier à la personne évoquée, parler comme elle parlerait, se croire en quelque sorte elle-même; puis, après un quart d'heure de silence, lui parler comme si elle était présente, avec affection et avec foi, en la priant de se montrer à nous; renouveler cette

prière mentalement et en couvrant son visage de ses deux mains, puis appeler trois fois et à haute voix la personne; attendre à genoux et les yeux fermés ou couverts pendant quelques minutes en lui parlant mentalement ; puis l'appeler trois fois encore d'une voix douce et affectueuse, et ouvrir lentement les yeux. Si l'on ne voyait rien, il faudrait renouveler cette expérience l'année suivante et ainsi jusqu'à trois fois. Il est certain qu'au moins la troisième fois on obtiendra l'apparition désirée, et, plus elle aura tardé, plus elle sera visible et saisissante de réalité.

Les évocations de science et d'intelligence se font avec des cérémonies plus solennelles. S'il s'agit d'un personnage célèbre, il faut méditer pendant vingt et un jours sa vie et ses écrits, se faire une idée de sa personne, de sa contenance et de sa voix; lui parler mentalement et s'imaginer ses réponses, porter sur soi son portrait ou au moins son nom, s'assujettir à un régime végétal pendant les vingt et un jours, et à un jeûne sévère pendant les sept derniers; puis construire l'oratoire magique tel que nous l'avons décrit au chapitre treizième de notre dogme. L'oratoire doit être entièrement fermé ; mais, si l'on doit opérer de jour, on peut laisser une

étroite ouverture du côté où doit donner le soleil à l'heure de l'évocation, et placer devant cette ouverture un prisme triangulaire, puis devant le prisme un globe de cristal rempli d'eau. Si l'on doit opérer de nuit, on disposera la lampe magique de manière à faire tomber son unique rayon sur la fumée de l'autel. Ces préparatifs ont pour but de fournir à l'agent magique des éléments d'une apparence corporelle, et de soulager d'autant la tension de notre imagination, qu'on n'exalterait pas sans danger jusqu'à l'illusion absolue du rêve. On comprend assez, d'ailleurs, qu'un rayon de soleil ou de lampe diversement coloré et tombant sur une fumée mobile et irrégulière ne peut en aucune façon créer une image parfaite. Le réchaud du feu sacré doit être au centre de l'oratoire, et l'autel des parfums à peu de distance. L'opérateur doit se tourner vers l'orient pour prier, et vers l'occident pour évoquer; il doit être seul ou assisté de deux personnes qui observeront le plus rigoureux silence; il aura les vêtements magiques tels que nous les avons décrits au chapitre septième, sera couronné de verveine et d'or. Il aura dû se baigner avant l'opération, et tous ses vêtements de dessous devront être d'une intacte et rigoureuse propreté.

On commencera par une prière appropriée au génie de l'esprit qu'on veut évoquer, et qu'il pourrait approuver lui-même s'il vivait encore. Ainsi l'on n'évoquerait jamais Voltaire, par exemple, en récitant des oraisons dans le goût de celles de sainte Brigitte. Pour les grands hommes des temps antiques, on dira les hymnes de Cléanthe ou d'Orphée, avec le serment qui termine les vers dorés de Pythagore. Lors de notre évocation d'Apollonius, nous avions pris pour rituel la magie philosophique de Patricius, contenant les dogmes de Zoroastre et les ouvrages d'Hermès Trismégiste. Nous lûmes à haute voix le *Nuctéméron* d'Apollonius en grec, et nous y ajoutâmes la conjuration suivante :

Βουλῆς δ'ὁ πατὴρ πάντων, καὶ καθηγητὴς ὁ τρισμέγιστος Ἑρμῆς. Ἰατρικῆς δ'ὁ Ἀσκληπιὸς ὁ Ἡφάισθου. Ἰσχὺος τε καὶ μωμῆς πάλιν Ὄσιρις με δ'ῶν ὤ τέκνον ἀυτόσσυ. Φιλοσόφιας δὲ Ἀρνεβάσκενις. Ποιητικῆς δὲ πάλιν ὁ Ἀσκλεπιος, ὁ Ἰμούθης.

Οὗτοι τ'ὰ κρὺπτα. φῦσιν Ἕρμης, τῶν ἐμῶν επὶγνοσον. Ταὶ γρὰμματον πὰντων, καὶ διακρινοῦσι, καὶ τῖνα μὲναντοι κατὲσχοσιν ἃ δὲ καὶ πρὸς εὐεργὲσιάς θνὴτων φθάνει, σὴλαι καὶ ὀβελίσκοις χαραξῶσιν.

Μαγέιαν, ὁ Απολλωνὶος, ὲ Απολλωνὶος, ὁ Απολλωνὶος διδάσκεις τοῦ Ζοροὰστρου τοῦ Ὠρομάζου. ἐστὶ δέ τοῦτο, θεῶν θεράπεια.

Pour l'évocation des esprits appartenant aux reli-

gions émanées du judaïsme, il faut dire l'invocation cabalistique de Salomon, soit en hébreu, soit en toute autre langue qu'on sait avoir été familière à l'esprit qu'on évoque :

Puissances du royaume, soyez sous mon pied gauche et dans ma main droite ; Gloire et Éternité, touchez mes deux épaules et dirigez-moi dans les voies de la victoire ; Miséricorde et Justice, soyez l'équilibre et la splendeur de ma vie ; Intelligence et Sagesse, donnez-moi la couronne ; esprits de MALCHUTH, conduisez-moi entre les deux colonnes sur lesquelles s'appuie tout l'édifice du temple ; anges de NETSAH et de HOD, affermissez-moi sur la pierre cubique de JESOD.

O GÉDULAEL ! ô GEBURAEL ! ô TIPHERETH ! BINAEL, sois mon amour ; RUACH HOCHMAEL, sois ma lumière ; sois ce que tu es et ce que tu seras, ô KÉTHERIEL !

Ischim, assistez-moi au nom de SADDAÏ.

Cherubim, soyez ma force au nom d'ADONAÏ.

Beni-Elohim, soyez mes frères au nom du fils et par les vertus de ZÉBAOTH.

Eloïm, combattez pour moi au nom de TETRAGRAMMATON.

Malachim, protégez-moi au nom de יהוה.

Seraphim, épurez mon amour au nom d'ELVOH.

Hasmalim, éclairez-moi avec les splendeurs d'Eloï et de Schechinah.

Aralim, agissez; *Ophanim*, tournez et resplendissez.

Hajoth a Kadosh, criez, parlez, rugissez, mugissez : Kadosh, Kadosh, Kadosh, Saddaï, Adonaï, Jotchavah, Eieazereie.

Hallelu-jah, Hallelu-jah, Hallelu-jah. Amen. אמן.

Il faut bien se rappeler surtout, dans les conjurations, que les noms de Satan, de Beelzebub, d'Adramelek, et les autres, ne désignent pas des unités spirituelles, mais des légions d'esprits impurs. Je me nomme légion, dit dans l'Évangile l'esprit de ténèbres, parce que nous sommes en grand nombre. En enfer, règne de l'anarchie, c'est le nombre qui fait la loi et le progrès s'y accomplit en sens inverse, c'est-à-dire que les plus avancés en développement satanique, les plus dégradés par conséquent, sont les moins intelligents et les plus faibles. Ainsi, une loi fatale pousse les démons à descendre lorsqu'ils croient et veulent monter. Aussi ceux qui se disent les chefs sont-ils les plus impuissants et les plus méprisés de tous. Quant à la foule des esprits pervers, elle tremble devant un chef inconnu, invisible, incompréhensible, capricieux, implacable, qui n'ex-

plique jamais ses lois, et qui a toujours le bras étendu pour frapper ceux qui n'ont pu le deviner. Ils donnent à ce fantôme les noms de Baal, de Jupiter, ou d'autres même plus vénérables, et qu'on ne prononce pas en enfer sans les profaner; mais ce fantôme n'est que l'ombre et le souvenir de Dieu, défigurés par leur perversité volontaire, et restés dans leur imagination comme une vengeance de la justice et un remords de la vérité.

Lorsque l'esprit de lumière qu'on a évoqué se montre avec un visage triste ou irrité, il faut lui offrir un sacrifice moral, c'est-à-dire être intérieurement disposé à renoncer à ce qui l'offense; puis il faut, avant de sortir de l'oratoire, le congédier en lui disant : Que la paix soit avec toi ! Je n'ai pas voulu te troubler, ne me tourmente pas; je travaillerai à me réformer en tout ce qui t'offense; je prie et je prierai avec toi et pour toi; prie avec moi et pour moi et retourne à ton grand sommeil, en attendant le jour où nous nous réveillerons ensemble. Silence et adieu !

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans ajouter, pour les curieux, quelques détails sur les cérémonies de la nécromancie noire. On trouve dans plusieurs anciens auteurs comment la pratiquaient

les sorcières de Thessalie et les Canidies de Rome. On creusait une fosse, au bord de laquelle on égorgeait une brebis noire; puis on éloignait avec l'épée magique les psylles et les larves qui étaient supposées présentes et empressées à boire le sang; on invoquait la triple Hécate et les dieux infernaux, et on appelait trois fois l'ombre qu'on voulait voir apparaître.

Au moyen âge, les nécromans profanaient les tombeaux, composaient des philtres et des onguents avec la graisse et le sang des cadavres; ils y mêlaient l'aconit, la belladone et le champignon vénéneux; puis ils recuisaient et écumaient ces affreux mélanges sur des feux composés d'ossements humains et de crucifix dérobés aux églises; ils y mêlaient des poudres de crapauds desséchées et de la cendre d'hosties consacrées; puis ils se frottaient les tempes, les mains et la poitrine de l'onguent infernal traçaient le pantacle diabolique, évoquaient les morts sous les gibets ou dans les cimetières abandonnés. On entendait de loin leurs hurlements, et les voyageurs attardés croyaient voir sortir de terre des légions de fantômes; les arbres mêmes prenaient à leurs yeux des figures qui faisaient peur; on voyait scintiller des yeux de feu dans les

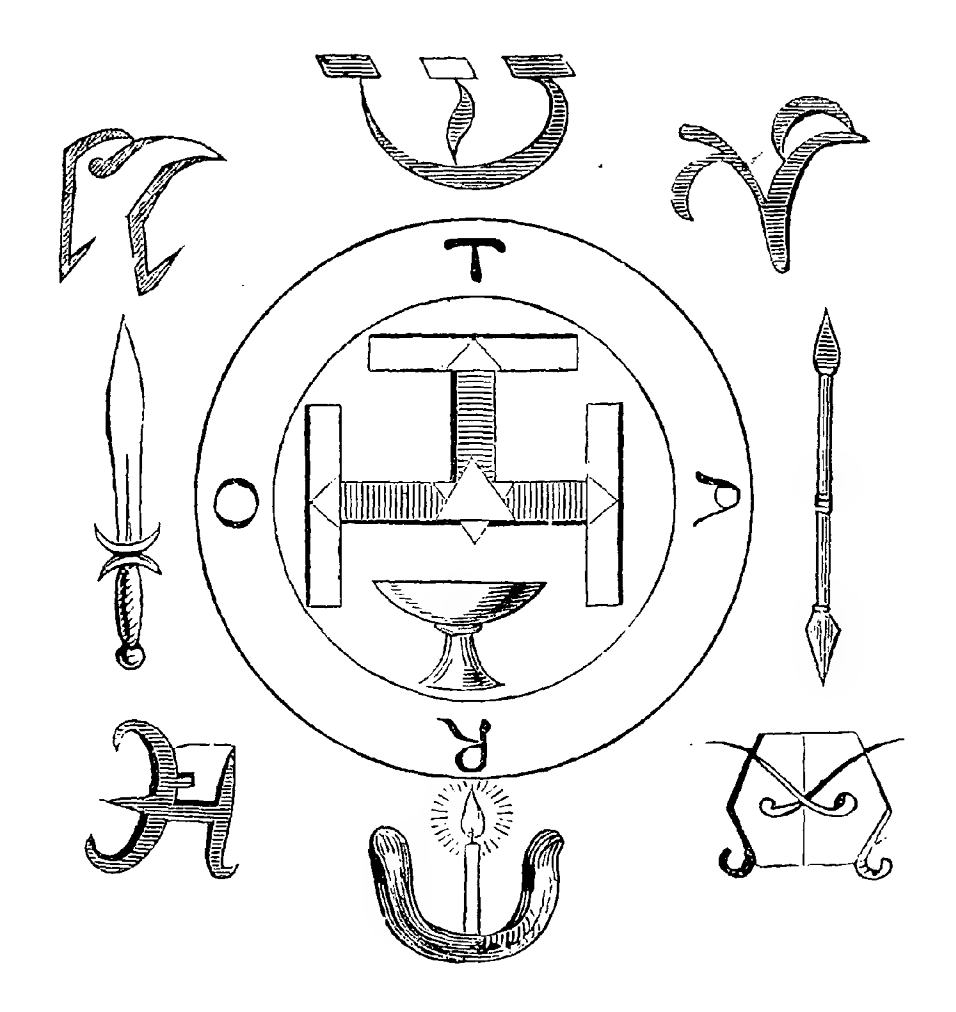
buissons, et les grenouilles des marais semblaient répéter d'une voix rauque les paroles mystérieuses du sabbat. C'était le magnétisme de l'hallucination et la contagion de la folie.

Les procédés de la magie noire ont pour but de troubler la raison et de produire toutes les exaltations fiévreuses qui donnent le courage des grands crimes. Les grimoires que l'autorité autrefois faisait saisir et brûler partout où elle les rencontrait n'étaient certes pas des livres innocents. Le sacrilége, le meurtre et le vol sont indiqués ou sous-entendus comme moyens de réalisation dans presque toutes ces œuvres. C'est ainsi que dans le Grand Grimoire et dans le Dragon rouge, contrefaçon plus moderne du Grand Grimoire, on lit une recette intitulée : *Composition de mort, ou pierre philosophale*. C'est une espèce de consommé d'eau-forte, de cuivre, d'arsenic et vert de gris. On y trouve aussi des procédés de nécromancie qui consistent à fouiller la terre des tombeaux avec ses ongles, à en retirer des ossements qu'on tiendra en croix sur sa poitrine, à assister ainsi à la messe de minuit, la nuit de Noël, dans une église, et au moment de l'élévation se lever et s'enfuir en criant : Que les morts sortent de leurs tombeaux ! puis retour-

ner au cimetière, prendre une poignée de terre qui touche du plus près un cercueil, revenir en courant à la porte de l'église qu'on aura épouvantée de sa clameur y déposer les deux os en croix en criant encore : Que les morts sortent de leurs tombeaux ! et, s'il ne se trouve là personne pour vous arrêter et vous conduire à la maison des fous, s'éloigner à pas lents et compter quatre mille cinq cents pas sans se détourner ce qui fait supposer ou que vous suivrez une grande route ou que vous escaladerez les murailles. Au bout de ces quatre mille cinq cents pas, vous-vous coucherez par terre ; après avoir semé en croix la terre que vous tenez dans la main, vous vous placerez comme on est dans le cercueil, et vous répéterez encore d'une voix lugubre : Que les morts, etc., et vous appellerez trois fois celui que vous voudrez voir paraître. Il ne faut pas douter que la personne assez folle et assez perverse pour se livrer à de pareilles œuvres soit disposée déjà à toutes les chimères et à tous les fantômes. La recette du Grand Grimoire est donc certainement très efficace, mais nous ne conseillons à aucun de nos lecteurs d'en faire usage.

CHAPITRE XIV.

LES TRANSMUTATIONS.



Saint Augustin, avons-nous dit, se demande si Apulée a pu être changé en âne, puis rendu à sa première forme. Le même docteur pouvait se préoccuper également de l'aventure des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux par Circé. Les transmutations et les métamorphoses ont toujours été,

dans l'opinion du vulgaire, l'essence même de la magie. Or, le vulgaire qui se fait l'écho de l'opinion, reine du monde, n'a jamais ni parfaitement raison ni entièrement tort.

La magie change réellement la nature des choses, ou plutôt modifie à son gré leurs apparences, suivant la force de volonté de l'opérateur et la fascination des adeptes aspirants. La parole crée sa forme, et, quand un personnage réputé infaillible a nommé une chose d'un nom quelconque, il transforme réellement cette chose en la substance signifiée par le nom qu'il lui donne. Le chef-d'œuvre de la parole et de la foi, en ce genre, c'est la transmutation réelle d'une substance dont les apparences ne changent pas. Si Apollonius avait dit à ses disciples en leur donnant une coupe pleine de vin: Voici mon sang que vous boirez à jamais pour perpétuer ma vie en vous, et si ses disciples avaient pendant des siècles cru continuer cette transformation en répétant les mêmes paroles, et pris le vin, malgré son odeur et sa saveur, pour le sang réel, humain et vivant d'Apollonius, il faudrait reconnaître ce maître en théurgie pour le plus habile des fascinateurs et le plus puissant de tous les mages. Il nous resterait à l'adorer.

On sait que les magnétiseurs donnent à l'eau pour leurs sonnambules toutes les saveurs qui leurs plaisent, et si l'on suppose un magiste assez puissant sur le fluide astral pour magnétiser en même temps toute une assemblée de gens préparés d'ailleurs au magnétisme par une surexcitation suffisante, on expliquera facilement, non pas le miracle évangélique de Cana, mais des œuvres du même genre.

Les fascinations de l'amour, qui résultent de la magie universelle de la nature, ne sont-elles pas véritablement prodigieuses et ne transforment-elles pas réellement les personnes et les choses? L'amour est un rêve d'enchantements qui transfigure le monde : tout devient musique et parfums, tout devient ivresse et bonheur. L'être aimé est beau, il est bon, il est sublime, il est infaillible, il est resplendissant, rayonne la santé et le bien-être....; et, quand le rêve se dissipe, on croit tomber des nues ; on regarde avec dégoût la sorcière immonde qui a pris la place de la belle Mélusine, le Thersite qu'on prenait pour Achille ou pour Nérée. Que ne ferait-on pas croire à la personne dont on est aimé? mais aussi quelle raison et quelle justice peut-on faire comprendre à celle qui ne nous aime plus?

L'amour commence par être magicien, il finit par être sorcier. Après avoir créé les mensonges du ciel sur la terre, il y réalise ceux de l'enfer; sa haine est aussi absurde que son enthousiasme, parce qu'il est passionnel, c'est-à-dire soumis à des influences fatales pour lui. C'est pour cela que les sages l'ont proscrit en le déclarant ennemi de la raison. Les sages étaient-ils à envier ou à plaindre lorsqu'ils condamnaient ainsi sans l'avoir entendu, sans doute, le plus séduisant des coupables? Tout ce qu'on peut dire c'est que, lorsqu'ils parlaient ainsi, ils n'avaient pas encore aimé ou n'aimaient plus.

Les choses sont pour nous ce que notre verbe intérieur les fait être. Se croire heureux, c'est être heureux; ce qu'on estime devient précieux en proportion de l'estime même : voilà comment on peut dire que la magie change la nature des choses. Les *Métamorphoses* d'Ovide sont vraies, mais elles sont allégoriques comme l'âne d'or du bon Apulée. La vie des êtres est une transformation progressive dont on peut déterminer, renouveler, conserver plus longtemps ou détruire plus tôt les formes. Si l'idée de la métempsycose était vraie, ne pourrait-on pas dire que la débauche figurée par Circé change

réellement et matériellement les hommes en pourceaux, car les vices dans cette hypothèse auraient pour châtiment la rechute dans les formes animales qui leur sont correspondantes? Or, la métempsycose, qui a été souvent mal comprise, a un côté parfaitement vrai : les formes animales communiquent leurs empreintes sympathiques au corps astral de l'homme, et ce reflètent bientôt sur ses traits, suivant la force de ses habitudes. L'homme d'une douceur intelligente et passive prend les allures et la physionomie inerte d'un mouton ; mais, dans le somnambulisme, ce n'est plus un homme à physionomie moutonne, c'est un mouton qu'on aperçoit, comme l'a mille fois expérimenté l'extatique et savant Swedenborg. Ce mystère est exprimé dans le livre cabalistique du voyant Daniel par la légende de Nabuchodonosor changé en bête, qu'on a eu le tort de prendre pour une histoire réelle comme il est arrivé de presque toutes les allégories magiques.

Ainsi, on peut réellement changer les hommes en animaux et les animaux en hommes ; on peut métamorphoser les plantes et en changer la vertu ; on peut donner aux minéraux des propriétés idéales : il ne s'agit que de vouloir.

On peut également, à volonté, se rendre visible

ou invisible, et nous expliquerons ici les mystères de l'anneau de Gygès.

Éloignons d'abord de l'esprit de nos lecteurs toute supposition de l'absurde, c'est-à-dire d'un effet sans cause ou contradictoire à sa cause. Pour se rendre invisible, de trois choses l'une est nécessaire : ou interposer un milieu opaque quelconque entre la lumière et notre corps, ou entre notre corps et les yeux des assistants, ou fasciner les yeux des assistants de telle manière qu'ils ne puissent pas faire usage de leur vue. Or, de ces trois manières de se rendre invisible, le troisième seulement est magique.

N'avons-nous pas remarqué souvent que, sous l'empire d'une forte préoccupation nous regardons sans voir, et que nous allons nous heurter contre des objets qui étaient devant nos yeux ? « Faites qu'en voyant ils ne voient pas » , a dit le grand initiateur ; et l'histoire de ce grand maître nous apprend qu'un jour, se voyant sur le point d'être lapidé dans le temple, il se rendit invisible et sortit.

Nous ne répéterons pas ici les mystifications des grimoires vulgaires sur l'anneau d'invisibilité. Les uns le composent de mercure fixé et veulent qu'on

le garde dans une boîte de même métal, après y avoir enchâssé une petite pierre qui doit infailliblement se trouver dans le nid de la huppe (au lieu de *huppe*, c'est *dupe* qu'il faudrait lire). L'auteur du Petit Albert veut qu'on fasse cet anneau avec des poils arrachés sur le front d'une hyène furieuse : c'est à peu près l'histoire du grelot de Rodilard. Les seuls auteurs qui aient parlé sérieusement de l'anneau de Gygès sont Jamblique Porphyre et Pierre d'Apono.

Ce qu'ils en disent est évidemment allégorique, et la figure qu'ils en donnent, ou qu'on peut en faire d'après leur description, prouve que par l'anneau de Gygès ils n'entendent et ne désignent autre chose que le grand arcane magique.

L'une de ces figures représente le cycle du mouvement universel harmonique et équilibré dans l'être impérissable ; l'autre, qui doit être fait de l'amalgame des sept métaux, mérite une description particulière.

Il doit avoir un double chaton et deux pierres précieuses, une topaze constellée au signe du soleil, et une émeraude au signe de la lune ; intérieurement, il doit porter les caractères occultes des planètes et extérieurement leurs signes connus, répé-

tés deux fois et en opposition cabalistique les uns avec les autres, c'est-à-dire cinq à droite et cinq à gauche, les signes du soleil et de la lune résumant les quatre intelligences diverses des sept planètes. Cette configuration n'est autre chose qu'un pantacle exprimant tous les mystères du dogme magique, et le sens symbolique de l'anneau, c'est que, pour exercer la toute-puissance dont la fascination oculaire est une des preuves les plus difficiles à donner, il faut posséder toute la science et savoir en faire usage.

La fascination s'opère par le magnétisme. Le magiste ordonne intérieurement à toute une assemblée de ne point le voir, et l'assemblée ne le voit pas. Il entre ainsi par des portes gardées; il sort des prisons devant ses geôliers stupéfaits. On éprouve alors une sorte d'engourdissement étrange et l'on se rappelle avoir vu le magiste comme en rêve, mais seulement après qu'il est passé. Le secret d'invisibilité est donc tout entier dans un pouvoir qu'on pourrait définir : celui de détourner ou de paralyser l'attention, en sorte que la lumière arrive à l'organe visuel sans exciter le regard de l'âme.

Pour exercer cette puissance, il faut avoir une

volonté habituée aux actes énergiques et soudains, une grande présence d'esprit, et une non moins grande habileté à faire naître des distractions dans la foule.

Qu'un homme, par exemple, poursuivi par des meurtriers, après s'être jeté dans une rue de traverse, se retourne tout à coup, et vienne, avec un visage calme, au devant de ceux qui courent après lui, ou qu'il se mêle avec eux et paraisse occupé de la même poursuite, il se rendra certainement invisible. Un prêtre, qu'on poursuivait en 93 pour l'accrocher à la lanterne, tourne rapidement une rue, et là il met habit bas et se penche au coin d'une borne dans l'attitude d'un homme affairé. La multitude de ceux qui le poursuivaient arrive immédiatement : pas un ne le voit, ou plutôt pas un ne s'avise de le reconnaître : il était si peu probable que ce fût lui !

La personne qui veut être vue se fait toujours remarquer, et celle qui veut rester inaperçue s'efface et disparaît. La volonté est le véritable anneau de Gygès ; c'est aussi la baguette des transmutations, et c'est en se formulant nettement et fortement qu'elle crée le verbe magique. Les paroles toutes-puissantes des enchantements sont celles qui expri-

ment ce pouvoir créateur des formes. Le tétragramme, qui est le mot suprême de la magie, signifie : Il est ce qu'il sera ; et, si on l'applique à quelque transformation que ce soit avec une pleine intelligence, il renouvellera et modifiera toutes choses, en dépit même de l'évidence et du sens commun. Le *hoc est* du sacrifice chrétien est une traduction et une application du tétragramme ; aussi cette simple parole opère-t-elle la plus complète, la plus invisible, la plus incroyable et la plus nettement affirmée de toutes les transformations. Un mot dogmatique plus fort encore que celui de *transformation* a été jugé nécessaire par les conciles pour exprimer cette merveille : c'est celui de *transsubstantiation*.

Les mots hébreux יהוה, אגלא, אהיה, אמן, ont été regardés par tous les cabalistes comme les clefs de la transformation magique. Les mots latins *est*, *sit*, *esto*, *fiat*, ont la même force quand on les prononce avec une pleine intelligence. M. de Montalembert raconte sérieusement, dans sa légende de sainte Elisabeth de Hongrie, qu'un jour cette pieuse dame, surprise par son noble époux, auquel elle voulait cacher ses bonnes œuvres, au moment où elle portait aux pauvres des pains dans son tablier, lui

dit qu'elle portait des roses, et, vérification faite, il se trouva qu'elle n'avait pas menti : les pains s'étaient changés en roses. Ce conte est un apologue magique des plus gracieux, et signifie que le vrai sage ne saurait mentir, que le verbe de sagesse détermine la forme des choses, ou même leur substance indépendamment de leurs formes. Pourquoi par exemple, le noble époux de sainte Elisabeth, bon et solide chrétien comme elle, et qui croyait fermement à la présence réelle du Sauveur en vrai corps humain sur un autel où il ne voyait qu'une hostie de farine, n'aurait-il pas cru à la présence réelle des roses dans le tablier de sa femme sous les apparences du pain? Elle lui montra du pain, sans doute ; mais comme elle avait dit : Ce sont des roses, et qu'il la croyait incapable du plus léger mensonge, il ne vit et ne voulut voir que des roses. Voilà le secret du miracle.

Une autre légende rapporte qu'un saint dont le nom m'échappe, ne trouvant à manger qu'une volaille, en carême ou un vendredi, commanda à cette volaille d'être un poisson et en fit un poisson. Cette parabole n'a pas besoin de commentaire, et nous rappelle un beau trait de saint Spiridion de Trémithonte, le même qui évoquait l'âme de sa fille

Irène. Un voyageur arriva le jour même du vendredi saint chez ce bon évêque, et, comme en ce temps-là les évêques, prenant le christianisme au sérieux, étaient pauvres, Spiridion, qui jeûnait régulièrement, n'avait chez lui que du lard salé qu'on préparait d'avance pour le temps pascal. Toutefois, comme l'étranger était exténué de fatigue et de faim, Spiridion lui présenta de cette viande, et, pour l'encourager à en manger, il se mit à table avec lui et partagea ce repas de la charité, transformant ainsi la chair même que les israélites regardaient comme la plus impure en agapes de pénitence, se mettant au-dessus du matériel de la loi par l'esprit de la loi même et se montrant un vrai et intelligent disciple de l'homme-Dieu, qui a établi ses élus rois de la nature dans les trois mondes.

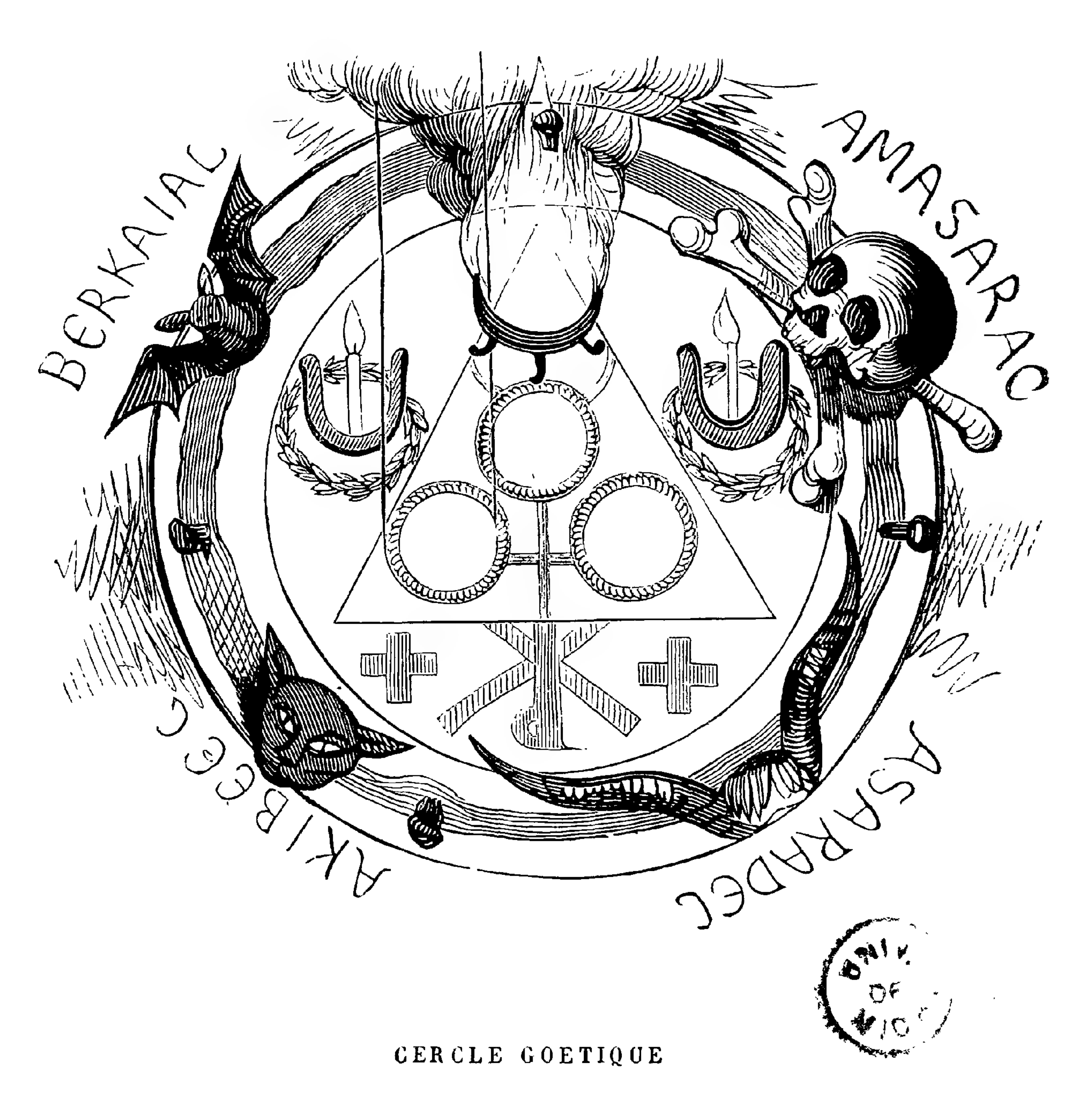
CHAPITRE XV.

LE SABBAT DES SORCIERS.

Nous voici revenus à ce terrible nombre quinze, qui, dans la clavicule du tarot, présente pour symbole un monstre debout sur un autel, portant une mitre et des cornes, ayant un sein de femme et les parties sexuelles d'un homme, une chimère, un sphinx difforme, une synthèse de monstruosités; et, au-dessous de cette figure, nous lisons en inscription toute franche et toute naïve : LE DIABLE.

Oui, nous abordons ici le fantôme de toutes les épouvantes, le dragon de toutes les théogonies, l'Arimane des Perses, le Typhon des Égyptiens, le Python des Grecs, l'antique serpent des Hébreux, la vouivre, le graouilli, la tarasque, la gargouille, la grande bête du moyen âge, pis encore que tout cela, le Baphomet des templiers, l'idole barbue des alchimistes, le dieu obscène de Mendès, le bouc du sabbat.

Nous donnons en tête de ce Rituel la figure exacte de ce terrible empereur de la nuit avec tous ses attributs et tous ses caractères.



CERCLE GOETIQUE

Des Évocations noires et des Pactes (page 208).

Disons maintenant, pour l'édification du vulgaire, pour la satisfaction de M. le comte de Mirville, pour la justification de Bodin le démonomane, pour la plus grande gloire de l'Église, qui a persécuté les templiers, brûlé les magiciens, excommunié les francs-maçons, etc., etc.; disons hardiment et hautement que tous les initiés aux sciences occultes (je parle des initiés inférieurs et profanateurs du grand arcane) ont adoré, adorent encore et adoreront toujours ce qui est signifié par cet épouvantable symbole.

Oui, dans notre conviction profonde, les grands maîtres de l'ordre des templiers adoraient le Baphomet et le faisaient adorer à leurs initiés; oui, il a existé et il peut exister encore des assemblées présidées par cette figure, assise sur un trône avec sa torche ardente entre les cornes; seulement les adorateurs de ce signe ne pensent pas comme nous, que ce soit la représentation du diable, mais bien celle du dieu Pan, le dieu de nos écoles de philosophie moderne, le dieu de théurgistes de l'école d'Alexandrie et des mystiques néoplatoniciens de nos jours, le dieu de Lamartine et de M. Victor Cousin, le dieu de Spinosa et de Platon, le dieu des écoles gnostiques primitives; le Christ même du sacerdoce

dissident; et cette dernière qualification donnée au bouc de la magie noire n'étonnera pas ceux qui étudient les antiquités religieuses et qui ont suivi dans leurs diverses transformations les phases du symbolisme et du dogme soit dans l'Inde, soit dans l'Égypte, soit dans la Judée.

Le taureau, le chien et le bouc, sont les trois animaux symboliques de la magie hermétique dans laquelle se résument toutes les traditions de l'Égypte et de l'Inde. Le taureau représente la terre ou le sel des philosophes; le chien, c'est Hermanubis, le Mercure des sages, le fluide, l'air et l'eau; le bouc représente le feu, et il est en même temps le symbole de la génération.

En Judée on consacrait deux boucs, l'un pur, l'autre impur. Le pur était sacrifié en expiation des péchés; l'autre, chargé par imprécation de ces mêmes péchés, était envoyé en liberté dans le désert. Chose étrange, mais d'un symbolisme profond! la réconciliation par le dévoûment et l'expiation par la liberté! Or, tous les pères qui se sont occupés du symbolisme juif ont reconnu dans le bouc immolé la figure de celui qui a pris, disent-ils, la forme même du péché. Donc les gnostiques n'étaient pas en dehors des traditions symboliques

lorsqu'ils donnaient au Christ libérateur la figure mystique du bouc.

Toute la kabbale et toute la magie se partagent en effet entre le culte du bouc sacrifié et celui du bouc émissaire. Il y a donc la magie du sanctuaire et celle du désert, l'église blanche et l'église noire, le sacerdoce des assemblées publiques et le sanhédrin du sabbat.

Le bouc qui est représenté dans notre frontispice porte sur le front le signe du pentagramme, la pointe en haut, ce qui suffit pour en faire un symbole de lumière ; il fait des deux mains le signe de l'occultisme, et montre en haut la lune blanche de Chesed, et en bas la lune noire de Géburah. Ce signe exprime le parfait accord de la miséricorde avec la justice. L'un de ses bras est féminin, l'autre masculin, comme dans l'androgyne de Khunrath dont nous avons dû réunir les attributs à ceux de notre bouc, puisque c'est un seul et même symbole. Le flambeau de l'intelligence qui brille entre ses cornes, est la lumière magique de l'équilibre universel ; c'est aussi la figure de l'âme élevée au-dessus de la matière, bien que tenant à la matière même, comme la flamme tient au flambeau. La tête hideuse de l'animal exprime l'horreur du pé-

ché, dont l'agent matériel, seul responsable, doit seul et à jamais porter la peine : car l'âme est impassible de sa nature, et n'arrive à souffrir qu'en se matérialisant. Le caducée, qui tient lieu de l'organe générateur, représente la vie éternelle ; le ventre couvert d'écailles c'est l'eau ; le cercle qui est au-dessus, c'est l'atmosphère ; les plumes qui viennent ensuite sont l'emblème du volatile ; puis l'humanité est représentée par les deux mamelles et les bras androgynes de ce sphinx des sciences occultes.

Voilà les ténèbres du sanctuaire infernal dissipées, voilà le sphinx des terreurs du moyen âge deviné et précipité de son trône : *quomodo cecidisti, Lucifer?* Le terrible Baphomet n'est plus, comme toutes les idoles monstrueuses énigmes de la science antique et de ses rêves qu'un hiéroglyphe innocent et même pieux. Comment l'homme adorait-il la bête, puisqu'il exerce sur elle un souverain empire ? Disons, pour l'honneur de l'humanité, qu'elle n'a jamais adoré les chiens et les boucs plus que les agneaux et les pigeons. En fait d'hiéroglyphe, pourquoi pas un bouc aussi bien qu'un agneau ? Dans les pierres sacrées des chrétiens gnostiques de la secte de Basilidès, on voit des représentations du Christ sous

les diverses figures des animaux de la Kabbale : tantôt c'est un taureau, tantôt un lion, tantôt un serpent à tête de lion ou de taureau ; partout il porte en même temps les attributs de la lumière comme notre bouc que son signe du pentagramme défend de prendre pour une des images fabuleuses de Satan.

Disons bien haut, pour combattre des restes de manichéisme qui se révèlent encore tous les jours chez nos chrétiens, que Satan, comme personnalité supérieure et comme puissance n'existe pas. Satan c'est la personnification de toutes les erreurs, de toutes les perversités, et par conséquent aussi de toutes les faiblesses. Si Dieu peut être défini celui qui existe nécessairement, ne peut-on pas définir son antagoniste et son ennemi, celui qui nécessairement n'existe pas?

L'affirmation absolue du bien implique la négation absolue du mal; aussi dans la lumière l'ombre elle-même est lumineuse. C'est ainsi que les esprits égarés sont bons par tout ce qu'ils ont d'être et de vérité. Il n'y a pas d'ombres sans reflets ni de nuits sans lune, sans phosphores et sans étoiles. Si l'enfer est une justice, c'est un bien. Personne n'a jamais blasphémé Dieu. Les injures et les moque-

ries qu'on adresse à ses images défigurées ne l'atteignent pas.

Nous venons de nommer le manichéisme, et c'est par cette monstrueuse hérésie que nous expliquerons les aberrations de la magie noire. Le dogme de Zoroastre mal compris, la loi magique des deux forces qui constituent l'équilibre universel, ont fait imaginer à quelques esprits illogiques une divinité négative, subordonnée mais hostile à la divinité active. C'est ainsi que se forma le binaire impur. On eut la folie de scinder Dieu ; l'étoile de Salomon fut séparée en deux triangles, et les manichéens imaginèrent une trinité de la nuit. Ce Dieu mauvais, né dans l'imagination des sectaires, devint l'inspirateur de toutes les folies et de tous les crimes. On lui offrit de sanglants sacrifices; l'idolâtrie monstrueuse remplaça la vraie religion; la magie noire fit calomnier la haute et lumineuse magie des vrais adeptes, et il y eut dans les cavernes et dans les lieux déserts d'horribles conventicules de sorciers, de goules et de stryges : car la démence se change bientôt en frénésie, et des sacrifices humains à l'anthropophagie il n'y a qu'un pas.

Les mystères du sabbat ont été diversement ra-

contés, mais ils figurent toujours dans les grimoires et dans les procès de magie. On peut diviser toutes les révélations qui ont été faites à ce sujet en trois séries : 1° celles qui se rapportent à un sabbat fantastique et imaginaire ; 2° celles qui trahissent les secrets des assemblées occultes de vrais adeptes ; 3° les révélations d'assemblées folles et criminelles ayant pour objet les pratiques de la magie noire.

Pour un grand nombre de malheureux et de malheureuses adonnés à de folles et abominables pratiques, le sabbat n'était qu'un long cauchemar dont les rêves leur semblaient des réalités, et qu'ils se procuraient au moyen de breuvages, de fumigations et de frictions narcotiques. Porta, que nous avons déjà signalé comme un mystificateur, donne dans sa Magie naturelle la prétendue recette de l'onguent des sorcières, au moyen duquel elles se font transporter au sabbat. Il le compose de graisse d'enfant, d'aconit bouilli avec des feuilles de peuplier et quelques autres drogues; puis il veut qu'on y mêle de la suie de cheminée, ce qui doit rendre peu attrayante la nudité des sorcières qui vont au sabbat frottées de cette pommade. Voici une autre recette plus sérieuse donnée également par Porta,

et que nous transcrivons en latin pour lui laisser tout son caractère de grimoire :

Recipe: suim, acorum vulgare, pentaphyllon, verspertillionis sanguinem solanum somniferum et oleum, le tout bouilli et incorporé ensemble jusqu'à consistance d'onguent.

Nous pensons que les compositions opiacées, la moelle de chanvre vert, le datura stramonium, le laurier-amande, entreraient avec non moins de succès dans de semblables compositions. La graisse ou le sang des oiseaux de nuit, joints à ces narcotiques avec des cérémonies de magie noire, peuvent frapper l'imagination et déterminer la direction des rêves. C'est à des sabbats rêvés de cette manière qu'il faut rapporter les histoires de boucs qui sortent d'une cruche et y rentrent après la cérémonie, de poudres infernales recueillies derrière le même bouc, appelé maître Léonard, de festins où l'on mange des avortons bouillis sans sel avec des serpents et des crapauds, de danses où figurent des animaux monstrueux ou des hommes et des femmes à formes impossibles, de débauches effrénées où les incubes donnent un sperme froid. Le cauchemar seul peut produire de pareilles choses et seul peut les expliquer. Le malheureux curé Gaufridy et sa

pénitente débauchée, Madeleine de la Palud, devinrent fous de pareilles rêveries, et se compromirent pour les soutenir jusqu'au bûcher. Il faut lire dans leur procès les dépositions de ces pauvres malades pour comprendre jusqu'à quelles aberrations peut s'emporter une imagination blessée. Mais le sabbat n'a pas toujours été un rêve, et il a existé réellement; il existe même encore des assemblées secrètes et nocturnes où l'on a pratiqué et où l'on pratique les rites de l'ancien monde, et de ces assemblées les unes ont un caractère religieux et un but social, les autres sont des conjurations et des orgies. C'est sous ce double point de vue que nous allons considérer et décrire le vrai sabbat, soit de la magie lumineuse, soit de la magie de ténèbres.

Lorsque le christianisme proscrivit l'exercice public des anciens cultes, il réduisit les partisans des religions à se réunir en secret pour la célébration de leurs mystères. A ces réunions présidaient des initiés qui établirent bientôt parmi les diverses nuances de ces cultes persécutés une orthodoxie que la vérité magique les aidait à établir avec d'autant plus de facilité, que la proscription réunit les volontés et resserre les liens de la fraternité entre les hommes. Ainsi, les mystères d'Isis. de Cérès

Eleusine, de Bacchus, se réunirent à ceux de la bonne déesse et du druïdisme primitif. Les assemblées se tenaient ordinairement entre les jours de Mercure et de Jupiter, ou entre ceux de Vénus et de Saturne; on s'y occupait des rites de l'initiation, on échangeait les signes mystérieux, on chantait les hymnes symboliques, on s'unissait par des banquets, et l'on formait successivement la chaîne magique par la table et par la danse; puis on se séparait après avoir renouvelé les serments entre les mains des chefs et reçu leurs instructions. Le récipiendaire du sabbat devait être amené ou plutôt apporté à l'assemblée les yeux couverts par le manteau magique, dont on l'enveloppait tout entier; on le faisait passer sur de grands feux et l'on faisait autour de lui des bruits épouvantables. Lorsqu'on lui découvrait le visage, il se voyait entouré de monstres infernaux et en présence d'un bouc colossal et monstrueux qu'on lui enjoignait d'adorer. Toutes ces cérémonies étaient des épreuves de sa force de caractère et de sa confiance en ses initiateurs. La dernière épreuve surtout était décisive, parce qu'elle présentait d'abord à l'esprit du récipiendaire quelque chose d'humiliant et de ridicule : il s'agissait de baiser respectueusement le

derrière du bouc, et l'ordre en était donné sans ménagement au néophyte. S'il refusait, on lui revoilait la tête et on le transportait loin de l'assemblée avec une telle rapidité, qu'il croyait avoir été voituré par les nuages; s'il acceptait, on le faisait tourner autour de l'idole symbolique, et là il trouvait, non un objet repoussant et obscène, mais le jeune et gracieux visage d'une prêtresse d'Isis ou de Maïa, qui lui donnait un baiser maternel ; puis il était admis au banquet.

Quant aux orgies qui, dans plusieurs assemblées de ce genre, suivaient le banquet. il faut bien se garder de croire qu'elles aient été généralement admises dans ces agapes secrètes ; mais on sait que plusieurs sectes gnostiques les pratiquaient dans leurs conventicules dès les premiers siècles du christianisme. Que la chair ait eu ses protestants dans les siècles d'ascétisme et de compression des sens, cela devait être et n'a rien qui nous étonne ; mais il ne faut pas accuser la haute magie de dérèglements qu'elle n'a jamais autorisés. Isis est chaste dans son veuvage ; la Diane Panthée est vierge ; Hermanubis, ayant les deux sexes, ne peut en satisfaire aucun; l'Hermaphrodite hermétique est chaste. Apollonius de Tyane ne s'abandonna jamais aux

séductions du plaisir ; l'empereur Julien était d'une chasteté sévère ; Plotin d'Alexandrie était rigoureux dans ses mœurs comme un ascète ; Paracelse était si étranger aux folles amours, qu'on le crut d'un sexe douteux ; Raymond Lulle ne fut initié aux derniers secrets de la science qu'après un désespoir d'amour qui le rendait chaste à jamais.

C'est aussi une tradition de la haute magie que les pantacles et les talismans perdent toute leur vertu quand celui qui les porte entre dans une maison de prostitution ou commet un adultère. Le sabbat orgiaque ne doit donc pas être considéré comme celui des véritables adeptes.

Quant au nom même du sabbat, on a voulu le faire venir du nom de Sabasius ; d'autres ont imaginé d'autres étymologies. La plus simple, selon nous, c'est celle qui fait venir ce mot du sabbat judaïque, puisqu'il est certain que les juifs, dépositaires plus fidèles des secrets de la kabbale, ont été presque toujours en magie les grands maîtres du moyen âge.

Le sabbat était donc le dimanche des cabalistes, le jour de leur fête religieuse ou plutôt la nuit de leur assemblée régulière. Cette fête, environnée de mystères, avait pour sauvegarde l'épouvante même du

vulgaire et échappait à la persécution par la terreur.

Quant au sabbat diabolique des nécromanciens, c'était une contrefaçon de celui des mages et une assemblée de malfaiteurs qui exploitaient des idiots et des fous. On y pratiquait d'horribles rites, et l'on y composait d'abominables mixtions. Les sorciers et les sorcières y faisaient leur police et se renseignaient les uns les autres pour soutenir mutuellement leur réputation de prophétie et de divination, car les devins alors étaient généralement consultés, et faisaient un métier lucratif tout en exerçant une véritable puissance.

Ces assemblées de sorciers et de sorcières n'avaient d'ailleurs et ne pouvaient pas avoir de rites réguliers: tout y dépendait du caprice des chefs et des vertiges de l'assemblée. Ce qu'en racontaient ceux qui avaient pu y assister servait de type à tous les cauchemars des rêveurs, et c'est du mélange de ces réalités impossibles et de ces rêves démoniaques que sont issues les dégoûtantes et sottes histoires du sabbat qui figurent dans les procédures de magie et dans les livres des Spranger, des Delancre, des Delrio et des Bodin.

Les rites du sabbat gnostique se sont transmis en Allemagne à une association qui a pris le nom

de Mopses ; on y a remplacé le bouc cabalistique par le chien hermétique, et, lors de la réception d'un candidat ou d'une candidate (car l'ordre admet les dames), on l'amène les yeux bandés ; on fait autour de lui ou d'elle ce bruit infernal qui a fait donner le nom de sabbat à toutes les inexplicables rumeurs ; on lui demande s'il a peur ou si elle a peur du diable, puis on lui propose brusquement le choix entre baiser le derrière du grand maître et baiser celui du Mopse, qui est une petite figure de chien recouverte de soie, et substituée à l'ancienne grande idole du bouc de Mendès. Les Mopses ont pour signe de reconnaissance une grimace ridicule qui rappelle les fantasmagories de l'ancien sabbat et les masques des assistants. Du reste leur doctrine se résume dans le culte de l'amour et de la liberté. Cette association se produisit quand l'Église romaine persécuta la franc-maçonnerie. Les Mopses affectaient de ne se recruter que dans le catholicisme, et l'on avait substitué au serment de réception un solennel engagement sur l'honneur de ne rien révéler des secrets de l'association. C'était plus qu'un serment, et la religion n'avait plus rien à dire.

Le Baphomet des templiers, dont le nom doit

s'épeler cabalistiquement en sens inverse, se compose de trois abréviations : TEM OHP AB, *Templi omnium hominum pacis abbas*, le père du temple, paix universelle des hommes ; le Baphomet était, suivant les uns, une tête monstrueuse ; suivant d'autres, un démon en forme de bouc. Un coffret sculpté a été déterré dernièrement dans les ruines d'une ancienne commanderie du temple, et les antiquaires y ont observé une figure baphométique conforme, quant aux attributs, à notre bouc de Mendès et à l'androgyne de Khunrath. Cette figure est barbue avec un corps entier de femme : elle tient d'une main le Soleil, et de l'autre la Lune, attachés à des chaînes. C'est une belle allégorie que cette tête virile qui attribue à la pensée seule le principe initiateur et créateur. La tête, ici, représente l'esprit, et le corps de femme la matière. Les astres enchaînés à la forme humaine et dirigés par cette nature dont l'intelligence est la tête, offrent aussi la plus belle allégorie. Le signe, dans son ensemble, n'en a pas moins été trouvé obscène et diabolique par les savants qui l'ont examiné. Qu'on s'étonne, après cela, de voir s'accréditer de nos jours toutes les superstitions du moyen âge ! Une seul chose me surprend, c'est que,

croyant au diable et à ses suppôts, on ne rallume pas les bûchers. M. Veuillot le voudrait, et c'est chez lui de la logique : il faut toujours honorer les hommes qui ont le courage de leurs opinions.

Poursuivons nos recherches curieuses et arrivons aux plus horribles mystères du grimoire, ceux qui se rapportent à l'évocation des diables et aux pactes avec l'enfer.

Après avoir attribué une existence réelle à la négation absolue du bien, après avoir intronisé l'absurde et créé un dieu du mensonge, il restait à la folie humaine d'invoquer cette idole impossible, et c'est ce que les insensés ont fait. On nous écrivait dernièrement que le très respectable père Ventura, ancien supérieur des théatins, examinateur des évêques, etc., etc., après avoir lu notre dogme, avait déclaré que la Kabbale, à ses yeux, était une invention du diable, et que l'étoile de Salomon était une autre ruse du même diable pour persuader au monde que lui, diable, ne fait qu'un avec Dieu. Et voilà ce qu'enseignent sérieusement ceux qui sont maîtres en Israël ! L'idéal du néant et des ténèbres inventant une sublime philosophie qui est la base universelle de la foi et la clef de voûte de tous les temples ! le démon apposant sa

signature à côté de celle de Dieu ! Mes vénérables maîtres en théologie, vous êtes plus sorciers qu'on ne pense et que vous ne pensez vous-mêmes ; et celui qui a dit : Le diable est menteur ainsi que son père, aurait peut-être bien quelques petites choses à redire aux décisions de vos paternités.

Les évocateurs du diable doivent avant toute chose être de la religion qui admet un diable créateur et rival de Dieu. Pour s'adresser à une puissance, il faut y croire. Étant donc donné un ferme croyant à la religion du diable, voici comment il devra procéder pour correspondre avec son pseudo-dieu :

Axiome magique.

Dans le cercle de son action, tout verbe crée ce qu'il affirme.

Conséquence directe.

Celui qui affirme le diable crée ou fait le diable.

Ce qu'il faut avoir pour réussir dans les évocations infernales.

1° Un entêtement invincible ;

2° Une conscience à la fois endurcie au crime et très accessible au remords et à la peur ;

3° Une ignorance affectée ou naturelle ;

4° Une foi aveugle en tout ce qui n'est pas croyable ;

5° Une idée complétement fausse de Dieu.

Il faut ensuite :

Premièrement, profaner les cérémonies du culte auquel on croit, et en fouler aux pieds les signes les plus sacrés ;

Secondement, faire un sacrifice sanglant ;

Troisièmement, se procurer la fourche magique. C'est une branche d'un seul jet de noisetier ou d'amandier qu'il faut couper d'un seul coup avec le couteau neuf qui aura servi au sacrifice ; la baguette doit se terminer en fourche ; il faut ferrer cette fourche de bois avec une fourche de fer ou d'acier faite de la lame même du couteau avec lequel on l'aura coupée.

Il faut jeûner pendant quinze jours, ne faisant qu'un repas sans sel après le soleil couché ; ce repas sera de pain noir et de sang assaisonné avec des épices sans sel ou de fèves noires, et d'herbes laiteuses et narcotiques ;

Tous les cinq jours s'enivrer, après le soleil couché, de vin dans lequel on aura fait infuser pendant cinq heures cinq têtes de pavots noirs et

cinq onces de chènevis trituré : le tout contenu dans un linge qui ait été filé par une femme prostituée (à la rigueur, le premier linge venu pourra servir s'il a été filé par une femme).

L'évocation peut se faire soit dans la nuit du lundi au mardi, soit dans celle du vendredi au samedi.

Il faut choisir un endroit solitaire et décrié, tel qu'un cimetière hanté par les mauvais esprits, une ruine redoutée dans la campagne, la cave d'un couvent abandonnée, la place où s'est commis un assassinat, un autel druidique ou un ancien temple d'idoles.

Il faut se pourvoir d'une robe noire sans coutures et sans manches, d'une calotte de plomb constellée aux signes de la lune, de Vénus et de Saturne, de deux chandelles de suif humain plantées dans des chandeliers de bois noir taillés en forme de croissant, de deux couronnes de verveine, d'une épée magique à manche noir, de la fourche magique, d'un vase de cuivre contenant le sang de la victime, d'une navette contenant les parfums, qui seront de l'encens, du camphre, de l'aloès, de l'ambre gris, du storax, incorporés et pétris avec du sang de bouc, de taupe et de chauve-

souris ; il faudra aussi avoir quatre clous arrachés au cercueil d'un supplicié, la tête d'un chat noir nourri de chair humaine pendant cinq jours, une chauve-souris noyée dans le sang, les cornes d'un bouc *cum quo puella concubuerit*, et le crâne d'un parricide. Tous ces objets horribles et assez difficiles à rassembler étant réunis, voici comment on les dispose :

On trace un cercle parfait avec l'épée en réservant toutefois une rupture ou un chemin de sortie ; dans le cercle on inscrit un triangle, on colore avec le sang le pantacle que l'épée a tracé ; puis, à l'un des angles du triangle, on place le réchaud à trois pieds, que nous aurions pu compter aussi parmi les objets indispensables ; à la base opposée du triangle on fait trois petits cercles pour l'opérateur et ses deux assistants, et derrière le cercle de l'opérateur on trace, non pas avec le sang de la victime, mais avec le sang même de l'opérateur, le signe du labarum, ou le monogramme de Constantin. L'opérateur ou ses acolytes doivent avoir les pieds nus et la tête couverte.

On aura aussi apporté la peau de la victime immolée ; cette peau, découpée en bandes, sera placée dans le cercle, et formera un autre cercle intérieur

qu'on fixera aux quatre coins avec les quatre clous du supplicié ; près des quatre clous et en dehors du cercle on placera la tête de chat, le crâne humain ou plutôt inhumain, les cornes de bouc et la chauve-souris; on les aspergera avec un rameau de bouleau trempé dans le sang de la victime, puis on allumera un feu de bois d'aune et de cyprès ; les deux chandelles magiques seront placées à droite et à gauche de l'opérateur dans les couronnes de verveine. (Voir la figure en tête de ce chapitre.)

On prononcera alors les formules d'évocation qui se trouvent dans les éléments magiques de Pierre d'Apono ou dans les grimoires, soit manuscrits, soit imprimés. Celle du Grand Grimoire, répétée dans le vulgaire Dragon rouge, a été volontairement altérée à l'impression. La voici telle qu'il faut la lire :

« Per Adonaï Eloïm, Adonaï Jehova, Adonaï Sabaoth, Metraton On Agla Adonaï Mathon, verbum pythonicum, mysterium salamandræ, conventus sylphorum, antra gnomorum, dæmonia Cœli Gad, Almousin, Gibor, Jehosua, Evam, Zariatnatmik, veni, veni, veni. »

La grande appellation d'Agrippa consiste seule-

ment dans ces paroles : DIES MIES JESCHET BOENEDOESEF DOUVEMA ENITEMAUS. Nous ne nous flattons pas de comprendre le sens de ces paroles qui peut-être n'en ont aucun, et ne doivent en avoir du moins aucun qui soit raisonnable, puisqu'elles ont la puissance d'évoquer le diable, qui est la souveraine déraison.

Pic de la Mirandole, sans doute par le même motif, affirme qu'en magie noire les mots les plus barbares et les plus absolument inintelligibles sont les plus efficaces et les meilleurs.

Les conjurations se répètent en haussant la voix et avec des imprécations, des menaces, jusqu'à ce que l'esprit réponde. Il est ordinairement précédé, lorsqu'il va paraître, d'un vent violent qui semble faire hurler toute la campagne. Les animaux domestiques tremblent alors et se cachent ; les assistants sentent un souffle devant leur visage, et leurs cheveux humectés d'une sueur froide se dressent sur leur tête.

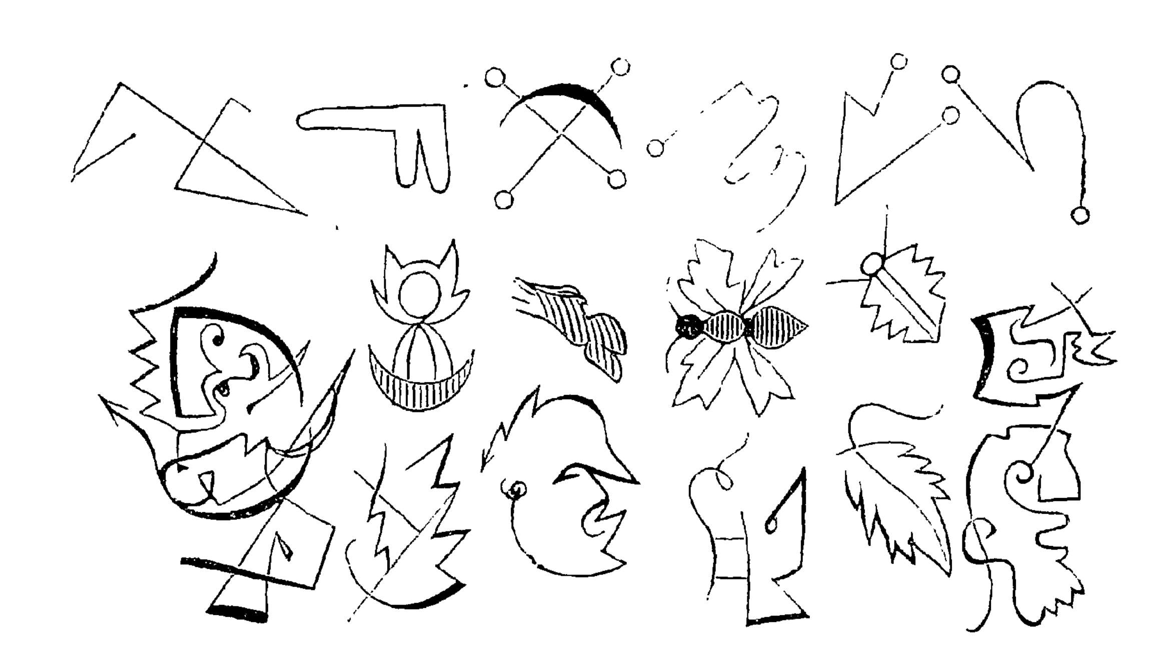
La grande et suprême appellation, suivant Pierre d'Apono, est celle-ci :

« *Hemen-Étan! Hemen-Étan! Hemen-Étan!* EL* ATI* TITEIP* AZIA* HYN* TEU* MINOSEL* ACHADON* vay* vaa* Eye* Aaa* Eie* Exe* A EL EL EL A*

HY! HAU! HAU! HAU! HAU! VA! VA! VA! VA! CHAVAJOTH.

Aie Saraye, aie Saraye, aie Saraye! per Eloym, Archima, Rabur, BATHAS super ABRAC ruens superveniens ABEOR SUPER ABERER *Chavajoth! Chavajoth! Chavajoth!* impero tibi per clavem SALOMONIS et nomen magnum SEMHAMPHORAS. »

Voici maintenant les signes et signatures ordinaires des démons :



Ce sont là les signatures des simples démons; voici les signatures officielles des princes de l'enfer, signatures constatées juridiquement (juridiquement! ô M. le comte de Mirville!), et conservées dans les archives judiciaires comme pièces de con-

viction pour le procès du malheureux Urbain Grandier.



Ces signatures sont apposées au bas d'un pacte dont M. Collin de Plancy a donné le fac-simile dans l'atlas de son Dictionnaire infernal, et qui porte en apostille : « La minute est en enfer, dans le cabinet de Lucifer », renseignement assez précieux sur une localité fort mal connue et sur une époque si voisine encore de nous, antérieure pourtant au procès des jeunes Labarre et d'Étalonde, qui, comme tout le monde le sait, furent contemporains de Voltaire.

Les évocations étaient souvent suivies de pactes, qu'on écrivait sur du parchemin de peau de bouc avec une plume de fer et une goutte de sang qu'on devait se tirer du bras gauche. La cédule était double : le malin en emportait une, et le réprouvé volontaire avalait l'autre. Les engagements réciproques étaient, pour le démon, de servir le sorcier pendant un certain nombre d'années, et, pour le sorcier, d'appartenir au démon après un temps déterminé. L'Église, dans ses exorcismes, a consacré la croyance à toutes ces choses, et l'on peut dire que la magie noire et son prince ténébreux sont une création réelle, vivante, terrible, du catholicisme romain ; qu'ils en sont même l'œuvre spéciale et caractéristique, car les prêtres n'inventent pas Dieu. Aussi les vrais catholiques tiennent-ils du fond de leur cœur à la conservation, à la régénération même de ce grand œuvre qui est la pierre philosophale du culte officiel et positif. On dit que, dans la langue des bagnes, les malfaiteurs appellent le diable le *boulanger* : tout notre désir, et nous parlons ici non plus en magiste, mais en enfant dévoué du christianisme et de l'Église, à laquelle nous devons notre première éducation et nos premiers enthousiasmes, tout notre désir, disons-nous, est

que le fantôme de Satan ne puisse plus être appelé aussi le *boulanger* des ministres de la morale et des représentants de la plus haute vertu. Comprendra-t-on notre pensée, et nous pardonnera-t-on la hardiesse de nos aspirations en faveur de nos intentions dévouées et de la sincérité de notre foi ?

La magie créatrice du démon, cette magie qui a dicté le Grimoire du pape Honorius, l'Enchiridion de Léon III, les exorcismes du Rituel, les sentences des inquisiteurs, les réquisitoires de Laubardemont, les articles de MM. Veuillot frères, les livres de MM. de Falloux, de Montalembert, de Mirville, la magie des sorciers et des hommes pieux qui ne le sont pas est quelque chose de vraiment condamnable chez les uns, et d'infiniment déplorable chez les autres. C'est surtout pour combattre, en les dévoilant, ces tristes aberrations de l'esprit humain, que nous avons publié ce livre. Puisse-t-il servir au succès de cette œuvre sainte !

Mais nous n'avons pas encore montré ces œuvres impies dans toute leur turpitude et dans toute leur montrueuse folie ; il faut remuer la boue sanglante des superstitions passées, il faut compulser les annales de la démonomanie, pour concevoir certains forfaits que l'imagination seule n'inventerait pas.

Le cabaliste Bodin, israélite de conviction et catholique par nécessité, n'a eu d'autre intention, dans sa Démonomanie des sorciers, que d'atteindre le catholicisme dans ces œuvres, et de le saper dans le plus grand de tous les abus de sa doctrine. L'œuvre de Bodin est profondément machiavélique et frappe au cœur les institutions et les hommes qu'il semble défendre. On s'imaginerait difficilement, sans l'avoir lu, tout ce qu'il a ramassé et entassé de choses sanglantes et hideuses, d'actes de superstition révoltante, d'arrêts et d'exécutions d'une férocité stupide. Brûlez tout ! semblaient dire les inquisiteurs, Dieu reconnaîtra bien les siens ! De pauvres fous, des femmes hystériques, des idiots, étaient brûlés sans miséricorde pour crime de magie ; mais aussi que de grands coupables échappaient à cette injuste et sanguinaire justice ! C'est ce que Bodin nous fait entendre lorsqu'il nous raconte des anecdotes du genre de celle qu'il place à la mort du roi Charles IX. C'est une abomination peu connue et qui n'a encore, que nous sachions, même aux époques de la plus fiévreuse et de la plus désolante littérature, tenté la verve d'aucun romancier.

Atteint d'un mal dont aucun médecin ne pouvait

découvrir la cause ni expliquer les effrayants symptômes, le roi Charles IX allait mourir. La reine-mère, qui le gouvernait entièrement et qui pouvait tout perdre sous un autre règne ; la reine-mère, qu'on a soupçonnée de cette maladie, contre ses intérêts mêmes, parce qu'on supposait toujours à cette femme, capable de tout, des ruses cachées et des intérêts inconnus, consulta d'abord ses astrologues pour le roi, puis eut recours à la plus détestable des magies. L'état du malade empirant de jour en jour et devenant désespéré, on voulut consulter l'oracle de *la tête sanglante*, et voici comment on procéda à cette infernale opération :

On prit un enfant, beau de visage et innocent de mœurs ; on le fit préparer en secret à sa première communion par un aumônier du palais ; puis, le jour venu, ou plutôt la nuit du sacrifice arrivée, un moine, jacobin apostat et adonné aux œuvres occultes de la magie noire, commença à minuit, dans la chambre du malade, et en présence seulement de Catherine de Médicis et de ses affidés, ce qu'on appelait alors la messe du diable.

A cette messe, célébrée devant l'image du démon, ayant sous ses pieds une croix renversée, le sorcier consacra deux hosties, une noire et une

blanche. La blanche fut donnée à l'enfant, qu'on amena vêtu comme pour le baptême, et qui fut égorgé sur les marches mêmes de l'autel aussitôt après sa communion. Sa tête, détachée du tronc d'un seul coup, fut placée, toute palpitante, sur la grande hostie noire qui couvrait le fond de la patène, puis apportée sur une table où brûlaient des lampes mystérieuses. L'exorcisme alors commença, et le démon fut mis en demeure de prononcer un oracle et de répondre par la bouche de cette tête à une question secrète que le roi n'osait faire tout haut, et n'avait même confiée à personne. Alors une voix faible, une voix étrange et qui n'avait plus rien d'humain, se fit entendre dans cette pauvre petite tête de martyr. « J'y suis forcé », disait cette voix en latin : *Vim patior*. A cette réponse, qui annonçait sans doute au malade que l'enfer ne le protégeait plus, un tremblement horrible le saisit, ses bras se roidissent... Il crie d'une voix rauque : « Eloignez cette tête ! éloignez cette tête ! » et jusqu'à son dernier soupir on ne l'entendit plus dire autre chose. Ceux qui le servaient, et qui n'étaient pas dans la confidence de cet affreux mystère, crurent qu'il était poursuivit par le fantôme de Coligny, et qu'il croyait revoir devant lui la tête

de l'illustre amiral ; mais ce qui agitait le mourant, ce n'était déjà plus un remords, c'était une épouvante sans espoir et un enfer anticipé.

Cette noire légende magique de Bodin rappelle les abominables pratiques et le supplice bien mérité de ce Gilles de Laval, seigneur de Raiz, qui passa de l'ascétisme à la magie noire, et se livra, pour se concilier les bonnes grâces de Satan, aux plus révoltants sacrifices. Cet aliéné déclara dans son procès que Satan lui était souventes fois apparu, mais l'avait toujours trompé en lui promettant des trésors qu'il ne lui donnait jamais. Il résulta des informations juridiques que plusieurs centaines de malheureux enfants avaient été les victimes de la cupidité et des imaginations atroces de cet assassin.

CHAPITRE XVI.

LES ENVOUTEMENTS ET LES SORTS.

Ce que les sorciers et les nigromans cherchaient surtout dans leurs évocations de l'esprit impur, c'était cette puissance magnétique qui est le partage du véritable adepte, et qu'ils voulaient usurper pour en abuser indignement.

La folie des sorciers étant une folie méchante, un de leurs buts surtout, c'était le pouvoir des envoûtements ou des influences délétères.

Nous avons dit dans notre Dogme ce que nous pensons des envoûtements, et combien cette puissance nous paraît dangereuse et réelle. Le vrai magiste envoûte sans cérémonie et par sa seule réprobation ceux qu'il réprouve et qu'il croit nécessaire de punir ; il envoûte même par son pardon ceux qui lui font du mal, et jamais les ennemis des initiés ne portent loin l'impunité de leurs injustices. Nous avons constaté par nous-mêmes de nombreux exemples de cette loi fatale. Les bourreaux des martyrs périssent toujours malheureu-

sement, et les adeptes sont les martyrs de l'intelligence; mais la Providence semble mépriser ceux qui les méprisent et fait mourir ceux qui cherchent à les empêcher de vivre. La légende du Juif-Errant est la poésie populaire de cet arcane. Un peuple a envoyé un sage au supplice; il lui a dit: « Marche! » lorsqu'il voulait se reposer un instant. Eh bien! ce peuple va subir une condamnation pareille, il va être proscrit tout entier, et pendant des siècles on lui dira: « Marche! marche! » sans qu'il puisse trouver ni pitié ni repos.

Un savant avait une femme qu'il aimait passionnément et follement dans l'exaltation de sa tendresse, et il honorait cette femme d'une confiance aveugle, et se reposait de tout sur elle. Vaine de sa beauté et de son intelligence, cette femme devint envieuse de la supériorité de son mari, et le prit en haine. A quelque temps de là, elle le quittait en se compromettant elle-même pour un homme vieux, laid, sans esprit et immoral. C'était son premier châtiment, mais là ne devait pas se borner la peine. Le savant prononça contre elle seulement cette sentence: « Je vous reprends votre intelligence et votre beauté. » Un an après, ceux qui la rencontraient ne la reconnaissaient déjà plus; l'em-

bonpoint commençait à la défigurer; elle reflétait sur son visage la laideur de ses nouvelles affections. Trois ans après, elle était laide...; sept ans après, elle était folle. Ceci est arrivé de notre temps, et nous avons connu les deux personnes.

Les mages condamnent à la manière des médecins habiles, et c'est pourquoi on n'appelle pas de leurs sentences lorsqu'ils ont prononcé un arrêt contre un coupable. Ils n'ont ni cérémonies, ni invocations à faire; ils doivent seulement s'abstenir de manger à la même table que le condamné, et, s'ils sont forcés de s'y asseoir, ils ne doivent ni accepter de lui ni lui offrir le sel.

Les envoûtements des sorciers sont d'une autre sorte, et peuvent être comparés à de véritables empoisonnements d'un courant de lumière astrale. Ils exaltent leur volonté par des cérémonies au point de la rendre venimeuse à distance; mais, comme nous l'avons fait observer dans notre Dogme, ils s'exposent le plus souvent à être tués les premiers par leurs machines infernales. Dénonçons ici quelques-uns de leurs coupables procédés. Ils se procurent soit des cheveux, soit des vêtements, de la personne qu'ils veulent maudire; puis ils choisissent un animal qui soit à leurs yeux le symbole

de cette personne ; ils mettent au moyen des cheveux ou des vêtements cet animal en rapport magnétique avec elle ; ils lui donnent son nom, puis ils le tuent d'un seul coup du couteau magique, lui ouvrent la poitrine, lui arrachent le cœur, enveloppent ce cœur palpitant dans les objets magnétisés, et pendant trois jours, à toutes les heures, ils enfoncent dans ce cœur des clous, des épingles rougies au feu ou de longues épines, en prononçant des malédictions sur le nom de la personne envoûtée. Ils sont persuadés alors (et souvent c'est avec raison) que la victime de leurs infâmes manœuvres éprouve autant de tortures que si elle avait en effet toutes ces pointes enfoncées dans le cœur. Elle commence à dépérir, et, au bout de quelque temps, elle meurt d'un mal inconnu.

Un autre envoûtement usité dans les campagnes consiste à consacrer des clous pour les œuvres de haine avec les fumigations puantes de saturne et des invocations aux mauvais génies, puis à suivre les traces de la personne qu'on veut tourmenter, et à enclouer en forme de croix toutes les empreintes de ses pas qu'on pourra retrouver sur la terre ou sur le sable.

Un autre plus abominable se pratique ainsi : on prend un gros crapaud, et on lui administre le baptême en lui donnant les nom et prénoms de la personne qu'on veut maudire ; on lui fait avaler ensuite une hostie consacrée sur laquelle on a prononcé des formules d'exécration, puis on l'enveloppe dans les objets magnétisés, on le lie avec les cheveux de la victime, sur lesquels l'opérateur aura d'abord craché, et on enterre le tout soit sous le seuil de la porte du maléficié, soit à un endroit où il soit obligé de passer tous les jours. L'esprit élémentaire de ce crapaud deviendra pour ses songes un cauchemar et un vampire, à moins qu'il ne sache le renvoyer au malfaiteur.

Viennent ensuite les envoûtements par les images de cire. Les nigromans du moyen âge, jaloux de plaire par des sacriléges à celui qu'ils regardaient comme leur maître, mêlaient à cette cire de l'huile baptismale et des cendres d'hosties brûlées. Des prêtres apostats se trouvaient toujours pour leur livrer les trésors de l'Église. On formait avec la cire maudite une image aussi ressemblante que possible de celui qu'on voulait envoûter ; on revêtait cette image de vêtements semblables aux siens, on lui donnait les sacrements que lui-même

avait reçus, puis on prononçait sur la tête de l'image toutes les malédictions qui exprimaient la haine du sorcier, et on infligeait chaque jour à cette figure maudite des tortures imaginaires, pour atteindre et tourmenter par sympathie celui ou celle que la figure représentait.

L'envoûtement est plus infaillible si l'on peut se procurer des cheveux, du sang, et surtout une dent de la personne envoûtée. C'est ce qui a donné lieu à cette façon de parler proverbiale : Vous avez une dent contre moi.

On envoûte aussi par le regard, et c'est ce qu'on appelle en Italie la *jettatura*, ou le mauvais œil. Du temps de nos discordes civiles, un homme en boutique avait eu le malheur de dénoncer un de ses voisins. Le voisin, après avoir été détenu quelque temps, fut mis en liberté, mais sa position était perdue. Pour toute vengeance, il passait deux fois par jour devant la boutique de son dénonciateur, le regardait fixement, le saluait et passait. A quelque temps de là, le boutiquier, ne pouvant plus supporter le supplice de ce regard, vendit son fonds à perte et changea de quartier en ne laissant pas son adresse ; en un mot, il fut ruiné.

Une menace est un envoûtement réel, parce qu'elle agit vivement sur l'imagination, surtout si cette imagination accepte facilement la croyance d'un pouvoir occulte et illimité. La terrible menace de l'enfer, cet envoûtement de l'humanité pendant plusieurs siècles, a créé plus de cauchemars, plus de maladies sans nom, plus de folies furieuses, que tous les vices et tous les excès réunis. C'est ce que figuraient les artistes hermétiques du moyen âge par les monstres incroyables et inouïs qu'ils incrustaient au portail de leurs basiliques.

Mais l'envoûtement par la menace produit un effet absolument contraire aux intentions de l'opérateur, quand la menace est évidemment vaine, quand elle révolte la fierté légitime de celui qui est menacé, et provoque par conséquent sa résistance, enfin quand elle est ridicule à force d'être atroce.

Ce sont les sectateurs de l'enfer qui ont discrédité le ciel. Dites à un homme raisonnable que l'équilibre est la loi du mouvement et de la vie et que l'équilibre moral, la liberté, repose sur une distinction éternelle et immuable entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal ; dites-lui que, doué

d'une volonté libre, il doit se faire place par ses œuvres dans l'empire de la vérité et du bien, ou retomber éternellement, comme le rocher de Sysiphe dans le chaos du mensonge et du mal : il comprendra ce dogme, et, si vous appelez la vérité et le bien ciel, le mensonge et le mal enfer, il croira à votre ciel et à votre enfer, au-dessus desquels l'idéal divin reste calme, parfait et inaccessible à la colère comme à l'offense, parce qu'il comprendra que, si l'enfer en principe est éternel comme la liberté, il ne saurait être en fait qu'un tourment passager pour les âmes, puisque c'est une expiation, et que l'idée d'expiation suppose nécessairement celle de réparation et de destruction du mal.

Ceci dit, non pas dans des intentions dogmatiques qui ne sauraient être de notre ressort, mais pour indiquer le remède moral et raisonnable à l'envoûtement des consciences par les terreurs de l'autre vie, parlons des moyens de se soustraire aux influences funestes de la colère humaine.

Le premier de tous, c'est d'être raisonnable et juste, et de ne jamais donner de prise ni de raison à la colère. Une colère légitime est fort à craindre. C'est pourquoi hâtez-vous de reconnaître et d'ex-

pier vos torts. Si la colère persiste après cela, elle procède certainement d'un vice : cherchez à savoir quel est ce vice, et unissez-vous fortement aux courants magnétiques de la vertu contraire. L'envoûtement alors n'aura plus de pouvoir sur vous.

Faites laver avec soin avant de les donner ou brûlez les linges et les vêtements qui ont été à votre usage ; ne faites jamais usage d'un vêtement qui ait servi à un inconnu sans avoir purifié ce vêtement par l'eau, par le soufre et par les aromates, tels que le camphre, l'encens, l'ambre, etc.

Un grand moyen de résister à l'envoûtement, c'est de ne le pas craindre : l'envoûtement agit à la manière des maladies contagieuses. En temps de peste, ceux qui ont peur sont frappés les premiers. Le moyen de ne pas craindre le mal, c'est de ne pas s'en occuper, et je conseille avec un grand désintéressement, puisque c'est dans un livre de magie dont je suis l'auteur que je place un pareil conseil, je conseille fortement aux personnes nerveuses, faibles, crédules, hystériques, superstitieuses, dévotes, sottes, sans énergie, sans volonté, de ne jamais ouvrir un livre de magie, de fermer celui-ci si elles l'ont ouvert, de ne pas écouter ceux

qui parlent des sciences occultes, de s'en moquer, de n'y jamais croire et de boire frais, comme le disait le grand magicien pantagruéliste, l'excellent curé de Meudon.

Pour ce qui est des sages (et il est temps de nous occuper d'eux après avoir fait la part des fous), pour ce qui est donc des sages, ils n'ont guère d'autres maléfices à craindre que ceux de la fortune ; mais comme ils sont prêtres et médecins, ils peuvent être appelés à guérir des maléficiés, et voici comment ils devront s'y prendre :

Il faut engager la personne maléficiée à faire un bien quelconque à l'envoûteur, à lui rendre un service qu'il ne puisse pas refuser, et à tâcher de l'amener, soit directement, soit indirectement, à la communion du sel.

La personne qui se croira envoûtée par l'exécration et l'enterrement du crapaud devra porter sur elle un crapaud vivant dans une boîte de corne.

Pour l'envoûtement par le cœur percé, il faudra faire manger à la personne malade un cœur d'agneau assaisonné avec de la sauge et de la verveine, et lui faire porter un talisman de Vénus ou de la lune contenu dans un sachet plein de camphre et de sel.

Pour l'envoûtement par la figure de cire, il faut faire une figure plus parfaite, lui mettre de la personne même tout ce qu'elle pourra donner, lui attacher au cou les sept talismans, la placer au milieu d'un grand pantacle représentant le pentagramme, et la frotter légèrement tous les jours d'un mélange d'huile et de baume, après avoir prononcé la conjuration des quatre pour détourner l'influence des esprits élémentaires. Au bout de sept jours, il faudra brûler l'image dans le feu consacré, et l'on pourra être sûr que la statuette fabriquée par l'envoûteur perdra au même moment toute sa vertu.

Nous avons déjà parlé de la médecine sympathique de Paracelse, qui médicamentait des membres de cire et opérait sur le sang rendu par les plaies pour guérir les plaies elles-mêmes. Ce système lui permettait l'emploi des remèdes les plus violents ; aussi avait-il pour spécifiques principaux le sublimé et le vitriol. Nous croyons que l'homœopathie est une réminiscence des théories de Paracelse et un retour à ses pratiques savantes. Mais nous aurons à revenir sur ce sujet dans un traité tout spécial qui sera consacré exclusivement à la médecine occulte.

Les vœux des parents engageant l'avenir de leurs enfants sont des envoûtements qu'on ne saurait trop condamner : les enfants voués au blanc, par exemple, ne prospèrent presque jamais ; ceux qu'on vouait autrefois au célibat tombaient ordinairement dans la débauche, ou tournaient au désespoir et à la folie. Il n'est pas permis à l'homme de violenter la destinée, encore moins d'imposer des entraves au légitime usage de la liberté.

Nous ajouterons ici, en manière de supplément et d'appendice à ce chapitre, quelques mots sur les mandragores et les androïdes, que plusieurs magistes confondent avec les figurines de cire qui servent aux pratiques des envoûtements.

La mandragore naturelle est une racine chevelue qui présente plus ou moins, dans son ensemble, soit la figure d'un homme, soit celle des parties viriles de la génération. Cette racine est légèrement narcotique, et les anciens lui attribuaient une vertu aphrodisiaque qui la faisait rechercher par les sorcières de la Thessalie pour la composition des philtres.

Cette racine est-elle, comme le suppose un cer-

tain mysticisme magique, le vestige ombilical de notre origine terrestre? C'est ce que nous n'oserions sérieusement affirmer. Il est certain cependant que l'homme est sorti du limon de la terre : il a donc dû s'y former en première ébauche sous la forme d'une racine. Les analogies de la nature exigent absolument qu'on admette cette notion, au moins comme une possibilité. Les premiers hommes eussent donc été une famille de gigantesques mandragores sensitives que le soleil eût animées, et qui d'elles-mêmes se seraient détachées de la terre, ce qui n'exclut en rien et suppose même, au contraire, d'une manière positive, la volonté créatrice et la coopération providentielle de la première cause, que nous avons RAISON d'appeler DIEU.

Quelques anciens alchimistes, frappés de cette idée, ont rêvé la culture de la mandragore, ont cherché à reproduire artificiellement une bourbe assez féconde et un soleil assez actif pour *humaniser* de nouveau cette racine et créer ainsi des hommes sans le concours de femmes.

D'autres, qui croyaient voir dans l'humanité la synthèse des animaux, ont désespéré d'animer

la mandragore; mais ils ont croisé les accouplements monstrueux, et ont jeté la semence humaine en terre animale, sans produire autre chose que des crimes honteux et des monstres sans postérité.

La troisième manière de former l'androïde, c'est par le mécanisme galvanisé. On attribue à Albert le Grand un de ces automates presque intelligent, et l'on ajoute que saint Thomas le brisa d'un seul coup de bâton, parce qu'il était embarrassé de ses réponses. Ce conte est une allégorie. L'androïde d'Albert le Grand, c'est la théologie aristotélicienne de la scolastique primitive, qui fut brisée par la *Somme* de saint Thomas, ce hardi novateur qui substitua le premier la loi absolue de la raison à l'arbitraire divin, en osant formuler cet axiome, que nous ne craignons pas de répéter à satiété, puisqu'il émane d'un pareil maître: Une chose n'est pas juste parce que Dieu le veut; mais Dieu le veut parce qu'elle est juste.

L'androïde réel, l'androïde sérieux des anciens, était un secret qu'ils cachaient à tous les regards, et que Mesmer le premier a osé divulguer de nos jours: c'était l'extension de la volonté du mage

dans un autre corps, organisé et servi par un esprit élémentaire; en d'autres termes plus modernes et plus intelligibles, c'était un sujet magnétique.

CHAPITRE XVII.

L'ÉCRITURE DES ÉTOILES.

Nous en avons fini avec l'enfer, et nous respirons à pleine poitrine en revenant à la lumière après avoir traversé les antres de la magie noire. Retire-toi, Satan ! nous renonçons à toi, à tes pompes, à tes œuvres, mais encore plus à tes laideurs, à tes misères, à ton néant, à tes mensonges ! Le grand initiateur t'a vu tomber du ciel comme la foudre. La légende chrétienne te convertit en te faisant poser doucement la tête de dragon sous le pied de la mère de Dieu. Tu es pour nous l'image de l'inintelligence et du mystère ; tu es la déraison et le fanatisme aveugle ; tu es l'inquisition et son enfer ; tu es le dieu de Torquemada et d'Alexandre VI ; tu es devenu le jouet de nos enfants, et ta dernière place est fixée à côté de Polichinelle ; tu n'es plus rien maintenant qu'un personnage grotesque de nos théâtres forains, et un motif d'enseigne pour quelques boutiques soi-disant religieuses.

Après la seizième clef du Tarot, qui représente

la ruine du temple de Satan, nous trouvons à la dix-septième page un magnifique et gracieux emblème.

Une femme nue, une jeune immortelle, épanche sur la terre la séve de la vie universelle qui coule de deux vases, l'un d'or, l'autre d'argent ; près d'elle est un arbuste en fleurs sur lequel se pose le papillon de Psyché ; au-dessus d'elle, une étoile brillante à huit rayons, autour de laquelle sont rangées sept autres étoiles.

Je crois à la vie éternelle ! Tel est le dernier article du symbole des chrétiens, et cet article à lui seul est toute une profession de foi.

Les anciens, en comparant la calme et paisible immensité du ciel, toute peuplée d'immuables lumières aux agitations et aux ténèbres de ce monde, ont cru trouver dans ce beau livre aux lettres d'or le dernier mot de l'énigme des destinées ; ils ont tracé, par l'imagination, des lignes de correspondance entre ces points brillants de l'écriture divine, et l'on dit que les premières constellations arrêtées par les pasteurs de la Chaldée furent aussi les premiers caractères de l'écriture cabalistique.

Ces caractères, exprimés d'abord par des lignes, puis renfermés dans des figures hiéroglyphiques,

auraient, suivant M. Moreau de Dammartin, auteur d'un traité fort curieux sur l'origine des caractères alphabétiques, déterminé des anciens mages dans le choix des figures du Tarot, que ce savant reconnaît comme nous pour un livre essentiellement hiératique et primitif.

Ainsi, dans l'opinion de ce savant, le tseu chinois, l'aleph des Hébreux et l'alpha des Grecs, exprimé, hiéroglyphiquement par la figure du bateleur, seraient empruntés à la constellation de la grue voisine du poisson astral de la sphère orientale.

Le tcheou chinois, le beth hébreu et le B latin, correspondant à la papesse ou à Junon, ont été formés de la tête du bélier; le yn chinois, le ghimel hébreu et le G latin, figurées par l'impératrice, seraient empruntés à la constellation de la grande Ourse, etc.

Le cabaliste Gaffarel, que nous avons déjà cité plus d'une fois, a dressé un planisphère où toutes les constellations forment des lettres hébraïques; mais nous avouerons que la configuration nous en semble souvent plus qu'arbitraire, et que nous ne comprenons pas pourquoi, sur l'indication d'une seule étoile par exemple, Gaffarel trace plu-

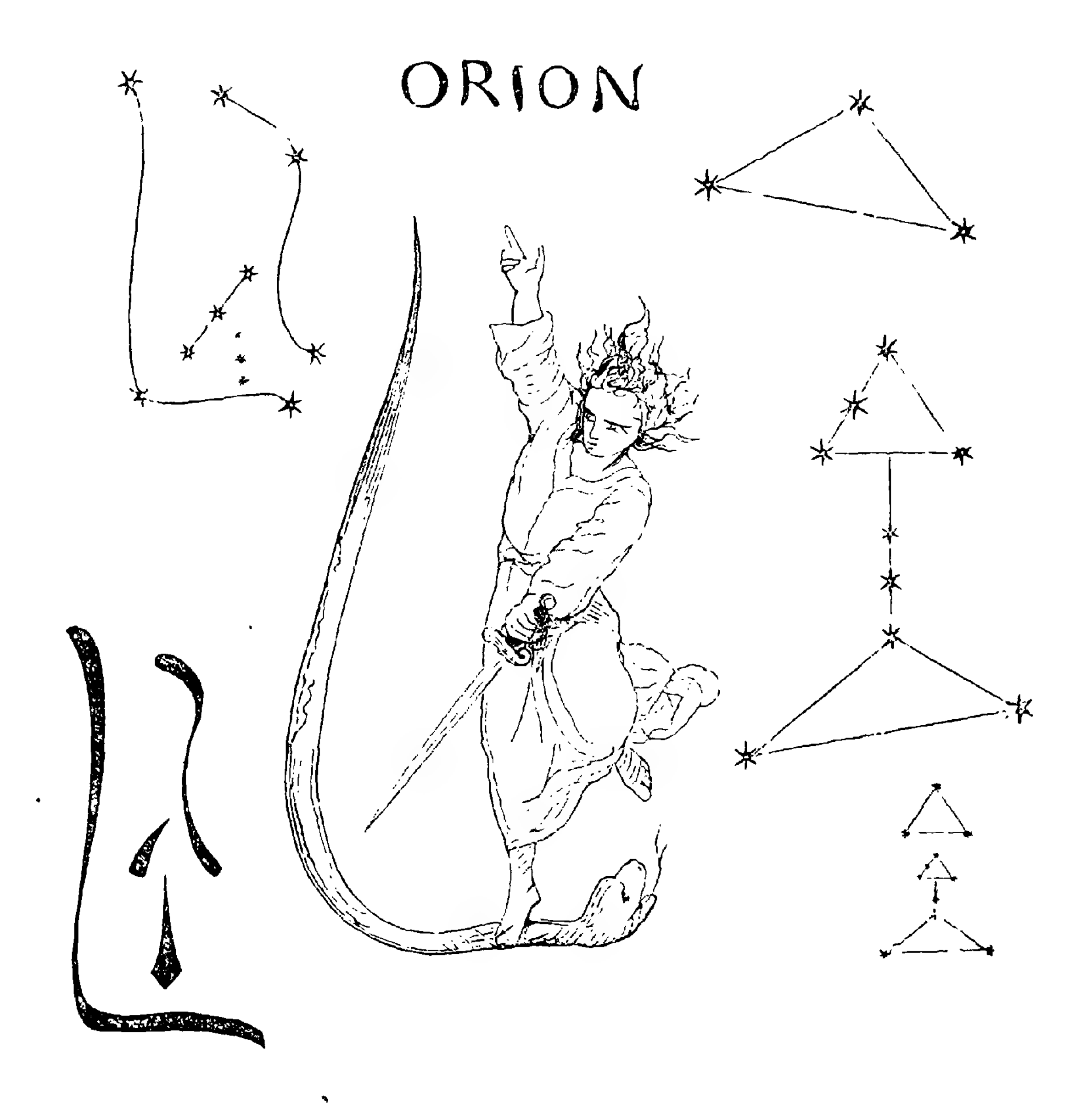
tôt un ד qu'un ו ou qu'un ז ; quatre étoiles également donnent aussi bien un ת , ou un ח , ou un ה qu'un א . C'est ce qui nous a détourné de donner ici une copie du planisphère de Gaffarel, dont les ouvrages ne sont d'ailleurs pas extrêmement rares. Ce planisphère a été reproduit dans l'ouvrage du Père Montfaucon sur les religions et les superstitions du monde, et l'on en trouve également une copie dans l'ouvrage sur la magie publié par le mystique Eckartshausen.

Les savants, d'ailleurs, ne sont pas d'accord sur la configuration des lettres de l'alphabet primitif. Le Tarot italien, dont il est bien à désirer que les types gothiques soient conservés, se rapporte, par la disposition de ses figures, à l'alphabet hébreu qui a été en usage depuis la captivité, et qu'on appelle alphabet assyrien ; mais il existe des fragments d'autres Tarots antérieurs à celui-là où la disposition n'est plus la même. Comme il ne faut rien hasarder en matière d'érudition, nous attendrons, pour fixer notre jugement, de nouvelles et plus concluantes découvertes.

Pour ce qui est de l'alphabet des étoiles, nous croyons qu'il est facultatif, comme la configuration des nuages, qui semblent prendre toutes les formes

que notre imagination leur prête. Il en est des groupes d'étoiles comme des points de la géomancie et de l'assemblage des cartes dans la moderne cartomancie. C'est un prétexte pour se magnétiser soi-même et un instrument qui peut fixer et déterminer l'intuition naturelle. Ainsi un cabaliste habitué aux hiéroglyphes mystiques verra dans les étoiles des signes que n'y découvrira pas un simple berger ; mais le berger, de son côté, y trouvera des combinaisons qui échapperaient au cabaliste. Les gens de la campagne voient un rateau dans la ceinture et l'épée d'Orion ; un cabaliste hébreu verrait dans le même Orion, considéré en son entier, tous les mystères d'Ézéchiel, les dix sephiroh disposés en ternaire, un triangle central formé de quatre étoiles puis une ligne de trois formant le jod, et les deux figures ensemble exprimant tous les mystères du Bereschit, puis quatre étoiles formant les roues de Mercavah et complétant le chariot divin. En regardant d'une autre manière et en disposant d'autres lignes idéales, il y verra un ג , ghimel, parfaitement formé et placé au-dessus d'un י , jod, dans un grand ד , daleth, renversé ; figure qui représente la lutte du bien et du mal, avec le triomphe définitif du bien. En effet, le ג , fondé sur le jod, c'est

le ternaire produit par l'unité, c'est la manifestation divine du Verbe, tandis que le daleth renversé c'est le ternaire composé du mauvais binaire multiplié par lui-même. La figure d'Orion, considérée



ainsi, serait donc identique avec celle de l'ange Michael luttant contre le dragon, et l'apparition de ce signe, se présentant sous cette forme, serait,

pour le cabaliste, un présage de victoire et de bonheur.

Une longue contemplation du ciel exalte l'imagination ; les étoiles alors répondent à nos pensées. Les lignes tracées mentalement de l'une à l'autre par les premiers contemplateurs ont dû donner aux hommes les premières idées de la géométrie. Suivant que notre âme est agitée ou paisible, les étoiles semblent rutillantes de menaces ou scintillantes d'espérances. Le ciel est ainsi le miroir de l'âme humaine, et lorsque nous croyons lire dans les astres, c'est en nous-mêmes que nous lisons.

Gaffarel, appliquant aux destinées des empires les présages de l'Écriture céleste, dit que les anciens n'ont pas vainement figuré dans la partie septentrionale du ciel tous les signes de mauvais augure, et qu'ainsi de tout temps, les calamités ont été regardées comme devant venir du nord pour se répandre sur la terre en envahissant le midi.

C'est pour cela, dit-il, que « les anciens ont » figuré à ces parties septentrionales du ciel un » serpent ou dragon tout auprès de deux ourses, » puisque ces animaux sont les vrais hiéroglyphes » de tyrannie, de saccagement et de toute sorte

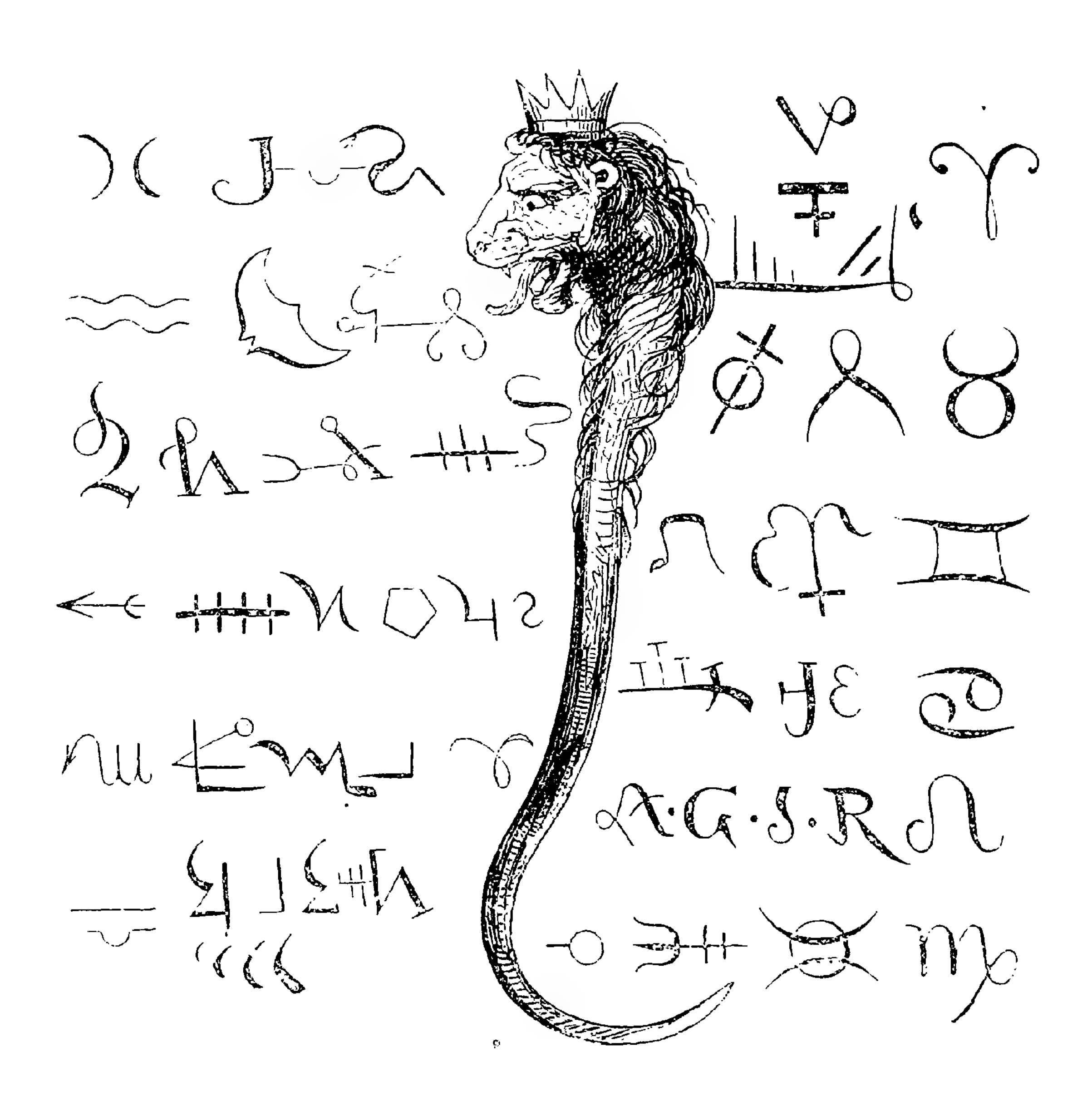
» d'oppression. Et de fait, parcourez les annales,
» et vous verrez que toutes les grandes désolations
» qui sont jamais arrivées sont venues des parties
» du septentrion. Les Assyriens ou Chaldéens, ani-
» més par Nabuchodonosor et Salmanasar, ont assez
» fait voir cette vérité à l'embrasement d'un tem-
» ple et d'une ville, les plus somptueux et les plus
» saints de l'univers, et à l'entière ruine d'un peu-
» ple dont Dieu même avait pris la singulière pro-
» tection, et dont il se disait particulièrement le
» père. Et l'autre Jérusalem, l'heureuse Rome, n'a-
» t-elle pas encore souvent éprouvé les furies de
» cette mauvaise race du septentrion, lorsque, par
» la cruauté d'Alaric, Genseric, Attila, et le reste
» des princes goths, huns, vandales et alains, elle
» a vu ses autels renversés et les sommets de ses
» superbes édifices égalés au niveau des char-
» dons...... Très bien donc, dans les secrets de
» cette écriture céleste, on lit du côté du septen-
» trion les malheurs et les infortunes, puisque *a sep-*
» *tentrione pandetur omne malum*. Or le verbe הפתח
» que nous traduisons par *pandetur*, signifie aussi
» bien *depingetur* ou *scribetur*, et la prophétie si-
» gnifie également : Tous les malheurs du monde
» sont écrits dans le ciel du côté du nord. »

Nous avons transcrit en entier ce passage de Gaffarel, parce qu'il n'est pas sans actualité dans notre temps, où le nord semble menacer encore toute l'Europe (1) ; mais il est aussi dans les destinées des frimas d'être vaincus par le soleil, et les ténèbres doivent se dissiper d'elles-mêmes en arrivant à la lumière. Voilà pour nous le dernier mot de la prophétie et le secret de l'avenir.

Gaffarel ajoute encore quelques pronostics tirés des étoiles, celui par exemple de l'affaiblissement progressif de l'empire ottoman ; mais, comme nous l'avons déjà dit, ses figures de lettres constellées sont assez arbitraires. Il déclare, du reste, avoir emprunté ces prédictions à un cabaliste hébreu nommé Rabbi Chomer, qu'il ne se flatte pas lui-même de bien comprendre.

Voici le tableau des caractères magiques qui ont été tracés par les anciens astrologues d'après les constellations zodiacales; chacun de ces caractères représente le nom d'un génie, bon ou mauvais. On sait que les signes du Zodiaque se rapportent à diverses influences célestes, et par conséquent expriment une alternative annuelle de bien et de mal.

(1) Ce passage a été écrit avant la guerre de Crimée. (*Note de la seconde édition*)



Les noms des génies désignés par ces caractères sont :

Pour le Bélier, Sataaran et *Sarahiel ;*

Pour le Taureau, Bagdal et *Araziel ;*

Pour les Gémeaux, Sagras et *Saraïel;*

Pour l'Ecrevisse, Rahdar et *Phakiel;*

Pour le Lion, Sagham et *Seratiel ;*

Pour la Vierge, IADARA et *Schaltiel;*
Pour la Balance, GRASGARBEN et *Hadakiel;*
Pour le Scorpion, RIEHOL et *Saissaiel;*
Pour le Sagittaire, VHNORI et *Saritaiel;*
Pour le Capricorne, SAGDALON et *Semakiel;*
Pour le Verseau, ARCHER et *Ssakmakiel;*
Pour les Poissons, RASAMASA et *Vacabiel.*

Le sage qui veut lire dans le ciel doit observer aussi les jours de la lune, dont l'influence est très grande en astrologie. La lune attire et repousse successivement le fluide magnétique de la terre, et c'est ainsi qu'elle produit le flux et le reflux de la mer : il faut donc en bien connaître les phases et savoir en discerner les jours et les heures. La nouvelle lune est favorable au commencement de toutes les œuvres magiques : depuis le premier quartier jusqu'à la pleine lune, son influence est chaude ; de la pleine lune au dernier quartier, elle est sèche ; du dernier quartier jusqu'à la fin, elle est froide.

Voici maintenant les caractères spéciaux de tous les jours de la lune, marqués par les vingt-deux clefs du Tarot et par les signes des sept planètes :

1. *Le bateleur ou le mage.*

Le premier jour de la lune est celui de la création de la lune elle-même. Ce jour est consacré aux initiatives de l'esprit, et doit être propice aux innovations heureuses.

2. *La papesse, ou la science occulte.*

Le second jour, dont le génie est Énédiel, fut le cinquième de la création, puisque la lune fut faite au quatrième jour. Les oiseaux et les poissons, qui furent créés en ce jour, sont les hiéroglyphes vivants des analogies magiques et du dogme universel d'Hermès. L'eau et l'air, qui furent alors remplis des formes du Verbe, sont les figures élémentaires du Mercure des sages, c'est-à-dire de l'intelligence et de la parole. Ce jour est propice aux révélations, initiations et aux grandes découvertes de la science.

3. *La mère céleste ou l'impératrice.*

Le troisième jour fut celui de la création de l'homme. Aussi la lune, en cabale, est-elle appelée MÈRE, lorsqu'on la représente accompagnée

du nombre 3. Ce jour est favorable à la génération et généralement à toutes les productions, soit du corps, soit de l'esprit.

4. *L'empereur, ou le dominateur.*

Le quatrième jour est funeste : ce fut celui de la naissance de Caïn ; mais il est favorable aux entreprises injustes et tyranniques.

5. *Le pape, ou l'hiérophante.*

Le cinquième est heureux : ce fut celui de la naissance d'Abel.

6. *L'amoureux, ou la liberté.*

Le sixième est un jour d'orgueil : ce fut celui de la naissance de Lameth, celui qui disait à ses femmes : J'ai tué un homme qui m'avait frappé et un jeune homme qui m'avait blessé. Maudit soit qui prétendra m'en punir ! Ce jour est propice aux conspirations et aux révoltes.

7. *Le chariot.*

Au septième jour naissance d'Hébron, celui qui donna son nom à la première des villes saintes d'Israël. Jour de religion, de prières et de succès.

8. *La justice.*

Meurtre d'Abel. Jour d'expiation.

9. *Le vieillard ou l'ermite.*

Naissance de Mathusalem. Jour de bénédiction pour les enfants.

10. *La roue de fortune d'Ézéchiel.*

Naissance de Nabuchodonosor. Règne de la bête. Jour funeste.

11. *La force.*

Naissance de Noé. Les visions de ce jour-là sont trompeuses, mais c'est un jour de santé et de longévité pour les enfants qui naissent.

12. *Le sacrifié, ou le pendu.*

Naissance de Samuel. Jour prophétique et cabalistique, favorable à l'accomplissement du grand œuvre.

13. *La mort.*

Jour de la naissance de Chanaan, le fils maudit de Cham. Jour funeste et nombre fatal.

14. *L'ange de tempérance.*

Bénédiction de Noé, le quatorzième jour de la lune. A ce jour préside l'ange Cassiel de la hiérarchie d'Uriel.

15. *Typhon ou le diable.*

Naissance d'Ismaël. Jour de réprobation et d'exil.

16. *La tour foudroyée.*

Jour de la naissance de Jacob et d'Ésaü et de la prédestination de Jacob pour la ruine d'Ésaü.

17. *L'étoile rutilante.*

Le feu du ciel brûle Sodome et Gomorrhe. Jour de salut pour les bons et de ruine pour les méchants, dangereux s'il tombe un samedi. Il est sous le règne du Scorpion.

18. *La lune.*

Naissance d'Isaac, triomphe de l'épouse. Jour d'affection conjugale et de bonne espérance.

19. *Le soleil.*

Naissance de Pharaon. Jour bienfaisant ou fatal pour les grandeurs du monde, suivant les différents mérites des grands.

20. *Le jugement.*

Naissance de Jonas, l'organe des jugements de Dieu. Jour propice aux révélations divines.

21. *Le monde.*

Naissance de Saül, royauté matérielle. Danger pour l'esprit et la raison.

22. *Influence de Saturne.*

Naissance de Job. Jour d'épreuve et de douleur.

23. *Influence de Vénus.*

Naissance de Benjamin. Jour de préférence et de tendresse.

24. *Influence de Jupiter.*

Naissance de Japhet.

25. *Influence de Mercure.*

Dixième plaie d'Égypte.

26. *Influence de Mars.*

Délivrance des Israélites et passage de la mer Rouge.

27. *Influence de Diane ou d'Hécate.*

Victoire éclatante remportée par Juda Machabée.

28. *Influence du soleil.*

Samson enlève les portes de Gaza. Jour de force et de délivrance.

29. *Le fou du Tarot.*

Jour d'avortement et d'insuccès en toutes choses.

Par cette table rabbinique, que Jean Belot et d'autres ont empruntée aux cabalistes hébreux, on peut voir que ces anciens maîtres concluaient *a posteriori* des faits aux influences présumables, ce qui est complétement dans la logique des sciences occultes. On voit aussi combien de significations diverses sont renfermées dans ces vingt-deux clefs qui forment l'alphabet universel du Tarot, et la vérité de nos assertions, quand nous prétendons que tous les secrets de la cabale et de la magie, tous les mystères de l'ancien monde, toute la science des patriarches, toutes les traditions historiques, des temps primitifs, sont renfermés dans ce livre

hiéroglyphique de Thot, d'Hénoch ou de Cadmus.

Un moyen fort simple de trouver les horoscopes célestes par onomancie est celui que nous allons dire ; il concilie Gaffarel avec nous et peut donner des résultats fort étonnants d'exactitude et de profondeur.

Ayez une carte noire dans laquelle vous découperez à jour le nom de la personne pour laquelle vous consultez ; placez cette carte au bout d'un tube aminci du côté de l'œil de l'observateur, et plus large du côté de la carte ; puis vous regarderez vers les quatre points cardinaux alternativement, en commençant par l'orient et en finissant par le nord. Vous prendrez note de toutes les étoiles que vous verrez à travers les lettres, puis vous convertirez les lettres en nombres, et, avec la somme de l'addition écrite de la même manière, vous renouvellerez l'opération ; vous compterez combien vous avez d'étoiles ; puis, ajoutant ce nombre à celui du nom, vous additionnerez encore et vous écrirez le total des deux nombres en caractères hébraïques. Vous renouvellerez alors l'opération, et vous inscrirez à part les étoiles que vous aurez rencontrées ; puis vous chercherez dans le planisphère

céleste les noms de toutes les étoiles ; vous en ferez la classification suivant leur grandeur et leur éclat, vous choisirez la plus grande et la plus brillante pour étoile polaire de votre opération astrologique ; vous cherchez ensuite dans le planisphère égyptien (il s'en trouve un assez complet et bien gravé dans l'atlas du grand ouvrage de Dupuis), vous cherchez les noms et la figure des génies auxquels appartiennent les étoiles. Vous connaîtrez alors quels sont les signes heureux ou malheureux qui entrent dans le nom de la personne et quelle sera leur influence, soit dans l'enfance (c'est le nom tracé à l'orient), soit dans la jeunesse (c'est le nom du midi), soit dans l'âge mûr (c'est le nom de l'occident), soit dans la vieillesse (c'est le nom du nord), soit enfin dans toute la vie (ce sont les étoiles qui entreront dans le nombre entier formé par l'addition des lettres et des étoiles). Cette opération astrologique est simple, facile, et demande peu de calculs ; elle nous reporte à la plus haute antiquité, et appartient évidemment, comme on pourra s'en convaincre en étudiant les ouvrages de Gaffarel et de son maître Rabbi Chomer, à la magie primitive des patriarches.

Cette astrologie onomantique était celle de tous

les anciens cabalistes hébreux, comme le prouvent leurs observations conservées par Rabbi Chomer, Rabbi Kapol, Rabbi Abjudan et autres maîtres en cabale. Les menaces des prophètes aux divers empires du monde étaient fondées sur les caractères des étoiles qui se trouvaient verticalement au-dessus d'eux dans le rapport habituel de la sphère céleste à la sphère terrestre. C'est ainsi qu'en écrivant dans le ciel même de la Grèce son nom en hébreu יוך, ou יוג, et en le traduisant en nombres, ils avaient trouvé le mot חרב, qui signifie détruit, désolé.

ח ר ב
2 2 8

CHARAB.

Détruit, *Désolé*.

Somme 12.

י ו ג
5 6 1

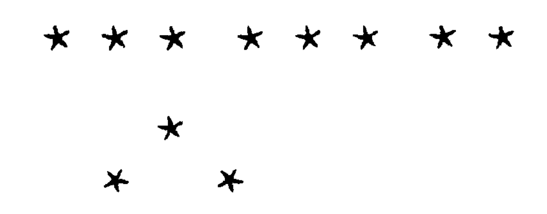
JAVAN.

Grèce.

Somme 12.

Ils en conclurent qu'après un cycle de douze périodes la Grèce serait désolée et détruite.

Un peu avant l'incendie et la destruction du temple de Jérusalem par Nabuzardan, les cabalistes avaient remarqué verticalement au-dessus du temple onze étoiles ainsi disposées :



et qui entrèrent toutes dans le mot הבשיה, écrit du septentrion à l'occident : *Hibschich,* ce qui signifie réprobation et abandon sans miséricorde. La somme du nombre des lettres est 423, juste le temps de la durée du temple.

Les empires de Perse et d'Assyrie étaient menacés de destruction par quatre étoiles verticales qui entrèrent dans ces trois lettres רוב, *Rob*, et le nombre fatal indiqué par les lettres était 208 ans.

Quatre étoiles annoncèrent aussi aux rabbins cabalistes de ce temps-là la chute et la division de l'empire d'Alexandre, en se rangeant dans le mot פרד, *parad*, diviser, dont le nombre 284 indique la durée entière de ce royaume, soit dans sa racine, soit dans ses branches.

Suivant Rabbi Chomer, les destinées de la puis-

sance ottomane à Constantinople seraient fixées d'avance et annoncées par quatre étoiles qui, rangées dans le mot כאה, *caah*, signifient être faible, malade, tirer à sa fin. Les étoiles qui, dans la lettre א, étaient plus brillantes, indiquent un grand א et donnent à cette lettre la valeur de mille. Les trois lettres réunies font 1025, qu'il faut compter à partir de la prise de Constantinople par Mahomet II, calcul qui promet encore plusieurs siècles d'existence à l'empire affaibli des sultans, maintenant soutenu par toute l'Europe réunie.

Le MANE THECEL PHARÈS que Balthasar, dans son ivresse, vit écrit sur le mur de son palais par le rayonnement des flambeaux, était une intuition onomantique du genre de celle des rabbins. Balthasar, initié sans doute par ses devins hébreux à la lecture des étoiles, opérait machinalement et instinctivement sur les lampes de sa fête nocturne comme il eût pu faire sur les étoiles du ciel. Les trois mots qu'il avait formés dans son imagination devinrent bientôt ineffaçables à ses yeux et firent pâlir toutes les lumières de sa fête. Il n'était pas difficile de prédire à un roi qui, dans une ville assiégée, s'abandonnait à desorgies une fin semblable à celle de Sardanapale. Nous avons dit et nous

répétons pour conclusion de ce chapitre que les intuitions magnétiques donnent seules de la valeur et de la réalité à tous ces calculs cabalistiques et astrologiques, puérils peut-être et complétement arbitraires si on les faisait sans inspiration, par curiosité froide et sans une puissante volonté.

CHAPITRE XVIII.

PHILTRES ET MAGNÉTISME.

Voyageons maintenant dans la Thessalie au pays des enchantements. C'est ici qu'Apulée fut trompé comme les compagnons d'Ulysse, et subit une honteuse métamorphose. Ici tout est magicien, les oiseaux qui volent, les insectes qui bruissent dans l'herbe, et jusqu'aux arbres et aux fleurs ; ici se composent au clair de la lune les poisons qui font aimer ; ici les stryges inventent des charmes qui les rendent jeunes et belles comme les Charites. Jeunes hommes, prenez garde à vous.

L'art des empoisonnements de la raison ou des philtres semble en effet, suivant les traditions, avoir développé avec plus de luxe en Thessalie que partout ailleurs son efflorescence venimeuse ; mais là encore le magnétisme a joué le rôle le plus important, car les plantes excitantes ou narcotiques, les substances animales maléficiées et maladives, tiraient toute leur force des enchantements, c'est-à-dire des sacrifices accomplis par les sorcières et des paroles qu'elles prononçaient

en préparant leurs philtres et leurs breuvages.

Les substances excitantes et celles qui contiennent le plus de phosphore sont naturellement aphrodisiaques. Tout ce qui agit vivement sur le système nerveux peut déterminer la surexcitation passionnelle, et si une volonté habile et persévérante sait diriger et influencer ces dispositions naturelles, elle se servira des passions des autres au profit des siennes, et réduira bientôt les personnalités les plus fières à devenir, dans un temps donné, les instruments de ses plaisirs.

C'est d'une pareille influence qu'il importe de se préserver et c'est pour donner des armes aux faibles que nous écrivons ce chapitre.

Voici d'abord quelles sont les pratiques de l'ennemi :

Celui qui veut se faire aimer (nous attribuons à un homme seulement toutes ces manœuvres illégitimes, ne supposant pas qu'une femme en ait jamais besoin), celui donc qui veut se faire aimer doit d'abord se faire remarquer et produire une impression quelconque sur l'imagination de la personne qu'il désire. Qu'il la frappe d'admiration, d'étonnement ou de terreur, d'horreur même, s'il n'a que cette ressource ; mais il faut à tout prix que pour elle il

sorte du rang des hommes ordinaires et qu'il prenne de gré ou de force une place dans ses souvenirs, dans ses appréhensions et dans ses rêves. Le Lovelace n'est certes pas l'idéal avoué des Clarisses ; mais elles y pensent sans cesse pour les réprouver, pour les maudire, pour plaindre leurs victimes, pour désirer leur conversion et leur repentir ; puis elles voudraient les régénérer par le dévouement et le pardon ; puis la vanité secrète leur dit qu'il serait beau de fixer l'amour d'un Lovelace, de l'aimer et de lui résister. Et voilà ma Clarisse qui se surprend à aimer le Lovelace ; elle s'en veut de l'aimer, elle en rougit, elle y renonce mille fois et ne l'aime que mille fois davantage ; puis, quand vient le moment suprême, elle oublie de lui résister.

Si les anges étaient aussi femmes que les représente le mysticisme moderne, Jehovah eût agi en père bien prudent et bien sage lorsqu'il a mis Satan à la porte du ciel.

Une grande déception pour l'amour-propre de certaines femmes honnêtes, c'est de trouver bon et irréprochable au fond l'homme dont elles s'étaient éprises en le prenant pour un brigand. L'ange alors quitte le bonhomme avec mépris en lui disant : Tu n'es pas le diable !

Grimez-vous donc en diable le plus parfaitement possible, vous qui voulez séduire un ange.

On ne permet rien à un homme vertueux. Pour qui, en effet, cet homme-là nous prend-il? disent les femmes; croit-il qu'on ait moins de mœurs que lui? Mais on pardonne tout à un vaurien : que voulez-vous attendre de mieux d'un pareil être?

Le rôle d'homme à grands principes et d'un caractère rigide ne peut être une puissance que près des femmes qu'on n'a jamais besoin de séduire ; toutes les autres sans exception adorent les mauvais sujets.

C'est tout le contraire chez les hommes, et c'est ce contraste qui a fait de la pudeur l'apanage des femmes : c'est chez elles la première et la plus naturelle des coquetteries.

Un des médecins les plus distingués et un des plus aimables savants de Londres, le docteur Ashburner, me contait, l'année dernière, qu'un de ses clients, en sortant de chez une grande dame, lui avait dit un jour : « Je viens de recevoir un étrange compliment. La marquise de *** m'a dit en me regardant en face : Monsieur, vous ne me ferez pas baisser les yeux avec votre affreux regard ;

vous avez les yeux de Satan. — Eh bien ! lui répondit le docteur en souriant, vous vous êtes sans doute jeté immédiatement à son cou et vous l'avez embrassée ? — Mais non : je suis resté tout étonné de cette brusque apostrophe. — Eh bien ! mon cher, ne retournez plus chez elle ; vous devez être perdu dans son esprit. »

On dit assez ordinairement que les offices de bourreau se transmettent de père en fils. Les bourreaux ont donc des fils ? Sans doute, puisqu'ils ne manquent jamais de femmes. Marat avait une maîtresse dont il était tendrement aimé, lui, l'horrible lépreux ; mais aussi c'était le terrible Marat, qui faisait trembler tout le monde.

On pourrait dire que l'amour, surtout chez la femme, est une véritable hallucination. A défaut d'un autre motif insensé, elle se déterminera souvent pour l'absurde. Tromper Joconde pour un magot, quelle horreur ! — Eh bien ! si c'est une horreur, pourquoi ne pas le faire ? Ce doit être si agréable de faire de temps en temps une petite horreur.

Étant donnée cette connaissance transcendentale de la femme, il y a une seconde manœuvre à opérer pour attirer son attention : c'est de ne pas s'oc-

cuper d'elle, ou de s'en occuper d'une manière qui humilie son amour-propre, en la traitant comme un enfant et en rejetant bien loin l'idée de lui faire jamais la cour. Alors les rôles changeront : elle fera tout pour vous tenter, elle vous initiera aux secrets que les femmes se réservent, elle s'habillera et se déshabillera devant vous en vous disant des choses comme celles-ci : — Entre femmes — entre vieux amis — je ne vous crains pas — vous n'êtes pas un homme pour moi, etc., etc. Puis elle observera vos regards, et si elle les trouve calmes, indifférents, elle sera outrée ; elle se rapprochera de vous sous un prétexte quelconque, vous effleurera avec ses cheveux, laissera son peignoir s'entr'ouvrir...... On en a vu même, en pareille circonstance, risquer elles-mêmes un assaut, non par tendresse, mais par curiosité, par impatience, et parce qu'elles sont *agacées*.

Un magicien qui a de l'esprit n'a pas besoin d'autres philtres que ceux-là ; il dispose aussi des paroles flatteuses, des souffles magnétiques, des contacts légers, mais voluptueux, avec une sorte d'hypocrisie, comme si l'on n'y songeait pas. Les donneurs de breuvages doivent être vieux, sots, laids, impuissants ; et alors à quoi bon le philtre ? Tout

homme qui est vraiment un homme a toujours à sa disposition les moyens de se faire aimer, tant qu'il ne cherchera pas à occuper une place déjà prise. Il serait souverainement maladroit de tenter la conquête d'une jeune mariée par amour pendant les premières douceurs de sa lune de miel, ou d'une Clarisse renforcée ayant déjà un Lovelace qui la rend très malheureuse ou dont elle se reproche amèrement l'amour.

Nous ne parlerons pas ici des saletés de la magie noire au sujet des philtres; nous en avons fini avec les cuisines de Canidie. On peut voir dans les *Epodes* d'Horace comment cette abominable sorcière de Rome composait les poisons, et l'on peut, pour les sacrifices et les enchantements d'amour, relire les *Églogues* de Théocrite et de Virgile, où les cérémonies de ces sortes d'œuvres magiques sont minutieusement décrites. Nous ne transcrirons pas ici les recettes des grimoires ni du Petit Albert, que tout le monde peut consulter. Toutes ces différentes pratiques tiennent au magnétisme ou à la magie empoisonneuse, et sont ou naïves ou criminelles. Les breuvages qui affaiblissent l'esprit et troublent la raison peuvent assurer l'empire déjà conquis par une volonté mauvaise, et c'est

ainsi que l'impératrice Césonie fixa, dit-on, l'amour féroce de Caligula. L'acide prussique est le plus terrible agent de ces empoisonnements de la pensée. C'est pourquoi il faut se garder de toutes les distillations ayant le goût d'amande, éloigner de sa chambre à coucher les lauriers-amandes et les daturas, les savons d'amandes, les laits d'amandes, et en général toutes les compositions de parfumerie où l'odeur des amandes dominerait, surtout si son action sur le cerveau était secondée par celle de l'ambre.

Diminuer l'action de l'intelligence, c'est augmenter d'autant les forces d'une passion insensée. L'amour, tel que veulent l'inspirer les malfaiteurs dont nous parlons ici, serait un véritable hébétement et la plus honteuse de toutes les servitudes morales. Plus on énerve un esclave, plus on le rend incapable de s'affranchir, et c'est là véritablement le secret de la magicienne d'Apulée et des breuvages de Circé.

L'usage du tabac, soit à priser, soit à fumer, est un auxiliaire dangereux des philtres stupéfiants et des empoisonnements de la raison. La nicotine, comme on sait, n'est pas un poison moins violent que l'acide prussique, et se trouve en plus

grande quantité dans le tabac que cet acide dans les amandes.

L'absorption d'une volonté par une autre change souvent toute une série de destinées, et ce n'est pas seulement pour nous-mêmes que nous devons veiller sur nos relations et apprendre à discerner les atmosphères pures des atmosphères impures : car les véritables philtres, les philtres les plus dangereux, sont invisibles; ce sont les courants de lumière vitale rayonnante qui, en se mêlant et en s'échangeant, produisent les attractions et les sympathies, comme les expériences magnétiques ne laissent pas lieu d'en douter.

Il est parlé dans l'histoire de l'Église d'un hérésiarque nommé Marcos, qui rendait folles de lui toutes les femmes en soufflant sur elles ; mais son pouvoir fut détruit par une courageuse chrétienne qui souffla sur lui la première, en lui disant : Que Dieu te juge !

Le curé Gaufredy, qui fut brûlé comme sorcier, prétendait rendre amoureuses de lui toutes les femmes que touchait son souffle.

Le trop célèbre Père Girard, jésuite, fut accusé par une demoiselle Cadière, sa pénitente, de lui avoir complétement fait perdre le jugement en

soufflant sur elle. Il lui fallait bien cette excuse pour atténuer l'horreur et le ridicule de ses accusations contre ce Père dont la culpabilité d'ailleurs n'a jamais été bien prouvée, mais qui, bon gré mal gré, avait certainement inspiré une bien honteuse passion à cette misérable fille.

« Mademoiselle Ranfaing, étant devenue veuve en 16.., dit dom Calmet dans son *Traité sur les apparitions*, fut recherchée en mariage par un médecin nommé Poirot. N'ayant pas été écouté dans ses poursuites, il lui donna d'abord des philtres pour s'en faire aimer, ce qui causa d'étranges dérangements dans la santé de mademoiselle Ranfaing. Bientôt des choses si extraordinaires arrivèrent à cette dame, qu'on la crut possédée, et que les médecins, déclarant ne rien comprendre à son état, la recommandèrent aux exorcismes de l'Église.

» Après quoi, par l'ordre de M. de Porcelets, évêque de Toul, on lui nomma pour exorcistes M. Viardin docteur en théologie, conseiller d'État du duc de Lorraine, un jésuite et un capucin; mais dans le cours de ces exorcismes, presque tous les religieux de Nancy, ledit seigneur évêque, l'évêque de Tripoli, suffragant de Strasbourg,

M. de Sancy, ci-devant ambassadeur du roi très chrétien à Constantinople, et alors prêtre de l'Oratoire, Charles de Lorraine, évêque de Verdun, deux docteurs de Sorbonne envoyés exprès pour assister aux exorcismes, l'ont souvent exorcisée en hébreu, en grec et en latin, et elle leur a toujours répondu pertinement, elle qui à peine savoit lire le latin.

» On rapporte le certificat donné par M. Nicolas de Harlay, fort habile en langue hébraïque qui reconnoît que mademoiselle Ranfaing étoit réellement possédée, et lui avoit répondu au seul mouvement de ses lèvres, sans qu'il prononçât aucunes paroles, et lui avoit donné plusieurs preuves de sa possession. Le sieur Garnier, docteur de Sorbonne, lui ayant aussi fait plusieurs commandements en langue hébraïque, elle lui a de même répondu pertinement, mais en françois, disant que le pacte était qu'il ne parleroit qu'en langue ordinaire. Le démon ajouta : N'est-ce pas assez que je te montre que j'entends ce que tu dis ? Le même M. Garnier lui parlant grec, mit par mégarde un cas pour un autre. La possédée, ou plutôt le diable, lui dit : *Tu as failli.* Le docteur lui dit en grec : *Montre ma faute.* Le diable répondit : *Contente-toi que je te*

montre la faute ; je ne t'en dirai pas davantage. Le docteur lui disant en grec de se taire, il lui répondit : Tu me commandes de me taire, et moi je ne veux pas me taire. »

Ce remarquable exemple d'affection hystérique portée jusqu'à l'extase et la démonomanie à la suite d'un philtre administré par un homme qui se croyait sorcier, prouve mieux que tout ce que nous pourrions dire la toute-puissance de la volonté et de l'imagination réagissant l'une sur l'autre, et l'étrange lucidité des extatiques ou somnambules, qui comprennent la parole en la lisant dans la pensée sans avoir la science des mots. Je ne révoque pas un instant en doute la sincérité des témoins nommés par dom Calmet ; je m'étonne seulement que des hommes aussi graves n'aient pas remarqué cette difficulté qu'éprouvait le prétendu démon à leur répondre dans une langue étrangère à la malade. Si leur interlocuteur eût été ce qu'ils entendaient par un démon, il eût non-seulement compris le grec, mais il eût aussi parlé grec : l'un ne coûterait pas plus que l'autre à un esprit aussi savant et aussi malin.

Dom Calmet ne s'en tient pas là sur l'histoire de mademoiselle Ranfaing ; il raconte toute une suite

de questions insidieuses et d'injonctions peu graves de la part des exorcistes, et une série de réponses plus ou moins congrues de la pauvre malade, toujours extatique et somnambule. Ce bon Père ne manque pas d'en tirer les conclusions lumineuses de cet autre bon M. de Mirville. Les choses qui se passaient étant au-dessus de l'intelligence des assistants, on doit en conclure que tout cela était l'œuvre de l'enfer. Belle et savante conclusion! Le plus sérieux de l'affaire, c'est que le médecin Poirot fut mis en jugement comme magicien, confessa comme toujours, à la torture, et fut brûlé. S'il avait réellement, par un philtre quelconque, attenté à la raison de cette femme, il méritait d'être puni comme empoisonneur : c'est tout ce que nous en pouvons dire.

Mais les philtres les plus terribles, ce sont les exaltations mystiques d'une dévotion mal entendue. Quelles impuretés égaleront jamais les cauchemars de saint Antoine et les tourments de sainte Thérèse et de sainte Angèle de Foligny? Cette dernière appliquait un fer rouge à sa chair révoltée, et trouvait que le feu matériel était un rafraîchissement pour ses ardeurs cachées. Avec quelle violence la nature ne demande-t-elle pas ce qu'on lui

refuse en y pensant continuellement pour le détester ! C'est par le mysticisme qu'ont commencé les ensorcellements prétendus des Magdeleine Bavan, des demoiselles dè la Palud et de la Cadière. La crainte excessive d'une chose la rend presque toujours inévitable. En suivant les deux courbes d'un cercle on arrive et l'on se rencontre au même point. Nicolas Rémigius, juge criminel en Lorraine, qui fit brûler vives huit cents femmes comme sorcières, voyait de la magie partout : c'était son idée fixe, sa folie. Il voulait prêcher une croisade contre les sorciers, dont il voyait l'Europe remplie ; désespéré de n'être pas cru sur parole quand il affirmait que presque tout le monde était coupable de magie, il finit par se déclarer sorcier lui-même et fut brûlé sur ses propres aveu

Pour se préserver des mauvaises influences, la première condition serait donc de défendre à l'imagination de s'exalter. Tous les exaltés sont plus ou moins fous, et l'on domine toujours un fou en le prenant par sa folie. Mettez-vous donc au-dessus des craintes puériles et des désirs vagues ; croyez à la sagesse suprême, et soyez convaincus que cette sagesse, vous ayant donné l'intelligence pour unique moyen de la connaître, ne peut vouloir tendre

des piéges à votre intelligence ou à votre raison. Vous voyez partout autour de vous des effets proportionnés aux causes ; vous voyez les causes dirigées et modifiées dans le domaine de l'homme par l'intelligence ; vous voyez en somme le bien être plus fort et plus estimé que le mal : pourquoi supposeriez-vous dans l'infini une immense déraison, puisqu'il y a de la raison dans le fini ? La vérité ne se cache à personne. Dieu est visible dans ses œuvres, et il ne demande rien aux êtres contre les lois de leur nature, dont il est lui-même l'auteur. La foi, c'est la confiance ; ayez confiance, non dans les hommes qui vous disent du mal de la raison, car ce sont des fous ou des imposteurs, mais dans l'éternelle raison qui est le verbe divin, cette lumière véritable offerte comme le soleil à l'intuition de toute créature humaine venant en ce monde.

Si vous croyez à la raison absolue et si vous désirez plus que toute chose la vérité et la justice, vous ne devez craindre personne, et vous n'aimerez que ceux qui sont aimables. Votre lumière naturelle repoussera instinctivement celle des méchants parce qu'elle sera dominée par votre volonté. Ainsi les substances même vénéneuses qui pourraient vous être

administrées n'affecteront pas votre intelligence. On pourra vous rendre malades, on ne vous rendra jamais criminels.

Ce qui contribue à rendre les femmes hystériques, c'est leur éducation molle et hypocrite. Si elles faisaient plus d'exercice, si on leur enseignait les choses du monde franchement et libéralement, elles seraient moins capricieuses, moins vaines, moins futiles, et par conséquent moins accessibles aux mauvaises séductions. La faiblesse sympathise toujours avec le vice, parce que le vice est une faiblesse qui se donne l'apparence d'une force. La folie a la raison en horreur et se complaît en toutes choses aux exagérations du mensonge. Guérissez donc d'abord votre intelligence malade. La cause de tous les envoûtements, le venin de tous les philtres, la puissance de tous les sorciers, sont là.

Quant aux narcotiques ou autres poisons qui vous auraient été administrés, c'est l'affaire de la médecine et de la justice ; mais nous ne pensons pas que de pareilles énormités se reproduisent beaucoup de nos jours. Les Lovelaces n'endorment plus les Clarisses autrement que par leurs galanteries, et les breuvages, comme les enlèvements par des hommes masqués et les captivités dans des souter-

rains, ne seraient plus de mise même dans nos romans modernes. Il faut reléguer tout cela dans le confessionnal des pénitents noirs ou dans les ruines du château d'Udolph

---

CHAPITRE XIX.

LE MAGISTÈRE DU SOLEIL.

Nous arrivons au nombre qui dans le Tarot est marqué au signe du soleil. Le denaire de Pythagore et le ternaire multiplié par lui-même représentent en effet la sagesse appliquée à l'absolu. C'est donc de l'absolu que nous allons parler ici.

Trouver l'absolu dans l'infini, dans l'indéfini et dans le fini, tel est le grand œuvre des sages, ce qu'Hermès appelle l'œuvre du soleil.

Trouver les bases inébranlables de la vraie foi religieuse de la vérité philosophique et de la transmutation métallique, c'est le secret d'Hermès tout entier, c'est la pierre philosophale.

Cette pierre est une et multiple ; on la décompose par l'analyse on la recompose par la synthèse. Dans l'analyse, c'est une poudre, la poudre de projection des alchimistes ; avant l'analyse et dans la synthèse, c'est une pierre.

La pierre philosophale, disent les maîtres, ne doit pas être exposée à l'air ni aux regards des pro-

fanes; il faut la tenir cachée et la conserver avec soin dans l'endroit le plus secret de son laboratoire, et porter toujours sur soi la clef du lieu où elle est renfermée.

Celui qui possède le grand arcane est un roi véritable et plus qu'un roi, car il est inaccessible à toutes les craintes et à toutes les espérances vaines. Dans toutes les maladies de l'âme et du corps, une seule parcelle détachée de la précieuse pierre, un seul grain de la divine poudre, sont plus que suffisants pour le guérir. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre ! comme disait le Maître.

Le sel, le soufre et les mercure ne sont que des éléments accessoires et des instruments passifs du grand œuvre. Tout dépend, comme nous l'avons dit, du *magnès* intérieur de Paracelse. L'œuvre est tout entière dans la *projection*, et la projection s'accomplit parfaitement par l'intelligence effective et réalisable d'un seul mot.

Il n'y a qu'une seule opération importante dans l'œuvre : elle consiste dans la *sublimation*, qui n'est autre chose, selon Geber, que l'élévation de la chose sèche par le moyen du feu, avec adhérence à son propre vase.

Celui qui veut parvenir à l'intelligence du grand mot et à la possession du grand arcane doit, après avoir médité les principes de notre dogme, lire avec attention les philosophes hermétiques, et il parviendra sans doute à l'initiation comme d'autres y sont parvenus ; mais il faut prendre pour clef de leurs allégories le dogme unique d'Hermès, contenu dans sa table d'émeraude, et suivre, pour classer les connaissances et diriger l'opération, l'ordre indiqué dans l'alphabet cabalistique du Tarot, dont nous donnons l'explication entière et absolue au dernier chapitre de cet ouvrage,

Parmi les livres rares et précieux qui contiennent les mystères du grand arcane, il faut compter au premier rang le *Sentier chimique* ou *Manuel de Paracelse*, qui contient tous les mystères de la physique démonstrative et de la plus secrète cabale. Ce livre manuscrit, précieux et original, ne se trouve que dans la bibliothèque du Vatican. Sendivogius en a tiré une copie dont le baron de Tschoudy s'est servi pour composer le catéchisme hermétique contenu dans son ouvrage intitulé : *L'Étoile flamboyante*. Ce catéchisme, que nous indiquons aux sages cabalistes comme pouvant tenir lieu du traité incomparable de Paracelse, contient tous les prin-

cipes véritables du grand œuvre d'une manière si satisfaisante et si claire, qu'il faut manquer absolument de l'intelligence spéciale de l'occultisme pour ne pas arriver à la vérité absolue en le méditant. Nous allons en donner une analyse succincte avec quelques mots de commentaire.

Raymond Lulle, un des grands et sublimes maîtres de la science, a dit que pour faire de l'or il faut d'abord avoir de l'or. On ne fait rien de rien ; on ne crée pas absolument la richesse : on l'augmente et on la multiplie. Que les aspirants à la science comprennent donc bien qu'il ne faut demander à l'adepte ni tours d'escamotage ni miracles. La science hermétique, comme toutes les sciences réelles, est mathématiquement démontrable. Ses résultats, même matériels, sont aussi rigoureux que celui d'une équation bien faite.

L'or hermétique n'est pas seulement un dogme vrai, une lumière sans ombre, une vérité sans alliage de mensonge ; c'est aussi un or matériel, réel, pur, et le plus précieux qui se puisse trouver dans les mines de la terre.

Mais l'or vif, le soufre vif ou le vrai feu des philosophes, doit se chercher dans la maison du mercure. Ce feu s'alimente de l'air ; pour exprimer sa

puissance attractive et expansive, on ne peut donner une meilleure comparaison que celle de la foudre, qui n'est d'abord qu'une exhalaison sèche et terrestre unie à la vapeur humide, mais qui, à force de s'exalter, venant à prendre la nature ignée, agit sur l'humide qui lui est inhérent, qu'elle attire à soi et transmue en sa nature ; après quoi elle se précipite avec rapidité vers la terre, où elle est attirée par une nature fixe semblable à la sienne.

Ces paroles énigmatiques pour la forme, mais claires pour le fond, expriment nettement ce que les philosophes entendent par leur mercure fécondé par le soufre, qui devient le maître et le régénérateur du sel : c'est l'AZOTH, la *magnésie* universelle, le grand agent magique, la lumière astrale, la lumière de vie, fécondée par la force animique, par l'énergie intellectuelle, qu'ils comparent au soufre à cause de ses affinités avec le feu divin. Quant au sel, c'est la matière absolue. Tout ce qui est matière contient du sel, et tout sel peut être converti en or pur par l'action combinée du soufre et du mercure, qui parfois agissent si rapidement, que la transmutation peut se faire en un instant, dans une heure, sans fatigue pour l'opérateur et presque

sans frais ; d'autres fois, et suivant les dispositions plus contraires des milieux atmosphériques, l'opération demande plusieurs jours, plusieurs mois, et parfois même plusieurs années.

Comme nous l'avons déjà dit, il existe dans la nature deux lois premières, deux lois essentielles qui produisent, en se contre-balançant l'équilibre universel des choses : c'est la fixité et le mouvement, analogues, en philosophie, à la vérité et à l'invention, et, en conception absolue, à la nécessité et à la liberté, qui sont l'essence même de Dieu. Les philosophes hermétiques donnent le nom de *fixe* à tout ce qui est pondérable, à tout ce qui tend par sa nature au repos central et l'immobilité ; ils nomment volatil tout ce qui obéit plus naturellement et plus volontiers à la loi du mouvement, et ils forment leur pierre de l'analyse, c'est-à-dire de la volatilisation du fixe, puis de la synthèse, c'est-à-dire de la fixation du volatil, ce qu'ils opèrent en appliquant au fixe, qu'ils nomment leur sel, le mercure sulfuré ou la lumière de vie dirigée et rendue toute-puissante par une opération secrète. Ils s'emparent ainsi de toute la nature et leur pierre se trouve partout où il y a du sel, ce qui fait dire qu'aucune substance n'est étrangère au grand œuvre

et qu'on peut changer en or les matières même les plus méprisables et les plus viles en apparence, ce qui est vrai dans ce sens que, comme nous l'avons dit, elles contiennent toutes le sel principiant, représenté dans nos emblèmes par la pierre cubique elle-même, comme on le voit dans le frontispice symbolique et universel des clefs de Basile Valentin.

Savoir extraire de toute matière le sel pur qui y est caché c'est avoir le secret de la pierre. Cette pierre est donc une pierre saline que l'*od* ou lumière universelle astrale décompose ou recompose; elle est unique et multiple, car elle peut se dissoudre comme le sel ordinaire et s'incorporer à d'autres substances. Obtenue par l'analyse, on pourrait la nommer le *sublimé universel;* retrouvée par voie de synthèse, c'est la véritable *panacée* des anciens, car elle guérit toutes les maladies, soit de l'âme, soit du corps, et a été appelée par excellence la médecine de toute la nature. Lorsqu'on dispose par l'initiation absolue des forces de l'agent universel, on a toujours cette pierre à sa disposition car l'extraction de la pierre est alors une opération simple et facile bien distincte de la projection ou réalisation métallique. Cette pierre, à l'état de sublimé, ne doit pas être laissée en contact avec l'air

atmosphérique, qui pourrait la dissoudre en partie et lui faire perdre sa vertu. Il ne serait pas sans danger d'ailleurs d'en respirer les émanations Le sage la conserve plus volontiers dans ses enveloppes naturelles, assuré qu'il est de l'extraire par un seul effort de sa volonté et une seule application de l'agent universel aux enveloppes, que les cabalistes nomment les écorces. C'est pour exprimer hiéroglyphiquement cette loi de prudence qu'ils donnaient à leur mercure, personnifié en Égypte par Hermanubis, une tête de chien, et à leur soufre, représenté par le Baphomet du temple, ou le prince du sabbat, cette tête de bouc qui a tant fait décrier les associations occultes du moyen âge (1).

(1) Pour l'œuvre minérale, la matière première est exclusivement minérale, mais ce n'est pas un métal. C'est un sel métallisé. Cette matière est appelée végétale, parce qu'elle ressemble à un fruit, et animale, parce qu'elle donne une sorte de lait et une sorte de sang. Elle contient seule le feu qui doit la dissoudre. (Note importante de la seconde édition).

CHAPITRE XX.

LA THAUMATURGIE.

Nous avons défini les miracles les effets naturels des causes exceptionnelles.

L'action immédiate de la volonté humaine sur les corps, ou du moins cette action exercée sans moyen visible, constitue un miracle dans l'ordre physique.

L'influence exercée sur les volontés ou sur les intelligences soit soudainement, soit dans un temps donné, et capable de captiver les pensées, de changer les résolutions les mieux arrêtées, de paralyser les passions les plus violentes, cette influence constitue un miracle dans l'ordre moral.

L'erreur commune, relativement aux miracles, c'est de les regarder comme des effets sans causes, comme des contradictions de la nature, comme des fictions soudaines de l'imagination divine ; et l'on ne songe pas qu'un seul miracle de cette sorte briserait l'harmonie universelle et replongerait l'univers dans le chaos.

Il y a des miracles impossibles à Dieu même : ce sont les miracles absurdes. Si Dieu pouvait être absurde un seul instant, ni lui ni le monde n'existeraient plus l'instant d'après. Attendre de l'arbitraire divin un effet dont on méconnaît la cause ou dont la cause même n'existe pas, c'est ce qu'on appelle tenter Dieu ; c'est se précipiter dans le vide.

Dieu agit par ses œuvres : dans le ciel il opère par les anges et sur la terre par les hommes. Donc, dans le cercle d'action des anges, les anges peuvent tout ce qui est possible à Dieu, et dans le cercle d'action des hommes, les hommes disposent également de la toute-puissance divine.

Dans le ciel des conceptions humaines, c'est l'humanité qui crée Dieu, et les hommes pensent que Dieu les a faits à son image parce qu'ils le font à la leur.

Le domaine de l'homme, c'est toute la nature corporelle et visible sur la terre, et, s'il ne régit ni les grands astres ni les étoiles, il peut du moins en calculer le mouvement, en mesurer la distance et identifier sa volonté à leur influence ; il peut modifier l'atmosphère, agir jusqu'à un certain point sur les saisons, guérir et rendre malades ses sem-

blables, conserver la vie et donner la mort, et par la conservation de la vie nous entendons même, comme nous l'avons dit, la résurrection en certains cas.

L'absolu en raison et en volonté est la plus grande puissance qu'il soit donné à l'homme d'atteindre, et c'est au moyen de cette puissance qu'il opère ce que la multitude admire sous le nom de miracles.

La plus parfaite pureté d'intention est indispensable au thaumaturge, puis il lui faut un courant favorable et une confiance illimitée.

L'homme qui est parvenu à ne rien convoiter et à ne rien craindre est le maître de tout. C'est ce qui est exprimé par cette belle allégorie de l'Évangile où l'on voit le Fils de Dieu, trois fois victorieux de l'esprit impur, être servi dans le désert par les anges.

Rien ne résiste sur la terre à une volonté raisonnable et libre. Quand le sage dit : Je veux, c'est Dieu même qui veut, et tout ce qu'il ordonne s'accomplit.

C'est la science et la confiance du médecin qui font la vertu des remèdes, et il n'existe pas d'autre médecine efficace et réelle que la thaumaturgie.

Aussi, la thérapeutique occulte est-elle exclusive de toute médicamentation vulgaire. Elle emploie surtout les paroles, les insufflations, et communique par la volonté une vertu variée aux substances les plus simples : l'eau, l'huile, le vin, le camphre, le sel. L'eau des homœopathes est véritablement une eau magnétisée et enchantée qui opère par la foi. Les substances énergiques qu'on y ajoute en quantités pour ainsi dire infinitésimales sont des consécrations et comme des signes de la volonté du médecin.

Ce qu'on appelle vulgairement le charlatanisme est un grand moyen de succès réel en médecine, si ce charlatanisme est assez habile pour inspirer une grande confiance et former un cercle de foi. En médecine surtout, c'est la foi qui sauve.

Il n'y a guère de village qui n'ait son faiseur ou sa faiseuse de médecine occulte, et ces gens-là ont presque partout et toujours un succès incomparablement plus grand que celui des médecins approuvés par la Faculté. Les remèdes qu'ils prescrivent sont souvent ridicules ou bizarres, et n'en réussissent que mieux, parce qu'ils exigent et réalisent plus de foi de la part des sujets et des opérateurs.

Un ancien négociant de nos amis, homme d'un caractère bizarre et d'un sentiment religieux très exalté, après s'être retiré du commerce, s'est mis à exercer gratuitemet et par charité chrétienne la médecine occulte dans un département de la France. Il n'emploie pour tous spécifiques que l'huile, les insufflations et les prières. Un procès qui lui a été intenté pour exercice illégal de la médecine a mis le public à même de constater que dans l'espace d'environ cinq ans on lui attribuait dix mille guérisons, et que le nombre des croyants augmentait sans cesse dans des proportions capables d'alarmer sérieusement tous les médecins du pays.

Nous avons vu au Mans une pauvre religieuse qu'on disait un peu folle, et qui guérissait tous les malades des campagnes voisines avec un élixir et un sparadrap de son invention. L'élixir était pour l'intérieur, le sparadrap pour l'extérieur, et de cette manière rien n'échappait à cette panacée universelle. L'emplâtre ne s'attachait jamais à la peau qu'aux endroits où son application était nécessaire ; partout ailleurs il se roulait sur lui-même et tombait ; du moins c'est ce que prétendait la bonne sœur et ce qu'assuraient ses malades. Cette thaumaturge

eut aussi des procès de concurrence, car elle appauvrissait la clientèle de tous les médecins du pays. Elle fut étroitement cloîtrée, mais bientôt il fallut la rendre au moins une fois par semaine à l'empressement et à la foi des populations. Nous avons vu, le jour des consultations de la sœur Jeanne-Françoise, des gens de la campagne, arrivés de la veille, attendre leur tour couchés à la porte du couvent ; ils y avaient dormi sur la dure, et n'attendaient pour s'en retourner que l'élixir et l'emplâtre de la bonne sœur.

Le remède étant le même pour toutes les maladies, il semblerait que la bonne sœur n'avait pas besoin de connaître les souffrances de ses malades. Elle les écoutait toutefois avec une grande attention, et ne leur confiait son spécifique qu'avec connaissance de cause. Là était le secret magique. La direction d'intention donnait au remède sa vertu spéciale. Ce remède était insignifiant par lui-même. L'élixir était de l'eau-de-vie aromatisée et mêlée à des sucs d'herbes amères ; l'emplâtre était fait d'un mélange assez analogue à la thériaque pour la couleur et pour l'odeur : c'était peut-être de la poix de Bourgogne opiacée. Quoi qu'il en soit, le spécifique faisait merveille, et l'on se fût attiré des

affaires parmi les gens de la campagne si l'on avait révoqué en doute les miracles de la bonne sœur.

Nous avons connu près de Paris un vieux jardinier thaumaturge qui faisait aussi des cures merveilleuses et qui mettait dans ses fioles le suc de toutes les herbes de la Saint-Jean. Ce jardinier avait un frère esprit fort qui se moquait du sorcier. Le pauvre jardinier, ébranlé par les sarcasmes de ce mécréant, se mit alors à douter de lui-même : les miracles cessèrent ; les malades perdirent leur confiance, et le thaumaturge, déchu et désespéré, mourut fou.

L'abbé Thiers, curé de Vibraie, dans son curieux *Traité des superstitions*, rapporte qu'une femme, atteinte d'une ophthalmie désespérée en apparence, ayant été soudainement et mystérieusement guérie, vint se confesser à un prêtre d'avoir eu recours à la magie. Elle avait longtemps importuné un clerc qu'elle supposait magicien pour qu'il lui donnât un caractère à porter sur elle, et le clerc lui avait remis un parchemin roulé, en lui recommandant de se laver trois fois par jour avec de l'eau fraîche. Le prêtre se fit remettre le parchemin, et y trouva ces paroles : *Eruat diabolus oculos tuos et repleat ster-*

coribus loca vacantia. Il traduisit ces paroles à la bonne femme, qui resta stupéfaite ; mais elle n'en était pas moins guérie.

L'insufflation est une des plus importantes pratiques de la médecine occulte, parce que c'est un signe parfait de la transmission de la vie. Inspirer en effet veut dire souffler sur quelqu'un ou sur quelque chose, et nous savons déjà, par le dogme unique d'Hermès, que la vertu des choses a créé les mots et qu'il existe une proportion exacte entre les idées et les paroles, qui sont les formes premières et les réalisations verbales des idées.

Suivant que le souffle est chaud ou froid, il est attractif ou répulsif. Le souffle chaud correspond à l'électricité positive, et le souffle froid à l'électricité négative. Aussi les animaux électriques et nerveux craignent-ils le souffle froid, comme on peut en faire l'expérience en soufflant sur un chat dont les familiarités sont importunes. En regardant fixement un lion ou un tigre et en leur soufflant à la face, on les stupéfierait au point de les forcer à se retirer et à reculer devant nous.

L'insufflation chaude et prolongée rétablit la circulation du sang, guérit les douleurs rhumatismales et goutteuses, rétablit l'équilibre dans les humeurs

et dissipe la lassitude. De la part d'une personne sympathique et bonne, c'est un calmant universel. L'insufflation froide apaise les douleurs qui ont pour principes les congestions et les accumulations fluidiques. Il faut donc alterner ces deux souffles, en observant la polarité de l'organisme humain, et en agissant d'une manière opposée sur les pôles, qu'on soumettra, l'un après l'autre, à un magnétisme contraire. Ainsi, pour guérir un œil malade par inflammation, il faudra insuffler chaudement et doucement l'œil sain, puis pratiquer sur l'œil échauffé des insufflations froides à distance et en proportions exactes avec les souffles chauds. Les passes magnétiques elles-mêmes agissent comme le souffle, et sont un souffle réel par transpiration et rayonnement d'air intérieur, tout phosphorescent de lumière vitale; les passes lentes sont un souffle chaud qui rassemble et exalte les esprits; les passes rapides sont un souffle froid qui disperse les forces et neutralise les tendances à la congestion. Le souffle chaud doit se faire transversalement ou de bas en haut; le souffle froid a plus de force s'il est dirigé de haut en bas.

Nous ne respirons pas seulement par les narines et par la bouche: la porosité universelle de notre

corps est un véritable appareil respiratoire, insuffisant, sans doute, mais très utile à la vie et à la santé. Les extrémités des doigts, auxquelles aboutissent tous les nerfs, font rayonner la lumière astrale ou l'aspirent suivant notre volonté. Les passes magnétiques sans contact sont un simple et léger souffle; le contact ajoute au souffle l'impression sympathique équilibrante. Le contact est bon et même nécessaire pour prévenir les hallucinations dans le commencement du somnambulisme. C'est une communion de réalité physique qui avertit le cerveau et rappelle l'imagination qui s'égare; mais il ne doit pas être trop prolongé lorsqu'on veut magnétiser seulement. Si le contact absolu et prolongé est utile dans certain cas, l'action qu'on doit exercer alors sur le sujet se rapporterait plutôt à l'incubation ou au massage qu'au magnétisme proprement dit.

Nous avons rapporté des exemples d'incubation tirés du livre le plus respecté parmi les chrétiens; ces exemples se rapportent tous à la guérison des léthargies réputées incurables, puisque nous sommes convenu d'appeler ainsi les résurrections. Quant au massage, il est encore en grand usage chez les Orientaux, qui le pratiquent dans les bains publics

et s'en trouvent fort bien. C'est tout un système de frictions, de tractions, de pressions, exercées longuement et lentement sur tous les membres et sur tous les muscles, et dont le résultat est un équilibre nouveau dans les forces, un sentiment complet de repos et de bien-être avec un renouvellement très sensible d'agilité et de vigueur.

Toute la puissance du médecin occulte est dans la conscience de sa volonté, et tout son art consiste à produire la foi dans son malade. Si vous pouvez croire, disait le Maître, tout est possible à celui qui croit. Il faut dominer son sujet par la physionomie, par le ton, par le geste, lui inspirer de la confiance par quelques manières paternelles, le dérider par quelque bon et joyeux discours. Rabelais, qui était plus magicien qu'il en avait l'air, avait pris pour panacée spéciale le pantagruélisme. Il faisait rire ses malades, et tous les remèdes qu'ils faisaient ensuite leur réussissaient mieux ; il établissait entre eux et lui une sympathie magnétique au moyen de laquelle il leur communiquait sa confiance et sa bonne humeur ; il les flattait dans ses préfaces, en les appelant ses malades très illustres et très précieux, et leur dédiait ses ouvrages. Aussi sommes-nous convaincu que le Gargantua et le Pantagruel

ont guéri plus d'humeurs noires, plus de dispositions à la folie, plus de manies atrabilaires, à cette époque de haines religieuses et de guerres civiles, que la Faculté de médecine tout entière n'eût pu alors en constater et en étudier.

La médecine occulte est essentiellement sympathique. Il faut qu'une affection réciproque ou tout au moins un bon vouloir réel s'établisse entre le médecin et le malade. Les sirops et les juleps n'ont guère de vertu par eux-mêmes ; ils sont ce que les fait l'opinion commune à l'agent et au patient : aussi la médecine homœopathique les suprime-t-elle sans de graves inconvénients. L'huile et le vin combinés, soit avec le sel, soit avec le camphre, pourraient suffire au pansement de toutes les plaies et à toutes les frictions extérieures ou applications calmantes. L'huile et le vin sont les médicaments par excellence de la tradition évangélique. C'est le baume du Samaritain, et dans l'*Apocalypse*, le prophète, en décrivant de grandes exterminations, prie les puissances vengeresses d'épargner l'huile et le vin, c'est-à-dire de laisser une espérance et un remède pour tant de blessures. Ce qu'on appelle parmi nous l'extrême-onction était, chez les premiers chrétiens et dans l'intention de l'apôtre

saint Jacques, qui a consigné le précepte dans son Épître aux fidèles du monde entier, la pratique pure et simple de la médecine traditionnelle du Maître. Si quelqu'un est malade parmi vous, écrit-il, qu'il fasse venir les anciens de l'Église, qui prieront sur lui et lui feront des onctions d'huile en invoquant le nom du Maître. Cette thérapeutique divine s'est progressivement perdue, et l'on a pris l'habitude de regarder l'extrême-onction comme une formalité religieuse nécessaire avant de mourir. Cependant la vertu thaumaturgique de l'huile sainte ne saurait être mise complétement en oubli par le dogme traditionnel, et l'on en fait mémoire dans le passage du catéchisme qui se rapporte à l'extrême-onction.

Ce qui guérissait surtout parmi les premiers chrétiens, c'était la foi et la charité. La plupart des maladies prennent leur source dans des désordres moraux : il faut commencer par guérir l'âme et le corps ensuite sera facilement guéri.

CHAPITRE XXI.

LA SCIENCE DES PROPHÈTES.

Ce chapitre est consacré à la divination.

La divination, dans son sens le plus large et suivant la signification grammaticale du mot, est l'exercice du pouvoir divin et la réalisation de la science divine.

C'est le sacerdoce du mage.

Mais la divination, dans l'opinion générale, se rapporte plus spécialement à la connaissance des choses cachées.

Connaître les pensées les plus secrètes des hommes, pénétrer les mystères du passé et de l'avenir, évoquer de siècle en siècle la révélation rigoureuse des effets par la science exacte des causes, voilà ce qu'on appelle universellement divination.

De tous les mystères de la nature, le plus profond, c'est celui du cœur de l'homme; et pourtant la nature ne permet pas que la profondeur en soit inaccessible. Malgré la dissimulation la plus pro-

fonde, malgré la politique la plus habile, elle trace elle-même et laisse observer dans les formes du corps, dans la lumière des regards, dans les mouvements, dans la démarche, dans la voix, mille indices révélateurs.

L'initié parfait n'a pas même besoin de ces indices; il voit la vérité dans la lumière, il ressent une impression qui lui manifeste l'homme entier, il traverse les cœurs de son regard, et doit même feindre d'ignorer, pour désarmer ainsi la peur ou la haine des méchants qu'il connaît trop.

L'homme qui a mauvaise conscience croit toujours qu'on l'accuse ou qu'on le soupçonne; s'il se reconnaît dans un trait d'une satire collective, il prendra pour lui la satire tout entière et dira bien haut qu'on le calomnie. Toujours défiant, mais aussi curieux que craintif, il est devant le mage comme le Satan de la parabole ou comme ces scribes qui l'interrogeaient pour le tenter. Toujours opiniâtre et toujours faible, ce qu'il craint par-dessus tout, c'est de reconnaître ses torts. Le passé l'inquiète, l'avenir l'épouvante; il voudrait transiger avec lui-même et se croire un homme de bien à des conditions faciles. Sa vie est une lutte continuelle entre de bonnes aspirations et de mau-

vaises habitudes; il se croit philosophe à la manière d'Aristippe ou d'Horace en acceptant toute la corruption de son siècle comme une nécessité qu'il doit subir; puis il se distrait avec quelque passe-temps philosophique, et se donne volontiers le sourire protecteur de Mécène, pour se persuader qu'il n'est pas tout simplement un exploiteur de la famine en complicité avec Verrès ou un complaisant de Trimalcion.

De pareils hommes sont toujours exploiteurs, même lorsqu'ils font de bonnes œuvres. Ont-ils résolu de faire un don à l'assistance publique, ls ajournent leur bienfait pour en retenir l'escompte. Ce type, sur lequel je m'appesantis à dessein, n'est pas celui d'un particulier: c'est celui de toute une classe d'hommes, avec lesquels le mage est exposé, surtout dans notre siècle, à se trouver souvent en rapport. Qu'il se tienne dans la défiance dont eux-mêmes lui donneront l'exemple, car il trouvera toujours en eux ses amis les plus compromettants et ses plus dangereux ennemis.

L'exercice public de la divination ne saurait, à notre époque, convenir au caractère d'un véritable adepte, car il serait souvent obligé de recourrir à la jonglerie et aux tours d'adresse pour conserver

sa clientèle et émerveiller son public. Les devins et les devineresses accrédités ont toujours une police secrète qui les instruit de certaines choses relatives à la vie intime ou aux habitudes des consultants. Une télégraphie de signaux est établie entre l'antichambre et le cabinet ; on donne un numéro au client qu'on ne connaît pas et qui vient pour la première fois ; on lui indique un jour et on le fait suivre ; on fait causer les portières, les voisines et les domestiques, et l'on arrive ainsi à ces détails qui bouleversent l'esprit des simples et leur donnent pour un charlatan l'estime qu'il faudrait réserver à la science sincère et à la divination consciencieuse.

La divination des événements à venir n'est possible que pour ceux dont la réalisation est déjà en quelque sorte contenue dans leur cause. L'âme, en regardant par l'appareil nerveux tout entier dans le cercle de la lumière astrale qui influence un homme et reçoit une influence de lui, l'âme du divinateur, disons-nous, peut embrasser dans une seule intuition tout ce que cet homme a soulevé autour de lui d'amours ou de haines; elle peut lire ses intentions dans sa pensée, prévoir les obstacles qu'il va rencontrer sur son chemin, la mort vio-

lente peut-être qui l'attend ; mais elle ne peut prévoir ses déterminations privées, volontaires, capricieuses, de l'instant qui suivra la consultation, à moins que la ruse du devin ne prépare elle-même l'accomplissement de la prophétie. Exemple : vous dites à une femme sur le retour et qui désire un mari : Vous irez ce soir ou demain soir à tel spectacle, et vous y verrez un homme qui vous plaira. Cette homme ne sortira pas sans vous avoir remarquée, et, par un concours bizarre de circonstances, il en résultera plus tard un mariage. Vous pouvez être sûr que, toute affaire cessante, la dame ira au spectacle indiqué, y verra un homme dont elle se croira remarquée, et espérera un prochain mariage. Si le mariage ne se fait pas, elle ne s'en prendra pas à vous, car elle ne voudra pas perdre l'espoir d'une nouvelle illusion, et elle reviendra, au contraire, assidûment vous consulter.

Nous avons dit que la lumière astrale est le grand livre de la divination ; ceux qui ont l'aptitude pour lire dans ce livre l'ont naturellement ou l'ont acquise. Il y a donc deux classes de voyants, les instinctifs et les initiés. C'est pour cela que les enfants, les ignorants, les bergers, les idiots mêmes, ont plus de dispositions à la divination naturelle que les sa-

vants et les penseurs. David, simple pasteur, était prophète comme l'a été depuis Salomon, le roi des cabalistes et des mages. Les aperçus de l'instinct sont souvent aussi sûrs que ceux de la science; les moins clairvoyants en lumière astrale sont ceux qui raisonnent le plus.

Le somnambulisme est un état d'instinct pur: aussi les somnambules ont-ils besoin d'être dirigés par un voyant de la science; les sceptiques et les raisonneurs ne peuvent que les égarer.

La vision divinatrice ne s'opère que dans l'état d'extase, et pour arriver à cet état il faut rendre le doute et l'illusion impossibles en enchaînant ou en endormant la pensée.

Les instruments de divination ne sont donc que des moyens de se magnétiser soi-même et de se distraire de la lumière extérieure pour se rendre uniquement attentif à la lumière intérieure. C'est pour cela qu'Apollonius s'enveloppait tout entier dans un manteau de laine, et fixait, dans l'obscurité, ses regards sur son ombilic. Le miroir magique de Du Potet est un moyen analogue à celui d'Apollonius. L'hydromancie et la vision dans l'ongle du pouce bien égalisé et noirci sont des variétés de miroir magique. Les parfums et les

évocations assoupissent la pensée ; l'eau ou la couleur noire absorbe les rayons visuels : il se produit alors un éblouissement, un vertige, qui est suivi de la lucidité dans les sujets qui ont pour cela une aptitude naturelle ou qui sont convenablement disposés.

La géomancie et la cartomancie sont d'autres moyens pour arriver aux mêmes fins : les combinaisons des symboles et des nombres, étant tout à la fois fortuites et nécessaires, donnent une image assez vraie des chances de la destinée pour que l'imagination puisse voir les réalités à l'occasion des symboles. Plus l'intérêt est excité, plus le désir de voir est grand, plus la confiance dans l'intuition est complète, et plus aussi la vision est claire. Jeter au hasard des points de géomancie ou tirer les cartes à la légère, c'est jouer comme les enfants qui tirent à la plus belle lettre. Les sorts ne sont des oracles que lorsqu'ils sont magnétisés par l'intelligence et dirigés par la foi.

De tous les oracles, le Tarot est le plus surprenant dans ses réponses, parce que toutes les combinaisons possibles de cette clef universelle de la cabale donnent pour solutions des oracles de science et de vérité. Le Tarot était le livre unique des an-

ciens mages ; c'est la Bible primitive, comme nous le prouverons dans le chapitre suivant, et les anciens le consultaient, comme les premiers chrétiens consultèrent plus tard les *Sorts des saints*, c'est-à-dire des versets de la Bible tirés au hasard et déterminés par la pensée d'un nombre.

Mademoiselle Lenormand, la plus célèbre de nos devineresses modernes, ignorait la science du Tarot, ou ne le connaissait guère que d'après Eteilla, dont les explications sont des obscurités jetées sur la lumière. Elle ne savait ni la haute magie, ni la Cabale, et avait la tête farcie d'une érudition mal digérée ; mais elle était intuitive par instinct, et cet instinct la trompait rarement. Les ouvrages qu'elles a laissés sont un galimatias légitimiste émaillé de citations classiques; mais ses oracles inspirés par la présence et par le magnétisme des consultants, avaient souvent de quoi surprendre. C'était une femme chez qui l'enflure de l'imagination et la divagation de l'esprit se substituèrent toujours aux affections naturelles de son sexe. Elle a vécu et est morte vierge, comme les anciennes druidesses de l'île de Sayne.

Si la nature l'eût douée de quelque beauté, elle eût facilement, à des époques plus reculées, joué

dans les Gaules le rôle d'une Mélusine ou d'une Velléda.

Plus on emploie de cérémonies dans l'exercice de la divination, plus on excite l'imagination de ses consultants et la sienne. La conjuration des quatre, la prière de Salomon, l'épée magique pour écarter les fantômes, peuvent alors être employées avec succès; on doit aussi évoquer le génie du jour et de l'heure où l'on opère et lui offrir son parfum spécial; puis on se met en rapport magnétique et intuitif avec la personne qui consulte, en lui demandant quel animal lui est sympathique et quel autre lui est antipathique, quelle fleur elle aime et quelle couleur elle préfère. Les fleurs, les couleurs et les animaux se rapportent en classification analogique aux sept génies de la cabale. Ceux qui aiment le bleu sont idéalistes et rêveurs; ceux qui aiment le rouge, matérialistes et colères; ceux qui aiment le jaune, fantastiques et capricieux; les amateurs du vert ont souvent un caractère mercantile ou rusé; les amis du noir sont influencés par Saturne; le rose est la couleur de Vénus, etc. Ceux qui aiment le cheval sont laborieux, nobles de caractère, et pourtant flexibles et dociles; les amis du chien sont aimants et fidèles;

ceux du chat sont indépendants et libertins. Les personnes franches ont peur surtout des araignées ; les âmes fières sont antipathiques au serpent ; les personnes probes et délicates ne peuvent souffrir les rats et les souris ; les voluptueux ont en horreur le crapaud, parce qu'il est froid, solitaire, hideux et triste. Les fleurs ont des sympathies analogues à celles des animaux et des couleurs, et comme la magie est la science des analogies universelles, un seul goût, une seule disposition d'une personne, fait deviner toutes les autres. C'est une application aux phénomènes de l'ordre moral de l'anatomie analogique de Cuvier.

La physionomie du visage et du corps, les rides du front, les lignes de la main, fournissent également aux magistes des indices précieux. La métoposcopie et la chiromancie sont devenues des sciences à part, dont les observations, risquées et purement conjecturales, ont été comparées, discutées, puis réunies en un corps de doctrine par Goglenius, Belot, Romphile, Indagine et Taisnier. L'ouvrage de ce dernier est le plus considérable et le plus complet ; il réunit et commente les observations et les conjectures de tous les autres.

Un observateur moderne, le chevalier d'Arpen-

tigny, a donné à la chiromancie un nouveau degré de certitude par ses remarques sur les analogies qui existent réellement entre les caractères des personnes et la forme, soit totale, soit détaillée, de leurs mains. Cette science nouvelle a été développée et précisée depuis par un artiste qui est en même temps un littérateur plein d'originalité et de finesse. Le disciple a surpassé le maître, et l'on cite déjà comme un véritable magicien en chiromancie l'aimable et spirituel Desbarrolles, l'un des voyageurs dont aime à s'entourer dans ses romans cosmopolites notre grand conteur Alexandre Dumas.

Il faut aussi interroger le consultant sur ses songes habituels : les songes sont les reflets de la vie, soit intérieure, soit extérieure. Les philosophes anciens y faisaient une grande attention ; les patriarches y voyaient des révélations certaines, et la plupart des révélations religieuses se sont faites en rêve. Les monstres de l'enfer sont les cauchemars du christianisme, et, comme le remarque spirituellement l'auteur de Smarra, jamais le pinceau ou le ciseau n'eût reproduit de pareilles laideurs si elles n'eussent été vues en rêve.

Il faut se défier des personnes dont l'imagination reflète habituellement des laideurs.

Le tempérament se manifeste aussi par les songes, et comme le tempérament exerce sur la vie une influence continuelle, il est nécessaire de le bien connaître pour conjecturer avec certitude les destinées d'une personne. Les rêves de sang, de plaisir, et de lumière, sont les indices d'un tempérament sanguin; les rêves d'eau, de boue, de pluie, de larmes, sont les résultats d'une disposition plus flegmatique; le feu nocturne, les ténèbres, les terreurs, les fantômes, appartiennent aux bilieux et aux mélancoliques.

Synésius, l'un des plus grands évêques chrétiens des premiers siècles, disciple de la belle et pure Hypathie, qui fut massacrée par des fanatiques après avoir été glorieusement la maîtresse de cette belle école d'Alexandrie, dont le christianisme devait partager l'héritage; Synésius, poëte lyrique comme Pindare et Callimaque, religieux comme Orphée, chrétien comme Spiridion de Trémithonte, a laissé un traité des songes qui a été commenté par Cardan. On ne s'occupe plus guère de nos jours de ces magnifiques recherches de l'esprit, par-

ce que les fanatismes successifs ont presque forcé le monde à désespérer du rationalisme scientifique et religieux. Saint Paul a brûlé Trismégiste ; Omar a brûlé les disciples de Trismégiste et de saint Paul. O persécuteurs! ô incendiaires! ô moqueurs! quand donc aurez-vous fini votre œuvre de ténèbres et de destruction?

Trithème, l'un des plus grands magistes de la période chrétienne, abbé irréprochable d'un monastère de bénédictins, théologien savant et maître de Cornélius Agrippa, a laissé, parmi ses ouvrages inappréciés et inappréciables, un traité intitulé : *De septem secundeis, id est intelligentiis sive spiritibus orbes post Deum moventibus.* C'est une clef de toutes les prophéties anciennes et nouvelles, et un moyen mathématique, historique et facile, de surpasser Isaïe et Jérémie dans la prévision de tous les grands événements à venir. L'auteur esquisse à grands traits la philosophie de l'histoire, et partage l'existence du monde entier entre les sept génies de la cabale. C'est la plus grande et la plus large interprétation qui ait jamais été faite de ces sept anges de l'*Apocalypse* qui apparaissent tour à tour avec des trompettes et des coupes pour répandre le verbe et la réalisation du verbe sur le monde.

Le règne de chaque ange est de 354 ans et 4 mois. Le premier est Orifiel, l'ange de Saturne, qui a commencé son règne le 13 mars, l'an premier du monde (car le monde, suivant Trithème, a été créé le 13 mars) : son règne a été celui de la sauvagerie et de la nuit primitive. Puis est venu l'empire d'Anaël, l'esprit de Vénus, qui a commencé le 24 juin l'an du monde 354 ; alors l'amour commença à être le précepteur des hommes ; il créa la famille, et la famille conduisit à l'association et à la cité primitive. Les premiers civilisateurs furent les poëtes inspirés par l'amour, puis l'exaltation de la poésie produisit la religion, le fanatisme et la débauche, qui amenèrent plus tard le déluge. Et tout cela dura jusqu'à l'an du monde 708 au huitième mois, c'est-à-dire jusqu'au 25 octobre ; et alors commença le règne de Zachariel, l'ange de Jupiter, sous lequel les hommes commencèrent à connaître et à se disputer la propriété des champs et des habitations. Ce fut l'époque de la fondation des villes et de la circonscription des empires ; la civilisation et la guerre en furent les conséquences. Puis le besoin du commerce se fit sentir, et c'est alors que, l'an du monde 1063, le 24 février, commença le règne de Raphaël, l'ange de

Mercure, l'ange de la science et du verbe, l'ange de l'intelligence et de l'industrie. Alors les lettres furent inventées. La première langue fut hiéroglyphique et universelle, et le monument qui nous en reste est le livre d'Hénoch, de Cadmus, de Thot ou de Palamède, la clavicule cabalistique adoptée plus tard par Salomon, le livre mystique des Theraphim, de l'Urim et du Thumim, la Genèse primitive du Sohar et de Guillaume Postel, la roue mystique d'Ezéchiel, le *rota* des cabalistes, le *Tarot* des magistes et des bohémiens. Alors furent inventés les arts, et la navigation fut essayée pour la première fois ; les relations s'étendirent, les besoins se multiplièrent, et arriva bientôt, c'est-à-dire le 26 juin de l'an du monde 1417, le règne de Samaël, l'ange de Mars, époque de la corruption de tous les hommes et du déluge universel. Après une longue défaillance, le monde s'efforça de renaître sous Gabriel, l'ange de la lune, qui commença son règne le 28 mars l'an du monde 1771 : alors la famille de Noé se multiplia et repeupla toutes les parties de la terre, après la confusion de Babel, jusqu'au règne de Michaël, l'ange du soleil, qui commença le 24 février l'an du monde 2126 ; et c'est à cette époque qu'il faut rapporter l'ori-

gine des premières dominations, l'empire des enfants de Nemrod, la naissance des sciences et des religions sur la terre, et les premiers conflits du despotisme et de la liberté. Trithème poursuit cette curieuse étude à travers les âges, et montre aux mêmes époques le retour des ruines, puis la civilisation renaissante par la poésie et par l'amour, les empires rétablis par la famille, agrandis par le commerce, détruits par la guerre, réparés par la civilisation universelle et progressive, puis absorbés par de grands empires, qui sont les synthèses de l'histoire. Le travail de Trithème est, à ce point de vue, plus universel et plus indépendant que celui de Bossuet, et c'est une clef absolue de la philosophie de l'histoire. Ses calculs rigoureux le conduisent jusqu'au mois de novembre de l'année 1879, époque du règne de Michaël et de la fondation d'un nouveau royaume universel. Ce royaume aura été préparé par trois siècles et demi d'angoisses et trois siècles et demi d'espérances : époques qui coïncident précisément avec les seizième, dix-septième, dix-huitième et le demi dix-neuvième pour le crépuscule lunaire et l'espérance ; avec les quatorzième, treizième douzième et demi-onzième pour les épreuves, l'ignorance, les angoisses et les fléaux de toute

nature. Nous voyons donc, d'après ce calcul, qu'en 1879, c'est-à-dire dans 24 ans, un empire universel sera fondé et donnera la paix au monde. Cet empire sera politique et religieux ; il donnera une solution à tous les problèmes agités de nos jours et durera 354 ans et 4 mois ; puis reviendra le règne d'Orifiel, c'est-à-dire une époque de silence et de nuit. Le prochain empire universel, étant sous le règne du soleil, appartiendra à celui qui tiendra les clefs de l'Orient, que se disputent en ce moment les princes des quatre parties du monde ; mais l'intelligence et l'action sont, dans les royaumes supérieurs, les forces qui gouvernent le soleil, et la nation qui sur la terre a maintenant l'initiative de l'intelligence et de la vie aura aussi les clefs de l'Orient et fondera le royaume universel. Peut-être aura-t-elle à subir pour cela une croix et un martyre analogues à ceux de l'homme-Dieu ; mais, morte ou vivante parmi les nations, son esprit triomphera, et tous les peuples du monde reconnaîtront et suivront dans 24 ans l'étendard de la France victorieuse toujours ou miraculeusement ressuscitée. Telle est la prophétie de Trithème, confirmée par toutes nos prévisions et appuyée par tous nos vœux.

See page 296

CHAPITRE XXII.

LE LIVRE D'HERMÈS.

Nous arrivons à la fin de notre œuvre, et c'est ici que nous devons en donner la clef universelle et en dire le dernier mot.

La clef universelle des arts magiques, c'est la clef de tous les anciens dogmes religieux, la clef de la cabale et de la Bible, la clavicule de Salomon.

Or, cette clavicule ou petite clef, qu'on croyait perdue depuis des siècles, nous l'avons retrouvée, et nous avons pu ouvrir tous les tombeaux de l'ancien monde, faire parler les morts, revoir dans toute leur splendeur les monuments du passé, comprendre les énigmes de tous les sphinx et pénétrer dans tous les sanctuaires.

L'usage de cette clef, chez les anciens, n'était permis qu'aux seuls grands prêtres, et on n'en confiait pas même le secret à l'élite des initiés. Or, voici ce que c'était que cette clef :

C'était un alphabet hiéroglyphique et numéral

LE CHARIOT D'HERMÈS

Septième clef du Tarot (page 332).

exprimant par des caractères et par des nombres une série d'idées universelles et absolues ; puis une échelle de dix nombres multipliés par quatres symboles et reliés ensemble par douze figures représentant les douze signes du zodiaque, plus quatre génies, ceux des quatre points cardinaux.

Le quaternaire symbolique, figuré dans les mystères de Memphis et de Thèbes par les quatre formes du sphinx, l'homme, l'aigle, le lion et le taureau, correspondait avec les quatre éléments du monde antique figurés : l'eau, par la coupe que tient l'homme ou le verseau ; l'air par le cercle ou nimbe qui entoure la tête de l'aigle céleste ; le feu, par le bois qui l'alimente, par l'arbre que la chaleur de la terre et celle du soleil font fructifier, par le sceptre enfin de royauté, dont le lion est l'emblème ; la terre, par le glaive de Mithra, qui immole tous les ans le taureau sacré et fait couler avec son sang la séve qui gonfle tous les fruits de la terre.

Or, ces quatre signes, avec toutes leurs analogies, sont l'explication du mot unique caché dans tous les sanctuaires, du mot que les bacchantes semblaient deviner dans leur ivresse lorsqu'en célébrant les fêtes d'Iacchos elles s'exaltaient jusqu'au

délire pour Io EVOHÉ ! Que signifiait donc ce mot mystérieux? C'était le nom des quatre lettres primitives de la langue mère : le JOD, symbole du cep de vigne ou du sceptre paternel de Noë ; le HÉ, image de la coupe des libations, signe de la maternité divine ; le VAU, qui unit ensemble les deux signes précédents, et avait pour figure dans l'Inde le grand et mystérieux lingam. Tel était, dans le mot divin, le triple signe du ternaire ; puis la lettre maternelle paraissait une seconde fois pour exprimer la fécondité de la nature et de la femme, pour formuler aussi le dogme des analogies universelles et progressives descendant des causes aux effets et remontant des effets aux causes. Aussi le mot sacré ne se prononçait-il pas ; il s'épelait et se disait en quatre mots, qui sont les quatre mots sacrés : JOD HÉ VAU HÉ.

Le savant Gaffarel ne doute pas que les *theraphim* des Hébreux, au moyen desquels ils consultaient les oracles de l'*urim* et du *thumim* n'aient été les figures des quatre animaux de la cabale, dont les symboles étaient résumés, comme nous le dirons bientôt, par les sphinx ou chérubins de l'arche. Mais il cite à propos des théraphim usurpés de Michas, un curieux passage de Philon le Juif

qui est toute une révélation sur l'origine ancienne et sacerdotale de nos Tarots. Voici comment Gaffarel s'exprime : « Il dit donc (Philon le Juif), parlant de l'histoire cachée dans le chapitre susdit
» des Juges, que Michas fit de fin or et argent trois
» figures de jeunes garçons et trois jeunes veaux,
» autant d'un lion, d'un aigle, d'un dragon et d'une
» colombe : de façon que si quelqu'un l'allait trou-
» ver pour savoir quelque secret touchant sa femme,
» il interrogeait la colombe ; si touchant ses en-
» fants, par le jeune garçon ; si pour des richesses,
» par l'aigle ; si pour la force et la puissance, par
» le lion ; si pour la fécondité, par le chérub ou veau ;
» si pour la longueur des jours et des ans, par le
» dragon. » Cette révélation de Philon, bien que Gaffarel en fasse peu de cas, est pour nous de la plus haute importance. Voici en effet notre clef du quaternaire, voici les images des quatre animaux symboliques qui se trouvent à la vingt et unième clef du Tarot, c'est-à-dire au troisième septénaire, répétant ainsi trois et résumant tout le symbolisme qu'expriment les trois septénaires superposés ; puis l'antagonisme des couleurs, exprimé par la colombe et le dragon ; le cercle ou ROTA, formé par le dragon ou le serpent pour exprimer la longueur

des jours; enfin la divination cabalistique du Tarot tout entière, telle que la pratiquèrent plus tard les Égyptiens bohêmes, dont les secrets furent devinés et retrouvés imparfaitement par Etteilla.

On voit dans la Bible que les grands prêtres consultaient le Seigneur sur la table d'or de l'arche sainte, entre les chérubs ou sphinx à corps de taureau et à ailes d'aigle, et qu'ils consultaient à l'aide des théraphim, par l'urim, par le thumim et par l'éphod. L'éphod était, comme on sait, un carré magique de douze nombres et de douze mots gravés sur des pierres précieuses. Le mot *théraphim*, en hébreu, signifie hiéroglyphes ou signes figurés; l'urim et le thumim, c'était le haut et le bas, l'orient et l'occident, le oui et le non, et ces signes correspondaient aux deux colonnes du temple Jakin et Bohas. Lors donc que le grand prêtre voulait faire parler l'oracle, il tirait au sort les théraphim ou lames d'or qui portaient les images des quatre mots sacrés, et les plaçait trois par trois autour du rational ou éphod, entre l'urim et le thumim, c'est-à-dire entre les deux onyx qui servaient d'agrafes aux chaînettes de l'éphod. L'onyx de droite signifiait Gédulah ou miséricorde et magnificence; l'onyx de gauche se rapportait à Géburah et signi-

fiait justice et colère, et si, par exemple, le signe du lion se trouvait près de la pierre où était gravé le nom de la tribu de Juda du côté gauche, le grand-prêtre lisait ainsi l'oracle : La verge du Seigneur est irritée contre Juda. Si le théraphim représentait l'homme ou la coupe et qu'il se trouvât également à gauche, près de la pierre de Benjamin, le grand-prêtre lisait : La miséricorde du Seigneur est lasse des offenses de Benjamin, qui l'outrage dans son amour. C'est pourquoi il va épancher sur lui la coupe de sa colère, etc. Lorsque le souverain sacerdoce cessa en Israël, quand tous les oracles du monde se turent en présence du Verbe fait homme et parlant par la bouche du plus populaire et du plus doux des sages, quand l'arche fut perdue, le sanctuaire profané et le temple détruit, les mystères de l'éphod et des théraphim, qui n'étaient plus tracés sur l'or et les pierres précieuses, furent écrits ou plutôt figurés par quelques sages cabalistes sur l'ivoire, sur le parchemin, sur le cuir argenté et doré, puis enfin sur de simples cartes, qui furent toujours suspectes à l'Église officielle, comme renfermant une clef dangereuse de ses mystères. De là sont venus ces tarots dont l'antiquité, révélée au savant Court de Gébelin par la science

même des hiéroglyphes et des nombres, a tant exercé, plus tard, la douteuse perspicacité et la tenace investigation l'Etteilla.

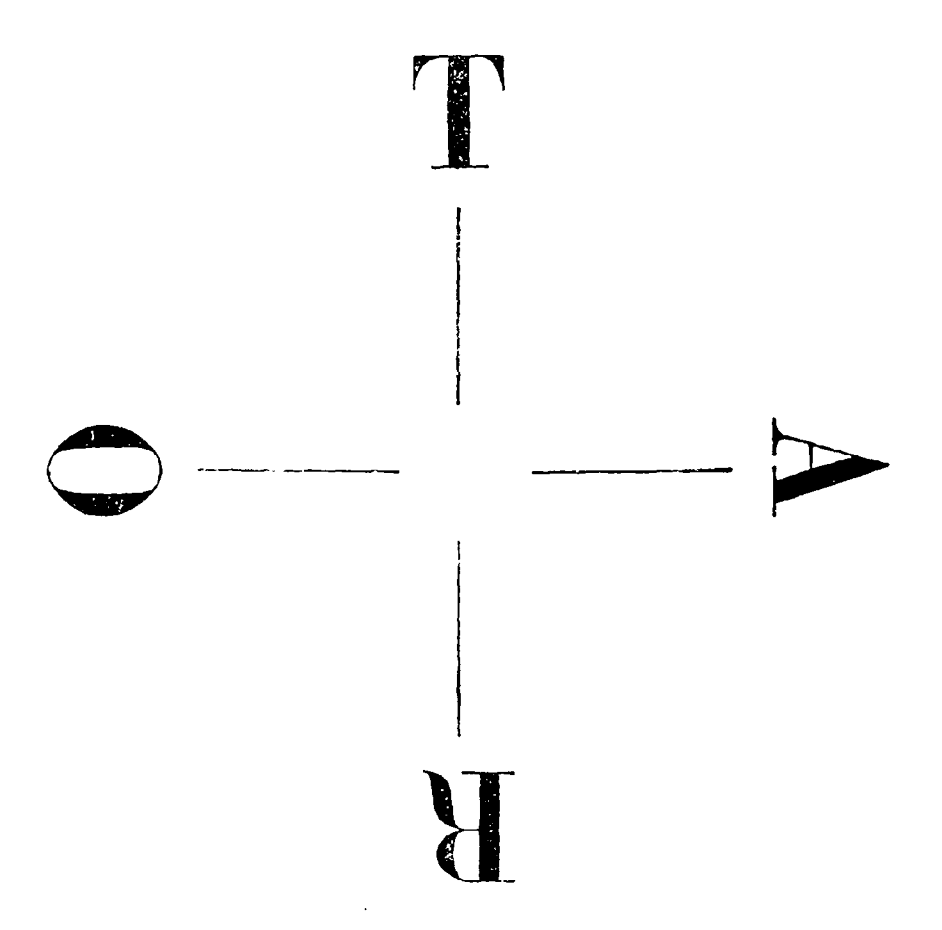
Court de Gébelin, dans le huitième volume de son *Monde primitif*, donne la figure des vingt-deux clefs et des quatre as du Tarot, et en démontre la parfaite analogie avec tous les symboles de la plus haute antiquité ; il essaye ensuite d'en donner l'explication et il s'égare naturellement, parce qu'il ne prend pas pour point de départ le tétragramme universel et sacré, le IO EVOHÉ des bacchanales, le JOD HE VAU HÉ du sanctuaire, le יהוה de la cabale.

Etteilla ou Alliette, préoccupé uniquement de son système de divination et du profit matériel qu'il pouvait en tirer, Alliette, ancien coiffeur, n'ayant jamais appris ni le français, ni même l'orthographe, prétendit réformer et s'approprier ainsi le livre deThot. Sur le tarot qu'il fit graver, et qui est devenu fort rare, on lit à la carte vingt-huitième (le huit de bâtons) cette réclame naïve : « Etteilla, » professeur d'algèbre, rénovateur de la cartomancie et rédacteurs (*sic*) des modernes *incorrections* de cet ancien livre de Thot, demeure rue de » l'Oseille, nº 48, à Paris. » Etteilla eût certaine-

ment mieux fait de ne pas rédiger les *incorrections* dont il parle : ses travaux ont fait retomber dans le domaine de la magie vulgaire et des tireuses de cartes le livre antique découvert par Court de Gébelin. Qui veut trop prouver ne prouve rien, dit un axiome de logique ; Etteilla en fournit un exemple de plus, et pourtant ses efforts l'avaient amené à une certaine connaissance de la cabale, comme on peut le voir dans quelques rares passages de ses illisibles ouvrages.

Les véritables initiés contemporains d'Etteilla, les roses-croix, par exemple, et les martinistes qui étaient en possession du vrai Tarot, comme le prouvent un livre de Saint-Martin, dont les divisions sont celles du Tarot, et ce passage d'un ennemi des roses-croix : « Ils prétendent qu'ils ont un vo-
» lume dans lequel ils peuvent apprendre tout ce
» qui est dans les autres livres qui sont ou qui
» pourraient jamais être. Ce volume est leur rai-
» son dans laquelle ils trouvent le prototype de tout
» ce qui existe par la facilité d'analyser, de faire
» des abstractions, de former une espèce de monde
» intellectuel et de créer tous les êtres possibles.
» Voyez les cartes philosophiques, théosophistes,
» microcosmites, etc. » *Conjuration contre la reli-*

gion catholique et les souverains, par l'auteur du *Voile levé pour les curieux*. Paris, Crapard, 1792. Les véritables initiés, disons-nous, qui tenaient le secret du tarot parmi leurs plus grands mystères, se gardèrent bien de protester contre les erreurs d'Etteilla, et le laissèrent non pas révéler, mais *revoiler* l'arcane des vraies clavicules de Salomon. Aussi n'est-ce pas sans un profond étonnement que nous avons retrouvé intacte et ignoré encore cette clef de tous les dogmes et de toutes les philosophies de l'ancien monde. Je dis une clef, et c'en est véritablement une, ayant le cercle des quatre décades pour anneau, et pour tige ou pour corps l'échelle des 22 caractères, puis pour tournant les trois degrés du ternaire, comme l'a compris et figuré Guillaume Postel dans sa *Clef des choses cachées depuis le commencement du monde*, clef dont il indique ainsi le nom occulte et connu des seuls initiés :



mot qui peut se lire Rota, et qui signifie la roue d'Ezéchiel, ou Tarot, et alors il est synonyme de l'Azoth des philosophes hermétiques. C'est un mot qui exprime cabalistiquement l'absolu dogmatique et naturel; il est formé des caractères du monogramme de Christ, suivant les Grecs et les Hébreux. L'R latine ou le P grec se trouve au milieu, entre l'alpha et l'oméga de l'*Apocalypse;* puis le Tau sacré, image de la croix, enferme le mot tout entier, comme nous l'avons représenté à la page 95 de notre Rituel.

Sans le tarot, la magie des anciens est un livre

fermé pour nous, et il est impossible de pénétrer aucun des grands mystères de la cabale. Le tarot seul donne l'interprétation des carrés magiques d'Agrippa et de Paracelse, comme on peut s'en convaincre en formant ces mêmes carrés avec les clefs du tarot et en lisant les hiéroglyphes qui se trouveront ainsi rassemblés.

Voici les sept carrés magiques des génies planétaires suivant Paracelse :

SATURNE.

2	9	4
7	5	3
6	1	8

JUPITER.

6	12	12	10
5	10	11	11
9	6	7	12
14	6	4	1

MARS.

14	10	22	22	18
20	12	7	20	2
8	17	9	9	8
12	3	9	5	26
11	23	8	6	11

LE SOLEIL.

9	22	1	32	25	19
7	11	27	18	8	3
19	14	16	15	23	24
18	20	22	21	17	13
22	29	10	19	26	12
36	5	35	6	12	13

VÉNUS.

22	47	18	41	0	35	8
25	23	47	17	42	11	29
10	6	14	9	18	36	12
3	31	16	25	43	19	37
38	14	32	31	26	44	20
21	39	8	33	22	27	45
46	15	40	19	24	03	27

MERCURE.

8	52	39	5	24	61	66	11
49	15	14	52	52	12	10	56
41	43	22	14	45	19	18	48
33	34	35	29	20	38	39	25
40	6	27	59	31	30	31	33
17	47	55	28	25	43	42	24
9	51	53	12	13	51	00	16
64	12	15	61	61	6	7	47

La Lune.

37	70	29	70	21	62	12	14	41
16	28	70	30	71	12	53	14	46
47	20	11	7	31	72	22	35	15
16	48	68	40	81	32	62	25	56
57	17	49	29	7	66	33	65	25
26	58	40	56	31	42	74	34	66
53	27	59	10	51	2	41	75	35
36	68	19	60	11	65	43	44	76
77	28	20	69	61	12	25	60	5

En additionnant chacune des colonnes de ces carrés, vous obtenez invariablement le nombre caractéristique de la planète, et, en trouvant l'explication de ce nombre par les hiéroglyphes du Tarot, vous cherchez le sens de toutes les figures, soit triangulaires, soit carrées, soit cruciales, que vous trouverez formées par les nombres. Le résultat de cette opération sera une connaissance complète et approfondie de toutes les allégories et de tous les mystères cachés par les anciens sous le symbole de chaque planète, ou plutôt de chaque personnification des influences, soit célestes, soit humaines, sur tous les événements de la vie.

Nous avons dit que les 22 clefs du tarot sont les 22 lettres de l'alphabet cabalistique primitif. Voici

une table des variantes de cet alphabet suivant les divers cabalistes hébreux.

א L'être, l'esprit, l'homme ou Dieu ; l'objet compréhensible ; l'unité mère des nombres, la substance première.

Toutes ces idées sont exprimées hiéroglyphiquement par la figure du BATELEUR. Son corps et ses bras forment la lettre א; il porte autour de la tête un nimbe en forme de ∞, symbole de la vie et de l'esprit universel ; devant lui sont des épées, des coupes et des pantacles, et il élève vers le ciel la baguette miraculeuse. Il a une figure juvénile et des cheveux bouclés, comme Apollon ou Mercure ; il a le sourire de l'assurance sur les lèvres et le regard de l'intelligence dans les yeux.

ב La maison de Dieu et de l'homme, le sanctuaire, la loi, la gnose, la cabale, l'église occulte, le binaire, la femme, la mère.

Hiéroglyphe du tarot, LA PAPESSE : une femme couronnée d'une tiare, ayant les cornes de la lune ou d'Isis la tête environnée d'un voile, la croix solaire sur la poitrine, et tenant sur ses genoux un livre qu'elle cache avec son manteau.

L'auteur protestant d'une prétendue histoire de

la papesse Jeanne a retrouvé et fait servir, tant bien que mal, à sa thèse, deux curieuses et anciennes figures qu'il a trouvées de la papesse ou souveraine prêtresse du Tarot. Ces deux figures donnent à la papesse tous les attributs d'Isis: dans l'une, elle tient et caresse son fils Horus; dans l'autre, elle a les cheveux longs et épars; elle est assise entre les deux colonnes du binaire, porte sur la poitrine un soleil à quatre rayons, pose une main sur un livre, et fait de l'autre le signe de l'ésotérisme sacerdotal, c'est-à-dire qu'elle ouvre seulement trois doigts et tient les autres repliés en signe de mystère; derrière sa tête est le voile, et de chaque côté de son siége une mer sur laquelle s'épanouissent des fleurs de lotus. Je plains fort le malencontreux érudit qui n'a voulu voir dans ce symbole antique qu'un portrait monumental de sa prétendue papesse Jeanne.

ג Le verbe, le ternaire, la plénitude, la fécondité, la nature, la génération dans les trois mondes.

Symbole, L'IMPÉRATRICE : une femme ailée, couronnée, assise et tenant au bout de son sceptre le globe du monde; elle a pour signe un aigle, image de l'âme et de la vie.

Cette femme est la Vénus-Uranie des Grecs et a été représentée par saint Jean, dans son *Apocalypse*, par la femme revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles et ayant la lune sous les pieds. C'est la quintessence mystique du ternaire, c'est la spiritualité, c'est l'immortalité, c'est la reine du ciel.

ד La porte ou le gouvernement chez les Orientaux, l'initiation, le pouvoir, le tétragramme, le quaternaire, la pierre cubique ou sa base.

Hiéroglyphe, L'EMPEREUR : un souverain dont le corps représente un triangle droit, et les jambes une croix, image de l'Athanor des philosophes.

ה Indication, démonstration, enseignement, loi, symbolisme, philosophie, religion.

Hiéroglyphe, LE PAPE ou le grand hiérophante. Dans les Tarots plus modernes, ce signe est remplacé par l'image de Jupiter. Le grand hiérophante, assis entre les deux colonnes d'Hermès et de Salomon, fait le signe de l'ésotérisme et s'appuie sur la croix à trois traverses d'une forme triangulaire. Devant lui, deux ministres inférieurs sont à genoux, de sorte qu'ayant au-dessus de lui les chapiteaux des deux colonnes et au-dessous les deux

têtes des ministres, il est le centre du quinaire et représente le divin pentagramme dont il donne ainsi le sens complet. En effet, les colonnes sont la nécessité ou la loi; les têtes sont la liberté ou l'action. De chaque colonne à chaque tête on peut tirer une ligne, et deux lignes de chaque colonne à chacune des deux têtes. On obtiendra ainsi un carré coupé en quatre triangles par une croix, et au milieu de cette croix sera le grand hiérophante, nous dirions presque comme l'araignée des jardins au centre de sa toile, si cette image pouvait convenir à des choses de vérité, de gloire et de lumière.

ו Enchaînement, crochet, lingam, enchevêtrement, union, embrassement, lutte, antagonisme, combinaison, équilibre.

Hiéroglyphe, l'homme entre le Vice et la Vertu. Au-dessus de lui rayonne le soleil de la vérité, et dans ce soleil l'Amour tendant son arc et menaçant le Vice de sa flèche. Dans l'ordre des dix séphiroth, ce symbole correspond à Tiphereth, c'est-à-dire à l'idéalisme et à la beauté. Le nombre six représente l'antagonisme des deux ternaires, c'est-à-dire de la négation absolue et de l'absolue affirmation. C'est donc le nombre du travail et de la li-

berté ; c'est pourquoi il se rapporte aussi à la beauté morale et à la gloire.

ז Arme, glaive, épée flamboyante du chérub, septénaire sacré, triomphe, royauté, sacerdoce.

Hiéroglyphe, un char cubique à quatre colonnes, avec une draperie azurée et étoilée. Dans le char, entre les quatre colonnes, un triomphateur couronné d'un cercle sur lequel s'élèvent et rayonnent trois pentagrammes d'or. Le triomphateur a sur sa cuirasse trois équerres superposées ; il y a sur les épaules l'urim et le thumin de la souveraine sacrificature, figurés par les deux croissants de la lune en Gédulah et en Géburah ; il tient à la main un sceptre surmonté d'un globe, d'un carré et d'un triangle; son attitude est fière et tranquille. Au char est attelé un double sphinx ou deux sphinx qui se tiennent par le bas-ventre ; ils tirent l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; mais l'un des deux tourne la tête, et ils regardent du même côté. Le sphinx qui tourne la tête est noir, l'autre est blanc. Sur le carré qui fait le devant du chariot, on voit le lingam indien surmonté de la sphère volante des Égyptiens. Cet hiéroglyphe, dont nous donnons ici la figure exacte, est le plus beau peut-être et le plus com-

plet de tous ceux qui composent la clavicule du Tarot.

ח Balance, attrait et répulsion, vie, frayeur, promesse et menace.

Hiéroglyphe, LA JUSTICE avec son glaive et sa balance.

ט Le bien, l'horreur du mal, la moralité, la sagesse.

Hiéroglyphe, un sage appuyé sur son bâton et portant devant lui une lampe; il s'enveloppe entièrement dans son manteau. Son inscription est L'ERMITE OU LE CAPUCIN, à cause du capuce de son manteau oriental; mais son vrai nom c'est LA PRUDENCE, et il complète ainsi les quatre vertus cardinales, qui ont paru dépareillées à Court de Gébelin et à Etteilla.

י Principe, manifestation, louange, honneur viril, phallus, fécondité virile, sceptre paternel.

Hiéroglyphe, LA ROUE DE FORTUNE, c'est-à-dire la roue cosmogonique d'Ezéchiel, avecun Hermanubis ascendant à droite, un Typhon descendant à gauche, et un sphinx au-dessus en équilibre et tenant l'épée entre ses griffes de lion. Symbole ad-

mirable, défiguré par Etteilla, qui a remplacé Typhon par un homme, Hermanubis par une souris, et le sphinx par un singe, allégorie bien digne de la cabale d'Etteilla.

כ La main dans l'acte de prendre et de tenir.

Hiéroglyphe, LA FORCE, une femme couronnée du ∞ vital et qui ferme paisiblement et sans efforts la gueule d'un lion furieux.

ל Exemple, enseignement, leçon publique.

Symbole, un homme qui est pendu par un pied et dont les mains sont liées derrière le dos, en sorte que son corps fait un triangle la pointe en bas, et ses jambes une croix au-dessus du triangle. La potence a la forme d'un tau hébreu ; les deux arbres qui la soutiennent ont chacun six branches coupées. Nous avons expliqué ailleurs ce symbole du sacrifice et de l'œuvre accomplie ; nous n'y reviendrons pas ici.

מ Le ciel de Jupiter et de Mars, domination et force, renaissance, création et destruction.

Hiéroglyphe, LA MORT qui fauche des têtes cou-

ronnées, dans une prairie où l'on voit pousser des hommes.

נ Le ciel du Soleil, températures, saisons, mouvement, changements de la vie toujours nouvelle et toujours la même.

Hiéroglyphe, LA TEMPÉRANCE, un ange, ayant le signe du soleil sur le front, et sur la poitrine le carré et le triangle du septénaire, verse d'une coupe dans l'autre les deux essences qui composent l'élixir de vie.

ס Le ciel de Mercure, science occulte, magie, commerce, éloquence, mystère, force morale.

Hiéroglyphe, LE DIABLE, le bouc de Mendès ou le Baphomet du temple avec tous ses attributs panthéistiques. Cet hiéroglyphe est le seul qu'Etteilla ait parfaitement compris et convenablement interprété.

ע Le ciel de la Lune, altérations, subversions, changements, faiblesses.

Hiéroglyphe, une tour frappée de la foudre, probablement celle de Babel. Deux personnages, Nemrod sans doute et son faux prophète ou son ministre, sont précipités du haut en bas des ruines.

L'un des personnages, en tombant, représente parfaitement la lettre ע, gnaïn.

פ Le ciel de l'Ame, effusions de la pensée, influence morale de l'idée sur les formes, immortalité.

Hiéroglyphe, l'étoile brillante et la jeunesse éternelle. Nous avons donné ailleurs la description de cette figure.

צ Les éléments, le monde visible, la lumière reflétée, les formes matérielles, le symbolisme.

Hiéroglyphe, la lune, la rosée, une écrevisse dans l'eau remontant vers la terre, un chien et un loup hurlant à la lune et arrêtés au pied de deux tours, un sentier qui se perd à l'horizon et qui est parsemé de gouttes de sang.

ק Les mixtes, la tête, le sommet, le prince du ciel.

Hiéroglyphe, un soleil radieux et deux enfants nus se donnent la main dans une enceinte fortifiée. Dans d'autres Tarots, c'est une fileuse dévidant les destinées ; dans d'autres enfin, un enfant nu monté sur un cheval blanc et déployant un étendard écarlate.

ר Le végétatif, la vertu génératrice de la terre, la vie éternelle.

Hiéroglyphe, LE JUGEMENT. Un génie sonne de la trompette et les morts sortent de leurs tombeaux; ces morts redevenus vivants sont un homme, une femme et un enfant: le ternaire de la vie humaine.

ש Le sensitif, la chair, la vie éternelle.

Hiéroglyphe, LE FOU : un homme habillé en fou, marchant au hasard, chargé d'une besace qu'il porte derrière lui, et qui est sans doute pleine de ses ridicules et de ses vices; ses vêtements en désordre laissent à découvert ce qu'il devrait cacher, et un tigre qui le suit le mord sans qu'il songe à l'éviter ou à s'en défendre.

ת Le microcosme, le résumé de tout en tout.

Hiéroglyphe, le kether, ou la couronne cabalistique entre les quatre animaux mystérieux; au milieu de la couronne, on voit la Vérité tenant de chaque main une baguette magique.

Telles sont les 22 clefs du Tarot, qui en expliquent tous les nombres. Ainsi le bateleur, ou clef des unités, explique les quatre as avec leur quadruple signification progressive dans les trois mondes et dans le premier principe. Ainsi l'as de

denier ou de cercle, c'est l'âme du monde; l'as d'épée, c'est l'intelligence militante; l'as de coupe, c'est l'intelligence aimante; l'as du bâton, c'est l'intelligence créatrice; ce sont aussi les principes du mouvement, du progrès, de la fécondité et de la puissance. Chaque nombre, multiplié par une clef, donne un autre nombre qui, expliqué à son tour par les clefs, complète la révélation philosophique et religieuse contenue dans chaque signe. Or, chacune des 56 cartes peut se multiplier par les 22 clefs tour à tour; il en résulte une série de combinaisons donnant tous les résultats les plus surprenants de révélation et de lumière. C'est une véritable machine philosophique qui empêche l'esprit de s'égarer, tout en lui laissant son initiative et sa liberté: ce sont les mathématiques appliquées à l'absolu, c'est l'alliance du positif à l'idéal, c'est une loterie de pensées toutes rigoureusement justes comme les nombres, c'est enfin peut-être ce que le génie humain a jamais conçu tout à la fois de plus simple et de plus grand.

La manière de lire les hiéroglyphes du Tarot, c'est de les disposer soit en carré, soit en triangle, en plaçant les nombres pairs en antagonisme et en les conciliant par les impairs. Quatre signes expri-

ment toujours l'absolu dans un ordre quelconque et s'expliquent par un cinquième. Ainsi la solution de toutes les questions magiques est celle du pentagramme, et toutes les antinomies s'expliquent par l'harmonieuse unité.

Disposé ainsi, le Tarot est un véritable oracle, et répond à toutes les questions possibles avec plus de netteté et d'infaillibilité que l'Androïde d'Albert le Grand : en sorte qu'un prisonnier sans livres pourrait, en quelques années, s'il avait seulement un Tarot dont il saurait se servir, avoir acquis une science universelle, et parlerait de tout avec une doctrine sans égale et une éloquence inépuisable. Cette roue, en effet, est la véritable clef de l'art oratoire et du grand art de Raymond Lulle ; c'est le véritable secret de la transmutation des ténèbres en lumière, c'est le premier et le plus important de tous les arcanes du grand œuvre.

Au moyen de cette clef universelle du symbolisme, toutes les allégories de l'Inde, de l'Égypte et de la Judée deviennent claires ; l'*Apocalypse* de saint Jean est un livre cabalistique dont le sens est rigoureusement indiqué par les figures et par les nombres de l'urim du thumin des théraphim et de

l'éphod, tous résumés et complétés par le Tarot ; les sanctuaires antiques n'ont plus de mystères, et l'on comprend pour la première fois la signification des objets du culte des Hébreux. Qui ne voit en effet dans la table d'or, couronnée et supportée par des chérubins, qui couvrait l'arche d'alliance et servait de propitiatoire, les mêmes symboles que dans la vingt et unième clef du Tarot ? L'arche était un résumé hiéroglyphique de tout le dogme cabalistique, elle contenait le jod ou le bâton fleuri d'Aaron, le hé ou la coupe, le gomor, contenant la manne, les deux tables de la loi, symbole analogue à celui du glaive de justice, et la manne contenue dans le gomor, quatre choses qui traduisent merveilleusement les lettres du tétragramme divin.

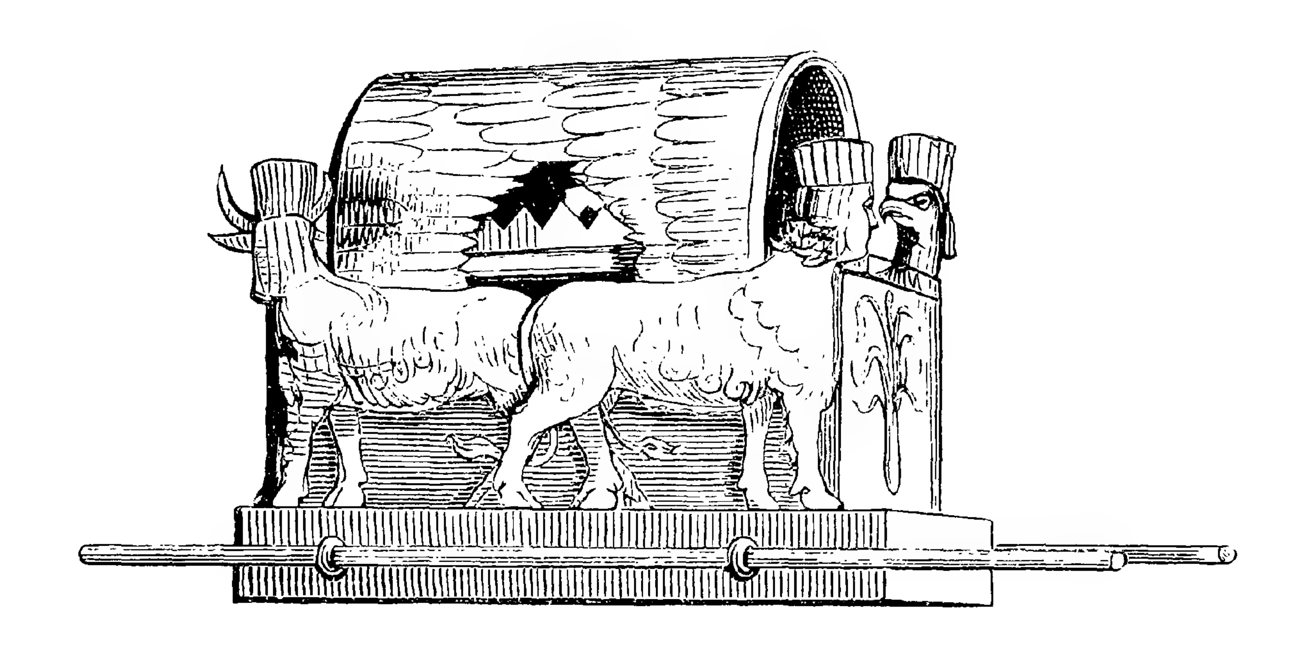
Gaffarel a prouvé savamment que les chérubins ou chérub de l'arche étaient en figures de veaux ; mais ce qu'il a ignoré, c'est qu'au lieu de deux il y en avait quatre, deux à chaque extrémité, comme le dit expressément le texte, mal entendu à cet endroit par la plupart des commentateurs.

Ainsi, aux versets 18 et 19 de l'*Exode*, il faut traduire de cette manière le texte hébreu :

« Tu feras deux veaux ou sphinx d'or travaillés au marteau de chaque côté de l'oracle.

« Et tu les placeras l'un tourné d'un côté, l'autre de l'autre. »

Les chérub ou sphinx étaient en effet accouplés par deux de chaque côté de l'arche, et leurs têtes se retournaient aux quatre coins du propitiatoire, qu'ils couvraient de leurs ailes arrondies en voûte, ombrageant ainsi la couronne de la table d'or, qu'ils soutenaient sur leurs épaules, et se regardant l'un l'autre par les coupes et regardant le propitiatoire. (Voyez la figure.)



L'arche ainsi avait trois parties ou trois étages, représentant Aziluth, Jezirah et Briah, les trois mondes de la cabale: la base du coffre, à laquelle étaient adaptés les quatre anneaux des deux leviers analogues aux colonnes du temple Jakin et Bohas ;

le corps du coffre, sur lequel ressortait en relief celui des sphinx, et le couvercle, ombragé par les ailes des sphinx. La base représentait le royaume du sel, pour parler le langage des adeptes d'Hermès ; le coffre le royaume du mercure ou de l'azoth, et le couvercle le royaume du soufre ou du feu. Les autres objets du culte n'étaient pas moins allégoriques, mais il faudrait un ouvrage spécial pour les décrire et les expliquer.

Saint-Martin, dans son Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et la nature a suivi, comme nous l'avons dit, la division du Tarot, et donne sur les 22 clefs un commentaire mystique assez étendu ; mais il se garde bien de dire où il a pris le plan de son livre et de révéler les hiéroglyphes qu'il commente. Postel a eu la même discrétion, et, en nommant seulement le Tarot dans la figure de sa clef des arcanes, il le désigne dans le reste du livre sous le nom *Genèse d'Hénoch*. Le personnage d'Hénoch, auteur du premier livre sacré, est en effet identique avec celui de Thot chez les Égyptiens, de Cadmus chez les Phéniciens, et de Palamède chez les Grecs.

Nous avons trouvé d'une manière assez extraordinaire une médaille du XVI[e] siècle qui est une

clef du Tarot. Nous ne savons trop s'il faut dire que cette médaille et le lieu où nous devions la trouver nous avaient été montrés en songe par le divin Paracelse : quoi qu'il en soit, la médaille est en notre possession. Elle représente, d'un côté, le bateleur en costume allemand du XVI[e] siècle, tenant d'une main sa ceinture et de l'autre le pentagramme ; il a devant lui, sur sa table, entre un livre ouvert et une bourse fermée, dix deniers ou talismans disposés en deux lignes de trois chacune et en un carré de quatre ; les pieds de la table forment deux ה, et ceux du bateleur deux ר renversés de cette manière ᒧᒪ. Le revers de la médaille contient les lettres de l'alphabet, disposées en carré magique de cette façon :

A	B	C	D	E
F	G	H	I	K
L	N	M	O	P
Q	R	S	T	V
X	V	Z	N	

On peut remarquer que cet alphabet n'a que 22 lettres, le V et l'N y étant répétés deux fois, et qu'il est disposé par quatre quinaires et un quaternaire pour clef et pour base. Les quatre lettres finales

sont deux combinaisons du binaire et du ternaire, et, lues cabalistiquement, elles forment le mot Azoth, en rendant aux configurations de lettres leur valeur en hébreu primitif et en prenant N pour א Z pour ce qu'il est en latin, V pour le vau ו hébreu, qui se prononce O entre deux voyelles ou lettres qui en ont la valeur, et l'X pour le tau primitif, qui en avait exactement la figure. Le Tarot tout entier est donc expliqué dans cette merveilleuse médaille, digne en effet de Paracelse, et que nous tenons à la disposition des curieux. Les lettres, disposées par quatre fois cinq, ont pour résumé le mot אZות, analogue à ceux de יהוה. d'INRI, et contenant tous les mystères de la cabale.

Le livre du Tarot ayant une si haute importance scientifique, il est bien à désirer qu'on ne l'altère plus. Nous avons parcouru à la Bibliothèque impériale la collection des anciens Tarots, et c'est là que nous en avons recueilli tous les hiéroglyphes dont nous donnons la description. Il reste une œuvre importante à faire: c'est de faire graver et de publier un Tarot rigoureusement complet et soigneusement exécuté. Peut-être l'entreprendrons-nous bientôt.

On trouve des vestiges du Tarot chez tous les peu-

ples du monde. Le Tarot italien est, comme nous l'avons dit, le mieux conservé et le plus fidèle ; mais on pourrait le perfectionner encore avec de précieux renseignements empruntés aux jeux espagnols : le deux de coupes, par exemple, dans les *Naïbi*, est complétement égytien, et l'on y voit deux vases antiques dont des ibis forment les anses, superposés au-dessus d'une vache ; on trouve daus les mêmes cartes une licorne au milieu du quatre de deniers ; le trois de coupes présente la figure d'Isis sortant d'un vase, et des deux autres vases sortent deux ibis portant, l'un une couronne pour la déesse, l'autre une fleur de lotus qu'il semble lui offrir. Les quatre as portent l'image du serpent hiératique et sacré, et, dans certains jeux, au milieu du quatre de deniers, au lieu de la licorne symbolique, on trouve le double triangle de Salomon.

Les Tarots allemands sont plus altérés, et l'on n'y trouve plus guère que les nombres des clefs, surchargées de figures bizarres ou pantagruéliques. Nous avons entre les mains un Tarot chinois, et il se trouve à la Bibliothèque impériale quelques échantillons d'un jeu semblable. M. Paul Boiteau, dans son remarquable ouvrage sur les cartes à jouer, en a donné des *spécimens* fort bien faits.

Le Tarot chinois conserve encore plusieurs des emblèmes primitifs : on y distingue très bien les deniers et les épées, mais il serait plus difficile d'y retrouver les coupes et les bâtons.

C'est aux époques des hérésies gnostiques et manichéennes que le Tarot a dû se perdre pour l'Église, et c'est à la même époque que le sens de la divine *Apocalypse* a été également perdu. On n'a plus compris que les sept sceaux de ce livre cabalistique sont sept pantacles dont nous donnons la figure, et qui s'expliquent par les analogies des nombres, des caractères et des figures du Tarot. Ainsi la tradition universelle de la religion unique a été un instant interrompue, les ténèbres du doute se sont répandues sur toute la terre, et il a semblé à l'ignorance que le vrai catholicisme, la révélation universelle, avait un instant disparu. L'explication du livre de saint Jean par les caractères de la cabale sera toute une révélation nouvelle, qu'ont pressentie déjà plusieurs magistes distingués. Voici comment s'exprime l'un d'entre eux, M. Augustin Chaho :

« Le poëme de l'*Apocalypse* suppose dans le jeune évangéliste un système complet et des traditions développées à lui seul.

« Il est écrit en forme de vision, et resserre dans un cadre éblouissant de poésie toute l'érudition, toute la pensée de l'Africain civilisateur.

« Barde inspiré, l'auteur parcourt une série de faits dominants ; il trace à grands traits l'histoire de la société d'un cataclysme à l'autre et même au delà.

« Les vérités qu'il révèle sont des prophéties venues de haut et de loin dont il se fait l'écho sonore.

« Il est la voix qui crie, la voix qui chante les harmonies du désert et prépare les voies à la lumière.

« Sa parole éclate avec empire et commande la foi, car il vient apporter aux barbares les oracles du *Iao* et dévoiler à l'admiration des civilisations futures le premier-né des soleils.

« La théorie des quatre âges se retrouve dans l'*Apocalypse* comme dans les livres de Zoroastre et la Bible.

« Le rétablissement graduel des fédérations primitives et du règne de Dieu parmi les peuples affranchis du joug des tyrans et du bandeau de l'erreur est clairement prophétisé pour la fin du quatrième âge et la rénovation du cataclysme montrée,

ΟΤΙ σου

η δοξα και η δυναμις

εστιν

η

βασι λεια

הקדוש
ה
ירושלים

εις τους αιωνας

Αμην

CLEF APOCALPYTIQUE

Les sept Sceaux de saint Jean (page 364).

d'abord dans le lointain, à la consommation du temps.

« La description du cataclysme et sa durée ; le monde nouveau, dégagé de l'onde et apparu sous le ciel avec tous ses charmes ; le grand serpent, lié par un ange au fond du puits de l'abîme pour un temps; l'aurore enfin de ce temps à venir prophétisée par le verbe, qui apparaît à l'apôtre dès le début de son poëme :

« Sa tête et ses cheveux étaient blancs, ses yeux « étincelaient, ses pieds étaient semblables à l'ai- « rain fin quand il est dans la fournaise, et sa voix « égalait le bruit des grandes eaux.

« Il avait en sa main droite sept étoiles, et de sa « bouche sortait un glaive à deux tranchants bien « affilé. Son visage était aussi brillant que le soleil « dans sa force. »

« Voilà Ormusd, Osiris, Chourien, l'agneau, le Christ, l'ancien des jours, l'homme du temps et du fleuve chanté par Daniel.

« Il est le premier et le dernier, celui qui a été et qui doit être, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin.

« Il tient dans sa main la clef des mystères ; il ouvre le grand abîme du feu central où repose la

mort sous une tente de ténèbres, où dort le grand serpent en attendant le réveil des siècles. »

L'auteur rapproche de cette allégorie de saint Jean celle de Daniel, où les quatre formes du sphinx sont appliquées aux grandes périodes de l'histoire, et où l'homme-soleil, le verbe lumière, console et instruit le voyant.

« Le prophète Daniel vit une mer agitée en sens contraire par les quatre vents du ciel.

« Et des bêtes fort différentes les unes des autres sortirent des profondeurs de l'Océan.

« L'empire de tout ce qui est sur la terre leur fut accordé jusqu'à un âge, deux âges et la moitié du quatrième âge.

« Et il en sortit quatre.

« La première bête, symbole de la race solaire des voyants, vint du côté de l'Afrique ; elle ressemblait à un lion et portait des ailes d'aigles : il lui fut donné un cœur d'homme.

« La seconde bête, emblème des conquérants du nord qui régnèrent par le fer durant le second âge, était semblable à un ours.

« Elle avait dans la gueule trois rangées de dents aiguës, images des trois grandes familles conqué-

rantes, et il lui fut dit : Levez-vous et rassasiez-vous de carnage.

« Après l'apparition de la quatrième bête, des trônes furent élevés, et l'ancien des jours, le Christ des voyants, l'agneau du premier âge, se montra assis.

« Son vêtement était d'une éblouissante blancheur, sa tête rayonnait ; son trône, d'où jaillissaient des flammes vives, était porté sur des roues brûlantes ; une flamme de feu très vive sortait de son visage, des myriades d'anges ou d'étoiles brillaient autour de lui.

« Le jugement se tint ; les livres allégoriques furent ouverts.

« Le Christ nouveau vint dans une nuée pleine d'éclairs et s'arrêta devant l'ancien des jours ; il obtint en partage la puissance, l'honneur et le règne sur tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues.

« Daniel s'approcha alors de l'un de ceux qui étaient présents et lui demanda la vérité des choses.

« Et il lui est répondu que les quatre animaux sont quatre puissances qui règneront successivement sur la terre. »

M. Chaho explique ensuite plusieurs images dont les analogies sont frappantes, et qui se retrouvent dans presque tous les livres sacrés. Ses paroles sont très remarquables.

« Dans tout verbe primitif, le parallélisme des rapports physiques et des relations morales s'établit sur les mêmes radicaux.

« Chaque mot porte avec lui sa définition matérielle et sensible, et ce langage vivant est aussi parfait et vrai qu'il est simple et naturel dans l'homme créateur.

« Que le voyant exprime avec le même mot, légèrement modifié, le soleil, le jour, la lumière, la vérité, et qu'appliquant une même épithète au blanc soleil et à un agneau, il dise *agneau* ou *Christ* au lieu de *soleil*, et *soleil* au lieu de *vérité*, *lumière*, *civilisation*, il n'y a point d'allégorie, mais des rapports vrais, saisis et exprimés avec inspiration.

« Mais quand les enfants de la nuit disent dans leur dialecte incohérent et barbare, *soleil*, *jour*, *lumière*, *vérité*, *agneau*, le rapport savant si nettement exprimé par le verbe primitif s'efface et disparaît, et, par la simple traduction, l'agneau et le soleil deviennent des êtres allégoriques, des symboles.

« Remarquez, en effet, que le mot *allégorie* lui-même signifie en définition celtique *changement de discours*, *traduction*.

« L'observation que nous venons de faire s'applique rigoureusement à tout le langage cosmogonique des barbares.

« Les voyants se servaient du même radical inspiré pour exprimer la *nourriture* et l'*instruction*. La science de la vérité n'est-elle pas la nourriture de l'âme !

« Ainsi, le rouleau de papyrus ou de biblos dévoré par le prophète Ézéchiel ; le petit livre qu'un ange fait manger à l'auteur de l'*Apocalypse ;* les festins du palais magique d'Asgard auxquels Gangler est convié par *Har* le Sublime; la multiplication merveilleuse de sept petits pains, racontée par les évangélistes du Nazaréen; le pain vivant que Jésus-Soleil fait manger à ses disciples, en leur disant : *Ceci est mon corps ;* et une foule d'autres traits semblables, sont une répétition de la même allégorie : la vie des âmes, qui se nourrissent de vérité ; la vérité, qui se multiplie, sans diminuer jamais et qui, au contraire, augmente à mesure qu'on s'en nourrit.

« Qu'exalté par un noble sentiment de nationa-

lité, ébloui par l'idée d'une révolution immense, s'érige un révélateur de choses cachées et qu'il cherche à populariser les découvertes de la science antique chez les hommes grossiers, ignorants, dépourvus des notions élémentaires les plus simples.

« Qu'il dise, par exemple : La terre tourne, la terre est ronde comme un œuf.

« Que peut faire le barbare qui écoute, si ce n'est *croire!* N'est-il pas évident que toute proposition de ce genre devient pour lui un dogme d'en haut, un article de *foi ?*

« Et le voile d'une allégorie savante ne suffit-il pas pour en faire un *mythe?*

« Dans les écoles des voyants le globe terrestre était représenté par un œuf de carton ou de bois peint, et quand on demandait aux petits enfants : Qu'est-ce que cet œuf? Ils répondaient : C'est la terre.

« Grands enfants, les barbares ayant entendu cela, répétèrent après les petits enfants des voyants : Le monde est un œuf.

« Mais ils comprenaient par là le monde physique, matériel, et les voyants le monde géographique, idéal, le monde image, créé par l'esprit et le verbe.

« En effet, les prêtres de l'Égypte représentaient l'esprit, l'intelligence, Kneph, avec un œuf posé sur les lèvres, pour mieux exprimer que l'œuf n'était là qu'une comparaison, une image, une façon de parler.

« Choumountou, le philosophe de l'Ézour-Vedam, explique de la même manière au fanatique Biache ce qu'il faut entendre par l'œuf d'or de Brahma. »

Il ne faut pas désespérer complétement d'une époque où l'on s'occupe encore de ces recherches sérieuses et raisonnables : aussi est-ce avec un grand soulagement d'esprit et une profonde sympathie que nous venons de citer les pages de M. Chaho. Ce n'est déjà plus ici la critique négative et désespérante de Dupuis et de Volney. C'est une tendance à une seule foi, à un seul culte qui doit rattacher tout l'avenir à tout le passé ; c'est la réhabilitation de tout les grands hommes accusés faussement de superstition et d'idolâtrie ; c'est enfin la justification de Dieu même, ce soleil des intelligences qui n'est jamais voilé pour les âmes droites et pour les cœurs purs.

« Il est grand, le voyant, l'initié, l'élu de la nature et de la suprême raison, s'écrie encore, en concluant, l'auteur que nous venons de citer.

« A lui seul cette faculté d'imitation qui est le principe de son perfectionnement et dont les inspirations, rapides comme l'éclair, dirigent les créations et les découvertes.

« A lui seul un Verbe parfait de convenance, de propriété, de flexibilité, de richesse, créé par réaction physique harmonie de la pensée ; de la pensée, dont les aperçus, encore indépendants du langage, reflètent toujours la nature exactement reproduite dans ses impressions, bien jugé, bien exprimé dans ses rapports.

« A lui seul la lumière, la science, la vérité, parce que l'imagination, bornée à son rôle passif secondaire, ne domine jamais la raison, la logique naturelle qui résulte de la comparaison des idées ; qui naissent, s'étendent dans la même proportion que ses besoins, et que le cercle de ses connaissances s'élargit ainsi par degrés sans mélange de jugements faux et d'erreurs.

« A lui seul une lumière infiniment progressive parce que la multiplication rapide de la population, après les rénovations terrestres, combine en peu de siècles la société nouvelle dans tous les rapports imaginables de sa destinée, soit moraux, soit politiques.

« Et nous pourrions ajouter, lumière absolue.

« L'homme de notre temps est immuable en soi il ne change pas plus que la nature dans laquelle il est ordonné.

« Les conditions sociales où il se trouve placé déterminent seules le degré de son perfectionnement, qui a pour limites la vertu, la sainteté de l'homme et sa félicité dans la loi. »

Nous demandera-t-on encore après de pareils aperçus à quoi servent les sciences occultes ? Traitera-t-on avec dédain de mysticisme et d'illuminisme ces mathématiques vivantes, ces proportions des idées et des formes, cette révélation permanente dans la raison universelle, cet affranchissement de l'esprit, cette base inébranlable donnée à la foi, cette toute puissance révélée à la volonté? Enfants qui cherchiez des prestiges, êtes-vous désappointés parce que nous vous donnons des merveilles ! Un homme nous disait un jour : Faites apparaître le diable, et je vous croirai. Nous lui avons répondu : Vous demandez peu de chose ; nous voulons faire, non pas apparaître, mais disparaître le diable du monde entier, nous voulons le chasser de vos rêves ! Le diable, c'est l'ignorance, ce sont les ténèbres, ce sont les incohérences de la pensée,

c'est la laideur ! Réveillez-vous donc, dormeur du moyen âge ! Ne voyez-vous pas qu'il fait jour ? Ne voyez-vous pas la lumière de Dieu qui remplit toute la nature ? Où donc ose maintenant se montrer le prince déchu des enfers ?

Il nous reste à donner nos conclusions et à déterminer le but et la portée de cet ouvrage dans l'ordre religieux, dans l'ordre philosophique et dans l'ordre des réalisations matérielles et positives.

Dans l'ordre religieux d'abord, nous avons démontré que les pratiques des cultes ne sauraient êtres indifférentes, que la *magie* des religions est dans leurs rites, que leur force morale est dans la hiérarchie ternaire, et que la hiérarchie a pour base, pour principe et pour synthèse, l'unité.

Nous avons démontré l'unité et l'orthodoxie universelles du dogme, revêtu successivement de plusieurs voiles allégoriques, et nous avons suivi la vérité sauvée par Moïse des profanations de l'Égypte, conservé dans la cabale des prophètes, émancipée par l'école chrétienne de la servitude des pharisiens, attirant à elle toutes les aspirations poétiques et généreuses des civilisations grecque et ro-

maine, protestant contre un nouveau pharisëisme plus corrompu que le premier, avec les grands saints du moyen âge et les hardis penseurs de la renaissance. Nous avons montré, dis-je, cette vérité toujours universelle, toujours une, toujours vivante, qui seule concilie la raison et la foi, la science et la soumission ; la vérité de l'être démontré par l'être, de l'harmonie démontrée par l'harmonie, de la raison manifestée par la raison.

En révélant pour la première fois au monde les mystères de la magie, nous n'avons pas voulu ressusciter des pratiques ensevelies sous les ruines des anciennes civilisations, mais nous disons à l'humanité de nos jours qu'elle est appelée aussi à se créer immortelle et toute-puissante par ses œuvres.

La liberté ne se donne pas, elle se prend, a dit un écrivain moderne ; il en est de même de la science, et c'est pour cela que la divulgation de la vérité absolue n'est jamais utile au vulgaire. Mais à une époque où le sanctuaire a été dévasté et est tombé en ruines, parce qu'on en a jeté la clef à travers champs sans profit pour personne, j'ai cru devoir ramasser cette clef, et je l'offre à qui saura la prendre : car celui-là sera à son tour un docteur des nations et un libérateur du monde.

Il faut et il faudra toujours des fables et des lisières aux enfants ; mais il ne faut pas que ceux qui tiennent les lisières soient aussi des enfants et des écouteurs de fables.

Que la science la plus absolue, que la plus haute raison redevienne le partage des chefs du peuple ; que l'art sacerdotal et l'art royal reprennent le double sceptre des antiques initiations, et le monde sortira encore une fois du chaos.

Ne brûlons plus les saintes images, ne démolissons plus les temples : il faut aux hommes des temples et des images ; mais chassons les vendeurs de la maison de prières ; ne laissons plus les aveugles se faire les conducteurs des aveugles ; reconstituons la hiérarchie d'intelligence et de sainteté, et reconnaissons seulement ceux qui savent pour les docteurs de ceux qui croient.

Notre livre est catholique ; et si les révélations qu'ils contient sont de nature à alarmer la conscience des simples, notre consolation est de penser qu'ils ne le liront pas. Nous écrivons pour les hommes sans préjugés et nous ne voulons pas plus flatter l'irréligion que le fanatisme.

Mais, s'il est quelque chose au monde d'essentiellement libre et d'inviolable, c'est la croyance.

Il faut, par la science et par la persuasion, détourner de l'absurde les imaginations dévoyées; mais ce serait donner à leurs erreurs toute la dignité et toute la vérité du martyre que de les menacer ou de les contraindre.

La foi n'est qu'une superstition et une folie si elle n'a la raison pour base, et l'on ne peut supposer ce qu'on ignore que par analogie avec ce qu'on sait. Définir ce qu'on ne sait pas, c'est une ignorance présomptueuse; affirmer positivement ce qu'on ignore, c'est mentir,

Aussi la foi est-elle une aspiration et un désir. Ainsi soit-il, je désire qu'il en soit ainsi, tel est le dernier mot de toutes les professions de foi. La foi, l'espérance et la charité sont trois sœurs tellement inséparables, qu'on peut les prendre l'une pour l'autre.

Ainsi, en religion, orthodoxie universelle et hiérarchique, restauration de temples dans toute leur splendeur, rétablissement de toutes les cérémonies dans leur pompe primitive, enseignement hiérarchique du symbole, mystères, miracles, légendes pour les enfants, lumière pour les hommes faits qui se garderont bien de scandaliser les petits dans la simplicité de leur croyance. Voilà en religion

toute notre utopie, et c'est aussi le désir et le besoin de l'humanité.

Venons à la philosophie.

La nôtre est celle du réalisme et du positivisme.

L'être est en raison de l'être dont personne ne doute. Tout existe pour nous par la science. Savoir, c'est être. La science et son objet s'identifient dans la vie intellectuelle de celui qui sait. Douter, c'est ignorer. Or, ce que nous ignorons n'existe pas encore pour nous. Vivre intellectuellement, c'est apprendre.

L'être se développe et s'amplifie par la science. La première conquête de la science est le premier résultat des sciences exactes, c'est le sentiment de la raison. Les lois de la nature sont de l'algèbre. Aussi la seule foi raisonnable est-elle l'adhésion de l'étudiant à des théorèmes dont il ignore toute la justesse en elle-même, mais dont les applications et les résultats lui sont suffisamment démontrés. Ainsi le vrai philosophe croit à ce qui est, et n'admet *a posteriori* que tout est raisonnable.

Mais plus de charlatanisme en philosophie, plus d'empirisme, plus de système ; l'étude de l'être et de ses réalités comparées! une métaphysique de la

nature! Puis arrière le mysticisme! Plus de rêves en philosophie : la philosophie n'est pas une poésie; ce sont les mathématiques pures des réalités, soit physiques, soit morales. Laissons à la religion la liberté de ses aspirations infinies, mais qu'elle laisse à la science les conclusions rigoureuses de l'expérimentalisme absolu.

L'homme est fils de ses œuvres : il est ce qu'il veut être; il est l'image du Dieu qu'il se fait; il est la réalisation de son idéal. Si son idéal manque de base, tout l'édifice de son immortalité s'écroule. La philosophie n'est pas l'idéal, mais elle doit servir de base à l'idéal. Le connu est pour nous la mesure de l'inconnu; le visible nous fait apprécier l'invisible les sensations sont aux pensées comme les pensées aux aspirations. La science est une trigonométrie céleste : un des côtés du triangle absolu, c'est la nature soumise à nos investigations; l'autre c'est notre âme qui embrasse et reflète la nature; le troisième, c'est l'absolu dans lequel s'agrandit notre âme! Plus d'athéisme possible désormais, car nous n'avons plus la prétention de définir Dieu. Dieu est pour nous le plus parfait et le meilleur des êtres intelligents, et la hiérarchie ascendantedes êtres nous démontre assez qu'il existe. N'en deman-

dons pas davantage; mais, pour le comprendre toujours mieux, perfectionnons-nous en montant vers lui?

Plus d'idéologie; l'être est ce qu'il est et ne se perfectionne que suivant les lois réelles de l'être. Observons, ne préjugeons pas; exerçons nos facultés, ne les faussons pas; agrandissons le domaine de la vie dans la vie; voyons la vérité dans la vérité! Tout est possible à celui qui veut seulement ce qui est vrai. Restez dans la nature, étudiez, sachez, puis osez; osez vouloir, osez agir, et taisez-vous!

Plus de haine contre personne. Chacun moissonnera ce qu'il sème. Le résultat des œuvres est fatal, et c'est à la raison suprême de juger et de châtier les méchants. Celui qui va dans une voie sans issue reviendra sur ses pas ou sera brisé. Avertissez-le doucement, s'il peut encore vous entendre; puis laissez faire: il faut que la liberté humaine ait son cours.

Nous ne sommes pas juges les uns des autres. La vie est un champ de bataille. Ne cessons pas de combattre à cause de ceux qui tombent, mais évitons de marcher sur eux. Puis vienne la victoire, et les blessés de deux partis, devenus frères par la

souffrance et devant l'humanité, seront réunis dans les ambulances des vainqueurs.

Telles sont les conséquences du dogme philosophique d'Hermès ; telle a été de tout temps la morale des vrais adeptes ; telle est la philosophie des roses-croix héritiers de toutes les sagesses antiques ; telle est la doctrine secrète de ces associations qu'on traitait de subversives de l'ordre public, et qu'on a toujours accusées de conspiration contre les trônes et les autels !

Le véritable adepte, loin de troubler l'ordre public, en est le plus ferme soutien, Il respecte trop la liberté pour désirer l'anarchie ; enfant de la lumière, il aime l'harmonie, et il sait que les ténèbres produisent la confusion. Il accepte tout ce qui est, et nie seulement ce qui n'est pas. Il veut la religion vraie, pratique, universelle, croyante, palpable, réalisée dans la vie entière ; il la veut avec un sage et puissant sacerdoce, entouré de toutes les vertus et de tous les prestiges de la foi. Il veut l'orthodoxie universelle, la catholicité absolue, hiérarchique, apostolique, sacramentelle, incontestable et incontestée. Il veut une philosophie expérimentale, réelle, mathématique, modeste dans ses conclusions, infatigable dans ses recherches, scientifique dans ses

progrès. Qui donc peut être contre nous, si Dieu et la raison sont avec nous? Qu'importe qu'on nous préjuge et qu'on nous calomnie? Notre justification entière, ce sont nos pensées et nos œuvres, Nous ne venons pas, comme Œdipe tuer le sphinx du symbolisme; nous entreprenons, au contraire, de le ressusciter. Le sphinx ne dévore que les interprètes aveugles, et celui qui le tue n'a pas su le bien deviner : il faut le dompter, l'enchaîner et le forcer à nous suivre. Le sphinx est le palladium vivant de l'humanité, c'est la conquête du roi de Thèbes; c'eût été le salut d'Œdipe, si Œdipe eût deviné son énigme en entier!

Dans l'ordre positif et matériel, que faut-il conclure de cet ouvrage? La magie est-elle une force que la science peut abandonner au plus audacieux et au plus méchant? Est-ce une fourberie et un mensonge du plus habile pour fasciner l'ignorant et le faible? Le mercure philosophal, est-ce l'exploitation de la crédulité par l'adresse? Ceux qui nous ont compris savent déjà comment répondre à ces questions. La magie ne peut plus être de nos jours l'art des fascinations et des prestiges : on ne trompe maintenant que ceux qui veulent être trompés. Mais l'incrédulité étroite et téméraire du siècle

dernier reçoit tous les démentis donnés par la nature elle-même. Nous vivons environnés de prophéties et de miracles ; le doute les niait autrefois avec témérité, la science aujourd'hui les explique. Non, monsieur le comte de Mirville, il n'est pas donné à un esprit déchu de troubler l'empire de Dieu ! Non, les choses inconnues ne s'expliquent pas par les choses impossibles ; non, il n'est point donné à des êtres invisibles de tromper, de tourmenter, de séduire, de tuer même les créatures vivantes de Dieu, les hommes, déjà si ignorants et si faibles, et qui ont tant de peine à se défendre contre leurs propres illusions. Ceux qui vous ont dit cela dans votre enfance vous ont trompé, monsieur le comte, et si vous avez été assez enfant pour les écouter, soyez assez homme maintenant pour ne plus les croire.

L'homme est lui-même le créateur de son ciel et de son enfer, et il n'y a pas d'autres démons que nos folies. Les esprits que la vérité châtie sont corrigés par le châtiment, et ne songent plus à troubler le monde. Si Satan existe, ce ne peut être que le plus malheureux, le plus ignorant, le plus humilié et le plus impuissant des êtres.

L'existence d'un agent universel de la vie, d'un feu vivant, d'une lumière astrale, nous est démon-

trée par des faits. Le magnétisme nous fait comprendre aujourd'hui les miracles de l'ancienne magie : les faits de seconde vue, les aspirations, les guérisons soudaines, les pénétrations des pensées, sont maintenant des choses avérées et familières, même à nos enfants. Mais on avait perdu la tradition des anciens, on croyait à des découvertes nouvelles, on cherchait le dernier mot des phénomènes observés, les têtes s'échauffaient devant des manifestations sans portée, on subissait des fascinations sans les comprendre. Nous sommes venu dire aux tourneurs de tables : Ces prodiges ne sont pas nouveaux ; vous pouvez en opérer même de plus grands si vous étudiez les lois secrètes de la nature. Et que résultera-t-il de la connaissance nouvelle de ces pouvoirs ? Une nouvelle carrière ouverte à l'activité et à l'intelligence de l'homme, le combat de la vie organisé de nouveau avec des armes plus parfaites, et la possibilité rendue aux intelligences d'élite de redevenir maîtresses de toutes les destinées, en donnant au monde à venir de véritables prêtres et de grands rois !

FIN DU RITUEL.

SUPPLÉMENT AU RITUEL.

LE NUCTÉMÉRON

D'APOLLONIUS DE THYANE.

Publié en grec d'après un ancien manuscrit, par Gilbert Gautrinus *De vita et morte Moysis*, livre III, page 206, reproduit par Laurent Moshé-mius dans ses observations sacrées et historico-critiques. Amsterdam MDCCXXI, traduit et expliqué pour la première fois, par Eliphás Lévy.

Nuctéméron veut dire le jour de la nuit ou la nuit éclairée par le jour. C'est un titre analogue à celui de la *lumière sortant des ténèbres*, titre d'un ouvrage hermétique assez connu; on pourrait aussi le traduire ainsi :

LA LUMIÈRE DE L'OCCULTISME.

Ce monument de la haute magie des Assyriens est assez curieux pour que nous soyons dispensé d'en faire ressortir l'importance. Nous n'avons pas seulement évoqué Apollonius, nous sommes parvenu peut-être à le ressusciter.

LE NUCTÉMÉRON.

PREMIÈRE HEURE.

(I.) Ἐν ἡ αἰνοῦσιν δαίμονες ανοῦντες (lege ὑμνοῦντες vel αἰνοῦντες) τὸν Θεὸν, ὅυτε ἀδὶκουσιν, ὅυτε χολάζουσιν.

Dans l'unité, les démons chantent les louanges de Dieu, ils perdent leur malice et leur colère.

SECONDE HEURE.

(II.) Ἐν ἡ αἰνοῦσιν οι ἴχθυες τὸν Θεὸν, καὶ τὸ τοῦ πυρὸς βάθος, ἐν ἡ ςφειλει οτοιχείουσθαι ἀποτέλεσματα εἰς δράκοντας καὶ πῦρ.

Par le binaire, les poissons du Zodiaque chantent les louanges de Dieu, les serpents de feu s'enlacent autour du caducée et la foudre devient harmonieuse.

TROISIÈME HEURE.

(III.) Ἐν ἡ αἰνοῦσιν ὄφεις καὶ κύνες καὶ πῦρ.

Les serpents du caducée d'Hermès s'entrelacent trois fois, Cerbère ouvre sa triple gueule et le feu chante les louanges de Dieu par les trois langues de la foudre.

QUATRIÈME HEURE.

(IV.) Ἐν ἡ δίερχονται δαιμονες ἐν τοῖς μνήμασιν, καὶ ὁ ἐρχόμενος ὁ ἐκεῖσε βλαβήσεται, καὶ φόβον καὶ φρίκην ἐκ τῆς δαιμόνων λέψεται φαντάσιας, ἐν ἡ ὄφειλει ἐνερείν ἐπὶ μαγίκου καὶ παντὸς γοητίκου πράγματος.

A la quatrième heure l'âme retourne visiter les tombeaux. c'est le moment où s'allument les lampes magiques aux quatre coins des cercles, c'est l'heure des enchantements et des prestiges.

CINQUIÈME HEURE.

(V.) Ἐν ἡ αἰνουσιν τὰ ἄνω ὕδατα τὸν Θεὸν τοῦ οὐράνου (aquæ supracœlestes (tabula marmoris mundi Hebræorum).

La voix des grandes eaux chante le Dieu des sphères célestes.

SIXIÈME HEURE.

(VI.) Ὅτε δεὸν ἡσυχαζεῖν καὶ ἀναπαύεσθαι, διότι ἔχει φόβον.

L'esprit se tient immobile, il voit les monstres infernaux marcher contre lui et il est sans crainte.

SEPTIÈME HEURE.

(VII.) Ἐν ἡ ἀναπάυει πάντα τὰ ζῶα καὶ ἐὰν τὶς κάθαρος ἄνθρωπος ἁρπάση καὶ βάλλη αὐτὸ ὁ ἱερεὺς, καὶ μιξεῖ Ἐλαίῳ καί ἁγιάση

xὐτὸ xαὶ ἀλείψῃ ἐπὶ αὐτοῦ ἀσθένῃ, πάρενθ ἐν τῆς νόσου ἀπαλλαγήσεται.

Un feu qui donne la vie à tous les êtres animés est dirigé par la volonté des hommes purs. L'initié étend la main et les souffrances s'apaisent.

HUITIÈME HEURE.

(VIII.) Ἐν ἡ ἀποτέλεσμα ςτοιχείων xαὶ παντοῖω φυτῶν.

Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

NEUVIÈME HEURE.

(IX.) Ἐν ἡ τέλειται ὀυδεν.

Le nombre qui ne doit pas être révélé.

DIXIÈME HEURE.

(X.) Ἐν ἡ ἀνοίγωνται αἱ πύλαι τοῦ οὐράνου xαὶ ἄνθρωπος ἐν xατανύξει ἐρχόμενος εὐήxοος γενήσεται.

C'est la clé du cycle astronomique et du mouvement circulaire de la vie des hommes.

ONZIÈME HEURE.

(XI.) Ἐν ἡ πέτονται ταῖς πτέρυξιν σὺν ἠχῷ οἱ ἄγγελοι xαὶ χέρου-

βιμ καὶ σέραφιμ, καὶ ἔστιν χάρα ἐν οὐράνω, καὶ γὴ ἀνατέλλει δὲ καὶ ὁ ἥλιος ἐξ Ἀδαμ (lege Έδεμ).

Les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux, ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messages de Dieu.

DOUZIÈME HEURE.

(XII.) Έν ῄ ἀναπαύονται τὰ πύρινα τάγματα.

Ici s'accomplissent par le feu les œuvres de l'éternelle lumière.

EXPLICATION.

Ces douze heures symboliques, anologues aux signes du Zodiaque magique et aux travaux allégoriques d'Hercule, représentent le série des œuvres de l'initiation.

Il faut donc d'abord :

1° Dompter les passions mauvaises et forcer suivant l'expression du sage Hiérophante, les démons eux-mêmes à louer Dieu.

2° Étudier les forces équilibrées de la nature et savoir comment l'harmonie résulte de l'analogie des contraires. Connaître le grand agent magique

et la double polarisation de la lumière universelle.

3° S'initier au symbolisme du ternaire principe de toutes les théogonies et de tous les symboles religieux.

4° Savoir dominer tous les fantômes de l'imagination et triompher de tous les prestiges.

5° Comprendre comment l'harmonie universelle se produit au centre des quatre forces élémentaires.

6° Devenir inaccessible à la crainte.

7° S'exercer à la direction de la lumière magnétique.

8° Apprendre à prévoir les effets par le calcul de pondération des causes.

9° Comprendre la hiérarchie de l'enseignement, respecter les mystères du dogme et se taire devant les profanes.

10° Étudier à fond l'astronomie.

11° S'initier par l'analogie aux lois de la vie et de l'intelligence universelles.

12° Opérer les grandes œuvres de la nature par la direction de la lumière.

Voici maintenant les noms et les attributions des génies qui président aux douzes heures du nuctéméron.

Par ces génies les anciens hiérophantes n'entendaient ni des dieux ni des anges, ni des démons, mais des forces morales ou des vertus personnifiées.

GÉNIES DE LA PREMIÈRE HEURE.

PAPUS, médecin.
SINBUCK, juge.
RASPHUIA, nécromant.
ZAHUN, génie du scandale.
HEIGLOT, génie des neiges.
MIZKUN, génie des amulettes.
HAVEN, génie de la dignité.

EXPLICATION.

Il faut devenir le *médecin* et *le juge* de soi-même pour vaincre les maléfices du *nécromant*. Conjurer et mépriser le génie du *scandale*, triompher de l'opinion qui glace tous les enthousiasmes et confond toutes choses dans une même froide pâleur comme fait le *génie des neiges*. Connaître la vertu des signes et enchaîner ainsi le *génie des amulettes* pour arriver *à la dignité* de mage.

GÉNIES DE LA SECONDE HEURE.

Sisera, génie du désir.
Torvatus, génie de la discorde.
Nitibus, génie des étoiles.
Hizarbin, génie des mers.
Sachluph, génie des plantes.
Baglis, génie de la mesure et de l'équilibre.
Labezerin, génie de la réussite.

EXPLICATION.

Il faut apprendre à vouloir et transformer ainsi en puissance *le génie du désir*, l'obstacle de la volonté c'est *le génie de la discorde* qu'on enchaîne par la science de l'harmonie. L'harmonie est *le génie des étoiles et des mers*, il faut étudier la vertu *des plantes*, comprendre les lois de l'*équilibre de la mesure* pour arriver *à la réussite.*

GÉNIES DE LA TROISIÈME HEURE.

Hahabi, génie de la crainte.
Phlogabitus, génie des ornements.
Eirnéus, génie destructeur des idoles.

Mascarun, génie de la mort.
Zarobi, génie des précipices.
Butatar, génie des calculs.
Cahor, génie de la déception.

EXPLICATION.

Quand, par la force croissante de ta volonté, tu auras vaincu le *génie de la crainte,* tu sauras que les dogmes sont *les ornements* sacrés de la vérité inconnue au vulgaire; mais tu renverseras dans ton intelligence toutes *les idoles* et tu enchaîneras *le génie de la mort*, tu sonderas tous le *précipices* et tu soumettras l'infini même à la proportion de tes *calculs*, ainsi tu éviteras pour jamais les embûches du *génie de la déception.*

GÉNIES DE LA QUATRIÈME HEURE.

Phalgus, génie du jugement.
Thagrinus, génie de la confusion.
Eistibus, génie de la divination.
Pharzuph, génie de la fornication.
Sislau, génie des poisons.
Schiekron, génie de l'amour des bêtes.
Aclahayr, génie du jeu.

EXPLICATION.

La force du mage est dans *son jugement* qui lui fait éviter la *confusion* résultant de l'antinomie et de l'antagonisme des principes, il pratique la *divination* des sages mais; il méprise les prestiges des enchanteurs esclaves de la *fornication*, artistes en *poisons*, serviteurs de l'*amour des bêtes*, il triomphe ainsi de la fatalité qui est le *génie du jeu*.

GÉNIES DE LA CINQUIÈME HEURE.

ZEIRNA, génie des infirmités.
TABLIBIK, génie de la fascination.
TACRITAU, génie de la goëtie.
SUPHLATUS, génie de la poussière.
SAIR, génie du stibium des sages.
BARCUS, génie de la quintessence.
CAMAYSAR, génie du mariage des contraires.

EXPLICATION.

Triomphant des *infirmités* humaines le mage n'est plus jouet de la *fascination*, il foule aux pieds les vaines et dangereuses pratiques de la *goëtie*, dont toute la force est dans une *poussière* que le

vent emporte; mais il possède le *stibium* des sages, il s'arme de toutes les forces créatrices de la *quintessence* et produit à son gré l'harmonie qui résulte de l'analogie et du *mariage des contraires*.

GÉNIES DE LA SIXIÈME HEURE.

TABRIS, génie du libre arbitre.
SUSABO, génie des voyages.
EIRNILUS, génie des fruits.
NITIKA, génie des pierres précieuses.
HAATAN, génie qui cache les trésors.
HATIPHAS, génie des parures.
ZAREN, génie vengeur.

EXPLICATION.

Le mage est libre, il est le roi occulte de la terre et il la parcourt comme son domaine. Dans ses *voyages*, il apprend à connaître les sucs des plantes et des *fruits*, les vertus des *pierres précieuses*, il force le *génie qui cache les trésors* de la nature à lui livrer tous ses secrets, il pénètre ainsi les mystères de la forme, il comprend les *parures* de la terre et de la parole, et s'il est méconnu, si les

peuples lui sont inhospitaliers, s'il passe en faisant le bien et en recueillant des outrages, il est toujours suivi par le *génie vengeur*.

GÉNIES DE LA SEPTIÈME HEURE.

SIALUL, génie de la prospérité.
SABRUS, génie qui soutient.
LIBRABIS, génie de l'or occulte.
MIZGITARI, génie des aigles.
CAUSUB, génie enchanteur des serpents.
SALILUS, génie qui ouvre les portes.
JAZER, génie qui fait être aimé.

EXPLICATION.

Le septénaire exprime le triomphe du mage, il donne *la prospérité* aux hommes et aux nations et les *soutient* par ses enseignements sublimes; il plane comme l'*aigle*, il dirige les courants du feu astral représentés par *les serpents*, toutes les portes du sanctuaire lui sont ouvertes et toutes les âmes qui aspirent à la vérité lui donnent leur confiance; il est beau de grandeur morale et il porte partout avec lui le génie par la puissance duquel on est aimé.

GÉNIES DE LA HUITIÈME HEURE.

NANTUR, génie de l'écriture.
TOGLAS, génie des trésors.
ZALBURIS, génie de la thérapeutique.
ALPHUN, génie des colombes.
TUKIPHAT, génie du schamir.
ZIZUPH, génie des mystères.
CUNIALI, génie de l'association.

EXPLICATION.

Tels sont les génies qui obéissent au vrai mage, *les colombes* représentent les idées religieuses; le *schamir*, est un diamant allégorique qui dans les traditions magiques, représente la pierre des sages, ou cette force basée sur la vérité et à laquelle rien ne résiste. Les Arabes disent encore que le schamir donné primitivement à Adam et perdu par lui après sa chute, a été retrouvé par Hénoch et possédé par Zoroastre, que Salomon le reçut ensuite d'un ange lorsqu'il eut demandé à Dieu la sagesse. Salomon, au moyen de ce diamant magique, tailla lui-même sans efforts et sans marteau toutes les pierres du temple, rien qu'en les touchant avec le *schamir*.

GÉNIES DE LA NEUVIÈME HEURE.

RISNUCH, génie de l'agriculture.
SUCLAGUS, génie du feu.
KIRTABUS, génie des langues.
SABLIL, génie qui découvre les voleurs.
SCHACHLIL, génie des chevaux du soleil.
COLOPATIRON, génie qui ouvre les prisons.
ZEFFAR, génie du choix irrévocable.

EXPLICATION.

Ce nombre, dit Apollonius, doit être passé sous silence, parce qu'il renferme les grands secrets de l'initié, la force *qui rend la terre féconde*, les mystères *du feu occulte*, la clef universelle *des langues*, la seconde vue devant laquelle les *malfaiteurs* ne sauraient rester cachés. Les grandes lois de l'équilibre et du mouvement lumineux représentés par les quatre animaux symboliques dans la cabale, et dans la mythologie des Grecs par les quatre chevaux du soleil. La clef de l'émancipation des corps et des âmes qui ouvre *toutes les prisons* et cette force du choix éternel qui achève la création de l'homme et le fixe dans l'immortalité.

GÉNIES DE LA DIXIÈME HEURE.

SEZARBIL, diable ou génie ennemi.
AZEUPH, tueur d'enfants.
ARMILUS, génie de la cupidité.
KATARIS, génie des chiens ou des profanes.
RAZANIL, génie de la pierre d'onyx.
BUCHAPHI, génie des stryges.
MASTHO, génie des vaines apparences.

EXPLICATION.

Les nombres finissent à neuf et le signe distinctif de la dizaine c'est le zéro sans valeur propre ajouté à l'unité. Les génies de la dixième heure représentent donc tout ce qui, n'étant rien par soi-même, reçoit une grande force de l'opinion et peut subir par conséquent la toute-puissance du sage. Nous marchons ici sur un terrain brûlant et l'on nous permettra de n'expliquer aux profanes ni *le diable* qui est leur maître, ni *le tueur d'enfants* qui est leur amour, ni *la cupidité* qui est leur dieu, ni *les chiens* auxquels nous ne les comparons pas, ni *la pierre d'onyx* qui leur échappe, ni *les stryges* qui sont leurs courtisanes, ni *les fausses apparences* qu'ils prennent pour la vérité.

GÉNIES DE LA ONZIÈME HEURE.

ÆGLUN, génie de la foudre.
ZUPHLAS, génie des forêts.
PHALDOR, génie des oracles.
ROSABIS, génie des métaux.
ADJUCHAS, génie des rochers.
ZOPHAZ, génie des pantacles.
HALACHO, génie des sympathies.

EXPLICATION.

La foudre obéit à l'homme, elle devient le véhicule de sa volonté, l'instrument de sa force, la lumière de ses flambeaux, les chênes *des forêts* sacrées rendent des *oracles*, *les métaux* se transforment et se changent en or, ou deviennent des talismans, *les rochers* se détachent de leur base, et, entraînés par la lyre du grand hiérophante, touchés par le mystérieux schamir, ils se changent en temples et en palais, les dogmes se formulent, les symboles représentés par les pantacles deviennent efficaces, les esprits sont enchaînés par de puissantes *sympathies* et obéissent aux lois de la famille et de l'amitié.

GÉNIES DE LA DOUZIÈME HEURE.

TARAB, génie de la concussion.
MISRAN, génie de la persécution.
LABUS, génie de l'inquisition.
KALAB, génie des vases sacrés.
HAHAB, génie des tables royales.
MARNÈS, génie du discernement des esprits.
SELLEN, génie de la faveur des grands.

EXPLICATION.

Voici maintenant à quel sort doivent s'attendre les mages et comment se consommera leur sacrifice; car, après la conquête de la vie, il faut savoir se sacrifier pour renaître immortel. Ils souffriront *la concussion*, on leur demandera de l'or, des plaisirs, des vengeances, et, s'ils ne satisfont pas les cupidités du vulgaire, ils seront en butte à la *persécution*, à *l'inquisition;* mais on ne profane pas les vases sacrés, ils sont faits pour les *tables royales*, c'est-à-dire pour les banquets de l'intelligence. Par le *discernement des esprits*, ils sauront se garder de la faveur des grands et resteront invincibles dans leur force et dans leur liberté.

LE NUCTÉMÉRON

SUIVANT LES HÉBREUX (1).

Le nuctéméron d'Apollonius emprunté à la théurgie des Grecs, complété et expliqué par la hiérarchie assyrienne des génies correspond parfaitement à la philosophie des nombres telle que nous la trouvons exposée dans les pages les plus curieuses de l'ancien Talmud.

Ainsi les traditions pythagoriciennes remontent plus haut que Pythagore, ainsi la Genèse est une magnifique allégorie, qui, sous la forme d'un récit, cache les secrets, non-seulement d'une création accomplie autrefois, mais de la création permanente et universelle, de l'éternelle génération des êtres.

Voici ce qu'on lit dans le Talmud :

« Dieu a tendu le ciel comme un tabernacle, il a dressé le monde comme une table richement

(1) Extrait de l'ancien Talmud, nommé par les Juifs *la Mischna*.

servie et il a créé l'homme comme s'il invitait un convive. »

Écoutez ce que dit le roi Schlomôh :

« La divine Chocmah, la sagesse, épouse de
« Dieu, s'est bâti une maison, elle a taillé sept
« colonnes.

« Elle a immolé ses victimes.

« Elle a mêlé son vin, elle a dressé la table et
« elle a envoyé ses servantes. »

Cette sagesse qui établit sa maison suivant une architecture régulière et numérale, c'est la science exacte qui préside aux œuvres de Dieu.

C'est son compas et son équerre. Les sept colonnes ce sont les sept jours typiques et primordiaux.

Les victimes sont les forces naturelles qui se fécondent en se donnant une sorte de mort.

Le vin mêlé c'est le fluide universel, la table c'est le monde avec les mers pleines de poissons.

Les servantes de Chocmah sont les âmes d'Adam et de Chavah (Ève).

La terre dont Adam fut formé a été prise à toute la masse du monde.

Sa tête c'est Israël, son corps c'est l'empire de

Babylone et ses membres sont les autres nations de la terre.

(Ici se révèlent les espérances des initiés de Moïse pour la constitution d'un royaume oriental universel.)

Or, il y a douze heures dans la journée où s'accomplit la création de l'homme.

PREMIÈRE HEURE.

Dieu réunit les fragments épars de la terre, il les pétrit ensemble, il en forme une seule masse qu'il veut animer.

EXPLICATION.

L'homme est la synthèse du monde créé, en lui recommence l'unité créatrice, il est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

SECONDE HEURE.

Dieu ébauche la forme du corps, il la sépare en deux pour que les organes soient doubles, car toute force et toute vie résultent de deux, et c'est ainsi que les Eloim ont fait toutes choses.

EXPLICATION.

Tout vit pas le mouvement, tout se maintient par l'équilibre, et l'harmonie résulte de l'analogie des contraires ; cette loi est la forme des formes, c'est la première manifestation de l'activité et de la fécondité de Dieu.

TROISIÈME HEURE.

Les membres de l'homme, obéissant à la loi de vie, se produisent d'eux-mêmes et se complètent par l'organe générateur qui est composé d'un et de deux, figure du nombre ternaire.

EXPLICATION.

Le ternaire sort de lui-même du binaire ; le mouvement qui produit deux produit trois ; trois est la clé des nombres, car c'est la première synthèse numérale, c'est en géométrie le triangle, première figure complète et fermée, génératrice d'une infinité de triangles, soit dissemblables, soit pareils.

QUATRIÈME HEURE.

Dieu souffle sur la face de l'homme et lui donne une âme.

EXPLICATION.

Le quaternaire qui donne en géométrie la croix et le carré est le nombre parfait, or c'est dans la perfection de la forme que l'âme intelligente se manifeste, suivant cette révélation de la Mischna, l'enfant ne serait animé dans le sein de la mère qu'après la forme complète de tous ses membres.

CINQUIÈME HEURE.

L'homme se tient sur ses pieds, il se détache de la terre, il marche, il va où il veut.

EXPLICATION.

Le nombre cinq est celui de l'âme figurée par la quintessence qui résulte de l'équilibre des quatre éléments, dans le tarot ce nombre est figuré par le grand-prêtre ou l'autocrate spirituel figure de la volonté humaine, cette grande prêtresse qui décide seule de nos destinées éternelles.

SIXIÈME HEURE

Les animaux passent devant Adam et il donne à chacun d'eux le nom qui lui convient.

EXPLICATION.

L'homme par le travail soumet la terre et dompte les animaux, en manifestant sa liberté il produit son verbe ou sa parole et la création lui obéit, ici la création primordiale se complète. Dieu a créé l'homme le sixième jour, mais à la sixième heure de ce jour, l'homme achève l'ouvrage de Dieu et se crée de nouveau lui-même en quelque sorte, puisqu'il se fait roi de la nature qu'il assujettit à sa parole.

SEPTIÈME HEURE.

Dieu donne à Adam une compagne tirée de la substance même de l'homme.

EXPLICATION.

Dieu, après avoir créé l'homme à son image, s'est reposé le septième jour, car il s'était donné une épouse féconde qui allait travailler sans cesse pour lui; la nature est l'épouse de Dieu et Dieu se repose sur elle. L'homme, devenu créateur à son tour par le verbe se donne une compagne semblable à lui et sur l'amour de laquelle il pourra désormais se reposer; la femme est l'œuvre de l'homme, c'est

lui qui, en l'aimant, la rend belle, c'est lui qui la rend mère ; la femme est la véritable nature humaine fille, et mère de l'homme, petite-fille et petite-mère de Dieu.

HUITIÈME HEURE.

Adam et Ève montent sur le lit nuptial, ils sont deux lorsqu'ils se couchent, et lorsqu'ils se lèvent, ils sont quatre.

EXPLICATION.

Le quaternaire joint au quaternaire représente la forme équilibrant la forme, la création sortant de la création, la balance éternelle de la vie, sept étant le nombre du repos de Dieu, l'unité qui vient après représente l'homme qui travaille et qui coopère avec la nature à l'œuvre de la création.

NEUVIÈME HEURE.

Dieu impose à l'homme sa loi.

EXPLICATION.

Neuf est le nombre de l'initiation parce que, étant composé de trois fois trois, il représente l'idée

divine et la philosophie absolue des nombres, c'est pourquoi Apollonius dit que les mystères du nombre neuf ne doivent pas être révélés.

DIXIÈME HEURE.

A la dixième heure Adam tombe dans le péché.

EXPLICATION.

Suivant les cabalistes dix est le nombre de la matière dont le signe spécial est le zéro, dans l'arbre des sephiroth, dix représente Malchut ou la substance extérieure et matérielle; le péché d'Adam est donc le matérialisme et le fruit qu'il détache de l'arbre représente la chair isolée de l'esprit, le zéro séparé de son unité, la scission du nombre dix qui donne d'un côté l'unité dépouillée et de l'autre le néant ou la mort.

ONZIÈME HEURE.

A la onzième heure le coupable est condamné au travail et doit expier le péché en subissant la peine.

EXPLICATION.

Onze dans le tarot représente la force, or la force s'acquiert dans les épreuves, Dieu donne à l'homme

la peine comme un moyen de salut, il faut donc lutter et souffrir pour conquérir l'intelligence et la vie.

DOUZIÈME HEURE.

L'homme et la femme subissent leur peine, l'expiation commence et le libérateur est promis.

EXPLICATION.

Tel est le complément de la naissance morale, l'homme est achevé, car il est voué au sacrifice qui le régénère, l'exil d'Adam est semblable à l'exil d'Œdipe; comme Œdipe, Adam est père de deux ennemis; Œdipe a pour fille la pieuse et virginale Antigone et de la race d'Adam sortira Marie.

Ces mystérieuses et sublimes révélations de l'unité religieuse dans les anciens mystères se trouvent comme nous l'avons dit dans le Talmud, mais sans avoir recours à cette volumineuse compilation, on peut les retrouver dans le commentaire de Paul Ricius sur les talmudistes ayant pour titre *Epitome de talmudica Doctrina*, p. 280 du tome I[er] de la collection des cabalistes de Pistorius.

DE LA MAGIE DES CAMPAGNES

ET DE LA SORCELLERIE DES BERGERS.

Dans la solitude, au milieu du travail de la végétation les forces instinctives et magnétiques de l'homme augmentent et s'exaltent, les fortes exhalaisons de la sève, l'odeur des foins, les aromes de certaines fleurs remplissent l'air d'ivresse et de vertiges; alors, les personnes impressionnables tombent facilement dans une sorte d'extase qui les fait rêver tout éveillées. C'est alors qu'apparaissent les lavandières nocturnes, les loups garous, les lutins qui démontent les cavaliers et grimpent sur les chevaux en les fouettant de leur longue queue. Ces visions d'hommes éveillés sont réelles et terribles, et il ne faut pas rire de nos vieux paysans bretons lorsqu'ils racontent ce qu'ils ont vu.

Ces ivresses passagères, lorsqu'elles se multiplient et se prolongent, communiquent à l'appareil nerveux une impressionnabilité et une sensibilité particulière, on devient somnambule éveillé, les sens acquièrent une finesse de tact parfois merveilleuse

et même incroyable; on entend à de prodigieuses distances des bruits révélateurs, on voit la pensée des hommes sur leur visage, on est frappé soudainement du pressentiment des malheurs qui les menacent.

Les enfants nerveux, les idiots, les vieilles femmes et généralement tous les célibataires instinctifs ou forcés sont les sujets les plus propres à ce genre de magnétisme; ainsi se produisent et se compliquent ces phénomènes maladifs qu'on regarde comme les mystères de la puissance des médiums. Autour de ces aimants déréglés, des tourbillons magnétiques se forment et souvent des prodiges s'opèrent, prodiges analogues à ceux de l'électricité, attraction et répulsion des objets inertes, courants atmosphériques, influences sympathiques ou antipathiques très prononcées. L'aimant humain agit à de grandes distances et à travers tous les corps, à l'exception du charbon de bois qui absorbe et neutralise la lumière astrale terrestre dans toutes ses transformations.

Si à ces accidents naturels se joint une volonté perverse, le malade peut devenir très dangereux pour des voisins, surtout si son organisme a des propriétés exclusivement absorbantes. Ainsi s'ex-

pliquent les envoûtements et les sorts, ainsi devient admissible et soumise au diagnostic médical cette affection étrange que les Romains nommaient le mauvais œil et qui est encore redoutée à Naples sous le nom de Jettatura.

Dans notre clef des grands mystères nous avons dit pourquoi les bergers sont plus sujets que d'autres à des déréglements magnétiques ; conducteurs de troupeaux qu'ils aimantent de leur volonté bonne ou mauvaise, ils subissent l'influence des âmes animales réunies sous leur direction et qui deviennent comme des appendices de la leur ; leurs infirmités morales produisent chez leurs moutons des maladies physiques et ils subissent en retour la réaction des pétulances de leurs boucs et des caprices de leurs chèvres ; si le berger est d'une nature absorbante, le troupeau devient absorbant et attire parfois fatalement à lui toute la vigueur et toute la santé d'un troupeau voisin. C'est ainsi que la mortalité se met dans les étables sans qu'on puisse savoir pourquoi et que toutes les précautions et tous les remèdes n'y font rien.

Cette maladie contagieuse des troupeaux est quelquefois déterminée par l'inimitié d'un berger rival qui est venu furtivement la nuit enterrer un

pacte sous le seuil de l'étable. Ceci va faire sourire les incrédules, mais il ne s'agit plus maintenant de crédulité. Ce que la superstition croyait aveuglément autrefois, la science maintenant le constate et l'explique.

Or, il est certain et démontré par de nombreuses expériences, 1° que l'influence magnétique de l'homme dirigée par sa volonté, s'attache à des objets quelconques choisis et influencés par cette volonté.

2° Que le magnétisme humain agit à distance et se centralise avec force sur les objets magnétisés.

3° Que la volonté du magnétiseur acquiert d'autant plus de force qu'il a plus multiplié les actes expressifs de cette volonté.

4° Que si les actes sont de nature à impressionner vivement l'imagitation, si pour les accomplir il a fallu surmonter de grands obstacles extérieurs et vaincre de grandes résistances intérieures, la volonté devient fixe, acharnée et invincible comme celle des fous.

5° Que les hommes seuls à cause de leur libre arbitre peuvent résister à la volonté humaine, mais que les animaux n'y résistent pas longtemps.

Voyons maintenant comment les sorciers de campagne composent leurs maléfices, véritables pactes avec l'esprit de perversité qui servent de consécration fatale à leur volonté mauvaise.

Ils forment un composé de substances qu'on ne peut se procurer sans crime et allier sans sacrilége, ils prononcent sur ces horribles mélanges arrosés parfois de leur propre sang des formules d'exécration, et ils entouissent dans le champ de leur ennemi ou sous le seuil de la porte de son étable ces signes d'une haine infernale irrévocablement magnétisés.

L'effet en est infaillible ; à partir de ce moment les troupeaux commencent à dépérir et toute l'étable sera bientôt dépeuplée, à moins que le maître du troupeau n'oppose une résistance énergique et victorieuse au magnétisme de l'ennemi.

Cette résistance est facile lorsqu'on la fait par cercles et par courants, c'est-à-dire par association de volontés et d'efforts. La contagion n'atteint guère les cultivateurs qui savent se faire aimer de leurs voisins. Leurs biens alors sont protégés par l'intérêt de tous et les bonnes volontés associées triomphent bientôt d'une malveillance isolée.

Lorsque le maléfice est ainsi repoussé, il se tourne

contre son auteur, le magnétiseur malveillant souffre des tourments intolérables qui le forcent bientôt à détruire son mauvais ouvrage et à venir lui-même déterrer son pacte.

Au moyen âge on avait recours aussi à des conjurations et à des prières, on faisait bénir les étables et les animaux, on faisait dire des messes afin de repousser par l'association des volontés chrétiennes dans la foi et dans la prière l'impiété de l'envoûteur.

On aérait les étables, on y pratiquait des fumigations et l'on mêlait aux aliments des bestiaux du sel magnétisé par des exorcismes spéciaux.

A la fin de notre clef des grands mystères nous avons reproduit quelques-uns de ces exorcismes, dont nous avons rétabli le texte primitif avec une curieuse attention.

Ces formules, en effet, copiées et recopiées par des mains ignorantes, imprimées ensuite en dépit du bon sens par des exploiteurs de la crédulité populaire, ne sont pas arrivées jusqu'à nous sans d'étranges altérations.

En voici quelques-unes telles qu'on les trouve encore dans les derniers grimoires :

« Avant toutes choses, prononcez sur le sel :

» *Panem cœlestem accipiat sit nomen Domine invo-*
» *cabis*. Puis ayez recours au château de Belle,
» et faites le jet et les frottements, prononçant ce
» qui suit :

« *Eum ter ergo docentes omnes gentes baptizantes*
» *eos. In nomine atris, etc.*

Garde contre la gale. « Quand Notre-Seigneur
» monta au ciel, sa sainte vertu en terre laissa.
» Pasle, Colet et Herve ; tout ce que Dieu a dit a
» été bien dit. Bête rousse, blanche ou noire, de
» quelque couleur que tu sois, s'il y a quelque
» gale ou rogne sur toi, fût-elle mise et faite à
» neuf pieds dans terre, il est aussi vrai qu'elle s'en
» ira et mortira, comme sain Jean est dans sa peau
» et a été né dans son chameau ; comme Joseph-
» Nicodème d'Arimathie a dévalé le corps de mon
» doux Sauveur Rédempteur Jésus-Christ, de l'ar-
» bre de la croix, le jour du vendredi saint.

» Vous vous servirez, pour le jet et pour les
» frottements, des mots suivants, et aurez recours
» à ce que nous avons dit au château de Belle :

« Sel, je te jette de la main que Dieu m'a
» donnée. *Volo et vono Baptista Sancta Aca latum*
» *est.*

» *Garde pour empêcher les loups d'entrer sur le* » *terrain où sont les moutons*. Placez-vous au coin » du soleil levant, et prononcez cinq fois ce qui » va suivre. Si vous ne le souhaitez prononcer » qu'une fois, vous en ferez autant cinq jours de » suite.

« Viens, bête à laine, c'est l'Agneau d'humilité, » je te garde, *Ave, Maria*. C'est l'Agneau du » Rédempteur qui a jeûné quarante jours sans » rébellion, sans avoir pris aucun repas de l'en- » nemi, fut tenté en vérité. Va droit, bête grise, » à gris agripeuse; va chercher ta proie, loups et » louves et louveteaux; tu n'as point à venir à cette » viande qui est ici. Au nom du Père, et du Fils, et » du Saint-Esprit, et du bienheureux saint Cerf. » Aussi *vade retro, ô Satana!*

Autre garde. « Bête à laine, je te prends au » nom de Dieu et de la très sainte sacrée Vierge » Marie. Je prie Dieu que la seigneurie que je vais » faire prenne et profite à ma volonté. Je te conjure » que tu casses et brises tous sorts et enchantements » qui pourraient être passés dessus le corps de » mon vif troupeau de bêtes à laine, que voici » présent devant Dieu et devant moi; qui sont à

» ma charge et à ma garde. Au nom du Père, du
» Fils et du Saint-Esprit et de monsieur saint Jean-
» Baptiste et monsieur saint Abraham.

« Voyez ci-dessus ce que nous avons dit pour
» opérer au château de Belle, et vous servez pour
» le jet et frottement des paroles qui suivent :

« Passe flori, Jésus est ressuscité. »

Garde contre la gale, rogne et clavelée. « Ce fut
» par un lundi au matin que le Sauveur du monde
» passa, la sainte Vierge après lui, monsieur saint
» Jean son pastoureau, son ami, qui cherche son
» divin troupeau, qui est entiché de ce malin cla-
» viau, de quoi il n'en peut plus, à cause des trois
» pasteurs qui ont été adorer mon Sauveur Rédemp-
» teur Jésus-Christ en Bethléem, et qui ont adoré
» la voix de l'enfant. » Dites cinq fois *Pater* et cinq
» fois *Ave*.

« Mon troupeau sera sain et joli, qui est sujet à
» moi. Je prie madame sainte Geneviève qu'elle
» m'y puisse servir d'amie dans ce malin claviau ici.
» Claviau banni de Dieu, renié de Jésus-Christ, je
» te commande, de la part du grand Dieu, que tu
» aies à sortir d'ici, et que tu aies à fondre et con-

» fondre devant Dieu et devant moi, comme fond
» la rosée devant le soleil. Très glorieuse Vierge
» Marie et le Saint-Esprit, claviau, sort d'ici, car
» Dieu te le commande, aussi vrai comme Joseph·
» Nicodème d'Arimathie a descendu le précieux
» corps de mon Sauveur et Rédempteur Jésus-
» Christ, le jour du vendredi saint, de l'arbre de la
» Croix : de par le Père, de par le Fils, de par le
» Saint-Esprit, digne troupeau de bêtes à laine,
» approchez-vous d'ici, de Dieu et de moi. Voici
» la divine offrande de sel que je te présente
» aujourd'hui ; comme sans le sel rien n'a été fait
» et par le sel tout a été fait, comme je le crois, de
» par le Père, etc.

« O sel! je te conjure, de la part du grand Dieu
» vivant, que tu me puisses servir à ce que je pré-
» tends, que tu me puisses préserver et garder mon
» troupeau de rogne, gale, pousse, de pousset, de
» gobes et de mauvaises eaux. Je te commande,
» comme Jésus-Christ mon Sauveur a commandé
» dans la nacelle à ses disciples, lorsqu'ils lui
» dirent : Seigneur, réveillez-vous, car la mer nous
» effraye. Aussitôt le Seigneur s'éveilla, com-
» manda à la mer de s'arrêter; aussi la mer devint
» calme, commandée de par le Père, etc. »

Il est évident qu'il faut lire :

Pour la prière sur le sel : *panem cœlestem accipiam et nomen Domini invocabo.*

Puis plus bas :

Euntes ergo docete omnes gentes baptizantes eos, etc.

Les noms de Pasle, Colet et Hervé sont ceux des bergers associés dans l'œuvre magnétique. Au lieu de *mortira* (ligne 14), lisez : sortira ; et à la ligne suivante lisez hameau au lieu de *chameau* qui fait ici un non-sens si absurde et si grotesque.

Dans l'une des formules suivantes, au lieu de passe flori, il faut lire pâques fleurie.

Celle qui vient après était primitivement en vers et l'on peut voir, en la rétablissant, combien elle a été défigurée.

Ce fut par un lundi matin
Jésus passa par le chemin,
La sainte Vierge auprès de lui
Et monsieur saint Jean son ami,
Monsieur saint Jean son pastoureau
Qui cherche son divin troupeau.
Entiché du malin claveau,
Malin claveau qui guérira

Et de mon troupeau sortira
Par les trois rois et les pasteurs,
De Jésus-Christ adorateurs
Qui sont allés en Bethléem
En passant par Jérusalem
Et tour à tour se prosternant
Adorer la croix de l'enfant.

Cet exemple suffira pour faire comprendre à quel point sont altérés et devenus ridicules les petits livres vulgaires de sorcellerie et de prétendue magie qu'on ose encore colporter dans les campagnes.

On peut voir aussi que dans leur principe ces formules appartenaient à une foi ardente et naïve. C'était au nom du petit enfant né dans une étable, des pasteurs qui vinrent le visiter, de saint Jean-Baptiste, l'homme du désert, toujours accompagné d'un agneau sans tache, que les anciens bergers chrétiens conjuraient les maléficies de leurs ennemis. Ces prières, ou plutôt ces actes de foi étaient prononcés sur le sel, si salutaire par lui-même et si indispensable à la bonne santé des troupeaux. Nos faux savants peuvent rire maintenant de ces rustiques enchanteurs; mais eux savaient bien ce qu'ils faisaient et leur instinct dirigé par l'expé-

rience, les guidait plus sûrement que n'aurait pu le faire toute la pauvre science de ce temps-là.

Maintenant que la foi s'est affaiblie dans les campagnes comme ailleurs, ces naïves oraisons n'ont plus guère de puissance ni de prestige. On peut tout au plus les rechercher comme des monuments curieux de la croyance de nos ancêtres. On les retrouve dans les grimoires manuscrits et dans l'*Enchiridion* de Léon III, petit livre très célèbre au moyen âge, et dont les éditions plus ou moins fautives se sont multipliées jusqu'à nos jours. Nous avons extrait et nous en donnons ici les conjurations qui passaient pour les plus efficaces.

Ici commencent les mystérieuses oraisons du pape Léon.

Oraisons contre toutes sortes de charmes, enchantements, sortiléges, caractères, visions, illusions, possessions, obsessions, empêchement maléfique de mariage, et tout ce qui peut arriver par le maléfice des sorciers, ou par l'incursion des diables ; et aussi très profitable contre toutes sortes de malheur qui peut être donné aux chevaux, juments, bœufs, vaches, moutons, brebis et autres espèces d'animaux. Oraison *Qui Verbum caro factum est*, etc.

Le Verbe qui s'est fait chair, et a été attaché à

la croix, et qui est assis à la droite du Père, pour exaucer les prières de ceux qui croient en lui, lui qui par son saint nom, tout genou fléchit; et par les mérites de la bienheureuse Vierge Marie sa mère, et aussi par les prières de tous les saints et saintes de Dieu. Daignez préserver cette créature N. de tous ceux qui pourraient lui nuire, et des attaques des démons, vous qui vivez et régnez dans l'unité parfaite; car voilà † la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, dans lequel est notre salut, notre vie et notre résurrection, et la confusion de tous ceux qui veulent nous nuire et des malins esprits; fuyez donc, parties adversaires, car je vous conjure, démons d'enfer, et vous esprits malins de quelque genre que vous soyez, tant présents qu'absents, en quelque manière que ce soit, et sous quelque prétexte que ce soit; soit que vous soyez appelés ou invoqués, soit que vous veniez de bonne volonté, ou que vous soyez envoyés; soit par enchantement, soit par art des hommes malins ou des femmes; vous hâtant pour demeurer ou pour molester. Jusqu'à ce que vous ayez quitté votre tromperie diabolique, vous vous en alliez incontinent † par le Dieu vivant † véritable † saint † Père † Fils † et Saint-Esprit. Spécialement

par celui † qui a été immolé et † qui a été tué en agneau †, qui a été crucifié en homme, dans le sang duquel nous avons vaincu, quand saint Michel a combattu avec vous, et a fait précéder la victoire, et vous a fait reculer à mesure que vous approchiez, et que vous ne puissiez, sous quelque prétexte que ce soit, molester ou chagriner cette créature, ni dans son corps, ni dehors son corps, par vision, ni par frayeur, ni de jour, ni, de nuit, ni en dormant, ni en veillant, ni en mangeant, ni en priant, ni en faisant autre chose, soit naturel ou spirituel : autrement je répands dessus vous † toutes les malédictions, excommunications † degrés et peines de tourments, comme d'être jetés dans l'étang de feu et de soufre, par les mains de vos ennemis, par le commandement de la sainte Trinité, saint Michel archange le mettant en exécution. Car si tu as pris auparavant quelque lien d'adoration, quelque parfum, quelque fin et affection maligne que ce soit, soit en herbes, soit en paroles, soit en pierres, soit en éléments, soit qu'elles soient naturelles, soit qu'elles soient simples, ou mixtes, ou temporelles, ou spirituelles, ou sacramentelles, ou dans les noms du grand Dieu et des anges, soit qu'elles soient en caractères d'heures, de minutes,

de jours, d'an, de mois, observé superstitieusement avec pacte exprimé, ou tacite, même fortifié par jurement. Je casse ✝ toutes ces choses, je les annule et les détruis par la puissance du Père qui a créé tout le monde ✝, par la sagesse du Fils rédempteur ✝, par la bonté du Saint-Esprit ✝, par celui qui a accompli toute la loi ✝, qui est ✝, qui était ✝, qui doit venir ✝, tout-puissant, saint ✝, immortel ✝, sauveur ✝, qui est composé de quatre lettres ✝, Jéhova ✝, Alpha et Oméga ✝, le commencement et la fin. Que toute la vertu diabolique soit donc éteinte dans cette créature, et soit chassée par la vertu de la très sainte croix, par l'invocation des anges, des archanges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, et aussi de la bienheureuse Vierge et de tous ceux qui règnent dans le ciel, avec l'agneau mort depuis le commencement du monde et ceux qui vivent bien dans la sainte Église de Dieu. Retirez-vous donc; et de même que la fumée du foie, du poisson brûlé, suivant le conseil de Raphaël, a mis en fuite l'esprit dont Sara était tourmentée, de même que ces bénédictions vous chassent, afin que vous n'osiez pas approcher de cette créature. Marquée du signe de la sainte croix, de l'es-

pace de cent mille pas, parce que mon mandement n'est pas le mien, mais de celui qui a été envoyé du sein du Père, afin de détruire vos œuvres, comme il les a détruites sur l'arbre de la croix, il nous a donné une telle puissance, à la gloire et utilité des fidèles, pour vous commander, comme nous vous commandons et ordonnons; que vous n'osiez approcher par Notre-Seigneur Jésus-Christ ✝ ; voici la croix du Seigneur, fuyez, parties adversaires; le lion de la tribu de Juda a vaincu. Racine de David, alleluia. amen, amen, fiat, fiat.

Voici les sept oraisons mystérieuses que l'on doit dire pendant la semaine.

Pour le dimanche. *Libera me, Domine, etc.*

Notre Père, etc.

Délivrez-moi, je vous prie, Seigneur, votre serviteur N., de tous les maux passés, présents et à venir, tant de l'âme que du corps, et par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, et de vos bienheureux apôtres saint Pierre, saint Paul et saint André, avec tous vos saints, donnez-moi favorablement la paix à votre serviteur N., et la sainteté dans tous les jours de ma

vie, afin que, étant aidé par le secours de votre miséricorde, je sois toujours affranchi de l'esclavage du péché et de toute crainte d'aucun trouble. Par le même Jésus-Christ votre Fils, Notre-Seigneur, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen. Que la paix du Seigneur soit toujours avec moi. Amen. Que votre paix céleste, Seigneur, que vous avez laissée à vos disciples, demeure toujours ferme dans mon cœur, et soit toujours entre moi et mes ennemis, tant visibles qu'invisibles. Amen. Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa face, son corps et son sang, soient à mon aide à moi, N., pécheur que je suis, et me servent d'une favorable protection et défense, et de consolation à mon âme et mon corps. Amen. Agneau de Dieu, qui avez daigné naître de la Vierge Marie, et porter sur l'arbre de la croix les péchés du monde, ayez pitié de mon corps et de mon âme; Agneau de Dieu par qui tous les fidèles sont sauvés, donnez-moi dans ce siècle et dans les siècles à venir une paix éternelle. Amen.

Pour le lundi. *O Adonai, per quem. etc.*

O Adonaï ! ô Sauveur par qui toutes choses ont été mises en liberté, délivrez-moi de tout mal. O Adonaï ! ô Sauveur par qui toutes choses ont été secourues, secourez-moi dans toutes mes nécessités et angoisses, affaires et périls, et de toutes les embûches de mes ennemis visibles et invisibles, délivrez-moi † au nom du Père qui a créé tout le monde †, au nom du Fils qui a racheté tout le monde †, au nom du Saint-Esprit qui a accompli toute la loi, je me recommande tout entier. Amen †. Que la bénédiction de Dieu le Père tout-puissant, qui a fait toutes choses d'une seule parole, soit toujours avec moi. Amen †. Que la bénédiction de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, soit toujours avec moi. Amen †. Que la bénédiction du Saint-Esprit avec ses sept dons soit toujours avec moi †. Amen. Que la bénédiction de la bienheureuse Vierge Marie avec son Fils soit toujours avec moi. Amen. Que la bénédiction et consécration du pain et du vin que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faite quand il l'a donné à ses disciples, leur disant :

Pour le mardi. *Accipite et comedite, etc.*

Prenez et mangez tout ceci, car c'est mon corps qui sera livré pour vous, en mémoire de moi. Amen. Que la bénédiction des anges et des archanges, des vertus, des principautés, des trônes, des dominations, des chérubins et des séraphins soit toujours avec moi. Amen. Que la bénédiction des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les saints et saintes de Dieu, soit toujours avec moi. Amen. Que les bénédictions de tous les cieux de Dieu soient toujours avec moi. Amen †. Que la majesté adorable me protége ; que son éternelle bonté me gouverne ; que son inextinguible charité m'enflamme; que son immense bonté me dresse ; que la puissance du Père me conserve ; que la sagesse du Fils me vivifie ; que la vertu du Saint-Esprit soit toujours entre moi et mes ennemis visibles et invisibles. Amen. Puissance du Père, fortifiez-moi ; sagesse du Fils, délivrez-moi ; consolation du Saint-Esprit, consolez-moi. Le Père est la paix, le Fils est la vie, le Saint-Esprit est le remède de consolation et du salut. Amen. Que la divinité de Dieu me bénisse ; que son humanité me fortifie

Amen. Que sa piété m'échauffe; que son amour me conserve : ô Jésus-Christ, fils de Dieu vivant, ayez pitié de moi.

Pour le mercredi. *O Emmanuel, ab hoste, etc.*

O Emmanuel! défendez-moi du malin esprit et de tous mes ennemis visibles et invisibles, et de tout mal; le Christ roi est venu en paix; Dieu s'est fait homme, et il a souffert avec clémence pour nous; que Jésus-Christ, roi pacifique, soit toujours entre moi et mes ennemis Amen †. Le Christ est vainqueur †; le Christ règne †; le Christ commande †. Que le Christ me défende toujours de tout mal. Amen. Que Jésus-Christ daigne commander que je sois victorieux de tous mes adversaires. Amen. Voici la croix de Notre-Seigneur † Jésus-Christ; fuyez, parties adversaires. Le lion de la tribu de Juda a vaincu; racine de David, alleluia, alleluia, alleluia. Sauveur du monde, sauvez-moi, et secourez-moi, vous qui par votre croix et votre très précieux sang m'avez racheté; aidez-moi, je vous prie, ô Dieu, ô agios ô Theos †, agios ischyros †, agios athanatos †, eleison himas; Dieu saint, Dieu fort, Dieu miséricordieux et immortel, ayez pitié de moi N., votre serviteur. Sei-

gneur, soyez à mon aide; ne m'abandonnez pas; ne me regardez point en mépris, Dieu mon salutaire; mais venez toujours à mon aide, Seigneur Dieu mon Sauveur.

Pour le jeudi. *Illumina oculos meos, etc.*

Éclairez mes yeux, Seigneur, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort, et que mon ennemi ne dise pas qu'il a été plus fort que moi. Que le Seigneur soit à mon aide, et je ne craindrai point ce que l'homme pourra faire contre moi; mon très bénin Jésus-Christ, gardez-moi, secourez-moi et sauvez-moi : qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse aux cieux, sur la terre et aux enfers, et que toute langue confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. Amen. Je sais très véritablement, ô Jésus, qu'à quelque jour et heure que ce soit que je vous invoque, je serai sauvé. O très clément Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, par la vertu de votre nom très précieux, avez fait et opéré tant de miracles, et qui nous avez donné un remède si abondant à nous qui en avions un si grand besoin, parce que, par la vertu de votre nom, les démons prenaient la fuite, les aveugles voyaient, les sourds entendaient,

les boiteux marchaient, les muets parlaient, les lépreux étaient guéris, les malades obtenaient la santé, et les morts ressuscitaient ; car, lorsqu'on prononce le nom de votre très doux fils Jésus, l'on entend une douce mélodie dans l'oreille, le miel se fait sentir dans la bouche, le démon est mis en fuite, tout genou fléchit, les esprits célestes se réjouissent, les mauvaises tentations sont déracinées, toutes les infirmités sont guéries ; on gagne plusieurs indulgences ; les débats qui sont entre le monde, la chair et le diable sont tués, et beaucoup d'autres biens s'ensuivent, parce que quiconque invoquera le nom de Dieu sera sauvé, ce nom qui a été appelé par l'ange avant qu'il fût conçu dans le ventre.

Pour le vendredi. *O nomen dulce, etc.*

O doux nom, nom fortifiant le cœur de l'homme, nom de la vie, du salut et de la joie ; nom précieux, joyeux, glorieux et gracieux ; nom fortifiant les pécheurs, nom qui nous sauve et qui conduit et gouverne toute la machine de l'univers. Qu'il vous plaise donc, ô très pieux Jésus ! que par la même vertu très précieuse de votre nom vous daigniez faire fuire les démons de devant moi ; éclairez-

moi, moi qui suis aveugle; faites que j'entende, moi qui suis sourd, conduisez mes pas, moi qui suis boiteux; faites que je parle, moi qui suis muet; guérissez ma lèpre, donnez-moi la santé, moi qui suis infirme; réveillez-moi de la mort, et entourez-moi tout entier dedans et dehors, afin qu'étant muni de votre nom très sacré, je puisse toujours vivre en vous, en vous louant et en vous honorant, vous qui êtes digne de louanges, parce que vous êtes le très glorieux Seigneur et le Seigneur éternel, et l'éternel Fils de Dieu, dans lequel, auquel et par lequel toutes choses se réjouissent et sont gouvernées, à vous la louange, l'honneur et la gloire dans tous les siècles. Amen. Que Jésus soit toujours dans mon cœur, que Jésus soit toujours dans ma bouche, que Jésus soit toujours dans toutes mes entrailles. Amen. Que Dieu mon Seigneur Jésus-Christ soit dedans moi pour me remettre en santé; qu'il soit autour de moi pour me conduire; qu'il soit après moi pour me conserver, devant moi pour me garder, sur moi pour me bénir; qu'il soit entre moi pour me vivifier, auprès de moi pour me gouverner, au-dessus de moi pour me fortifier; qu'il soit toujours avec moi pour m'ôter toute la peine d'une mort éternelle, lui qui,

avec le Père et Saint-Esprit, vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

Pour le samedi. *Jesus Mariæ filius, etc.*

Que Jésus fils de Marie, Seigneur et Sauveur du monde, me soit clément et propice, qu'il nous donne un esprit sain et soumis, honneur à Dieu, et qu'il nous accorde la délivrance de nos maux dans le lieu où nous sommes : et personne n'a mis la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue, celui qui est, qui était et qui sera toujours Alpha et Oméga, Dieu et homme, le commencement et la fin ; que cette invocation me soit une éternelle protection, nom de Jésus de Nazareth, roi des Juifs, marque de triomphe, fils de la Vierge Marie, ayez pitié de moi, selon votre clémence, dans la voie du salut éternel. Amen. Mais Jésus, sachant tout ce qui lui devait arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or Judas, qui le trahissait, était aussi présent avec eux. Lors donc que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils furent renversés et tombèrent tous par terre. Il leur demanda encore une fois : Qui

cherchez-vous ? Ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur répondit : Je vous ai déjà dit que c'est moi ; si c'est donc moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » Que Jésus, pour moi fait victime, par sa croix effaçant mon crime, me rende agréable à ses yeux, et qu'enfin mon âme épurée, étant de mon corps séparée, avec lui règne dans les cieux. Amen. Jésus est la voie †, Jésus est la vie †, Jésus est la vérité †, Jésus a souffert †, Jésus a été crucifié †, Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, ayez pitié de moi. Mais Jésus, passant †, au milieu d'eux, était debout, et personne n'a porté sa main violente sur Jésus, parce que son heure n'était pas encore venue.

Oremus. *Dulcissime Domine, etc.*

Très doux Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui avez répondu aux Juifs qui voulaient vous prendre : C'est moi ; si c'est donc moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci ; alors les Juifs s'en allèrent à la renverse et tombèrent par terre. Ainsi à cette heure ils ne purent vous nuire, comme il est vrai, et que je le crois aussi véritable et le confesse. Ainsi, mon très bénin Sauveur Jésus-Christ, daignez me garder à présent et toujours de

tous mes ennemis qui cherchent à me nuire, et faites-les tomber à la renverse, afin qu'ils ne puissent me faire du mal en quelque manière que ce soit, mais que je me retire en sûreté de leurs mains dans la voie de paix et de repos, à la louange et gloire de votre nom, qui est béni dans les siècles des siècles. Amen.

Ces prières, comme on le voit, n'ont rien que de très pieux et de très chrétien dans leur simplicité, et peuvent être encore l'expression de la confiance et de la volonté droite d'un enfant soumis de l'Église.

La prière faite en commun et suivant la foi ardente du plus grand nombre, constitue véritablement un courant magnétique, et ce que nous entendons par le magnétisme exercé *en cercles.*

Les maléfices ne sont redoutables que pour les individus isolés; il importe donc, aux gens de la campagne surtout, de vivre en famille, d'avoir la paix dans leur ménage, et de se faire de nombreux amis.

Il faut aussi pour la santé des troupeaux, bien aérer et bien exposer les étables, en bien battre le sol qu'on pourrait couvrir d'une sorte de maca-

dam en charbon de bois, purifier les eaux malsaines avec un filtre de charbon, donner aux bestiaux du sel non plus exorcisé, mais magnétisé suivant les intentions du maître, éviter autant qu'on le peut, le voisinage des troupeaux appartenant à un ennemi ou à un rival, frotter les brebis malades avec un mélange de charbon de bois pulvérisé et de soufre, puis renouveler souvent leur litière et leur donner de bonnes herbes.

Il faut aussi éviter avec soin la compagnie des personnes atteintes de maladies noires ou chroniques, ne jamais s'adresser aux devins de village et aux envoûteurs, car en consultant ces sortes de personnes, on se met en quelque façon sous leur puissance, enfin, il faut avoir confiance en Dieu seul et laisser opérer la nature.

Les prêtres passent souvent pour des sorciers dans les campagnes, et on les croit assez généralement capables d'exercer une influence mauvaise, ce qui est vrai malheureusement pour les mauvais prêtres; mais le bon prêtre, loin de porter malheur à personne, est la bénédiction des familles et des contrées.

Il existe aussi des fous dangereux qui croient à l'influence de l'esprit de ténèbres, et qui ne crai-

gnent pas de l'évoquer pour en faire le serviteur de leurs mauvais désirs ; il faut appliquer à ceux-là ce que nous avons dit des évocations diaboliques, et se bien garder surtout de les croire et de les imiter.

Pour commander aux forces élémentaires, il faut une grande moralité et une grande justice. L'homme qui fait un digne et noble usage de son intelligence et de sa liberté, est véritablement le roi de la nature, mais les êtres à figure humaine qui se laissent dominer par les instincts de la brute ne sont pas même dignes de commander aux animaux. Les Pères du désert étaient servis par les lions et par les ours.

Daniel, dans la fosse aux lions ne fut touché par aucun de ces animaux affamés, et en effet, disent les maîtres dans le grand art de la cabale, les bêtes féroces respectent naturellement les hommes, et ne se jettent sur eux que lorsqu'ils les prennent pour d'autres animaux hostiles ou inférieurs à eux. Les animaux, en effet, communiquent par leur âme physique avec la lumière astrale universelle, et sont doués d'une intuition particulière pour voir le médiateur plastique des hommes sous la forme que lui a donnée l'exercice habituel du libre arbitre.

Le véritable juste leur apparaît seul, dans la splendeur de la forme humaine, et ils sont forcés d'obéir à son regard et à sa voix, les autres les attirent comme une proie, ou les épouvantent et les irritent comme un danger. C'est pour cela que, suivant le prophète Isaïe, quand la justice régnera sur la terre, et quand les hommes élèveront leur famille dans la véritable innocence, un petit enfant conduira les tigres et les lions, et se jouera impunément au milieu d'eux.

La prospérité et la joie doivent être l'apanage des justes, pour eux le malheur même se change en bénédiction, et la douleur qui les éprouve est comme l'aiguillon du divin pasteur qui les force à marcher toujours et à progresser dans les voies de la perfection. Le soleil les salue le matin, et la lune leur sourit le soir. Pour eux, le sommeil est sans angoisses, et les rêves sans épouvante, leur présence bénit la terre et porte bonheur aux vivants. Heureux qui leur ressemble ! heureux qui les prend pour amis !

Le mal physique est souvent une conséquence du mal moral, le désordre suit nécessairement la déraison. Or, la déraison en actions c'est l'injustice. La vie laborieuse des habitants de la campagne les

rend trop souvent durs et cupides. De là, une foule d'erreurs de jugement, et par suite un dérèglement d'actions qui force la nature à protester et à réagir. C'est là le secret de ces mauvaises destinées qui semblent parfois s'attacher à une famille ou à une maison. Les anciens disaient alors : Il faut apaiser les dieux offensés, et nous disons encore : Le bien mal acquis ne profite pas, il faut restituer, il faut réparer le mal commis, il faut satisfaire à la justice, ou la justice se vengera d'une manière fatale.

Une puissance, invincible si nous le voulons, nous a été donnée pour vaincre la fatalité, c'est notre liberté morale. A l'aide de cette puissance, nous pouvons corriger le destin et refaire l'avenir. C'est pourquoi la religion ne veut pas que nous consultions les devins pour savoir ce qui nous arrivera ; elle veut seulement que nous apprenions de nos pasteurs ce que nous devons faire. Que nous importent les obstacles ? Un brave ne doit pas compter ses ennemis avant la bataille. Prévoir le mal, c'est le rendre en quelque sorte nécessaire. Il nous arrivera le résultat de ce que nous aurons voulu : voilà la prophétie universelle.

Observer la nature, en suivre les lois dans notre travail, obéir en toute chose à la raison, sacrifier,

s'il le faut, son propre intérêt à la justice. Voilà la vraie magie qui porte bonheur, et ceux qui agissent ainsi, ne craignent ni la malice des envoûteurs, ni la sorcellerie des bergers.

RÉPONSE

A QUELQUES QUESTIONS ET A QUELQUES CRITIQUES.

PREMIÈRE QUESTION.

Demande. — Espérez-vous que les catholiques sérieux accepteront vos croyances cabalistiques, vos interprétations philosophiques du dogme et votre définition même du catholicisme, c'est-à-dire de l'universalité en matière de religion ?

Réponse — Si par catholiques sérieux vous entendez ceux qui nient la civilisation et le progrès, non certainement je ne l'espère pas.

D. — Alors vous êtes protestant ?

R. — Oui, si l'on est protestant lorsqu'on croit à la civilisation et au progrès.

D. — Pourquoi alors vous dites-vous catholique romain ?

R. — Parce que je ne crois pas qu'il faille exclure même les Romains de la communion universelle.

D. — Qu'espérez-vous si, tout en vous disant catholique, vous n'espérez pas convertir les vrais catholiques?

R. — Je voudrais ramener à l'unité hiérarchique, à l'intégrité du dogme et à l'efficacité du culte les communions chrétiennes dissidentes, et cela est possible pour les communions émancipées par la réforme, puisque celles-là admettent la civilisation et le progrès.

DEUXIÈME QUESTION.

D. — Faites-vous des miracles et enseignez-vous le moyen d'en faire?

R. — Si par miracles vous entendez des œuvres contre nature ou des effets non justifiés par leurs causes, non, je ne fais ni n'enseigne à faire de pareils miracles. Dieu lui-même n'en saurait faire de pareils.

TROISIÈME QUESTION.

D. — Que répondez-vous à ceux qui vous accusent de crédulité, de superstition ou de charlatanisme?

R. — Je réponds qu'ils n'ont pas lu mes livres, ou que, les ayant lus, ils ne les ont pas compris.

Ainsi un sieur Tavernier, dans une prétendue critique sur *la clef des grands mystères*, n'a pas craint d'écrire que j'évoquais *Archée*, *Azoth et Hylé*, diables bien connus, ajoute-t-il. Or, qui ne sait que par Archée les anciens entendaient l'âme universelle, par Azoth, la substance médiatrice, et par Hylé la matière passive ?

QUATRIÈME QUESTION.

D. — Que répondez-vous à ceux qui, comme MM. Gougenot, Desmousseaux, appellent vos écrits, des livres abominables ?

R. — Je me garde bien de répondre à leurs injures par d'autres injures, et je les plains d'être assujettis à des croyances qui se traduisent par le jugement téméraire et par l'insulte.

ÉLIPHAS LÉVY.

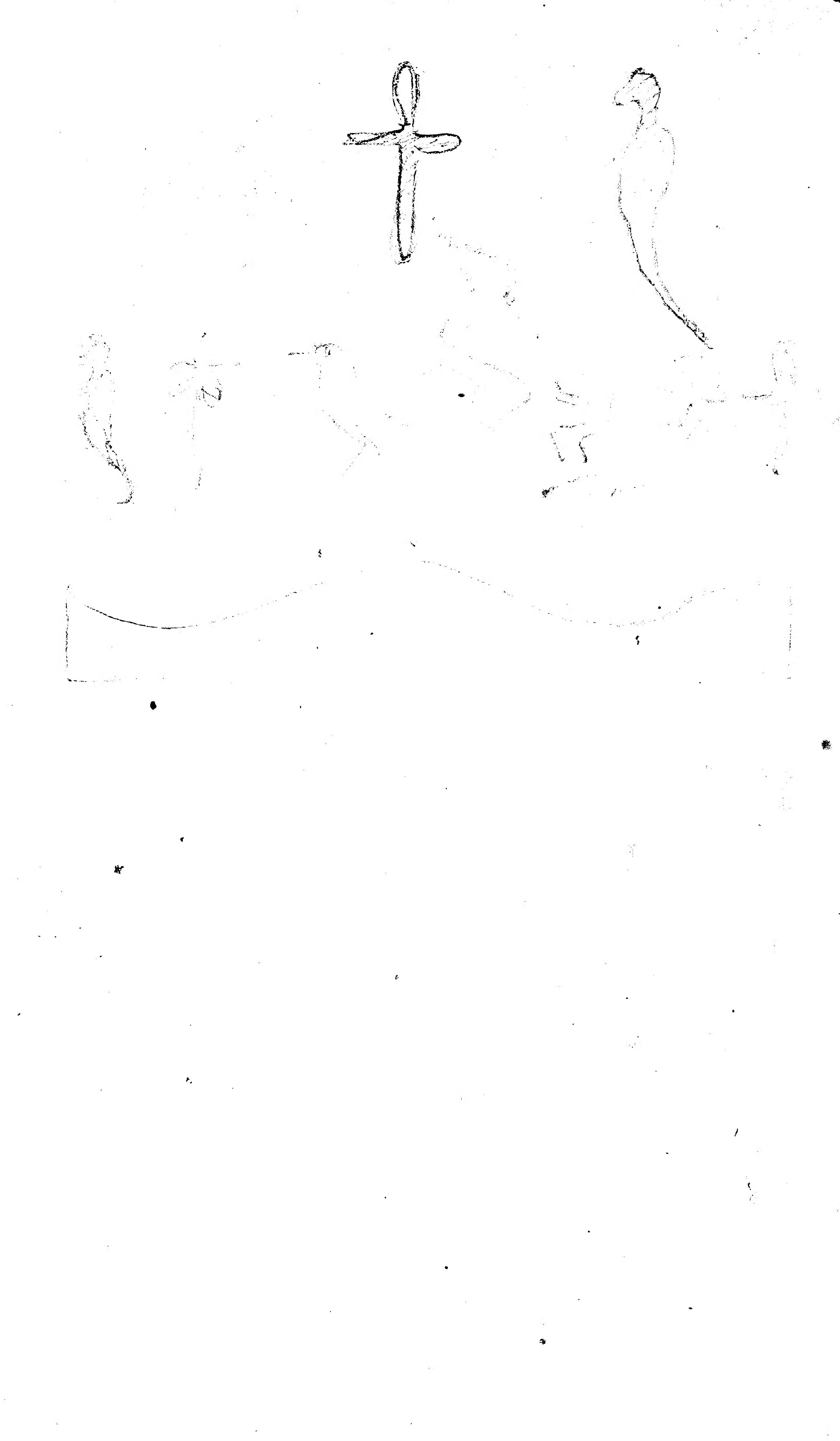
TABLE DES MATIÈRES

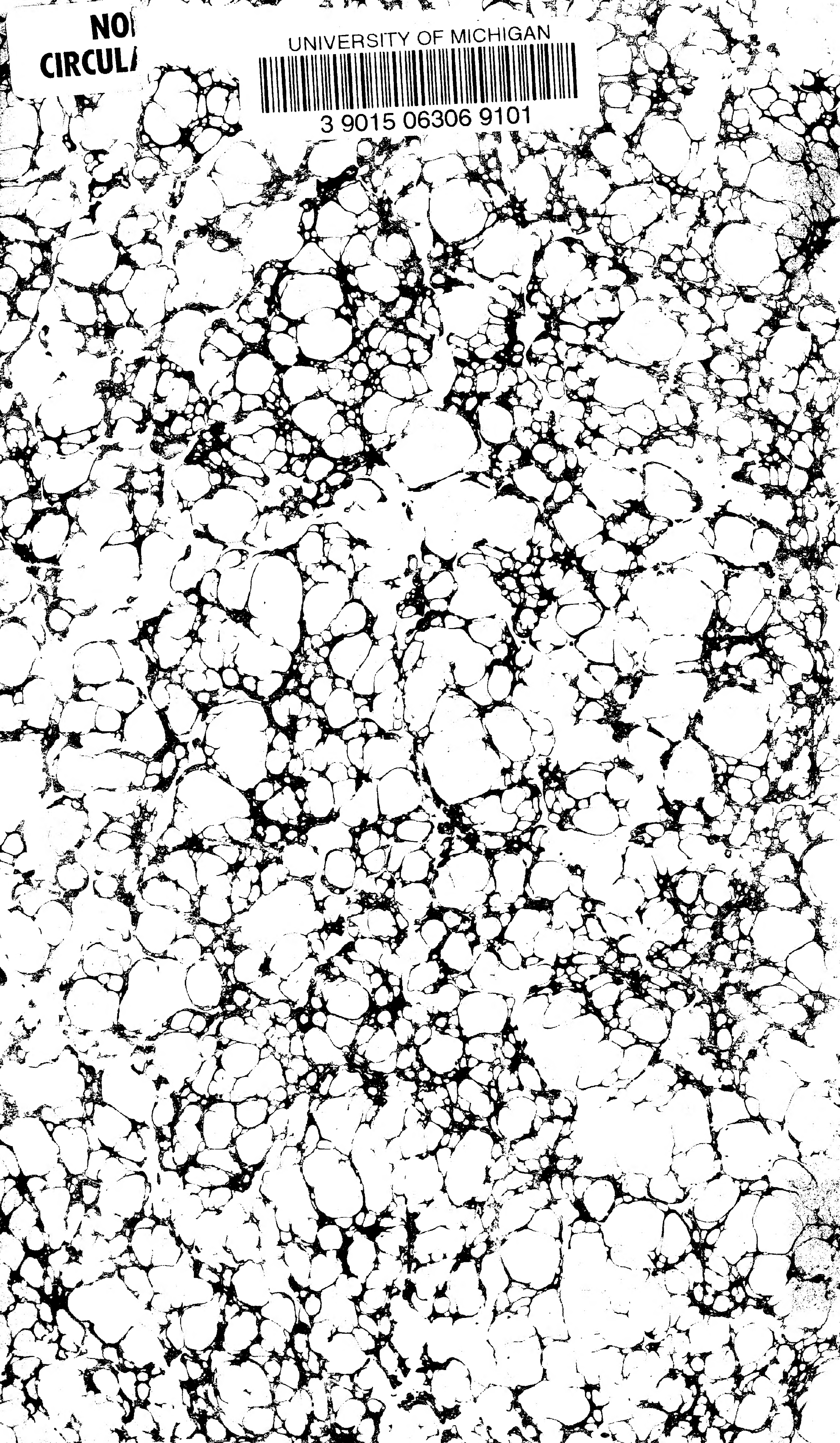
DU SECOND VOLUME.

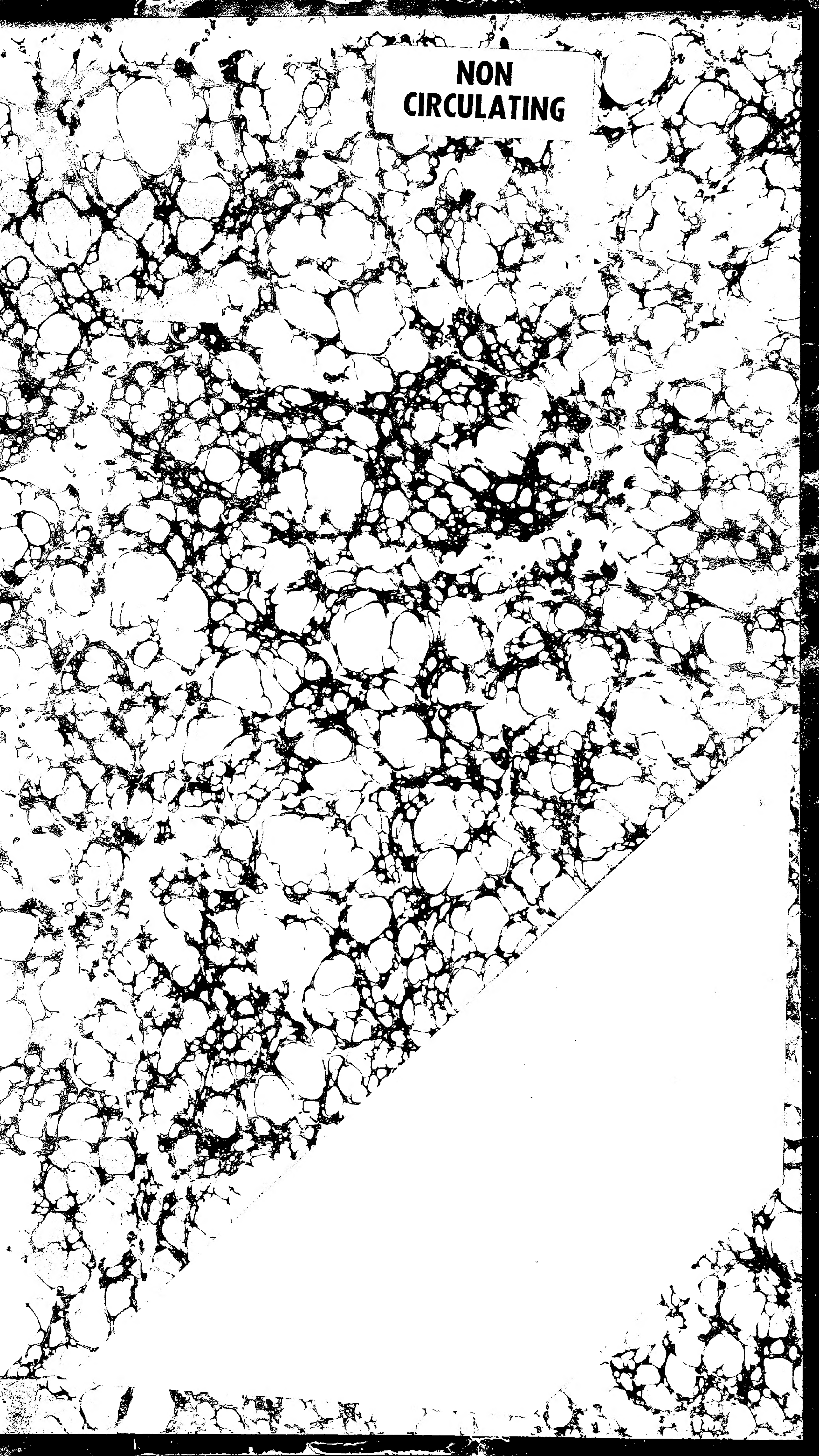
RITUEL.

Supplément au Rituel.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.




NO
CIRCUL
UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06306 9101


NON
CIRCULATING

